XXXIX. e. 6109 1293 406/0



JOHN A. SEAVERNS

giudita

lanci

palegi

a.b.c.d.e.f.g.h.i

LE NOUVEAU
PARFAIT
MARÉCHAL.

LE NOUVEAU *PARFAIT* MARECHAL,

OU

LA CONNOISSANCE GÉNÉRALE *ET UNIVERSELLE* DU CHEVAL,

DIVISÉ EN SEPT TRAITÉS.

1°. De sa Construction.
2°. Du Haras.
3°. De l'Ecuyer & du Harnois.
4°. Du Médecin, *ou* Traité des Maladies des Chevaux.
5°. Du Chirurgien & des Opérations.
6°. Du Maréchal Ferrant.
7°. De l'Apothicaire, *ou* des Remedes.

AVEC UN DICTIONNAIRE *DES TERMES DE CAVALERIE.*

Le tout enrichi de Figures en Taille-douce.

Par M. Fr. A. de Garsault, *ci-devant Capitaine en survivance du Haras du Roi.*

VIe. Édition dédiée à Monseigneur le Comte de MAUREPAS.

A ROUEN,
Chez J. RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVII.
AVEC PERMISSION.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE MAUREPAS,

MINISTRE

ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Si j'ai été flatté de la réussite de mon Ouvrage, je le suis encore davantage de ce que vous voulez bien me permettre d'avoir l'honneur de vous le présenter, & agréer que j'aie celui de vous en faire mes remercimens

*

à la tête de ce Livre ; le nom d'un Ministre aussi éclairé donne un nouveau prix à cette nouvelle Edition, augmente en l'Auteur le desir de mériter son approbation, & l'engage à perfectionner ses foibles connoissances pour l'utilité du Public.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE GARSAULT.

PRÉFACE.

Tiré de Job, chap. XXXIX. Le Seigneur parle à Job.

℣. 19. *Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum.*

Eſt-ce vous qui donnerez au cheval la force, qui lui ferez pouſſer ſes henniſſemens ?

℣. 20. *Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas ? gloria narium ejus terror.*

Ou qui le ferez bondir comme les ſauterelles ? Le ſouffle ſi fier de ſes narines répand la terreur.

℣. 21. *Terram ungula fodit exultat audacter : in occurſum pergit armatis.*

Il frappe du pied la terre : il s'élance avec audace, il court au devant des hommes armés.

℣. 22. *Contemnit pavorem, nec cedit gladio.*

Il ne peut être touché de la peur : le tranchant des épées ne l'arrête point.

℣. 23. *Super ipſum ſanabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus.*

Les fleches ſifflent autour de lui, le fer des lances & des dards le frappe de ſes éclairs.

℣. 24. *Fervens & fremens, ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem.*

Il écume, il frémit, & ſemble vouloir manger la terre : il eſt intrépide au bruit des trompettes.

℣. 25. *Ubi audierit buccinam, dicit vah ! procul adoratur bellum, exhortationem Ducum, & ululatum exercitûs.*

Lorſque l'on ſonne la charge il dit : allons ! il ſent de loin l'approche des troupes, il entend la voix des Capitaines qui encouragent les ſoldats, & les cris confus d'une armée.

LE Cheval qui fait l'unique objet de ce Livre, eſt, ſans contredit, le plus utile des animaux ſoumis à l'empire de l'homme ; nous avons pour premier garant de ſes grandes qualités l'eſtime générale dans laquelle il a toujours été : cette eſtime a été portée anciennement à un ſi haut degré, qu'on a accordé à un Dieu puiſſant du Paganiſme (*a*) l'avantage de l'avoir

(*a*) Neptune fit ſortir le cheval de terre, d'un coup de ſon trident, dans ſa diſpute avec Minerve au ſujet de la Ville d'Athenes.

Primus, ab æquoreâ percuſſus cuſpide, lacis.
Theſſalius ſonipes bellis ferialibus omen,
Exiluit. Lucain, Pharſale.

Fudit equum magno tellus percuſſa tridenti. Virgile, Georg. l. I.

créé pour le bonheur de la terre ; on l'a ensuite associé en quelque façon à la nature humaine, en supposant un peuple entier moitié homme & moitié cheval (*a*) : la Religion païenne l'a attelé au char de ses plus grands Dieux (*b*) : les Auteurs des Romans les plus célebres lui ont fait partager les grandes actions de leurs héros (*c*) : les Poëtes lui ont donné des aîles en plusieurs occasions (*d*), & l'ont honoré de la plus haute place au Parnasse, séjour des Muses (*e*). Nous trouvons dans l'histoire, des chevaux célebres, dont le nom & les actions ont passé à la postérité (*f*) ; & la noblesse actuellement encore n'a pas de beaux titres que ceux qu'elle emprunte du nom de cet animal (*g*).

(*a*) On appelloit ce peuple les Centaures : on a feint qu'ils étoient moitié homme & moitié cheval, mais la vérité est que les Thessaliens ont été les premiers en Grece qui ont commencé à monter sur des chevaux, & à les domter, & que les premiers qui les ont vus à cheval, les ont pris pour des monstres, moitié homme & moitié cheval, ce qui leur a donné le nom de Centaures.

(*b*) Le char du Soleil, celui de Pluton, & celui de Neptune sont tirés par des chevaux, suivant la fable.

(*c*) Scyphius, Arion, les chevaux de Castor & Pollux, les chevaux d'Achille dans Homere, nommés Balie & Xante, ceux de Pallas, fils d'Evandre, dans Virgile.

(*d*) Le cheval de Persée, de Bellerophon, qui est le même que Pégase.

(*e*) Cheval aîlé placé au sommet du Parnasse.

(*f*) Le cheval de Darius qui le fit élire Roi : le cheval d'Alexandre nommé Bucéphale, qui combattoit avec Alexandre, à qui il fit de magnifiques funérailles, & fit bâtir une Ville en son honneur : l'Empereur Néron fit nommer son cheval Consul, & Caligula faisoit manger le sien à sa table.

(*g*) Les dignités de Connétable, de Chevalier & d'Ecuyer tirent leur origine du cheval. Le mot de Connétable signifie Chef d'écurie : le terme de Chevalier, c'est-à-dire, homme de cheval, est très-ancien ; les Chevaliers Romains étoient le second Ordre de la République. Cet Ordre a commencé du tems de Romulus : les Rois ont depuis nommé Chevaliers ceux à qui ils ont accordé des Ordres, & la haute Noblesse prend ce titre dans tous les actes notariaux. Le titre d'Ecuyer est actuellement un titre de Noblesse depuis 1579 ;

En effet, il force à la reconnoiſſance par tous les biens dont il nous fait jouir, & par les agrémens infinis qu'il nous procure : il ſert à la pompe & à la magnificence des Rois : leur ſûreté, leur vie même lui eſt confiée. De quelle néceſſité n'eſt-il point à la guerre, tant pour la défenſe de ſes maîtres, que pour leur fournir tous les ſecours néceſſaires ? Il rompt par ſa diligence les meſures des ennemis : il aide au Général à donner ſes ordres : il s'anime, il combat : auſſi bon citoyen dans l'intérieur de l'Etat, il y diſtribue les denrées de toute eſpece par terre & par eau ; enfin il ſert au commerce mutuel des Peuples d'un même continent auſſi eſſentiellement que le vaiſſeau, cette machine admirable, l'entretient au travers des mers d'un continent à l'autre. C'eſt pour remplir tous ces uſages différens que la ſage Nature ſemble avoir conſidérablement varié la figure, la taille, & même les inclinations des chevaux. On en voit des grands & épais qui ne ſemblent deſtinés qu'à tirer des voitures proportionnées à leur volume (*a*) : d'autres, de moindre taille, mais traverſés, doivent porter les fardeaux (*b*). Parmi ceux-ci les plus nobles ſont excellens pour des voitures légeres (*c*) ; c'eſt dans cette eſpece que ceux qui ſont moins épais, & qui com-

---

c'étoit autrefois celui qui portoit l'écu, autrement le bouclier du Chevalier : celui qui a le gouvernement d'une écurie chez les Rois, chez les Princes & chez les gens de grande condition, ſe nomme Ecuyer. La profeſſion même de Marchand de chevaux eſt libre, & ne déroge point.

(*a*) Chevaux de charrette, de coche, de grand carroſſe.

(*b*) Chevaux de bât, de coche d'eau, de labour.

(*c*) Chevaux de voiture légere.

mencent à tirer ſur le fin, ne reſpirent que la guerre (*a*) : les plus nobles & les plus diſtingués ſon faits pour les Généraux, les Officiers & les Chaſſeurs (*b*). On en voit de taille inférieure, appellés doubles bidets, tranquilles & marchant aiſément, qui offrent leurs ſervices aux voyageurs, aux femmes & aux tireurs (*c*). Les bidets ſe préſentent pour ſervir à des courſes utiles & ſouvent réitérées, au tranſport des proviſions & marchandiſes (*d*) ; enfin les plus petits d'entre eux paroiſſent naturellement deſtinés à accoutumer les enfans à un exercice ſalutaire (*e*). Si la vie de cet animal nous eſt ſi précieuſe, ſa mort même ne nous ôte pas tous les avantages que nous pouvons en retirer (*f*).

Ce grand nombre d'utilités reconnues a engagé de tout temps les hommes à perpétuer & à conſerver une eſpece ſi chere au genre humain ; de là ont été formés les haras compoſés d'étalons & de jumens : il a fallu charger des hommes de fournir aux chevaux tous leurs beſoins ; on nomme ces ſerviteurs des palefreniers (*g*). D'autres exercent la profeſſion de les guérir de leurs

(*a*) Chevaux de Cavalier, de Dragon, de la Maiſon du Roi.

(*b*) Chevaux de manege ou de bataille, Chevaux de chaſſe, ou coureurs.

(*c*) Chevaux d'allure, de femme, d'arquebuſe.

(*d*) Chevaux de poſte & de meſſager.

(*e*) Bidets d'enfans.

(*f*) Le crin & la bourre ſervent aux Tapiſſiers, aux Selliers, aux Carroſſiers, aux Perruquiers, aux Luthiers, aux Boutonniers, aux Braſſeurs, aux Chapeliers, à faire des lignes, des tamis, des vergettes, broſſes, aigrettes de chevaux, des cordes, &c. La corne ſert aux Tabletiers, Peigniers, Lunetiers : la peau paſſée aux Selliers, Bourreliers, & l'huile, qui eſt la graiſſe du cou & du ventre, fondue, aux Emailleurs.

(*g*) Nom tiré des domeſtiques qui avoient ſoin des palefrois, ou chevaux de promenades & de dames.

maladies, & doivent être en même temps leurs Cordonniers, leurs Médecins, leurs Chirurgiens & leurs Apothicaires; celui qui ſe charge de ce ſoin eſt appellé Maréchal (*a*).

Les Rois & les Seigneurs ont attaché à leur dignité, pour la rendre plus reſpectable, de belles écuries (*b*), & un grand nombre de chevaux : pluſieurs Gentilshommes en nourriſſent, tant pour leur agrément, que pour leur utilité : les Officiers, ſurtout ceux de Cavalerie, ſont obligés d'en entretenir certaine quantité : les Maîtres de poſte, les meſſageries, & les voituriers de terre & d'eau ne peuvent s'en paſſer : enfin, je ne finirois pas ſi je voulois détailler ceux à qui cet animal eſt néceſſaire pour le beſoin, ou pour l'agrément. Il eſt vrai en même temps qu'il ne peut remplir parfaitement ni long-temps ſa deſtination de quelque nature qu'elle ſoit, ſans un ſoin journalier & aſſidu de la part de l'homme; & comme le Public eſt intéreſſé à le conſerver, & par conſéquent à en connoître les moyens, j'ai cru, comme Citoyen, devoir faire part à ma patrie des connoiſſances que j'ai tâché d'acquérir à ce ſujet, y ayant été moi-même plus intimement engagé par une profeſſion qui exigeoit abſolument la ſcience de tout ce qui peut concerner cet animal. C'eſt pour parvenir au peu que j'en ſais, que j'ai tâché de profiter des

(*a*) Le nom de Maréchal eſt tiré de *Mar*, qui ſignifie cheval en langue Celtique, & de *Slack*, qui veut dire Miniſtre; ainſi Maréchal ſignifie celui qui adminiſtre, ou qui a ſoin du cheval.

(*b*) Les plus belles écuries qui ſoient en France ſont, la petite écurie au Louvre à Paris, la petite écurie à Verſailles, & celle de Chantilly; celle de Chilly, à quatre lieues de Paris, eſt dans de belles proportions.

lumieres de gens consommés dans l'Art, & que j'ai fait des remarques sur ma propre expérience, ayant été élevé au milieu des chevaux. Je n'ai rien négligé pour rassembler toutes les branches qui peuvent concourir à me mettre au fait de leur gouvernement en général depuis leur naissance jusqu'à leur mort; & comme un des principaux objets est celui de la connoissance des maladies, parce qu'il regarde la conservation de l'animal, j'ai cru qu'il falloit commencer par connoître la structure intérieure du cheval; c'est pourquoi m'étant informé si nous n'avions pas quelque bon livre d'anatomie générale du cheval, je n'en ai point trouvé parmi nous, il a fallu recourir aux Etrangers; & sur la réputation que l'Anatomie de *Snape* a en Angleterre, j'en ai entrepris la traduction que j'ai donnée au Public : non content de ma lecture, j'ai voulu voir par moi-même en disséquant & injectant quelques parties qui m'ont paru essentielles, auxquelles je me suis plus particuliérement attaché; savoir, la tête & les jambes. J'ai dessiné ces parties d'après nature, & je les ai gravées dans ce livre; j'ai joint à toutes ces études la connoissance des plantes, & principalement de celles qui sont en usage dans la Médecine, afin de pouvoir composer des remedes simples que j'ai souvent trouvés aussi effectifs que ceux qui sont chargés de beaucoup de drogues.

Il n'est pas douteux que la découverte des véritables causes des maladies ne soit un des objets de la Médecine qui conduit le plus sûrement à leur guérison : c'est sur ce principe que j'ai pensé ne pouvoir mieux

mieux faire pour me mettre au fait de ces véritables causes, que de profiter de l'amitié du célebre M. Chirac, dont les lumieres ont enrichi à jamais l'Art de la Médecine. C'est donc ce Médecin par excellence qui a bien voulu me faire part d'un partie de ses grands principes à cet égard. J'ai tâché de les recueillir du mieux qu'il m'a été possible : c'est à lui à qui j'ai obligation d'avoir été détrompé de plusieurs erreurs & superstitions qui sont encore en valeur dans la Maréchalerie, comme des influences de la Lune, des amulettes, secrets, &c. du peu d'usage de la saignée, & d'autres qu'on pourra découvrir dans le courant de ce Livre, si après les avoir adoptées précédemment, on est capable de s'en désabuser. Quand nous parlions de la fievre continue, il me disoit que cette maladie n'est autre chose qu'un arrêt du sang, & par conséquent une disposition inflammatoire plus éloignée ou plus prochaine dans quelque partie intérieure, dont le cerveau comme principe des esprits étoit toujours averti ; que la seule différence de la moindre fievre continue à la plus considérable, n'étoit autre chose que cette disposition plus ou moins forte ; qu'ainsi, sans avoir égard à tous les noms dont il a plû à nos Anciens de caractériser chaque fievre, ainsi que beaucoup d'autres maladies provenant des mêmes causes, il n'est question que d'y apporter des secours d'autant plus prompts, que le cerveau est plus engagé, & que l'abcès intérieur est plus prêt à se former.

J'apprenois encore de lui qu'anciennement, & j'ajoute même quelque temps avant lui, on n'avoit pas

connu clairement que ſouvent pluſieurs maux de différente dénomination ont une cauſe commune ; de façon que le procédé du Médecin varioit ſuivant les différens noms des maladies , & non ſuivant la cauſe qui les produiſoit, qu'on n'imaginoit pas ſouvent être la même ; par exemple , ajoutoit il , quatre perſonnes ſont à la chaſſe, ils ont tous les quatre fort chaud , vient un vent froid qui bouche les pores , & fait ſubitement ceſſer la tranſpiration, cette humeur refluant en dedans , fera des ravages différens ſuivant la diſpoſition du ſujet : elle donnera à l'un une fluxion de poitrine , à l'autre un rhumatiſme , au troiſieme la fievre, & au quatrieme un point de côté. Voilà quatre maladies de différens noms , dont cependant la cauſe eſt la même. Il ne s'agit que de la tranſpiration interrompue dont les effets ſe montrent ſous différentes faces , & qui ne donne, pour ainſi dire, qu'une maladie dont les degrés ſont plus foibles ou plus forts ; attaquez alors la cauſe plus ou moins vigoureuſement, & venant à bout de la vaincre, vous guérirez ces quatre noms de maladies.

A l'égard des maladies de la peau , depuis le plus petit bouton juſqu'à la peſte , il ne faut nullement ſonger , diſoit-il , à guérir l'extérieur , c'eſt-à-dire, ce qui paroît ſur la peau , lorſqu'on ne s'applique pas à rendre ſain l'intérieur ; de plus , ſi on travaille à effacer ce qui paroît au dehors, en le reſſerrant, on bouche l'écoulement que l'humeur a pris , & on l'oblige à ſe jetter ſur quelque viſcere, qu'elle corrompra dangereuſement.

Lorſque je lui faiſois mes difficultés ſur le choix que j'avois à faire des remedes , attendu qu'on en trouvoit une ſi grande quantité dans les diſpenſatai-

res, qu'il étoit difficile de ſe décider, il m'avouoit que lorſqu'il étoit jeune Médecin, il tomboit lui-même dans la recherche de cette abondance de remedes, qu'il ordonnoit tantôt l'un & tantôt l'autre, parce que la véritable cauſe des maux n'étant pas alors bien développée en lui, il eſpéroit que le remede, par ſon action, ſuppléeroit à ſon défaut de connoiſſance; mais que depuis qu'il avoit vu clair, & qu'il avoit trouvé des principes certains, il étoit venu au point d'avoir à peine trente remedes pour toutes les maladies du corps humain.

C'eſt ainſi que ce grand homme avoit la bonté de m'inſtruire, & c'eſt par ſes lumieres que j'ai réuſſi lorſque j'ai été en occaſion de les mettre en pratique. Je ſouhaite que la prévention ne s'oppoſe point au bien qu'on pourroit en tirer en les ſuivant, & que l'ignorance ceſſe d'être orgueilleuſe & confiante.

Après avoir tiré de M. Chirac de ſi bonnes inſtructions, j'ai eu la curioſité de parcourir tous les Livres François de Cavalerie que j'ai pu rencontrer. J'en ai trouvé pluſieurs qui traitent uniquement du manege, & d'autres qui en voulant parler des maladies, ont ſi fort embrouillé la matiere, qu'ils ne peuvent être regardés pour la plupart que comme des poſſeſſeurs de recettes mal digérées dont ils ſe ſervent par routine & ſans raiſonnement. Quelques-uns donnent dans ce qui s'appelle des paroles, & dans l'Aſtrologie judiciaire, indiquant les Signes du Zodiaque qui préſident aux différentes parties du corps, croyant les influences de la Lune & des Planetes & pluſieurs autres puérilités, filles de l'ignorance. On ne ſait en

général à quoi s'en tenir dans la plupart de ces Livres, au milieu de cet amas confus ; quelques-uns cependant se font distinguer, & doivent exciter la curiosité, tel est le Livre de M. de Pluvinel, qui a pour titre, *l'instruction du Roi en l'Art de monter à Cheval.* Ce Livre est recommandable & curieux, tant à cause que par sa lecture on peut juger du progrès que l'Art de monter à cheval a fait en se simplifiant depuis la jeunesse de Louis XIII, jusqu'à présent, qu'à cause de 67 Estampes assez belles, dans lesquelles se trouve le portrait de Louis XIII, en 1624, & celui de la plus grande partie des Seigneurs & Magistrats renommés de ce temps avec leurs noms, comme aussi celui de Pluvinel, des autres Ecuyers des Ecuries du Roi, & du Duc de Bellegarde, Grand Ecuyer de France (*a*). On voit

(*a*) Les Seigneurs qui montent à cheval au manege avec le Roi, & qu'on voit sur des chevaux de manege en différentes Estampes, sont le Grand Ecuyer, Messieurs le Comte d'Harcourt, de Soissons. M. le Chevalier de Souvré, M. le Baron de Valencé, M. le Marquis de Mortemarte, M. le Prince, le Comte de More, M. Pluvart, fils du Marquis de la Mosse. Ceux qui se tiennent auprès du Roi à pied, sont le Maréchal de Souvré, le Comte d'Effiat, le Duc de Mayenne, le Baron de Termes. Dans les dernieres Estmpes où le Roi fait ces exercices de guerre, comme de courre la bague, la quitaine l'épée à la main, rompre en lice, sont distribués, comme spectateurs à cheval, tous ceux qni suivent ; savoir, Monsieur, frere du Roi, M. le Prince, M. de Mets, MM. les Ducs de Vendôme, de Rohan, d'Epernon, de Guise, de Nevers, de Chevreuse, d'Elbeuf, de la Rochefoucauld, de la Rocheguyon, de Longueville, de Montbazon, de Retz, d'Angoulême, de Nemours, d'Usez, de la Trémouille, de Sully, les Cardinaux de Savoie & de la Valette, M. le Connétable, M. de Montmorency, le Maréchal de la Châtre & d'Ornano, les Comtes de Soissons, de Moret, de Saint Pôl, de Rochefort, de Candale, de Chambor, le Chevalier de Vendôme, le Marquis de Bois-Dauphin, de Themines, de Praslin, de Bassompierre, de Vitry, de Châtillon, d'Alincourt, de Courtenvaux, de la Vieuxville, de Beuvron, MM. de Blinville, de la Valette, Mylord Donckaster, M. le Chancelier, M. le Premier Président, M. de la Ville-aux-Clercs, premier Secrétaire d'Etat, le Président Jeannin,

auffi dans différentes Eſtampes le caveſſon, la ſelle à piquer, de l'invention du ſieur de Pluvinel, l'habillement qu'on portoit à cheval en ce temps; les pieces de l'armure qu'on endoſſoit pour mettre en lice, & pluſieurs figures de brides. Eſt à la fin repréſenté le ballet de l'invention de M. de Pluvinel, & eſt écrit au bas de l'Eſtampe, *le magnifique Ballet qui fut danſé à la Place Royale l'an MDCXIII, le 5 Avril.* Ce Ballet fut compoſé de ſix Chevaliers & de ſix Ecuyers, qui, avec des habits faits exprès firent manier leur chevaux à toutes ſortes d'airs au ſon des inſtrumens.

Un Livre de Cavalerie bon & curieux eſt celui du Comte de Newcaſtle; il a pour titre: *Méthode & invention nouvelle de dreſſer les Chevaux, par Guillaume, Marquis & Comte de Newcaſtle*: il eſt orné de belles Eſtampes, il eſt d'un belle impreſſion, & on y trouve de très-bonnes choſes, tant pour le manege que pour les haras (*a*). Quelques Eſtampes dépei-

M. de Châteauneuf, M. de Lomenie. Les Ecuyers qui ſont repréſentés dans différentes Eſtampes, ſont MM. Dupré, de Belleville, de Poitrincourt, de Borboſe, Vantelet, de Zuffettes, Bellou, Benjamin, & de Charnezay, Ecuyer du Duc de Nevers.

(*a*) La quatrieme & cinquieme Eſtampes ſont dignes de remarque. Dans la quatrieme, le Comte de Newcaſtle paroît ayant une couronne ſur la tête, & aſſis dans un char traîné par deux Centaures, au milieu d'un cercle d'une vingtaine de chevaux proſternés ſur les genoux, & la tête baſſe en ſigne de reſpect. Dans la cinquieme, ledit Comte eſt dans les airs, monté ſur le Cheval Pégaſe, qu'il fait manier: tous les Dieux ſont aſſemblés au Ciel, & ſont témoins de ce manege, & un demi cercle de chevaux aſſis ſur leurs croupes, ſemblent en être émerveillés. On voit dans une de ces Eſtampes le Roi Charles II à cheval, quatre Anges ayant chacun une couronne à la main, la ſoutiennent ſur ſa tête, les Rois d'Angleterre prenant le titre de Rois d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande & de France. Dans celles qui le repréſentent au manege, ou bien il eſt à cheval, ou il donne leçon au Capitaine Mazin: M. Procter, ou M. Houlay portent ſon manteau. Après que quelques autres Eſtampes ont

gnent la ſelle à piquer, les étriers, les éperons, le caveſſon & les mors dont il ſe ſervoit. Cet ouvrage eſt diviſé en cinq Livres : le premier eſt un Traité du Haras, les quatre autres traitent du Manege, où on voit que M. le Comte ſe ſervoit pour plier la tête de ſon cheval d'un caveſſon, dont il arrêtoit la longe à la ſelle, & le manioit ainſi ; attachant cette longe à droite ou à gauche, ſuivant qu'il vouloit que la tête du cheval fût tournée en maniant.

Le Livre le plus généralement eſtimé, ſans parler du Manege, & qui eſt auſſi le plus généralement utile, eſt le *Parfait Maréchal* fait par M. de Soleyſel, Ecuyer, ſieur du Clapier, l'un des Chefs de l'Académie Royale, proche l'Hôtel de Condé : je crois que c'eſt le meilleur des anciens qui a été fait. Il eſt diviſé en deux Livres, dont le premier traite des maladies des chevaux ; & le ſecond, de la connoiſſance du cheval, du panſement, des voyages, de la ferrure, *&c.* A la fin eſt un diſcours ſur le haras, ou plutôt des remarques ſur quelques articles du Traité du Haras, de M. le Comte de Newcaſtle. Ceux qui liront cette Préface, verront bien que la

repréſenté les Châteaux de Welbeck, d'Ogle & de Bothel enrichis de chaſſes ; la derniere conſiſte en un périſtile formé par pluſieurs arcades, dans leſquelles ſont des enfoncemens qui forment des eſpeces de niches, au nombre de cinq ; celle du milieu eſt occupée par M. le Comte de Newcaſtle, Auteur du Livre, & Madame la Comteſſe ſa femme, aſſiſe à ſes côtés, comme ſpectateurs, regardant monter à cheval le Vicomte Charles de Mansfiels leur fils ainé, & le Seigneur Henri Cavendyshe, leur cadet : les femmes de ces deux Seigneurs ſont aſſiſes à côté l'une de l'autre dans la premiere niche à gauche ; les autres ſont occupées par le Comte de Brigdwater & ſa femme, fille du Comte, par le Comte de Bullingbrooke & ſa femme, fille du Comte, & par M. Cheyne & Madame Jeanne, fille du Comte.

quantité de remedes difficiles à composer, qui sont répandus dans ce Livre, n'est point dans mon systême; d'ailleurs m'étant appliqué à éviter la prolixité & le manque d'ordre, afin que le Lecteur puisse trouver aisément & en bref les choses qui l'intéressent; j'ai fait mon possible pour rassembler dans chaque article tout ce que j'ai pu en savoir, persuadé que l'arrangement d'un Livre le rend beaucoup plus clair au Lecteur, & en l'instruisant mieux, lui épargne bien de la peine. Comme l'instruction est mon but, j'ai tâché d'agir en conséquence. Je commence donc par la construction du Cheval, connoissance qu'il faut avoir, pour savoir à quel animal on a affaire, & les précautions qu'on doit prendre quand on l'achete; ensuite viennent dans le Traité du Haras les moyens de perpétuer son espece : je passe ensuite aux soins qu'on doit en avoir; quatriémement, aux moyens d'en faire usage; ensuite à ceux de le guérir de ses maux. Cette matiere contient tout le reste du Livre, à la fin duquel j'ai joint un Dictionnaire des termes de Cavalerie. Le premier Traité a pour titre *la Construction du Cheval*; le second est, *le Traité du Haras*; ensuite *le Traité de l'Ecuyer* : la guérison des Chevaux est divisée en plusieurs Traités, dont le premier est intitulé, *le Médecin*, il contient les maladies qui ont besoin de l'assistance du Maréchal-Médecin; le second a pour titre, *le Chirurgien*; il renferme les plaies & les opérations, après lesquelles suit le Traité du *Maréchal Ferrant*; le quatrieme nommé *l'Apothicaire*, contient les remedes tant simples que composés pour les différen-

tes indications, & le Livre finit par le *Dictionnaire.* Voilà le plan de mon Livre, qui, après avoir servi à m'instruire moi-même, montrera sans doute au public mon zele pour lui, plus que ma capacité.

Pendant le courant de l'impression de ce Livre, il m'est venu en pensée de montrer par dessein, autant que faire se peut, la figure de plusieurs plantes que j'indique, & dont peu de gens ont connoissance ; mais n'ayant pas alors eu le temps de les graver moi-même, comme j'ai fait de toutes les autres Estampes de ce Livre, j'en ai donné les Desseins à un Graveur, qui, sans doute, n'a pu les exécuter pour la précision, comme je l'aurois fait moi-même, puisque je les ai toutes dessinées d'après nature ; mais j'espere que les petites circonstances qui peuvent y manquer, n'empêcheront pas de reconnoître chaque plante quand on voudra les chercher dans les jardins ou à la campagne.

TABLE DES CHAPITRES.

TRAITÉ DE LA CONSTRUCTION DU CHEVAL.

TRAITÉ DU HARAS.

TRAITÉ DE L'ÉCUYER.

LE MEDECIN,

OU

TRAITÉ DES MALADIES DES CHEVAUX.

DES MALADIES CHRONIQUES ou DE CELLES QUI AGISSENT LENTEMENT SUR LE TEMPÉRAMENT DU CHEVAL.

DES MALADIES DE LA PEAU.

DES MALADIES DE FLUXIONS ET ENFLURES.

LE CHIRURGIEN,

OU

TRAITÉ DES LUXATIONS, FRACTURES,

ABCÈS, PLAIES ET OPÉRATIONS.

OPÉRATIONS.

OPÉRATIONS.

TRAITÉ DU MARÉCHAL FERRANT.

L'APOTHICAIRE

OU

TRAITÉ DES MÉDICAMENS.

MÉDICAMENS DES PARTIES EXTÉRIEURES.

RECETTES DE PLUSIEURS REMEDES TANT INTÉRIEURS QU'EXTÉRIEURS.

MÉDICAMENS EXTÉRIEURS.

CHARGES, OU CATAPLASMES, EMMIELLURES, EMPLASTRES BLANCHES ET REMOLADES.

DIVERS AUTRES REMEDES.

AVIS pour placer les Figures.

Planches 1, 2, 3, 4,	*Pages* 32	Planche 25,	*Pages* 272
Pl. 6,	66	Pl. 26,	278
Pl. 7,	88	Pl. 27,	290
Pl. 8, 9,	100	Pl. 20, 21, 22,	386
Pl. 12, 10, 11, 24,	148	Pl. 23, 28,	410
Pl. 13, 14, 15,	156	Pl. 17,	412
Pl. 16,	162	Pl. 18,	416
Pl. 5,	228	Pl. 19,	438

Les 20 Figures des Planches à la page 515.

LE NOUVEAU



LE NOUVEAU
PARFAIT MARÉCHAL.

TRAITÉ
DE LA CONSTRUCTION
DU CHEVAL.

CHAPITRE PREMIER.

Les noms des Parties du Corps du Cheval, leurs comparaiſons avec celles de l'Homme, & leurs deſcriptions.

PLUSIEURS des Parties qui forment le corps du Cheval, quoiqu'elles correſpondent aux mêmes dans les Hommes, ne laiſſent pas d'avoir des noms différens ; pluſieurs autres auſſi ont des noms communs à celles des Hommes. La beauté des Parties des Chevaux eſt fondée ſur un arrangement propor-

tionnel du total ; cependant cette beauté & la bonté ne ſe rencontrent pas toujours enſemble. Pour la bonté, il faut une forte conſtitution intérieure, que nous ne pouvons décrire, puiſqu'elle ne tombe pas ſous les yeux.

Des Parties qu'on ne croiroit pas avoir rapport à celles des hommes, ſont cependant conſtruites comme elles, & peuvent leur être comparées avec raiſon.

De la Tête.

PLANCHE I. Figure A.

La Tête en général doit être menue, ſeche, déchargée de chair, pas trop longue; elle doit auſſi être bien pendue, c'eſt-à-dire, au plus haut de l'encolure; elle eſt compoſée des oreilles, du toupet, du front, des larmiers, des ſalieres, des yeux, du chanfrein, de la ganache, du canal, de la barbe ou barbouchet, du menton, des nazeaux, du bout du nez, des levres. Le dedans de la bouche eſt compoſé des dents de devant, des crocs, crochets, ou écaillons, des dents mâchelieres, des barres, de la langue & du palais.

Les Oreilles *aa.* Les Oreilles ſont les parties les plus élevées de la tête du Cheval, elles ſont l'organe de l'ouie. *Elles doivent être petites, étroites, droites, minces, bien plantées ſur le haut de la tête, & fermes en leurs places.*

Le Toupet *b.* Le Toupet eſt une portion de la criniere, laquelle eſt ſituée entre les deux oreilles.

Le Front *c.* Le Front prend au-deſſous du Toupet, & contient tout le devant de la tête juſqu'aux yeux, ainſi qu'à l'homme : c'eſt ſur le front que ſe trouve la pelote ou étoile dont on parlera au Chapitre des Marques. *Il doit être étroit.*

Les Larmiers *h.* Les Larmiers répondent aux tempes des hommes; il paſſe en cette partie une veine & une artere, qu'on nomme la veine & l'artere temporale.

Les Salieres *d.* Les Salieres ſe voient au-deſſus des yeux entre l'œil & l'oreille, où elles paroiſſent plus ou moins creuſes. *Elles doivent être remplies, c'eſt-à-dire, que le creux doit très-peu paroître.*

Les Yeux *e.* Les Yeux ſont compoſés, comme ceux des hommes, des paupieres, du blanc de l'œil & de la prunelle. *Ils doivent être médiocrement gros, à fleur de tête, & la prunelle grande.*

Le Chanfrein *f.* Le Chanfrein eſt le devant de la tête depuis les yeux juſqu'aux nazeaux; il ſe rapporte au-deſſus du nez de l'homme. *Il doit être droit ou un peu en arc, ce qui s'appelle moutonné ou buſqué.*

La Ganache *g*.

La Ganache ou Ganasse est, pour ainsi dire, les joues du Cheval, les deux os de la ganache tiennent les deux côtés de la tête, depuis l'œil jusqu'au gosier, & depuis le gosier jusqu'au menton : c'est proprement les deux os de la mâchoire inférieure. *Il ne doit y avoir que peu de chair sur les os de la ganache, lesquels os doivent être peu épais.*

Le Canal *k*.

Le Canal est un creux en forme de gouttiere que l'on découvre en regardant sous la tête ; ce creux est formé par les deux os de la ganache, & va depuis le gosier jusqu'à la barbe ; c'est l'endroit qu'occupe la glande, dans la Planche XXI où est le Cheval abattu. *Il doit être bien évidé.*

La Barbe *o*.

La Barbe ou le Barbouchet est la jonction des deux os de la ganache au haut du menton ; la gourmette couvre cet endroit quand le Cheval est bridé.

Le Menton *p*.

Le Menton est une élévation ronde qui se trouve au-dessous de la barbe, & qui est entourée par en bas & aux côtés de la levre inférieure.

Les Nazeaux *r* & la Souris.

Pl. III. Fig. A & B.

Pl. I. Fig. A.

Les Nazeaux sont les instruments de l'odorat & du hennissement du Cheval ; ils sont séparés l'un de l'autre par le bas du chanfrein ou le bout du nez. On appelle la Souris le cartilage qui forme le tour des nazeaux par en haut & en devant. *Ils doivent être bien ouverts & bien fendus.*

Le bout du Nez *l*.

Le bout du Nez est l'espace qui descend entre les deux nazeaux, & finit à la levre supérieure, qui est quelquefois garnie d'une espece de moustache. *Il doit être menu.*

De la Bouche.

Les Levres *n*.

Les parties extérieures de la Bouche *m* sont, la levre supérieure & inférieure. *La bouche doit être médiocrement fendue.*

Pl. III. Fig. C.

La Bouche intérieure est composée des dents de devant, des barres, de la langue, du palais & des dents mâchelieres.

Les Dents de devant *cbaabc*.

Les Dents de devant sont au nombre de douze, savoir, six à la mâchoire supérieure, & six à la mâchoire inférieure : c'est à ces Dents qu'on connoît l'âge du Cheval. On appelle les deux de devant de chaque mâchoire les Pinces *aaaa*, les deux qui joignent celles-là les Mitoyennes *bbbb*, & les dernieres les Coins *cccc* & *q. Fig. N.*

Les Crocs, Crochets ou Ecaillons *dddd*.

Les Chevaux entiers ou hongres ont une autre espece de dents, qu'on appelle Crocs, Crochets ou Ecaillons ; ces dents sont situées entre les dents de devant & les mâchelieres. Les

Jumens ont très-rarement de ces crochets. On connoît aussi l'âge à cette espece de dents.

Les Dents mâchelieres *eeee*. Et *pp*. Fig. L. & M.

Les dents mâchelieres sont au nombre de vingt-quatre ; savoir, douze dessus & douze dessous en quatre rangs.

Entre les dents de devant & les mâchelieres, les os de la mâchoire inférieure ne sont recouverts que par une chair vermeille. Ce sont ces espaces vuides de dents qu'on appelle les Barres ; & c'est sur ces os charnus que pose le mors de la bride. *Elles doivent être peu charnues & tranchantes.*

Les Barres *m*.

La Langue *n*.

La Langue est la même partie dans le Cheval que dans l'Homme. *Elle ne doit point être trop grosse.*

Le Palais *oo*.

Le Palais est la même partie dans le Cheval que dans l'Homme ; la seule différence dans celui du Cheval est qu'il est traversé d'un bout à l'autre par des élévations qu'on appelle Crans ou Sillons du Palais.

Du Train de devant.

PLANCHE I. Fig. A.

Le Train de devant est composé de l'encolure, des épaules, du poitrail & des jambes de devant.

L'Encolure ou le Col.

L'Encolure est composée du col, de la criniere ou crin ; des avives & du gosier. *Elle doit être longue & élevée.*

Le Crin ou la Criniere *tt*.

Le Crin ou la Criniere tient le plus haut lieu de l'encolure ; elle commence entre les deux oreilles ; & formant le toupet *b* qui est sur le crâne, elle va jusqu'au garot *u*, en quoi elle est différente des cheveux des hommes qui sont tous plantés sur la tête. *Elle doit être médiocrement garnie, & cette partie de l'encolure doit être droite & maigre.*

Les Avives *q*.

Les Avives sont des glandes qui se trouvent entre les oreilles & le gosier près le haut de la ganache ; on dit que, quand elles se gonflent, elles causent de la douleur au Cheval.

Le Gosier SS.

Le Gosier occupe la partie inférieure du col, & va depuis la ganache jusqu'au poitrail. Près du gosier, passe la veine du col ou la jugulaire 1.

Le Poitrail *x*.

Le Poitrail répond à la poitrine de l'homme, quoiqu'imparfaitement ; car les mamelles des Jumens sont au bas-ventre, & les Chevaux n'en ont point du tout. *Il doit être ouvert suivant la proportion de l'espece du Cheval.*

Le Garot *u*.

Le Garot répond à l'entre-deux des palerons des épaules des hommes ; il est placé entre le bas de l'encolure & le dos. *Il doit être élevé, tranchant & déchargé de chair.*

Les Epaules prennent depuis le garot jusqu'au bras de la jambe, & contiennent les deux jointures qui forment l'épaule & l'avant-bras de l'homme. *Elles doivent être seches & plates, & que l'os qui est à côté du poitrail ne soit pas trop gros & ne serre pas le poitrail.*

Les Epaules 7.

Les Jambes de devant sont composées du coude, du bras, de l'ars, du genou; ces parties sont particulieres aux jambes de devant: & les suivantes sont communes aux quatre jambes, telles sont le canon & le nerf, le boulet, le pâturon, le fanon, l'ergot & le pied; ces parties, aussi bien que le pied, feront chacune un article à part.

Le Coude est un os qui est au haut du bras de la jambe du côté du ventre; il répond au coude de l'homme.

Le Coude 7.

Le Bras est une partie musculeuse qui forme le haut de la jambe jusqu'au genou; le gros du bras est en dehors; en dedans du bras, il passe une veine qu'on apelle l'Ars, où on saigne le Cheval. Cette partie se rapporte au bras de l'homme. *Le bras doit être gros & charnu.*

Le Bras 2. & l'Ars 3.

Le genou est au-dessus du bras; c'est une jointure composée de plusieurs petits os; cette partie se rapporte au poignet de l'homme. *Il doit être effacé, c'est-à-dire, pas trop gros.*

Le Genou 5.

Des parties communes aux quatre jambes.

Un peu au-dessus & à côté du genou, en dedans du bras, & un peu au-dessous & à côté du jarret en dedans, il paroît à tous les Chevaux & à toutes les Jumens une espece d'élévation applatie, de consistance de corne molle dénuée de poil, de la grosseur d'une grosse châteigne applatie. Quelques-uns appellent cette corne ergot; mais il vaut mieux, comme plusieurs Auteurs, l'appeller Châteignes ou Lichênes, pour les distinguer des ergots, autres parties que nous verrons ci-après.

Châteignes ou Lichênes 44.

Le canon est la partie qui va du genou, & celle qui va du jarret au boulet; il est composé d'un gros os & d'un principal tendon, qu'on appelle improprement le nerf: cette partie se rapporte au-dessus de la main de l'homme, & au coudepied de l'homme pour les jambes de derriere. *Il doit être large, vu en côté, & plat, & le nerf bien détaché, c'est-à-dire, qu'il soit gros & visible.*

Le Canon 66.

Le Boulet est la partie ou plutôt la jointure qui est au bas du canon; cette partie a rapport à la premiere jointure des

Le Boulet 7. le Fanon 8. & l'Ergot.

doigts de la main & du pied. *Il doit être menu, & peu de poil au fanon.*

Le Fanon eſt un bouquet de poil qui cache une eſpece de corne molle qui termine le boulet par derriere : c'eſt cette corne qui s'appelle l'ergot.

Le Paturon ou la Jointure 9.

Le Paturon, qu'on appelle auſſi la jointure, eſt une jointure qui va du boulet juſqu'au pied ; il eſt compoſé d'un os & de l'aſſemblage du tendon du pied ; il répond au ſecond article des doigts de la main & du pied de l'homme. *Il doit être gros & pas trop long.*

Du Pied.

Le pied du Cheval eſt compoſé de pluſieurs parties, qu'il eſt eſſentiel de connoître & de ſavoir nommer ; il a rapport à la jointure des doigts, des mains & des pieds des hommes où ſont attachés les ongles ; il eſt compoſé aſſez différemment dans le Cheval, quoique, à toute rigueur, on pourroit trouver à peu près les mêmes parties dans le bout du doigt de l'homme.

La Couronne *oooo.*

La couronne eſt une élévation qui ſe trouve au bas de la jointure ou du paturon qui eſt la même choſe ; elle eſt garnie de poils plus longs que le reſte de la jambe, & c'eſt de la couronne que la corne du pied prend ſon origiue : cette partie répond à l'origine des ongles. *Elle ne doit pas être trop groſſe.*

Le Sabot 1010, ou la Corne, la Pince, les Quartiers & les Talons.

Le ſabot eſt, pour ainſi dire, l'ongle du Cheval ; il forme le pied extérieur, & entoure un os qui s'appelle l'os du petit pied. *Pl. XVII. Fig. E* ; & comme le ſabot eſt rond, ſa partie de devant s'appelle la pince, *Pl. IV. Fig. A, aa*, les côtés ſe nomment les quartiers *bbb*, & le derriere forme deux élévations appellées les talons *cc Fig. A. & cc Figure I. La corne doit être noire, unie & luiſante ; le ſabot doit être haut, les quartiers ronds, & les talons hauts & larges.*

PLANCHE IV. Fig. A.

La Fourchette *d.*

La fourchette eſt une continuation des deux talons qui ſe joignant en pointe vers le milieu du deſſous du pied, forment ce qu'on appelle la fourchette. *Elle doit être menue & maigre.*

La Solle *e.*

La ſolle eſt, pour ainſi dire, la plante du pied du Cheval; elle tapiſſe le deſſous du pied, elle eſt de conſiſtance de corne ; la fourchette eſt par-deſſus. *Elle doit être forte, épaiſſe & creuſe ou concave.*

Le petit pied est un os caché sous le sabot, & à peu près de sa forme; le sabot est attaché au petit pied par son côté intérieur, & la solle y est aussi attachée par-dessous.

PLANCHE XVII. Fig. E. Le Petit-pied.

Du corps ou coffre, & du train de derriere.

Le corps est composé du dos, des reins ou rognons, du ventre, des tetines (les Jumens en ont, mais les Chevaux n'en ont aucune marque), des côtes & des flancs.

PLANCHE I. Fig. A.

Le train de derriere est composé de la croupe, de la queue, des hanches, des cuisses, du grasset ou gros muscle de la cuisse, du jarret & de la pointe du jarret.

Le reste du train de derriere est expliqué ci-dessus en parlant des jambes de devant, parce que les quatre jambes du Cheval se ressemblent depuis le genou pour les jambes de devant, & depuis le jarret pour les jambes de derriere.

Le dos est entre le garot & les reins; c'est proprement l'endroit où pose la selle; il se rapporte au dos de l'homme. *Il ne doit être ni trop élevé en arc ou bossu, ni trop creux dans le milieu, ce qui s'appelle ensellé.*

Le Dos 11.

Les reins sont l'extrêmité du dos du côté de la croupe.

Les Reins ou Rognons 12.

Entre le dos & les reins, est un petit espace appellé le nombril.

Les côtés prennent des deux côtés du dos, & vont se rendre au ventre; c'est ce tout ensemble qu'on appelle particuliérement le coffre. Au bas du ventre, entre les cuisses, sont les deux tetines des Jumens, & les parties de la génération des Chevaux entiers; il coule une veine tout le long du ventre, qui s'appelle la veine de l'éperon. *Les côtes ne doivent pas être applaties; elles doivent former, avec le ventre, une rondeur proportionnée à la taille du Cheval. Une Jument pouliniere ne sauroit avoir le coffre trop large.*

PLANCHE XXIII. Fig. A. Les Tetines *uu*.

PLANCHE I. Fig. A. Le Ventre 17. les Côtes 15. la Veine de l'éperon 18.

Les flancs sont au-dessous des reins, & au défaut des fausses côtes, entre elles & les hanches. *Ils doivent être pleins & courts.*

Les Flancs 19.

La croupe est le haut du train de derriere; elle est composée des deux fesses & de l'origine de la queue. *Elle doit être fournie & assez large.*

La Croupe 13.

La queue est un allongement du croupion. *Le tronçon ou l'origine de la queue doit être gros.*

La Queue 14.

La hanche est formée par un os qui se trouve à côté de la

La Hanche 16. croupe, & qui termine le haut du flanc ; cet os ſe rapporte à l'os de la hanche de l'homme ; il deſcend juſqu'au commencement de la cuiſſe du Cheval, où il y a une rotule 20, qui ſe rapporte au genou de l'homme ; elle ſe trouve près le ventre du Cheval. *Cet os doit être effacé ; quand il ſort trop dehors, il rend le Cheval cornu.*

La Cuiſſe 20, le Graſſet 21, & & la Veine du plat de la Cuiſſe 22.

La cuiſſe eſt une partie formée par un os & pluſieurs muſcles qui vont ſe rendre au jarret du Cheval ; cette partie ſe rapporte à la jambe de l'homme ; & ce qui fait le gras de la jambe de l'homme, forme ce qu'on appelle au Cheval le graſſet 21, ou le gros de la cuiſſe. En dedans de la cuiſſe, eſt une veine 22, qu'on barre quelquefois, & où on ſaigne quelquefois le Cheval, elle s'appelle la veine du plat de la cuiſſe. *Elle doit être charnue, & le graſſet épais & gros.*

Le Jarret 23.

Le jarret eſt une jointure au bas de la cuiſſe ; cette jointure ſe rapporte au talon de l'homme, principalement ce qu'on appelle la pointe du jarret 23 ; le dedans du jarret s'appelle le pli du jarret 24 ; & le gros nerf du jarret qui paroît ſe terminer à cette pointe, eſt le même qui, dans l'homme, ſe termine à ſon talon. *Il doit être large & évidé.*

TABLE

DE LA COMPARAISON DES PARTIES

DE L'HOMME A CELLES DU CHEVAL.

EN ſuppoſant qu'un homme s'appuieroit également ſur le bout des mains & des pieds, il ſeroit alors dans l'atitude où il le faut, pour comparer plus facilement des parties de ſon corps avec celles des animaux à quatre pieds ; c'eſt pourquoi je l'ai mis dans cette ſituation dans la Planche II.

Pl. II. Fig. B.

A. La tête & les oreilles de l'homme. *aa* Celle du Cheval & ſes oreilles.

B. Les cheveux de l'homme ; ils ſont tous plantés ſur ſon crâne, au lieu que le crin *bb* du Cheval croît en outre tout le long de ſon col.

C. Le col de l'homme. *c* Celui du Cheval ; il ne reſſemble

à

à celui de l'Homme, que parce qu'il a précisément le même nombre de vertebres ou d'os du col ; mais celles du Cheval sont, à proportion, bien plus grosses : c'est ce qui lui rend le col si long.

D. Les épaules de l'Homme, à l'endroit appellé omoplates, elles sont maintenues en arriere par les clavicules qui les empêchent de se rapprocher de la poitrine ; & comme les animaux à quatre pieds n'ont point de clavicules, leurs épaules tombent toutes droites en bas, venant accompagner la poitrine, pour que ce qui sert de bras aux Hommes, leur serve de jambes pour porter leur corps : c'est encore cette raison qui rend le train de devant des animaux à quatre pieds égal à leur train de derriere; ainsi *d* est l'omoplate du Cheval.

E. Le haut de l'épaule de l'Homme ; il se rapporte à *e* qui est à côté du poitrail du Cheval.

F. L'avant-bras de l'Homme ; il se rapporte au bas de l'épaule du Cheval, qui va depuis *e* jusqu'au coude *f.* La différence de ces deux parties, est que celle du Cheval tient au corps, & celle de l'Homme en est séparée.

G. Le bras de l'Homme; il se rapporte au bras du Cheval *g.*

H. Le poignet de l'Homme, il se rapporte au genou du Cheval *h.*

II. Le dessus de la main & du pied de l'Homme ; il se rapporte au canon de la jambe de devant & de la jambe de derriere du Cheval *ii.*

LL. La premiere jointure des doigts de la main & du pied de l'Homme se rapportent aux boulets du Cheval *ll.*

MM. La seconde jointure des doigts de la main & du pied de l'Homme se rapportent aux paturons de devant & de derriere du Cheval *mm.*

NN. La jointure des doigts de l'Homme, où sont les ongles, se rapporte aux sabots de devant & de derriere du Cheval *nn.*

O. Le bas de l'omoplate de l'Homme : la jonction des deux omoplates du Cheval se nomme le garrot *o.*

P. Le dos de l'Homme se rapporte à celui du Cheval *p* ; de la façon dont l'Homme est situé dans cette Planche, son dos descend en devant; ce qui fait voir que le train de devant de l'Homme, pour ainsi dire, est bien plus court que son train de derriere.

Q. Les reins de l'Homme se rapportent à ceux du Cheval.

R. Les fesses de l'Homme; elles se rapportent au haut de la croupe du Cheval, & la queue du Cheval au croupion de l'Homme.

SSSSS. Les côtes & le ventre de l'Homme & du Cheval.

Tt. La hanche de l'Homme & du Cheval.

V. La cuisse de l'Homme ; elle se rapporte au bas de la croupe du Cheval depuis 2 jusqu'à 3; mais cette partie au Cheval est adhérente au corps & enfermée pour ainsi dire dans la croupe, au lieu que la cuisse de l'Homme est dégagée du corps.

X. Le genou de l'Homme, au-devant duquel est un os qui se nomme la rotule ; il se rapporte à la pointe du haut de la cuisse du Cheval *x* du côté du ventre. On trouve en cet endroit une pareille rotule.

Y. Le gras de la jambe de l'Homme ; il se rapporte à la cuisse du Cheval *y*.

Z. Le talon de l'Homme; il se rapporte à la pointe du jarret du Cheval *z*.

CHAPITRE II.

Des Poils.

LORSQU'ON veut désigner la couleur d'un Cheval, on se sert du terme de poil, au lieu de celui de couleur; ainsi, au lieu de dire un Cheval est d'une telle couleur, on doit dire il est d'un tel poil.

Quoique les opinions que plusieurs ont de la bonté ou du peu de vigueur des Chevaux sur la simple inspection des poils, soient très-fautives, je vais cependant les déduire en détaillant les différents poils; mais en même tems j'avertis de ne s'y point laisser prévenir, car il y a de bons Chevaux de tous poils.

Le discours ne sauroit démontrer que très-imparfaitement les couleurs des poils; il n'y a que l'usage ou la peinture qui puisse en donner une connoissance parfaite : ceci est donc plutôt pour en désigner les noms que les couleurs au juste.

Je diviserai les poils en poils simples, c'est-à-dire, en ceux qui ne sont point mêlés de différentes couleurs; en poils composés de plusieurs couleurs; & en poils bisarres, ou rares & extraordinaires.

Poils simples.

Blanc.

Le blanc de naissance est extrêmement rare ; mais à mesure que les Chevaux gris vieillissent, le noir qui étoit dans leur poil s'efface ; & quand ils sont vieux, ils sont tout blancs. Les Chevaux blancs de naissance passent en Espagne pour durer très-long-temps ; c'est pourquoi les Espagnols disent, Cheval blanc, bon pour le pere & les enfans.

Isabelle.

L'Isabelle est un poil jaune, il n'est pas généralement estimé : il y a des Chevaux Isabelles dont les crins & la queue sont blancs, & d'autres dont les crins & la queue sont noirs ; ceux-ci ont quelquefois une raie noire tout le long de l'arête du dos jusqu'à la queue, ce qui s'appelle la Raie de Mulet. Ce poil a plusieurs nuances, la plus claire se nomme *Soupe de lait*, c'est un jaune très-clair approchant de la couleur d'une soupe au lait où on a mis des jaunes d'œuf. Ensuite vient l'*Isabelle clair*, puis l'*Isabelle commun*, l'*Isabelle doré*, & enfin l'*Isabelle foncé*.

Alzan.

L'Alzan est un poil tirant sur le roux ou sur la canelle ; il passe pour bon : ses nuances sont l'*alzan clair* ou *poil de Vache*, l'*alzan commun*, l'*alzan bay*, c'est-à-dire, tirant sur le rouge, l'*alzan obscur* & l'*alzan brûlé*. Les Espagnols ont tant d'opinion de ce dernier alzan, qu'ils disent en Proverbe, alzan brûlé plutôt mort que lassé.

Il y a des alzans qui ont les crins & la queue blancs, & d'autres qui ont les crins & la queue noirs.

Bay. Pl. II. Fig. A.

Le Bay est une couleur rougeâtre ; il est estimé bon : il a pour nuances le *bay clair* ou *lavé*, le *bay doré*, le *bay sanguin* ou d'*écarlate*, le *bay châtain*. Lorsque dans cette espece de bay, qui est de couleur de châtaigne, il se trouve beaucoup de places rondes d'un bay plus clair, on appelle ce poil *bay miroité* hh. Le *bay maron*, le *bay brun* ; cette espece de bay a communément au flanc & au bout du nez un bay écarlate qui se nomme alors *du feu*.

Noir.

Le noir est un poil très-commun ; il ne passe pas pour être des meilleurs, peut-être à cause qu'il est trop commun. On le distingue en *noir mal teint*, qui a un œil rousseâtre ; en *noir ordinaire* & en *noir jays*, qui est très-lisse & très-noir.

Poils composés.

Pl. II. Fig. A.

Les poils composés sont ceux qui sont mêlés confusément, ou bien par places d'une couleur avec une autre ; tels sont les suivans.

Le poil gris eſt un fond blanc mêlé ou de noir ou de bay, &c. Les variétés du poil gris ſont *gris argenté*; il y a très-peu de noir dans cette eſpece de gris; & le fond blanc eſt liſſe & reluiſant comme de l'argent. *Gris pommelé bb* eſt un gris marqué de ronds blancs & noirs aſſez également eſpacés; ces deux eſpeces de gris deviennent blans en vieilliſſant. *Gris vineux* eſt un gris mêlé de bay dans tout le poil. *Gris truité* eſt un fond blanc mêlé d'alzan par petites taches longuettes aſſez également ſemées ſur tout le corps. *Gris ſalle cc* eſt un gris mêlé de noir dans tout le poil. *Gris tourdille* eſt un gris ſale qui approche de la couleur d'une groſſe Grive. *Gris eſtourneau* eſt un gris ſale qui approche de la couleur d'un Eſtourneau ou Sanſonet. *Gris tiſonné*, ou *charbonné dd* eſt un gris dont les taches noires ſont irréguliérement jettées de côté & d'autre, comme ſi on avoit noirci ce poil avec un tiſon. *Gris de ſouris* reſſemble à la couleur d'une Souris. Les Chevaux de ce poil ont ordinairement les extrêmités noires & la raye de Mulet.

Louvet. Le poil de loup ou le louvet eſt un iſabelle roux mêlé d'iſabelle foncé, le tout approchant de la couleur d'un Loup.

Rouhan. Le Rouhan eſt un poil mêlé de blanc, de gris ſale & de bay; il eſt de trois ſortes, *Rouhan ordinaire*, *Rouhan vineux*, lorſqu'il eſt mêlé avec du bay doré, & *Rouhan cap-de-more* e; celui-ci n'a point de bay, c'eſt une eſpece de gris ſale avec la tête & les extrêmités noires. Il paſſe pour être ſujet aux mauvais pieds, ce qui fait dire aux Eſpagnols, Cap-de-More, ſi tu avois bon pied, tu vaudrois plus que l'or.

Du Rubican. Le Rubican n'eſt pas un poil; mais lorſqu'un Cheval noir a du poil blanc ſemé çà & là, & ſur-tout aux flancs, on dit qu'il a du Rubican.

Poils bizarres & non communs.

Tigre. Le Tigre *ff* eſt un poil blanc ſemé de taches bien diſtinctes, noires, bayes ou alzanes, quelquefois toutes rondes.

Pie. Pie *ggg* eſt un poil blanc interrompu par de très-grandes taches ou noires, ou bayes, ou alzanes bizarrement placées & figurées; c'eſt en conſéquence de ces taches qu'on nomme les Chevaux Pie bay, Pie alzan & Pie noir.

Porcelaine. Porcelaine eſt un gris mêlé de poil bleuâtre couleur d'ardoiſe par taches; ce poil eſt aſſez rare, & ſon nom vient de la reſſemblance qu'il a avec les vaſes de porcelaine bleue & blanche.

Aubert, millefleurs ou fleur de Pêcher, eſt un mêlange paſſablement confus de blanc, de bay & d'alzan, approchant de la couleur des fleurs de Pêcher.

Aubert, Millefleurs *ou* Fleur de Pêcher.

Du Ladre.

On entend du ladre un Cheval de quelque poil que ce ſoit, dont le tour des yeux, ou le bout du nez, ou même tous les deux enſemble ſont ſans poil, & d'une chair rouge ou fade mêlée de taches obſcures.

Zain.

On appelle Cheval zain celui qui n'étant ni blanc ni gris, a tout le corps couvert d'un même poil ſimple de quelque couleur qu'il ſoit, ſans qu'il s'y rencontre aucun poil blanc; les François ont très-mauvaiſe opinion d'un tel Cheval, & les Eſpagnols en font ſi grand cas, qu'ils diſent: beaucoup deſirent un Cheval noir zain; & peu ont le bonheur d'en avoir.

L'expérience a fait entrevoir, 1°. que le poil gris, ſur-tout le gris ſale, eſt plus ſujet à mauvaiſe vue que les autres. 2°. Que les poils clairs marquent peu de force. 3°. Que les poils bruns lavés aux flancs & au bout du nez, c'eſt-à-dire, dont la couleur devient plus claire en ces endroits, marquent un Cheval de peu de vigueur; & au contraire que le feu aux mêmes endroits, qui eſt un bay vif, eſt un ſigne de vigueur. Quoique ces remarques ſoient quelquefois fautives, elles doivent être préférables à la comparaiſon que quelques-uns ont faite des poils aux élémens, & des élémens aux humeurs du Cheval; cette façon de comparer eſt même devenue abſurde: il ſeroit, je crois, plus raiſonnable de penſer que la vigueur vient de la bonne conformation des reſſorts intérieurs, & principalement du genre nerveux, & qu'elle ſe continue par la copulation d'animaux conſtruits avec ces qualités; ce qu'on ne peut juger que par l'uſage qu'on en fait quant aux Chevaux, & non par aucune autre marque extérieure, comme eſt le poil & les balzanes dont nous allons parler.

CHAPITRE III.

Des marques blanches des Chevaux : ſavoir, l'Etoile ou Pelote, le Chanfrein, & les Balzanes, ou Pieds-blancs.

LEs Chevaux ne peuvent être appellés zains, *Voyez le Chap. précédent*, pour peu qu'ils ſoient marqués de quelques poils blancs à la tête ou aux jambes : lorſque ces poils

blancs ſont au milieu du front, on les appelle une pelote ou une étoile. S'ils occupent depuis les yeux juſqu'au-deſſus des nazeaux, on dit que le Cheval a le chanfrein blanc. Nous allons expliquer ceci plus au long.

Quelques-uns ont voulu rendre la connoiſſance des marques des Chevaux une affaire ſérieuſe & eſſentielle, peut-être la croient-ils eux-mêmes de conſéquence, ce qui n'eſt pas fort à l'avantage de leur phyſique; les perſonnes non prévenues ſeront très en état de juger par ce que je rapporterai à la fin de ce Chapitre, ſi du poil blanc à la tête ou aux jambes d'un Cheval, peut le rendre bon ou mauvais, heureux ou malheureux.

PL. II. Fig. A.

L'Etoile *ou* Pelote.

L'Étoile ou pelote A eſt une eſpece de poil blanc plus ou moins grand, placé au milieu du front au-deſſus des yeux.

Chanfrein blanc.

Le chanfrein blanc B eſt une bande de poil blanc, qui occupe plus ou moins d'eſpace le long de l'os du devant de la tête, entre les yeux & les nazeaux.

Bout du nez blanc.

Le bout du nez blanc C s'entend aſſez; le poil blanc alors ſe trouve entre les nazeaux, & deſcend plus ou moins ſur la levre ſupérieure.

Un même Cheval peut avoir ces trois marques en même tems à la tête; & ſi le blanc du bout du nez deſcend ſur toute la levre ſupérieure, le Cheval eſt dit boire dans ſon blanc C.

Pieds blancs *ou* Balzanes FFFF.

Les pieds blancs qu'on a appellés balzanes (ce terme n'eſt plus guere en uſage, auſſi-bien que *travat* & *tranſtravat* dont nous allons parler) ne ſont autre choſe que partie ou le tout du canon des jambes du Cheval remplis de poil blanc: lorſqu'à la jonction du poil blanc du canon de la jambe avec la couleur dont eſt le Cheval, il ſe trouve des irrégularités en pointes comme des dents de ſcies empruntées du blanc & de la couleur du poil du Cheval, on dit alors que *la balzane eſt dentelée* D; la *balzane herminée ou mouchetée* E, eſt celle qui eſt tachetée de noir; & lorſque la balzane monte près du genou ou près du jarret & même au-deſſus, on dit que le Cheval eſt *chauſſé trop haut* D.

Travat, Tranſtravat.

Un Cheval *travat* eſt celui qui a deux pieds blancs du même côté, ſavoir celui de devant & celui de derriere. Le Cheval *traſtravat ou tranſtravat* a un pied de devant blanc d'un côté & le pied de derriere blanc de l'autre. Il n'y a point de nom particulier pour ſignifier les autres arrangemens des pieds blancs. *Voyez la Planche II. Figure A.*

Opinions ſur les marques des Chevaux.

Bonnes marques.

La pelote ou étoile ſeule.
Le chanfrein blanc ſeul.
Le pied gauche du montoir de devant ſeul.
Le même pied avec l'étoile.
Deux pieds de derriere.
Deux pieds de derriere & un de devant avec la pelote ou le chanfrein.
Quatre pieds blancs.
Les pieds blancs herminés.
Les pieds blancs dentelés.
Trois pieds blancs excellent ; ce qui fait dire aux Eſpagnols, Cheval de trois, Cheval de Roi.
Un, deux ou trois, & deux en croix : un, c'eſt-à-dire, l'étoile ſeule : deux, c'eſt l'étoile & le pied gauche de derriere : trois, l'étoile & les deux pieds de derriere : deux en croix, c'eſt le pied droit de devant & le pied gauche de derriere qui eſt un tranſtravat.

Mauvaiſes marques.

Boire dans ſon blanc.
Chauſſé trop haut.
Le pied droit de derriere.
Le Cheval arzel ; les Eſpagnols appellent ainſi celui qui a le pied droit de derriere blanc accompagné de l'étoile ou du chanfrein blanc ; ils en ont trop mauvaiſe opinion ; ce qui leur faire dire en forme de proverbe, Gardez-vous du Cheval arzel.
Les deux pieds de devant.
Travat & tranſtravat.
On donne pour maxime que tout Cheval qui aura plus de blanc devant que derriere eſt mal marqué.
Il eſt aiſé de voir par toutes ces opinions quelle en eſt la baſe & le fondement ; ainſi je n'en parlerai pas davantage.

CHAPITRE IV.

PL. II. Fig. A.

Des Epics ou Molettes, des Ergots, de Chateignes, & du Coup de Lance.

Les Epics 2222.

L'Epic ou mollette eſt un endroit ſur le corps du Cheval d'où les poils partent en rond ; ce qui forme un centre qu'on remarque aiſément : les épics plus ordinaires ſe trouvent au front, au poitrail & au ventre vers la cuiſſe ; quelques Chevaux en ont d'autres placés en différens endroits du corps.

Les différens augures que quelques-uns tirent des épics, ont le même principe que ceux qui ſe tirent des autres marques des Chevaux dont nous avons parlé aux Chapitres précédents. Ils diſent, par exemple, que deux ou trois épics ſéparés, ou bien qui ſe joignent, ſitués au front ou au pli de la cuiſſe par derriere, ſont de très-bonnes marques : que les épics que le Cheval peut voir en ployant le col ſont de mauvaiſes marques, & qu'au contraire ceux qu'il ne peut pas voir en ſont de bonnes ; que l'épée romaine K eſt la meilleure de toutes les marques : ce qu'ils appellent épée romaine, eſt un épic qui s'allonge le long du haut de l'encolure. Que lorſqu'il a ce même épic de chaque côté du col, il ne doit pas exiſter dans le monde un meilleur Cheval.

L'Epée Romaine K.

Le coup de lance V.

Le coup de lance V eſt un creux aſſez profond qu'on voit à quelques Chevaux Turcs & d'Eſpagne à la jonction du col à l'épaule, tantôt plus haut, tantôt plus bas : ceci paſſe pour une très-bonne marque dont le fondement eſt une fable, & cette fable eſt qu'un excellent Cheval Turc reçut un coup de lance en cet endroit, qu'on le mit au haras, & que toute ſa race a conſervé cette marque d'honneur.

Les Chateignes qq.

Tous les Chevaux ont naturellement aux quatre jambes quatre durillons ou élévations ſans poil, de conſiſtance de corne molle ; ceux de devant ſont au-deſſus du pli du genou, & ceux de derriere au-deſſous du pli du jarret, tous quatre en dedans ; on les nomme lichênes ; chataignes ou ergots : plus elles ſont petites & étroites, plus elles marquent une jambe ſeche & déchargée d'humeurs : quand elles croiſſent trop, on les coupe, il ne faut jamais les arracher, car il y reſteroit une plaie.

Les

Les Chevaux ont aussi à l'extrémité du derriere de chaque boulet une petite élévation de corne tendre plus ou moins grosse, recouverte par le fanon, on appelle aussi cette corne ergots.

PL. I. Fig. A. Les ergots 88.

CHAPITRE V.

De la connoissance de l'âge par les dents.

ON ne peut gueres assurer l'âge d'un Cheval, lorsqu'on ne l'a pas vu naître, que par les différences qui arrivent à ses dents de devant jusqu'à l'âge de huit ans ; après quoi il faut avoir recours à d'autres signes qui sont très-fautifs, depuis huit ans jusqu'à la vieillesse qui se distingue plus aisément. Ce Chapitre est destiné pour la connoissance des dents : nous parlerons des autres signes dans le Chapitre suivant.

Les Chevaux ont douze dents de devant, savoir, six à la mâchoire supérieure couvertes par la levre supérieure, & six à la mâchoire inférieure : il vient au Poulain peu après sa naissance douze dents de lait qui sont courtes, fort blanches & nullement creuses ; celles d'en bas sont marqués *Fig. G.* ; il garde ces dents de lait jusqu'à environ 30 mois ou 2 ans & demi.

PL. III. Dents de lait. Fig. D.

A *deux ans & demi* & quelquefois à *trois ans* il tombe deux dents du milieu de chaque mâchoire qu'on nomme les pinces, parce que c'est avec ces dents que le Cheval pince l'herbe ; & en quinze jours il en revient d'autres à leurs places, moins blanches, plus fortes, noires & creuses en dessus *aa*, & alors le Cheval n'a que deux ans & demi ou trois ans tout au plus, & il a encore huit dents de lait.

Fig. E. Les Pinces à 2 ans ½ ou 3 ans.

A *3 ans & demi* & rarement à *4 ans*, les deux dents de lait qui sont à côté des deux pinces de chaque mâchoire & qui se nomment les mitoyennes, parce qu'elles sont entre les pinces & les dents du coin dont nous allons parler, tombent ; & environ quinze jours après il en vient d'autres *aa* de la consistance des pinces : alors le Cheval n'a que trois ans & demi ou quatre ans : il a encore quatre dents de lait deux en haut & deux en bas, & alors le creux des pinces est à demi usé.

Fig. F. Les Mitoyennes à 3 ans ½.

A *quatre ans & demi ou environ*, les deux dernieres dents de lait à chaque mâchoire qui se nomment les coins ou les dents des coins, parce qu'elles terminent de chaque côté les

Fig. G. Les Coins à 4 ans ½.

dents de devant, tombent, & il en vient d'autres à leurs places. Les coins *aa* pouſſent à la mâchoire d'en haut *Fig. G.* bien avant ceux de la mâchoire d'en bas : ces dernieres dents ne ſont pas parvenues à la longueur qu'elles doivent avoir en quinze jours, comme les pinces & les mitoyennes ; elles ont cependant autant de largeur dès leur naiſſance & ſont tranchantes, elles viennent preſque toujours après les crochets d'en bas *Fig. F. bb*, quelquefois en même tems & quelquefois avant : comme les crochets méritent d'être détaillés plus au long, nous en parlerons ci-après.

Crochets d'en bas.

Lorſque les coins pouſſent, il ſemble que la dent ne faſſe que border la gencive par dehors, & le dedans eſt garni de chair juſqu'à *cinq ans* ; alors la chair du dedans eſt toute retirée, & la dent ſort de la gencive de l'épaiſſeur d'un écu blanc. C'eſt vers ce tems que les crochets d'en haut *Fig. G. bb* pouſſent aſſez ordinairement ; *de cinq ans à cinq ans & demi*, la dent du coin reſtant toujours creuſe en dedans eſt ſortie de l'épaiſſeur de deux écus ; *de cinq ans & demi à ſix ans*, elle eſt ſortie de l'épaiſſeur du petit doigt ; & le creux s'étant effacé autour de la dent, il n'y reſte qu'un petit creux noir dans le milieu qu'on nomme le germe de feve, parce qu'il a la figure du germe d'une feve. Alors le creux des pinces eſt totalement uſé, & celui des mitoyennes l'eſt à demi ; ainſi depuis que le Cheval eſt parvenu à ſix ans, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, attendu que la marque des pinces eſt uſée.

Crochets d'en haut.

Fig. H. Le germe de feve *oo*.

A *ſix ans complets* le germe de feve des coins ſera diminué & les crochets auront acquis toute leur longueur.

A *ſept ans* la dent ſera longue environ le travers du troiſieme doigt, & le germe de feve ou le creux ſera beaucoup diminué & uſé.

A *huit ans* la dent ſera longue comme le deuxieme doigt & le Cheval aura razé & ne marquera plus, ce qui ſignifie que la dent n'aura plus de creux noir & ſera toute unie.

Fig. K.

Nota. Qu'il y a des Chevaux qui conſervent une marque noire aux coins après les huit ou neuf ans, mais elle ne ſera pas creuſe ; ainſi par là on reconnoîtra qu'elle ne fait rien à l'âge.

Des crochets.

Il eſt aſſez rare que les Jumens aient des crochets ; lorſqu'elles en ont, ils ſont beaucoup plus petits que ceux des Chevaux, & ne ſervent pas à faire connoître l'âge ; les cro-

chets d'en bas paroissent & sont hors de la gencive avant ceux de dessus. Les Chevaux sont quelquefois malades avant que les crochets d'en haut leur percent ; mais ils ne le sont jamais pour les crochets d'en bas. Il y a des Chevaux qui n'ont plus de dents de lait, & qui n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut, quoiqu'ils aient mis les coins : ordinairement cependant les crochets viennent avant les coins. Attachez-vous à la connoissance du crochet & de la dent du coin, au moyen de quoi vous vous tromperez rarement sur l'âge. Si le Cheval n'a que *six ans*, le crochet d'en haut sera un peu canelé & creux par dedans : après six ans il s'arrondit par le dedans.

Lorsque le Cheval a razé, c'est-à-dire, a huit ans, une remarque des meilleures est celle du crochet, principalement de celui d'en haut ; s'il se trouve tout usé & arrondi, le Cheval a au moins dix ans.

Le crochet d'en bas est aussi une fort bonne remarque : les jeunes Chevaux l'ont pointu, médiocrement grand, tranchant des deux côtés & sans aucune crasse. A mesure que le Cheval avance en âge, les crochets d'en bas grandissent, s'émoussent, s'arrondissent & deviennent crasseux, puis ils deviennent fort gros & ronds : & enfin dans la vieillesse ils paroissent jaunes & tout usés.

Longueur des dents.

On connoît aussi la vieillesse à la longeur des dents ; car plus la dent est longue & décharnée, plus elle a amassé de rouille ; & plus elle est jaune, plus le Cheval est vieux : de plus, à mesure que le Cheval vieillit, les pinces avancent comme pour sortir de la bouche ; & dans l'extrême vieillesse, elles vont quasi tout droit en avant : quelquefois ce sont les dents d'en haut, & quelquefois ce sont les dents d'en bas qui avancent, & quelquefois aussi tous les deux rangs ensemble : alors le Cheval est dit faire les forces, à cause de la ressemblance que ses dents ont dans cette situation avec une espece de tenaille qu'on appelle des forces.

Nota. Qu'il y a des Chevaux qui conservent leurs dents jusqu'en un âge très-avancé, belles, blanches & courtes : ceux-là sont bons à contremarquer, ce que les Maquignons ne manquent pas de faire. *Voyez* le Chap. XI.

CHAPITRE VI.

De l'âge depuis huit ans.

QUelques perſonnes prétendent connoître l'âge d'un Cheval quand il ne marque plus, à d'autres indices qu'à ceux des dents : mais pluſieurs de ces remarques ne ſont pas abſolument ſûres.

La Queue.

On prétend que vers dix ou douze ans, il deſcend un nœud de plus à la queue & à quatorze ans un autre, ce qu'on connoît en paſſant la main le long du tronçon de la queue depuis le haut juſqu'en bas ; il paroîtroit par ce ſigne que le Cheval a quelque vertebres de la queue enfermés dans la croupe juſqu'à cet âge, ce qui mériteroit confirmation.

Les Salieres creuſes.

Les ſalieres exceſſivement creuſes ſont encore un ſigne qui peut marquer quelquefois pour indiquer l'extrême vieilleſſe d'un Cheval, parce qu'il arrive auſſi que les Chevaux engendrés d'un vieil Etalon héritent, quoique jeunes, de cette marque de la vieilleſſe de leur pere.

Le Cheval fillé.

Le poil blanc à l'endroit du ſourcil lorſque le Cheval n'eſt ni gris ni blanc, eſt une marque quaſi aſſurée que le Cheval a paſſé ſa quinze ou ſeizieme année : on appelle un Cheval ainſi marqué un Cheval qui a fillé.

Le Palais décharné.

Le palais décharné indique la vieilleſſe ; car à meſure que les Chevaux avancent en âge, les fillons de leur palais *Pl. III. Fig. C. oo* qui dans la jeuneſſe étoient élevés & charnus, s'abaiſſent peu à peu : & enfin le palais ſe deſſeche de façon qu'aux vieux Chevaux les fillons ſont totalement effacés.

Les Plis de la levre.

Quelques-uns diſent qu'en pouſſant en haut la levre ſupérieure, il s'y fait autant de plis que le Cheval a d'années : je crois qu'on pourroit s'abuſer à une pareille remarque.

L'os de la ganache.

Lorſqu'en maniant l'os de la ganache quatre doigts plus haut que la barbe, on ſent qu'il eſt rond, c'eſt une marque de jeuneſſe : ſi on le trouve aigu & tranchant, le Cheval eſt vieux ; cette remarque n'eſt pas mauvaiſe.

La Peau.

Si on tire à ſoi la peau ſur la ganache ou ſur l'épaule, & qu'elle ne ſe remette pas vîte en ſa place, ſigne de vieilleſſe : je crois cette remarque très-incertaine.

Le Cheval blanc.

Comme il eſt fort rare de trouver des Poulains & des jeunes

Chevaux tout blancs, & que les Chevaux gris blanchissent en vieillissant, il arrive souvent qu'un Cheval blanc n'est tel qu'à cause qu'il est vieux.

CHAPITRE VII.

Des Chevaux Béguts, ou qui marquent toute leur vie.

LEs Chevaux qui marquent toute leur vie sont appellés Béguts ; à ces Chevaux le creux noir des dents s'use peu, de façon qu'ils paroîtroient toujours n'avoir que si ans : les Chevaux hongres y sont plus sujets que les Chevaux entiers.

Il y a deux sortes de Chevaux Béguts, savoir ceux qui marquent de toutes les dents, premiere sorte : mais ils n'en sont que plus aisés à distinguer ; car comme j'ai dit dans le chapitre des dents, à trois ans & demi lorsque les mitoyennes viennent, la marque des pinces est à demi usée. A six ans le creux des pinces est usé, & les mitoyennes à demi usées : ainsi lorsqu'on voit que les pinces & les mitoyennes marquent également, le Cheval est sûrement Bégut : alors vous pourrez distinguer son âge aux autres signes du chapitre précédent.

PL. III. Fig. C. *c b a a b c.*

La deuxieme sorte de Chevaux Béguts est ceux qui ne marquent pas à toutes les dents, mais qui marquent toute leur vie ; à ceux-là on reconnoîtra l'âge à la longueur des dents, aux crochets & aux autres susdites marques.

CHAPITRE VIII.

Récapitulation de l'âge.

PEu après la naissance, quatre pinces.

Peu après les pinces, quatre mitoyennes.

Trois ou quatre mois après, quatre coins.

A deux ans & demi les pinces creuses.

A trois ans & demi les mitoyennes creuses.

Les crochets d'en bas.

A quatre ans & demi les coins creux bordent la gencive.

Dents de lait.

Dents de Poulains.

Les crochets d'en haut.

Dents de Cheval.

A cinq ans les coins ſortent de l'épaiſſeur d'un écu.

A cinq ans & demi les coins ſortent de l'épaiſſeur de deux écus, les crochets d'en bas tranchants & blancs.

De cinq ans & demi à ſix ans les coins ſortent de l'épaiſſeur du petit doigt, le germe de feve, le creux des pinces uſé, celui des mitoyennes à demi uſé.

A ſix ans complets le germe de feve des coins diminué & les crochets parvenus à leur longueur, crochets d'en haut canelés ou raboteux en dedans.

A ſept ans les coins ſortis de l'épaiſſeur du troiſieme doigt, le germe de feve beaucoup diminué.

A huit ans les coins longs du travers du ſecond doigt, & le germe de feve effacé ; ce qui s'appelle ne plus marquer.

Signes de vieilleſſe.

Le crochet d'en haut arrondi & diminué.
Le crochet d'en bas arrondi, groſſi & jaune.
Les dents avancées, jaunes & longues.
Les ſalieres creuſes.
Le Cheval ſillé.
Le palais décharné.
L'os de la ganache tranchant.
Le Cheval gris devenu blanc.

CHAPITRE IX.

Des défauts des Parties du Cheval.

DES YEUX.

LES yeux ſont bien difficiles à bien connoître, & il faut de la pratique pour en remarquer les défauts.

On ne peut bien examiner les yeux qu'en ſe poſtant face à face du Cheval, & qu'il ſoit ſitué de maniere qu'il y ait de l'obſcurité derriere & au-deſſus de ſes yeux : pour cet effet, on met le Cheval la tête à la porte d'une Ecurie, le corps en dedans de l'Ecurie : ſe tenant en dehors vis-à-vis, on voit chaque œil par ſon côté. afin que la vue du regardant perce au-

travers l'œil du Cheval, vous risquez à vous tromper si vous vous y prenez de toute autre maniere, comme de vous mirer dans l'œil pour voir s'il rend exactement votre figure, car un mauvais œil vous représentera mieux qu'un bon ; ou de passer votre main devant l'œil pour voir s'il fermera l'œil, ou de pousser votre doigt vis-à-vis comme pour crever l'œil, car le vent que fera votre main pourra lui faire cligner l'œil quand même il seroit aveugle.

Les yeux sont sujets à plusieurs infirmités ou défauts de conformation, qui sont plus ou moins à craindre ; mais ce sont toujours des défauts, dont les moindres ne laissent pas de diminuer le prix des chevaux.

1°. Il y a des poils qui passent pour être plus sujets à vue foible que les autres, comme gris sale, gris estourneau, aubert ou fleur de pêcher & rouhan.

2°. Dans le tems que les Poulains changent leurs dents de lait, particuliérement les coins, & aussi lorsque les crochets d'en haut poussent, la vue devient trouble à quelques-uns; ils en peuvent devenir borgnes ou même aveugles, mais souvent aussi la vue se raccommode.

Prunelles petites.

3°. Les prunelles petites, longues & étroites se gâteront plutôt que les autres.

Cercle blanc.

4°. Un cercle blanc autour de l'œil est un signe douteux de mauvaise vue, car il y a des Chevaux qui avec ces cercles blancs ont cependant la vue bonne.

Cul de verre.

5°. Lorsqu'on voit la prunelle d'un blanc verdâtre transparent, on dit qu'il y a un cul de verre dans l'œil, cet œil ne vaut rien ; mais comme la réflexion d'objets blancs contre une muraille, &c. pourroit faire voir cette couleur dans l'œil, il faut regarder celui qu'on soupçonne d'avoir ce mal en plusieurs places; & si le défaut subsiste, le cheval a le cul de verre.

Vitre trouble.

6°. La vitre trouble est sûrement mauvaise, il faut qu'elle soit claire & transparente comme du crystal ; car on doit voir au travers, & y distinguer deux taches noires, comme si c'étoit des grains de suie qui sont au-dessus du trou de la prunelle.

Vitre rougeâtre.

7°. La vitre rougeâtre vise au lunatique, ou à l'œil fluxionnaire.

Vitre feuille-morte.

8°. La vitre feuille-morte par le bas & trouble par le haut, ou les yeux enflés & pleurans des larmes claires & chaudes,

ſont une marque infaillible que le Cheval eſt lunatique, ayant actuellement la fluxion.

Œil noir.

9°. L'œil noir & brun dans le fond & la vitre trouble, marque un Cheval lunatique, mais qui n'a pas actuellement la fluxion.

Œil plus petit que l'autre.

10°. Un œil plus petit que l'autre, eſt une mauvaiſe diſpoſition qui dénote la fluxion.

Dragon.

11°. Une tache blanche au fond de la prunelle, quelque petite qu'elle ſoit, s'appelle un dragon & eſt incurable.

PL. I. Fig. C.

De la Ganache & de la Bouche.

Ganache ſerrée. B.

Le défaut de la ganache eſt d'être trop ſerrée, parce que lorſque les deux os de la ganache ſont trop près l'un de l'autre, le Cheval ne ſauroit loger ſon goſier entre deux, ce qui l'empêche de bien placer ſa tête, & lui fait porter le nez au vent.

Glandes C.

En examinant la ganache, ſi on y trouve des glandes attachées & douloureuſes, ce pourroit être un indice que le Cheval a diſpoſition à devenir morveux, ſur-tout lorſqu'il a paſſé ſix ans ; cependant ce n'eſt quelquefois qu'une ſuite de morfondure : que ſi le Cheval eſt dans l'âge de jetter, & qu'on le trouve glandé, cela ſignifie qu'il va jetter ſa gourme ; après quoi il reſte quelquefois & pendant long-tems des glandes à la ganache, mais elles ne ſont point douloureuſes & elles ſont mouvantes ; celles-là ne ſont d'aucune conſéquence.

Barres inſenſibles.

Dans la bouche, il faut examiner ſur-tout les barres : lorſqu'elles ſont garnies de trop de chair, elles n'ont que très-peu de ſenſibilité, le Cheval péſera à la main, le Cavalier ou le Cocher aura de la peine à s'en faire obéir ; & ſi outre cela le Cheval a de l'ardeur, il ne ſentira point la bride, & pourra emporter le Cavalier ou prendre le mors aux dents.

Barres rompues.

Si les barres ont été rompues par quelques ſaccades que ceux qui ont mené le Cheval lui auront données, on le ſentira à la main, quoique la plaie ſoit guérie, par les cicatrices qui y ſeront reſtées, ou par le creux que l'eſqu'ille y aura laiſſé en tombant. Cet accident arrivé aux barres dépriſe le Cheval ; car il ſignifie ou que les barres étoient trop dures & inſenſibles, ou bien qu'elles ont été caſſées par la faute de celui qui a mené le Cheval ; en ce cas ſa bouche n'eſt jamais aſſurée. Il y a des gens qui ne voulant pas ſe défaire d'un Cheval qui a la bouche

che forte, lui cassent les barres exprès pour les lui rendre plus sensibles.

Nota. Que si avec une bouche insensible le Cheval a peu de vigueur & de reins, ce sera le plus désagréable animal qu'on puisse monter; car il faudra lui porter continuellement la tête, & s'il bronche, il tombera. Un tel Cheval ne peut servir qu'à la charrette.

Barres trop sensibles.

Le défaut contraire aux précédens sont des barres trop sensibles. Lorsqu'un Cheval a les barres trop susceptibles des impressions du mors, il n'a aucun appui à la main; le moindre mouvement du mors l'étonne, l'embarrasse, le fait bégayer, & battre à la main; & il s'en trouve de si sensibles aux barres, que pour peu qu'on tire la bride, ils se renversent & mettent le Cavalier en danger de la vie; ainsi ces bouches sont mauvaises pour être trop bonnes.

Des Epaules, du Garrot & du Poitrail.

On considere deux endroits principaux à l'épaule du Cheval; savoir, la pointe de l'épaule & la jointure qui est à côté du poitrail; & comme en général toute l'épaule doit être seche & très-peu chargée de chair, lorsqu'on voit que la pointe de l'épaule, au lieu d'être plate & collée contre le garrot, est grosse & ronde, & que toute l'épaule est chargée de chair, c'est un grand défaut pour un Cheval de selle, parce qu'il dénote un Cheval pesant qui se lassera aisément, sera sujet à broncher, & à se ruiner les jambes de devant. Lorsqu'un Cheval a toute l'épaule grosse, c'est-à-dire, la pointe de l'épaule ronde, beaucoup de chair sur l'épaule, & la jointure qui est à côté du poitrail grosse & avancée, il ne peut servir qu'à la charrette où il est très-bon, & il en tire mieux par la pesanteur seule de ses épaules: on dit d'un tel Cheval qu'il est large du devant; qualité bien différente que celle d'être ouvert du devant, comme nous allons l'expliquer.

Epaules grosses D.

Comme le garrot doit être tranchant & élevé, c'est un défaut de conformation lorsqu'il est rond & bas.

Garrot rond E.

Le défaut opposé, pour ainsi dire, à celui des grosses épaules, est de les avoir serrées: on le reconnoît en se mettant vis-à-vis du Cheval, lorsqu'on voit le poitrail fort étroit & mal à son aise, entre les deux os de l'épaule qui le flanquent des deux côtée. A ces Chevaux les deux jambes de devant sont si

Epaules serrées & poitrail étroit F.

proches l'une de l'autre par en haut, que peut s'en faut qu'elles ne ſe touchent, ce qui dénote qu'ils ſont foibles ſur le devant; de plus, ils ſont ſujets à ſe croiſer & ſe mêler les jambes en marchant, & par conſéquent à ſe couper & à tomber. Lorſqu'on voit le poitrail bien à ſon aiſe entre les deux épaules, & que les deux jambes de devant ſon éloignées l'une de l'autre d'une diſtance raiſonnable par en haut, on dit que le Cheval eſt bien ouvert du devant.

Epaules froides.

On appelle épaules froides celles qui n'aident pas au Cheval à lever la jambe en marchant, & qui n'ont de mouvement que pour la porter en avant & près de terre; alors le Cheval eſt ſujet à broncher & à buter quand le terrain n'eſt pas uni, faute de lever ſuffiſamment les jambes.

Epaules priſes.

Les épaules priſes ou entrepriſes, ſont celles qui ont ſi peu de jeu qu'il faut que les jambes travaillent preſque toutes ſeules, ce qui les ruine en peu de temps par le trop grand mouvement qu'elles ſont obligées de faire; &, par cette raiſon, le Cheval ſe fatiguant aiſément, eſt très-ſujet à tomber.

Epaules chevillées. F.

On appelle épaules chevillées les épaules ſerrées & ſans aucun mouvement, comme ſi on les avoit attachées l'une à l'autre avec une cheville paſſée au travers; ceci eſt le plus grand défaut des épaules, car il rend le Cheval quaſi inutile à quelqu'emploi que ce ſoit.

Des Jambes de devant & de derriere.

Comme la jambe de devant eſt compoſée du bras, du genou, du canon de la jambe, du boulet & du paturon, & que chacune de ces parties eſt ſujette à des défauts, je vais les détailler l'un après l'autre.

Le bras menu. G.

Le défaut du bras de la jambe de devant eſt d'être menu; outre la mauvaiſe conformation, ces bras menus déſignent que le Cheval a peu de force dans les jambes de devant.

Genou gros. H.

C'eſt un défaut du genou que d'être trop gros; il dénote que l'animal eſt peſant.

Braſſicourt. I.

Le Cheval eſt dit braſſicourt, lorſque le canon de la jambe, au lieu de tomber à plomb, eſt ployé en deſſous; ce qui fait paroître le genou avancé. Quelques Chevaux ont cette mauvaiſe conformation dès leur naiſſance, & ce ſont ceux-ci qu'on appelle braſſicourts; alors ce défaut n'eſt que déſagréable à la vue, car il ſe trouve des Chevaux braſſicourts excellens.

Cette même situation de jambe se trouve plus communément aux Chevaux dont les jambes sont usées. Lorsqu'un Cheval commence à avoir les jambes fatiguées, elles deviennent d'abord droites, c'est-à-dire, que le boulet avance plus qu'il ne doit naturellement ; & alors le canon de la jambe, le boulet & la couronne du pied tombent à plomb l'un sur l'autre, & le Cheval est dit droit sur ses jambes, ce qui se remarque au boulet, comme je viens de dire. Il devient arqué lorsque la jambe fait l'effet de celle d'un homme qui ploie un peu le genou ; on voit par là qu'il y a une différence essentielle entre brassicourt & arqué, puisque brassicourt n'est qu'un défaut de conformation, & arqué marque des jambes très-fatiguées ; & quoiqu'on dise qu'un Cheval arqué n'est que brassicourt, il faut en être sûr avant d'en faire l'acquisition : les jambes des Chevaux deviennent aussi quelquefois arquées quand on leur a mis pendant long-tems des entraves dans l'écurie.

Droit sur ses boulets. K.

Arqué. I.

On appelle jambes de Veau celles dont le canon va en devant & fait l'effet contraire des jambes arquées ; c'est un défaut de conformation désagréable à voir ; on appelle aussi jambes de Bœuf ou de Veau un défaut dont nous parlerons ci-après.

Jambes de Veau. L.

Lorsque les jambes des Chevaux sont tout à fait usées, elles deviennent bouletées, c'est-à-dire, que le boulet pousse & avance plus que le sabot ; ce qui vient de longues fatigues qui ont retiré les tendons de la jambe.

Jambes bourées ou bouletées. K.

Le défaut du paturon, qu'on appelle aussi la jointure, est d'être trop menu, ce qui dénote foiblesse en cette partie. Lorsqu'avec cela la jointure est longue & si pliante, que l'ergot touche presqu'à terre, c'est un vice dans cette partie qui marque que les tendons n'ont pas la force de maintenir cette jointure en sa situation ; car il y a des Chevaux long-jointés dont le paturon est bien placé, alors ce n'est un défaut qu'à la vue ; mais les jointures pliantes manquent de force & sont sujettes aux molettes.

Long-jointé. M.

Comme il faut que le gros tendon du canon de la jambe, qu'on appelle abusivement le nerf de la jambe, soit gros & détaché, c'est un défaut lorsqu'il est menu & près de l'os : ces jambes sont foibles & sujettes à se gorger.

Tendon tr p mince. N.

Les jambes, dont le tendon amincit si considérablement au-dessous du pli du genou qu'on ne le sent plus, paroissent plus

Jambes de Bœuf. O.

étroites à la vue au-deſſous du genou que vers le boulet; & quoique le tendon ſoit détaché, cette conformation dénote qu'il eſt trop mince, & par conſéquent foible : on appelle ces jambes, jambes de bœuf, parce que la jambe de ces animaux eſt ſerrée au-deſſous du genou.

Boulet trop menu. M.

Le boulet trop menu & trop flexible eſt une marque de foibleſſe en cette partie; ces boulets ſont ſujets aux mollettes.

Les Chevaux rampins *pp* ſont ceux qui ſont bouletés des jambes de derriere, n'appuyant que ſur la pince & le boulet en avant : on appelle auſſi ces Chevaux juchés; ce défaut ne fait qu'augmenter en vieilliſſant; il y en a qui ſont juchés de naiſſance, ce n'eſt alors un défaut qu'à la vue.

Du Flanc & du corps du Cheval.

Flanc creux. Q.

Lorſque l'eſpace qui eſt entre la derniere côte & l'os de la hanche eſt creux, on dit que le Cheval a le flanc creux; outre le déſagrément de cette conformation, les Chevaux qui ont le flanc creux ſont ſujets à n'avoir pas de corps, ou à le perdre aiſément, particuliérement ſi la derniere côte eſt trop loin de l'os de la hanche, ou ſi elle ne deſcend pas aſſez bas, ce qui s'appelle *avoir la côte trop courte.*

Etroit de boyaux. R.

Lorſque le ventre d'un Cheval s'éleve vers le train de derriere reſſemblant au ventre d'un Levrier, il eſt dit n'avoir pas de corps, ou être étroit de boyau; ces Chevaux ſont communément délicats au manger, ne ſe nourriſſent pas bien, & ont preſque tous de l'ardeur.

Côtes plates. S.

Les côtes plates ou le Cheval plat, eſt celui dont les côtes ne s'étendent pas aſſez en rondeur; c'eſt une ſorte de défaut qui empêche que le Cheval n'ait du corps, la reſpiration n'en doit pas être ſi libre; & ſi le Cheval eſt grand mangeur, le ventre ne pouvant pas s'étendre en côté, eſt obligé de deſcendre & de s'avaler comme le ventre d'une Vache, ce qui alourdit un Cheval & lui ôte l'haleine : ces ſortes de Chevaux ſont ſujets à la pouſſe.

Ventre avalé. T.

Quand les Anglois engraiſſent les Chevaux maigres & qu'ils voient qu'ils ont diſpoſition à avoir le ventre avalé, ce qui arrive aſſez ordinairement en pareille occaſion, ils joignent pluſieurs ſurfaits, & font, par ce moyen, une ſangle large d'un pied & demi, avec laquelle ils leur entourent tout le ventre, mettant des couſſinets à l'endroit des côtes pour ne les pas

Méthode des Anglois.

blesser, & tous les jours ils resserrent la sangle d'un point, ce qui empêche le ventre de descendre, & fait passer plus promptement la graisse à la croupe.

Les Chevaux ensellés, ou qui ont les reins bas, sont ceux dont le dos est creux principalement à l'endroit de la selle; ces Chevaux ne doivent pas avoir les reins si forts que ceux qui les ont en dos de mulet; mais on est communément plus doucement sur ces Chevaux dont les reins se font moins sentir, & ils paroissent à la vue plus relevés du devant.

Les reins bas ou ensellés. V.

De la Croupe, des Cuisses & des Jarrets.

La croupe est défectueuse à la vue seulement, lorsque les os du haut des hanches paroissent à un Cheval qui n'est pas maigre; on dit alors qu'il a les hanches hautes : mais si, quelque gras que soit un Cheval, on voit encore les os des hanches faire l'effet des deux grosseurs aux deux côtés du haut de la croupe, le Cheval est tout à fait cornu. Il y a des Chevaux cornus excellens, mais ils sont très-désagréables à la vue, parce qu'ils contrefont les Chevaux maigres.

Hanches hautes & Cheval cornu. X.

Le Cheval épointé ou éhanché, est celui qui a une hanche plus basse que l'autre; ce défaut n'ôte rien à la bonté du Cheval, il est seulement désagréable à voir.

Cheval épointé. Pl. XXIII. Fig. B.

La croupe est coupée, lorsque, si on la regarde de profil, on voit qu'elle est étroite, c'est-à-dire, qu'elle ne prend pas bien sa rondeur & son étendue.

Pl. I. Fig. C. Croupe coupée. Y.

La croupe avalée est celle qui tombe trop tôt; ce qui fait que l'origine de la queue est plus bas qu'elle ne doit être pour être bien placée.

Croupe avalée. Z.

La croupe de Mulet est celle qui est tranchante en la regardant par derriere, parce que les fesses sont applaties : on nomme ainsi ces croupes par la ressemblance qu'elles ont avec celles des Mulets.

Croupe de mulet.

Tous ces défauts sont plutôt choquans que dangereux.

Les cuisses plates sont celles dont les muscles ne sont pas ronds & garnis de chair; cette conformation marque foiblesse dans la partie; il en est de même quand les cuisses sont serrées, c'est-à-dire, qu'elles sont trop près l'une de l'autre.

Cuisses plates & serrées. *a.*

Les Chevaux crochus sont ceux dont la pointe des jarrets se touchant, les jambes vont ensuite s'éloignant l'une de l'autre, comme aux caigneux; les Maquignons appellent ces

Chevaux crochus.

Chevaux clos du derriere. Une autre espece de Chevaux crochus, est celle de ceux dont la jambe de derriere est en dessous située naturellement comme un Cheval qui fait une courbette : ces défauts de conformation sont souvent des défauts de force & d'agrément pour le Cavalier.

Jarrets mols.

Une autre défaut plus considérable que le précédent, est celui d'avoir les jarrets mols. Les jarrets mols sont ceux qui balancent, & qui se jettent en dehors lorsque le Cheval marche ; ce défaut dénote beaucoup de foiblesse au train de derriere.

Jarrets étroits. *b.* & Jarrets pleins. *c.*

Les Jarrets étroits sont foibles : lorsque les jarrets sont pleins, c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas bien évidés entre le tendon & l'os, ils sont foibles & chargés d'humeurs.

Des Pieds.

PLANCHE IV.

Les défauts des pieds sont très-considérables, parce que le meilleur & le plus beau Cheval devient inutile s'il ne peut marcher & vous servir : c'est pourquoi cette partie doit être bien examinée.

Pied foible. *Fig.* E.

Le pied foible est celui qui a médiocrement de talon & qui a peu d'épaisseur de pied ; ces pieds-là ont la sole creuse ; mais si, de la pointe de la fourchette, on perçoit jusqu'à la corne, on ne trouveroit pas assez d'épaisseur. Ils sont sujets à s'échauffer aisément sur le dur & à boiter.

Pied gras. *Fig.* D.

Une autre espece de pied foible est le pied gras ; le pied gras est celui qui communément est trop gros, & dont la corne du sabot & la sole ont peu d'épaisseur ; on ne peut connoître cette espece de pied qu'en le parant, & alors on voit si la corne est mince ; mais il faut être connoisseur pour le découvrir. Il est nécessaire de laisser reposer quelque temps les Chevaux qui ont le pied gras, après la ferrure ; car ils boitent ordinairement après avoir été nouveau ferrés.

Pieds trop petits. *Fig.* B.

Les pieds trop petits sont douloureux.

Et trop gros. *Fig.* D.

Les pieds trop gros rendent les Chevaux lourds & pesans, & même sont une marque de pesanteur.

Corne cassante. *Fig.* F.

La corne cassante est un défaut très-incommode ; on la reconnoît en ce qu'on la voit ébréchée près du fer en beaucoup d'endroits : ces breches sont causées par les clous des fers qui l'ont éclatée ; & si vous voyez des clous brochés au talon, ce qui ne se fait qu'à la derniere extrêmité aux pieds de devant, c'est un signe certain que la corne s'est tellement

éclatée & caſſée en pince, que l'on y a pu brocher : la corne blanche eſt ſujette à être caſſante.

Pieds cerclés. Fig. K.

Les cercles ſur la corne ſont des eſpeces de gouttieres qui entourent & ſerrent le ſabot en travers, & qui y forment autant de ſillons : ces cercles dénotent un pied trop chaud & aride, dont le Cheval devient ſouvent boiteux : les cercles ſont quelquefois une ſuite de la fourbure.

Avalures.

Les Avalures n'arrivent que par accidens & bleſſures à la corne. Lorſque la corne a été entamée par une bleſſure ou par quelque opération, il ſe fait une avalure ; c'eſt-à-dire, qu'il croît une nouvelle corne à la place de celle qui aura été emportée. Cette nouvelle corne eſt plus raboteuſe, plus groſſiere & plus molle que l'ancienne ; elle part communément de la couronne, & deſcend toujours, chaſſant la vieille corne devant elle : lorſqu'on voit une avalure, on peut compter que le pied eſt altéré.

Pieds encaſtelés. *Fig.* L.

L'Encaſtelure n'eſt autre choſe que les talons ſerrés, c'eſt-à-dire, trop étroits, finiſſant en pointe, & collés l'un contre l'autre ; ils ſont plus étroits vers la fourchette qu'en haut vers le poil ; ce défaut fait boiter ; il n'arrive guere qu'aux Chevaux fins & des pays chauds ; il marque aridité & ſéchereſſe de pied.

Pieds trop longs. *Fig.* D. *a.*

Les Pieds trop longs ſont ceux dont les talons s'allongent en arriere ; ceux-là ſont ſujets à être encaſtelés.

Un talon plus haut que l'autre. *Fig.* I.

Il y a des Chevaux qui ont un côté des talons plus haut que l'autre, ce qui provient de ſéchereſſe du pied ; la ferrure peut auſſi cauſer cette difformité, elle peut auſſi y remédier ; ainſi ce défaut n'eſt pas ſi conſidérable que l'encaſtelure.

Talons foibles.

Les Talons foibles ſont ceux qui obéiſſent ſous la main lorſqu'on les preſſe l'un contre l'autre : ces Chevaux ſont ſujets à boiter, à cauſe de la foibleſſe de leurs talons qui ſe foulent & ſe ſerrent aiſément.

Talons bas.

Les Talons bas ſont ceux qui ont peu d'épaiſſeur : ces Chevaux ſont ſujets à boiter, à cauſe du peu de force qu'ils ont dans les talons.

Fourchettes graſſe. *Fig.* H. *a.*

On dit que la Fourchette eſt graſſe quand elle eſt trop groſſe, & qu'elle touche à terre ; c'eſt un défaut qui fait boiter le Cheval ; les Chevaux qui ont les talons bas ſont ſujets à ce défaut.

Fourchette maigre. *Fig.* L. *b*

La Fourchette maigre & ſerrée marque un pied aride &

ſec, & preſque toujours que le pied eſt encaſtelé, ou du moins y a grande diſpoſition.

Sole mince. Pieds plats & combles.

La Sole trop mince eſt ſujette à être foulée.

Sole haute. *Fig.* H. *bb.*

La Sole haute eſt un grand défaut au pied d'un Cheval; & ſi elle ſurpaſſe la corne, le Cheval aura le pied comble, marchera ſur ſa ſole & boitera infailliblement: les pieds, qui ont la ſole haute, ont preſque toujours la corne plate & évaſée comme une écaille d'huitre: c'eſt le défaut des gros Chevaux élevés dans les pays marécageux: ces pieds ſont très-difficiles à ferrer pour que la ſole ne porte pas ſur le fer ni à terre. Ce défaut provient auſſi d'accident; c'eſt-à-dire, de la fourbure qui ſera tombée dans les pieds; il n'en eſt que plus dangereux.

TABLE

DES DÉFAUTS VISIBLES

DU CHEVAL.

Pl. I. Fig. C.

LES oreilles baſſes, écartées & pendantes. 1.

La tête mal pendue. 2.

Les ſalieres creuſes. 3.

Les yeux petits. A.

Le nez creux ou le chanfrein enfoncé. 4.

La ganache ſerrée. B.

Le bout du nez gros. 5.

De groſſes glandes ſous la ganache. C.

L'encolure renverſée. 6.

L'encolure fauſſe. 7.

Le col court. 8.

Le garrot rond & bas. E.

Les épaules groſſes. D.

Les épaules chevillées. F.

Le poitrail ſerré. 9.

Le bras menu. G.

Une loupe au coude 10, qui provient de meurtriſſure du fer aux Chevaux qui ſe couchent en Vache; c'eſt-à-dire, la jambe de devant ployée de façon que le fer du pied touche le coude, le meurtrit & occaſionne enfin cette loupe.

La jambe arquée, ou le Cheval braſſicourt. I.

Les ſur-os. 11.

Les malandres. 12.

La jambe de Veau. L.

La jambe de Bœuf. O.

La jointure longue & pliante. M.

Les molettes. 13.

La bouture, ou le Cheval bouté ou bouleté. K.

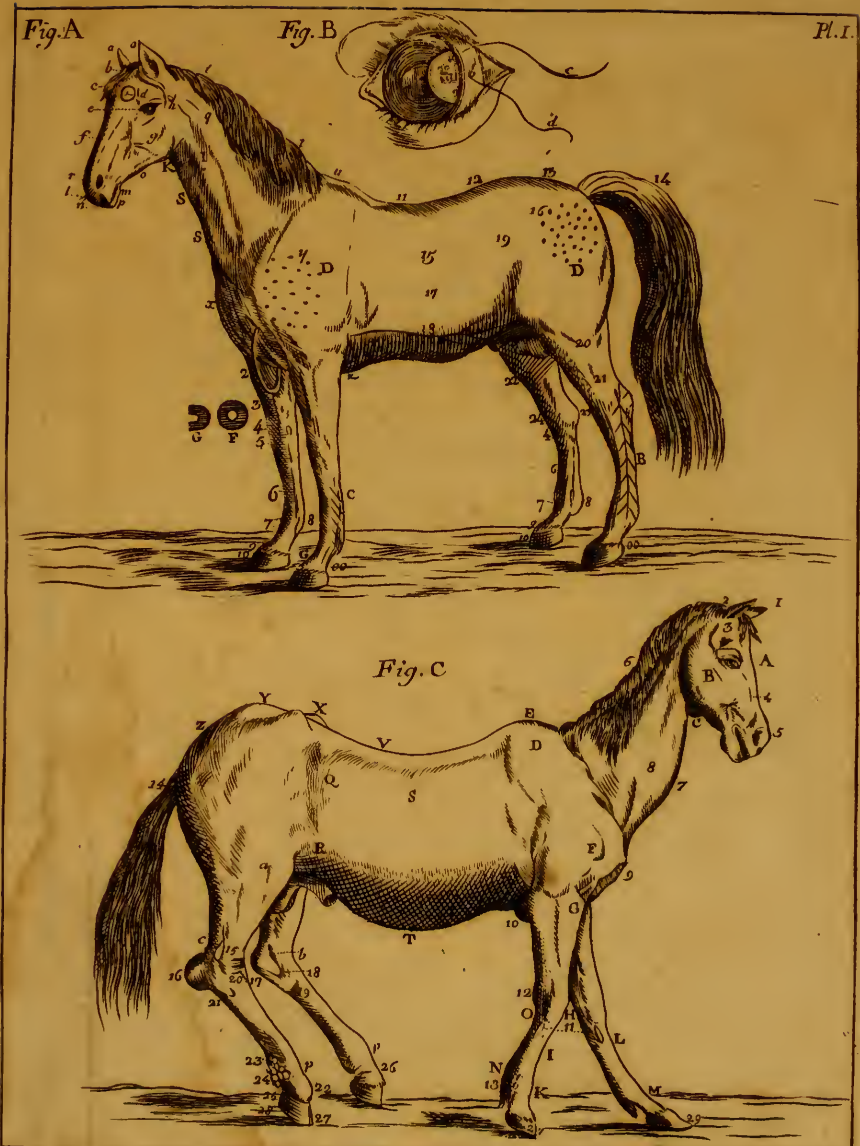
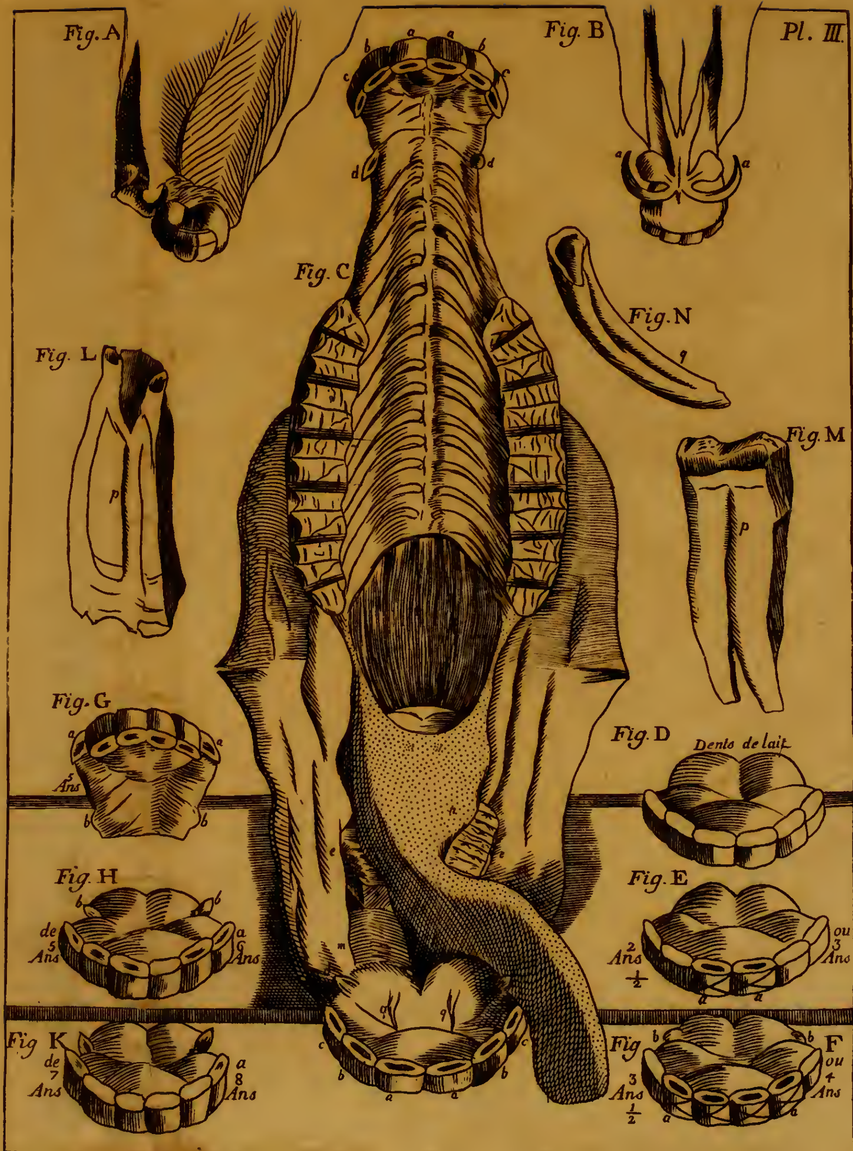
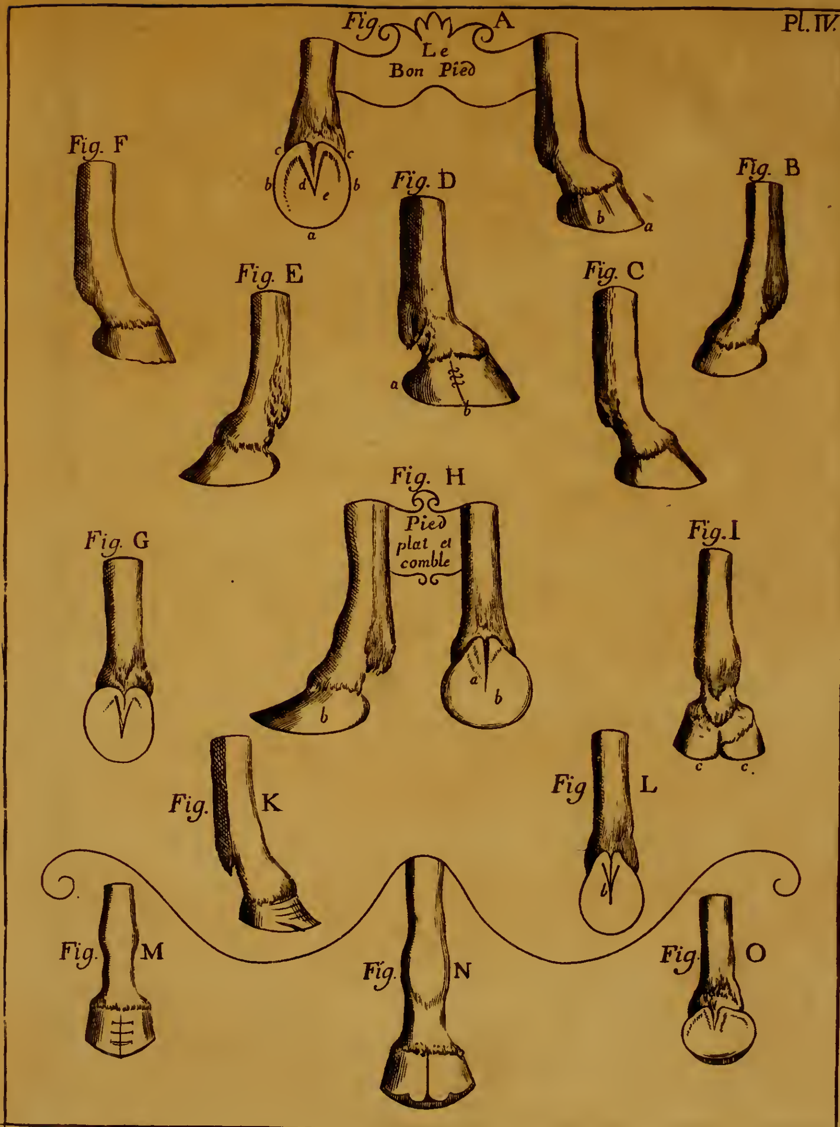

Fig. A
Fig. B
Pl. I.
Fig. C


Fig. A
Pl. II.
Fig. C
Talons
Fourchette
Sole
Corne
Transtravat
Travat
Fig. B


Pl. III.
Fig. A
Fig. B
Fig. C
Fig. L
Fig. N
Fig. M
Fig. G
5 Ans
Fig. D
Dents de lait
Fig. H
de 5 Ans
a 6 Ans
Fig. E
2 Ans 1/2
ou 3 Ans
Fig K
de 7 Ans
a 8 Ans
Fig F
3 Ans 1/2
ou 4 Ans


Fig. A
Le Bon Pied
Fig. F
Fig. D
Fig. B
Fig. E
Fig. C
Fig. H
Pied plat et comble
Fig. G
Fig. I
Fig. K
Fig. L
Fig. M
Fig. N
Fig. O

Les reins bas ou le Cheval enſellé. V.
Les côtes plates. S.
Le flanc creux. Q.
Le ventre avalé. T.
La croupe pointue. Y.
Le Cheval cornu ou les hanches hautes. X.
La croupe avalée. Z.
La queue mal pendue. 14.
La queue de Rat. 14.
La cuiſſe plate. a.
Les veſſigons. 15.
Les capelets. 16.
Les variſſes. 17.
Les courbes. 18.
Les éparvins. 19.
Les ſoulandres ou ſolandres. 20.
Les jardons. 21.
Le Cheval crochu.
Les formes 22.
Les arrêtes, grappes, ou queues de Rat. 23.
Les poireaux. 24.
Les eaux. 25.
Les crevaſſes.
Les mules traverſieres. 26.
Les ſeymes & pieds de Bœuf. 27.
Le Cheval juché ou rampin. pp.
Le fic. 28.
Le pied plat. 29.

CHAPITRE X.

De l'achat des Chevaux.

AVERTISSEMENT.

Avertiſſement.

LE Cheval eſt un des animaux les plus néceſſaires, & en même tems un de ceux auquel on eſt le plus aiſément trompé; premiérement, parce que ſa figure & ſes qualités ne ſe rapportent pas toujours; de plus, parce que non-ſeulement les Maquignons, mais beaucoup de Particuliers ne ſe font aucun ſcrupule de cacher & de déguiſer les défauts des Chevaux qu'ils veulent vendre, adoptant volontiers pour leurs intérêts un mauvais dictum: qu'en Chevaux on peut tromper ſon pere même; après quoi ils croient leur honneur à couvert; ce qui ſans doute eſt impoſſible, parce que la fauſſeté ne ſauroit s'accorder avec l'honneur: on peut à la vérité vendre un Cheval taré, mais on ne doit pas en bonne conſcience déguiſer ſes défauts, afin que l'acquéreur ne les apperçoive pas, & l'achete auſſi cher que s'il n'en avoit aucun. Les gens du véritable honneur ne tomberont point dans cet inconvénient; nous n'avons à nous garantir que des Maquignons & des

faux honnêtes gens ; c'eſt à quoi pourront ſervir les préceptes & les connoiſſances ſuivantes.

Quand on veut acheter un Cheval, il eſt dangereux de ſe prévenir en ſa faveur ; car la prévention aveugle ſur ſes défauts ; c'eſt pourquoi il ne faut donner aucune attention à tous les diſcours du Marchand, qu'il débite ordinairement pour diſtraire & étourdir ; il faut s'appliquer ſeulement à bien examiner le Cheval depuis les pieds juſqu'à la tête, & ne point ôter les yeux de deſſus que l'on ne ſoit pleinement ſatisfait de ſon examen.

De la meſure & de la taille.

Pl. XXIV. Potence.

Les perſonnes accoutumées à voir des Chevaux, connoiſſent quelquefois à vue d'œil la hauteur d'un Cheval ; mais pour en être plus ſûr, il faut le meſurer avec la chaîne ou avec la potence : on ſe ſert plus communément de la chaîne, parce qu'elle eſt plus portative, mais la meſure avec la potence eſt la plus exacte : la chaîne AA. eſt faite de petits chaînons de fer ou de laiton haute de ſix pieds, marquée de pied en pied par un fil de laiton tortillé ; & depuis le quatrieme juſqu'au ſixieme pied, d'autres petits fils de fer ou de laiton marquent les pouces ; au bas de la chaîne eſt un plomb. Lorſqu'on veut meſurer un Cheval, on laiſſe tomber le plomb au bas du ſabot de la jambe de devant à côté, puis coulant la chaîne le long de l'épaule, on s'arrête au haut de la pointe du garrot ; puis on compte ſur la chaîne les pieds & les pouces juſqu'à l'endroit où on s'eſt arrêté, & on a la hauteur du Cheval, ſuivant cette meſure qui n'eſt pas parfaitement exacte, parce qu'elle peut être altérée par l'épaule plus ou moins charnue de deux Chevaux de taille égale, ce qui fait quelquefois juſqu'à un pouce & demi de différence. La potence BB. n'eſt autre choſe qu'une regle plate de ſix pieds de haut, ſéparée par pieds & par pouces, le long de laquelle coule par le moyen d'une mortoiſe, une autre regle placée d'équerre avec la toiſe ou la regle de ſix pieds, faiſant la figure d'une potence : on place la premiere regle de ſix pieds toute droite, & touchant à terre près du bas du ſabot à côté ; & on hauſſe ou baiſſe l'autre regle juſqu'à ce qu'elle touche ſur le milieu du tranchant du garrot, puis comptant ſur la toiſe juſqu'à l'endroit où cette regle eſt demeurée, on connoît préciſément la hauteur du Cheval.

Quelques personnes au défaut de chaîne, se servent encore du poing fermé sur cette corde; le poing fermé a trois pouces, ce qui s'appelle une paume; ainsi dix-neuf paumes font environ quatre pieds neuf pouces: on se sert rarement de coudée pour mesurer un Cheval, une coudée est un pied & demi.

Autres mesures.

Un Bidet est environ de quatre pieds à la chaîne: un double Bidet de quatre pieds cinq à six pouces: un Cheval de taille ordinaire, est de quatre pieds huit à neuf pouces: un Cheval de carosse ordinaire, est de cinq pieds; & un très-grand Cheval de carosse ou de voiture, est de cinq pieds cinq à six pouces.

Taille des Chevaux.

Il se trouve des Bidets de trois pieds de haut, mais ils sont rares & de peu d'utilité.

CHAPITRE XI.

Des tromperies des Maquignons & de la garantie.

L'Art des Maquignons n'est autre chose que d'acheter de mauvais Chevaux à bon marché, & de les réparer & refaire de façon qu'ils puissent fasciner les yeux du public, & vendre leurs Chevaux beaucoup plus cher qu'ils ne les ont achetés: c'est pourquoi il est bon d'être instruit des moyens qu'ils emploient pour y réussir: afin de se mettre à l'abri de leurs tromperies, je vais déduire toutes celles qui sont venues à ma connoissance & les moyens de les distinguer.

Comme on a de la peine à se défaire d'un Cheval trop jeune, les Maquignons arrachent les dents de lait bien avant qu'elles tombent; cela fait pousser les autres plutôt qu'elles n'auroient poussé naturellement; & à cela ils y gagnent un an, c'est-à-dire, qu'on croit le Cheval plus vieux d'un an qu'il n'est effectivement: c'est ici où la connoissance des crochets pour les Chevaux sert à découvrir la tromperie.

Arracher les dents.

Lorsque les Chevaux sont hors d'âge de marquer naturellement, c'est-à-dire à huit ans, les Maquignons contremarquent, sur-tout ceux qui conservent la dent courte & blanche jusques dans leur vieillesse. Il y a plusieurs façons de contremarquer, c'est-à-dire, d'ajuster la dent, de maniere qu'elle paroisse noire & creuse; la plus commune est le burin, ils creusent la

Contremarquer.

dent avec un burin, puis ils noirciſſent ce creux avec de l'encre double ; ils le noirciſſent encore avec un grain de ſeigle, qu'ils mettent dans le creux, & qu'ils brûlent enſuite avec un fer rouge : il eſt bon de remarquer ici que la marque noire à la dent, s'il n'y a point de creux, ne ſignifie rien pour l'âge, quelque choſe que vous diſe le Maquignon, pour vous perſuader que le Cheval marque encore.

Il faut un peu de pratique & d'examen, pour connoître les creux naturels des Chevaux qui marquent, & alors on ne ſera gueres trompé à la contremarque ; car on trouvera communément la dent rayée à côté du creux, parce que ſouvent le Cheval remue pendant l'opération, ce qui fait gliſſer le burin ſur la dent : on trouvera auſſi le noir de la dent plus noir que le naturel ; d'ailleurs pour les Chevaux on a recours aux crochets, on examine auſſi s'il n'y a aucune des marques de vieilleſſe déduites au Chap. VI.

Scier ou limer les dents.

Si les Chevaux ſont vieux, les Maquignons mal-adroits leur ſcient ou leur liment les dents de devant en deſſus ; d'autres plus aviſés, les liment pardevant en bec de flûte, afin d'effacer l'avance des dents, & n'y touchent point par-deſſus. A l'égard des premieres, la tromperie eſt facile à connoître quand le Cheval a la bouche fermée, car les dents de devant ne ſe joindront plus, à cauſe que les mâchelieres les en empêchent : aux autres, il eſt aiſé de voir que le noyau ou le cœur de la dent paroît plus brun : ce noyau a été découvert en limant ; de plus la dent paroît voûtée comme ſi elle retournoit en dedans.

Peindre les Sourcils.

Lorſque le Cheval eſt fillé, c'eſt-à-dire, qu'il lui eſt venu des poils blancs au-deſſus des yeux, qui ſont une marque de vieilleſſe ; s'il y a peu de ces poils, ils les lui arrachent ; en y regardant de près, on peut découvrir qu'il y a en cet endroit du poil arraché ; ſi ces poils blancs ſont en quantité, ils leur donnent la couleur bay ou noire, ſuivant le poil du Cheval.

Peindre les Chevaux.

Ils peignent auſſi les Chevaux en bay, en bay brun ou en noir, pour les empêcher d'être reconnus, ou pour en accommoder celui qui aime mieux ces ſortes de poils ; mais lorſque le Cheval mue, il redevient de ſa couleur naturelle, & quelquefois quinze jours après qu'il a été peint, ſi on a épargné la couleur.

Ils font auſſi des étoiles ou pelotes artificielles, pour que le Cheval ne ſoit pas zain, ou pour appareiller des Chevaux de caroſſe : on les connoît, en ce que les poils blancs ſont beaucoup plus longs que les autres, & que communément au milieu de la pelote, il ſe trouve un eſpace ſans poil. Les fauſſes queues leur ſervent lorſqu'ils ont des Chevaux qui ont la queue coupée, & qu'on leur demande des Chevaux qui aient toute leur queue : on ſentira aiſément la fauſſe queue avec la main ; car elle eſt liée ſous le crin de la queue coupée.

Etoiles artificielles & fauſſes queues.

Aux bouches ſeches, ils frottent le mors avec des drogues qui font venir l'écume ; & aux bouches peſantes, ils mettent dans les levres une petite chaînette attachée à la bride & à la gourmette : cette chaînette eſt difficile à appercevoir.

Pour la Bouche.

Ils ſavent arrêter la pouſſe, & il eſt bien difficile de s'en appercevoir ; ils arrêtent auſſi la morve pendant 12 heures : on pourra le découvrir pour peu qu'on en ait de ſoupçon, en ſerrant le goſier ; ce qui fait touſſer le Cheval : ſi après avoir touſſé, il ſemble qu'il ravale quelque choſe, méfiez-vous de la morve ; ils reſſerrent les molettes pendant un tems, mais on voit le poil plus uni dans la place des molettes qu'ailleurs. Ils deſſechent les eaux du ſoir au matin : lorſque la jambe n'eſt pas gorgée, on ne peut gueres s'en appercevoir, ſinon qu'on ne ſent pas le pâturon bien net ; mais ils ne peuvent gueres cacher une jambe gorgée, & quelque choſe qu'ils vous diſent alors, ne vous y laiſſez point aller.

Arrêter la Pouſſe & la Morve.

Reſſerrer les Molettes : deſſécher les Eaux.

Les Maquignons ont auſſi des diſcours trompeurs ; par exemple, quand vous croyez voir des peignes au Cheval qu'ils veulent vous vendre, ils vous diſent que le poil hériſſé que vous voyez ſur la couronne, vient de ce que le Cheval a marché dans des terres fortes ; quand le Cheval eſt crochu, le Maquignon pour adoucir le terme, dira qu'il eſt clos par derriere, &c.

Diſcours des Maquignons.

Comme ils ſont attentifs à tout ce qui peut faire valoir leurs Chevaux, s'ils en ont qui ſoient lourds & pareſſeux, ils leur donnent tant de coups de fouet dehors & dedans l'écurie, qu'à la ſeule vue du fouet, quand le Maquignon le tient, ils ſont toujours en l'air ; c'eſt pourquoi plus on verra le Cheval fouetté ſe tourmenter à la vue du Maquignon, plus il faut ſe méfier de ſa légéreté & de ſa bonté : alors re-

Autres tromperies.

gardez aux yeux du Cheval, ſi vous les voyez triſtes & immobiles, quoiqu'il ſoit toujours inquiet & en mouvement, ſoyez perſuadé que c'eſt la vue du Maquignon qui leur cauſe cet éveil, & que c'eſt une Roſſe : quand le Cheval eſt ombrageux, le Maquignon le fait paſſer à force de crier : quand il n'eſt pas ſenſible à l'éperon, il lui paſſe du verre pilé entre cuir & chair, deſſous la peau du ventre où porte l'éperon, ce qui le rend ſenſible à l'éperon pendant quelques jours : on découvrira cette tromperie, ſi en voulant lever la peau à l'endroit de l'éperon, le Cheval fait mine de s'y oppoſer, en remuant la queue, & tournant la tête pour mordre : quand le Cheval a quelques groſſeurs ou autres maux apparens aux jambes & aux pieds, le Maquignon choiſira un terrain plein de boue, pour vous le montrer, afin que la boue cache ces défauts ; mais il faudra lui faire laver les jambes pour les examiner enſuite : ſi ſon Cheval a les jambes roides de fourbure ou autrement, il le dégourdira & l'échauffera à marcher ſur un terrain doux avant que de l'expoſer en vente.

La maxime de tous les Marchands de Chevaux, pour montrer les Chevaux en main, eſt de les briſer avec des filets, dont les branches ſont très-longues, afin que leurs Valets leur ſoutiennent la tête haute.

On ne peut limiter toutes les fourberies de ces Meſſieurs ; car ils en inventent à meſure qu'ils en ont beſoin, comme de vendre un Cheval tout ſellé, dont la ſelle cachera un ulcere ; ils l'ameneront au Marché avec un Licol de ſangle, pour qu'on ne voie point une plaie ou une fiſtule qui ſera ſous le Licol, &c.

Garantie.

Les Marchands à Paris, doivent garantir leurs Chevaux de pouſſe, morve, courbature & boiteux d'un vieux mal, le tout pendant neuf jours, pendant lequel temps on les peut contraindre en Juſtice à reprendre leur Cheval ; mais après les neuf jours paſſés, ils n'y ſont plus obligés : il faut quand on achete un Cheval d'un inconnu, prendre ſes précautions pour s'aſſurer qu'il n'a pas été volé ; car ſon Maître le peut reprendre par-tout où il le trouvera : il n'en eſt pas ainſi des Chevaux vendus en pleine Foire.

CHAPITRE XII.

Comment on doit examiner un Cheval avant de l'acheter.

QUand on veut acheter un Cheval, de quelque espece qu'il soit, il faut tâcher d'abord de pouvoir l'examiner dans l'écurie tranquillement, afin de voir s'il se soulage tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ou s'il avance un pied de devant : ce qui dénote qu'il à les jambes fatiguées. On examine ses yeux le faisant arrêter à la porte de l'écurie : quand il est sorti, la premiere chose qu'on doit faire est de lui regarder dans la bouche pour connoître son âge : puis on considere sa figure en général ; on lui manie ensuite la ganache pour savoir s'il n'a point de glandes, & si elle est bien ouverte ; on regarde dans les nazeaux pour voir s'il n'est point chancré ce qui pourroit être un signe de morve. On regarde & on parcourt avec la main le garrot, les épaules, les jambes, les jarrets, pour voir si le tout est bien conditionné, bien sain, bien net de tous défauts. On regarde le flanc pour voir s'il n'est point altéré, les pieds dessus, dessous & dedans. On fait lever le pied & on fait frapper avec le gros du fouet ou autre chose dessus le fer, pour connoître si le Cheval est aisé à ferrer, c'est-à-dire, s'il ne retire pas le pied quand on frappe dessus ; ensuite on le fait trotter pour voir s'il ne boite pas, & s'il trotte bien ; après quoi on l'essaie à l'emploi pour lequel il est destiné, c'est-à-dire, au carosse en le mettant au chariot ou à la charrette, ou on monte dessus s'il doit servir à la selle : on voit alors s'il est difficile à brider ou à seller. Toutes ces cérémonies faites, si le Cheval convient, on en fait le prix, puis on le mene à l'écurie, on lui jette un peu d'avoine pour voir s'il la mange bien sans tiquer & sans inquiétude, & on finit le marché.

Coutume de Paris.

Lorsqu'on achete un Cheval d'un Marchand à Paris, le Palefrenier de celui qui l'achete, exige du Marchand un droit qu'il lui paie ; si on s'est servi d'un Courtier, autre droit qui tombe sur le Marchand : si on amene un Maréchal, le Maréchal communément exige encore son droit. Tout cela augmente le prix du Cheval, car le Marchand paie tous ces droits de l'argent de l'acquéreur. Si le marché se fait de particulier

à particulier, l'ufage à Paris eft que le vendeur donne au palefrenier de l'acheteur la même fomme que celui-ci donne au palefrenier du vendeur.

CHAPITRE XIII.

Des Allures & des qualités de la Bouche des Chevaux.

LEs allures des Chevaux font le pas, le trot, l'amble, le galop; & les trains rompus qui tiennent des deux allures enfemble, font l'entrepas ou le traquenard, & l'aubin.

Comme le trot eft l'allure qu'on examine à tout Cheval qu'on veut acheter en le faifant trotter en main, c'eft par cette allure que je vais commencer, après avoir parlé en général de ce qui forme les allures.

Remarques fur les allures.

Les allures des Chevaux doivent plutôt leur origine au train de derriere qu'au train de devant; ce font les reins & les jarrets qui les déterminent, les épaules & les jambes de devant en fuivent feulement les impreffions. Quand le Cheval va au pas, au trot & au galop, la jambe de devant d'un côté, & la jambe de derriere de l'autre côté, avancent à peu près en même tems. Lorfqu'il va l'amble, la jambe de devant & de derriere du même côté avancent en même tems: voilà ce qui fait la différence de l'amble aux autres allures; au pas, les quatre jambes fe meuvent à loifir; au trot, il fe fait une efpece d'élancement du train de derriere, caufé par le reffort des reins, ce qui contraint le train de devant de redoubler de vîteffe; ce même élancement fe fait à l'amble, mais on n'en fent pas la dureté, parce que rien ne lui réfifte, la jambe de devant du côté où fe fait le mouvement, y cede en partant auffi-tôt; au galop, les reins & les jarrets travaillent également, & le reffort des jarrets adoucit plus ou moins le coup des reins; plus ce reffort des jarrets eft liant, plus le galop eft doux; plus les jarrets fon nerveux, plus le galop eft vîte, & plus les reins font forts, plus le galop eft foutenu, c'eft-à-dire, plus le Cheval galope fur fes hanches. Le Cheval fe fatigue davantage au galop qu'au trot, parce qu'au trot les reins foutiennent, pour ainfi dire, les jambes de derriere, & par ce moyen leur épargnent du travail, au lieu qu'au galop, les jarrets ont autant de befogne à faire que les reins, s'ils n'en ont plus

plus, il n'est pas étonnant aussi que le galop soit l'allure la plus vîte, parce qu'elle est poussée par plus de ressorts que les autres. L'amble fatigue le Cheval, parce que la précipitation de cette allure n'est aidée d'aucun ressort.

Le trot.

Il faut examiner lorsqu'un Cheval trotte en main, s'il trotte franc & vigoureusement, c'est-à-dire, si le derriere chasse bien le devant; si le trot est vîte & égal; si le Cheval trotte la tête haute & les reins droits, c'est-à-dire, s'il ne berce point & ne dandine point. On dit que le Cheval berce ou dandine lorsqu'on voit la croupe balancer, parce qu'alors les hanches baissent alternativement à chaque tems de trot, ce qui marque un Cheval mol & sans force. On voit aussi si le Cheval trotte bien devant lui; & pour le reconnoître, on se place précisément derriere le Cheval; quand il jette les jambes de devant en dehors, elles paroissent au-delà de la ligne du corps à chaque tems de trop s'il trotte mal; mais s'il trotte bien devant lui, les jambes de derriere cacheront entiérement celles de devant. Le trot est l'allure que l'on considere le plus aux Chevaux de carosse, parce qu'ils sont principalement destinés à celle-ci.

Le pas.

Le pas est la plus lente & la plus posée des allures des Chevaux, & en même tems celle qui fatigue moins un Cheval. Les qualités du pas sont d'être doux, prompt ou léger & sûr. Il faut, pour que le Cheval ait le pas doux, qu'il ait les mouvemens des épaules, des hanches & des reins fort lians, de façon que le Cavalier ne les ressente presque pas; & alors on dit que le Cheval est *doux comme un bateau*, ce qui signifie que l'on ne sent pas plus ses mouvemens que si on voguoit dans un bateau. Il faut qu'il ait un grand pas, c'est-à-dire, qu'il avance au pas le plus qu'il est possible sans dandiner, tenant toujours sa tête haute & en même situation; qu'il ne leve pas trop les jambes, car il se les fatigue & se les ruine plus aisément; qu'il ne les leve pas aussi trop peu, car alors il a ce qu'on appelle des allures froides & est sujet à broncher; que le derriere suive bien le devant, c'est-à-dire, qu'il pose son pied de derriere à la place où étoit celui de devant, & non au-delà, ce qui marqueroit foiblesse de reins. Les Chevaux qui passent leurs pieds de derriere bien au-delà de celui de devant, ont les hanches trop longues, sont sur leurs épaules, dandinent, ce qui leur donne un pas dégingandé, & de plus sont sujets à

forger. Il faut que le Cheval qui va le pas ait la jambe sûre, qu'il ne croise point ses jambes de devant, qu'il ne porte ses jarrets ni en dehors, ni en dedans, qu'il ne piaffe point, ni ne trépigne, & qu'il n'ait point d'ardeur.

Le pas redoublé.

Le pas redoublé est un pas plus vîte que l'ordinaire, moyennant un mouvement plus prompt des jambes du Cheval.

Le galop.

Les regles d'un bon galop, sont que le Cheval coure aisément & très-légérement, sans faire un mouvement trop élevé des jambes de devant; ce qui marque que le Cheval peine au galop, parce que les épaules ne répondent pas; qu'il se tienne toujours dans une belle situation, la tête haute & les hanches basses; que le derriere chasse le devant, de façon qu'on ne voie point le devant se poser, & ensuite le derriere, ce qui s'appelle courre à deux tems; mais il faut que les quatre jambes soient, pour ainsi dire, toujours en l'air. Les Chevaux qui ont les hanches trop longues, ne peuvent pas aller au petit galop; ils ne galopent que vîte, parce qu'ils ne sauroient ployer les jarrets, & mettre les hanches sous eux. Quand le Cheval qui galope leve trop le devant, cette façon de courre lui fait perdre de sa vîtesse, & marque même qu'il a peu d'haleine. Il faut donc qu'un Cheval au galop coule également de ses deux traits en pliant les hanches. Les Chevaux qui courent près du tapis en font plus vîtes; car ils ne perdent point de tems de bas en haut.

Des hanches longues.

On reconnoît les hanches longues à voir les pieds de derriere campés trop en arriere, & que le haut de la queue ne tombe pas à plomb à la pointe des jarrets : on a bien de la peine à asseoir un tel Cheval sur les hanches.

L'amble.

L'amble est à peu près égal en vîtesse au trot, c'est une allure naturelle à quelques Chevaux & forcée à d'autres, c'est-à-dire, qu'on apprend à ceux-ci à aller l'amble. Cette allure a son agrément quand elle est naturelle, car elle ne secoue pas comme le trot, & elle avance autant. Elle se maintient aussi davantage que l'artificielle : car celle-ci remue le Cavalier d'une façon qui n'est pas fort agréable. Elle entreprend les épaules du Cheval, & le lasse aisément; cependant il est fort commun en Angleterre de forcer les Chevaux à aller l'amble, au moyen d'entraves & de boules qu'on leur attache aux pieds; en général tout Cheval d'amble n'a jamais les épaules

bien libres. On reconnoît si l'amble est naturel en faisant aller le Cheval en main ; car au lieu de trotter il ira l'amble ; au lieu que celui auquel on aura donné cette allure ne manquera pas de trotter en main, & n'ira l'amble que quand on sera dessus. J'ai dit précédemment que l'amble étoit une allure qui se distingue des autres, en ce que le Cheval porte en avant les deux jambes du même côté successivement. On appelle Haquenée ou ambulant un Cheval qui va l'amble.

Haquée.

Le Traquenard.

L'entre-pas ou le traquenard est un train rompu, qui tient de l'amble & du pas, & l'aubin en est un autre qui tient de l'amble & du galop. Plusieurs Chevaux prennent ces allures à mesure qu'ils s'usent, & se fatiguent les reins. Le traquenard devient l'allure des Chevaux de messager & de marchand, & l'aubin des Chevaux de poste : quelques Chevaux ont ces allures naturellement.

Bonnes & mauvaises qualités de la bouche.

Les qualités de la bouche sont essentielles au Cheval qu'on veut acheter, & principalement au Cheval de monture ; &, comme la bonté de la bouche vient des barres, on peut en quelque façon s'assurer avant de monter ou d'atteler un Cheval, s'il a la bouche bonne ou mauvaise en appuyant fortement le doigt sur la barre. Si le Cheval marque qu'il le sent, c'est signe qu'il a la bouche bonne : on peut voir aussi par le même moyen s'il n'a pas les barres trop charnues, ce qui dénote une bouche pesante & insensible, ou s'il n'a pas eu les barres rompues ; car on sentira la cicatrice ou un creux qui provient des esquilles d'os qui en sont tombées, le Cheval en cet état ne sauroit avoir la bouche assurée. Un Cheval pour avoir la bouche bonne, doit l'avoir légere & à pleine main, c'est-à-dire, que le Cavalier, sans sentir un poids considérable à la main de la bride, sente cependant qu'il tient quelque chose ; car, s'il ne sentoit rien dans sa main, ce seroit une preuve que la bouche est trop légere & trop sensible, ce qui est dangereux, parce que le moindre mouvement de la main peut faire renverser le Cheval. Si le Cavalier sentoit un poids considérable à sa main, il doit être sûr que la bouche est pesante, & qu'il sera contraint de porter tout le poids de la tête de son Cheval. Il se trouve d'autres circonstances à la bouche d'un Cheval, qui la rendent incommode au Cavalier, comme de bégayer, de battre à la main ; d'avoir la bouche fausse ou égarée ; vous trouverez l'explication de tous ces termes dans le Dictionnaire.

Lorſqu'on verra la barbe bleſſée, c'eſt un indice & non une certitude que la bouche eſt dure ou peſante, car cela peut être arrivé par quelques ſaccades, ou par une gourmette mal faite. On peut auſſi alors ſe méfier de l'ardeur; mais on s'éclaircit de tout cela en eſſayant le Cheval à l'emploi que l'on lui deſtine.

CHAPITRE XIV.

De l'achat des Chevaux de ſelle ou de monture.

Les différentes deſtinations des Chevaux de ſelle.

ON ſe ſert des Chevaux de ſelle à différens uſages: ces uſages ont trois intentions générales; ſavoir, les voyages, la guerre & la Chaſſe. Les voyages comprennent le Cheval du Maître & celui du Domeſtique, autrement le Cheval de ſuite, & le Bidet de poſte. La guerre comprend ce qu'on appelloit autrefois les grands Chevaux, ou les Chevaux de manege, deſtinés à monter à la guerre les Rois, les Princes & les Officiers principaux, le Cheval de ſimple Officier, le Cheval d'appareil ou de revue, le Cheval de troupe pour le ſimple Cavalier, & le Cheval de Timballier. La Chaſſe dont il eſt de deux eſpeces, ſavoir aux chiens courans, & au chien couchant, ou à tirer, comprend pour la premiere eſpece, le Cheval de Maître & le Cheval de Piqueur. La deuxieme eſpece ne demande que le Cheval d'Arquebuſe.

Comme tous ces uſages exigent différentes qualités aux Chevaux, je vais les détailler, après avoir parlé de la façon dont on doit eſſayer un Cheval de ſelle qu'on veut acheter, & qu'on monte pour la premiere fois.

De l'eſſai d'un Cheval de ſelle.

Lorſque vous aurez bien examiné votre Cheval, ſuivant ce qui eſt dit au Chapitre XII, pour voir s'il n'a point de défauts qui vous empêchent de l'acheter, il s'agit alors de connoître ſes qualités, c'eſt-à-dire, ſes allures, ſa vigueur & ſa bouche; pour cet effet il faut qu'il ſoit monté. Il eſt ordinaire, lorſque le Cheval appartient à un Marchand, qu'il le faſſe monter devant vous par un de ſes garçons, ou ſi vous le marchandez en Foire, il s'y trouve des gens appellés Piqueurs qui y montent les Chevaux pour tous ceux qui en ont à vendre. Il eſt bon de vous avertir que le Marchand, ſon Garçon, ou le

Séduction des Marchands.

Piqueur n'ont point encore perdu sur le Cheval l'envie de vous fasciner les yeux, & de vous tromper s'ils peuvent; aussi ont-ils une façon de monter les Chevaux, avec laquelle il est bien difficile de découvrir le mérite ou le démérite du Cheval qu'ils montent. Premiérement ils ne laissent gueres le Cheval en repos: ils font ce qu'ils peuvent pour lui maintenir la tête haute, & plus il est pesant & paresseux, moins vous venez à bout d'empêcher celui qui le monte de le tenir perpétuellement en agitation. S'il part au galop, & qu'il sache que les reins & les jambes de son Cheval ne valent rien, il s'agitera & donnera des mouvemens à son Cheval, qui seront capables de vous éblouir: enfin, ces gens-là ont une façon de monter les Chevaux sur ce que les Marchands appellent la *montre*, qui est un espace de terrain qu'ils choisissent, pour faire voir & monter leurs Chevaux. Ils ont, dis-je, une façon de les monter si extravagante, que vous ne pouvez quasi rien découvrir du Cheval, si vous ne le montez long-temps vous-même & hors de leur montre: c'est alors qu'il faut en agir tout différemment: ne songez qu'à l'appaiser, afin qu'il puisse oublier la crainte dans laquelle il étoit; ne lui demandez rien, menez-le la bride sur le col: en un mot, laissez-le aller entiérement à sa fantaisie: par cette conduite, vous découvrirez infailliblement son caractere, soit ardeur ou paresse, ce qu'il a de force, quelles sont ses allures, s'il a la jambe sûre & la bouche bonne, s'il est peureux ou rétif. En l'attaquant des deux, ce qu'il ne faut faire qu'à la fin, vous connoîtrez s'il est sensible à l'éperon, & s'il n'est point ramingue; le Cheval Ramingue est celui qui recule au coup d'éperon seulement: enfin, vous pourrez voir alors si c'est un bon, médiocre ou mauvais Cheval.

Principes pour essayer un Cheval de selle.

Maintenant si vous voulez choisir un Cheval de Maître pour voyager, prenez-le dans la force de son âge, c'est-à-dire, depuis six ans, car un trop jeune Cheval ne supporteroit pas aisément la fatigue: que votre Cheval soit de bonne taille, la jambe sûre, le pied bien fait, & la corne bonne, afin qu'il ne soit point sujet à se déferrer en chemin, & à marcher pied nud, ce qui lui gâteroit le pied peut-être pour long-temps; qu'il soit sans ardeur & tranquille sans être paresseux; qu'il ait les mouvemens doux, & qu'il ait un grand pas, puisque c'est la seule allure qu'on demande à un Cheval de voyage; qu'il ait

Cheval de Maître pour le voyage.

ſur-tout la bouche légere, car c'eſt un martyre pour un Cavalier de porter continuellement la tête de ſon Cheval ; qu'il n'ait peur de rien, & qu'il ne ſoit point délicat au manger, car il s'affoibliroit & deviendroit à rien, s'il ne ſe nourriſſoit pas à proportion de ſon travail : c'eſt dans ces vues que l'on doit examiner un Cheval pour voyager, s'attachant ſur-tout au pied, à la jambe, à la bouche & à l'allure.

Cheval de Suite.

Le Cheval de ſuite ou de Palefrenier, doit être de taille étoffée & fort pour porter un porte-manteau : on ne ſe ſoucie gueres de la douceur de ſes mouvemens, ni de la bonté de ſa bouche qui ſeroit bientôt endurcie par un domeſtique : il vaut mieux même, par cette raiſon, qu'elle ſoit plutôt ferme que légere.

Le Bidet de Poſte.

Le Bidet de poſte eſt une eſpece fort commune, auquel la beauté de la figure eſt fort indifférente auſſi bien que les qualités de la bouche : on ſe ſert ordinairement de Bidets entiers, parce qu'ils ſont plus durs à la fatigue : on doit les choiſir étoffés, cours & ramaſſés, bon pied & bonne jambe, qu'ils galopent aiſément, & ſans faire ſentir leurs reins ; qu'ils n'aient pas de fantaiſies, & ſur-tout ne ſoient pas rétifs, ce qui eſt aſſez commun à ces ſortes de Chevaux.

Origine du Manege.

Un homme à Cheval n'eſt pas en ſituation de faire faire à ſon corps, dans un combat, les divers mouvemens qu'il feroit à pied, pour attaquer ou pour ſe défendre, comme de ſe retourner ſubitement, de faire face à ſon ennemi de tous côtés, &c. Le Cheval eſt un animal qui ſait très-bien ſe battre contre ceux de ſon eſpece, mais à qui la nature n'a point appris les moyens de pourvoir à la ſûreté de l'homme qui eſt ſur lui ; ce même homme l'a trouvé capable d'obéir à ſes leçons, s'il pouvoit les lui faire entendre : il a enſuite découvert des moyens pour y parvenir : ce ſont ces moyens mis en pratique, qui rendent les Chevaux ſi ſouples & ſi adroits, qu'on ne ſauroit trop admirer le génie de ceux qui ſont venus à bout de faire exécuter avec tant de juſteſſe, de ſoupleſſe & de promptitude, leurs penſées à un animal à qui elles ſont naturellement indifférentes. L'origine de ce qu'on appelle l'art du manege, vient donc du but qu'on s'eſt propoſé, de dreſſer les Chevaux au combat des hommes, & d'accoutumer les hommes à dreſſer ces Chevaux : en même tems pluſieurs avantages ſont émanés de cet art ; car il enſeigne à l'homme

la grace qu'il doit avoir sur un Cheval, l'accoutume à y être ferme & à l'assouplir, non-seulement pour la guerre, mais encore pour tous les usages auxquels cet animal peut servir, & par conséquent lui donne des ressources pour les dangers, & de l'agrément dans le cours de sa vie.

Du Manege du Roi.

Les Chevaux de manege sont donc proprement des Chevaux dressés pour la guerre. Le Roi de France a un très-beau manege, qui lui doit fournir des Chevaux quand il va à la guerre : on appelloit autrefois ces Chevaux, les grands Chevaux du Roi : ce manege est remonté tous les ans d'une vingtaine & plus de Poulains fournis par son Haras, qui sont ensuite dressés par deux excellens Ecuyers.

Le Cheval de manege.

Toutes sortes de Chevaux ne sont pas propres au manege : le Cheval de manege doit être beau, léger, vigoureux, la bouche excellente, brillant & vif, point de roideur ; afin qu'il puisse se ployer à tous les airs qu'on lui apprend ; un pas tranquille & commode, & un galop allongé, sont des imperfections pour lui : son pas & son galop, doivent être vifs & raccourcis : de bons jarrets & de bons reins lui sont nécessaires pour le relever & l'asseoir sur les hanches, sans quoi il sera toujours atterré ; les Chevaux d'Espagne sont excellens au manege.

Le Cheval d'Officier.

Le Cheval de guerre pour l'Officier est dans le genre des Chevaux fins ou Chevaux de Maître : il doit être sensible, souple & adroit, n'ayant peur de rien, courageux, point délicat, de fatigue, sans ardeur, & leger : c'est dans ces vues qu'on doit le choisir.

Cheval de Troupes.

Le Cheval de troupes, c'est-à-dire, de Cavalier ou de Dragon, est dans le genre de Chevaux communs ; il doit être étoffé bien de la jambe, bon trotteux, & la bouche ferme, attendu que celui qui le monte, est plutôt fait pour lui gâter la bouche que pour lui accommoder ; en un mot, ce doit être un Cheval de résistance.

Cheval d'appareil ou de Revue.

Il n'est pas nécessaire qu'un Cheval qui ne servira que pour briller à la tête d'une troupe, à une revue, ou à une entrée, soit un bon Cheval pour le service, il suffit qu'il ait de l'apparence, afin d'éblouir les yeux du sepctateur : c'est dans ces occasions que les piaffeurs peuvent avoir place ; car, en toute autre ils sont fort incommodes : il faut donc s'attacher principalement ici à la beauté du poil, de la figure & des crins,

que le Cheval ſoit inquiet & relevé ; les qualités des jambes & des allures lui ſont inutiles ; mais il faut qu'il ait la bouche bonne & écumante, mâchant perpétuellement ſon mors ; enfin belle montre & peu de rapport. Les mauvais Chevaux d'Eſpagne ſont très-propres à ce métier, quand ils ſont piaffeurs. Il faut avoir de l'argent de reſte pour s'embarraſſer d'un tel animal qui n'a que du faux brillant, & qui, dans le fonds, n'eſt qu'une vraie roſſe : un beau Cheval de manege, bien dreſſé & monté par un bon homme de Cheval, doit ſatisfaire bien plus agréablement la vue du ſpectateur.

Cheval de Timbalier.

Le Cheval de Timballier doit être un grand Cheval de ſelle de belle apparence, portant beau, étoffé & paiſible.

Comme il arrive ſouvent à la guerre, que le Général monte à Cheval, pour ce qu'on appelle la promenade, afin de s'inſtruire par lui-même des diſpoſitions des poſtes, des mouvemens de l'ennemi, &c. & qu'il eſt accompagné alors d'Officiers, que la curoiſité attire à ſa ſuite, j'ai cru ne pouvoir mieux placer les qualités du Cheval choiſi pour la promenade, qu'à la ſuite de l'article des Chevaux de guerre, quoique celui-ci puiſſe ſervir également à toutes perſonnes qui veulent ſe promener pour le ſeul plaiſir de faire ſans fatigue un exercice modéré, très-utile à la ſanté. Le Cheval de promenade doit donc être un animal paiſible, marchant très-bien le pas ſans faire ſentir ſes mouvemens à ſon Cavalier, c'eſt pourquoi il doit être choiſi entre deux tailles, & plutôt petit que grand ; car les mouvemens d'un double Bidet, doivent moins ſe faire appercevoir que ceux d'un grand Cheval ; & d'ailleurs il eſt plus facile de monter ſur un petit Cheval que ſur un grand : il n'eſt pas néceſſaire qu'un tel Cheval ait un grand fond de vigueur ; il ſuffit qu'il ait les mouvemens lians, la jambe ſûre, la bouche bonne, & qu'il n'ait ſur-tout aucune ardeur, ni peur de rien, afin que celui qui eſt deſſus puiſſe jouir de la promenade, ſans fatigue & ſans inquiétude. Les plus doux & les plus tranquilles de ces Chevaux, ſont ce qu'on appelle Chevaux de femmes : c'eſt avec ces qualités qu'on doit les choiſir pour qu'ils puiſſent être montés par le commun des femmes.

Cheval de Promenade.

Cheval de Femme.

On entend par Cheval de chaſſe, celui qui eſt deſtiné à monter ceux qui chaſſent avec des chiens courans, les animaux des forêts ou des plaines. La chaſſe des chiens courans exige de deux ſortes de Chevaux ; ſavoir, des Chevaux de Maître,

maître, & des Chevaux de piqueurs, on doit choisir les Chevaux de maître avec les qualités suivantes : savoir, de la vîtesse, de la légéreté & du fonds ou de l'haleine, c'est-à-dire, qu'ils puissent résister à des chasses de plusieurs heures, ce qui ne peut arriver sans vigueur & sans les qualités susdites; qu'ils aient la bouche bonne, mais pas trop sensible ; car la moindre branche qui toucheroit la bride, les feroit renverser : il n'est pas nécessaire qu'un Cheval de chasse aille bien le pas, il suffit qu'il coure aisément ; car cette allure est celle pour laquelle ces Chevaux sont principalement faits ; il est nécessaire qu'ils soient froids, c'est-à-dire, que le bruit des chiens & des trompes ne leur donne point d'envie d'aller; car outre que cette ardeur les fatigue aussi-bien que celui qui les monte, il est encore à craindre que la tête ne leur tourne, & qu'ils n'emmenent leur homme au danger de sa vie : c'est pour éviter ce malheur qu'il est toujours plus sensé, lorsqu'on a acheté un Cheval pour la chasse, de le faire mener en main sans monter dessus aux premieres chasses que l'on fait, afin de voir comme il s'y comporte, & afin de l'accoutumer au bruit des chiens & des trompes. Il y a des Chevaux qui se font à ce bruit, plutôt les uns que les autres, & il y en a d'autres qui n'y prennent aucune ardeur ; ceux-ci sont les plus rares : on accoutume aussi un Cheval de chasse à perdre son ardeur, en le courant dans de jeunes taillis en beau pays, il en est plutôt fatigué, & on en vient ensuite mieux à bout : cette méthode est encore bonne pour l'assouplir & pour le rendre plus adroit : les Chevaux Anglois réussissent très-bien à ce métier pour les maîtres ; à l'égard des piqueurs, il leur faut des Chevaux vigoureux & courant bien, quoique plus étoffés & plus communs ; car ces chevaux doivent soutenir une fatigue plus grossiere ; c'est-à-dire, percer dans les bois, & passer par-tout où les chiens passent.

Cheval de chasse.

Cheval de Piqueur.

On appelle Cheval d'arquebuse, un Cheval qu'on a dressé à tirer dessus, sans qu'il soit effrayé du coup de fusil ; on s'en sert pour chasser au chien couchant. Cette espece de Cheval doit être de taille de double Bidet, pour qu'il soit plus facile de le monter & de le descendre ; il doit être tranquille & sans aucune espece de volonté, avoir la bouche bonne, & marcher bien le pas : de bien courir, ne lui est pas essentiel; car on ne se sert guere du galop d'un Cheval d'arquebuse.

Cheval d'arquebuse.

CHAPITRE XV.

De l'achat des Chevaux de tirage & qui portent.

J'Appelle Chevaux de tirage ceux qu'on a attelés à une voiture pour la tirer ; tels ſont les Chevaux de carroſſe, de chaiſe & de charrette, coche, canons, *&c.* Les Chevaux qui portent, ſont les Chevaux de bât, de meſſager, *&c.* Les plus nobles de tous ces Chevaux, & ceux de qui on exige plus de qualités, ſont les Chevaux de carroſſe : c'eſt auſſi par eux que je vais commencer.

Eſſai des Chevaux de carroſſe.

Depuis les Chevaux de carroſſe d'un Roi, juſqu'à ceux d'un Fiacre, il y a bien des degrés pour la figure, & il y en a trop pour les détailler. Je ne m'arrêterai donc que ſur la bonté, c'eſt-à-dire, ſur l'achat d'un bon Cheval de carroſſe ; mais je dirai précédemment que, comme les Chevaux de carroſſe ſont attelés deux à deux, il eſt d'uſage de les appareiller de taille, de poil, de marques au front, de figure, & le plus qu'on peut, d'allures & d'inclination : c'eſt à ce dernier article qu'il eſt néceſſaire d'avoir une attention particuliere : c'eſt pourquoi, quand vous aurez vu ſi le Cheval trotte bien en main, vous le ferez atteler. On eſſaie les Chevaux de carroſſe au chariot ou au *diable*, qui eſt une machine faite exprès pour cet uſage, afin qu'en cas qu'un Cheval rue, il ne puiſſe pas bleſſer celui qui mene les deux Chevaux : étant attelés, on commence par les mener le trot, cette allure étant la principale qu'on demande aux Chevaux de carroſſe. Alors examinez s'ils trottent bien, c'eſt-à-dire, les hanches baſſes ſans dandiner de la croupe & la tête haute, s'ils trottent & tirent également, c'eſt-à-dire, ſi le trot de l'un n'eſt pas plus raccourci que celui de l'autre, ce qui les empêche de tirer également, auſſi-bien que la vivacité de l'un des deux ; car ſouvent il y en a un vif & l'autre pareſſeux ; le pareſſeux ruine le vif, parce qu'il le laiſſe tirer tout ſeul. Si cette pareſſe eſt extrême, gardez-vous bien de l'acheter ; mais s'il n'eſt qu'un peu moins vif & un peu plus lourd que ſon camarade, on y remédie en l'attelant ſous la main du cocher, c'eſt-à-dire, à droite, afin que le cocher l'avertiſſe du fouet, lorſqu'il ſe ralentira ; il eſt de la grace de l'attelage, que les deux Chevaux attelés à côté l'un de l'autre

portent également, c'est-à-dire, qu'en trottant ils tiennent leurs têtes également hautes & en même situation : il est aussi plus agréable qu'ils soient tous deux marqués en tête, soit par l'étoile ou par le chanfrein ; mais il est essentiel qu'ils aient la bouche bonne, ce qu'on voit en les faisant reculer au carrosse, après avoir précédemment examiné les barres, & qu'ils aient des pieds excellens & des jambes de fer, c'est-à-dire, beaucoup de jambe, & des jambes très-nerveuses : les plus beaux Chevaux de carrosse sont les Danois, & les plus grands, sont les Hollandois : les Normands sont ceux qui s'usent le moins sur le pavé.

Des Chevaux de chaise.

Les Chevaux qui servent aux chaises de poste, & qui ne sont point Chevaux de poste, sont d'une espece toute différente des Chevaux de carrosse : une chaise de poste est attelée de deux Chevaux qui sont aussi très-différens l'un de l'autre ; l'un s'appelle Cheval de brancart, & l'autre Cheval de côte ou bricolier : le Cheval de brancart doit être choisi de bonne taille, étoffé, allongé, trottant vîte & aisément : le bricolier qui porte le postillon, n'est pas si étoffé, tirant plus sur le Cheval de selle : il doit avoir un galop raccourci & aisé.

Des autres Chevaux de tirage.

Les autres Chevaux de tirage, comme Chevaux de charrette, de charrue, de coche, sont ordinairement des roussins ou Chevaux entiers, attelés avec un collier ; il ne leur faut de qualités que celles de tirer bien & fort, qu'ils soient bien étoffés de par-tout, le poitrail large & les épaules nourries ; car la pesanteur seule de ces parties leur aide beaucoup à entraîner les fardeaux qu'ils doivent voiturer.

Chevaux de bâts, de Messager, &c.

Les Chevaux de bât ou de bagage qui servent à la guerre, à porter des fardeaux, sont dans le genre des Chevaux communs ; il les faut bien traversés, & qu'ils aient sur-tout de bons reins & forts : les Chevaux de messager qui sont destinés à porter des ballots d'un endroit à un autre, sont d'une espece plus mince, afin qu'ils soient plus légers ; car ils vont souvent au trot ; ils doivent d'ailleurs avoir les qualités des précédens à proportion de leur espece.

Les Marchands, qui vont en campagne, appellent les Chevaux sur lesquels ils montent, leurs porteurs : ce sont communément des Bidets d'amble, ou qui aubinent.

CHAPITRE XVI.

Des Chevaux des différens pays, & de la durée des Chevaux.

LEs plus beaux & les plus diſtingués des Chevaux de ſelle étrangers, tant pour monter que pour tirer race, nous viennent de Barbarie, d'Eſpagne & d'Angleterre : nous tirons les Chevaux étrangers pour le carroſſe, de Dannemarck, d'Allemagne, d'Italie & d'Hollande.

Chevaux François.

Parmi les Chevaux François, il s'en trouve de toute eſpece ; ceux de ſelle les plus eſtimés, viennent du Limouſin & de Normandie, quelques-uns de Poitou & d'Auvergne : les Chevaux de carroſſe, de la Baſſe-Normandie & du Cotentin & de Flandres ; & les Chevaux de tirage, du Boulenois & de la Franche-Comté.

Eſpagnols, Barbes & Anglois.

Il ſe trouve peu de bons Chevaux d'Eſpagne ; ceux de la Haute-Andalouſie paſſent pour les meilleurs : les bons Chevaux d'Eſpagne réuſſiſſent principalement au manege & à la guerre : les Barbes ſont bons au manege & à la chaſſe, & les Anglois ſont excellens Chevaux de chaſſe.

Il ſe trouve tant de variétés dans les Chevaux d'un même pays, tant pour les qualités que pour la figure, qu'il eſt preſque impoſſible d'en déduire toutes les circonſtances, y ayant de bons, de médiocres & de mauvais Chevaux, debeaux & de laids : on peut dire, en général, que les Chevaux d'Eſpagne ont les épaules plus libres & les mouvemens plus ſouples que tous les autres Chevaux fins étrangers ; enſuite viennent les Chevaux d'Italie. Parmi ce qu'on appelle Barbes, les Chevaux Arabes ſont les plus vigoureux & de meilleure race : parmi les Barbes, les Chevaux de Maroc ſont ſupérieurs ; enſuite les Barbes de montagne : les Chevaux Turcs, Perſans, Moriſques & d'Arménie ſont médiocres en général : les Barbes ſont froids, mais de grande vîteſſe : on rend ceux-ci ſouples, mais les Eſpagnols le ſont naturellement : il eſt rare de voir de grands Chevaux de ces deux contrées : les Chevaux Anglois ne ſont pas généralement bons ; il en vient beaucoup de mauvais de ce Royaume : les Chevaux Anglois ne ſont pas de race du pays ; ils viennent de race de Barbes bien conſervée & maintenue ; ils ſont communément légers, & ont de l'haleine.

Nous avons en France de beaux & bons Chevaux de toute eſpece, ou de médiocres & de mauvais, à meſure qu'on a plus ou moins de ſoin d'envoyer dans les Provinces du Royaume, des étalons qui y conviennent.

Quant aux Chevaux de carroſſe, les plus beaux ſans contredit, ſont les Chevaux d'Italie, enſuite les Danois & Allemands, puis les Chevaux de Friſe & du Nord de la Hollande. En France, les plus eſtimés ſont les Chevaux Normands; les Chevaux Flamands ſont les moindres de tous, à cauſe de leur groſſe tête & de leurs pieds plats.

Italiens, Danois, Allemands, Hollandois, Normands, Flamands.

Les Bidets François ſont communément excellens.

Bidets.

Les Chevaux fins & de race acquierent leur force plus tard que les Chevaux communs: c'eſt pourquoi il faut les attendre juſqu'à ſept ou huit ans, pendant que les communs ſont en état de ſervir à quatre & cinq ans: mais auſſi les Chevaux fins durent juſqu'à vingt & trente ans, pendant que les autres ſont vieux à quinze ans.

Chevaux fins & communs.

TRAITÉ DU HARAS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Haras du Royaume.

QUoique le terme de Haras ſignifie proprement un nombre de Chevaux entiers & de Jumens raſſemblés dans un lieu choiſi pour y perpétuer leur eſpece, & y produire des Poulains qui puiſſent s'y élever juſqu'au temps où ils doivent être employés au ſervice de l'Homme: cependant on appelle auſſi les Haras du Royaume, des Chevaux entiers ou Etalons diſperſés un à un par-tout le Royaume chez différens

Particuliers pour couvrir les Jumens qu'on leur amene.

Lorſque les Haras du Royaume feront bien régis & entretenus de beaux Etalons, il eſt certain qu'il en ſortira d'auſſi bons Chevaux qu'il y en ait dans le monde, pour quelque uſage que ce ſoit ; au moyen de quoi nous ne ſerons pas dans la néceſſité de faire ſortir du Royaume des ſommes conſidérables, & d'enrichir nos voiſins pour toutes les eſpeces de remontes dont nous aurons beſoin.

Les Haras du Royaume étoient totalement perdus avant M. Colbert : mais ce Miniſtre ayant aiſément compris tout l'avantage que le Royaume tireroit de leur rétabliſſement, ne négligea rien pour en venir à bout. Il chargea mon grand-pere de l'inſpection générale des Haras du Royaume. Pluſieurs Commiſſaires furent nommés pour veiller dans les Provinces à leur adminiſtration : il fit venir des Etalons des pays étrangers, & les diſtribua dans toute l'étendue du Royaume. Non content de cela, il accorda des gratifications aux Commiſſaires les plus attentifs & les plus intelligens. Il excitoit par divers moyens les Gentilshommes à concourir à ſon deſſein, faiſant eſpérer des graces du Roi à ceux qui y montreroient le plus de zele, & faiſant même écrire le Roi aux perſonnes les plus diſtinguées. J'ai eu le plaiſir de trouver toutes ces Lettres dans les papiers de mon grand-pere, & j'ai extrait celles qui m'ont paru les plus propres à témoigner combien ce grand Miniſtre étoit ardent à ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat, & en particulier à l'établiſſement des Haras qu'il regardoit avec raiſon comme eſſentiel dans le Royaume. Il eſt vrai que depuis M. Colbert, ce projet ſi bien commencé, ne s'eſt pas continué avec le même zele, ce qui a été cauſe que dans les deux guerres de 1688 & de 1700 on a été obligé d'acheter des Chevaux chez l'étranger, & la ſomme qu'on y a employée a monté à plus de cent millions.

EXTRAIT DE PLUSIEURS LETTRES du Roi, et de M. Colbert, au sujet du rétablissement des Haras.

De M. Colbert, *à M.* Dargouges, *le 4 Juin 1663.*

Monſieur. Le Roi ayant eſtimé que le rétabliſſement des Haras dans les Provinces de ſon Royaume eſt fort important à ſon ſervice, & avantageux à ſes ſujets, tant pour avoir en temps de guerre le nombre des Chevaux pour monter ſa cavalerie, que pour n'être pas en néceſſité de tranſporter tous les ans des ſommes conſidérables dans les pays étrangers pour en acheter, a réſolu d'y appliquer une partie des ſoins que Sa Majeſté donne à la conduite de ſon Etat, & à tout ce qui peut le rendre floriſſant; &, pour cet effet, elle a fait choix du ſieur de Garſault, l'un des Ecuyers de ſa grande Ecurie, pour aller dans toutes les Provinces du Royaume reconnoître l'état où ſont leſdits Haras, les moyens qu'il y a d'en établir de nouveaux, & pour y exciter la Nobleſſe: & comme ledit ſieur de Garſault a un ordre particulier de viſiter exactement la Bretagne où ils étoient autrefois les plus abondans, je vous conjure, Monſieur, de lui donner toute l'aſſiſtance qui peut dépendre de l'autorité qui vous eſt commiſe, &c.

Du Roi, *à M. le Marquis* de Boision, *Gouverneur de Morlais en Baſſe-Bretagne.*

Monſieur le Marquis de Boiſion. La négligence qui a été apportée depuis quelque temps à l'entretien des Haras qui ſont dans mon Royaume, a été ſi grande, que comme à préſent il eſt très-difficile de trouver des Chevaux capables de bien ſervir, l'on eſt contraint d'en aller chercher dans les Pays étrangers; ce qu'ayant conſidéré, & qu'il eſt néceſſaire pour le bien de mon ſervice & celui de mes Sujets, d'y pourvoir, je vous fais cette lettre pour vous exhorter de travailler inceſſamment, non-ſeulement au rétabliſſement deſdits Haras, aux endroits où il y en avoit déja, mais auſſi d'en faire de nouveaux aux lieux où les pâturages ſont propres pour cet effet; à quoi me promettant que vous vaquerez avec ſoin, diligence & affection, je vous aſſurerai que vous ferez choſe qui

me ſera très-agréable, & dont je vous ſaurai bon gré; cependant je prierai Dieu qu'il vous ait, Monſieur le Marquis de Boiſion, en ſa ſainte garde. Ecrit à Paris le 22 Juillet 1663.

LOUIS.

De M. Colbert *à M.* de Garsault *: extrait du 21 Septembre 1663.*

J'ai lu au Roi toutes vos dépêches & mémoires: Sa Majeſté a témoigné beaucoup de joie de la bonne diſpoſition où toutes choſes ſe trouvent pour le rétabliſſement des Haras, &c. Surtout continuez à bien exciter les Gentilshommes qui ont des lieux propres pour faire des nourritures, à faire amas de belles cavales, & à donner au Roi la ſatisfaction qu'il eſpere du rétabliſſement de ce commerce, dans lequel, outre l'avantage qu'ils trouveront de plaire à Sa Majeſté, ils y trouveront auſſi du profit infailliblement.

De M. Colbert *à M.* de Garsault, *du 9 Novembre 1663.*

Je vous envoie une lettre du Roi pour M. le Marquis de Montauſier, dans les termes que vous l'avez jugé néceſſaire pour l'exciter fortement à tenir la main au rétabliſſement des Haras en Normandie, & pour diſpoſer la Nobleſſe à élever dans leurs terres un nombre de belles cavales: vous trouverez auſſi ci-joint une vingtaine d'autres lettres le nom en blanc, pour les diſtribuer aux principaux Gentilshommes de la Province.

Lettre circulaire *du* Roi, *aux Principaux des Provinces.*

Monſieur. Ayant été informé par le ſieur de Garſault, un de mes Ecuyers ordinaires en ma grande Ecurie, des diligences que vous avez faites pour avoir nombre de bonnes cavales pour l'établiſſement d'un Haras dans vos terres, & pour exciter tous les Gentilshommes de votre Province à ſuivre votre exemple, j'ai bien voulu vous témoigner par cette lettre, le gré que je vous en fais, & le deſir que j'ai que vous continuiez, & que vous vous appliquiez au rétabliſſement de mes Haras, comme à une des choſes que j'ai fort à cœur, & qui me ſera fort agréable: ce que me promettant de votre affection à mon ſervice, je ne vous ferai la préſente plus expreſſe

presse, & prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur, en sa sainte garde. Ecrit à Saint-Germain-en-Laye, ce 30 Mai 1665.

De M. Colbert *à M.* de Garsault : *extrait du 2 Avril 1666.*

Vos lettres du 2 & du 20 du mois passé m'ont été rendues en même temps : j'ai vu par ce qu'elles contiennent, que vous avez fait quelques achats de Chevaux, & que ceux qui sont d'une bonté un peu extraordinaire, se vendent à un prix excessif; ce qui nous doit encore plus encourager à nous appliquer au rétablissement des haras dans le Royaume, puisque les bons Chevaux sont rares par-tout, & qu'ils se vendent très-chérement, &c.

Du Roi *à M. le Duc* de la Vieuville.

Mon Cousin. Envoyant le sieur de Garsault, l'un des Ecuyers de ma grande Ecurie, en Poitou, pour visiter les haras qui ont été rétablis dans madite Province, & pour exciter la Noblesse du pays à s'appliquer à en établir de leur part; j'ai bien voulu l'accompagner de cette lettre, & vous dire que vous ayiez à donner audit Garsault toute l'assistance dont il aura besoin, & vous pourra requérir pour le succès de son voyage, vous employant envers les principaux de la Noblesse, pour les convier d'établir des haras, & faire élever nombre de bons Chevaux suivant leurs facultés, vous assurant que vous ferez chose qui me sera bien agréable. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Tournai le 26 Juillet 1667.

LOUIS.

De M. Colbert *à M.* Colbert du Terron, *le 27 Juillet 1667.*

Le Roi ayant jugé que le rétablissement des haras étoit fort important pour son service, & pour l'avantage du commerce, vous avez été informé de temps en temps par les lettres que je vous ai écrites, combien Sa Majesté l'a à cœur, & des diligences qui ont été faites par ses ordres pour y réussir. A présent elle envoie le sieur de Garsault, l'un des Ecuyers de sa grande, Ecurie pour se transporter dans le pays d'Aunis, & voir le progrès qui s'y est fait par les soins que vous y avez

apportés : je vous prie donc de lui donner une entiere créance ſur tout ce qui concerne cette matiere, & même de lui faire connoître les Gentilshommes qui auront plus montré de chaleur & de zele, enſuite des excitations que vous leur avez faites d'élever eux-mêmes des Chevaux, afin qu'à ſon retour il puiſſe l'informer de leurs noms, & des efforts qu'ils ont faits dans la vue de lui plaire.

COLBERT.

Du 24 Août 1668.

Tous les extraits des lettres ſuivantes ſont de M. Colbert à mon grand-pere.

... Quoique je deſiraſſe vous revoir bientôt, je vous avoue que ces établiſſemens ſont d'une ſi grande conſéquence, que vous ne ſauriez donner trop de temps & de loiſir pour les bien faire, & tâcher de les faire réuſſir à la ſatisfaction du Roi, & de ceux qui y auront contribué ſous les ordres de Sa Majeſté. Obſervez encore s'il y avoit lieu d'établir des haras de grands Chevaux pour ſervir au carroſſe; parce que ſi nous y pouvions une fois parvenir, nous retiendrions beaucoup d'argent au-dedans du Royaume, & priverions les Hollandois de celui qu'ils en tirent annuellement pour ces ſortes de Chevaux.

Du 7 Septembre 1668.

... Et vous ne devez pas douter que les Intendans n'appuient cet établiſſement de toute l'étendue de leur pouvoir, le leur ayant pluſieurs fois recommandé, & me propoſant de les exciter ſouvent par mes lettres.

Du 21 Septembre 1668.

... Et même j'eſtime à propos que quand il y aura quelques beaux Chevaux ſortis des Cavales qui auront été couvertes par les Etalons donnés par le Roi, il ſera bon de les acheter pour Sa Majeſté, & même d'engager les Gentilshommes qui les auront nourris de les lui amener, afin que leur faiſant quelque gratification, comme elle ſera ſans doute, cela convie la Nobleſſe à s'appliquer encore plus fortement à rétablir la race des bons Chevaux.

Du 5 Octobre 1668.

... Je vous dirai ſeulement que les meſures que vous avez

priſes, en ne faiſant pas couvrir les Cavales avant l'âge, ſont très-bonnes, & que le ſervice que vous rendez actuellement, doit être d'autant plus conſidérable, que par les affaires qui ſe préparent, on aura un plus grand beſoin de Chevaux que jamais, & que par conſéquent ce ſera un grand bien, ſi avec un peu de temps, on en peut trouver dans le royaume propres à la guerre.

Du 29 Août 1670.

... J'eſpere un grand fruit du voyage que vous allez faire, & de l'application que vous donnerez à mettre les haras dans le bon état que l'on peut ſouhaiter. Pour cet effet, excitez fortement les Commiſſaires qui ſont établis dans les provinces à bien faire leur devoir; & attachez-vous ſur-tout à perſuader aux peuples que le Roi n'a d'autre deſſein que de rétablir la race des bons Chevaux dans ſon royaume, en leur faiſant perdre la penſée qu'ils ont que Sa Majeſté prendra pour Elle les poulins qui viendront des Etalons : & pour plus facilement venir à bout de leur ôter toutes les mauvaiſes impreſſions qu'ils peuvent avoir, il faudra de temps en temps, dans les Foires des provinces, acheter pour Sa Majeſté les plus beaux poulins qui ſeront venus des Etalons ; & outre le prix que vous en paierez, il faudra donner encore un prix particulier de cent écus ou de quatre cens livres à celui qui aura eu le plus beau poulin, & trois ou quatre actions de cette nature perſuaderont plus que toute autre choſe. Je crois même qu'il ſera bon que vous indiquiez en chaque province une foire pendant l'hyver ou au commencement du printemps, dans laquelle vous vous trouverez, ou quelqu'un qui y ſera envoyé en votre place, pour faire le choix du plus beau poulin : ſur-tout ne manquez pas de publier le deſſein de Sa Majeſté dans tous les lieux où vous paſſerez, &c.

Du 13 Septembre 1670.

... Et comme le ſuccès de cet établiſſement dépend principalement du ſoin qu'y apportent les Intendans, il eſt néceſſaire que vous m'informiez de l'application que chacun y a en particulier, &c.

Du 26 Septembre 1670.

... Et vous devez ſeulement prendre garde que la différence

des eſprits des Intendans n'apporte aucun préjudice à cet établiſſement, qu'il eſt important de ſoutenir par tous les moyens poſſibles. J'écris de nouveau à tous les Intendans de redoubler leur application pour le faire réuſſir, & d'exécuter ponctüellement toutes les choſes dont vous ſerez convenu avec eux ; & je ne doute pas que cette nouvelle excitation ne produiſe un très-bon effet. Continuez votre voyage avec exactitude, & faites enſorte de bien connoître l'application que les Intendans donnent à faire réuſſir cet établiſſement. Excitez toujours les Commiſſaires à faire réguliérement leurs viſites, en leur faiſant connoître que c'eſt le ſeul moyen de mériter les gratifications que Sa Majeſté veut leur faire, & n'oubliez rien de tout ce qui pourra contribuer au rétabliſſement des haras, &c.

Du 18 Août 1674.

... Je ſuis bien aiſe que le nombre des Chevaux qui entrent dans le royaume ait diminué à meſure que les haras ont augmenté, &c.

Du 29 Octobre 1676.

... Continuez à rechercher tous les moyens poſſibles pour augmenter toujours cet établiſſement, & mettre un plus grand nombre d'étalons dans toutes les provinces, &c.

Du 7 Octobre 1678.

... Vous avez bien fait de faire connoître qu'il n'eſt pas à propos de défendre la vente des poulins qui ſe fait aux Savoyards & Piémontois, d'autant que tant plus ils ſeront recherchés, & tant plus les peuples s'appliqueront aux haras.

Après ces témoignages de l'opinion qu'un auſſi grand Miniſtre avoit des haras & de l'abondance des Chevaux dans le Royaume, il eſt inutile de s'étendre davantage ſur cette matiere pour en faire concevoir l'utilité & le profit, & pour engager à deſirer qu'un établiſſement auſſi profitable ſe perfectionne & s'augmente toujours de plus en plus, puiſqu'un Etat ne ſauroit être floriſſant, à moins que tous les objets qu'il embraſſe, & principalement un commerce avantageux, ne tendent à le rendre tel, & n'y ſoient fortement aidés par un gouvernement ſage & clair-voyant.

CHAPITRE II.

De l'établiſſement d'un Haras.

CElui qui veut former un haras, c'eſt-à-dire, avoir dans un même lieu nombre de jumens poulinieres & d'étalons pour y élever les poulins qui en proviendront, ne ſauroit ſe paſſer de pâturage pour la nourriture des jumens & poulins : il eſt à propos même qu'il en ait de différente eſpece, ſavoir, de plus & de moins gras.

Terrains.

La premiere choſe qu'on doit obſerver, eſt de proportionner la quantité de Chevaux à l'herbe, au terrain en pâturages qu'on poſſede : pour cet effet, il faut ſavoir que dans un fonds entre gras & maigre, trois arpens peuvent nourrir pendant toute l'année un Cheval ordinaire, en y joignant des bœufs ou des vaches ; car le bœuf engraiſſe le fonds que le Cheval amaigrit ; de plus ces animaux mangent la grande herbe, & les Chevaux n'aiment que l'herbe tendre & courte. Nous parlerons ci-après de la quantité de beſtiaux qu'il faut mettre avec les Chevaux, ſuivant que le fonds eſt bon ou mauvais.

Grands parquets.

Si donc vous avez un lieu convenable pour votre haras, vous commencerez par partager cette étendue en pluſieurs grands parquets ou enclos fermés de haies, palis, foſſés, *&c.* Par exemple, en trois. Le plus gras ſera deſtiné aux jumens pleines, & à celles qui allaitent leurs poulins, étant eſſentiel de bien nourrir ces jumens pour fortifier le poulin qui doit naître, & lui préparer l'abondance du lait qui doit continuer quand le poulin eſt venu au monde, parce que de cette premiere nourriture dépend ſa bonne conſtitution. Le deuxieme parquet, qui doit être moins gras, ſervira de pâture aux jumens vuides, c'eſt-à-dire, à celles qui n'ont pas retenu de la derniere monte. On ſépare celles-ci des premieres, quand on peut reconnoître qu'elles ne ſont pas pleines, parce que ſe ſentant plus légeres & plus dégagées que les jumens pleines, elles pourroient leur donner des coups de pieds qui les feroient avorter ; (on verra dans le chapitre IV, quand & comment on peu diſtinguer ſi une jument eſt pleine ou non ;) de plus, ces jumens vuides ne devenant pas ſi graſſes, retien-

dront mieux à la monte prochaine ; car le trop de graiſſe s'oppoſe à la génération aux jumens , comme aux femmes : on mettra auſſi les pouliches dans le même parquet ; enfin , le moins gras de tous ſera deſtiné pour les poulins mâles entiers ou hongres ; ſur-tout que ce parquet ſoit bien clos pour ôter à ceux-ci toute communication avec les jumens & pouliches , car ils ſont capables de couvrir à deux ans ; & s'ils paſſoient avec les femelles , ils s'énerveroient immanquablement ; les hongres faiſant des efforts inutiles , tourmentent les jumens & ſe perdent les jarrets. Je dis qu'il faut que ce dernier parquet ſoit le moins gras , parce que la nourriture ſe changeant en la ſubſtance de l'animal , principalement lorſqu'il prend ſa croiſſance , elle donne à ſon tempérament les qualités qu'elle a ; ainſi quand cette nourriture aura ſuffiſamment de ſucs pour les entretenir ſimplement en chair , elle rendra leur ſang moins épais & plus ſpiritueux , par conſéquent plus propre à nourrir & à fortifier les nerfs , puiſqu'il ſe diſtribue alors avec plus de vivacité dans tous les conduits ſans les engluer , au lieu que la graiſſe qui provient du ſang gluant & épais , enveloppant les muſcles , s'oppoſe à leur jeu , & les empêche de ſe fortifier , & par conſéquent éteint le nerf & la vigueur ; auſſi voit-on que les Chevaux nourris dans des pâturages trop gras , ſe chargent de tête & d'encolure , ont la vue foible & de groſſes épaules.

Si dans le parquet des poulins mâles , il ſe trouve des côteaux , des hauts & des bas , les poulins en montant & deſcendant , ſe dénoueront les épaules & les hanches ; ce qui ſera un grand avantage , ſur-tout pour les Chevaux fins , dont le défaut le plus commun eſt de n'avoir pas les épaules bien libres.

Les terrains humides & marécageux cauſent les mêmes inconvéniens dont nous venons de parler , à l'égard des terrains gras , & même à un plus haut point : ils ont encore une autre mauvaiſe qualité , qui eſt d'attendrir la corne , & de rendre les pieds plats & combles. Les Chevaux que ces terrains produiſent deviennent très-grands , mais ſans vigueur , parce que la nourriture eſt aqueuſe , flegmatique , & ne fournit pas aſſez d'eſprits ; il en eſt de même de toutes les productions de la nature qui croiſſent dans ces ſortes de terrains ; elles augmentent en volume , à meſure qu'elles dimi-

nuent de force ; c'eſt par cette raiſon que les arbres y deviennent très-hauts, & les plantes très-grandes ; mais leurs fruits, ou ſont indigeſtes, ou ont moins de goût que les mêmes qui viendroient en terrain ſec & ſur des hauteurs, lorſqu'ils y trouvent ſuffiſamment de nourriture. De là on peut conclure avec l'expérience, que dans un terrain ſec, on aura de petits Chevaux très-nerveux, qu'un terrain entre gras & maigre, produira des Chevaux de taille & vigoureux, & qu'un terrain trop gras ou marécageux donnera de très-grands Chevaux groſſiers, mous & ſans vigueur.

Parquets de ſéparation.

Revenons à nos parquets. On ne peut ſe diſpenſer de couper chacun des grands parquets en pluſieurs autres, pour pouvoir les rétablir ſucceſſivement, à meſure que les Chevaux les gâtent ; car il eſt certain que leur fiente récente & leur urine amaigrit & brûle le fonds du terrain ; mais les bœufs, vaches & moutons l'amélioriſſent & l'engraiſſent : de plus, les bœufs & vaches mangent la grande herbe, ne pouvant pincer près de terre comme les Chevaux, parce qu'ils n'ont point de dents de devant à la mâchoire ſupérieure, au lieu que les Chevaux qui n'aiment que l'herbe tendre, cherchent la plus courte & la raſent de près. Ainſi tant pour manger la grande herbe, que pour entretenir votre fonds, vous mettrez de ces animaux dans une de vos ſéparations, pendant que vos Chevaux ſeront dans l'autre, & ainſi toujours ſucceſſivement. A l'égard des moutons, l'engrais en eſt excellent, mais on ne peut mettre les Chevaux où les moutons auront été, que ſix mois après, lorſque leur fiente ſera incorporée avec la terre ; car cette fiente étant récente, dégoûte les Chevaux qui la trouvent inceſſamment ſous la dent ; ſi vous ne pouvez vous ſervir d'aucun de ces moyens, réparez le tort que vos Chevaux auront fait à vos pâturages par quelqu'engrais que ce ſoit.

Ce que je viens de dire de la ruine des fonds par les Chevaux, eſt ſi vrai & ſi redouté, que dans les meilleurs fonds de la Baſſe-Normandie, les propriétaires ſtipulent ordinairement dans les baux, que le fermier ne pourra nourrir dans un herbage de cent bœufs, que deux ou trois Chevaux, de peur que le fonds ne dépériſſe, s'il y en avoit davantage : cependant, c'eſt trop appréhender ; car ces bons fonds pourroient ſupporter, ſans aucun déchet, dix Chevaux par cent bœufs,

Terrains. mais ſi on veut employer ſon terrain à un haras, on le maintiendra dans ſa bonté, en mettant dans un fonds maigre quatre vaches ou deux bœufs par Cheval ; dans un fonds médiocre, deux petites vaches ou un bœuf par Cheval, & dans un fonds excellent, un bon bœuf pour deux Chevaux, obſervant le changement ſucceſſif des parquets, comme nous avons dit.

Faites en ſorte qu'il y ait dans chaque parquet de l'eau ſuffiſamment pour abreuver votre haras, comme mares, étangs ou retenue d'eau, ſur-tout point d'eau vive, qui cauſe des tranchées aux Chevaux, & qui pourroit faire avorter vos jumens : l'eau ſale convient aux Chevaux, comme l'eau nette aux hommes ; qu'il y ait auſſi quelques arbres ſemés de côté & d'autre, afin que les Chevaux s'y mettent à l'abri du grand ſoleil & des mouches, qui, malgré ces précautions, les fatiguent ſi fort en été, qu'il arrive toujours, vers le mois d'Août, dans la force des mouches, que les Chevaux maigriſſent par l'inquiétude & le tourment que ces inſectes leur cauſent. Vous verrez dans la Pl. V. toutes les eſpeces de mouches qui piquent les Chevaux.

Mouches, PL. V.

A, la mouche ordinaire. B, la mouche platte ou bretonne ; elle eſt griſe, & ſe tient le plus ſouvent autour du fondement du Cheval ; on a bien de la peine à la prendre : quand on la tient, il faut lui arracher la tête : les Chevaux qu'on panſe, y ſont communément très-ſenſibles ; mais ceux qui ſont à l'herbe, en ont quelquefois des quatre-vingt, ſans s'en ſoucier. C, le taon gris ordinaire : D, le gros taon : E, autre eſpece de taon : ces trois eſpeces piquent plus communément les Chevaux dans les temps chauds & orageux.

Ne négligez pas s'il y a quelques trous ou foſſés dans vos pâturages, ſur-tout dans ceux des jumens, de les faire combler ſoigneuſement, de peur que, tombant dans ces trous, & faiſant effort pour en ſortir, les Chevaux ne s'eſtropient, & les jumens pleines n'avortent : arrachez par la même raiſon tous les chicots d'arbres, s'il s'en trouve dans votre enceinte ; en un mot, que le terrain ſoit uni & ſans aucun obſtacle qui puiſſe faire tort à votre haras en pâture.

Il eſt néceſſaire auſſi d'avoir des hommes qui veillent ſur les Chevaux qui paiſſent, pour prendre garde aux accidens qui peuvent leur arriver.

Si

Si votre parc n'eſt pas entouré de murailles, les loups ſont à craindre, car ils ſont friands des poulins de l'année; ainſi il faut travailler à les détruire aux environs de votre haras : la meilleure de toutes les façons pour en venir à bout, eſt d'avoir un ou deux valets de limiers actifs, leſquels auſſitôt qu'il fait bon en revoir, partent avant le jour avec leurs limiers, pour détourner les loups qui ſe trouveront dans les bois voiſins, & qui, le loup détourné, envoient avertir ſur le champ chez vous & dans les endroits voiſins : une douzaine de bons fuſiliers, qui entourent une enceinte ſans bruit, ſont ſouvent ſuffiſans : quand ils ſont tous poſtés, on avale la botte au limier, qui, du premier au ſecond coup d'aboi, fera ſortir le loup de l'enceinte : on le tire en ſortant, & on le tue ſouvent ou on le bleſſe; mais s'il échappe la premiere fois, vient un jour où il y demeure : d'ailleurs, ces valets de limiers découvrent les portées de loups, & les détruiſent.

Chaſſe des Loups.

Vos prés, ſi vous en avez, ſerviront à nourrir tout votre haras, tant les Chevaux qui ſont à l'écurie toute l'année, que ceux qui ont été en pâture pendant les herbes, qu'on eſt obligé de nourrir avec du foin pendant l'hyver, à moins que vous n'ayez des pâturages d'hyver, comme de jeunes taillis, des brouſſailles, de grandes bruyeres, *&c.* ſous leſquelles l'herbe étant à l'abri, ſe conſerve tendre : alors vous aurez moins de foin à dépenſer, parce que votre haras vivra en partie de ces herbes pendant l'hyver; mais ſi vous n'avez point de ces pâtures, il faudra le nourrir au foin pendant toute cette ſaiſon; & pour ſavoir ſi vous avez ſuffiſamment de pré pour tout votre haras, voici ſur quoi vous pouvez vous régler : dans un fonds ordinaire, trois quarts d'arpens, qui produiront environ quatre à cinq cens bottes de foin peſant dix livres la botte, nourriſſent pendant toute l'année un Cheval entre deux tailles.

Prés.

Si vous faites conſtruire dans votre enclos des hangards, qui ne ſont autre choſe que des rateliers couverts d'un toît, il ſuffira de les garnir de foin; car les Chevaux l'hyver y viennent quand ils ont faim, & en ſortent quand ils veulent; cependant les hangards ont un inconvénient que n'ont pas les écuries : cet inconvénient eſt que lorſqu'un Cheval fort ſe trouve au ratelier à côté d'un foible, il le bat & l'empêche de

Hangards & Ecuries.

manger ; mais dans une écurie on peut séparer les forts d'avec les foibles & en avoir plus de soin : de plus, on apprivoise mieux les poulins quand on les tient l'hyver dans une écurie où on peut les approcher, les caresser, & leur lever les jambes pour les accoutumer à la ferrure : quand les Chevaux sont ainsi à l'écurie, on les fait sortir pour les égayer quand il se trouve quelque heure de beau temps.

Pour connoître la qualité d'un pré, il est utile de savoir quelles sont les herbes qui le rendent bon ; il y a des prés hauts & des prés bas qu'on peut couvrir d'eau quand on veut : ces deux sortes de prés produisent différentes especes de plantes. J'ai dessiné, Pl. VI, les plantes dont l'abondance dans un pré, tant haut que bas, le rend bon pour les Chevaux.

Herbes des Prés hauts. PL. VI.

A, herbe nommée l'*éternue*. B, *le trefle*, toutes les especes en sont bonnes. CCCC, *le lotier*, plante qui fleurit jaune ; 1 sa feuille séparée de la tige ; 2 sa graine ; 3 sa fleur. DDDD, *la crête de coq*, autrement *trompe Cheval* ; elle fleurit jaune ; 1 sa feuille ; 2 sa graine avec la gaine de ses graines ; 3 sa fleur. EEEE, espece de *gesse* ; elle fleurit jaune ; 1 ses feuilles qui s'accrochent par des filamens qui se trouvent au bout de leurs petites tiges ; 2 ses cosses où sont les graines ; 3 la fleur. GGG, espece de *vesce sauvage*, dont les bouts sur quoi sont les feuilles, s'accrochent aux plantes voisines ; elle fleurit bleu violet ; 1 ses cosses ; 2 sa fleur. HH, *la jacée* des prés, elle fleurit pourpre ; 1 sa fleur.

Des Prés bas.

Herbes des prés bas : L, *le petit roselet*. Mm, *la presle* ou *queue de Cheval*. o, sa fleur ; p, sa feuille.

Après avoir parlé de l'emplacement nécessaire & de tout ce qui concerne les pâtures des jumens & des poulins à l'herbe, il est temps maintenant de songer à ce qui est nécessaire pour mettre à couvert & nourrir les étalons & les poulins qu'on a retirés, pour les dresser. Les étalons ne peuvent aller en pâture pour plusieurs raisons. 1°. Ils se battroient les uns contre les autres jusqu'à se tuer. 2°. Ils s'énerveroient, n'y ayant ni haie ni fossé qui pussent les empêcher d'aller chercher les jumens. 3°. Vous ne seriez pas maîtres de vos races, puisqu'ils couvriroient indifféremment toutes les jumens ; il faut donc absolument les tenir à l'écurie, & les nourrir au sec pendant toute l'année : reste à savoir l'espece d'écurie


Pl. VI
G 2
E 3
C 3
D 3
G 1
E 2
D 2
C 2
L
D 1
H 1
C 1
E 1
O
H
G
E
C
A
B
D
m
M

qui leur convient le mieux ; ce ſera celles dont les places ſeront ſéparées par des cloiſons à la maniere des Anglois, au moyen de quoi on donne plus de largeur à chaque place.

Ecuries cloiſonnées.

L'avantage de ces cloiſons eſt que le Cheval y eſt plus en repos, qu'il n'eſt point ſujet à recevoir des coups de pieds & à s'embarrer, ce qui arrive principalement dans le temps de la monte, auquel temps les étalons deviennent plus vicieux & plus animés ; il ne ſera pas néceſſaire de prendre toutes ces précautions avec les poulins mâles qu'on retirera de l'herbe, car ils ne doivent point avoir couvert de jumens : de plus, ils ne ſont pas ſi forts en cœur ; ainſi ils ſeront moins vicieux.

Il eſt bon d'avoir une écurie à part pour les Chevaux malades, & un manege couvert pour y exercer les étalons & les poulins.

Manege.

CHAPITRE III.

De l'Etalon, & du ſoin qu'on en doit avoir.

APrès avoir parlé de l'établiſſement d'un haras en général, il eſt queſtion maintenant d'en tirer de beaux & bons Chevaux : un des moyens pour y réuſſir, eſt d'avoir des étalons qui puiſſent mettre dans votre haras d'excellentes races, tant à l'égard des poulins qu'à celui des pouliches, qui, devenant jumens poulinieres, doivent les perpétuer.

On nomme étalon ou ételon indifféremment un Cheval entier, auſſi-tôt qu'il eſt choiſi pour couvrir les jumens : les Chevaux fins qu'on deſtine à cet uſage ſe nomment ſimplement étalons ; mais les gros Chevaux, deſtinés à faire des Chevaux de tirage, s'appellent auſſi des rouſſins.

Ce que c'eſt qu'Etalon.

Comme l'étalon ou le rouſſin doivent être en partie les modeles de la race qu'ils produiront, il faut les choiſir ſur les meilleurs & les plus beaux de leur eſpece, afin que ce qui en doit provenir, participe des mêmes qualités ; ayez donc pour un haras des étalons de belle taille, ni trop jeunes ni trop vieux, bien faits, ſur-tout forts & nerveux par préférence, de bon poil, ſans aucun défaut héréditaire, en un mot, les plus diſtingués, &, pour ainſi dire, les rois de

Qualités des Etalons.

leur eſpece. Nous allons expliquer tout ceci en détail.

Si vous voulez avoir un haras de Chevaux fins & de Chevaux de maître, les races que vous devez rechercher par-deſſus les autres, ſont les Chevaux de certains pays chauds, comme de l'Arabie ſi vous pouvez en avoir; du Royaume de Maroc, de Barbarie, d'Eſpagne, ſur-tout de ceux de la Haute-Andalouſie. Les Chevaux Anglois, quoique d'un pays tempéré, ont grande réputation, parce qu'ils viennent de races d'Arabes & de Barbes, bien conſervées par les habitans du pays, qui ſont très-curieux en Chevaux, & que le pays eſt excellent pour la nourriture. Les Chevaux d'Italie, particuliérement du Royaume de Naples, peuvent faire des Chevaux fins, accouplés avec des jumens fines, & feront de beaux Chevaux de carroſſe avec des jumens de taille & étoffées. Le Barbe & l'Arabe a réputation de faire plus grand que lui, & le Cheval d'Eſpagne plus petit que lui; les Chevaux Anglois ſont aſſez de leurs tailles. Toutes ces regles ont leurs exceptions, parce que la race remonte ſouvent juſqu'au grand-pere, pour la taille, pour la vigueur, & même quelquefois pour le poil; ainſi un petit Cheval dont le pere ou le grand-pere ont été grands, fera un grand poulin: ſi le pere ou le grand-pere a été de poil noir, quoiqu'il ſoit gris, il pourra faire un poulin noir, & ainſi du reſte.

Pays.

Des Races.

Pour un haras de gros Chevaux, comme ſont les Chevaux de carroſſe, tirez race des Napolitains, avec des jumens de carroſſe, des Danois & de certains cantons d'Allemagne, comme du Holſtein, de l'Oldembourg & de la Friſe, qui ſont de très-beaux & bons Chevaux à deux mains, Chevaux de troupes & de carroſſe.

Quand je dis qu'il faut avoir des étalons de belle taille, c'eſt-à-dire, de quatre pieds, depuis 8 juſqu'à 10 pouces pour les Chevaux fins, & de 5 pieds & au-delà pour les Chevaux de carroſſe & de tirage.

Age de l'Etalon.

L'âge le plus convenable pour commencer à mettre en œuvre un étalon fin, eſt à 6 ans; car avant ce temps ſa force n'eſt pas encore venue; par conſéquent il s'affoibliroit davantage les jarrets, & s'uſeroit beaucoup plutôt; il peut continuer juſqu'à 18 & 20 ans; enfin, en ſuivant la nature à la piſte, c'eſt à vous à voir ſi votre étalon a toujours la même vigueur, & à le réformer quand il commence à décheoir, parce qu'a-

lors il feroit des poulins moins forts, & qu'on a beaucoup plus de peine à élever. Il en eſt des Chevaux comme des Hommes ; car il s'en trouve dont les reſſorts ſont ſi bien compoſés qu'ils ſont encore tous neufs dans l'âge où communément les autres viennent à foiblir & à décheoir. Vous obſerverez la même choſe pour les gros Chevaux, excepté qu'ayant ordinairement acquis leur force de bonne heure, ils ſont en état de couvrir à 4 ans ; mais auſſi ils ſont plutôt hors de combat que les étalons fins.

Poils.

Les poils les plus agréables, & qui paſſent pour les meilleurs, ſont le Bay, le Rouhan & l'Alezan ; le Pie, le Tigre & l'Iſabelle doré à crins noirs, ſont des poils ornés dont il n'eſt pas mal d'avoir quelques-uns dans votre haras pour la curioſité.

Maux héréditaires.

Les maux héréditaires, c'eſt-à-dire, ceux qui ſe communiquent aux poulins par la voie de la génération, ſont les yeux foibles, les fluxions habituelles, appellées lunatiques, & les maux des jarrets, ſur-tout les éparvins.

Soin qu'on doit avoir des Etalons.

Paſſons maintenant au ſoin qu'on doit prendre des étalons : pour cet effet, il faut diviſer l'année en deux temps, le temps de la monte qui dure 3 mois ou environ, & le reſte de l'année. Nous renvoyons le lecteur, pour ce premier temps, au chapitre VI, qui traite de la monte : à l'égard du reſte de l'année, nous dirons que les étalons étant toujours à l'écurie, doivent être nourris généralement de foin, paille & avoine, ne leur en donnant qu'autant qu'il en faut à des Chevaux qui ne doivent faire qu'un exercice modéré ; il leur faut même donner plus de paille que de foin, principalement quand ils ont paſſé 8 ans, ou qu'ils ſont grands mangeurs ; car la plupart des étalons finiſſent par la pouſſe.

Pour maintenir les étalons en ſanté, il faut les entretenir dans un exercice modéré en les montant une heure par jour, les promenant en main, & les trottant au tour du pillier, ſi on ne peut les monter, & en attelant au chariot ceux qui peuvent tirer. Le trop grand travail & la fatigue énerveroient vos étalons, & leur diminueroient l'eſpece de vigueur qui leur eſt néceſſaire pour le métier auquel ils ſont deſtinés.

Comme l'étalon n'eſt échauffé après la monte qu'à cauſe d'une grande diſſipation d'eſprits qui a rendu ſon ſang épais, & par conſéquent lui donne de la diſpoſition à avoir le flanc

altéré, je crois qu'alors le vert ne lui eſt pas bon, & qu'il vaudroit mieux, aprés l'avoir ſaigné, lui donner pendant quelques jours le foie d'antimoine, afin de remettre ſon ſang dans une fluidité convenable, le vert ne faiſant qu'augmenter la pouſſe, & par conſéquent la diſpoſition à l'avoir.

CHAPITRE IV.

De la jument poulinière, & du ſoin qu'on en doit avoir.

ON appelle cavale ou jument pouliniere, une jument de haras deſtinée conjointement avec l'étalon, à produire ſon ſemblable qu'elle doit nourrir de ſon lait; la cavale contribue ainſi que l'étalon, quoique moins eſſentiellement, à la figure & aux qualités de ſon poulin : il faut de plus qu'elle le porte dans ſon ventre, & qu'elle le nourriſſe abondamment; c'eſt pour toutes ces raiſons qu'elle doit être choiſie de belle taille, la côte bien ronde, ni trop jeune, ni trop vieille, vigoureuſe, & ſur-tout bonne nourrice : entrons en explication.

Généralement parlant, le poulin tient plus du pere que de la mere pour la figure; il ſe trouve même des jumens qui font leurs poulins ſi ſemblables au pere (ce qui eſt une excellente qualité) que l'on pourroit s'y méprendre; mais lorſqu'une cavale donne à ſa progéniture quelque choſe d'elle, c'eſt plus communément ſon avant-main qu'elle lui communique; c'eſt pourquoi il faut que vos cavales aient de la nobleſſe dans la tête & dans l'encolure. La jument n'étant donc le plus ſouvent que la dépoſitaire de la race de l'étalon, on peut la choiſir de quelque pays que ce ſoit, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire, & que nous allons expliquer ci-deſſous. On ne doit pas cependant s'attendre qu'il ſorte d'une jument de race commune ou d'une jument de pays, ce que produiroit celle qui ſort d'une race pure & diſtinguée; néanmoins ſi cette jument commune eſt accouplée avec un Cheval de race, & qu'elle ait des qualités, elle fera toujours plus beau & meilleur qu'elle; ſa fille accouplée de même la ſurpaſſera, & ainſi du reſte.

Choix des Cavales.

Pays.

Les races de jumens les plus eſtimées pour faire des Che-

vaux de diſtinction, ſont les Eſpagnoles, les Angloiſes & les Italiennes.

Qualités des Cavales.

Il faut que la jument ait un grand coffre, afin que le poulin ſoit logé à ſon aiſe & puiſſe profiter, c'eſt-à-dire, croître & s'étoffer dans le ventre de ſa mere ; car on remarque que les jumens plates, & qui ont peu de ventre, mettent au monde des poulins chétifs & minces. Les jumens, qui ont la queue coupée, ſouffrent conſidérablement plus l'été à cauſe des mouches, que celles qui ont leur queue ; ainſi que vos jumens de haras aient tous leurs crins, circonſtance qui contribue à l'augmentation du lait ; car plus une jument eſt en repos & tranquille dans la pâture, plus la nourriture lui profite ; il eſt eſſentiel, pour le poulin, que ſa mere ſoit bonne nourrice, ſans quoi il reſtera petit, délicat & ſans force, ayant ſouffert la faim dans le temps où il ne doit ſon accroiſſement & ſa vigueur qu'à l'abondance de la ſeule nourriture du lait, ou à ſa bonne qualité.

Combien elles portent.

Une cavale ne porte qu'un poulin ; cependant il s'en eſt vu qui en ont mis deux au monde : mais cela eſt exceſſivement rare ; elles mettent bas dans le douzieme mois, & quoiqu'on diſe qu'elles portent onze mois & autant de jours qu'elles ont d'années, il n'y a rien de moins ſûr ; il eſt plus certain que leur accouchement eſt plus hâtif ou plus reculé, ſuivant qu'elles ont été en meilleur ou plus mauvais état de ſanté pendant le temps de leur groſſeſſe, ce qui avance plus ou moins la formation du poulin.

Age.

L'âge auquel les pouliches ſont en état de devenir poulinieres eſt depuis 4 ans juſqu'à 15, ou plus, ſelon leur vigueur, comme il eſt dit de l'étalon dans le chapitre précédent.

Pour avoir bien ſoin des poulinieres pendant toute l'année, il faut les conſidérer dans deux ſituations ; la premiere, pendant le temps de l'herbe, & enſuite pendant l'hyver juſqu'au temps de la monte.

Nourritures d'été.

Au commencement du printemps vous faites couvrir vos jumens, & vous les mettez dans ces pâturages les plus gras quand l'herbe y eſt aſſez grande pour qu'elles puiſſent la paître & en trouver une quantité ſuffiſante. Au bout de cinq mois, ou environ, examinez celles qui ſont pleines pour les ſéparer de celles qui n'auront pas retenu par les raiſons déduites dans le premier Chapitre : il eſt difficile de le reconnoître

plutôt, encore s'y trompe-t-on quelquefois, ſur-tout à celles qui ont accoutumé de pouliner tous les ans, parce que leur extérieur ne change point, & que leur ventre conſerve toujours ſa même rondeur : cependant voici les obſervations les moins incertaines. On a remarqué que les jumens pleines s'entretiennent toujours plus graſſes que les autres, ſur-tout l'hyver. Secondement, quand on voit ou qu'on ſent remuer le poulin, ce qui ſe connoît quelquefois par haſard dans le temps qu'on y donne attention, la choſe eſt ſûre ; mais lorſque ce ſigne ne ſe préſente pas de lui-même, il faut faire faire quelque exercice à la jument, comme de la trotter cinq ou ſix tours ; puis la mettant ſur le champ à l'écurie, vous la ferez boire où manger : alors mettant la main ſous le ventre, on ſentira le poulin remuer ſi la jument eſt pleine. Deux mois avant que les cavales poulinent, leur pic s'affermit & ſe tend davantage, puis leur croupe & leurs flancs s'avalent & ſe creuſent.

Signes de la jument pleine.

L'hyver venu, on donne du foin à tout le haras qui a été en pâture pendant le printemps, l'été & l'automne : ainſi, lorſqu'il n'y a plus d'herbes, & que les pluies froides commencent à venir, on renfermera les jumens à l'écurie pendant la nuit ; & quand il ne pleuvra pas, on les fera ſortir pendant le jour dans les pâturages, qui, quoique peu nourriſſans pendant cette ſaiſon, ſont cependant convenables à des bêtes accoutumées à être dehors, parce qu'alors c'eſt le ſeul exercice qu'elles puiſſent faire. Les pluies froides ſont plus contraires aux haras que la gelée, parce qu'elles bouchent les pores & empêchent la tranſpiration, ce qui ſe voit en ce que le poil devient piqué, c'eſt-à-dire, qui ſe hériſſe. Cette tranſpiration interceptée donne des morfondures ou d'autres maladies ; il eſt cependant à remarquer que quand on a commencé à faire entrer les jumens dans leurs écuries, s'il vient à geler blanc, il ne faut pas mettre celles qui ſont pleines en pâture que la gelée ne ſoit fondue, parce qu'elle contribueroit à les faire avorter.

Nourritures & ſoins de l'hyver.

Si une jument avorte, il la faut conduire comme malade, & ſouvent elle l'eſt effectivement. Les ravages du lait mêlé dans le ſang ſont d'abord à craindre ; c'eſt pourquoi tenez-la chaudement, la couvrant bien, afin de procurer la tranſpiration du lait ; il faut même la traire ſi elle a beaucoup de lait, &

Avortement.

& lui faire obſerver pendant quelque temps une diete ſévere, la nourriſſant de choſes légeres & d'eau blanche, de peur que ſon lait ne s'augmente par la nourriture, & que ſortant de ſes limites, il ne corrompe le ſang & ne faſſe tomber la jument en une maigreur extrême, ou en d'autres maux fâcheux.

Lorſque le terme eſt venu de mettre bas, il faut redoubler de ſoins & d'attention pour aider celles qui auroient de la peine à pouliner, en les ſaignant, & leur faiſant obſerver la diete: on aidera auſſi dans le temps des efforts quand le Poulin eſt mal ſitué & qu'il a de la peine à ſortir, en le rangeant avec la main, afin que la tête paſſe la premiere. Si on ſentoit que le poulin eſt mort, il faut promptement en délivrer la mere, en faiſant entrer de l'huile dans la matrice pour faire couler le poulain, que l'on tirera enſuite avec les mains, ou même avec des cordes que l'on attache à ce qui en paroît le premier en dehors, comme la tête, les jambes, &c., & on traitera la jument comme ſi elle avoit avorté.

Accouchemens difficiles.

Lorſqu'une jument pouline, ſi on eſt préſent, on peut remarquer une eſpece de ces fameux hippomanes qui ont tant été cités par les Auteurs anciens ſur la foi les uns des autres, & auxquels on a imaginé de ſi grandes propriétés pour les philtres amoureux. Preſque tous ont placé cette eſpece d'hippomanes ſur le front du poulin, quelques-uns ſur la langue: c'eſt un morceau d'une eſpece de chair griſe, long de trois ou quatre pouces ou plus long; de la couleur & à peu près de la figure d'une rate, ſans avoir aucune forme arrêtée. Cette chair eſt ordinairement compoſée de trois feuillets réunis tout autour l'un à l'autre par un bord commun: ce qui fait que ſi vous le coupez par un bout, vous pouvez fourrer votre main juſqu'au fond dans deux cavités ſéparées par le feuillet du milieu, comme dans une bourſe applatie qui ſeroit partagée en deux côtés par une cloiſon. Lorſque le poulin a crevé les membranes qui l'enveloppoient, ce qui arrive dans le moment qu'il paroît pour ſortir, vous voyez quantité d'eau s'écouler, & ce morceau de chair tombe en même temps; les mêmes Auteurs diſent que lorſque cet hippomanes eſt à terre, la jument ſe retourne ſur le champ & l'avale, & que quand on eſt aſſez adroit pour s'en ſaiſir, cette chair donnée en boiſſon a la propriété de faire aimer la perſonne qui l'a préparée

De l'hippomanes du Poulin.

& donnée à boire. Je ſais par expérience que l'hippomanes tombé, la jument n'y fait aucune attention, elle leche ſeulement ſon poulin couché pendant quelques momens, & le poulin après quelques efforts ſe leve & ſuit ſa mere. Ce fameux hippomanes abandonné ſe fond en eau en pluſieurs jours, ce qui fait bien voir que ce n'eſt qu'un épaiſſiſſement de la lymphe la plus groſſiere de celle qui ſe trouve dans les enveloppes du poulin, qui a formé cette maſſe griſe pendant tout le temps qu'il a été dans le ventre de ſa mere. Je laiſſe à penſer quelle vertu cette eau peut communiquer; l'Auteur Anglois, dont j'ai produit l'anatomie, parle de cet hippomanes, chapitre XXVIII, page 84.

L'autre eſpece d'hippomanes qui eſt celui des jumens, eſt bien différent de celui-ci : j'en parle dans le chapitre VI, qui traite de la Monte.

CHAPITRE V.

De l'Accouplement.

COmme le but pour lequel on établit un haras, eſt la propagation de l'eſpece par l'accouplement de l'étalon avec la jument, la monte qui eſt le moment auquel cet accouplement s'exécutera, doit être précédée de quelques obſervations.

Croiſer les races.

Il eſt eſſentiel de bien croiſer les races; c'eſt la premiere maxime. On les croiſe en s'attachant à faire toujours saillir les jumens par des Chevaux de pays différent du leur; ſans cela, c'eſt-à-dire, ſi vous joignez un Cheval avec une Jument de ſon pays, ce qui en proviendra ne manquera pas de dégénérer, n'étant point dans le ſol originaire; c'eſt pourquoi, au lieu d'accoupler une jument d'Eſpagne avec un Cheval d'Eſpagne, un Cheval Anglois avec une jument Angloiſe, &c., il faut donner la jument d'Eſpagne au Cheval Anglois, la jument Angloiſe au Cheval d'Eſpagne, & ainſi des autres; parce que ces races mêlées donnent, pour ainſi dire, origine à une race toute nouvelle, qui participant des qualités différentes des peres & meres, relevera l'une par l'autre, & fera un bon compoſé. Cette même maxime ſe pratique avec ſuccès à l'égard des Chiens. Les Chiens courans François ont de

l'épaule, crient & rapprochent bien, mais ils n'ont pas de vîtesse. Les Chiens Anglois ont une figure plus légere, ne rapprochent point, crient grêle, & sont très-vîtes; mêlez ces deux pays ensemble, & vous avez des Chiens qui tiennent de la voix des François, qui augmentent de vîtesse, diminuent d'épaule, & qui rapprochent bien.

Accouplement des figures.

Il faut en second lieu avoir attention à l'accouplement des figures, comme à celui des qualités, & réparer par l'une ce qui manque à l'autre, de peur de produire des membres si disproportionnés & si peu convenables entre eux, qu'ils ne puissent pas s'étayer mutuellement, & qu'ils s'opposent eux-mêmes au jeu réciproque qu'ils doivent se communiquer, tant pour la beauté que pour la bonté. Par exemple, si on accouploit un petit Barbe avec une grande jument de carrosse bien épaisse, le Poulin pourroit avoir de la noblesse; mais elle seroit si décousue, qu'elle en deviendroit désagréable; il aura, par exemple, de gros pieds, une jambe menue, &c. & ainsi des autres accouplemens disproportionnés. Il faut donc songer à cette circonstance; &, au lieu de défigurer vos poulins, tâcher à réparer les défectuosités réciproques; par exemple, donner à une jument épaisse un étalon qui puisse par un peu plus de finesse diminuer cette épaisseur: si elle peche par l'avant-main, lui donner un Cheval qui ait de la noblesse: si la jument est petite, un Cheval plus haut qu'elle, mais pas excessivement, & ainsi du reste pour le Cheval comme pour la jument.

Effet des races.

Il peut cependant arriver que malgré toutes ces précautions, vous ne réussirez pas quelquefois, puisque de deux beaux Chevaux, il peut provenir un poulin médiocre; mais si on tiroit race de ce poulin, les Chevaux qui viendroient de lui, remonteroient à la premiere race, & retrouveroient les qualités du grand-pere ou du pere. Ceci n'est point une idée vague, c'est une expérience réitérée: la raison en est, je crois, que la nature ayant manqué dans une partie de son ouvrage, les principes essentiels se trouvent cachés & embarrassés: mais ils se développent dans l'occasion, c'est-à-dire, dans une seconde génération, ce qui doit s'entendre des Chevaux de race pure; car il ne faut jamais tirer race de poulins de votre haras, qui n'iroient qu'en dégénérant, mais bien des pouliches, parce qu'elles n'influent pas sur la race comme l'étalon.

Le trop de feu & de vivacité des deux parts rend ſouvent inutile l'acte de la génération ; il en eſt de même du contraire : ainſi je donnerois à une jument jeune & vive un étalon plus mûr, & à une vieille jument un jeune Cheval.

Du premier poulin.

Le premier poulin d'une jument vient rarement auſſi étoffé que ceux qu'elle aura enſuite, ſe trouvant dans un eſpace qui n'a pas encore été occupé, qu'il eſt en quelque façon obligé de préparer à ſes dépens pour ceux qui y ſeront renfermés par la ſuite : c'eſt pourquoi il eſt à propos de donner pour la premiere fois à la jument un étalon beaucoup plus étoffé qu'elle, afin que ce premier poulin ait plus de conſiſtance & donne du coffre à la jument.

Des changemens de nourritures par rapport à l'accouplement.

Si vous faites couvrir une jument qui ait toujours été à l'écurie, & que vous l'y laiſſiez toujours enſuite, elle ne pourra faire un poulin fort, & elle aura peu de lait ; que ſi vous la mettez enſuite à la pâture, le même inconvénient arrivera, attendu que cette nourriture eſt nouvelle pour elle, & que n'ayant pas le corps endurci à l'air, elle ſouffrira des injures du tems & des mouches, ce qui empêchera le poulin de profiter dans le ventre de ſa mere. Il ne faut pas non plus attendre un bon poulin pour la premiere année d'une jument, qui, après avoir ſervi quelque tems, & par conſéquent avoir été nourrie au ſec, eſt deſtinée au haras. Il lui faut du tems avant que ſon tempérament s'accoutume à cette nouvelle nourriture & à ce nouveau genre de vie ; de plus, il eſt très-rare que ces jumens retiennent : ainſi, le meilleur eſt que vos jumens aient toujours pâturé ou aient été peu à l'écurie.

Des noms.

On donne des noms aux jumens & aux étalons, & cela eſt néceſſaire : car on doit écrire, & tenir un regiſtre de chaque accouplement, afin de connoître les peres & meres, & de juger des races qu'ils ont produites.

CHAPITRE VI.

De la monte & de l'hippomanes des Jumens.

De la chaleur des Jumens.

LEs jumens de haras commencent à entrer en chaleur vers le commencement d'Avril, depuis ce tems jusqu'à la fin de Juin ; c'est ce qu'on appelle en terme de Haras, le tems de la monte, c'est-à-dire, le tems pendant lequel les étalons sont employés à monter, couvrir, saillir, sauter ou servir les jumens en chaleur. Si une jument venoit plutôt ou plus tard en chaleur, il ne seroit pas à propos de la faire couvrir plutôt, parce que le poulain venant au monde l'hiver & auparavant que les herbes soient poussées, la mauvaise saison & le peu de nourriture ou la méchante nourriture de la jument seroient capables de le faire périr : plus tard, il viendroit pendant les chaleurs & le tems des mouches qui le tourmenteroient excessivement dans un âge aussi tendre ; & de plus, il n'auroit pas assez de tems pour acquérir la force de résister à l'hiver suivant.

Signes de la chaleur, & de l'Hippomanes.

Comme il est inutile de faire couvrir une jument, à moins qu'elle ne soit bien en chaleur, parce qu'elle ne retiendroit pas, on examinera avant de la livrer à l'étalon, si elle montre des signes de chaleur. Les signes se connoissent à sa nature, dont le bas se gonfle davantage qu'à l'ordinaire : de plus, si elle voit un Cheval, elle hennit & cherche à s'en approcher; elle jette ce que nous appellons des chaleurs, qui est une liqueur gluante & blanchâtre : c'est cette liqueur que les anciens appelloient hippomanes ; c'étoit celui-ci qui étoit l'hippomanes par excellence ; & celui du poulin, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, ne venoit qu'après. *Hippomanes* est composé de deux mots Grecs, qui signifient fureur ou manie de Cheval. Aristote, Pline, Virgile & Pausanias ont fait mention des deux hippomanes, & y ont mêlé plusieurs fables. Ils disent de celui-ci, que la statue d'un Cheval, dans l'airain duquel on avoit mêlé de l'hippomanes, mettoit les Chevaux dans une telle fureur, que les coups ne pouvoient les empêcher de s'en approcher amoureusement. Bayle fait une assez longue dissertation sur les hippomanes, à la fin de son Dictionnaire, dans laquelle il rapporte ce qui en a été dit par ces Auteurs.

Du boute-en-train.

Lorſque l'on a nombre de jumens, il eſt à propos de ſe précautionner pour le tems de la monte de quelque Cheval entier, qui ne ſervira qu'à faire connoître les jumens qui ſont en chaleur ou à les y faire venir : c'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelle un boute-en-train : ſa principale qualité, eſt d'être ardent, & de hennir fréquemment. On fait paſſer en revue toutes les jumens devant le boute-en-train : celles qui ne ſont pas en chaleur, ſe défendent de lui & veulent le ruer ; mais celles qui y ſont ſe laiſſent approcher, & montrent des ſignes de chaleur : après cette épreuve on retire le boute-en-train, & on fait couvrir les jumens en chaleur par les étalons qui leur ſont deſtinés, renvoyant les autres juſqu'à ce que leur chaleur ſe dénote.

Des jours de Monte.

Une jument eſt communément en chaleur au bout du neuvieme jour qu'elle a pouliné : c'eſt pourquoi il faut la mener à l'étalon le neuvieme jour, en chaleur ou non. Lorſqu'une jument a été couverte cette premiere fois, on la fait revoir au boute-en-train neuf jours après : ſi elle ſe trouve encore en chaleur, on la fait recouvrir : on la ramene ainſi tous les neuviemes jours, juſqu'à la fin de la monte ; & on la fait toujours couvrir, tant qu'elle eſt en chaleur : lorſque ſa chaleur ceſſe, c'eſt une marque qu'elle eſt pleine. Ce témoignage n'eſt pas toujours sûr ; mais on n'a pas d'autre expédient, pour en être plus certain : il ſe trouve auſſi des jumens qui ſe font couvrir tous les neuf jours, quoique pleines de la premiere foi ; d'autres, qui jettent de fauſſes chaleurs à l'approche du Cheval, & qui ne voudront pas le ſouffrir. Remarquez que pendant le tems de la monte, il faut avoir grande attention à ne laiſſer approcher des jumens aucun Cheval entier ni hongre, ce qui les tiendroit plus long-tems en chaleur, & feroit qu'elles retiendroient plus difficilement.

Abus & ſuperſtitions.

L'envie d'avoir une poulin mâle de ſa jument, a perſuadé à quelques-uns qu'il pouvoit ſe trouver des moyens d'en venir à bout, en avertiſſant la nature de leurs intentions, & en la dirigeant, pour ainſi dire, ſuivant leurs ſouhaits : chacun a ſa recette ; les uns mettent une poignée d'orties ſous la queue de la jument, après qu'elle eſt découverte : d'autres la font frotter : d'autres la font entrer dans l'eau juſqu'à la tête : les autres, ou la font tourner en rond en la fouettant, ou la

font courir à toutes jambes, ou bien lui font manger de la graine de chenevis : plusieurs les font saigner avant, pendant ou après la monte ; avant la monte, seroit le meilleur : il y a aussi des secrets pour avoir des mâles ; d'autres, pour que le poulin ait le poil qu'on voudra. Evitez de donner dans toutes ces simagrées, pour ne pas faire connoître que vous n'êtes gueres instruit de l'indépendance de la nature.

De deux especes de Monte.

Venons maintenant à la monte même, c'est-à-dire, au moment auquel l'étalon couvre la jument. Il se pratique de deux especes de montes ; l'une s'accomplit avec l'aide des hommes, & l'autre se fait en liberté. Comme la premiere est sujette à moins d'inconvéniens, c'est aussi celle qui se pratique le plus : nous allons donc commencer par la détailler, ensuite de quoi nous parlerons de l'autre, qui peut être bonne dans de certains cas.

Pl. VII. Fig. A. Entraves.

Quand on veut faire couvrir une jument, il faut premiérement voir si elle est ferrée du derriere ou non : si elle l'est, on la fait déferrer ; ou bien on se sert d'entraves, de peur qu'en ruant, elle ne blesse le Cheval ; car ces animaux font l'amour à coups de pieds ; & il se trouve des jumens, qui, quoique fort en chaleur, sont chatouilleuses, & ne laissent pas de ruer l'étalon, quand il approche ou quand il monte : l'espece d'entraves dont on se sert, pour empêcher que la jument n'allonge la ruade à l'étalon, est composée de deux cordes AA, dont un des bouts est tourné en anneau : on en met une à chaque pied de derriere, en passant le bout qui n'a point d'anneau, dans l'anneau de l'autre bout ; & tirant ce bout à soi, il se forme un nœud coulant BB, qui entoure le pâturon. On passe ensuite ces deux cordes que l'on croise sous le ventre entre les jambes de devant, & les faisant revenir ensuite des deux côtés du col, on les lie sur le garrot ; ou bien on a un collier de cuir CC, on le passe par la tête & par le col ; & on attache les deux cordes qui se croisent à deux anneaux de fer D, mis aux deux côtés de ce collier ; on n'arrête point les nœuds pour les défaire promptement, en cas d'accident : un homme tient la jument par le licol ; ce qui vaut mieux que de l'attacher au pillier, parce qu'elle est moins gênée : si elle n'est point ferrée du derriere, on ne se sert point d'entraves ; on la tient seulement comme je viens de dire.

Obſervations ſur l'Etalon.

Il s'agit maintenant de l'étalon, ſur quoi il y a pluſieurs obſervations à faire avant de venir à la concluſion. Premiérement, comme cet animal diſſipe beaucoup d'eſprits, & ſe fatigue dans cette opération, il faut pour la faire, prendre le tems le plus frais de la journée, qui eſt le matin ; &, dans les jours chauds, le plus matin qu'on peut eſt le mieux, comme auſſi le panſer avant de le mener à la jument, pour le laiſſer tranquille après qu'il a couvert ; ce qui lui fait grand bien, parce que le repos répare les forces qu'il a perdues : c'eſt pour cette raiſon qu'il faut éviter le plus qu'on peut d'aller & de venir dans l'écurie, après que les Chevaux ont couvert, de peur de les inquiéter & pour les laiſſer ſe tranquilliſer à leur aiſe.

Terrain.

Le terrain où ſe paſſe la monte, doit avoir des inégalités, afin d'aider l'étalon, pendant qu'il couvre ; car ſi la jument eſt plus grande que lui, on la placera près d'une petite hauteur, afin que le Cheval ſe trouve ſur la hauteur & ait de l'avantage : ſi la jument eſt plus baſſe que le Cheval, on la fera mettre ſur la hauteur par la même raiſon.

Du moment de la Monte.

Quand on veut mener l'étalon à la jument, on lui met un caveſſon à trois anneaux E, garni de deux cordes longues, FF, attachées aux anneaux des côtés : deux Palefreniers prennent chacun une de ces cordes ou longes, & font ſortir ainſi l'étalon, qui ſe trouvant alors comme en liberté, marchera de lui-même à la jument. Lorſqu'il voudra la couvrir, on l'aidera tant à ſon égard que pour la queue de la jument.

Le ſigne auquel on reconnoît qu'un Cheval couvre, eſt un mouvement de balancier, qui ſe fait voir au tronçon de la queue près la croupe ; c'eſt à quoi on doit abſolument prendre garde ; car un Cheval ſort quelquefois de deſſus la jument ſans avoir couvert ; & on le rameneroit à l'écurie, ſi on n'étoit pas inſtruit de cette particularité, au lieu qu'il faut attendre qu'il l'ait réellement couverte.

Comme il arrive dans le moment même de la monte pluſieurs inconvéniens qui pourroient embarraſſer, il eſt bon de mettre au fait des expédiens, dont on doit ſe ſervir pour y remédier. Lorſque le Cheval eſt prompt & la jument tranquille, tout ſe paſſera bien & ne donnera point d'inquiétude ; mais il ſe trouve des étalons qui montent pluſieurs fois inutilement ſur la jument, ce qui ne fait que les fatiguer : à ceux-là

ceux-là, mettez des lunettes, ils se tourmenteront moins ; d'autres s'élevent & se dressent, de façon qu'ils sont sujets à se renverser : il faut alors que les palefreniers baissent les cordes jusqu'à terre pour ramener le Cheval en bas. Il se trouve des étalons lents à couvrir, qui restent quelquefois long-temps tranquilles auprès de la jument : on les éloigne alors de la jument, en les promenant un tour ; puis on les laisse rapprocher, ils couvriront à la fin. D'autres, par trop de vivacité, se mettent tout en eau sans pouvoir couvrir ; ce qui arrive plutôt aux jeunes Chevaux qui n'ont pas encore couvert : on les remettra dans l'écurie, & un quart-d'heure après on fera une nouvelle tentative. La jument est quelquefois inquiete & dérange le Cheval par son agitation ; alors il faut que l'homme qui est à sa tête lui parle & la tienne de près : si cela ne lui réussit pas, il lui mettra le torchenez qu'il aura soin de défaire promptement dans le moment que le Cheval couvre.

Quand le Cheval a couvert on le ramene à sa place, on lui remet sa couverture : s'il a chaud, on le bouchonne bien ; s'il est en nage, on abat la sueur avec le couteau de chaleur, & on le laisse en repos ; on reconduit la jument à l'herbe sans autre cérémonie, c'est-à-dire, sans se servir d'aucun secret pour la faire retenir, suivant ce que j'ai dit plus haut.

De la monte en liberté.

Ce qui s'appelle la monte en liberté, n'est autre chose que de lâcher un étalon dans un pâturage bien fermé, avec la quantité de jumens qu'on veut qu'il couvre. Il est certain que les jumens retiendront bien mieux ; mais l'étalon se fatigue & se ruine plus à cette fois qu'il ne feroit en quatre ans ; ainsi on ne se doit servir de cette maniere que quand on a un étalon dont on veut tirer encore quelques couvertures avant de le réformer ; il faudra lui donner les jeunes jumens qui n'ont pas encore porté, & celles qui retiennent le plus difficilement.

Pendant les trois mois de la monte, qui doivent être depuis Avril jusqu'en Juin, on ne monte point les étalons. L'exercice qu'ils font leur suffit ; & même quoiqu'un étalon puisse couvrir tous les jours, il vaut mieux, si on veut qu'il dure, ne le faire couvrir que de deux jours l'un : on compte qu'un étalon ainsi ménagé couvrira environ quinze ou vingt jumens.

De la nourriture des Etalons dans le temps de l'accouplement.

Comme le Cheval qui couvre, diſſipe beaucoup à ce métier, pluſieurs croient qu'il faut alors réparer cette diſſipation par des nourritures chaudes, & qui excitent à l'acte, comme des jaunes d'œufs, du chenevis, &c. Ces moyens ſont excellens pour forcer la nature en accélérant ſes opérations; mais comme on ne lui donne pas le loiſir d'y mettre, pour ainſi dire, la derniere main, la ſemence trop tôt formée ne ſauroit avoir, à la longue, le degré de cuiſſon qui lui convient pour être féconde. A l'égard de la réparation des eſprits, à quoi ces nourritures paroiſſent ſervir, on répond que par ce moyen on augmente la diſpoſition à diſſiper, ajoutant des alimens chauds à un ſang bien échauffé, & par conſéquent épaiſſi; au lieu qu'on devroit en diminuer l'ardeur en lui rendant ſa température. C'eſt pourquoi, au lieu d'ajouter chaleur ſur chaleur, le mieux qu'on puiſſe faire, à mon avis, ſeroit de nourrir l'étalon dans le temps de la monte, comme à l'ordinaire; & pour peu qu'on lui vît diſpoſition à s'échauffer, ſonger à le rafraîchir avec de l'orge concaſſé ou de l'orge moulu au lieu d'avoine.

Quand la monte ſera finie, faites ſaigner vos étalons, & les mettez au ſon pendant quelques jours.

CHAPITRE VII.

De la Monte, pour faire des Mulets & des Joumars.

LE mulet & la mule ſont des animaux monſtrueux, engendrés le plus communément par un âne & par une jument, & rarement par un Cheval & une âneſſe. Les joumars, mâle & femelle, ſont pareillement monſtrueux, puiſqu'ils proviennent du taureau & de la jument ou de l'âneſſe, ou de l'âne & de la vache: ces deux eſpeces d'animaux n'engendrent point leurs ſemblables, quoiqu'ils aient en apparence tout ce qu'il faut pour cela.

Les mulets ſont beaucoup plus communs que les joumars, attendu qu'on en tire beaucoup plus d'avantage, ſur-tout pour la guerre; ils tiennent de l'âne, la bonté du pied, la ſûreté de la jambe & la ſanté: ces animaux ont les reins très-forts, & portent beaucoup plus peſant que le Cheval, quelques-uns ont des allures aſſez agréables; mais cela eſt très-

rare; car, communément, ils ont le pas ſec, trottent très-dur, & galopent ſous eux. On ne s'en ſert gueres dans nos pays pour tirer; car, dans les mauvais chemins, ils refuſent pour peu qu'ils trouvent de réſiſtance; ainſi leur principal emploi eſt de porter des fardeaux: l'Eſpagne, le Poitou, le Mirebalais, & l'Auvergne, fourniſſent de très-bons mulets. Dans les pays ſecs, on les ferre d'une maniere particuliere, comme vous verrez dans le Traité de la Ferrure: ils vivent très-ſains, mangent bien moins que les Chevaux, & ne ſont point ſujets aux maux de pieds.

Le Joumart eſt un petit animal un peu plus grand qu'un âne, mais exceſſivement fort; ſa tête reſſemble aſſez à celle du taureau, ayant le front très-large & le bout du nez gros, de façon que quand on le voit en face, on croiroit que c'eſt un taureau ſans cornes: les joumars ſont communs en Dauphiné; on ne s'en ſert que pour porter des fardeaux.

Quand on veut avoir un mulet, on préſente à l'âne une âneſſe; puis quand il eſt prêt à couvrir, on fait prendre la place de l'âneſſe à une jument bien en chaleur; il en eſt de même pour faire des joumars: on préſente une vache au taureau, ou une âneſſe à l'âne; puis on leur ſuppoſe la jument, la bourique ou la vache: le joumart, venu du taureau avec la jument ou l'âneſſe, eſt différent du joumart provenant de l'âne & de la vache; en ce que celui-ci n'a point de dents de devant à la mâchoire ſupérieure.

Si ces meres n'ont pas retenu, elles peuvent redevenir en chaleur, & on les fait recouvrir juſqu'à ce que leur chaleur ſoit paſſée, ainſi qu'il eſt dit des Chevaux.

CHAPITRE VIII.

Des Poulins, du ſoin qu'on en doit avoir, & comment on les dreſſe.

Du produit des Jumens.

QUelques précautions qu'on prenne à obſerver tout ce qui eſt dit ci-deſſus, il faut compter qu'un bon tiers des jumens que vous avez fait couvrir n'auront pas retenu, & que celles qui deviennent pleines, vous donnent bon an, mal an, moitié mâles, moitié femelles.

Les poulins ſuivent leurs meres, & tettent depuis qu'ils ſont nés juſqu'à ce qu'on les ſevre, ce qui ſe fait communément à la fin d'Octobre ; ainſi ils ont cinq ou ſix mois de lait. Quand ils ont été ſéparés de leurs meres & mis dans une écurie qui ne ſoit pas trop chaude, parce qu'elle les rendroit délicats à l'air, ils ſont inquiets pendant quelques jours, juſqu'à ce qu'ils aient oublié leurs meres : dans cette écurie, où ils paſſent tout l'hiver, on leur donne du foin tant qu'ils en veulent, & d'abord deux jointées de ſon à chacun, deux fois par jour. Il y a des perſonnes qui mêlent dès ce tems-là de l'avoine concaſſée avec le ſon, ce qui s'appelle de la provende ; mais je retrancherois l'avoine, & ne leur donnerois que le ſon pour cette premiere année, perſuadé que l'avoine les échauffe trop à cet âge. Lorſque l'on voit que leur inquiétude d'être ſéparés de leurs meres eſt paſſée, on les laiſſe ſortir par le beau tems, après leur avoir donné le ſon & fait boire une heure avant d'aller dans les pâtures ; il faut obſerver de ne les point faire ſortir trop matin, ni rentrer trop tard, ſur-tout dans le cœur de l'hiver, & il faut toujours les rentrer par les grandes pluies qui leur ſont très-contraires.

Nourritures des Poulins juſqu'à 4 ans.

Dans les premiers jours de Mai de l'année d'enſuite, c'eſt-à-dire, quand ils auront un an, on les mettra coucher la nuit dans les herbages, & on les y laiſſera juſqu'à la fin d'Octobre : ne leur faites jamais paître les regains, parce qu'il les dégoûtent des autres herbes par leur délicateſſe. L'hiver venu, on leur donnera ſeulement du foin quand ils ne pâtureront plus, pourvu qu'ils ſoient en bon état ; car s'ils ſont maigres, on y ajoutera le ſon le ſoir, ſi on les fait pâturer pendant le jour les pâtures d'hiver ; car quand on leur donne le ſon le matin, l'herbe leur fait vuider, & cet aliment ne leur profite point.

On ſuivra la même façon d'agir tant qu'on les tiendra à l'herbe, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'on les retire à l'écurie pour les monter, ou pour s'en ſervir à quelqu'uſage que ce ſoit.

Comme ils n'ont pas encore pris leur croiſſance, ni aſſez de force à trois ans, il eſt eſſentiel de ne les retirer pour toujours de l'herbe qu'à quatre ans, & de paſſer un an à les acheminer & dreſſer tout doucement, après lequel tems on peut les faire travailler comme des Chevaux faits.

Traitement des Poulins depuis 4 ans.

Quand on retire les poulins pour commencer à s'en ſervir, on ne les panſe point pendant quelques jours, on ne fait que les bouchonner pour leur ôter, petit à petit, de deſſus le corps la groſſe craſſe ſur laquelle l'étrille ni la broſſe ne pourroient pas mordre : on ne doit leur donner pendant huit jours que de la paille, pour leur laiſſer vuider leur vert ; puis il ſera bon de leur donner pendant quelques jours des breuvages contre les vers, ſur-tout s'ils ont ſouffert de la rigueur des ſaiſons, parce que les mauvaiſes digeſtions de l'herbe refroidie, leur cauſent des vers qui deviennent quelquefois dangereux ; quand toutes ces précautions ſeront priſes, on les mettra petit à petit au foin & à l'avoine, puis on les traitera comme les autres Chevaux.

Il arrive ſouvent que dans les premiers jours que les poulins ſont à l'écurie, les jambes leur deviennent enflées, cette enflure s'en va ordinairement quelques jours après ; mais il vaut mieux la faire diſſiper en leur frottant d'eau-de-vie & les ſaignant ; la ſaignée, indépendamment de cela, ne peut être que très-bonne à ces animaux, à cauſe qu'ils changent de façon de vivre & de nourriture.

Soit que vos poulins ſoient deſtinés au harnois ou à la ſelle, il faut commencer de bonne heure, c'eſt-à-dire, quelques jours après leur arrivée à l'écurie, à les faire trotter ſuivant leurs forces au bout de la longe autour du pillier ; pour cet effet, on leur met un caveſſon à anneaux, & un palefrenier tenant le bout d'une corde attachée à l'anneau qui eſt ſur le nez, on excite le Cheval tout doucement à avancer, & le palefrenier reſtant en ſa place, celui qui doit le faire trotter, tourne autour du palefrenier ayant la chambriere à la main ; quelques jours après on fait trotter le Cheval avec le harnois ſur le corps, ſi c'eſt un Cheval de carroſſe, ou avec une ſelle, ſi c'eſt un Cheval de ſelle. Quand le Cheval de carroſſe eſt accoutumé au harnois, on l'attele avec un Cheval fait, lui mettant une bride, & un homme le conduit avec une longe qu'il paſſe dans la bride : quand il commence à être ſage au trait, on ne le conduit plus par la bride, & le cocher eſſaie à le faire reculer, ayant pour aide un homme devant, qui, au moyen de petits coups de gaules ſur les jambes ou ſur le poitrail, lui aide à entendre ce qu'on deſire de lui, le tout avec grande douceur & patience : car ſi on y alloit rudement, on

rebuteroit un Cheval. A l'égard du Cheval de ſelle, quand il eſt fait à ſentir la ſelle ſur ſon corps, on lui met un ſimple bridon dans la bouche, puis on eſſaie de le monter, mettant d'abord le pied à l'étrier ſans paſſer la jambe de l'autre côté; enfin, on ſe met en ſelle; tout cela ſe paſſe en pluſieurs jours, & on avance à meſure qu'on voit que ſon inquiétude diminue. Quand on eſt aſſuré deſſus, on le fait avancer petit à petit, le palefrenier tenant toujours la longe du caveſſon, & marchant devant, enfin, on le fait trotter autour de la longe, l'homme deſſus, après quoi on ôte le caveſſon; au bout de quelque temps, on lui met une bride avec laquelle on le conduit, & c'eſt ainſi qu'on l'accoutume à obéir, à quoi on ne ſauroit avoir trop de patience; car ſi un Cheval eſt mené rudement dans le commencement, il s'effarouche, devient indocile, rétif & quelquefois indomtable: c'eſt de ces premiers temps que dépendent les fantaiſies & les défenſes qu'on voit à pluſieurs Chevaux, & qui deviennent très-difficiles à détruire.

Je conſeille de commencer à dreſſer les Chevaux peu après qu'ils ſont à l'écurie, parce qu'alors n'étant pas encore en cœur, ils obéiſſent mieux & cedent plus aiſément à ce qu'on leur demande; au lieu que ſi on les laiſſe engrener, & qu'ils aient envie de réſiſter, leur force leur aidera, & ils deviendront plus difficiles à ſoumettre.

CHAPITRE IX.

Des Hermaphrodites.

Pl. XXVIII. Fig. A.

JE finis ce traité par les hermaphrodites; je n'en ai point vu de parfaits; mais j'en ai vu deux ou trois (car ils ſont rares), qui étoient mâles, & dont les parties de la génération étoient retournées, le mâle paroiſſant par derriere, & le gland ſortant à quatre ou cinq pouces au-deſſous de l'anus; les teſtitules ſont reſtés dans le ventre, & ce ſont de véritables Chevaux entiers qu'on ne ſauroit châtrer, & qui urinent ſur leur queue: ils ſervent d'ailleurs comme d'autres Chevaux.

CHAPITRE X.

Pour conduire les Chevaux accouplés.

QUand on veut conduire nombre de Chevaux neufs ou autres ſans les fatiguer, & pour les rendre au lieu de leur deſtination, ſi l'on ne veut pas faire la dépenſe d'un nombre ſuffiſant d'hommes pour les mener à pied un à un, on les couple; c'eſt-à-dire, on les attache l'un derriere l'autre, de façon qu'ils ne puiſſent pas ſe nuire, ni ſe donner des atteintes; de cette maniere un ſeul homme à pied ou à Cheval ſuffit pour en mener quatre, ou cinq, ou ſix. Il eſt bon d'avertir que lorſqu'on a deſſein de faire voyager ainſi de jeunes Chevaux qui n'ont point encore ſervi, il eſt néceſſaire de les y accoutumer petit à petit au moins trois ſemaines auparavant, ce qui s'appelle les mettre dans les barres : venons à l'explication de ce harnois.

On commence par tortiller de la filaſſe en forme de corde : on paſſe le milieu de la corde ſous le haut de la queue, puis on la treſſe en deſſus avec le crin de la queue juſqu'à la longueur des trois quarts de queue; on laiſſe cette treſſe à la queue jour & nuit ſans l'ôter, tant qu'on accoutume le Cheval, & juſqu'à ce qu'il ſoit rendu où on veut le conduire. PL. VII. Fig. 3.

Quand on veut coupler les Chevaux, on leur met dans la bouche un bridon garni d'un billot ou mors creux de fer garni de filaſſe, auquel tiennent au lieu de rênes deux cordes paſſées en ſautoir l'une dans l'autre A, qui s'attachent comme les rênes d'un Cheval de carroſſe ſur le couſſinet du ſurfaix B. On met à la tête un gros licol de cuir CC, & dans l'anneau de ce licol, on paſſe deux anneaux de cordes *dd* deſtinés à ſupporter les barres : ceci ſe met à tous les Chevaux, excepté au premier de chaque bande, qui eſt mené par un homme tenant la longe du licol. Les couvertures EE qu'on met ſur le dos des Chevaux doivent être accompagnées d'un ſurfaix *tttt* avec ſon couſſinet BB : on paſſe dans le ſurfaix un anneau de corde, de chaque côté, appellé porte-barres *gg*. L'eſtroffe *y* eſt une corde courte, dont les deux bouts forment chacun un anneau : on paſſe cette eſtroffe

pardeſſous le haut de la queue, au-deſſus du tour de la corde de filaſſe treſſée dont nous avons parlé d'abord, & on paſſe & repaſſe un anneau dans l'autre, de maniere que des deux il n'en paroît plus qu'un en deſſus : après quoi on forme de la treſſe de la queue une eſpece de gros bouton ou entortillement *u*, afin que l'eſtroffe ne puiſſe deſcendre, & ſoit ferme en ſa place. On paſſe enſuite le couple RRR au col, ce couple eſt un colier lâche de corde, auquel eſt attaché un long bout de corde, qui paſſera d'abord au travers du porte-barres du ſurfaix *g* du côté du montoir, enſuite dans l'eſtroffe *y* ; puis on le nouera à la longe du licol du Cheval de derriere *m* ; reſte à placer les barres SSSS qui ſont des morceaux de bois longs de ſix pieds, rongs & de l'épaiſſeur du poignet ou environ, ayant une hoche aux deux bouts, afin d'y lier une petite corde *xx* qu'on attache à nœud coulant aux portes-barres du ſurfaix, & à ceux du licol du Cheval de derriere : ces barres ſont miſes afin d'empêcher le Cheval de derriere d'avancer trop ſur celui qui le précede, & de lui donner des atteintes. A chaque barre eſt attachée une ſouventriere de corde *oo*, qui va rendre à la barre de l'autre côté. Les Marchands de Chevaux qui n'ont que de petites routes à faire, ne s'embarraſſent pas de tout cet attirail, & ne conduiſent leurs Chevaux qu'avec le couple & l'eſtroffe.

Le billot ou mors creux avec ſes cordes A, paſſées l'une dans l'autre, & attachées au couſſinet.

Le licol de cuir avec ſa longe CC.

Le ſurfaix *tttt* & ſon couſſinet BB ; les portes-barres *gg*.

Le couple RRR qui coule le long du côté gauche, & s'attache à la longe du licol du deuxieme Cheval en *m*.

L'eſtroffe *y*.

La treſſe de la queue formant un bouton *u*.

La couverture EE.

Les barres SSSS avec leur ſouventriere *oo*.

Les portes-barres du licol du deuxieme Cheval *dd*.

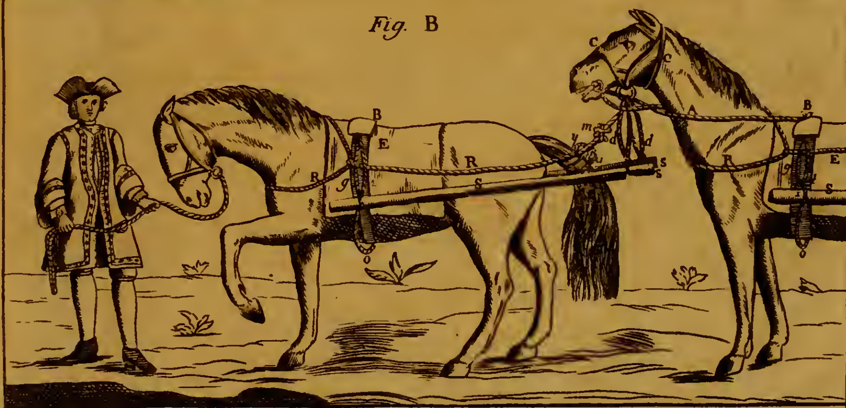
Les petites cordes qui attachent les barres aux quatre portes-barres.

CHAPITRE

Fig. A



Fig. B



CHAPITRE XI.

Pour adoucir les Chevaux farouches.

QUand on n'a point apprivoifé les poulins dès leur tendre jeuneffe, il arrive fouvent que l'approche & l'attouchement de l'homme leur caufe tant de frayeur, qu'ils s'en défendent à coups de dents & de pieds, de façon qu'il eft prefque impoffible de les panfer & de les ferrer : quelquefois ils fe privent en les approchant avec patience & circonfpection, c'eft-à-dire, fans les furprendre, & en leur préfentant de l'herbe, ou quelque chofe à manger qu'ils aiment; mais quand cela ne vient pas à bien, il faut fe fervir du moyen que je vais indiquer, lequel réuffit prefque toujours, il eft pris de la Fauconnerie. Lorfqu'on veut priver un oifeau de proie qu'on vient de prendre, pour enfuite le dreffer au vol, on en vient promptement à bout en le veillant, c'eft-à-dire, en l'empêchant de dormir jufqu'à ce qu'il tombe de foibleffe : c'eft ainfi qu'il en faut ufer avec un Cheval farouche : après quoi vous l'approcherez enfuite très-aifément, & vous verrez avec étonnement comme il eft fi fubitement adouci, que vous n'aurez plus de peine à le confirmer dans ce changement d'inclination, en ufant cependant toujours de beaucoup de douceur, principalement immédiatement après cette épreuve. Il y a des Chevaux qu'on eft obligé de veiller pendant huit jours. Pour veiller un Cheval, on le tourne à fa place le derriere à la mangeoire, & un homme eft toute la nuit & tout le jour à fa tête, qui lui donne de tems en tems une poignée de foin, & l'empêche de fe coucher.

La méthode de les laiffer avoir foif eft encore fort bonne.

TRAITÉ DE L'ÉCUYER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ecuries de toute espece, & de leurs proportions.

Différentes especes d'écuries.

IL se construit de trois sortes d'écuries pour y mettre les Chevaux à l'attache; la premiere est l'écurie à un seul rang de Chevaux; la deuxieme est l'écurie double ou à deux rangs de Chevaux, les croupes des Chevaux vis-à-vis les unes des autres, & un espace pour passer entre les deux rangs; la troisieme est une autre espece d'écurie double, séparée au milieu dans sa longueur par un mur ou une forte cloison, les têtes des Chevaux regardent ce mur ou cette cloison, & sont vis-à-vis l'un de l'autre, sans se voir: entre les croupes & le gros mur de chaque côté, est un passage; & le mur ou la cloison du milieu cessent avant les bouts de l'écurie, pour laisser la liberté de communiquer d'un côté à l'autre; ou si les bouts sont fermés, on laisse une communication ou porte au milieu.

Toute écurie est meublée d'une mangeoire, d'un ratelier, de barres & de poteaux: elles sont communément pavées avec un ruisseau pour écouler l'eau & les urines: on les fait ou voûtées de voûtes pleines, ou à ance de panier, ou bien avec un platfonds; les voûtées sont préférables étant plus chaudes & plus agréables à la vue. C'est aux Architectes à proportionner leurs voûtes à la longueur & à la largeur des écuries, afin qu'elles ne soient ni trop hautes, ni trop basses: notre affaire est d'espacer les places des Chevaux de façon

Construction & proportion.

qu'ils ſoient à leur aiſe, & qu'on ait aſſez de place pour paſſer derriere eux ſans crainte d'en être bleſſé; pour ces raiſons, je crois qu'il ſuffit que la largeur d'une écurie ſoit de vingt-quatre pieds de dedans en dedans : vous prendrez douze pieds pour l'habitation des Chevaux, ſi le ratelier eſt droit; ſi le ratelier eſt panché, vous diminuerez la place des Chevaux de deux pieds, & pour lors vingt-deux pieds ſuffiront pour la largeur de votre écurie.

Rateliers.

Il ſe conſtruit de deux eſpeces de rateliers, les uns panchés & les autres droits; les rateliers panchés ne prennent rien ſur l'écurie, parce que le bas du ratelier eſt ſcellé contre le mur, & le haut qui eſt panché en devant eſt ſoutenu dans cette ſituation par des barres de fer qui vont horiſontalement du mur au haut du ratelier, alors la mangeoire eſt contre le mur; mais le ratelier droit doit avancer de près d'un pied, & la mangeoire eſt appuyée contre ſa cloiſon. Au bas des rouleaux de ce ratelier, entre ſa cloiſon & le mur, on poſe une grille de bois diagonalement, dont le haut s'accôte contre le mur, & qui laiſſe paſſer la pouſſiere du foin.

Mangeoire.

La mangeoire, ou l'auge, eſt un conduit d'environ un pied de creux qui préſente le côté, & qui continue d'un bout à l'autre de l'écurie, ſoutenue en deſſous de diſtance en diſtance par des morceaux de bois qui ſe nomment des racinaux : le haut de la mangeoire eſt ordinairement élevé de trois pieds & demi, & ſon bord eſt garni de tôle ou de cuivre, afin que les Chevaux ne rongent point le bois : c'eſt dans le concave de ce conduit qu'on jette l'avoine qu'on donne au Cheval : on attache à diſtances égales aux parois de la mangeoire au-deſſous de ſon rebord trois anneaux, celui du milieu ſert à ſoutenir la barre, & par les autres paſſent les longes du licol qui attachent chaque Cheval à ſa place.

Barres & poteaux.

Les places des Chevaux ſont préparées par les barres & les poteaux. Les barres ſont des morceaux de bois ronds & longs, troués par les deux bouts, afin d'y mettre deux cordes, dont l'une attache la barre à l'anneau de fer de la mangeoire, & l'autre l'attache au poteau : les poteaux ſont de gros morceaux de bois ronds & hauts de quatre pieds hors de terre, eſpacés de diſtance en diſtance, & placés debout,

lesquels terminent la place de chaque Cheval ; chaque poteau est percé par le haut d'un trou dans lequel on passe une des cordes de chaque barre pour la soutenir par un des bouts, pendant que l'anneau de la mangeoire la soutient par l'autre. On met au haut & aux deux côtés des poteaux un anneau de fer de chaque côté, qui sert à attacher les longes de la cavessine, l'une à un poteau, l'autre à l'autre, quand on veut retourner le Cheval dans sa place. On met encore au haut du poteau en devant un crochet pour y prendre la cavessine, la bride ou le filet : chaque poteau est enfoncé de deux pieds & demi au moins dans terre, & bien solidement fondé, afin qu'il soit stable & ferme.

Cloisons.

Les Anglois, pour séparer leurs Chevaux, afin qu'ils soient plus en sûreté, & qu'ils ne puissent se blesser les uns les autres, mettent à la place des barres, des cloisons qui montent depuis le haut du poteau jusqu'au bas des roulons du ratelier : cette méthode est fort bonne ; mais en même temps, il faut donner plus de largeur aux places, afin que le Cheval ait assez d'espace pour se coucher.

Proportions des places.

Chaque place doit avoir sept pieds & demi à huit pieds de longueur, depuis la mangeoire jusqu'aux poteaux, & quatre pieds de large avec des barres ; mais il faut cinq pieds avec des cloisons : elle doit avoir une pente douce depuis la mangeoire jusqu'au poteau, afin de donner écoulement à l'urine, & pour que le devant du Cheval étant un peu plus haut que le derriere, il ne pese pas tant sur ses épaules, & ait plus de grace à la vue : chaque place doit être pavée, elle en est plus propre & plus aisée à nettoyer. Le reste de l'écurie sera pavé,

Ruisseau.

& il y aura un ruisseau à un pied des poteaux où se rendront toutes les eaux des places ; le mur qui fait face aux croupes des Chevaux doit être percé de croisées pour donner du jour :

Derriere des places.

on garnit ce mur de planches en tablettes, de tasseaux & de porte-manteaux, pour y mettre & y pendre tous les ustensiles du Palefrenier, les selles, brides, étrilles, filets, &c. On met

Lits.

quelquefois aussi dans les embrâsures des fenêtres des lits faits en coffres pour les Palefreniers qui couchent dans les écuries ;

Coffre à l'avoine.

dans celles où il y a nombre de Chevaux, on y place un coffre à l'avoine à l'endroit le plus commode, soit au bout ou dans une embrâsure de fenêtre : ce coffre aura en dedans une séparation pour le son ; &, s'il le faut, une autre pour l'orge.

Les lanternes ſont néceſſaires dans les ecuries ; les meilleures ſont à peu près faites comme les lampes des égliſes, & on n'y brûle que de l'huile, parce que la lumiere qui eſt dans la lanterne ne doit jamais en être ôtée de peur du feu : mais quand le palefrenier aura beſoin de lumiere, il faut qu'il ait une petite lanterne de corne ordinaire avec une chandelle dedans qu'il allumera à la lanterne d'écurie. Il y a des écuries au bout deſquelles eſt une ſellerie ou garde-meuble pour y ſerrer les ſelles, brides, *&c.*, ce qui eſt fort commode pour que l'humidité de l'écurie ne moiſiſſe pas les cuirs : il eſt encore mieux qu'il y ait une cheminée dans la ſellerie pour y faire de tems en tems du feu, afin de tenir cet endroit ſec. Il eſt encore bon d'appliquer, à chaque bout de l'écurie, contre le mur, à côté du dernier Cheval, une cloiſon, afin que la blancheur du mur ne fatigue pas l'œil du Cheval, & pour le préſerver de l'humidité de la muraille. On fait de deux ſortes de fenêtres aux écuries, ou fenêtres vitrées, ou chaſſis de treillis ; avec les fenêtres vitrées, les écuries ſont toujours plus claires & plus chaudes qu'avec les chaſſis de treillis ; quelques écuries ont des puits en dedans, ce qui eſt fort commode pour laver les Chevaux ; & ne peut ſervir à leur donner à boire ; car l'eau ſortant du puits eſt trop crue, & ne leur vaudroit rien.

Lanternes.

Garde-meuble.

Fenêtres.

Revenons maintenant aux différentes écuries qui ſe conſtruiſent, & examinons-en les inconvéniens & les avantages. J'ai dit au commencement de ce chapitre qu'on en faiſoit de trois ſortes, une ſimple & deux doubles. L'écurie ſimple eſt, ſans contredit la plus commode, parce qu'on eſt maître des embrâſures des fenêtres & de tout le mur qui regarde la croupe des Chevaux, qui ſervira à loger tous les uſtenſiles, & le palefrenier même qui a ſous ſa main & à portée du Cheval qu'il panſe, tout ce qu'il lui faut : la premiere écurie double, qui eſt celle dont les croupes des Chevaux ſe regardent, eſt plus belle au coup d'œil, puiſque vous voyez en même tems deux rangs de Chevaux ; mais elle eſt fort incommode, parce que le palefrenier n'a point derriere ſes Chevaux de quoi mettre ſes uſtenſiles qu'il faut aller chercher aux bouts de cette écurie, où on pratique ordinairement un eſpace ſans Chevaux à cet effet ; ainſi plus ces écuries ſont longues, plus elles ſont incommodes. A l'égard de la deuxieme écurie dou-

Ecurie ſimple.

Ecuries doubles.

ble, dont nous avons parlé, favoir, celle dont les têtes des Chevaux font vis-à-vis l'une de l'autre, & féparées par un mur : ce n'eft autre chofe que deux écuries fimples, accolées par un mur mitoyen, & ainfi elles ont chacune les mêmes commodités de l'écurie fimple, puifqu'il y a un mur derriere la croupe des Chevaux de chacune. Il fe fait dans ce goût-là à peu près une efpece d'écurie double, fur le mur du milieu defquelles on pofe, de côté & d'autre, un ratelier panché; je n'ai point parlé de celle-ci, parce qu'elle ne peut gueres fervir à des Chevaux qui font à l'attache & qui ont leur ordinaire réglé; c'eft plutôt une écurie de haras, où on fait entrer les Chevaux au fortir des pâtures, fans les attacher. On garnit tout le ratelier de foin pour la nuit, & chaque Cheval mange, chacun de fon côté, tant qu'il veut, &, pour ainfi dire, dans la même écuelle.

Obfervations fur les Rateliers & Mangeoires.

Il y a auffi quelques obfervations à faire fur les rateliers & fur les mangeoires. J'ai parlé de rateliers panchés & de rateliers droits; les rateliers panchés ne font bons que par néceffité, c'eft-à-dire, quand on n'a pas affez de terrain pour en faire de droits; car comme ces rateliers panchent précifément au-deffus de la mangeoire, les fétus & la pouffiere du foin tombent perpétuellement fur la tête & fur le col du Cheval, & le lui rendent fale & malpropre, ce qui ne peut pas être aux rateliers droits; mais ceux-ci avancent de deux pieds dans l'écurie, & par conféquent la rétréciffent de deux pieds. Les roulons d'un ratelier doivent être éloignés l'un de l'autre de trois à quatre pouces, afin que le Cheval puiffe tirer le foin : ceux qui font arrondis autour, font plus agréables à la vue; & ceux qui tournent & roulent fur leur effieu, donnent plus de facilité au Cheval pour tirer fon foin & fa paille. A l'égard des mangeoires, auges ou crêches, il s'en conftruit de deux fortes de matieres; favoir, de bois ou de pierre; celles de bois font les plus communes, & pour en conferver le bord que les Chevaux rongeroient en s'amufant, on le garnit de tôle : quelques perfonnes plus curieufes & riches, les garniffent de cuivre rouge. Il eft sûr que les auges de bois durent beaucoup moins que celles de pierre, & même il faut regarder de tems en tems s'il ne s'y fait point de trous ni de fente par la défunion de l'affemblage du bois; car l'avoine tomberoit à terre & n'engraifferoit pas le Cheval:

les mangeoires de pierre ont certainement l'avantage de la durée, se nettoient bien plus aisément en les lavant que celles de bois ; elles deviennent même un abreuvoir quand on peut y porter de l'eau, par le moyen d'un robinet placé à un bout, & un bondon ou bouchon à l'autre : alors vous remplissez votre mangeoire d'eau ; & après que les Chevaux ont bu, vous débouchez l'autre bout, toute l'eau s'écoule & la mangeoire devient nette & propre. Observez encore, à l'égard des racinaux qui sont les soutiens de la mangeoire, de les espacer, de façon que chacun se trouve à l'endroit où est attachée une barre, parce que si un racinal se trouvoit dans le milieu d'une place, le Cheval pourroit se blesser le genou ou la jambe contre le racinal, qui embarrasseroit aussi pour relever la litiere sous la mangeoire.

Exposition des Ecuries.

Il nous reste à examiner l'exposition de l'écurie, c'est-à-dire, en cas qu'on soit le maître de son terrain, quel côté du monde il faut qu'elle regarde pour être seche, & par conséquent saine. Pour cet effet, il faut éviter de la construire dans des lieux humides & bas ; mais il faut la placer sur un terrain sec & élevé & l'exposer au levant, d'où vient communément un air tempéré en toutes saisons. L'humidité est contraire aux Chevaux, & par conséquent les écuries situées dans des fonds & dans des souterrains, causent des maladies aux Chevaux, comme eaux, poireaux, fics, morfondures, *&c.*, parce que l'humidité bouche les pores, & interrompt par conséquent la transpiration, qui, refluant dans le sang, se rejette sur quelque partie qu'elle affecte. La trop grande chaleur est mal saine pour les yeux foibles, & entretient le mauvais air ; & le trop grand froid bouche les pores & fait hérisser & planter le poil.

Les personnes curieuses d'écuries, peuvent les orner extérieurement d'une belle architecture avec des sculptures : on place aussi, si on veut, le nom de chaque Cheval au-dessus du ratelier ; on applique sur les murs des bois de cerf, *&c.*

CHAPITRE II.

Du Commandant de l'Ecurie.

POur mériter à juste titre le nom de commandant, il faut être né avec le talent de commander, c'est-à-dire, une disposition de l'ame forte & raisonnable : l'expérience ne nous apprend que ce qu'il faut commander, mais le tempérament ou la nature seule nous instruisent comment il faut s'y prendre ; c'est pourquoi les préceptes qu'on pourroit donner à cet égard, deviendroient gauches dans un sujet qui voudroit s'efforcer à les mettre en pratique, en dépit de l'éloignement qu'il y auroit, & contre toutes les dispositions naturelles ; mais ils pourroient faire profit à un qui n'auroit pas encore réfléchi sur son talent, & lui accélérer le degré auquel il peut atteindre. Commençons donc.

Premiérement, il est essentiel que l'homme qui ordonne soit instruit lui-même jusqu'au moindre petit détail, qu'il aime ce dont il est chargé, sans quoi il le négligera. Comme il ne travaille que d'esprit, il faut qu'il l'ait fort, vif, attentif & capable de détail ; qu'il donne ses ordres intelligiblement, à propos & sans précipitation, avec décence, douceur & fermeté, qu'il les fasse exécuter aussi promptement que le besoin le requiert, sans emportement ; qu'il ait le maintien sérieux, sans rudesse, & qu'il réprime sur-tout sa colere, de peur de mettre de la confusion dans ses idées. La pénétration lui est nécessaire pour le choix des personnes qu'il doit employer : il est tenu de connoître & d'approfondir leurs dispositions, aussi-bien que leur probité, afin de les mener par les différens chemins qu'exigent leurs caracteres, & de les traiter selon la distance de leurs subordinations : voilà, je crois, le caractere que doit avoir tout commandant, & particuliérement celui de notre écurie.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Du Maître Palefrenier.

LE Maître Palefrenier eſt proprement le chef des Palefreniers, & par conſéquent de tout ce qui concerne l'écurie ; ainſi elle doit être ſon principal ſéjour. Son devoir eſt d'avoir l'œil ſur tout ce qui ſe paſſe autour des Chevaux, tant pour le panſement, le boire & le manger, que pour faire obſerver à ceux qui ſont ſoumis à ſon autorité, l'ordre & la vigilance ; en un mot, il eſt reſponſable de la conduite des Palefreniers & du gouvernement des Chevaux.

CHAPITRE IV.

Du Piqueur d'Ecurie.

LE Piqueur, dans une écurie de Chevaux de ſelle, eſt un homme deſtiné uniquement à monter les Chevaux, tant pour leur faire prendre de l'exercice, que pour les débourrer & les dreſſer, ſuivant que le Commandant le juge convenable. Un Piqueur doit être actif, vigoureux & hardi ; ſur-tout, ſavoir bien monter à Cheval, & y être très-patient, principalement à l'égard des jeunes Chevaux qu'on n'accoutume à être montés qu'au moyen de beaucoup de douceur & de patience. Il doit être ſobre & continent : ces qualités perpétueront ſa vigueur & ſon jugement ; choſes qui lui ſont néceſſaires dans ſon métier ; car non-ſeulement il doit être ferme à Cheval, mais il doit encore s'étudier à connoître l'exercice dont chaque Cheval qu'il monte a beſoin, afin de ne lui en pas demander plus qu'il ne peut en faire.

CHAPITRE V.

Du Délivreur & Maître Garde-meuble.

L'Emploi du Délivreur, eſt premiérement d'avoir ſoin du coffre à l'avoine, dont il a les clefs : de ſe trouver dans l'écurie aux heures marquées, pour donner l'avoine aux

Chevaux, afin de la diſtribuer aux Palefreniers qui la portent aux Chevaux : ſon emploi demande auſſi de l'exactitude & de l'attention à ſuivre le détail que lui indique le Maître Palefrenier pour le plus ou le moins de nourriture de chaque Cheval dans la diſtribution de l'avoine, ſon, foin, paille, &c. car c'eſt lui qui eſt chargé de toutes les eſpeces de nourritures qui conviennent aux Chevaux, devant avoir les clefs des greniers comme du coffre à l'avoine : c'eſt pourquoi il tiendra un regiſtre exact, jour par jour, de ce qu'il a diſtribué, car il eſt comptable du dégât qui pourroit s'en faire. Si le Délivreur eſt en même temps Maître Garde-meuble, il doit avoir ſoin de ſerrer & d'arranger ce qui s'appelle meubles d'écurie, comme ſelles, harnois, licols, caveſſons, *&c.* ſavoir ce qu'il en diſtribue, & faire rapporter journellement ce qui doit rentrer dans le garde-meuble ; & comme la plupart de ces uſtenſiles ſont garnis de cuir ou de fer, il doit veiller à les tenir nets & à les défendre de l'humidité qui pourrit les cuirs & rouille le fer, en faiſant de temps en temps du feu dans le garde-meuble, ſur-tout dans les temps humides.

CHAPITRE VI.

Du Palefrenier.

QUoique le métier de Palefrenier paroiſſe ne demander qu'une certaine routine ; cependant, dans le nombre de ceux qui s'y emploient, il s'en trouve peu qui ſachent le bien faire ; car il y faut de l'activité, une certaine adreſſe qui n'eſt pas commune dans ces ſortes de gens, de la vigueur & de la hardieſſe auprès des Chevaux, ſans brutalité ; au contraire de la douceur, point d'ivrognerie & beaucoup d'attention pour ce qui regarde le panſement & les ſoins qu'exige cet animal : le Palefrenier eſt, pour ainſi dire, celui qui vit le plus avec les Chevaux, qui les approche le plus ſouvent, & qui doit plutôt connoître leur état. Ainſi il doit avertir, ſans tarder, lorſque les Chevaux ont beſoin de quelque choſe, comme d'être médicamentés, ferrés, *&c.* Il faut de plus qu'il ait la propreté en recommandation, afin de tenir les Chevaux nets

il y a des pays affectés pour les bons Palefreniers. Les Bas-Bretons ſont excellens à ce métier : mais les Anglois y ſont ſupérieurs.

CHAPITRE VII.

Des inſtrumens du Palefrenier & de l'Ecurie.

LEs inſtrumens dont un Palefrenier ne ſauroit ſe paſſer, ſont les ſuivans. Pl. VIII.

L'étrille de fer étamé ſert à ôter la premiere craſſe. A.

La broſſe ronde ſert auſſi à ôter la craſſe la plus fine, & à unir le poil. B

Le peigne de corne, à peigner la queue & les crins. C.

L'éponge à laver les crins & nettoyer les jambes. D.

L'épouſſette de drap ou de ſerge, à eſſuyer les crins & à rendre le poil luiſant. EE.

Le couteau de chaleur, à abattre la ſueur du Cheval. F.

Les ciſeaux ou le raſoir GG, pour faire les crins, le torchenez H, pour empêcher le Cheval de ſe tourmenter quand on lui fait les crins, &c.

Le ſeau I, pour apporter toute l'eau néceſſaire au panſement, & pour faire boire.

La pelle K, pour nettoyer l'écurie du crottin.

La fourche de bois, pour faire remuer la litiere. L.

Le balai de bouleau M, pour balayer l'urine des Chevaux.

Le balai de jonc O, ne doit ſervir qu'à laver les roues & le train des voitures, parce que pour laver les jambes on doit ſe ſervir de la petite broſſe longue P, avec l'éponge.

La fourche de fer Q, ſert à remuer le fumier.

La pince à poil R, ſert à arracher le poil du fanon à un Cheval qui en a trop.

Le bouchon de foin S, ſe fait ſur le champ pour frotter un Cheval qui a chaud, &c.

Le cure-pied T, ſert à nettoyer le deſſous du pied : un Palefrenier doit le porter en campagne pour ôter les gravois & pierres qui s'engageroient ſous le pied.

Il doit auſſi avoir toujours dans ſa poche un couteau à poinçon U, tant pour couper les cuirs quand il en eſt be-

ſoin, que pour faire des trous aux courroies, ſuivant les cas.

Les meubles d'écurie ſont les entraves X, qu'on met aux pieds des Chevaux accoutumés à mettre leurs pieds dans la mangeoire.

Les boules *bb*, pour faire deſcendre les longes du licol.

La vanette Y, ou le crible Z, pour ôter la pouſſiere de l'avoine quand on la donne.

La meſure *aa*, dans laquelle on meſure l'avoine qu'on donne aux chevaux, elle eſt de bois plein ou d'oſier.

PL. IX. La civiere AA, ſert à tranſporter le fumier hors de l'écurie.

Le tablier de Palefrenier ou l'épouſſette de toile B, ſert au Palefrenier à mettre autour de ſa ceinture, quand il panſe le Cheval, &c.

Les lunettes CC ſe mettent au Cheval en pluſieurs occaſions où on ne veut pas qu'il voie clair.

La caveſſine D à deux longes, ſert à attacher le Cheval aux deux pilliers quand on le panſe, &c.

La caveſſine de main E, ſert à paſſer par-deſſus la bride d'un Cheval pour le tenir quand on le mene en main.

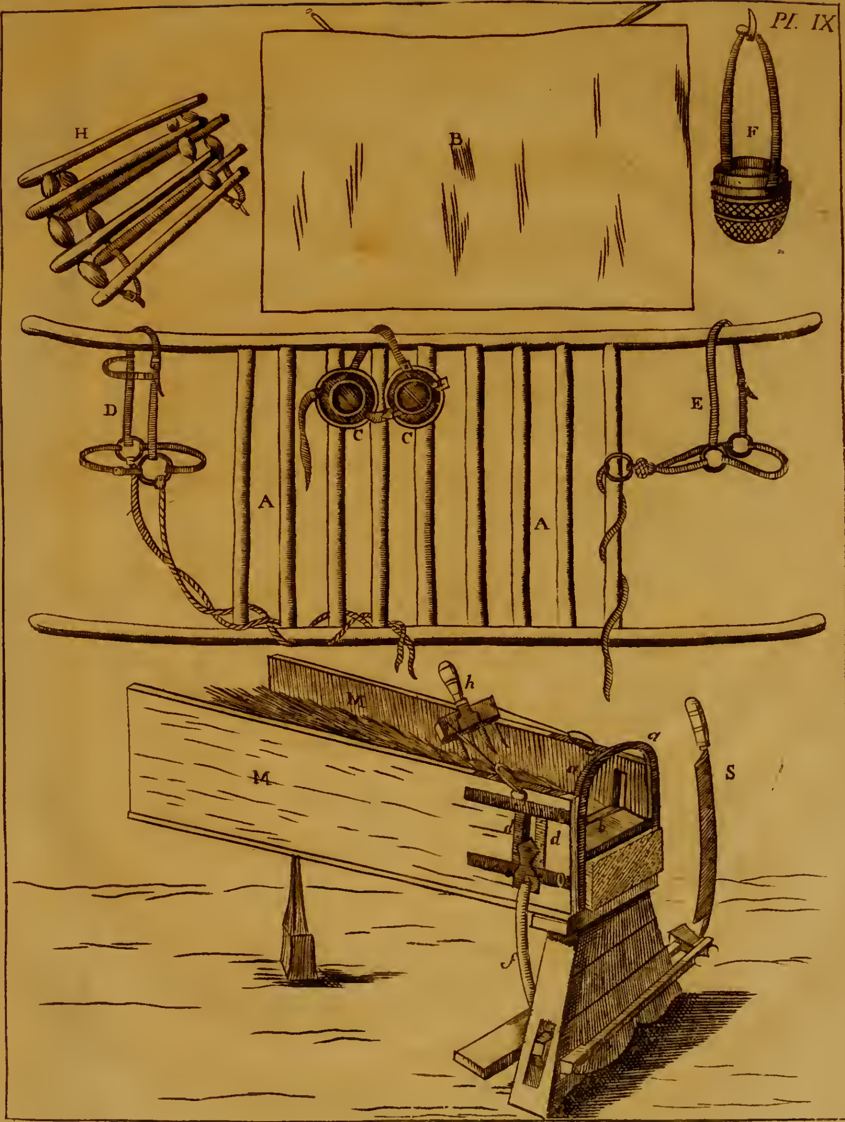
La muſeliere de fer ou le panier de fer F, ſert quand on veut empêcher le Cheval de manger ou de mordre ſon compagnon.

Le chapelet H, ſe met au col du Cheval, quand on veut l'empêcher de porter la dent ſur quelque mal qu'il a, de peur qu'il ne l'envenime.

Le coupe-paille MM, ſert à couper de la paille par petits fétus, de façon que le Cheval puiſſe la manger en guiſe d'avoine, en y mettant cependant moitié avoine. Je crois que cette machine a été inventée en Allemagne, les Allemands en font beaucoup d'uſage ; c'eſt une eſpece de canal de bois de grandeur capable de recevoir une botte de paille ; il eſt terminé en devant par une arcade de fer *aa*, un morceau de planche *b* plat en deſſous, & traverſé par une barre de fer dont les deux bouts paſſent de chaque côté par une petite fenêtre ferrée *dd* communiquant par le moyen de courroies à un marche-pied *f* ſur lequel l'homme qui coupe la paille met le pied pour ſerrer la botte de paille qu'il avance à chaque coup de couteau qu'il donne, afin d'en couper l'extrêmité par le moyen du rateau de fer *h* qu'il enfonce dans la botte ;



pl VIII
G
C
D
B
A
E
E
P
S
G
F
V
R
T
X
H
I
K
O
M
Q
L
b
b
Z
Y
a
Boisseau
¾ de Boisseau
½ Boisseau
a


H
B
F
D
C
C
E
A
A
h
M
M
a
S
d
f

quand la paille excede la longueur d'un grain d'avoine, il la tranche en faiſant couler le couteau S tout le long de l'arcade de fer : plus elle eſt coupée courte, & mieux les Chevaux la mangent : il eſt bon de la mouiller en la mêlant avec l'avoine en ſanté ou en maladie.

CHAPITRE VIII.

Du panſement des Chevaux, & de la conduite journaliere du dedans de l'écurie.

UN Palefrenier ne doit guere avoir plus de cinq Chevaux à panſer pour pouvoir en avoir bien ſoin.

La premiere choſe qu'il a à faire le matin, eſt de bien nettoyer la mangeoire devant chaque Cheval, ou avec la main, ou bien avec un bouchon de foin ; après quoi il donne à chaque Cheval ſa meſure d'avoine : quand elle eſt mangée, il relevera la litiere avec une fourche, ſéparant la vieille qu'il tirera hors de la place du Cheval, d'avec la nouvelle qu'il pouſſera ſous la mangeoire : le crottin ou la vieille litiere ſera porté dehors ſur une civiere ou autrement : c'eſt cette vieille litiere amaſſée & pourrie qui fait le fumier dont on engraiſſe les terres.

Après avoir bien balayé les places de ſes Chevaux & ôté la vieille litiere, il mettra une caveſſine ou un filet à ſon Cheval, & il le ſortira de l'écurie, s'il ſe peut, pour le panſer, ce qui eſt préférable, à cauſe que la pouſſiere qui ſort du Cheval revole dans l'écurie ſur les autres Chevaux ; s'il y avoit obſtacle pour le panſer dehors, du moins il le ſortira de ſa place & l'attachera au poteau, après quoi il ſe mettra en devoir de l'étriller.

Etriller.

L'étrille doit toujours marcher à rebrouſſe poil ; ainſi il commencera à étriller par la croupe. Il prendra donc l'étrille par le manche, de la main droite, & la queue de la main gauche, & commençant par la croupe, il ira tout le long du corps toujours à grands coups, étendant & déployant bien ſon bras, ſans appuyer rudement, mais à l'aiſe & légérement, & finira aux oreilles ; quand il aura donné cinq ou ſix coups d'étrille, il la frappera contre le pavé afin d'en faire ſortir la

poussiere, & continuera toujours ainsi. Quand il aura étrillé un côté, il en fera autant à l'autre, & cessera d'étriller quand l'étrille n'amenera plus de poussiere : il ne passera point son étrille sur l'arrête du dos, ni sur les canons des jambes.

Quand l'étrille aura passé suffisamment, il la quittera pour prendre une époussette, qui est une aune de drap ou de serge verte coupée en quarré, & la tenant par un des coins avec une main, il en donnera légérement des coups par-tout le corps, afin d'en faire partir le reste de la poussiere, & ensuite avec la même époussette, il nettoyera les oreilles dedans & dehors: il frottera sous la ganache, entre les jambes de devant, entre les cuisses, enfin tous les endroits ou l'étrille ne sauroit aller.

Brosser. Cela fait, il prendra la brosse, ou plutôt la chaussera, passant sa main à plat sous la courroie, son étrille dans l'autre main, & ayant précédemment poussé la têtiere de la cavessine le plus qu'il aura pu en arriere sur le crin : ou bien si le Cheval n'a qu'un licol, l'ayant absolument ôté, il brossera bien la tête de tout sens, à poil & à contre-poil, commençant par le front, & brossant bien aux yeux & aux sourcils, car il s'y amasse beaucoup de crasse : puis continuant à brosser de suite par tout le corps, à chaque coup de brosse, il la frottera sur l'étrille pour la nettoyer, finissant toujours chaque endroit qu'il quitte du sens du poil, & en l'unissant bien : la brosse n'épargnera aucune partie du corps, & marchera par-tout, jusqu'à ce qu'elle ne rende aucune crasse ni poussiere.

Bouchonner. Après avoir quitté la brosse, le Palefrenier fera un bouchon de paille tortillée, ou de foin pour les Chevaux qui ont le poil fin : ce bouchon sera dur & gros comme le bras : il l'humectera un peu, le passera & repassera sur tout le corps, & particuliérement sur les jambes, qu'il s'appliquera à frotter long-temps en tout sens le long des nerfs & aux jointures, jusqu'à ce qu'elles soient bien nettes & le poil bien uni : ce frottement ouvrira les pores, contribuera à maintenir les jambes saines.

Quelques-uns se servent ensuite d'une époussette de frize humectée, qu'ils font passer par-tout le long du corps pour bien unir le poil & le rendre luisant ; les Anglois ont pour cet effet des époussettes de crin dont ils essuient leurs Chevaux, ils lavent ensuite ces époussettes & les laissent sécher ; cette méthode est bonne, car elle nettoie à merveille.

Quand tout cela est fait, le Palefrenier doit mettre un seau plein d'eau à côté de lui, puis prenant son peigne, il démèlera le crin tout doucement de peur de l'arracher, commençant par le bas du crin & finissant par la racine; ensuite si le Cheval a sa queue, il l'empoignera à un pied près du bout, & commençant à peigner comme aux crins, c'est-à-dire, par en bas, il peignera & démêlera toujours en montant insensiblement jusqu'au haut de la queue, ensuite ayant humecté son éponge, il recommencera à peigner & crins & queue: mais cette fois il commencera par la racine, & à chaque coup de peigne, il passera l'éponge humide, ce qui unira & rafraîchira les crins; puis il les essuiera en faisant couler une époussette par-dessus jusqu'à ce qu'ils ne restent que peu mouillés; il lavera le peigne quand il sera crasseux. Lorsque la queue est sale, ce qui arrive ordinairement aux queues blanches, il prendra son seau par l'anse, & l'élevant devant lui, il fera entrer toute la queue dedans, puis remettant le seau à terre, il la frottera entre ses deux mains depuis le bas jusqu'en haut, de la façon qu'on remue le bâton d'une chocolatiere pour faire mousser le chocolat, & cela jusqu'à ce qu'elle soit devenue nette: quelques-uns se servent de savon noir ou de savon ordinaire pour enlever la saleté; puis il lavera le fourreau du Cheval avec de l'eau fraîche, ce qui se doit faire tous les jours.

Peigner.

On finira le pansement en hyver par cette cérémonie: mais en été, on y ajoutera de bien laver les jambes des Chevaux en se servant d'une petite brosse faite exprès, ou de la moitié d'une brosse ordinaire, que l'on trempera à tous momens dans l'eau à mesure qu'on brossera, continuant ainsi jusqu'à ce que l'eau qui d'abord sortira toute blanche devienne claire, ou bien on mouillera l'éponge, & la mettant au genou ou au jarret du Cheval, on la pressera; & à mesure que l'eau coulera le long de la jambe, on fera aller la brosse du sens du poil & à contre-poil, jusqu'à ce que la jambe soit bien nettoyée.

Laver.

Il y a une façon de panser avec la main: celle-ci doit être préférée pour les Chevaux si sensibles & si chatouilleux, que l'étrille & même la brosse les tourmente excessivement; cette façon consiste à tenir sa main un peu humide, & à s'en servir comme on feroit de la brosse, la passant à plat sur tout le corps en tout sens; la lavant quand elle est crasseuse, &

Panser avec la main.

recommençant ainſi juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus de craſſe à la main. La premiere fois il faut y employer deux ou trois heures, mais enſuite une heure tous les matins ſuffira : cette maniere rend le Cheval très-net.

Faire les crins & la queue.

Lorſque le panſement eſt fait, ſi le Cheval a beſoin qu'on lui faſſe les crins ou la queue, le Palefrenier s'y mettra tout de ſuite. Pour faire la queue, il commencera par couler ſa main depuis le haut juſqu'à l'endroit où il faudra la rafraîchir, empoignant toute la rondeur de la queue, obſervant de faire deſcendre ſa main droite en bas & à plomb, ſans aller ni à droite ni à gauche, ni en dedans ni en-dehors, ſans quoi, quand il l'auroit coupée, & qu'il auroit laiſſé aller la queue, elle ſe trouveroit coupée en biais. Etant donc arrivé à l'endroit où il veut couper, il ſerrera tout le crin de la queue dans ſa main, puis retournant la main, le crin qu'il en doit couper ſe trouvera en deſſus, & il le coupera à raze de ſa main : puis laiſſant aller la queue, elle ſe trouvera coupée droite à la hauteur de terre qu'il aura deſiré, ce qui eſt ordinairement environ un demi-pied. A l'égard des crins, on ſe ſert ordinairement, pour les faire, de deux ſortes d'inſtrumens, ſavoir, ou des ciſeaux ou du raſoir. Quand un Cheval a tous ſes crins, c'eſt-à-dire, qu'on ne lui a pas coupé la queue ni la criniere, lui faire les crins ou les oreilles, c'eſt couper ou raſer une bordure d'un demi-pouce autour du bord des oreilles en dedans & en dehors. A l'égard de ceux à qui on a coupé la queue, on leur coupe auſſi communément le toupet & une partie de la criniere, depuis les oreilles juſques vers le milieu de l'encolure, plus ou moins. Pour procéder donc à faire le crin, ſoit des oreilles ou du col, on attache le Cheval à des anneaux, ou à ſon genou même, de façon qu'il ait la tête baſſe, puis le Palefrenier prenant ſes ciſeaux, il coupe à petits coups & le plus ras qu'il peut le poil de l'oreille, formant ſa bordure bien égale en dehors ; ou bien, après avoir mouillé l'oreille avec du ſavon, il emporte le poil de l'oreille avec un raſoir ; les crins de l'encolure & le toupet ne ſe coupent qu'avec les ciſeaux : on coupe le toupet tout entier, & le long du col on coupe une bordure d'un bon pouce de large de chaque côté depuis le toupet juſqu'où on veut s'arrêter & laiſſer du crin.

Si le Cheval a le crin de l'encolure trop garni, on en arrache

en

en prenant avec deux doigts de la main gauche la portion qu'on veut emporter ; puis relevant le ſurplus avec les dents du peigne , on embarraſſe dans les dents du peigne ce qu'on veut arracher , & on le tire avec violence. Lorſque le Cheval a de grands poils autour des levres , on les coupe le plus près qu'on peut avec les ciſeaux ; on laiſſe ordinairement tous les crins aux grands Chevaux de carroſſe, toujours aux Chevaux de manege , & il eſt mieux de les laiſſer aux Chevaux de guerre pour les garantir des mouches , & aux Chevaux dont on veut ſe défaire , ils en ſont mieux vendus , parce que l'acquéreur a la liberté de leur laiſſer ou de leur couper ſuivant l'uſage auquel il les deſtine ; mais on coupe ordinairement la queue & les crins aux Chevaux de carroſſe de moyenne taille , aux Chevaux de chaſſe , *&c.* pour leur donner un air plus léger , & pour embellir leurs figures. Par exemple , ſi le Cheval a la tête & le col gros , on coupe le toupet & plus de crin ſur l'encolure , ce qui lui dégage le col & la tête ; s'il a le col mince , on le dégarnit moins ; s'il l'a court , on l'allonge à la vue en le rendant plus nud , *&c.* ; enfin , on tâche de faire enſorte que cette opération lui donne une figure plus avantageuſe qu'il n'avoit auparavant.

Il y a des Chevaux à qui le poil croît fort long ſous la ganache & au ventre ; quelques-uns allument un brandon de paille , & le paſſent légérement ſous ces parties , allant & venant ſans s'arrêter juſqu'à ce que tous ces grands poils ſoient brûlés.

Faire le poil des jambes.

Quand la jambe & le fanon ſont trop garnis de poil , on ſe ſert de ciſailles ou pinces à poils avec leſquels on arrache de ce poil , l'étageant comme un Perruquier qui coupe les cheveux , de façon qu'il ne paroiſſe pas qu'on en ait ôté. Il y a de l'art & de la difficulté à réuſſir à cette manœuvre : cependant les maquignons ont des garçons qui y réuſſiſſent très-bien. Cette opération eſt fort bonne aux Chevaux de carroſſe , car cette abondance de poil eſt un magaſin de craſſe & de boue.

Les Chevaux panſés , comme il vient d'être dit, les Palefreniers emporteront ſur des civieres le crottin qu'ils ont balayé , ou bien on l'aura ſorti de l'écurie avant ou après le panſement.

On couvrira enſuite chaque Cheval de ſa couverture qui

Des couvertures.

eſt une piece de coutis quarrée, bordée & ourlée tout autour : on étend cette eſpece de drap de coutis ſur tout le dos depuis le garot juſques ſur la croupe, & on le fait tenir ſur le corps du Cheval au moyen d'un ſurfaix avec ſon couſſinet; quelques-uns ajoutent une croupiere de peur que la couverture ne tourne, & font joindre les deux coins de la couverture au poitrail avec des courroies & des boucles. Les marchands de Chevaux & quelques curieux ajoutent à la couverture une criniere, c'eſt-à-dire, un étui de coutis qui enveloppe le col, les oreilles & la tête, à laquelle on ne voit alors que les yeux & le bout du nez, afin que la pouſſiere ne tombe point ſur ces parties. Cette criniere ſe joint à la couverture avec des courroies & boucles. Quelques amateurs du coup d'œil de propreté couvrent leurs Chevaux à la façon des Anglois : cette maniere eſt d'étendre d'abord un drap de toile blanche de leſſive ſur le corps du Cheval, puis de mettre par-deſſus une couverture de laine ; cette couverture de laine s'ôte pour la nuit, & on ne laiſſe que le drap : cette méthode eſt bonne, car ce drap maintient toujours le poil liſſe & uni : le ſeul inconvénient qui s'y trouve, eſt qu'il faut avoir plusieurs draps de rechange, & en mettre ſouvent de blancs; car ils ſont bientôt ſales, & par conſéquent mal propres & déſagréables à la vue.

L'uſage de la couverture eſt bon, même néceſſaire pour deux raiſons : la premiere, pour empêcher la pouſſiere de l'écurie de s'amaſſer ſur le corps du Cheval, & de boucher les pores du cuir : la ſeconde, afin de maintenir le Cheval dans une chaleur qui laiſſe un libre cours à la tranſpiration, ſuppoſé qu'il ſoit dans une écurie telle qu'elle doit être, c'eſt-à-dire, ni trop chaude ni trop froide.

Longes du licol & boules.

Après que votre Cheval eſt couvert, s'il eſt trop gras, ou qu'il ne faſſe pas beaucoup d'exercice ; il eſt bon de le laiſſer au filet ſans manger juſqu'à neuf heures, à l'égard des autres, on les remet en leurs places : le licol doit avoir deux longes de cuir ou de corde, ou bien deux chaînes de fer pour les Chevaux qui ont pris l'habitude de ronger leurs longes, on paſſe chaque longe dans l'anneau, attaché des deux côtés à la mangeoire, puis dans le trou d'une boule de bois percée, au-delà de laquelle on noue le bout de la longe, afin d'arrêter la boule qui doit être aſſez peſante pour que la longe

puiſſe être entraînée par ſon poids, de peur que le Cheval ne s'encheveſtre, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſe prenne le pied de derriere dans la longe du cheveſtre ou licol ; ce qui arrive quand il va ſe gratter la tête avec le pied de derriere ; alors le pied ſe trouvant pris dans la longe, le Cheval, à force de ſe tourmenter pour le retirer, ſe coupe quelquefois le pâturon très-dangereuſement, & s'y fait une plaie conſidérable.

Il eſt plus expédient, pendant le jour, d'attacher une des deux longes du licol en haut aux roulons, que de les mettre toutes deux en bas ; cette façon fait que le Cheval ne ſauroit baiſſer la tête pour manger ſa litiere, ce qui l'échaufferoit & lui feroit mal.

Conſervation des pieds.

La meilleure de toutes les manieres d'entretenir les pieds de devant bons, eſt de pouſſer du crottin à l'endroit où le Cheval doit avoir les pieds de devant : on arroſe ſur le champ ce crottin, en jettant deſſus avec la main de l'eau du ſeau, afin que tant que le Cheval ſera à ſa place, ſes pieds poſent ſur ce crottin mouillé, ou bien avec une palette de bois, on emplit le pied de crottin mouillé. Cette méthode eſt fondée ſur ce que les pieds de derriere des Chevaux ne ſont jamais mauvais, c'eſt-à-dire, ni mal nourris ni encaſtelés, *&c.* parce que leur fiente ſur laquelle ils ſont preſque toujours poſés à l'écurie, les conſerve en bonne conſiſtance. Il en doit donc être de même des pieds de devant : s'ils ſont toujours ſur le crottin mouillé, la ſole ſera humectée & la corne deviendra liante, ce que ne fait pas la fiente de vache, dont quelques-uns ſe ſervent : elle tient à la vérité la ſole en bon état, mais elle altere & brûle la corne : la terre glaiſe que les marchands ſurtout mettent dans les pieds, entretient le pied en bon état ; mais pour peu qu'on ceſſe d'en mettre, le pied ſe deſſeche promptement, ſi on n'y met pas du crottin mouillé.

Si le haut du pied de devant a beſoin d'être nourri, on prendra de l'onguent de pied, qu'on étendra de la largeur d'un doigt au-deſſous de la couronne, en mettant davantage vers les talons que vers la pince : cet onguent nourrit la corne, & l'aide à pouſſer. Quand on a graiſſé le pied avec cet onguent, il ne faut point mener le Cheval à l'eau, car l'eau emporteroit l'onguent; ou bien on ne le graiſſera que quand il ſera revenu de l'eau : quand tout cela eſt fait, on donne à

chaque Cheval ſon foin bien ſecoué : à dix heures ou à huit heures en été, on fait boire les Chevaux, en préſentant à chacun un ſeau d'eau, ou bien on les mene à l'abreuvoir à quelque grande riviere ou à quelque étang ; cela leur fait du bien & les égaie. Si on les fait boire au ſeau, & que l'on trouve que l'eau ſoit trop crue, on en ôtera la crudité, mettant la main dedans, ou y brouillant du ſon : il faut bien prendre garde que les Chevaux ne boivent de l'eau crue, c'eſt-à-dire, de l'eau de fontaine, de petite riviere, ou de l'eau de puits, en ſortant du puits : quand ils viennent de l'abreuvoir, on leur avalera l'eau des quatre jambes avec les deux mains, & on leur eſſuiera enſuite avec de la paille : ſi on menoit les Chevaux boire à quelque eau minérale, ils n'en voudront point boire d'abord ; mais cette eau leur eſt très-ſaine, & ils s'y accoutumeroient par la ſuite.

Boiſſon.

A leur retour de l'abreuvoir, ou après avoir bu au ſeau, ils mangeront leur foin juſqu'aux environs de midi : vers cette heure, on leur donnera l'avoine bien vanée. Dans les écuries nombreuſes, d'abord un Palefrenier va faire net tout le long de la mangeoire, c'eſt-à-dire, que prenant à ſa main un bouchon de foin, il paſſe par-deſſous le col de chaque Cheval, coulant ſon bouchon tout le long de la mangeoire pour raſſembler tous les brins de foin & de paille qui y ſont reſtés, & les jetter, afin que la mangeoire ſoit nette, pour recevoir l'avoine qui va être donnée. Pendant ce temps, le Délivreur qui a la clef du coffre, après l'avoir ouvert, prend la meſure, qui eſt un petit panier ou un petit ſeau : un autre Palefrenier prend la vanette, le Délivreur puiſe dans l'avoine & remplit ainſi ſa meſure ; alors elle eſt comble : ſi on ne veut donner que meſure raſe, le Délivreur paſſe ſa main à plat, raſant les bords de la meſure, & par ce moyen rejette dans le coffre le trop plein ; chaque Palefrenier, en arrivant au coffre, jette ſon épouſſette de toile ſous l'aiſſelle droite, de façon qu'une moitié ſort pardeſſous ſon bras, & l'autre pardevant ; il étend avec ſes deux mains cette moitié d'épouſſette ; le Délivreur y verſe une meſure d'avoine, que le Palefrenier enveloppe & met ſous ſon bras, retournant ſon épouſſette, de façon qu'il reçoit une autre meſure, rapportant en devant la moitié de l'épouſſette qui étoit derriere ſon bras ; alors il va faire vaner ſon avoine en jettant chaque me-

L'avoine.

ſure, l'une après l'autre, dans la vanette, & les reprenant avec la même manœuvre ; puis paſſant entre deux Chevaux, il laiſſe tomber à droite & à gauche ſes deux meſures d'avoine : on continue ainſi juſqu'à ce que tous les Chevaux aient l'avoine ; le maître Palefrenier, qui ſera préſent, doit ſe trouver toujours derriere les deux Chevaux qui ſuivent ceux qui viennent d'avoir l'avoine, afin de guider les Palefreniers.

L'avoine donnée, les Palefreniers ſe retirent, & on laiſſe manger les Chevaux tranquillement, ſans aller & venir dans l'écurie, afin qu'ils ne ſoient inquiétés de rien, & de peur que tournant la tête, à cauſe du bruit qu'ils entendroient, ils ne laiſſaſſent tomber une partie de leur avoine. Lorſque l'avoine eſt mangée, on va voir s'il n'y en a point quelqu'un qui ait laiſſé partie ou le tout de ſon avoine : à celui-là, on lui ôtera ce qui lui en reſte, & on le mettra au maſtigadour, pour lui redonner appétit, en cas qu'on ne lui découvre d'autre mal que du dégoût : ſi ce dégoût pour l'avoine continue, on paſſera un ou deux ordinaires ſans lui en donner.

Préparations pour la nuit.

Vers quatre heures & demie, on donnera du foin : à ſix heures du ſoir, on fera boire, & à ſept heures, on donnera l'avoine pour la derniere fois du jour : à neuf heures du ſoir, on mettra de la paille dans le ratelier : on ôtera la couverture de cette façon. Défaites le ſurfaix ; débouclez le poitrail, puis pliez tout le devant de la couverture vers le tiers en deſſus ; pliez de même le côté de la croupe, puis coulez-la en arriere du ſens du poil juſqu'à la queue ; alors vous l'enleverez & la mettrez ainſi pliée ſur la tête du poteau, où vous la lierez avec le ſurfaix : avant, ou après avoir ôté la couverture, on fait la litiere de la façon qui ſuit, la paille la plus propre de la veille, ayant été pouſſée le matin ſous la mangeoire, comme nous avons dit. Le Palefrenier, pour faire ſa litiere, tirera avec ſa fourche cette paille, l'étendra juſqu'aux pieds de derriere du Cheval ; puis défaiſant une botte de la nouvelle, il en éparpillera une couche ſur l'ancienne, & la litiere ſera faite. Enſuite ſi une des longes du licol a été attachée au ratelier, vous la repaſſerez dans l'anneau de la mangeoire, afin que le Cheval puiſſe ſe coucher.

Alors le gouvernement de l'écurie eſt fini pour ce jour ; les Palefreniers ſe retirent ; on allume une ou pluſieurs lam-

pes ſuſpendues dans l'écurie ; il reſte, tour à tour, un ou pluſieurs Palefreniers de garde pour toute la nuit, comme il en reſte tout le jour pour tenir l'écurie nette, & veiller aux accidens.

Garde de nuit.

Voilà, je crois, la meilleure maniere de gouverner les Chevaux à l'écurie, quoiqu'il y ait pluſieurs autres méthodes ſelon le goût & l'opinion.

CHAPITRE IX.

Suite du gouvernement des Chevaux en différentes occaſions.

DAns le chapitre précédent, j'ai enſeigné la maniere de conduite l'écurie journellement ; reſte à ſavoir les ſoins qu'on doit prendre dans les circonſtances qui naiſſent de l'uſage à quoi on emploie les Chevaux, & de la conduite qui doit ſe tenir dans pluſieurs cas différens, tels que ſont ceux qui ſuivent. Comme l'exercice des Chevaux de manege eſt communément le matin juſqu'à midi ou une heure, il leur faut donner la force de l'accomplir ; ainſi, quoiqu'on diſe qu'après avoir mangé ils n'en ſont pas ſi légers, on leur donnera l'avoine le matin, une heure ou deux avant qu'ils travaillent, ſi on le peut ; puis on les panſe légérement avec la broſſe & l'épouſſette, ſi on n'a pas le tems de les panſer tout à fait, ce qui vaut mieux quand il eſt poſſible, enſuite on les ſelle & bride. Quand le travail eſt fait, ſi le Cheval eſt en ſueur, on le tourne dans ſa place, & lui ayant ôté la ſelle, on lui abat bien la ſueur par-tout avec le couteau de chaleur, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de vieille faux ; pour cet effet, on tient le couteau de chaleur à deux mains, & on le mene toujours du ſens du poil par-tout le corps ; puis avec une épouſſette, on eſſuie bien la tête & entre les jambes de devant & de derriere ; puis prenant une poignée de paille dans chaque main, on frotte bien par-tout le corps & particuliérement ſous le ventre, juſqu'à ce que le Cheval ſoit ſec, ou du moins, ſi on ne peut pas le ſecher totalement avec la paille, on lui met ſa couverture, & on le laiſſe ainſi juſqu'à ce qu'il ſoit ſec ; puis on le panſera à fond. Ce qui vient d'être dit pour la ſueur des Chevaux de manege, doit s'exécuter à tout cheval qui eſt en ſueur ; revenons aux Chevaux

Pour les Chevaux de manege.

Du couteau de chaleur.

de manege ; on leur donne l'avoine de midi , & on ne les fera boire qu'après ; car il eſt dangereux de les faire boire peu après leurs exercices : le reſte de la journée ſe paſſerà comme au chapitre précédent.

Pour les Chevaux de chaſſe.

Les Chevaux de chaſſe exigent pour ſoin principal qu'on ne les deſſelle pas quand ils ont chaud en arrivant de la chaſſe , de peur qu'il ne ſe faſſe une enflure ſous la ſelle ; on ne les doit deſſeller que quand ils ſont refroidis , c'eſt de peur d'enflure , & par la même raiſon que les poſtillons mettent de la paille ſur le dos des Chevaux de poſte pour les ramener , parce qu'ils ſont obligés de les deſſeller en arrivant. Si vos Chevaux ſont en ſueur, il faut la leur abattre comme je viens de dire des Chevaux de manege , & ne les faire boire de long-tems. Il eſt eſſentiel d'examiner, avant de partir pour la chaſſe, ſi les fers de vos Chevaux tiennent bien ; car s'ils ſe déferrent en courant , ſur-tout dans un pays pierreux, ils ſe feront bientôt gâté le pied : c'eſt pour éviter cet inconvénient que dans les grands équipages de chaſſe , il y a toujours un garçon Maréchal à Cheval avec des fers & des clous , en cas de beſoin. Une attention à avoir encore à la fin de la chaſſe : ſi votre Cheval a bien chaud lorſque l'animal eſt pris, c'eſt d'aller & venir cent pas cinq ou ſix fois au pas pour le laiſſer raſſeoir ; & quand vous vous arrêtez , ſoit que vous deſcendiez ou que vous reſtiez à Cheval , il faut toujours placer votre Cheval dans le terrain le plus ſec , de peur que l'humidité ne lui refroidiſſe les pieds , ce qui lui eſt nuiſible.

Pour les Chevaux de carroſſe.

Les Chevaux de carroſſe ne ſont communément gueres dérangés des heures du panſement & des repas dans les villes ; je dirai ſeulement, à l'égard de la nourriture , que ceux qui ſont la plus grande partie du jour à travailler, doivent avoir la paille pendant le jour & le foin la nuit : d'ailleurs , l'eſſentiel des ſoins qu'on doit apporter aux Chevaux de carroſſe , eſt celui des jambes : cette partie du corps étant la plus fatiguée d'être toujours ſur le pavé, & d'être le plus ſouvent ſalie d'une boue âcre & ſalée , qui corrodant le cuir , l'altere ; & y faiſant crever les vaiſſeaux limphatiques , cauſe tous ces maux de jambes & de pieds , comme eaux , poireaux, fics, *&c.* c'eſt pourquoi on doit avoir une extrême attention à leur bien nettoyer les jambes quand ils reviennent de la ville ,

afin d'ôter très-exactement la boue qui se fourre dans le poil du pâturon, & dans le fanon qui est communément beaucoup plus garni à ces sortes de Chevaux qu'aux autres. Pour cet effet, il faut bien se garder de suivre la maniere de la plupart des cochers qui mouillent le balai de jonc, & le passent plusieurs fois sur les jambes du sens du poil, ce qui ne nettoie que la superficie, & laisse la boue à la racine du poil : au lieu de cette méthode, qui est très-mauvaise, il faut prendre une éponge mouillée d'une main, & de l'autre une petite brosse longue, placer votre éponge au genou & au jarret ; & à mesure que vous presserez l'éponge, vous brosserez bien les jambes en tout sens, & long-temps, jusqu'à ce que l'eau tombe à terre toute claire ; & quand même vous auriez mené laver les Chevaux à la riviere, il est bon, s'il y a loin pour le retour, de laver encore les jambes après en être revenu, pour ôter la boue qu'ils auront pu prendre de la riviere à la maison.

Il y a des Chevaux de carrosse fort gras, qui, dans les grandes chaleurs de l'été, quoiqu'on les ait menés très-doucement, battent du flanc à toute outrance, quelquefois pendane une heure après être rentrés à l'écurie pour s'être mis hors d'haleine, ou par ardeur, ou par foiblesse : il faudra promener ceux-ci pendant une demi-heure au petit pas ; après quoi on les débridera, on leur donnera du son mouillé, puis on leur fera bonne litiere ; ils seront très-soulagés aussi-tôt qu'ils auront uriné, & il ne leur arrivera aucun mal.

Quand on a outré des Chevaux de carrosse ou des Chevaux de chasse par une longue course, il est nécessaire, pour éviter la fourbure, ou même qu'ils n'en meurent, de commencer par leur bien abattre la sueur avec le couteau de chaleur, en même tems leur laver les jambes, puis les bien frotter & bouchonner par-tout le corps, ensuite les promener environ une demi-heure, pour leur laisser prendre doucement haleine ; après, on leur fera avaler une bonne pinte de vin rouge tiede avec deux muscades rapées ; puis jettant deux poignées de sel dans deux pintes de vinaigre, on frottera bien les jambes à froid avec cette composition : de plus, on leur fondra dans les pieds, (ce qui est essentiel pour empêcher la fourbure) de l'huile de laurier toute bouillante, ou, à son défaut de l'huile de noix ou de navette, & par-dessus des cendres chaudes,
de

de la filaſſe & des écliſſes : on remettra le Cheval à l'écurie, on le couvrira bien, & on lui fera bonne litiere ; une heure après un lavement, & une demi-heure après on le débridera, & on lui donnera du ſon mouillé.

Ayez ſoin de tenir les embouchures bien nettes, de peur de dégoûter les Chevaux : ce qui arrive lorſqu'on leur met un mors où l'écume a croupi.

CHAPITRE X.

Du gouvernement du Cheval en voyage.

AVant d'entreprendre un voyage, ſur-tout s'il eſt long, il faut commencer par ſe munir d'un Cheval qui ait les pieds excellens ; car lorſque les pieds ſont mauvais, le Cheval devient ſouvent boiteux, ſe déferre, ou perd le manger par la douleur qu'il y reſſent, & on a bien de la peine à achever ſon voyage. Ceci poſé, la premiere choſe qu'on doit faire eſt d'ajuſter à ſon Cheval une ſelle ſi bien faite qu'elle ne puiſſe bleſſer le Cheval, & une bride dont les porte-mors, la têtiere & les rênes ſoient de bon cuir ; quelques-uns mettent des porte-mors doubles pour plus de précautions ; il y a même des perſonnes qui font mettre pour la guerre, dans les rênes, des chaînettes de fer, tant afin qu'elles ne ſoient pas coupées par le ſabre, que de peur qu'elles ne caſſent quand le Cheval eſt attaché par la bride, s'il faiſoit quelqu'effort en arriere ou autrement. Il faut emboucher le Cheval qui voyage avec le mors le plus léger qu'on pourra, de peur qu'un mors trop groſſier ne lui entraîne la tête par la ſuite, & ne le faſſe peſer à la main, quand il commence à ſe laſſer.

A l'égard de la ferrure, il faut avoir grande attention que les Chevaux, pour le voyage, ſoient ferrés à leur aiſe. Quand on voyage en été, il eſt très à propos de faire un bec ou pinçon aux fers de derriere, de peur que les Chevaux ne ſe déferrent à cauſe des mouches qu'ils veulent chaſſer de deſſous leur ventre, parce qu'ils laiſſent retomber leurs pieds ſi rudement, qu'ils ébranleroient & perdroient leurs fers ſans ce poinçon. Il eſt très-néceſſaire de mettre ſon Cheval en haleine quelques jours avant le voyage en le promenant, tan-

tôt la valeur d'une demi-lieue, & tantôt une lieue & plus, l'acheminant petit à petit jusqu'à la veille ou la surveille du départ : sans cette précaution le Cheval vous manqueroit, & tomberoit malade, se dégoûteroit, & peut-être deviendroit fourbu, gras fondu, &c.

Quand le Cheval est bien en haleine, il est bon, en le sellant le jour du départ, de mettre à cru sous la selle une couverture en double, puis la selle par-dessus, afin d'empêcher que la selle ne le blesse. On fera d'abord de petites journées, c'est-à-dire, le premier jour six lieues communes; on augmentera le deuxieme jour, & ainsi petit à petit, jusqu'à quatorze lieues par jour, moitié avant, & moitié après dîner; il vaut mieux mettre la plus grande moitié avant qu'après dîner. Si on peut mettre pied à terre aux montagnes, soit en les montant ou en les descendant, on soulagera d'autant son Cheval; & si on peut séjourner au bout du troisieme ou quatrieme jour, il s'en trouvera mieux, parce que ce repos renouvellera ses forces; c'est à quoi ceux qui ont la conduite d'un équipage doivent faire principalement attention.

Les allures dont on se sert ordinairement en voyage sont le pas ou le petit trot, ces deux allures ne fatiguent point le Cheval; à l'égard des Chevaux de carrosse, on se sert successivement du trot & du pas pour laisser reprendre haleine; car un Cheval qui tire la perd plutôt que celui qui porte.

Les Chevaux de carrosse doivent être bien harnachés, & on doit suivre du reste tout ce que je viens de dire du Cheval de selle.

De la dînée.

Avant d'arriver à la dînée, si le Cavalier trouve de l'eau qui ne soit pas vive, à quelque distance de l'auberge, il sera bon d'y faire boire le Cheval, principalement s'il a un peu chaud, auquel cas il faudroit lui couper l'eau plusieurs fois en buvant; ensuite on doublera le pas pendant quelque temps, afin d'échauffer l'eau qu'il a bue; il est bon aussi de lui laver les jambes si on trouve un beau gué, en l'y faisant aller & venir deux ou trois fois sans lui mouiller le ventre, cela empêche la chûte des humeurs sur les jambes. Ces précautions de faire boire en chemin sont utiles, à cause qu'on

n'oseroit faire boire un Cheval qui a chaud en arrivant à l'écurie, ni même que long-temps après qu'il est reposé, de peur qu'il ne lui prenne des tranchées, ou qu'il ne devienne fourbu, ce qui feroit que le temps de repartir venu, le Cheval ne pourroit pas avoir bu. Il est encore fort à propos de mener le Cheval échauffé doucement pendant un quart-d'heure avant que d'arriver à l'auberge: ceci est principalement pour les Chevaux de carrosse; cela les rafraîchit, les repose petit à petit, & les met en état de dîner plutôt après leur arrivée: de plus, le refroidissement subit & les inconvéniens qui en arrivent sont évités.

Si le Cheval arrive à la dînée, ayant bien chaud, on le fera promener doucement jusqu'à ce qu'il soit passablement refroidi, puis on le passera dans l'eau sans mouiller le ventre, comme il vient d'être dit; ou bien en l'entrant à l'écurie, on lui fera bien laver & bassiner les jambes avec de l'eau froide; on se gardera bien de les faire frotter, ce qui attireroit les humeurs dessus, au lieu qu'il est question de les empêcher d'y tomber en resserrant les pores.

Quand le Cheval sera dans l'écurie, on l'attachera avec sa bride au ratelier dont on aura fait ôter le foin; & ayant défait la gourmette, on le laissera bridé pendant une demi-heure, ou une heure avant de le faire boire & manger, sur-tout s'il a chaud; pendant ce temps, il mâchera son mors, ce qui lui fera venir de l'écume, & lui rafraîchira la bouche qu'il peut avoir seche ou amere, à cause du chemin qu'il aura fait, ou de la poussiere qu'il aura avalée: s'il a humé beaucoup de poussiere, il sera bon de lui laver la bouche avec une éponge imbibée d'oxicrat, tout cela lui fera venir l'appétit.

Ayant attaché votre Cheval au ratelier, si c'est un Cheval de selle, vous lâcherez les sangles, vous leverez la croupiere de dessous la queue, puis vous fourrerez de la paille fraîche sous les panneaux de la selle, entre la selle & le Cheval; ou bien, sans le dessangler, vous lui laisserez la selle sur le corps: il ne faut, comme vous voyez, jamais desseller un Cheval à la dînée, sur-tout en hyver, parce que, pour peu qu'il ait chaud, il est certain que ce qui est couvert de la selle a plus de chaleur que le reste du corps, & que le froid subit qui frapperoit le dos, si on ôtoit d'abord la selle, interrompant la trans-

piration, occaſionneroit de groſſes ampoules à cette partie qui incommoderoient enſuite le Cheval, & pourroient même s'écorcher à la continue, & ſe changer en une plaie ou en un cor : on laiſſe auſſi le harnois aux Chevaux de carroſſe.

Après ces précautions, faites tout de ſuite lever les quatre pieds pour voir s'il ne manque point quelques clous aux fers : ſi cela étoit, il les faudroit faire remettre avant de repartir ; car il pourroit arriver que le Cheval ſe déferreroit en chemin & ſe gâteroit le pied.

Quand vous jugez que le Cheval eſt aſſez refroidi, débridez-le, lavez bien ſon mors dans un ſeau d'eau, nettoyez-le bien & l'eſſuyez ; puis pendez-le en quelqu'endroit ; jettez-lui du foin dans le ratelier, quelques momens après donnez-lui l'avoine ; examinez s'il la mange bien, afin qu'en cas qu'il la refusât, vous lui ôtiez ſur le champ pour ce repas ſeulement, & vous lui donniez à la place du ſon mouillé ; que ſi ce dégoût continuoit par la ſuite, on lui donneroit une once de thériaque ou d'orviétan, ou deux onces de foie d'antimoine dans du vin. Pour éviter cet inconvénient de dégoût, autant que l'on peut, il faut, dans le commencement d'un voyage, ménager l'avoine à votre Cheval, de peur que n'étant pas encore fait à la fatigue, cet accident ne lui arrive, & on augmentera la doſe petit à petit, à meſure qu'il s'accoutume à cheminer.

Quand le Cheval a bien chaud, il faut lui donner l'avoine avant boire, comme je viens de dire, ſinon vous le ferez boire avant l'avoine, ſur-tout qu'il ne boive que de l'eau repoſée & point crue ; l'eau de la riviere d'Eſſonne eſt très-dangereuſe pour les Chevaux, elle leur donne des tranchées.

Au bout de deux heures & demie ou trois heures que le Cheval aura été à l'écurie, vous pouvez repartir pour aller gagner la couchée.

La couchée.

Il faut ſuivre, en arrivant à la couchée, une partie des préceptes qui ont été donnés pour la dînée, comme d'arriver doucement, faire promener le Cheval en cas qu'il ait chaud, le faire paſſer dans l'eau pour lui laver les jambes, ou les

laver avec un ſeau d'eau fraîche : quand il eſt arrivé, le laiſſer quelque temps ſellé & bridé : quand il eſt refroidi, on lui donnera un coup d'étrille, puis on le couvrira bien ; on aura ſoin de faire remettre les clous qui manqueront aux fers, on donnera l'avoine, on fera boire, puis on mettra du foin dans le ratelier pour la nuit, on fera bonne litiere.

N'oubliez pas ſur-tout de viſiter les pieds pour en ôter avec un couteau ou un cure-pied les petites pierres & gravois qui s'y rencontreroient, puis remplir le dedans de crottin mouillé ; examinez auſſi s'il n'a pas les pieds chauds & douloureux ; alors il faut abſolument déferrer le Cheval pour voir ſi le fer ne porte point ſur la ſole, ce qui ſe reconnoît lorſqu'on voit quelqu'endroit du dedans du fer plus poli & plus luiſant que le reſte ; cet endroit liſſé eſt celui où le fer a porté : vous ferez parer le pied vis-à-vis de cet endroit, puis le fer étant rattaché, vous ferez fondre dans le pied de la poix noire ou du gaudron, afin de nourrir la ſole, d'ôter la douleur & de raffermir le pied. Quand les pieds d'un Cheval ſont douloureux à un certain point, il le donne ſouvent à connoître ; car il ſe couchera auſſi-tôt qu'il ſera débridé ; ſi alors vous lui voyez l'œil bon, & qu'il mange bien, quoique couché, il eſt ſûr que ſon mal eſt au pied, & il aimera mieux reſter couché que de ſe lever pour manger.

Examinez encore ſi le Cheval ſe coupe ; il faudra, ſi cela eſt, y donner remede par la ferrure. Voyez pour cela le Chapitre de la ferrure.

Avant de quitter le Cheval le ſoir, il faut avoir attention à l'attacher de façon qu'il puiſſe ſe coucher à ſon aiſe, c'eſt-à-dire, qu'il faut laiſſer à ſa longe aſſez de longueur pour qu'il puiſſe avoir ſa tête à bas.

Maintenant il eſt queſtion de ſonger à votre équipage.

En ôtant la bride, ayez ſoin de bien laver le mors pour en ôter toute l'écume & le rendre bien net, afin que le Cheval le lendemain n'ait point dans la bouche cette écume croupie, ce qui ſeroit capable de le dégoûter. Pour cet effet on plonge, à pluſieurs repriſes, le mors dans un ſeau d'eau claire, puis on le pend pour qu'il ſeche : voyez auſſi ſi les porte-mors ſont en bon état ; & ſi vous vous appercevez que la gourmette ait écorché le Cheval, n'oubliez pas de la garnir de cuir gras ou de feutre : il faut même prendre la précaution d'en porter tou-

jours avec ſoi en cas de beſoin. Quand vous ôtez les harnois des Chevaux de carroſſe, voyez s'ils ne les ont point écorchés en quelqu'endroit; ſi cela eſt, ſervez-vous des moyens indiqués au Chapitre XII du Traité des Plaies. De même quand vous ôtez la ſelle, il eſt eſſentiel de viſiter & manier les arçons pour voir s'ils ne ſont point décolés ou rompus: examinez ſi la bande du garrot ou les deux grandes bandes ne ſe détachent point des arçons: & en cas que la ſelle ait bleſſé ou foulé le Cheval, ce qu'on connoîtra mieux une heure après qu'il aura été deſſellé que ſur le champ, vous commencerez par remédier à la bleſſure, enflure ou foulure, en vous ſervant des remedes du Chapitre XIII du même Traité; puis après avoir reconnu l'endroit de la ſelle qui a cauſé le mal, vous y remédierez en ôtant de la bourre de cet endroit, ou en le faiſant cambrer: vous ferez ſécher les panneaux de la ſelle au ſoleil ou au feu, puis vous les battrez avec une gaule pour empêcher qu'ils ne durciſſent & ne bleſſent le Cheval.

C'eſt ici où il faut remarquer à l'égard de la ſelle, qu'il arrive quelquefois que les Chevaux maigriſſent pendant un long voyage: de façon que, quoique la ſelle fût très-bien ajuſtée & portât également par-tout lorſqu'on a commencé la route, cependant elle devient trop large & porte ſur le garrot ou ſur les reins, parce que la pointe des arçons ne portera plus contre le corps du Cheval; ſi cela eſt arrivé, il faut faire rembourrer ces pointes d'arçon avec du crin ou de la bourre de cerf ſur la longe, & aux mammelles s'il en eſt beſoin; il eſt même quelquefois néceſſaire, quand le corps du Cheval eſt fort diminué, de faire mettre du feutre aux bouts des arçons.

Quand les Chevaux de ſomme ſont enflés ſous le bât, il y a des gens qui les laiſſent bâtés toute la nuit pour retenir l'enflure & l'empêcher d'augmenter: cette maxime eſt très-mauvaiſe, parce qu'elle contraint les Chevaux à reſter debout, pendant lequel temps ils ne ſauroient repoſer à leur aiſe; il vaut donc mieux emplir un ſac de bon fumier bien chaud, & le lier ſur l'enflure, il la diſſipera.

Les coquetiers de Normandie ne débâtent point leurs Chevaux, mais ils les ſuſpendent.

Quand on voyage dans un temps chaud & ſec, & qu'on voit que les pieds des Chevaux ſe deſſechent & s'éclatent, il faut avoir ſoin de les tenir tous les jours gras, tant à la

dînée qu'à la couchée avec de l'onguent de pied : car ſans cela ils ſe déferreroient perpétuellement, & à la fin on ne pourroit plus les referrer.

Je répete une choſe dont j'ai déja parlé dans ce Chapitre, qu'il eſt pernicieux de frotter les jambes des Chevaux dans le moment qu'ils arrivent à l'hôtellerie, parce que cette méthode leur roidit les jambes, & y attire les humeurs : mais il eſt très-bon de les bien bouchonner & frotter, même long-temps, quand le Cheval eſt tout à fait refroidi, & de les laver ſimplement avec de l'eau froide quand ils arrivent, comme j'ai déja dit.

Le lendemain avant le départ, faites toujours manger l'avoine au Cheval pour lui donner courage, & la force d'arriver à la dînée.

CHAPITRE XI.

Du retour des voyages.

SI le voyage a été long & que le Cheval ait beaucoup fatigué, il ſera sûrement échauffé au retour, & aura les jambes & les pieds laſſés : c'eſt pourquoi afin de le remettre de ſes fatigues & rétablir toutes ces parties, il faut auſſi-tôt qu'on eſt arrivé, faire ôter deux clous de chaque talon des pieds de devant, ou des quatre pieds ſi c'eſt un grand pied comme celui d'un Cheval de carroſſe, cela lui mettra les pieds à l'aiſe ; & d'ailleurs comme les pieds enflent quelquefois après un long voyage, ſi on n'ôtoit pas ces clous, le fer pour lors gêneroit trop ces pieds enflés. Il ſera bon auſſi de remplir les pieds de fiente de vache, pour ramollir la ſolle qui pourroit être deſſéchée ; il ne faudra point alors déferrer le Cheval, ni lui parer les pieds, de peur d'attirer la fluxion ; mais vous les graiſſerez avec l'onguent de pied, & quand il ſera délaſſé, on lui parera les pieds, puis on le referrera.

A l'égard des jambes, s'il les a fatiguées, on lui frottera pluſieurs fois avec de l'eau-de-vie camphrée, ou avec une leſſive de cendres de ſarment ou d'autres cendres, excepté celles de bois blanc & de bois flotté, jettées toutes rouges dans de l'eau bouillante que vous laiſſerez réduire au tiers : de cette eau

chaude frottez toutes les parties fatiguées ; chargez ensuite avec les cendres mêmes , & continuez jusqu'à ce que vous voyiez les jambes , épaules , &c. souples ; ou bien si vous le faites saigner peu de temps après être arrivé , vous lui ferez tout de suite une charge de son sang mêlé avec une chopine d'esprit-de-vin.

Pour rafraîchissement intérieur , il faut un ou deux jours après l'arrivée faire saigner le Cheval au col ; on lui donnera quelques lavemens , & on le mettra dix ou douze jours au son mouillé , lui faisant bonne litiere pendant la journée : il sera bon encore de lui faire manger une livre de foie d'antimoine , à deux onces par jour : si on trouve le flanc échauffé , on lui donnera le miel comme il est indiqué Chap. XXXV du Traité des Maladies des Chevaux ; & s'il y avoit grande maigreur , on lui donneroit le vert quelque temps ou l'orge en vert au printemps , ce que vous ne feriez pas s'il avoit le flanc altéré : mais à son lieu vous mêleriez sur un boisseau de paille coupée une poignée d'avoine : vous mouilleriez un peu le tout , & lui donneriez pendant quelque temps.

Remarquez que lorsqu'on s'apperçoit qu'un Cheval fatigué que l'on veut rétablir recommence à bien boire , c'est un pronostic qu'il sera bientôt remis.

CHAPITRE XII.

De la nourriture & boisson.

QUand le Cheval vient au monde, sa nourriture est le lait de sa mere, l'année d'ensuite il pâturera l'herbe verte , & lorsque l'herbe manque on lui donne du son , du foin & quelquefois de l'avoine. *Voyez* le Traité du Haras. Ensuite vers quatre ans on le met au sec , c'est-à-dire , on ne le fait plus pâturer , & on le nourrit à l'écurie de foin, de paille & d'avoine , c'est la nourriture ordinaire de tous les Chevaux au sec : on peut leur donner aussi de tous les grains , savoir , du froment , du seigle & de l'orge , & plusieurs autres plantes suivant l'occasion ; mais comme tous ces alimens ont des qualités différentes , il est à propos de faire les remarques nécessaires sur chacun.

Commençons

Commençons donc par la nourriture ordinaire, puis nous détaillerons celles qui ne font qu'accidentelles.

L'avoine eſt la nourriture qui convient le mieux à un Cheval qui travaille ; c'eſt pourquoi on dit Cheval d'avoine, Cheval de peine. Elle le ſoutient & lui donne une chaleur modérée dans le ſang ; la meilleure eſt communément la noire & la plus peſante à la main : l'avoine ne fait que renfler & augmenter dans le grenier ; c'eſt pourquoi il eſt bon d'en faire proviſion.

L'Avoine.

Le foin a différentes qualités, ſuivant le terrain où on l'a recueilli ; il eſt plus ou moins ſucculent & nourriſſant : le foin vaſé ne vaut rien aux Chevaux, il leur met de l'âcreté dans le ſang : le foin trop délicat ne leur convient gueres, il eſt trop nourriſſant ; & quand les Chevaux y ſont accoutumés, ils n'en veulent plus manger d'une autre eſpece, ce qui les fait maigrir. Le foin nouveau, c'eſt-à-dire, qui n'a pas encore ſué, ou qui a été donné avant d'avoir paſſé trois mois au moins dans le grenier, eſt très-dangereux aux Chevaux ; il faut donc leur donner du foin ni trop gros, ni trop fin, ni trop nouveau, ni pourri, ni de regain, mais d'une bonne conſiſtance ; & pour peu qu'il y ait de la pouſſiere dans le foin, il faut le bien ſecouer & même le mouiller, car les Chevaux qui mangent du foin poudreux courent riſque de pouſſe.

Le Foin.

Le foin rend ſouvent pouſſifs les Chevaux qui en mangent trop paſſé l'âge de ſix ans ; mais avant ce temps, on ne court pas ce danger.

Pour peu qu'un Cheval ait de diſpoſition à la pouſſe, il faut lui ôter le foin qui lui eſt pernicieux & ne lui donner que de la paille : il ne faut pas abſolument bannir le foin quand il n'y a pas de raiſon expreſſe pour retrancher cette nourriture, car elle fait boire les Chevaux : il faut donc leur donner un peu de foin avant de boire, quand on ſuit la maxime de le leur épargner, qui eſt fort bonne.

Il n'y a pas de mal de donner plus de foin aux Chevaux étroits de boyaux qu'aux autres, pourvu qu'ils ne ſoient point échauffés ; car cet aliment, en les faiſant boire davantage, leur ouvrira le flanc.

En général, le foin n'eſt bon qu'aux jeunes Chevaux ; il ne fait que de la chair, c'eſt une nourriture lourde qui rend le Cheval pareſſeux ; ce qui a fait dire en proverbe, Cheval de foin, Cheval de rien.

La Paille.

La paille eſt une nourriture très-bonne aux Chevaux ; elle n'eſt pas ſi terreſtre, ni ſi ſubſtancielle que le foin, & fait, une bonne chair : le ſeul inconvénient qu'elle ait, eſt d'augmenter l'encolure à ceux qui ſont ſujets à s'en charger ; hors cela, elle eſt meilleure en abondance que le foin, ſur-tout aux Chevaux de ſéjour ; elle rend la graiſſe plus ferme & le Cheval plus éveillé & léger ; ce qui fait que l'on dit, Cheval de paille, Cheval de bataille.

Pour peu qu'un Cheval ait diſpoſition à la pouſſe, il faut lui ôter le foin qui lui eſt pernicieux, & ne lui donner que de la paille.

Doſe de la nourriture.

On proportionne la nourriture ordinaire des Chevaux à leur taille & à leur travail.

Pour un Cheval de ſelle, de bonne taille, dix à douze livres de foin, onze livres de paille, cinq picotins d'avoine.

Pour un double bidet, ſix à huit livres de foin, huit livres de paille, trois picotins d'avoine.

Pour un bidet, quatre à cinq livres de foin, autant de paille, & deux picotins d'avoine.

Pour deux Chevaux de carroſſe très-grands, trente livres de foin, vingt-quatre livres de paille, & quatorze picotins d'avoine : pour les médiocres, vingt-quatre livres de foin, autant de paille, & dix meſures d'avoine.

Pour un Cheval de manege, ſept livres de foin, huit livres de paille, quatre picotins d'avoine, & de plus deux picotins de ſon à midi.

Ceci eſt la regle ordinaire, mais ſuivant les cas, on peut augmenter ou diminuer, c'eſt-à-dire, ſelon le travail, l'appétit, le plus ou le moins de graiſſe, *&c.* car il s'agit d'entretenir les Chevaux en chair, ſans être ni trop gras, ni trop maigres. Le Cheval en chair eſt plutôt en haleine & plus en état de ſoutenir la fatigue, & ſes muſcles qui ne ſont point enveloppés de trop de graiſſe, en ont plus de jeu ; s'il eſt trop gras, tous les reſſorts de ſon corps ſont obſédés, & ne peuvent ſe mouvoir qu'avec effort ; & s'il eſt trop maigre, ſes muſcles ſe deſſechent & ſe roidiſſent ; s'il n'eſt que maigre, on l'engraiſſera, en lui augmentant ſon ordinaire d'avoine juſqu'à ce qu'il ſoit devenu bien en chair : ainſi donc, quand un Cheval eſt en chair, peu de nourriture lui ſuffit pour l'y maintenir, lorſqu'il ne fait qu'un exercice raiſonnable. Sur ce pied-

là, la nourriture des Chevaux de ſelle doit être proportionnée à leur taille & à leur travail : celle des Chevaux de carroſſe & de tirage, eſt ordinairement plus ample, parce qu'ils ſont plus grands ou plus épais, & celle des Chevaux de manege eſt la moindre de toutes, puiſqu'ils n'ont qu'un travail médiocre, & qu'ils ſont fins.

Quand les Chevaux ne font rien, il ne leur faut que très-peu de nourriture, parce que le ſuperflu ſe tourneroit en humeurs, ce qui cauſeroit des maladies conſidérables.

Quand les Chevaux ſont trop nourris, il arrive ſouvent qu'ils ſe mettent à ſuer dans l'écurie, ſur-tout en dormant ; alors ſi vous ne voyez aucune cauſe manifeſte de cette ſueur, ne manquez pas de leur retrancher de leur nourriture. Quelquefois la cauſe de ces ſueurs provient auſſi de manger leur litiere, ce qu'il faut empêcher le plus qu'on peut ; car cette paille échauffée les fera devenir pouſſifs par la ſuite.

Les nourritures accidentelles ſeches, ſont le ſon, l'orge, le froment, le fénugrec, les féveroles ou haricots, les coſſas de pois gris ſecs, les lentilles herbe & grain, le ſainfoin ſec, la luzerne ſeche, la lande ou le jonc marin, la paille hachée.

Le ſon.

Le ſon eſt proprement la nourriture des Chevaux malades ; c'eſt le plus rafraîchiſſant & le plus aiſé à digérer de tous les alimens des Chevaux ; c'eſt pourquoi celui-ci eſt le plus en uſage après l'avoine.

Plus un Cheval eſt échauffé, plus il lui faut continuer l'uſage du ſon.

Un Cheval qu'on met au ſon ne peut gueres travailler pendant qu'il en mange ; c'eſt une eſpece de diete pour lui qui diminue ſes forces pour le travail ; mais en même tems elle lui rafraîchit le ſang, & le rétablit : ainſi quand les Chevaux ſont fort maigres, il eſt bon, outre leur ordinaire d'avoine, de leur donner, avant de ſe coucher, deux picotins de ſon mouillé.

L'orge.

L'orge en grain concaſſé, ou la farine d'orge, eſt rafraîchiſſante, & de plus très-nourriſſante ; elle fera bien pendant quelque tems aux Chevaux échauffés & maigres avec l'avoine.

Fénugrec.

Le fénugrec eſt un grain émollient & nourriſſant, ainſi mêlé avec l'avoine, il fera un très-bon effet pour rafraî-

chir & redonner du corps à un Cheval échauffé.

Paille hachée. Coupe-paille. La paille hachée & mêlée avec l'avoine, eſt une très-bonne nourriture, moins échauffante que l'avoine pure, & qui convient principalement aux Chevaux altérés du flanc, en mouillant le tout; la doſe de paille hachée, eſt deux jointées de cette paille contre une d'avoine.

Froment. Le froment eſt un grain exceſſivement chaud pour les Chevaux, ainſi il n'en faut gueres faire uſage, car il leur met le feu au corps, & leur cauſe la fourbure & le farcin : il ſe trouve cependant des cas où on en peut uſer modérément, par exemple une jointée de froment, tous les matins avant boire, pendant quelques jours, avec un peu de paille & beaucoup de foin, redonnera du corps à un Cheval étroit de boyaux : la paille de froment dans laquelle eſt reſté beaucoup de grain, peut être donnée au lieu de paille & d'avoine aux Chevaux, pourvu qu'ils ne ceſſent point de travailler.

Feveroles. Les feveroles ou haricots de marais n'échauffent pas tant que le froment, mais elles ſont encore très-chaudes : on les donne par jointées & avec modération, & il faut faire travailler journellement le Cheval.

Sainfoin. Le ſainfoin eſt un foin très-nourriſſant, il engraiſſe les Chevaux & leur donne du courage; il ne faut en donner que la moitié de ce qu'on donneroit du foin ordinaire.

Luzerne, Coſſas de Pois, Lentilles. La luzerne échauffe & engraiſſe les Chevaux; on donne les coſſas de pois gris & les lentilles avec le grain & l'herbe ſeche : tout cela doit être donné en moindre quantité que le foin, & il faut faire travailler les Chevaux qui en mangent, car ces nourritures ſucculentes ne feroient qu'accumuler des humeurs, faute de diſſipation : on en donne auſſi pour redonner du corps aux Chevaux, mais auſſi-tôt qu'ils ont repris corps, il faut les remettre à la nourriture ordinaire, qui eſt avoine, paille & foin.

Lande. Dans les terrains maigres, on cultive une eſpece de genet, dont toutes les feuilles piquent comme celles du genievre, qui ſe nomme de la Lande, de l'Ajonc, du Jonc marin; on le donne aux Chevaux en vert ou en ſec, après en avoir amorti les pointes avec des pilons : cette nourriture eſt aſſez bonne.

Du Vert. Les nourritures qu'on donne en vert aux Chevaux, ſont

deſtinées à les rafraîchir en leur lâchant le ventre & à leur donner par ce moyen du corps; le vert s'emploie donc aux jeunes Chevaux & à ceux qui ſont extrêmement échauffés de fatigue ou autrement. Je ne parle ici que des eſpeces d'herbes que les Chevaux mangent dans l'écurie ; ce qui s'appelle mettre les Chevaux au vert ; car quand on les lâche dans les herbages, on dit qu'on les met à l'herbe & non au vert.

L'herbe & le vert, ſont bons à bien des maladies où je les ai indiqués pour remedes dans le traité des maladies : j'ajoute encore ici, que cette nourriture eſt pernicieuſe ſeulement aux Chevaux pouſſifs, morveux & farcineux.

Quand on met les Chevaux au vert, ce qui arrive toujours au Printemps, l'uſage commun, eſt de ne les point panſer du tout, & de leur laiſſer leur litiere ſans l'ôter de deſſous eux, de façon qu'ils couchent dans leur fange : on prétend que le vert leur profite mieux de cette façon : c'eſt un uſage, c'eſt tout dire, & une pure opinion ſans réflexion, de la part de ceux qui la perpétuent; mais je crois qu'il eſt plus ſenſé de tenir les Chevaux propres ſans les trop tourmenter, & que le vert leur profite également : on les bouchonnera donc du moins tous les matins, & on leur fera litiere tous les ſoirs comme à l'ordinaire; ce ſeroit là mon avis, & je crois que le vert ne leur profitera pas moins. Avant de donner le vert dans l'écurie, il faut commencer à ſaigner les Chevaux, puis le ſurlendemain, les mettre au vert : on coupe le vert à l'heure que la roſée eſt deſſus : cette maxime lâche mieux le ventre aux Chevaux ; puis on le donne par poignée pendant toute la journée, tant qu'ils en veulent manger, car ſi on leur en jettoit une grande quantité devant eux, ils ſouffleroient deſſus & s'en dégoûteroient; ce qui n'arrive pas quand on leur donne petit à petit, & on ne dépenſe pas tant d'herbe. Quand le Cheval eſt bien maigre, il faut lui donner du ſon deux fois par jour, ſinon une fois ſuffit : vous ferez bien même chaque fois que vous donnerez du ſon, de le mouiller & d'y mettre deux onces de foie d'antimoine : cette précaution empêchera premiérement que le vert n'agace les dents, tuera les vers à meſure que cette nourriture les formera, & garantira de la fourbure qui quelquefois prend dans ce temslà, mais qui n'eſt pas dangereuſe, & qu'une ſaignée & un remede pour la fourbure, guérit ſans diſcontinuer le vert.

Obfervez de tenir le Cheval bien chaudement, quand il prend le vert.

L'orge en vert, eft le meilleur vert & le plus en réputation pour les Chevaux : il y en a de deux fortes, celui qu'on appelle efcourgeon, & l'autre fimplement orge : ces deux orges fe donnent, quand ils font en fourreau, c'eft-à-dire, quand l'épi eft prêt à fortir du tuyau : on feme l'efcourgeon en hyver, & il n'eft bon qu'à la fin d'Avril, & l'orge commune fe feme en Mars, & eft propre à donner à la fin de Mai. L'efcourgeon engraiffe plutôt, mais l'orge purge mieux. Il faut femer ces orges, de façon que vous en ayez toujours au point de maturité, pendant tout le temps que vous en donnerez, qui eft ordinairement un mois ou fix femaines : il faut auffi le femer très-épais : à chaque fois que vous donnerez l'orge, il faut toujours la mouiller.

Au défaut de ces orges, on donne le fainfoin, la luzerne, la vefce, les lentilles, le grand treffle, en les coupant en pleine fleur, & enfin l'herbe des prés dans le temps qu'elle eft verte & tendre.

La boiffon.

La feule boiffon des Chevaux, eft l'eau ; l'eau blanche fe donne dans de certains cas : on fait auffi avaler quelquefois du vin.

Toutes efpeces d'eaux ne fe donnent pas indifféremment aux Chevaux, car il y en a qui leur font très-préjudiciables & qui caufent des tranchées très-dangereufes : toutes les eaux vives & crûes leur font contraires, comme l'eau de fontaine, de puits ; mais l'eau de grandes rivieres, d'étangs, de foffés, &c. en un mot, l'eau féjournée & même épaiffe, leur eft bonne.

Quand on eft obligé de donner de l'eau de puits, on la tire bien avant de la donner, & on lui laiffe prendre l'air dans des pierres ou autres vaiffeaux, afin de lui ôter fa crudité : fi on eft preffé, on y met du fon, ou du moins on met la main dans le feau, & on l'y tient quelques minutes : cette façon en diminue un peu la mauvaife qualité : *l'eau de la riviere d'Effone*, fur le chemin de Fontainebleau, eft pernicieufe aux Chevaux ; il faut abfolument y ajouter du fon. L'eau blanche qui n'eft autre chofe que du fon mêlé dans de l'eau, eft la boiffon des Chevaux malades.

Le vin s'emploie pour fortifier & donner du cœur au Che-

val, quand on veut le mener plus loin que de coutume : furtout dans les chaleurs, on lui en fouffle dans la bouche, ou on lui en fait avaler une chopine avec la corne, quand il ne veut pas le boire de lui-même.

CHAPITRE XIII.

De l'Equipage du Cavalier.

CElui qui va monter à Cheval doit s'ajufter de vêtemens deftinés, tant pour fe garantir des accidens que pour être gracieux à l'œil : c'eft en ce cas qu'il faut *mifcere utile dulci.*

Commençons à détailler ces vêtemens par les jambes qu'il faut garantir de la fueur du Cheval, des coups & des chûtes : pour cet effet, on fe fert de bottes, de bottines & de guêtres.

Pl. XII.

Les guêtres A ne doivent s'employer que dans une promenade ou un petit voyage fur un Cheval doux, ou lorfqu'on va tirer, afin de fe moins laffer à monter & à defcendre fouvent de Cheval : on les fait de coutis, de drap, *&c.*

Guêtres.

Les bottines de cuir B font un peu plus de réfiftance que les guêtres, les Marchands qui vont en voyage fe fervent communément de groffes bottines de cuir.

Bottines.

Les bottes molles C s'emploient à la guerre pour les Officiers ; les Dragons font en bottes molles, parce qu'ils combattent quelquefois à pied. Ces bottes fervent encore aux Académies, parce qu'elles donnent de la facilité pour monter & defcendre de Cheval, & pour aider les Chevaux de manege.

Bottes molles.

Les bottes fortes D font néceffaires pour courre la pofte, & pour la chaffe aux chiens courans, parce qu'elles foutiennent un moment la pefanteur du Cheval quand il tombe fur le côté, & laiffent au Cavalier le temps de fe dégager la jambe de fa botte ; & pour les Chaffeurs, elles les garantiffent des coups de branches d'arbres quand ils fuivent les chiens dans le bois.

Bottes fortes.

Les bottes, bottines ou guêtres doivent être armées d'une paire de bons éperons, dont les molettes foient à fix pointes 2,

Eperons.

& non en roues 3 ; car ceux-ci ne font que chatouiller & inquietent plutôt un Cheval qu'ils ne le font avancer, au lieu que les premiers le piquent véritablement & le déterminent : les petits éperons quarrés à 4 ou 5 pointes, que les Marchands de guêtres cousent au bas des guêtres, n'ont presque aucun effet.

Gants & habillement.

Il n'est pas séant de monter à Cheval sans avoir des gants dans ses mains : l'habit qui servira quand on monte à Cheval, ne doit point être serré ; il siéroit très-mal : il faut qu'il soit large ; la redingotte fait un très-bon effet par cette raison.

Précautions.

Si vous entreprenez quelque voyage, ou bien même par précaution, il faut vous munir de quelques crochets de gourmette, de morceaux de feutre pour mettre sous la gourmette, en cas que le Cheval s'écorche la barbe, d'un fer à tous pieds, d'un couteau à poinçon pour percer des trous, & de quelques boucles de sangles.

Fouets.

On ne monte jamais à Cheval sans gaule ou sans fouet ; on se sert de la gaule au manege & pour dresser les jeunes Chevaux ; du fouet à l'Angloise 5, pour la promenade & les voyages ; du fouet de chasse 6, quand on va à la chasse, tant pour se garantir des branches, que pour châtier ou arrêter les Chiens courans ; & du fouet de poste 7, quand on courre la poste.

CHAPITRE XIV.

De l'équipage du Cheval de selle.

COmme les Chevaux en général servent à bien des usages, chacun de ces usages exige un équipage ou harnois particulier ; le Cheval de selle aura ici la préférence, puisqu'il sert aux usages les plus nobles : c'est pourquoi, après avoir traité de l'embouchure qui sert à plusieuts sortes de Chevaux, je détaillerai la selle & tout le reste de l'équipage du Cheval de selle, après quoi je passerai aux autres especes de harnois.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De l'embouchure & de tout ce qui sert à la tête du Cheval de selle.

AVant de parler des différentes especes d'embouchures, il est nécessaire de détailler les noms de chaque partie qui compose toute la bride. Pl. XII.

L'embouchure est premiérement soutenue en sa place par la monture de la bride : cette monture est de cuir, & a plusieurs parties qui ont chacune leurs noms particuliers. La monture.

La têtiere ou le dessus de tête *a*, est la partie qui pose sur le haut de la tête derriere les oreilles. La têtiere.

Les porte-mors ou les montans de la bride *b*, sont les deux cuirs qui, passant dans les yeux du mors, le soutiennent à sa place, chacun a une boucle pour pouvoir hausser ou baisser le mors. Les porte-mors.

Le frontail *c* est le cuir qui traverse le front au-dessus des yeux, & qui est attaché à la têtiere des deux côtés; il n'a point de boucles. Le frontail.

La sous-gorge *d*, est le cuir qui part de la têtiere, & dont on entoure la jonction de la ganache au col, l'ayant attaché à une boucle du côté du montoir. La sous-gorge.

La muserole *e*, est le cuir qui entoure le milieu de la tête du Cheval, & qui se boucle du côté du montoir. La muserole.

Les rênes enfin *ff*, sont deux cuirs qui, d'un bout, se bouclent aux anneaux des tourets des branches; & de l'autre, sont jointes & liées ensemble. Les rênes.

Le bouton *g* est une espece d'anneau de cuir qu'on peut couler tout le long des rênes. Le bouton.

Les porte-mors, comme nous venons de dire, passent dans les yeux de la bride : ainsi, l'œil *aaaaaa* est la partie la plus haute de la bride : cet œil, comme toutes les parties que nous allons détailler, sont de fer étamé. Pl. X. L'œil.

Aux yeux est attaché du côté du montoir, le crochet *b* de la gourmette, & de l'autre côté la gourmette même qui tient à l'autre œil par un esse *c*, & qui est composée de mailles de fer 6666 & de deux maillons 33, destinés à entrer dans La gourmette L.

le crochet *b*, quand on veut mettre la gourmette en ſa place, laquelle eſt d'entourer la barbe.

Le banquet. Au bas de l'œil ſe trouve le banquet *ddd*, qui n'eſt autre choſe qu'un eſpace vuide, terminé du côté de la gourmette par un arc ou demi-cercle, qu'on appelle l'arc du banquet *ddd*, & vis-à-vis de cet arc, par une partie droite, qui ſe nomme la broche du banquet *e*.

C'eſt auſſi au banquet que vient s'attacher le gros bout *fff* de chaque côté du mors, ce gros bout du côté où il eſt recouvert par la boſſette, s'appelle le fonceau; & la partie qui touche ſur la barre, s'appelle le talon *g*.

Le mors. Le mors eſt le fer qui entre dans la bouche du Cheval : il s'en compoſe de pluſieurs façons : les plus utiles à préſent, ſont le canon briſé A, la gorge de pigeon briſée B, le canon ſimple, canne ou canon à trompe C, la gorge de pigeon D, le mors à porte E, & le pas d'âne F.

La branche. Du bas du banquet part la branche, dont le corps lui-même eſt nommé de différens noms, ſuivant les contours qu'il décrit. Quand la branche ſe recourbe en partant du banquet, on appelle la courbure qu'elle décrit, le coude de la branche *h* : lorſqu'elle fait un retour vers ſon milieu, ce retour ſe nomme le genou ou jarret *ii* : enſuite vient la gargouille *ll*, qui eſt une eſpece d'anneau biſarrement allongé, au bas duquel eſt un trou, dans lequel on met une eſpece de clou, appellé le touret *mm*, qui joue dans le trou, & dont la queue recourbée ſoutient un anneau qu'on appelle l'anneau du touret *nn*, auquel ſe boucle la rêne : les deux branches ſont jointes l'une à l'autre par deux chaînettes *oo*, quand les branches ſont longues, ou par une ſeule, quand elles ſont courtes, qui les empêchent ds s'écarter l'un de l'autre; on les joint auſſi par de petites barres de fer.

La ſous-barbe. La ſous-barbe *p* eſt une piece de fer, qui prend du fonceau au bas du coude de la branche, & qui ne ſert qu'à attacher l'oreille du bas de la boſſette, aux branches coudées.

Les boſſettes. Les boſſettes *qqq* ne ſervent que d'ornement, & ſont faites pour cacher le banquet & le fonceau du mors; elles ſont attachées à l'œil & à la branche, ou à la ſous-barbe par leurs oreilles *rr*.

Après avoir montré & défini toutes les parties de l'embouchure & du mors du Cheval, il eſt queſtion maintenant d'ex-

pliquer à quoi sert toute cette machine, & pourquoi elle est composée de tant de pieces qui ont chacune un usage particulier & nécessaire : toutes ces pieces cependant se réduisent à trois principales : savoir, le mors *m*, premiérement destiné à appuyer sur les barres de la bouche, à un doigt au-dessus du crochet, & non plus haut, de peur de foncer les levres du Cheval : la gourmette *f* qui est faite pour faire appuyer le mors, par le moyen des branches Q & de l'œil *a*, qui forment une espece de bascule, laquelle pressant par dedans & par dehors la région du menton du Cheval, le contraignent, à cause de la douleur plus ou moins grande que lui cause le Cavalier en tirant les rênes, à lui obéir & à agir suivant sa volonté : ainsi l'emploi du mors est de porter sur les barres ; les branches & l'œil servent à l'y faire porter, & la gourmette à l'y faire appuyer. Or, comme les barres des différentes bouches sont plus ou moins sensibles, on a formé de différentes embouchures, suivant les diverses qualités & conformations intérieures de ces bouches. Anciennement, on avoit tant d'égard aux moindres variations des levres, de la langue, & même des différens degrés de sensibilité les plus subtils, & jusqu'aux moindres inclinations du Cheval, que pour chacun de ces cas, on avoit imaginé un mors différent : mais on a reconnu depuis quelque tems cet abus, parce que ces mors égaroient à la fin, ou endormoient la bouche du Cheval ; & on a vu qu'avec trois ou quatre especes d'embouchures, on conduisoit également un Cheval, non tant par le mors, que par l'art de ménager la bouche, & que par conséquent tout ce fatras de mors étoit superflu ; ainsi, pour toutes sortes de bouches, on n'a à présent que le canon simple brisé & non brisé, la gorge de pigeon brisée & non brisée. A l'égard du mors à porte & du pas d'âne, il n'est gueres en usage que pour les Chevaux de carrosse. J'ai dessiné un mors à miroir G, qui peut servir quand un Cheval de carrosse passe sa langue par-dessus son mors, pour l'en empêcher.

Usage de la bride.

Les différens mors.

Outre ce que je viens de dire du mors, de quelque espece qu'il soit, qui est, qu'il doit porter à un pouce du crochet, sur les barres : il faut observer encore qu'il n'excede pas trop la bouche de chaque côté, & aussi qu'il ne soit pas trop court, de façon que les levres soient prêtes à recouvrir les bossettes,

Positions du mors.

quand cela arrive, on dit qu'un Cheval boit sa bride, ce qui est disgracieux.

Les différentes gourmettes.

Les grosses gourmettes rondes H sont les plus douces: les gourmettes fines sont plus rudes, parce qu'elles serrent plus exactement: les gourmettes quarrées L sont très-rudes à cause de leurs quarres: les gourmettes à charnieres K sont quasi hors d'usage, elles sont plus douces que les gourmettes quarrées; & comme elles sont difficiles à faire, on se sert mieux de gourmettes rondes: la plus rude de toutes les gourmettes, est celle du mors à la turque MM, celle-là tient au mors dans la bouche, & en ressort pour entourer le menton: on ne doit s'en servir qu'à un Cheval qui a la bouche perdue, & qu'on ne sauroit retenir par aucune espece de bride; il en est de même de la gourmette N à ciguette, dont les pointes de fer entrent dans le menton, quand on tire la bride.

Positions de la gourmette.

La gourmette doit porter précisément au-dessous de l'os de la barbe, pour faire son effet; car si elle pose plus haut, c'est-à-dire, sur l'os, le Cheval la sentira peu; il en est de même si elle portoit sur le menton. Il y a façon de mettre la gourmette, c'est-à-dire, de faire entrer le maillon dans son crochet: toute gourmette a un plat qui est un côté qui n'est pas bossu; c'est ce plat qui doit toucher au Cheval: il faut aussi que la gourmette soit proportionnée au tour qu'elle doit faire, de façon qu'elle ne serre pas la barbe, quand on l'accroche par le deuxieme maillon, qui est toujours celui qui doit servir pour le mieux.

Ressort de la gourmette.

Quelques personnes font attacher & souder un ressort de fer *b*, au haut du crochet de la gourmette, ce qui forme une espece de porte-mousquet, qui empêche la gourmette de sortir, quand elle est une fois mise.

De l'œil.

Plus l'œil, qu'on appelle aussi l'œil du banquet, est bas & renversé en arriere, moins la gourmette a d'effet; & au contraire, plus il est haut, & plus la gourmette agit sur la barbe.

Des branches.

Il se fait de plusieurs sortes de branches; savoir la buade ou branche à pistolet O O O, qu'on forge plus ou moins longue; celle-là tombe tout droit: c'est la plus douce des branches; & plus elle est longue, plus elle est douce. Le filet P, qu'on met à un Cheval pour le faire sortir en main, est une espece de bride à longues branches ou buade: les Mar-

chands de Chevaux font ſortir leurs Chevaux avec des filets très-longs de branches, afin que leurs garçons leur ſoutiennent toujours la tête haute. Enſuite viennent les branches courbées, plus ou moins hardies QQQ, c'eſt-à-dire, qui avancent plus ou moins en devant ; celles qui avancent le plus ſont les plus rudes : plus le coude eſt grand, plus elles ont de force : celles qui ont un genou & un jarret, s'appellent branches à la Françoiſe : celles dont le touret n'eſt pas tout à fait au bas de la gargouille, s'appellent à la connétable Q *y* ; & celles qui n'ont point de genou, s'appellent à l'œil de perdrix Q *x* : les branches flaſques R ſont celles qui ſont courbées du côté du cou, & celles-là ont très-peu d'effet.

L'ordonnance de l'embouchure.

Après ce que nous venons de dire, l'ordonnance de l'embouchure conſiſte à donner toujours à un Cheval la bride la plus douce, & qui lui faſſe cependant effet ; enſuite c'eſt au cavalier à ménager ſi bien la bouche de ſon Cheval, qu'il la lui rende par ſes bonnes leçons, auſſi agréable qu'elle peut le devenir ; enfin le plus court moyen eſt d'eſſayer pluſieurs mors à un Cheval, & de s'en tenir à celui qu'on ſent qui lui va le mieux, & qui le maintient dans la plus belle ſituation, ſans le gêner, quelque eſpece de bouche qu'il ait.

Il y a des Chevaux qui ont la mauvaiſe habitude de prendre une branche de la bride avec les levres, comme pour jouer avec ; c'eſt une eſpece de tic fort incommode au cavalier : pour empêcher cela, il n'y a qu'à attacher deux cuirs fins au banquet, ſous les boſſettes, & on les agraffe l'un à l'autre dans le milieu, cela ſe trouve au-deſſus de la gourmette : on verra que le Cheval ne peut plus prendre la branche, parce que cette invention la fait tourner en dehors.

Comme les Chevaux de carroſſe ont communément la bouche plus forte que les Chevaux fins, les barres plus charnues & moins ſenſibles ; à ceux-là, il faut des mors qui ſe faſſent ſentir, le tout en proportion de leurs bouches, à celle des Chevaux fins, obſervant toujours ce que je viens de dire.

Les Chevaux de tirage s'embouchent avec des mors creux de fer S, ou des billots de bois.

Les bridons.

Aux Chevaux de ſelle ſeulement, on met un bridon dans la bouche : ce bridon eſt une eſpece de petit mors fort léger, briſé au milieu, qui s'appelle bridon Anglois T, ou bien il

eſt compoſé de trois pieces, & briſé en deux endroits ; celui-ci ſe nomme bridon François V : ſa monture conſiſte en deux montans 77, attachés aux anneaux du bridon, un frontail 8, & une rêne 9. Ce bridon eſt une piece néceſſaire à un Cheval de ſelle : premiérement, en ce que ſi une rêne vient à ſe caſſer, ou qu'il arrive quelqu'autre accident à la bride qui la rende inutile, ſi on n'avoit pas de bridon, on ſe trouveroit à la merci du Cheval, & on courroit quelquefois riſque de la vie ſur un cheval ardent ou animé, qui s'en iroit à ſa volonté où bon lui ſembleroit, au lieu qu'alors on ſe ſert du bridon pour le diriger ou pour l'arrêter : de plus, c'eſt au moyen du bridon qu'on rafraîchit & qu'on ſoulage la bouche du Cheval, en rendant de tems en tems la main, & prenant le bridon.

Pl. XXIV. Fig. C.

Pl. X. Gros bridons.

On commence à monter les jeunes Chevaux avec de gros bridons X, pour les accoutumer à avoir du fer dans la bouche, afin qu'ils puiſſent ſouffrir plus aiſément la bride par la ſuite. Les Anglois montent & courent leurs Chevaux en bridon, afin de leur donner plus d'haleine, & qu'ils puiſſent aller plus vîte & plus long-tems ; ce n'eſt point notre maxime, celle-là n'eſt bonne que ſur un terrain bien uni ; car dans tout autre il y auroit du danger de faire des chûtes dangereuſes, puiſqu'un Cheval, en cette ſituation, s'en va ſur les épaules, & le nez haut, & qu'il ne ſe ſert point de ſes hanches : d'ailleurs cette façon de courre ne nous paroît pas avoir beaucoup de grace : nous voulons au contraire que les épaules ſoient ſoulagées aux dépens des hanches qui doivent partager une partie du travail, que le bout du nez ſoit bas & le cou élevé.

Le maſtigadour.

Le maſtigadour Y eſt une eſpece d'embouchure, mais qui ne ſert que dans l'écurie ; on met le Cheval au maſtigadour pour le faire écumer, par conſéquent lui décharger le cerveau, l'empêcher de manger & lui donner apétit : on le tourne pour cet effet en ſa place, & on lui laiſſe le maſtigadour dans la bouche plus ou moins de tems, ſelon les cas.

CHAPITRE XVI.

Des Caveſſons.

IL ſe fait de trois ſortes de caveſſons ; celui qui ſert à plus d'uſages, eſt le petit caveſſon ou le caveſſon à charniere, ou à trois anneaux, *fig. a.* Le caveſſon eſt, pour ainſi dire, une eſpece de muſerole de fer ſur le nez, & de cuir ſous la ganache, tenue en ſa place par deux montans de cuir & un frontail : les plus commodes ſont de fer à charniere, c'eſt-à-dire, qui ſe briſent des deux côtés du chanfrein du Cheval : on rembourre ce fer III, de peur qu'il ne le bleſſe, & on laiſſe ſortir au travers de la rembourrure les trois anneaux 444, dont un ſur le nez, & les deux autres aux deux côtés ; quand on veut trotter un jeune Cheval autour du pilier, on paſſe une longe de corde dans l'anneau du milieu, & le Palefrenier tenant le bout de cette corde, ſe met au centre du rond que le Cheval décrit en trottant ; quand on veut promener un Cheval malade ou autrement en main, le même anneau du milieu ſert de même, le Palefrenier s'éloignant du Cheval autant & ſi peu qu'il veut, *&c.* Les deux anneaux des deux côtés ſervent à mener un Cheval avec deux longes de corde, tenues à droite & à gauche, par un ou pluſieurs Palefreniers : on ſort ainſi un étalon dans le temps de la monte, pour aller à la jument, *&c.*

PL. XXIV.

PL. X.

Le gros caveſſon, *fig. h*, n'a qu'un uſage, qui eſt celui du pilier au manege : quand on veut mettre un Cheval entre deux piliers, on l'attache aux piliers par le moyen de ce caveſſon fait d'un gros cuir fort large : le deſſus de la tête eſt quelquefois rembourré, mais la muſerole l'eſt toujours, parce qu'on met ce caveſſon par-deſſus la bride du Cheval, des anneaux de ce caveſſon, partent deux longes de corde qui s'attachent aux piliers.

PL. XXIV.

Le troiſieme caveſſon s'appelle à ciguette IIII, c'eſt-à-dire, à pointes en dedans ; il eſt de fer & tout d'une piece ; on ne pourroit gueres s'en ſervir que quand on mene en main un Cheval trop fougueux.

PL. X.

CHAPITRE XVII.

Des licous, des lunettes & de tous les autres uſtenſiles du garde-meuble.

Pl. XXIV.

IL y a trois ſortes de licous qui ſervent aux Chevaux, ſavoir, le licou de corde *g*, le licou de ſangle *f*, & le licou ordinaire de cuir *e*; on ne ſe ſert gueres que dans un haras des deux premiers; le troiſieme, qui eſt celui de cuir, ſert aux Chevaux de ſelle & de carroſſe; le licou de corde n'a qu'une têtiere & une muſerole; le licou de ſangle eſt compoſé de même; il a de plus une petite corde qui ſert de ſous-gorge, & un anneau de ſangle 2 à la muſerole, dans lequel on met une corde pour attacher le Cheval.

Les licous de cuir ſont à une ou à deux longes; ils ſont compoſés d'une têtiere avec frontail & muſerole; les montans & la muſerole vont s'attacher ſous la ganache, au même anneau de fer 3, & ſont joints ſur le côté par deux paſſans 44. On met une ou deux longes de cuir ou de fer à cet anneau; la longe de fer ſe met lorſque le Cheval ronge le cuir.

Si les Chevaux ſont ſujets à ſe délicoter: voici un licou excellent *l*, & avec lequel jamais un Cheval ne ſauroit ſe délicoter; à celui-ci il n'y a point de ſous-gorge, ou plutôt il y en a deux qui vont ſe croiſer & ſe rendre à deux anneaux quarrés 55, qui ſont au bas des montans, auxquels anneaux tiennent auſſi le devant & le derriere de la muſerole; une eſpece de bouton plat & lâche 6, aſſemble le milieu de cette croiſée, qui ſe trouve au-deſſous des os de la ganache, vers la fin du canal; quand le licou eſt en place, on attache les longes aux deux anneaux quarrés 55.

Pl. IX. Des lunettes.

Les lunettes CC ſe mettent à la tête des Chevaux dans quelques occaſions où on ne veut pas qu'ils voient, ſoit où on les mene, ſoit ce qu'on veut leur faire: ce ſont deux eſpeces de petites aſſiettes de cuir, dont le dos eſt du côté du ſpectateur; elles ſont jointes enſemble par un deſſus de tête, une ſous-gorge & un frontail; le dedans eſt doublé d'une ſerge verte, afin que l'œil ne ſoit point bleſſé.

Ce

Ce que j'appelle uſtenſiles du garde-meuble, eſt ce qu'on y va chercher quand on en a beſoin, comme couvertures, ſelles, bâts, caveſſons à trois anneaux *a*, bridons, *b*, *c*, brides, *d*, licols de cuir, *e*, *l*, licols de ſangles *f*, licols de corde, *g* gros caveſſons de piliers *h*, maſtigadours *i*, trouſſe-queue K, pour les ſauteurs de manege, la potence ou toiſe pour meſurer la taille des Chevaux BB, la chambriere *u*, pour faire trotter les poulins, & pour les ſauteurs entre les piliers: du reſte, on renferme dans les gardes-meubles de manege, l'épée *o* qui ſert à enlever la tête *x*, en courant à toute bride, le javelot *p* pour percer la tête de Méduſe *s*, le dard *q* pour lancer à la tête *r*, la lance *t*, pour courre la bague *n*; on en courre ordinairement cinq, dont la premiere & la plus grande s'appelle la porte-cochere, & la plus petite le pucelage.

Uſtenſiles du garde-meuble.

Pl. XXIV.

CHAPITRE XIX.

De la ſelle & de tout ce qui ſert au corps du Cheval de ſelle.

AVant de parler de la ſelle même, il eſt néceſſaire de connoître la fondation ſur laquelle elle eſt bâtie. Cette fondation eſt de bois de hêtre, & c'eſt d'elle que dépend principalement la bonne ou mauvaiſe façon de tout le reſte de la ſelle; on appelle cet aſſemblage de bois de hêtre des arçons AAA; il eſt compoſé de onze pieces de bois, dont les principales à l'arçon de devant, ſont le garrot ou l'arcade *b*, les mammelles *ccc* & les pointes *dddd*; les bannes *eeee* joignent l'arçon de devant à celui de derriere; les arçons de derriere ſont plus ouverts que ceux de devant, & ſont compoſés des pointes & du pontet *f*. Voilà ce qui eſt néceſſaire au Cheval; & pour le Cavalier, on a ajouté à l'arçon de devant les lieges *ggg* & le trouſſequin *hh* à l'arçon de derriere; l'arçon de devant eſt ferré en deſſous d'un bande de tôle ou de fer H. Les lieges ſont maintenus enſemble par une bande de fer *i*, les portes-étrivieres *ll* ſont clouées aux bandes, ainſi que deux boucles à chacune *m m m m*, pour y mettre les contre-ſanglots qui doivent attacher les ſangles: on ſoutient le trouſſequin quand on en met un avec deux petites bandes de fer *nnn*:

Pl. XI.

Arçons.

j'oubliois de dire qu'on appelle le collet de l'arçon, l'épaiſſeur du garrot *o*.

Panneaux. Sur ce bâtis de charpente, on forme la ſelle des parties qui la compoſent ; les panneaux *fig.* B. AA, ſont très-eſſentiels ; ce ſont deux couſſins rembourrés qui touchent immédiatement le Cheval ; on les voit en renverſant la ſelle : les quartiers *fig.* C. B, cachent les arçons des deux côtés en deſſus, & garantiſſent les cuiſſes du Cavalier, des ardillons, des ſangles & de la ſueur du Cheval : on les fait de cuir, de drap ou de velours : ils ſont ſurmontés du ſiege qui eſt ordinairement rembourré C. Au bout du ſiege en devant, on garnit les lieges, s'il y en a, avec des battes rembourrées D ; & ſi on a mis à l'arçon un trouſſequin, on le rembourre auſſi : on attache un pommeau F, quand on veut en avoir un au-deſſus du garrot de l'arçon ; & on met au pontet un anneau de cuir, ou de fer quarré G, pour y paſſer la croupiere H ; on attache à l'arçon de devant les crampons de piſtolets *fig.* D. I, & des boucles qui tiennent la potence *fig.* C. LL, du poitrail M, & alors la ſelle eſt faite & garnie : quand on y a ajouté les étrivieres N, & étriers O, deux ſangles PP, & un ſurfaix Q, un poitrail M, & une croupiere H.

(Marginal notes: Quartiers. — Siege. — Battes. — Trouſlequin. — Pommeau. — Croupiere. — Porte-piſtolets. — Poitrail. — Etrivieres, étriers, ſangles.)

Venons à préſent aux ſelles qui ſont en uſage pour les voyageurs ou pour la guerre, c'eſt la ſelle à la royale, & celle à trouſſequin, qui ſert aux valets, à la cavalerie, aux dragons, *&c.*

Selle à la royale. La ſelle à la royale *fig.* D, eſt compoſée d'un arçon, de battes & d'un trouſſequin, les quartiers ſe font de velours, de drap ou de rouſſi : on orne communément ces ſelles de galons, treſſes & franges.

Selle à la trouſſequin. La ſelle à trouſſequin eſt une ſelle plus groſſiere ; elle eſt compoſée de deux arçons avec des bandes : ſi c'eſt pour la cavalerie, il faut que ces bandes ſoient ferrées deſſus & deſſous, à cauſe des trouſſes que les cavaliers portent ; leſdites ſelles ſont faites d'un cuir de réſiſtance : on met deux crampons, dans leſquels on paſſe deux courroies à boucles, pour attacher les valiſes ou trouſſes, quatre crampons de piſtolets & un porte-mouſqueton : on y ajoute auſſi l'étui à mettre une hache, & une bêche pour les dragons : & comme ils mettent quelquefois pied à terre pour com-

battre, on ajoute un crampon à l'arçon de devant, dans lequel on paſſe une courroie qui va d'un Cheval à l'autre : ces courroies attachent ainſi tous les Chevaux enſemble.

La ſelle à piquer *fig.* E, n'eſt en uſage qu'au manege, elle eſt compoſée de deux arçons avec des bandes de fer : on attache les deux grandes bandes aux arçons, à treize pouces de ſiege ; on coud les battes de derriere avec un fond de bois que l'on garnit de toile, qu'on embourre avec de la paille ou foin piqué, à ſix rangs de piquûres pour les rendre fermes, puis on les garnit par-deſſus de cuir ; les battes de devant ſont ajuſtées de même ; ces battes avec celles de derriere étant fort hautes, enchâſſent, pour ainſi dire, entre elles les cuiſſes du cavalier, & augmentent ſa fermeté : on met les étriers à cette ſelle, par le moyen d'un chapelet *fig.* F, dont on paſſe la couronne autour du pommeau : chaque académiſte a ſon chapelet à la main, qu'il met ſur chaque Cheval qu'il monte, & qu'il ôte quand il en deſcend ; par ce moyen, les étriers ſont toujours à ſon point.

Selle à piquer.

La ſelle raze ou demi-Angloiſe, & la ſelle Angloiſe, ſont celles dont communément les chaſſeurs ſe ſervent comme plus légeres & moins embarraſſantes.

La ſelle raze *fig.* C, eſt un arçon compoſé tout de bois, avec deux petits lieges qui ſont collés ſur l'arçon de devant, auxquels on ajuſte des battes ; il n'y a ni battes ni trouſſequin derriere : on met aux arçons des portes-étrivieres doubles, pour y attacher double étrier & étriviere ; les ſeconds étriers, qui ordinairement ſont à l'Angloiſe, ſont attachés à un porte-étrier de cuir qui tient à l'arçon de derriere, & que le cavalier a mis à ſon point ; ainſi ſi ſon étrier ſe caſſe ou ſe défait, il ne fait que détacher cet autre étrier qui lui ſert à la place du premier.

Selle raze ou demi-Angloiſe.

La ſelle Angloiſe ou à l'Angloiſe *fig.* G, eſt une ſelle dont l'arçon eſt fort petit : les quartiers araſent les bandes de l'arçon venant à rien à l'arçon de derriere : le ſiege eſt coupé en deux pieces juſtes enſemble, avec un jonc de cuir ou de ſoie, & couſu tout autour des quartiers : le ſiege & les quartiers étant ainſi couſus enſemble, on les applique, on met les portes-étrivieres doubles, & deux ou trois contre-ſanglots de chaque côté pour les ſangles : on ne met à cette ſelle ni poitrail ni croupiere.

Selle Angloiſe.

Comme la ſelle à baſque & la ſelle de courſe ſont des eſpeces de ſelles Angloiſes, je vais les décrire tout de ſuite.

Selle à baſque.

La ſelle à baſque ſe fait plus moyenne que la ſelle Angloiſe ; les quartiers ſont coupés fort petits, & la genouilliere eſt coupée en rond : on met un entre-jambe que l'on cloue à l'arçon pour éviter le danger des boucles.

Selle de courſe.

La ſelle de courſe ne ſert qu'aux courſes de Chevaux, qu'on veut faire courre l'un contre l'autre ; celle-ci eſt très-petite & exceſſivement légere ; elle reſſemble en miniature à la ſelle à baſque : on met le faux ſiege fort mince ; on poſe les quartiers & le ſiege tout enſemble : on les colle ſur la feutrure ; on rabat la ſelle ſur l'arçon tout autour, & on l'y cloue ; on fait une paire de panneaux très-minces : quand ils ſont rembourrés & poſés, on fait fondre de la poix noire, & on en enduit tout le deſſous des panneaux, pour que cette poix prenne ſur le poil du Cheval, quand il fera ſa courſe: quand la courſe eſt finie, on raſe l'endroit où le poil eſt imbu de poix.

Selle de femme.

On appelle ſelle de femme, *fig.* H, une ſelle faite exprès pour ſervir aux femmes qui ne montent point à Cheval, jambe deçà, jambe delà ; c'eſt une ſelle à arçon de bois ; l'arçon de devant ſe fait à col d'oie *aa*, & on y ajoute une main de fer *bb* que la femme empoigne, quand elle eſt aſſiſe ſur la ſelle : on ajoute encore un petit couſſinet *cc* devant la ſelle ; & on met une houſſe en ſouliers, qui s'attache à un petit crampon qui eſt à l'arçon : il n'y a à cette ſelle qu'un étrier qu'on rembourre.

Il ſe fait d'autres eſpeces de ſelles moins conſidérables, qui ſervent à différens uſages, comme la ſelle de poſte, la ſelle de poſtillon, la ſelle pour les couriers de malles, la ſelle des fourgoniers.

Selle de poſte.

La ſelle de poſte eſt compoſée d'arçons de bois, avec deux grands lieges que l'on garnit de cuir, qui ſervent de battes : le trouſſequin eſt de deux pouces & demi de hauteur : les deux bouts rabattus, ledit arçon a ſeize ou dix-ſept pouces de longueur : on fait le ſiege de peau de mouton paſſée à l'huile, & on coud deux entre-jambes ſur les quartiers de ladite ſelle : on coud des bourſes derriere ladite ſelle aux quartiers, pour mettre ce qu'on veut dedans : les ſangles, la croupiere & le poitrail ſont de cuir blanc.

La selle de postillon, est composée d'un arçon de bois à troussequin, faite de cuir noir, qui accompagne les harnois de Chevaux de carrosse : on met des bourses sur les quartiers pour la commodité du postillon ; les sangles sont de cuir, & la croupiere sera conforme aux harnois de carrosse.

Selle de postillon.

La selle des couriers de malles, est composée de deux arçons fort épais, avec de longues bandes de fer fort épaisses, où il y a trois boucles, avec des chapes de fer, qui sont rivées aux bandes : on met au troussequin, qui a dix pouces de hauteur, quatre équerres de fer clouées aux bandes & au troussequin, pour empêcher que l'arçon ne casse, à cause de la malle qu'on met derriere la selle. Le siege est de chamois ou de veau ; il releve beaucoup du devant : on met quatre crampons de pistolets à l'arçon de derriere, pour y attacher la malle : on fait un grand coussinet à garde-flanc, fort épais, avec deux barres de bois qu'on lie sur ce coussinet, & qu'on attache avec des courroies qui percent tout au travers du coussinet : on ajoute à cet équipage quatre courroies d'un pouce de large, & de six pieds de long pour lier la malle.

Selle des couriers de malles.

La selle des fourgoniers, est une selle à arçons de bois sans lieges, avec un fort petit troussequin : les quartiers de cuir lissé, le siege de veau noir.

Selle de Fourgonier.

Après avoir décrit la façon de plusieurs especes de selles, & à quel usage on les met, voyons maintenant ce qu'il faut pour qu'une selle soit bien faite & commode en même tems au Cavalier & au Cheval, ce qui dépend beaucoup de l'arçon bien fait & bien choisi. L'essentiel pour le Cheval, est que la selle porte par-tout également ; c'est pourquoi il faut que les arçons ne soient ni trop ouverts ni trop serrés d'une pointe à l'autre, tant celui de devant que celui de derriere : c'est cette tournure juste des arçons qui en fait le mérite ; car si les pointes serroient trop, les mammelles ne toucheroient point, & si les pointes étoient écartées, la selle fouleroit sur les mammelles, & feroit venir des cors : enfin il faut que la pression soit égale, depuis l'endroit où l'arçon commence à poser sur le Cheval, qui est près du garrot & des rognons, jusqu'où il se termine, qui est à la moitié de l'épaule & sur les dernieres côtes, le tout quand les panneaux sont posés, lesquels panneaux doivent empêcher l'arçon de toucher sur le garrot, sur l'épine du dos qu'on appelle gallone, en terme de sellier, & sur le milieu des deux rognons.

Construction des selles.

Les panneaux ſe rembourrent avec du crin, de la bourre de cerf ou de bœuf; celle de cerf eſt préférable à celle de bœuf, parce qu'elle s'endurcit moins à la ſueur ; il faut qu'ils ſoient rembourrés bien également, & que la toile ſoit déliée, car la groſſe s'endurcit d'abord à la ſueur : il eſt donc queſtion que les panneaux éloignent aſſez du Cheval le haut des arçons, & qu'ils empêchent les côtés de porter à cru ſur ſon corps; pour cet effet, deux doigts de rembourrure ſont ſuffiſans, davantage nuiroit au Cheval & au Cavalier, par les raiſons que nous allons dire, quand nous parlerons de la maniere dont il faut que la ſelle ſoit faite pour la commodité du Cavalier.

Proportions des ſelles.

Or voici ce qu'il faut obſerver pour que la ſelle ſoit commode à l'Homme. 1°. Qu'elle ſoit proche du Cheval, de façon qu'entre les cuiſſes de l'Homme & le corps du Cheval, il y ait le moins de diſtance que faire ſe pourra, parce que plus on s'éloigne de l'origine du mouvement, plus il devient étendu : ainſi plus l'Homme ſera loin du Cheval, plus le mouvement du Cheval ſe fera ſentir à l'Homme, & par contre-coup plus le mouvement que l'Homme endurera, fatiguera le Cheval : ainſi, comme je viens de dire, deux doigts de rembourrure aux panneaux ſont ſuffiſans, ce qui élevera l'homme au-deſſus du garrot du Cheval, de deux ou trois doigts tout au plus, qui eſt la diſtance ou le vuide qu'il doit y avoir au milieu, depuis le garrot juſqu'aux rognons : il faut auſſi que l'arçon n'ait qu'un pouce de collet.

2°. Il faut que la ſelle ſoit longue ſur bandes ; les bandes ſont de bois ou de fer, il faut qu'elles ſoient aſſez longues pour qu'on puiſſe être aſſis entre les deux arçons, & qu'on ne porte pas ſur l'arçon de derriere où on ſeroit aſſis durement & incommodément : les bandes doivent être auſſi près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant; car ſi elles ſont attachées trop bas & éloignées l'une de l'autre, elles éloigneront l'Homme du Cheval, & elles l'incommoderont quand il voudra ſerrer les cuiſſes : il faut auſſi qu'elles ſoient rapées, en adouciſſant à l'endroit des cuiſſes, afin qu'elles rencontrent ces bandes à plat, & non en tranchant.

3°. Il faut auſſi pour la commodité du Cavalier, que la ſelle ne ſoit gueres plus élevée ſur le devant que ſur le derriere : ſi elle eſt trop haute du devant l'Homme eſt aſſis ſur le crou-

pion, & a les reins fatigués ; si c'est du derriere, elle le porte en devant, lui donne une situation très-désagréable & très-mauvaise : cette situation & cette conformation de selle, attirera la croupiere, qui en se tendant trop, ne manquera pas d'écorcher le Cheval sous la queue : enfin il faut en général qu'une selle soit aussi légere que faire se peut, & qu'elle tienne l'Homme près du Cheval & assis à son aise.

Les selles véritablement Angloises ont ces qualités : on croiroit d'abord qu'elles porteroient à vif sur le garrot, mais aussi-tôt qu'on est en selle, les bandes sont ajustées & tournées de façon, que le poids fait élever la selle sur le devant : de sorte qu'elle ne peut porter sur le garrot, ni blesser le Cheval : elles sont ainsi très-près du Cheval sans l'incommoder, & par conséquent l'Homme en est plus ferme, quand il y est accoutumé. Le seul inconvénient qu'elles ont, est d'être dures à un homme maigre, ou à qui n'y est pas accoutumé, parce qu'elles ne sont point rembourrées ; mais quand on y est fait, on les trouve excellentes, & on s'écorche moins en courant, parce qu'elles n'échauffent pas les fesses, comme celles qui sont garnies.

Les demi-Angloises sont aussi légeres & bonnes, mais les selles à la royale, sont sujettes à être trop garnies & à trop éloigner l'homme du Cheval.

Couvertures sous la selle.

L'usage de mettre des couvertures avant la selle, est bon pour empêcher les panneaux de durcir & de fouler le Cheval, celui de coudre sous les panneaux une peau de chevreuil, le poil en dehors, évite le même inconvénient. Ce qui nous reste à dire sur cet article, n'est que le résultat d'une partie de ce qui vient d'être dit : savoir, que celui qui veut mettre une selle sur son Cheval, doit observer premiérement de la placer justement au milieu du corps : si on la mettoit trop en arriere, & que le Cheval soit étroit de boyaux, les sangles couleront d'abord le long du ventre jusqu'au fourreau : si elle est trop en avant, le poids de l'homme qui se fera sentir sur les épaules, fera marcher le Cheval contraint, & le fera souvent broncher, c'est pourquoi il faut que l'arçon de devant soit placé au défaut des épaules, à un endroit enfoncé aux Chevaux maigres, que les selliers appellent les salieres des épaules : si la selle est trop avancée, ou les pointes des arçons trop étroites, la chair des épaules paroîtra bour-

Position de la selle.

soufflée au droit de la pointe des arçons, sur-tout en marchant.

Pour connoître ensuite, si la selle porte bien par-tout & s'éloigne où il faut, vous ferez monter un homme sur le Cheval sellé, vous passerez votre main de tous côtés, pour voir si tout presse également, & si elle ne porte point sur le garrot, sur le dos & aux rognons : ensuite vous vous mettrez vous-même en selle, pour voir si vous y êtes commodément.

De la Croupiere.

La selle étant bien ajustée sur le Cheval & commode au Cavalier, il faut avoir attention à tous les harnois, c'est-à-dire, à tout le reste de l'équipage qui en dépend, c'est ce que nous allons détailler.

La croupiere est destinée à maintenir la selle en sa place, & à l'empêcher de venir en avant, principalement dans les descentes, mais elle ne doit point être trop tendue, parce qu'elle presseroit sous la queue, & écorcheroit infailliblement le Cheval. Il y a même des Chevaux qui se mettent à ruer, quand la croupiere serre trop; elle ne doit pas non plus être trop lâche, parce qu'elle n'empêcheroit pas la selle de couler sur les épaules aux descentes, & de plus qu'elle auroit mauvaise grace : le culeron de la croupiere doit être plus gros que mince, de peur d'écorcher & de couper sous la queue : il faut ôter exactement le crin de la queue de dessous le culeron ; car en froissant la peau sous le culeron, il écorcheroit infailliblement.

Il se fait des croupieres de plusieurs façons, celles qui ont des boucles, sont les moins bonnes, car il faut avoir attention que la boucle ne porte pas sur le rognon : si elle y portoit, elle écorcheroit le Cheval très-dangereusement, & même si on voyoit qu'elle commençât à emporter quelques poils, il faudroit sur le champ mettre de la peau de veau ou de chevreuil sous la boucle, le poil tourné du côté du poil du Cheval.

Les croupieres à l'Angloise, sont les meilleures ; la boucle pour raccourcir & allonger, est au milieu de la croupiere, & celle qui tient à la selle & dans laquelle la croupiere passe, n'a point d'ardillon. Les croupieres de chasse n'ont que deux crampons de cuir, qui les attachent à la selle : il faut que ces crampons ne soient pas trop gros, & qu'ils soient bien attachés :

chés : il n'y a point à craindre que la boucle écorche, puisqu'elles n'en ont point ; il y a des croupieres, qui quoiqu'elles ne soient gueres en usage, parce qu'elles font un effet désagréable à la vue, ne laissent pas d'être fort bonnes, elles ont deux boucles éloignées, chacune de quatre pouces de l'endroit où on attache communément la croupiere : cette façon tient mieux une selle à sa place qu'aucune autre croupiere : à l'égard des écorchures de la croupiere & de leurs remedes ; voyez le Chapitre XII du Traité des plaies.

Du Poitrail.

Le poitrail est fait, pour premiérement empêcher la selle de couler en arriere, sur-tout quand on monte une montagne : secondement, pour tenir les fontes de pistolet en leur place, à côté de la selle ; à ceux-là, il faut absolument deux potences, ayant chacune deux anneaux de cuir, dans lesquels ont fait entrer les fontes. Il faut pour la proportion du poitrail, qu'il soit de juste longueur, que les potences ne soient pas trop longues, parce que le poitrail descendroit plus bas que le mouvement de l'épaule, & aussi qu'elles ne soient pas trop courtes : il seroit trop tendu, & couperoit le poil en plusieurs endroits. Que les boucles qui tiennent le poitrail à la selle soient posées, ensorte qu'elles n'entament pas le poil ; que si elles étoient trop avant, il faudroit les reculer entre l'arçon & le panneau ou sur l'arçon, ou bien mettre dessous un morceau de peau de veau, ou de chevreuil, poil contre poil : si l'on voyoit aussi que le poil se coupe à l'endroit des porte-pistolets, il faudra y faire la même façon, ou bien fourrer cet endroit avec du cuir fort doux & de la laine en dedans.

Il est essentiel ici, d'avertir d'un accident très-dangereux, que peut causer le poitrail, sur-tout quand un Cheval s'arme, ou que les branches de la bride sont longues, & qu'on veut tenir trop dans la main, ou reculer son Cheval : le danger est que les branches se prenant dans le poitrail, & que ni vous ni le Cheval, ne pouvant les dégager, le Cheval viendra à reculer toujours par la douleur qu'il sent aux barres, & enfin tombera en arriere ou se renversera : le plus sûr est donc de n'avoir point de poitrail, quand on n'a point de pistolets, & de prendre le crin de la main droite, quand on montera une montagne, afin d'empêcher la selle de couler. Quand les branches de la bride sont très-courtes,

Reſſort de poitrail.

il y a moins d'inconvénient à avoir un poitrail. On a inventé un reſſort qui tient un poitrail ſans potences, avec lequel ſi la bride s'engage, en tirant un bouton qui eſt à la ſelle, *fig.* C. 2, près du garrot, le reſſort laiſſe aller le côté du poitrail qu'il tenoit, & la bride ſe dégage ſur le champ, puiſque le poitrail ne tient plus que d'un côté.

Pl. XI.

Comme le reſſort du poitrail eſt extrêmement utile par les raiſons que je viens de dire, il me paroît à propos de le décrire ici, & d'y joindre le deſſein pris juſte ſur ſes proportions, tant pour la grandeur de la boîte, que pour les divers reſſorts qui ſont dedans.

Pl. XXIX.

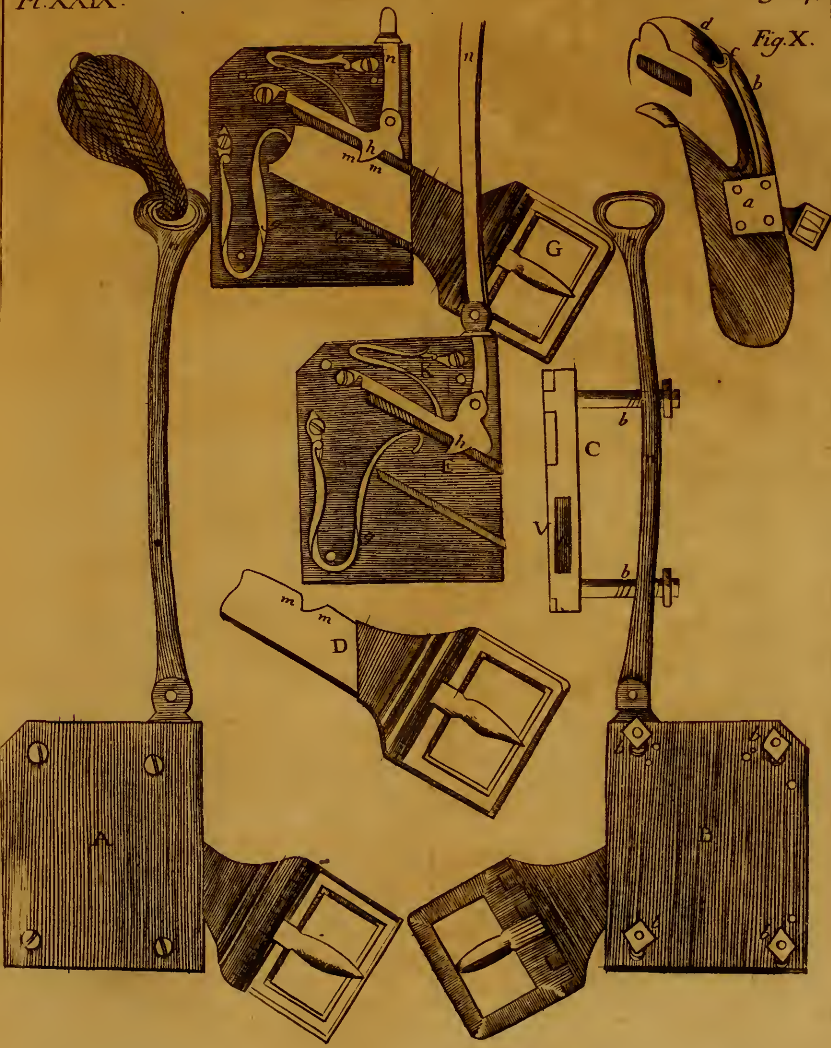
La boîte & la boucle qui en ſort, ainſi que la branche qui fait agir les reſſorts en la tirant à ſoi par le bouton, y ſont marquées; ce qui paroît en dehors quand la boîte eſt en ſa place, eſt marqué A; l'envers ou ce qui s'applique contre l'arçon au moyen des quatre vis *bbbb. bb* eſt marqué B; le profil de la boîte C en montre l'épaiſſeur, & l'endroit V où entre la queue de la boucle D. La Figure E montre le dedans de la boîte ſans la boucle, & la Figure F montre la ſituation des reſſorts quand la queue de la boucle a été pouſſée dans la boîte. On voit par cette Figure F, que la queue de la boucle, a pouſſé le reſſort *g*, & que le petit bec *h*, pouſſé par le reſſort *k*, eſt entré dans la rênure *mm* de la queue de la boucle, & que tirant à ſoi la branche *n* on fait ſortir le bec de dedans la rênure de la queue, & qu'alors le reſſort *g* ſe détendant, fait ſortir & chaſſe de la boîte la boucle G, à laquelle le poitrail eſt attaché du côté hors le montoir, & que par ce moyen les branches de la bride ſont dégagées.

On voit dans la Figure X la boîte *a* attachée à un arçon de devant & la branche *b* qui monte, elle ſort à côté du pommeau; il ne paroît que le bouton *d* qui tient à l'anneau *c*, comme vous le voyez paroître dans la Planche XI. en D. 2, Figure C.

Pl. XI.

Des ſangles & ſurfaix.

Ce qu'on appelle généralement les ſangles, eſt compoſé de deux ſangles & un ſurfaix; ces trois pieces ont un coulant qui les aſſemble ſous le ventre, elles tiennent à la ſelle à droite, avec des contre-ſanglots; & on les boucle à gauche, quand elles ont fait le tour du ventre avec de pareils contre-ſanglots. Les ſangles ſont faites pour tenir & ſerrer la ſelle ſur le dos du Cheval: il faut qu'elles ſoient larges & fortes, bien atta-


Fig. X.
a
b
d
n
n
h
m
m
G
K
h
C
b
b
V
m
m
D
A
B

chées & bien garnies de boucles à l'Angloiſe, parce que celles-là ne déchirent jamais les bottes ou guêtres, avec les ardillons : les ſangles d'Angleterre ſont les plus belles & les mieux travaillées : que le ſurfaix ſoit bien large ; ceux de chaſſe ſont très-bons & ſanglent bien ; ils ont deux boucles, dont une n'a point d'ardillon : que vos contre-ſanglots ſoient de bon cuir d'Hongrie, il eſt utile d'avoir doubles contre-ſanglots, parce que ſi l'un venoit à rompre, l'autre ſervira, ſans quoi on ſeroit obligé de laiſſer traîner la ſangle : prenez garde que celui qui ſelle votre Cheval, trouvant les ſangles trop longues, n'y faſſe un nœud pour les raccourcir, car ces nœuds peuvent fouler ou bleſſer le Cheval.

On peut ſerrer la ſangle du devant, tant qu'on veut & le ſurfaix auſſi, quoique un peu moins ; mais il ne faut pas tant ſerrer celle de derriere, pour laiſſer de la liberté à la reſpiration du Cheval.

Il y a des Chevaux qui ſe renverſent, quand les ſangles les ſerrent, quelquefois avant que le Cavalier ſoit en ſelle : à ceux-là, il ne faut preſque pas les ſerrer, ce qui eſt une très-grande incommodité. Quand on vous amene votre Cheval, voyez s'il eſt bien ſanglé ; car il y a des Chevaux qui enflent le ventre dans le temps qu'on les ſangle, & le moment d'après, ils remettent leur ventre comme à l'ordinaire, & les ſangles ſe trouvent trop lâches, ainſi on eſt obligé de les reſſerrer.

Des Etrivieres.

Les étrivieres qui ſont les longes de cuir, qui ſuſpendent les étriers, doivent être de bon cuir d'Hongrie : ces longes ſont doubles, par le moyen d'une boucle, qui ſert à les allonger ou à les raccourcir, ſuivant que le Cavalier le deſire, ce qui s'appelle mettre les étriers à ſon point : on les allonge ou raccourcit d'un point, de deux, & ces points ne ſont autre choſe que les trous, dans leſquels l'ardillon de la boucle doit entrer : il faut obſerver que cette boucle ſoit du côté de la jambe de l'homme, & non du côté du ventre du Cheval, & de la faire monter ſous les quartiers de la ſelle, tout au plus haut qu'elle puiſſe aller, afin qu'on ne la ſente pas ſous le jarret : il y a des perſonnes qui ont la mauvaiſe habitude de balancer toujours les jambes, en allant au pas par pays, & le haut de l'étriviere bleſſe les côtes du Cheval, & l'écorche au défaut de la ſelle ; c'eſt pourquoi il faut qu'ils aient la précaution de mettre une courroie qui aille de la pointe de l'arçon

de devant à celle de l'arçon de derriere, & de paſſer l'étriviere par-deſſus.

Des étriers.

Les étriers tiennent aux étrivieres par l'œil *fig.* C 3, ils doivent être grands, forts & bien larges, pour qu'on puiſſe aiſément en dégager ſes pieds en cas d'accident, ils ſont plus fermes, & ont plus de grace en arcade que tout ronds, & à grille qu'à barre : je crois qu'il vaut mieux qu'ils ſoient ſans touret, car le touret s'uſe, & alors l'étrier ne tient plus & tombe.

PL. XII. Des émouchoirs & caparaçons.

Les émouchoirs ou caparaçons KK, qui ſervent à garantir le Cheval de la piqûre des mouches en été, peuvent auſſi ſervir d'ornement, quand ils ſont à mailles de ſoie bordés d'or, avec les volettes de ſoie *ll*, le tout de quelle couleur on veut, ſinon on les fait de coutis, & les volettes de fil : on ne s'en ſert gueres à la chaſſe, ſur-tout quand on court dans le bois, parce qu'ils ſeroient déchirés.

Des croupelins & houſſes en ſouliers.

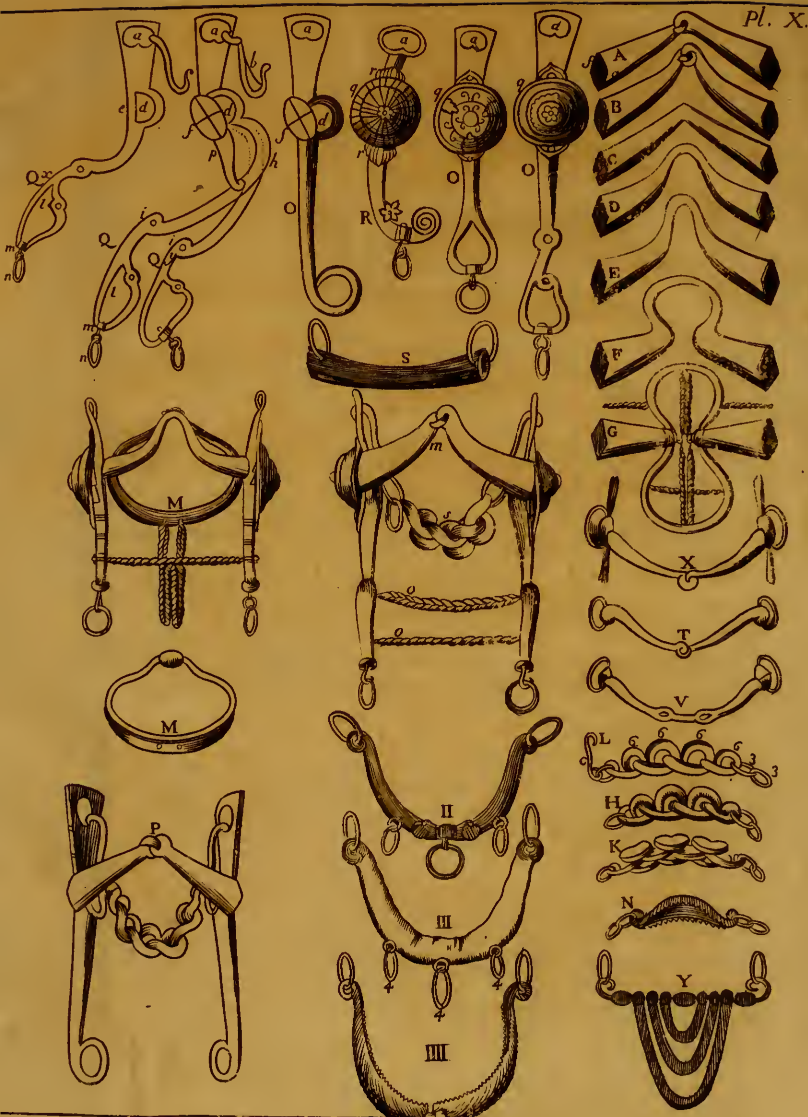
Les croupelins *oo*, ſervent à garantir l'habit du Cavalier de la ſueur du Cheval, & ſont en même temps un ornement; ils ne ſe font que de drap ou de velours, on les brode ou on les galonne, le tout à ſa fantaiſie. Les houſſes en ſouliers *pp* s'appellent ainſi, parce qu'on ne s'en ſert que lorſqu'on ne met ni guêtres ni bottes, elles garantiſſent la jambe de la ſueur du Cheval, elles entourent toute la ſelle, & s'attachent avec deux rubans ſur le garrot du Cheval : on en accompagne les ſelles de femme, & on les orne comme les croupelins.

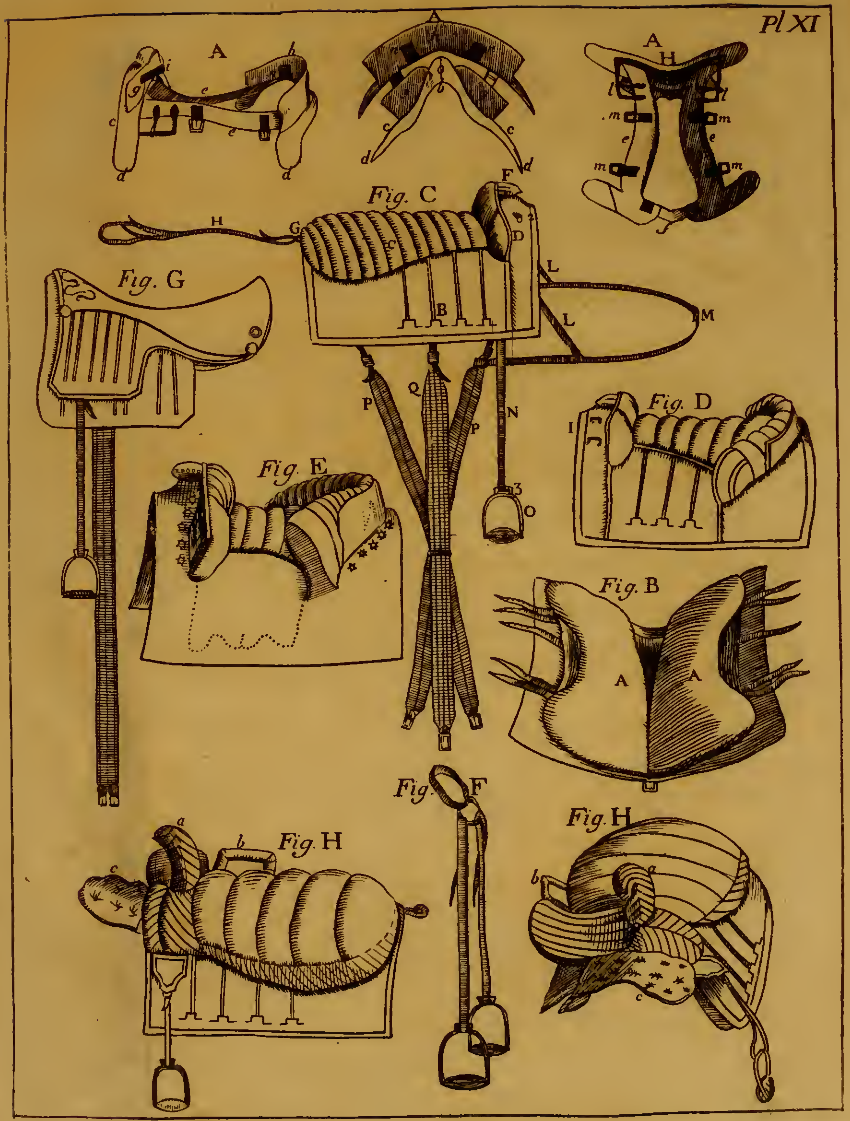
Des couſſinets à flanc.

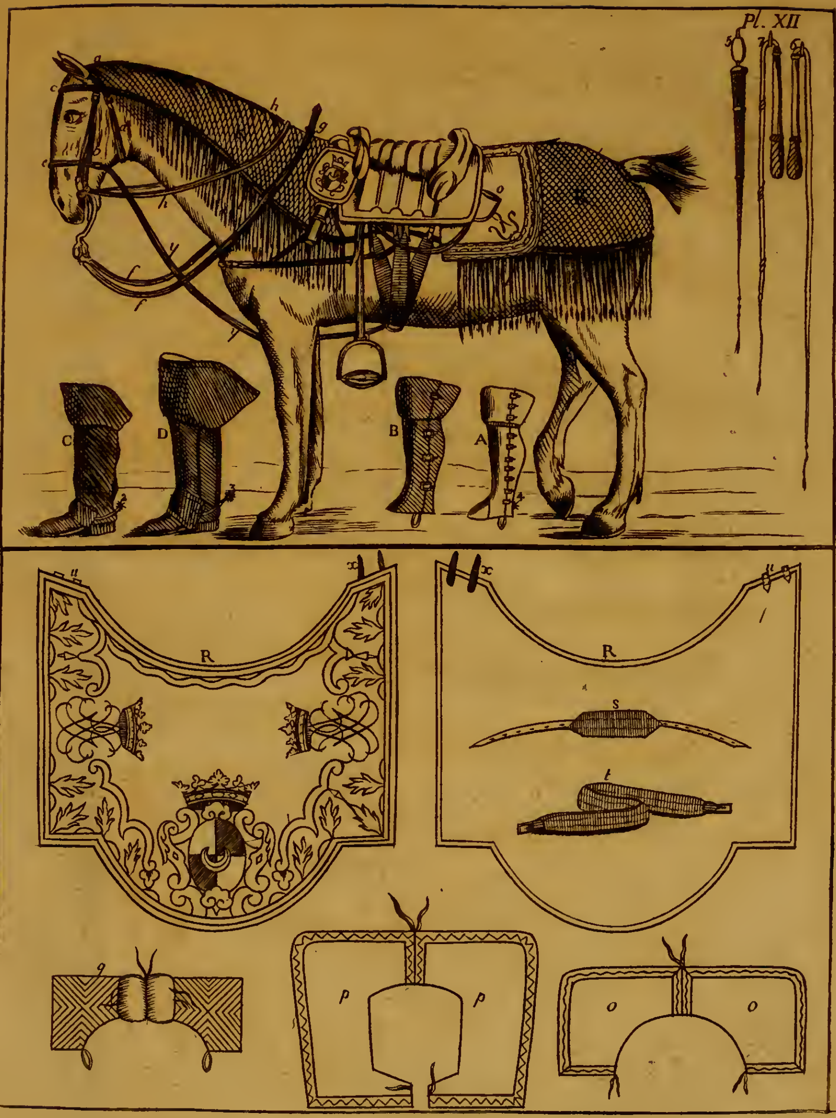
Les couſſinets à flanc ou à garde-flanc *q*, ſe mettent en guiſe de croupelin, pour empêcher les malles ou porte-manteaux, de bleſſer le dos & le flanc du Cheval : ils ſe font de cuir, avec deux ailes qui garantiſſent les flancs, & qui communément ſont de cuir double, garni & piqué.

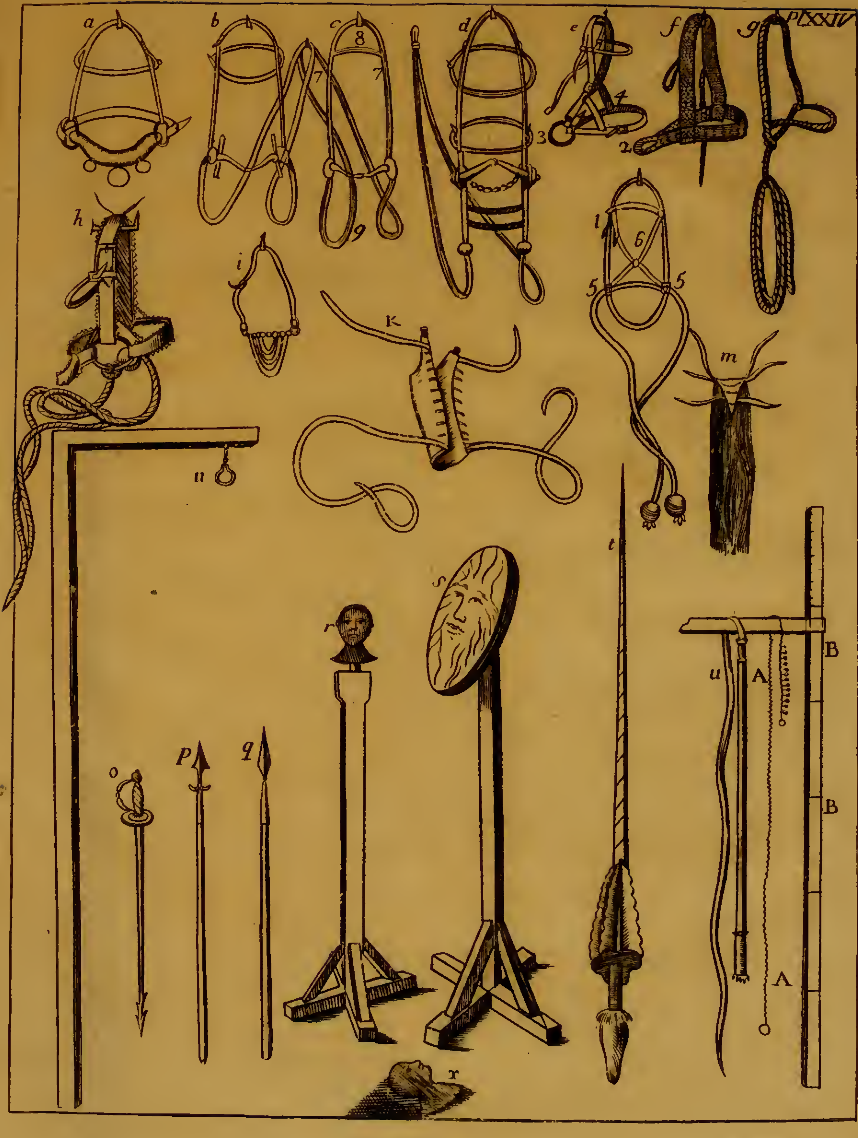
Des houſſes de main.

Les houſſes de main RR, ſont pour ainſi dire, des couvertures de tout l'équipage du Cheval; on s'en ſert pour défendre de la pluie, la ſelle & le croupelin, quand on mene le Cheval ſellé en main; elles ſont de drap, & on les orne de broderie de laine ou ſoie, avec divers compartimens où paroiſſent les armes du maître du Cheval. Sous la houſſe de main R, eſt couſue une ſangle avec deux courroies *s*, auxquelles on attache par deux boucles un ſurfaix *r*, qui fait le tour du ventre du Cheval : outre cela on attache encore la


Pl. X.


Pl XI
Fig. C
Fig. G
Fig. D
Fig. E
Fig. B
Fig. F
Fig. H
Fig. H


Pl. XII
A
B
C
D
R
R
S
t
q
p
p
o
o


Pl. XXIV
a
b
c
d
e
f
g
h
i
k
l
m
n
o
p
q
r
s
t
u
x
A
B

housse sur le poitrail du Cheval, avec deux boucles & deux courroies *uxxu*, afin qu'elle se tienne en sa place.

La martingale *yy*, n'est autre chose qu'une longe de cuir qu'on attache aux sangles sous le ventre & à la muserole sous la ganache, pour empêcher les Chevaux sujets à donner des coups de tête, de faire cette action.

De la martingalle.

CHAPITRE XIX.

De l'Equipage des Chevaux de Carrosse.

LE fer de la bride des Chevaux de carrosse, est le même que celui des Chevaux de selle : il y a seulement quelque diversité dans la têtiere, dont la matiere est toujours la même, tant pour la couleur que pour les ornemens, que celle du reste du harnois : d'ailleurs les bourreliers appellent sous-barbe A, le derriere de la muserole; & museliere B, au lieu de muserole, le devant qui passe sur le nez : ils joignent quelquefois la sous-gorge & la sous-barbe sous la ganache, avec un anneau de fer : on attache des œilleres C, aux montans, pour empêcher que le Cheval ne voie à côté de lui, afin qu'il n'ait point peur, & ne soit point distrait de son travail par les objets qui l'approchent : les bourreliers appellent fronteau D, ce qu'on appelle frontail, à un Cheval de selle : on orne quelquefois le côté de l'oreille en dehors, d'un nœud d'oreille E, à qui on donne différentes figures, suivant son idée : ce nœud s'attache à la jonction du montant & de la sous-gorge : on y ajoute quelquefois un gland F, qui pend à côté de l'œillere, & on orne le dessus de tête d'une aigrette G. Dans le reste des harnois des Chevaux de carrosse, j'y comprendrai encore ceux des Chevaux de chaise : commençons par les Chevaux du timon, dont chaque partie principale a son utilité : on multiplie souvent quelques-unes de ces parties pour l'ornement : on fait les harnois de cuir blanc bordé ou noir, ou de maroquin, de drap, de velours, de roussi, *&c.*

De la Bride.

Pl. XIII. Fig. A.

Harnois.

La chaînette de harnois ou de timon A, tient au reculement d'un bout, & son anneau passe par le bout du timon jusqu'au crochet, & là on arrête avec un petit cuir les deux chaînettes des deux Chevaux de timon : le reculement BBBBBB, BB va s'attacher des deux côtés à la grande boucle

Pl. XIII & XIV. Fig. B.

CC. C qui ſoutient le porte-trait : quand le Cheval recule, le reculement tire la chaînette, qui fait reculer le timon : le poitrail D. D eſt large & renforcé, il va s'attacher des deux côtés à la grande boucle de l'Epaule EE, c'eſt à ces deux boucles que tiennent les traits FFFF. F, qui, paſſant dans les porte-traits *gggg. g*, finiſſent par un anneau HH. H, formé par une boucle ſans ardillon : ces anneaux ſe ſerrent aux deux bouts du palonier, & pour lors le Cheval eſt attelé : le couſſinet K. K, qui eſt rembourré, eſt caché par ſa couverture, à laquelle ſont attachés deux anneaux, dans leſquels paſſent les guides LLL, & il y a au milieu deux petits cuirs *oo. o*, qui ſervent à nouer les rênes de la bride, ce qui s'appelle enrêner; ce couſſinet doit ſe trouver ſur le garrot : il ſoutient le poitrail, par le moyen des deux barres de devant NN. N, les traits & une partie du reculement par le moyen des deux bras de bricole MM. M. & c'eſt auſſi au couſſinet que tient le trouſſe-chaînette *p*, fait d'un petit anneau de cuir & d'un petit bouton qu'on paſſe dans cet anneau, quand ce petit bouton a paſſé auparavant au travers de l'anneau de la chaînette de timon : on arrête là cette chaînette, quand le Cheval eſt déharnaché. La patte SSS. S, d'où part le milieu du ſurdos Q. Q & les ſurdos *ttttt. t*, part elle-même du couſſinet en arriere : tous les ſurdos qui ſoutiennent le reculement, viennent ſe joindre au milieu du ſurdos, enſuite la patte ſe ſépare en trois parties, qui vont s'attacher à trois boucles de l'avaloire de deſſus VV. V, qui doit ſe trouver au haut de la croupe, à l'endroit des rognons; de cette avaloire qui eſt arrêtée à la groſſe boucle CC. C, où finit le reculement, par la croupiere X, qui eſt double au moyen de deux petites barres : les deux anneaux de cuir *yy. y*, dans leſquels on fait paſſer le bout des traits, quand le Cheval eſt déharnaché, tiennent auſſi à l'avaloire de deſſus : les barres ZZ, qui partent de cette avaloire, ſoutiennent l'avaloire d'en bas 2222. 2, qui tourne ſous la croupe du Cheval, & va s'arrêter à l'anneau CC. C des porte-traits. Les ornemens qu'on met au harnois communément ſont de cuivre doré & relevé : on augmente tant qu'on veut les ſurdos & les barres : on fait auſſi des harnois de timon ſans avaloires, ils en ſont plus légers & moins parants.

Il y a un anneau attaché au poitrail de chaque côté 33, qui n'eſt mis en cet endroit, que pour recevoir le reculement

& le soutenir, afin qu'il ne s'évase pas trop ; mais ces deux anneaux se trouvent servir à un usage très-utile, pour empêcher les Chevaux de ruer au carrosse. C'est une plate longe 4444 qui s'ajoute au harnois dans ce cas, & qui a un effet sûr : elle est composée de deux cuirs qui se rejoignent en un, ou d'un gros cuir fort large, qu'on passe autour du milieu du palonier : on le boucle ensuite en dessus avec une grosse boucle 6 : il se sépare en deux longes, qui ont une traverse 77, laquelle doit se trouver sur le haut de la queue & sous la croupiere : la seconde traverse 88, se trouvera par-dessus la croupiere près de l'avaloire d'en haut : celle-là a une boucle pour la serrer ou lâcher, selon le besoin. Voici le chemin que font les deux longes de cuir 4444; elles passent sur le culeron, sous les barres de la croupiere, sous l'avaloire de dessus, sous les surdos, sur les bras de bricole, & se bouclent aux petits anneaux 33, qui soutiennent le reculement au poitrail. Il n'y a point de Cheval qui puisse ruer avec cette machine : en été, quand on veut, on met par-dessus les harnois des émouchoirs à mailles, & en hyver on met aussi par-dessus les harnois des housses, dont l'objet devroit être de garantir le dos des Chevaux, de la pluie & de se refroidir quand ils ont chaud, & qu'ils restent long-temps arrêtés; mais ce qui y conviendra le mieux, n'est pas assez beau, qui seroit un cuir noir qui ne les échaufferoit point & qui ne perceroit pas à la pluie; au lieu de cela, on les fait suer d'abord avec des peaux d'ours, de tigres, *&c.* ou on leur met des housses de drap rouge, qui percent à la pluie & leur tiennent long-tems le dos mouillé.

Plate longe.

Emouchoirs & housses.

Quand on attele six Chevaux, les deux du milieu, ou les quatriemes, s'attelent à une volée avec deux paloniers, cette volée se met au bout du timon, & y tient par le moyen d'une chaînette de cuir.

On attele les Chevaux du milieu aux paloniers, comme ceux du timon par deux traits pareils A, qui sont terminés à l'autre bout, ou du côté du poitrail par une boucle B, destinée à boucler les traits des sixiemes Chevaux : d'ailleurs les harnois des uns & des autres, sont composés seulement d'un poitrail D, d'un coussinet K, de deux barres de devant N, pour soutenir le poitrail, de deux bras de bricole M, de deux surdos *t*, qui tiennent à une barre de croupiere sim-

PL. XIV. Fig. C.

Harnois à 4 & à 6 Chevaux

ple Z ; les traits des sixiemes, sont soutenus par des portes-traits L, qui tiennent à la barre de croupiere : quand on attele à quatre, on ne met pas communément de volée, & on attache les traits O, à ceux des Chevaux de timon ; le postillon est sur une selle décrite chapitre XVII.

Chevaux de chaise.

Comme les Chevaux de chaise ne sauroient s'atteler également à une chaise, parce qu'il y en a un qui est enfermé entre les deux brancards, & l'autre à gauche du premier, attelé à un palonier, ayant sur lui un postillon, le harnois de chacun de ces deux Chevaux, est différent l'un de l'autre : voici d'abord celui du Cheval de brancard. Il est composé d'une sellette A, qui est une petite selle fort courte, les bandes fort larges ; on la garnit de cuir noir avec du clou doré, on perce lesdites bandes pour passer deux courroies à boucles B, qui servent à maintenir à sa place la dossiere de la chaise : on perce l'arçon de devant pour y passer une courroie, qu'on appelle la trousseure C, qui sert à nouer les rênes du Cheval de brancard ; on garnit l'arçon de cinq grandes boucles, les deux de devant prennent les barres D de poitrail R, les deux de derriere prennent les petites barres E, qui soutiennent l'avaloire F, & la cinquieme tient la croupiere : de cette croupiere part encore une barre d'avaloire G, qui se trouve sur la croupe ; il part encore de la sellette un contre-sanglot H, qui soutient le poitrail, conjointement avec la barre de poitrail D ; au bout du poitrail, de chaque côté, est un gros anneau de fer L, auquel tient un trait M, qui va se boucler sous le brancard au trait de brancard, qui tient à l'essieu : le reculement N n'est autre chose qu'une courroie qui tient à un gros anneau, qui est au bout de l'avaloire d'en bas ; on attache ce reculement à un crampon, qui tient au brancard, ce qui fait que quand le Cheval recule, l'avaloire tire à elle, & tend ce reculement, qui fait reculer le brancard : le Cheval est attelé, quand le trait & le reculement sont bouclés, & que la dossiere est arrêtée sur la sellette : on ajoute quand on veut deux anneaux O, aux deux côtés de la sellette, pour soutenir des guides qui se bouclent dans les gargouilles de la bride, avec lesquelles celui qui est dans la chaise, peut conduire le Cheval de brancard.

Fig. D. Harnois du Cheval de brancard.

La longe de main P du Cheval de brancard, est une courroie qui passe dans les deux gargouilles de la droite à la gauche,

che, & que le poſtillon tient toujours pour conduire le Cheval de brancard.

Le Cheval de côté de chaiſe ou le bricolier, eſt attelé à un palonier qui tient au brancard gauche de la chaiſe par deux traits ; il a, comme le Cheval de brancard, un poitrail R, mais la barre qui ſoutient le poitrail, paſſe ſur ſa ſelle, & s'appelle deſſus de ſelle A ; le ſurdos B, qui ſupporte les deux traits C, paſſe au travers du redoublement de la croupiere ; c'eſt communément une ſelle à trouſſequin qui ſert au poſtillon : voyez Chapitre XVII.

Fig. E. Harnois du bricolier.

CHAPITRE XX.

Des Harnois des Chevaux de tirage.

L'Eſſentiel des Chevaux qui tirent à la charrette, à la charrue, *&c.* eſt le collier, ces Chevaux ſont ornés à leur maniere ; leur têtiere eſt de gros cuir, avec fronteau A, muſelieres B, & œilleres C, aux montans ; mais quand on veut, on leur met des gros glands DD au fronteau, ſur le front, & à côté des oreilles, de petites aigrettes E, entre les oreilles : quelquefois on met du fronteau à la muſeliere, deux cuirs qui paſſent en croix ſur le chanfrein ; on leur met dans la bouche, ou bien un mors creux de fer, avec deux anneaux de fer F aux deux bouts, auxquels s'attachent les montans de la bride & les rênes, ou bien un billot de bois, avec deux pareils anneaux. Venons maintenant au collier & à ſa compoſition : les attelles GG, qui accompagnent ce qu'on appelle le véritable collier, & qui l'étaient pour ainſi dire, ſont de bois de hêtre, & occupent le devant du collier ; on donne au haut des attelles telle forme que l'on veut ; car ce haut ne ſert qu'à la décoration ; on y peint quelquefois les armes du maître de la voiture : on joint le collier aux attelles pardevant & en haut par deux accouples HH, aux côtés par pluſieurs morceaux de cuir, appellés boutons KKKKK : deux cuirs appellés ſommiers O, embraſſent le derriere du collier, & viennent s'attacher vers le milieu des attelles en devant : il y a deux cuirs qui ſe croiſent au haut du collier, qu'on appelle la croiſée LL; le bas des deux attelles eſt joint par un accouple de cuir M, & au-deſſous par la barre N, qui eſt de fer : le

Pl. XIII. Fig. C. Bride.

collier qui est de cuir rembourré P, entoure tout le devant de l'épaule, depuis le garrot & le haut du poitrail : les rênes Q qui montent par-dessus la croisée, se joignent à une longe de cuir, qui continue avec un culeron, & qui sert de croupiere : on couvre ordinairement le collier avec une peau de mouton, de loup, &c. dont on fait passer les deux côtés au travers des attelles : on attele les Chevaux de tirage, ou l'un devant l'autre, ce qui se pratique aux voitures qui ont deux limons ; ou l'un à côté de l'autre aux voitures qui ont un limon. Le premier Cheval qu'on met, & qui est seul entre les deux limons d'une voiture, s'appelle le limonier ; c'est toujours le plus fort de tous ceux qu'on attelera ensuite : celui-ci a un harnois que les autres n'ont pas ; il lui faut une sellette de limon A : cette sellette est composée d'arçons de bois, qu'on appelle fûts, & les bandes s'appellent aubes : on les cloue sur les deux fûts : on la garnit de cuir noir ou de peau de sanglier : on met sur le milieu de la sellette une dossiere de cuir large de sept à huit pouces B, qui embrasse les limons. Il y a des dossieres, dont l'anneau est arrêté par un rouleau de bois C : le derriere du harnois est composé de quatre bras d'avaloires DD, deux sur la croupe, & deux derriere, qui sont soutenus par des branches F, qui se croisent ordinairement : on attache, derriere la sellette, un morceau de peau de mouton E sur les rognons, en guise de croupelin ; il y a aussi une espece de sangle de cuir, qui joint la sellette qu'on appelle sous-ventriere G : du gros anneau qui assemble les deux avaloires, pend de chaque côté une chaîne H, dont un des chaînons s'arrête au limon, avec une cheville ; cette chaîne sert de reculement. La mancelle L est une pareille chaîne, qui tient à l'attelle par le moyen d'un anneau M, qu'on appelle le billot, & qui traversant l'attelle, est arrêté lui-même par une cheville de bois, qui se nomme un piquet R, Pl. XIII, *fig.* C. la mancelle s'arrête aussi en arriere à une cheville sur le limon, & contribue à donner de la force au coup de collier du limonier.

Pl. XIV. Fig. F. Harnois du limonier.

Le Cheval, qui est immédiatement devant le limonier, se nomme le chevillier, ou le Cheval en cheville, parce que le trait de corde de celui qui est devant lui & le sien, se joignent l'un à l'autre, au moyen d'une cheville de bois K, & le trait du chevillier finit par un anneau de corde qui s'arrête sur le

Fig. G. Harnois du chevillier & des autres.

bout du limon, avec une autre cheville; d'ailleurs, celui-ci & tous les autres qui le précedent, y en eût-il douze, ont la même ſorte de harnois, qui conſiſte en un collier, une demi-rêne à culeron A, une couverture de toile B, un ſurdos C, qui tient à la demi-rêne, duquel part une longe de cuir, appellée faux ſurdos D, au bout duquel eſt un petit anneau qui ſoutient le cordeau qui communique à tous les Chevaux; & le vrai ſurdos ſoutient le fourreau E, dans lequel paſſe le trait de corde; c'eſt à ce ſurdos que tient la ſous-ventriere G. Or, voici le chemin que le cordeau fait; il eſt d'abord attaché au collier du limonier; de là il va paſſer dans l'anneau du faux ſurdos, enſuite dans un anneau attaché au collier du chevillier H; entre ces deux anneaux, il commence un autre petit cordeau joint au véritable, qui va s'attacher à l'anneau du billot, ou du mors creux de chaque Cheval: ce petit cordeau s'appelle une retraite L. Le vrai cordeau, en ſuivant ſon chemin, va paſſer à un anneau ſuſpendu, au montant de la têtiere M, d'où il va paſſer dans le faux ſurdos du Cheval qui eſt devant, & toujours ainſi juſqu'au dernier Cheval. Comme le chartier ſe tient toujours à gauche, quand il tire à lui le cordeau, cette action tire toutes les retraites, & fait tourner tous les Chevaux *à dià*, & il ne fait que leur parler pour les tourner *à huriaut*.

Quand les Chevaux de tirage ſont attelés côte à côte, leurs traits tiennent à des paloniers comme les Chevaux de carroſſe. Voyez Pl. XV. *Fig. E*, où eſt deſſinée une courbe de Chevaux qui tirent les batteaux.

Les émouchoirs dont on ſe ſert pour les Chevaux de tirage, ne ſont autre choſe que des volettes bordées: on leur met auſſi au bout du nez un filet avec de petites volettes; le tout tient à la muſeliere.

CHAPITRE XXI.

De l'Equipage des Mulets.

Pl. XV. Fig. B.

COmme les mulets ſont d'une grande utilité pour porter des fardeaux, & ſur-tout à la guerre, il eſt bon de ſavoir les noms des parties de leur harnois qu'on orne le plus

que l'on peut, à cauſe qu'on croit qu'ils y ſont ſenſibles, & qu'ils en deviennent plus en cœur. Premiérement, leur licol ſe nomme cadenat A, le deſſus de la têtiere eſt ſurmonté de plumes de coq, à pluſieurs étages, ce qui ſe nomme le plumet B : au lieu d'œilleres, ce ſont deux plaques C de cuivre relevé en boſſe & doré ; il y en a une pareille au milieu du front : les glands qui tombent ſous leurs oreilles, ſe nomment des flots D, & d'autres glands, qui accompagnent les montans du licol, s'appellent des ſimouſſes E : une eſpece de ſac qui leur enferme la bouche & les nazeaux, ſe nomme le moreau F : les rênes du bridon vont s'accrocher à la ſelle, dont les panneaux GG ſe nomment des formes : les eſpeces de lieges qui s'élevent deſſus le bât, ſe nomment des éleves HH ; la ſelle eſt au milieu des éleves : il y a un poitrail *o* & un collier L, qui eſt au-deſſous, duquel pend le tablier M, orné de ſimouſſes ; ce collier eſt orné de grelots ou ſonnettes : il y en a quelquefois un plus gros au milieu, qu'on nomme gros grelot *q* ; & quand au lieu de gros grelot, on attache une cloche, cette cloche ou clairan s'appelle clape *p* : la croupiere R ſe nomme le cavalo. Pour orner la croupe, on met au milieu de l'éleve de derriere des cordons qui ſe ſéparent en pluſieurs branches, & flottent ſur la croupe : la fauchere N eſt une eſpece de tringle de bois, contournée par les deux bouts : elle entoure lâchement la croupe ſous la queue, & elle eſt ſuſpendue en ſa place par les ſuffles P, qui ſont deux gros cuirs qui ſe ſéparent en deux accouples, appellées polies XX, leſquelles polies s'arrêtent à chaque côté de l'éleve de derriere : on met aux mulets, de peur qu'ils ne ſe crottent ſous le ventre, un morceau de groſſe toile qui entoure le ventre lâchement, ce qui s'appelle le ſous-ventre S.

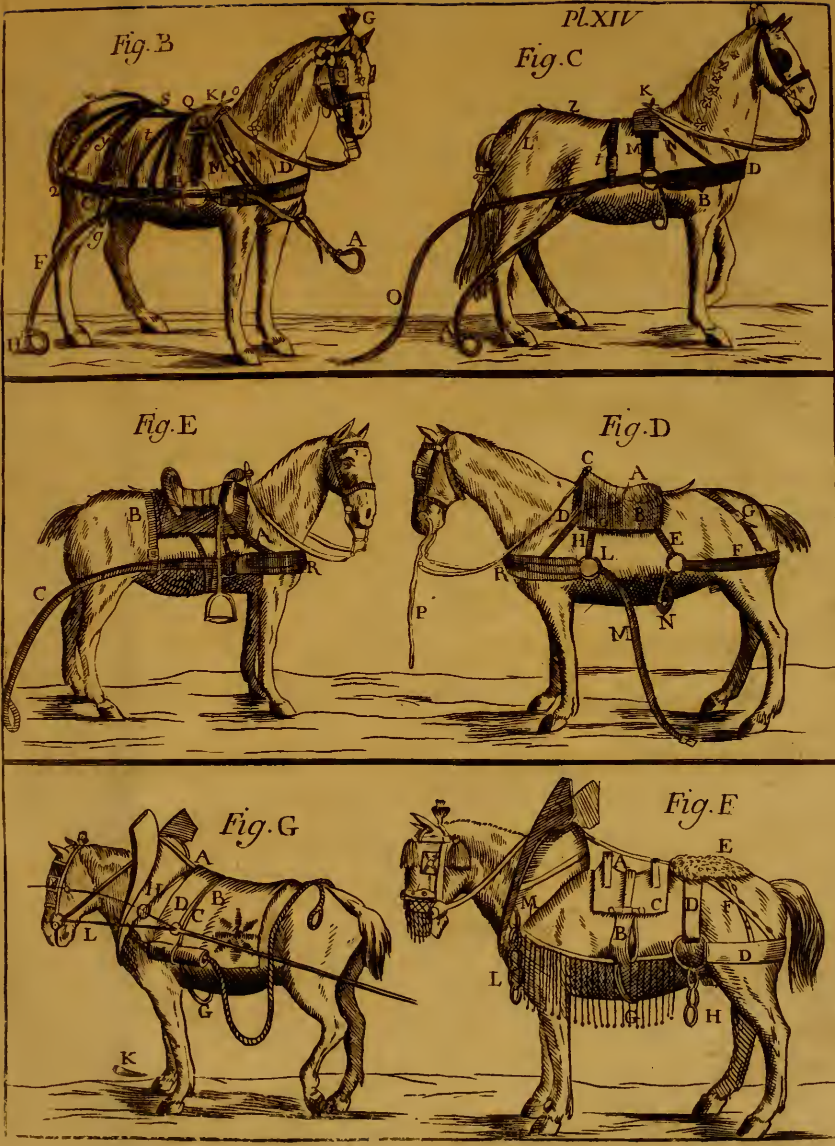
Bride. Harnois.

Les mulets ſervent encore à porter les litieres, & pour cet effet il en faut deux, & à chacun une ſellette pour placer deſſus les doſſieres des brancards ; elle eſt faite de deux fûts & de deux aubes de bois ferrées : on garnit le ſiege de paille ou de foin : on met le harnois comme à des Chevaux de carroſſe, avec un reculement & un poitrail de harnois de carroſſe, & des ſangles de cuir : les doſſieres de la litiere ſont de cuir de ſept pouces de large.

Harnois de litiere. Fig. C.

Pl. XIII





Pl.XIV
Fig. B
Fig. C
Fig. E
Fig. D
Fig. G



Pl. XV
Fig. D
Fer du pied de derriere
Fig. A
Fig. B
Fig. C

CHAPITRE XXII.

Des Bâts, Panneaux & Torches.

LES bâts communs ne sont autre chose qu'une espece d'arçon, composé de deux fûts de bois, joints avec des bandes de même matiere ; chaque fût est accompagné d'un crochet *aa*, pour tenir les cordes qui soutiennent aux deux côtés du bât, des paniers, des balots ou des échelettes : le dessous du bât est garni de panneaux : on ajoute au bât une sangle, ou bien on fait passer un surfaix par-dessus : on ajoute au fût de derriere une courroie qui sert de croupiere. Fig. F.

Les panneaux servent aux paysans, tant pour monter sur leurs Chevaux, que pour mettre dessus des sommes de grain ou autres denrées ; ils sont faits de cuir rembourré ; on les fait tenir avec sangle ou surfaix. Fig. E.

Les torches servent de même aux paysans ; ils sont de toile garnie de paille, avec une croupiere : on les maintient en leurs places avec un surfaix. Fig. G.

CHAPITRE XXIII.

Préceptes généraux pour l'attitude du Cavalier, & pour conduire son Cheval.

JE n'entrepends pas ici de détailler toutes les finesses d'un art qu'il faut avoir exercé long-temps avec talent & intelligence pour les connoître, & dans lequel les plus habiles, de leur aveu, apprennent tous les jours ; mais je vais seulement déduire les préceptes généraux, les plus palpables & les plus faciles à exécuter, & qui sont comme la base & le fondement de cet art : il ne s'agit ici que de bien poster un Cavalier sur un Cheval arrêté ; mais pour conserver toujours cette situation sans s'en déranger, quelques mouvemens que fasse le Cheval, il n'y a que l'habitude, & non le discours qui puisse le faire exécuter : je dirai cependant comment il faut conduire ses jarrets & sa main, quand le Cheval est en mouvement ; c'est toujours un a b c, que l'habitude accompagnée d'intelligence exécutera.

Premiérement, avant de monter à Cheval, examinez d'abord si la selle est placée où elle doit être, si le Cheval est bien sanglé : voyez ensuite si la bride l'est aussi, & sur-tout si la gourmette est posée sur son plat, c'est-à-dire, si toutes les fentes des mailles sont du côté de la barre : examinez ensuite si les deux étriers sont aussi longs l'un que l'autre, ce qui se distingue en les regardant, quand on est vis-à-vis de la tête du Cheval. Cela fait, après avoir détortillé les rênes, si elles sont tortillées, prenez-les de la main gauche, avec une poignée de crin, près du garrot : prenez de la main droite le bas de l'étriviere, & amenez ainsi l'étrier à votre pied levé, de peur qu'à tant chercher l'étrier avec le pied gauche, vous n'en donniez du bout contre le ventre du Cheval, ce qui le surprendroit & pourroit lui faire faire quelque écart ; pendant ce temps, le Palefrenier, si vous en avez un, tenant de sa main droite la branche droite de la bride, doit prendre le haut de l'étriviere droite, & peser dessus pendant que vous montez, pour contrébalancer le poids de votre corps, afin que la selle reste toujours dans la même situation.

Sur-tout ayez attention, en montant & en descendant de Cheval, de lever la jambe droite par-dessus la croupe, assez haut pour que votre pied ou votre éperon ne touche pas sur la croupe ; car plus le Cheval seroit sensible, plus vous seriez en danger d'être jetté par terre sur le champ, & d'être traîné par le Cheval, si vous n'avez pas le temps de dégager votre pied gauche de l'étrier.

Vous monterez à Cheval en tenant le corps droit, & vous vous placerez bien dans le milieu de la selle, c'est-à-dire, que vous ne jetterez point le corps plus d'un côté que de l'autre ; vous vous asseoirez bien en selle, jettant vos épaules bien en arriere ; vous vous laisserez porter sur vos fesses, en soutenant les reins, & que votre menton soit bien détaché de la poitrine. Vous collerez vos deux cuisses, depuis le haut jusqu'en bas, contre la selle : vous laisserez tomber vos jambes à plomb le long des sangles, sur-tout ne les tendez point en avant, de façon que le talon aille gagner le devant de l'épaule ; car outre qu'on n'est pas ferme en cette attitude, elle marque affectation & contrainte : il ne faut montrer à Cheval que beaucoup d'aisance & de liberté ; c'est pour cette raison que si vous faites un creux dans les reins, que vous

avanciez l'estomac au-dessus du pommeau, & que vous ayez le cou roide, vous marquez une contrainte qui peine le spectateur, & vous n'êtes pas ferme : laissez tomber les bras jusqu'au coude le long des côtés ; que le pied ne soit pas en dehors ; mais ne vous efforcez pas à en mettre le bout tout droit devant, de façon que vous fassiez le pied rompu ou démis ; que le talon soit un peu plus bas que la pointe du pied : il ne faut pas que vos étriers soient trop courts, car ils vous mettroient le genou en avant, & vous feroient plier la jambe du côté du ventre du Cheval ; & s'ils étoient trop longs, vous seriez obligé de baisser la pointe du pied pour les aller chercher; encore vous échapperoient-ils souvent, outre que ces deux attitudes sont très-désagréables à voir.

Que la main qui tient la bride soit en l'air au-dessus du pommeau, à deux doigts du pommeau & du corps, les ongles à demi tournés en haut sans affectation : la main qui tient le fouet ou la gaule doit être placée dans les regles, à côté de celle-là, quand vous êtes au manege, ou que vous voulez donner leçon à un Cheval ; mais dans une promenade ou dans une autre occasion, on la laisse tomber négligemment tout le long du corps.

Que votre chapeau soit enfoncé & mis droit sur votre tête, sans être en clabaud ni sur l'oreille ; si votre habit est déboutonné, il vous siéra mieux ; & s'il est boutonné, il faut qu'il soit large, car un habit serré & étroit, fait un très-vilain effet à Cheval ; que votre veste ne soit point débraillée ; il vaut encore mieux qu'elle soit boutonnée jusqu'en haut.

Voici le résumé de l'attitude qu'on doit avoir à Cheval. Pl. XVI. Fig. A.

Droit dans la selle.

Le chapeau droit.

L'habit déboutonné ou large.

La veste déboutonnée.

Assis dans la selle.

Les épaules en arriere.

Soutenez les reins en les pliant un peu.

Ne baissez ni levez le nez.

Les jambes à plomb près du Cheval, & le talon un peu plus bas que la pointe du pied.

Les bras le long des côtés.

La main de la bride en sa situation, ainsi que celle de la gaule.

Les étrillers à votre point, ni trop longs ni trop courts, & au bout du pied.

Aucune contrainte apparente en tout cela.

Quand tout ce qui eſt dit ci-deſſus eſt bien exécuté, alors vous faites partir votre Cheval, en ſerrant doucement & point à coup, le gras des jambes, & ſans déranger votre ſituation.

Quand votre Cheval eſt en mouvement, tenez vos jambes fermes, c'eſt-à-dire, ne les brandillez point; appuyez ſur vos étriers que vous tendrez au bout du pied, de peur que ſi le Cheval venoit à tomber ou autrement, vous n'euſſiez vos pieds engagés dans les étriers; rendez de temps en temps la bride; & prenez le bridon pour rafraîchir la bouche de votre Cheval; mais ne tenez jamais enſemble la bride & le bridon tendu, car vous diminueriez la ſenſibilité de la bouche: ne donnez jamais de ſaccades, au contraire ayez beaucoup de moëlleux dans la main: ne menez jamais votre Cheval de biais, mais droit entre vos jambes, le bout du nez un peu à droite: quand vous voulez tourner, un petit mouvement de main ſuffit: n'écartez point vos bras en trottant: quand vous reculez, ne reculez point de travers, mais ſur la même ligne, & ne tirez pas perpétuellement la bride; mais rendez-la, quand le Cheval recule; l'égalité des cuiſſes & l'équilibre du corps aident beaucoup à reculer droit, & le moëlleux de la main à reculer long-temps.

Appellez le moins que vous pourrez de la langue; au lieu de cet aide, ſerrez les cuiſſes. Il eſt bon de vous avertir que pour la grace, il ne faut point que les aides que vous donnerez au Cheval, ſoit de la main, des cuiſſes ou des jambes, ſoient apperçues des regardans; & par conſéquent il ne faut point faire de mouvemens ſubits ni précipités, parce que premiérement, en ſurprenant le Cheval, vous le brouillez: ſecondement, que votre équilibre & votre ſituation ſe dérange: troiſiémement, que ces mouvemens ſont déſagréables: enfin, il faut tromper les yeux des ſpectateurs, de façon qu'ils croient que c'eſt le Cheval qui fait de lui-même tout ce que vous lui faites faire effectivement. A l'égard des châtimens, il ne s'en faut ſervir qu'à propos, & qu'ils ſe faſſent ſentir: ſi vous appuyez des deux à votre Cheval, appuyez ferme, & redoublez d'un pareil coup, s'il n'obéit pas; mais ne picotez jamais, cela ne fait que brouiller le Cheval, & ne le détermine pas.

Deux

Deux chofes de conféquence, qu'il faut obferver tant que vous êtes à Cheval, font de ne jamais couler & arrêter le bouton des rênes fur la criniere, & de ne point quitter la bride: il y a du danger à ces deux chofes, quand on ne les obferve pas; car dans le premier cas, fi le Cheval vient à faire un mouvement de tête, il fe donnera à lui-même une faccade qui peut le faire tomber fur la croupe, ou fe renverfer; & dans le fecond, il peut arriver que fa bride paffe fur fa tête en fe baiffant ou autrement; alors, ou il vous emportera, ou il s'embarraffera les pieds dans les rênes, & pourra faire une chûte dangereufe & pour vous & pour lui. Quand vous voudrez partir au galop, ferrez les cuiffes, & tâchez de faire partir votre Cheval fur le champ, fans trotiner auparavant: quand un Cheval eft dreffé, il part aifément au ferrement des cuiffes & des jambes; que votre Cheval galoppe toujours fur le bon pied, c'eft-à-dire, que fa jambe droite avance la premiere & non la gauche: pour peu qu'on y foit accoutumé, on fentira fi le Cheval eft fur le bon pied: comme cependant cette jambe droite fatigue plus que la gauche, on peut de tems en tems, dans le courant d'une chaffe, quand on fent cette jambe foiblir, mettre le Cheval fur le pied gauche pour la repofer, quoique ce foit contre les regles. Tenez-vous toujours des cuiffes, & jamais au pommeau de la felle, cela eft honteux; ne tournez jamais court au galop: mettez votre Cheval au trot quelques pas avant de tourner; car au galop, un Cheval peut très-aifément s'abattre, & tuer ou eftropier fon homme. Quand les Anglois galoppent, ils fe baiffent de tems en tems vers l'épaule pour regarder les jambes de devant du Cheval: ils trouvent à ce mouvement une grace que nous n'avons point adoptée jufqu'à préfent: nous tenons au contraire pour maxime, de refter toujours dans la même fituation fans faire aucun mouvement du corps: par la même raifon, c'eft une mauvaife façon de fe pancher du côté qu'on fait tourner fon Cheval; il faut toujours fe tenir droit.

Si votre Cheval a peur de quelque objet, gardez-vous bien de le battre, pour l'en faire approcher de force; car, au lieu de le guérir, il n'en deviendra que plus ombrageux, parce qu'il craindra l'objet & le châtiment; & enfin il le deviendra au point qu'il fera des écarts terribles, & fouvent, ou bien il tournera de la tête à la queue à la moindre chofe qu'il verra:

ſi vous entreprenez enſuite de le guérir de ſes peurs en l'adouciſſant, vous aurez bien plus de peine à l'en faire revenir : il faut donc commencer à le conduire doucement ſur l'objet qui lui fait peur, & lui laiſſer ſentir : il ſe raſſure de lui-même, & ſouvent enſuite il vient à n'avoir plus peur de rien : ſi cette recette ne vous réuſſit pas, vous aurez bien de la peine à en trouver une meilleure.

Ce défaut de battre un Cheval qui a peur, eſt très-commun, ſur-tout aux valets, ou à ceux qui ne ſavent pas mener un Cheval.

Un Homme de Cheval doit avoir pour principes, que lorſqu'un Cheval, quand même il ſeroit vicieux, n'obéit pas à ce que l'on lui demande, c'eſt le plus ſouvent la faute de l'homme & preſque jamais celle du Cheval : qu'il faut inventer les moyens d'en venir à bout, & que ces moyens doivent toujours avoir pour but la douceur : que ce qu'on attribue ordinairement à malice, ou à mauvaiſe volonté de la part de l'animal, n'eſt preſque toujours que défaut de ſcience ou de patience du côté de l'homme : il arrivera même qu'un Cheval trop gourmandé mal à propos, prendra averſion pour ſon conducteur, & deviendra indomtable. Il faut inſtruire un Cheval comme un Ecolier, & le châtier quand il le mérite; mais il faut proportionner le châtiment à la déſobéiſſance ; car ſi vous l'outrez, vous lui faites tourner la tête ; il ſe défendra & pourra devenir rétif: d'un autre côté, il ne lui faut rien paſſer, que vous n'en ſoyez venu à bout : car, s'il ſe trouve le maître, c'eſt un animal avantageux qui gagnera toujours ſur vous, & vous conduira enſuite ſuivant ſa fantaiſie ; mais vous ne ſauriez cependant avoir trop en recommandation la patience. Les plus patiens ſont ceux qui réuſſiſſent, & quand un Cheval paroît refuſer l'obéiſſance, dites-vous à vous-même que c'eſt votre faute de ne vous y être pas pris de la façon qu'il a fallu, pour qu'il vous entende : cherchez le caractere de votre Cheval, & tôt ou tard vous en viendrez à bout.

Fig. B. Je n'ai deſſiné une femme à Cheval ſur une ſelle de femme, que pour faire voir qu'une femme bien à Cheval, doit être en face des deux oreilles de ſon Cheval comme un homme, & non en côté comme les Peintres les mettent ordinairement.

Pl. XVI.

Fig. A



Fig. B



Je ne me ſouviens pas d'avoir vu dans plus de trente livres de cavalerie, tant anciens que modernes, que j'ai lus à la Bibliotheque du Roi, & ailleurs, qu'aucun ait traité de l'équipage & de la conduite du Cavalier en courant la poſte. On verra cependant qu'il y a des précautions à prendre, qui méritent d'être déduites, attendu que pluſieurs peuvent les ignorer faute d'inſtruction.

1°. Le Cavalier qui entreprend de courir la poſte à Cheval, doit d'abord ſonger au vêtement qui lui convient dans cette occaſion, ſur-tout pour ſe garantir d'avoir les jambes bleſſées dans les chûtes que le Cheval pourroit faire; c'eſt pourquoi il ſe munira d'une paire de bottes fortes, doublées en dehors de bons contreforts. Au moyen de ces bottes, ſi le Cheval tombe ſur le côté, il aura le tems de tirer ſa jambe de la botte engagée ſous le Cheval. D'ailleurs il ſe vêtira légérement, mettra un ceinturon large ou une ceinture de poſtillon, qu'il ſerrera par-deſſus ou par-deſſous ſa veſte, aſſez pour lui ſoutenir les reins. Il ne doit jamais avoir de culotte doublée de toile, qui l'écorcheroit infailliblement, mais de peau; les culottes entiérement de peau ſont les meilleures. Il ne manquera pas de ranger ſa chemiſe de maniere qu'elle ne ſe trouve point entre la chair qui poſe ſur la ſelle & la peau de la culotte, elle écorcheroit bientôt au vif l'endroit où elle porteroit, & lui cauſeroit une douleur cuiſante qui le feroit beaucoup ſouffrir.

2°. Pour ſuffire à une longue courſe, il faut ſonger à ſe fatiguer le moins que faire ſe peut: c'eſt pourquoi il ne montera que ſur une ſelle à lui, car en changeant de ſelle à chaque poſte, on n'en rencontre le plus ſouvent que de mauvaiſes ou de mal conſtruites, & de différentes mal-façons; & on ſe trouve dans peu ce qu'on appelle vulgairement roué, c'eſt-à-dire, tout le corps douloureux.

3°. On tombe dans le même inconvénient, quand ſur un bidet de poſte on croit devoir être placé ſuivant les regles de la belle cavalerie. Il faut au contraire tenir ſes étriers plus courts qu'à l'ordinaire, la bride ferme dans ſa main, & laiſſer aller ſes reins & ſon corps mollement, en ſuivant les mouvemens du Cheval.

4°. On ſe ſervira peu de l'éperon, cela étouffe & abat le Cheval, mais du fouet tant que l'on voudra; cependant ſi le

Cavalier ne ceſſe pas de fouetter, ce ſera à lui que la fatigue s'adreſſera.

5°. N'outrez point votre Cheval, en le pouſſant à toutes jambes & le battant continuellement ; vous arriverez ſouvent plus tard ſur un Cheval rendu, ſi même vous arrivez.

Nota. Qu'il faut être ſobre ſur le boire & le manger en courant à Cheval, car rarement l'eſtomac peut-il le ſupporter. Les exceptions regardent principalement ceux qui ſont accoutumés à monter à Cheval.

A l'égard de celui qui court en chaiſe, il eſt eſſentiel qu'il ait à ſa chaiſe des guides attachées à la bride du Cheval de brancard, non pour le conduire, car cela brouilleroit le poſtillon, mais en cas d'accident, & pour les éviter ; ſur-tout ſi le poſtillon eſt ivre ou mal adroit, du moins vous ne ſerez pas à ſa diſcrétion.

CHAPITRE XXIV.

Comment on dreſſe un Cheval d'arquebuſe.

LA plus eſſentielle des qualités d'un Cheval d'arquebuſe, eſt d'être froid & tranquille ; ainſi quand on veut dreſſer un Cheval à l'arquebuſe, c'eſt celui-là qu'il faut prendre : on s'en ſert ordinairement pour la chaſſe au chien couchant, ou pour toute autre chaſſe où on veut tirer de deſſus.

Il s'agit donc de l'accoutumer ſi bien à s'arrêter de lui-même, quand on couche en joue, & au bruit du coup de fuſil, qu'on puiſſe ſe ſervir de cette arme comme ſi on étoit à pied : on ne peut y parvenir qu'avec douceur & patience ; & voici comme on doit s'y prendre. On commencera donc par le bien appaiſer, en le menant au pas ſans compagnie d'aucun autre Cheval ; on l'arrêtera ſouvent, & on l'accoutumera à reſter long-tems arrêté, lui ôtant juſqu'au moindre deſir de repartir de lui-même : on le fera reculer quand il paroîtra avoir envie de remarcher avant le commandement ; enfin on l'endormira, de façon qu'il faille le ſolliciter de reprendre le pas. A chaque fois qu'on l'arrêtera, on dira *hou*, afin qu'il connoiſſe que ce mot eſt deſtiné pour qu'il reſte auſſi-tôt qu'il l'entendra : on lui rendra toujours toute la bride au mot *hou* ; quand il ſera fait à ce langage, alors on ſe ſervira du fuſil, & à chaque fois qu'il s'arrêtera à *hou*, on lui fera voir le bout du fuſil, en le baiſſant à droite & à gauche de l'encolure, ſans y toucher : quand on verra qu'il ne prend aucune inquiétude de ce mouvement, on fera remuer le chien du fuſil, le tenant droit ſur le pommeau ; on abaiſſera la batterie, le tout à pluſieurs repriſes : s'il paroît inquiet de ces bruits, on le fera marcher quelques pas ; puis on l'arrêtera, & on recommencera toujours les mêmes actions, le faiſant repartir & l'arrêtant juſqu'à ce qu'il reſte immobile, & ne donne aucun ſigne d'inquiétude, quand ce ne ſeroit que de faire un petit mouvement de tête. Enſuite on fera feu ſeulement avec des amorces juſqu'à ce qu'il endure ceci comme le reſte, après quoi on tirera le quart d'une charge ; & petit à petit on tirera la charge entiere, le confirmant tous les jours de plus en plus, afin que par la

ſuite il s'arrête tout court, ſans attendre qu'on lui diſe *hou*, par le ſeul mouvement de rendre toute la bride.

Il y a des Chevaux, qui, aux premiers coups de fuſils, ne prennent aucune peur, & on les croiroit preſque dreſſés ; mais au bout de quelques jours, il leur prend tout d'un coup une ſi grande frayeur, qu'on a plus de peine à les en guérir, que ceux qui y ont été difficiles dans les commencemens : alors il faudra s'armer de beaucoup de patience, les monter ſouvent, être long-tems deſſus, les adoucir, & tâcher d'en venir à bout ; mais le meilleur moyen eſt de les mener ſouvent aux chaſſes où on tire, afin qu'à force d'entendre & de voir tirer des coups de fuſils à leurs oreilles, ils s'accoutument à ce bruit.

Il y en a d'autres qui n'ont nulle peur du fuſil, mais de l'aîle, c'eſt-à-dire, que des oiſeaux qui partent devant eux, leur font faire des mouvemens de ſurpriſe, ce qui empêche celui qui eſt deſſus d'ajuſter ſon coup : pour les accoutumer autant qu'on peut à l'aîle, un homme à pied a une maniere d'oiſeau factice au bout d'une corde ; il fait élever cette eſpece d'oiſeau devant le nez du Cheval ; mais quand un Cheval a peur de l'aîle, il ne s'en corrige preſque jamais ; ainſi il faut le plus ſouvent ſe réſoudre à ne s'en point ſervir à cet uſage.

Un autre défaut très-difficile à corriger, eſt celui de certains Chevaux, qui, quoique très-ſages, prennent l'habitude de donner un petit coup de tête dans le moment que le coup part ; ce défaut ôte la ſûreté du coup, & eſt très-difficile à corriger.

CHAPITRE XXV.

Comment il faut ſe conduire, & ſon Cheval, à la Chaſſe des chiens courans.

LA conduite qu'on doit avoir à la chaſſe aux chiens courans, tant pour ſoi que pour ſon Cheval, n'eſt pas ſans regles ni ſans précautions à garder, pour en revenir, & le ramener ſain & ſauf. Cette chaſſe conſiſte à courre le cerf, le ſanglier, le loup, le lievre, le chevreuil, le daim & le renard.

Quand on veut, ce qui s'appelle chasser, c'est-à-dire, suivre les chiens à la chasse du cerf, du loup, du chevreuil, du daim & du sanglier, il faut avoir plusieurs Chevaux à monter, & sur-tout au cerf & au daim, qu'on ne tue jamais à coups de fusils devant les chiens; mais aux autres chasses, si on veut forcer, le lievre & le renard se peuvent forcer avec un seul Cheval : on ne tire gueres de lievre devant les chiens courans, mais quelquefois le renard, quand on appréhende qu'il ne se terre.

Equipage d'un Chasseur.

L'équipage d'un Chasseur est un bon chapeau à large bord, un couteau de chasse, avec un fort ceinturon qu'on met communément par-dessus son habit ou sa veste, un fouet de chasse, qui sert pour châtier, arrêter ou rompre les chiens, & pour opposer aux branches, quand on n'a point de trompe, de laquelle on se sert au même usage dans le tems qu'on ne sonne point ; de bonnes bottes fortes, tant pour se garantir les jambes des coups de branches, que du danger des chûtes.

On va communément au pas au rendez-vous : quand on veut voir chasser un équipage, & qu'on n'a qu'un Cheval, il le faut ménager aux chasses de longue haleine, si on a envie d'en voir la fin ; pour cet effet, on va dans les chemins, on coupe au plus court dans les retours ; & quand il se trouve un défaut, on met pied à terre, ce qui s'appelle relayer à l'Angloise : si on voit que l'animal se dépayse, & qu'il entreprend des plaines de grande étendue, il vaut mieux manquer la fin d'une chasse, que de crever son Cheval.

Des Relais.

Lorsqu'on a plusieurs Chevaux à la chasse, ce qui s'appelle *des relais* : si on les trouve à propos, il ne faut pas manquer de relayer ; & si on les manque, il faut aller au trot le plus qu'on pourra, de peur de surmener son Cheval. Montez les montagnes au pas ou au trot, & les descendez le plus doucement que vous pourrez ; & si vous les descendez au galop, soutenez bien de la main & des jarrets, de peur de faire une chûte dangereuse : si vous passez quelque eau où il faille nager, rendez toute la main, & serrez bien les jarrets, de peur que l'eau ne vous enleve de dessus votre Cheval : si votre Cheval a chaud, quand vous relayez, le palefrenier doit le promener quelque tems, car il se refroidiroit trop à coup, & pourroit devenir fourbu ; il en faut user de même

à la mort de l'animal ; & ſi on le prend dans un endroit humide, on menera toujours ſon Cheval dans une place ſeche, car s'il reſtoit arrêté dans l'humidité, il pourroit s'altérer les pieds, ou en devenir fourbu.

Il y a des gens qui ne ſuivent que les routes & les chemins, ce qu'il faut faire quand on n'a qu'un Cheval ; mais ceux qui veulent ſuivre les chiens dans le bois, & qui n'y ont pas d'habitude, doivent ſavoir qu'il faut qu'ils aient leur chapeau bien enfoncé dans la tête, & ſur les yeux qu'il ne faut jamais fermer, afin de juger les branches, & de les écarter avec le manche du fouet ou la trompe ; que dans un bois fourré, il faut profiter de la moindre clairiere pour avancer, & qu'il ne faut jamais entrer dans les gaulis avec un Cheval d'ardeur, ou qui s'échaufferoit la bouche : quand un cerf eſt méchant ſur ſes fins, ce qui arrive ſur-tout dans le tems du rut, & qu'il tient aux chiens, approchez-vous de la queue des chiens ; car ſi vous reſtez en arriere dans le bois, vous pouvez courre le danger de rencontrer le cerf qui fait alors beaucoup de retours, & d'en être chargé, bleſſé ou tué : le ſanglier bleſſe quelquefois ; mais le cerf tue ſouvent ; voilà pourquoi les chaſſeurs ont pour proverbe : au cerf, la biere ; au ſanglier, le barbier : quand vous voudrez avoir l'honneur de couper le jarret au cerf, lorſqu'il tient aux chiens, & que vous mettez pied à terre pour cela, défaites-vous de vos bottes ; car s'il vous aviſoit, quand vous êtes près de lui, il pourroit revenir ſur vous, & vous auriez bien de la peine à l'eſquiver, étant embarraſſé dans de groſſes bottes.

Il me reſte à indiquer comment on peut s'y prendre pour diminuer l'ardeur d'un Cheval à la chaſſe. Il y a peu de jeunes Chevaux qui ne ſentent de l'émotion, & qui ne s'animent au ſon des trompes & au bruit des chiens : quand cette ardeur eſt ſupportable, elle ſe paſſe petit à petit par l'habitude de la chaſſe, & par la fatigue modérée qu'on leur donne, en les laiſſant aller dans les plaines ou dans de jeunes taillis ; mais ſi cette ardeur eſt ſi forte, qu'il y ait du danger de les monter, le meilleur eſt de les faire mener en main à toute les chaſſes, juſqu'à ce qu'à force de s'être débattus vainement, ils viennent à la fin à ſe modérer & à s'appaiſer.

CHAPITRE XXVI.

Des Courfes Angloifes.

Tiré du Pour & Contre de l'Auteur de Cleveland.

LEs principaux Seigneurs élevent des Chevaux de courfe uniquement pour la courfe : il y a un prix qu'on fait publier, lorfque l'on indique le lieu & le tems de la courfe : le Roi donne tous les ans au moins une bourfe de cent güinées, pour fervir de prix aux courfes de Neumarket, lieu célebre pour la courfe : les villes ou les communautés, ont un nombre de fouſcrivans, quelquefois même un particulier, font auſſi les fommes néceſſaires pour le prix d'une courfe, qui quelquefois, au lieu d'une bourfe, eſt d'une jatte d'argent de 25 ou 30 guinées, pour faire du punch, ou une taſſe, ou une felle, ou une bride pour le Cheval qui a le mieux couru, & un fouet pour le fecond. Les loix pour la courfe fixent la grandeur du Cheval & le poids qu'il doit porter : on égale ce poids avec du plomb qu'on met, ou fur la felle, ou dans les poches de celui qui pefe le moins ; on fixe auſſi le nombre de tours que le Cheval doit faire, le tems où il doit être mis dans des écuries marquées pour cet effet, & l'argent qu'on doit donner pour fon entrée, ce qui fe proportionne au prix indiqué, & ce qui double, quand on ne le remet point à un certain jour à l'écurie, d'où il doit partir pour la courfe ; en vertu de ces loix, on peut exclure des Chevaux d'une certaine réputation ; des Chevaux, par exemple, tels que ceux qui auront couru pour des prix d'une telle valeur, ne pourront être admis à la courfe qu'on indique : on peut même marquer que le Cheval victorieux fera donné pour une telle fomme d'argent, ordinairement 60 guinées, à ceux qui ont fouſcrit pour faire le prix de la courfe. Le nom des courfiers victorieux, eſt publié dans les nouvelles publiques, & fouvent même le nom des Chevaux qu'ils ont vaincus, quand ils font en quelque réputation : il eſt vrai qu'on marque auſſi le nom de ceux à qui ils appartiennent. Lorfqu'il y a de pareils divertiſſemens dans une province, non-feulement toute la *gentry*, c'eſt-à-dire, la nobleſſe & autres habitans de la campagne, mais la plupart de ceux des provinces voifines viennent en foule ; ce ne font que feſtins, que bals & que concerts.

CHAPITRE XXVII.

Du Cocher, Postillon & Charretier, & de la façon de mener.

LE cocher, le postillon & le charretier ne different ordinairement du palefrenier, qu'en ce que, au-delà du pansement de leurs Chevaux, ils sont encore chargés de les atteler, & de mener une voiture. Le cocher, dans les maisons particulieres, a souvent soin des harnois, des équipages, des provisions, de la nourriture; enfin, il a tout le détail de son écurie; ainsi il lui faut toutes les qualités de chaque chose en particulier. Il doit donc être soigneux, propre, fidele, & sur-tout sobre à l'égard du vin; car si l'ivrognerie est à craindre dans tous les autres domestiques, elle l'est beaucoup davantage dans celui-ci, puisqu'elle le peut mettre, aussi-bien que son maître, en danger de la vie.

Choix & devoirs du Cocher.

Il est bon que le cocher ait une figure agréable; il lui faut de la santé, de la force, & de bons yeux: ses devoirs sont de bien panser ses Chevaux, & sur-tout de leur tenir les jambes & les pieds bien nets: il ne manquera jamais toutes les fois qu'il rentrera, avant de les remettre à l'écurie, de leur bien laver les paturons & les boulets, non avec le balai de jonc, qui n'est bon que pour nettoyer le train du carrosse, mais avec une éponge & une brosse, ce qui se doit faire comme il suit. Remplissez d'eau votre éponge; appuyez-la au pli du genou pour les jambes de devant, & à la pointe du jarret pour celles de derriere; pressez cette éponge, & à mesure que l'eau en coulera, vous vous servirez d'une brosse pareille à celle des souliers, que vous tiendrez de l'autre main, & dont vous brosserez bien les jambes, boulets & paturons, à rebrousse poil, par ce moyen vous ferez sûrement écouler & sortir toute la boue, & vous garantirez le Cheval des maux qui viennent communément à ces parties, comme eaux, poireaux, *&c.* causées par les âcretés des boues, pernicieuses dans les grandes villes, principalement dans l'hiver: le balai de jonc, dont les cochers se servent en le mouillant dans un seau d'eau, & le passant sur les jambes de haut en bas, pour les laver, n'agit que

que du ſens du poil, & par conſéquent fait plutôt enfoncer la boue qu'il ne l'ôte. Le ſecond ſoin du cocher doit être de tenir bien net tout ſon équipage, comme brides, harnois, carroſſe, *&c.* & de veiller qu'il n'y manque rien : il doit ſe tenir propre lui-même pour ſe faire honneur & à ſon maître ; & s'il prend des droits ſur les ouvriers, ce qui cependant n'eſt pas trop légitime, du moins qu'il ne s'en attribue pas de lui-même ſur la nourriture de ſes Chevaux ; qu'il ne les empâte point non plus, de façon qu'ils crevent de graiſſe : cette graiſſe exceſſive les défigure, & de plus les fait tomber fourbus, ou gras fondu au moindre exercice, & même dans l'écurie.

En voyage.

En voyage, qu'il ait ſa ferriere bien garnie d'un petit marteau & de quelques clous de fer ; ce qui lui ſervira en cas qu'il y ait quelques clous à remettre en chemin aux fers de ſes Chevaux ; c'eſt pourquoi il eſt bon qu'il ſache brocher un clou ; il eſt bon auſſi de ſe précautionner d'un fer briſé, qui ſervira à conſerver le pied d'un Cheval qui ſe déferreroit en chemin, & dont le fer ſeroit perdu ; qu'il mette auſſi dans ſa ferriere un gros marteau & de gros clous pour les roues, en cas qu'il en ſoit beſoin, auſſi-bien que des cordages & des tenailles, pour remédier à ce qui pourroit manquer aux harnois & au reſte de l'équipage, & qu'il ſe muniſſe ſur-tout d'une bonne enrayeure pour les deſcentes.

Choix du Poſtillon & du Chartier.

Le poſtillon doit être choiſi petit, parce qu'il chargera moins ſon Cheval, jeune, bien fait & ingambe. Que le chartier ſoit actif, robuſte & capable de réſiſter à la fatigue.

Paſſons maintenant à la façon de mener de chacun de ces domeſtiques. Nous commencerons par le cocher.

Le Cocher pour mener.

Il ſeroit inutile de prétendre que ſi par haſard un cocher, un poſtillon, *&c.* venoient à lire ce chapitre avec la meilleure volonté du monde, ils puſſent devenir par cette ſeule lecture, excellens dans leurs métiers. Il eſt ſûr que la théorie, à l'égard de toutes les ſciences de la main, comme à tous les exercices du corps, ſeroit peu de choſe, ſi enſuite la pratique ne venoit pas à la confirmer ; cependant cette théorie n'eſt pas tout à fait à bannir & à rejeter ; car outre qu'elle eſt, pour ainſi dire, une introduction à la pratique, elle ſervira encore dans l'occaſion préſente, à faire connoître au maître de ces domeſtiques, ſi leur pratique eſt bonne ou mauvaiſe. Je me

garde bien de propoſer cette inſtruction aux gens de cavalerie, & qui ſavent par eux-mêmes conduire & ménager la bouche d'un Cheval; mais il ſe trouve nombre d'autres perſonnes, dont la profeſſion les empêche de vaquer à celle-là, qui, je crois, ne ſeront pas fâchées de rencontrer ici quelques éclairciſſements ſur cette matiere, à moins qu'ils ne s'imaginent avoir la ſcience infuſe. J'ai penſé même qu'il ne ſeroit pas inutile de s'étendre un peu dans ce chapitre, ſur des détails qui m'ont paru de quelque conſéquence.

Un cocher peut avoir pluſieurs imperfections, qui regardent ſa façon de mener, ou qui y ont rapport. L'imprudence ou le défaut de jugement en eſt une conſidérable; car ſi le jugement lui manque, il s'embarquera ſouvent dans de mauvais pas, dont non-ſeulement il ſe tirera avec peine, mais qui cauſeront quelquefois la deſtruction de ſon équipage, en briſant ſa voiture, ou eſtropiant les Chevaux, lui-même, ou ſon maître. Comme le jugement eſt détruit par l'ivrognerie, ce vice fait tomber dans les mêmes fautes, & auſſi dangereuſement. Il y a encore des cochers qui prennent averſion pour un Cheval; alors le pauvre animal eſt fouetté & harcelé, de façon qu'on le met encore moins en état de faire ce qu'on lui demande, & il eſt uſé bien plutôt que le Cheval favori: ſi celui qui mene des bêtes, vouloit bien ſe perſuader qu'il doit être plus raiſonnable qu'elles, qu'ainſi tout ce qu'on demande à des Chevaux doit être dirigé par le jugement de l'homme, il ne les traiteroit pas comme ſes égaux, en les taxant de lui déſobéir exprès, d'être bien malins & autres épithetes qu'il leur donne, pendant que c'eſt ſouvent ſa faute s'il n'en vient pas à bout; car qu'un plus habile que lui monte ſur le ſiege, il fera tout ce qu'il voudra de ce Cheval, que ſon prédéceſſeur ne pouvoit conduire. D'autres cochers fouettent perpétuellement leurs Chevaux par mauvaiſe humeur & férocité naturelle: évitez de vous ſervir de ces gens-là; car outre qu'un tel caractere répugne à l'humanité, ces coups de fouet font jetter les Chevaux en avant; l'effort ſe fait ſentir ſur leurs barres, ce qui les leur gâte totalement; & de plus, le Cheval eſt ſi harcelé qu'il peut en tomber malade, ou du moins cela le fatigue & l'uſe extrêmement: communément un cocher de cette eſpece eſt d'ailleurs un très-mauvais ſujet.

Le défaut le plus commun des cochers eſt d'avoir la main

plus ou moins mauvaiſe ; ils ſont en quelque façon excuſables en cela, puiſqu'ils ne ſavent pas monter à Cheval, & que cette ſcience enſeignée par un habile homme, accoutume à ménager la bouche d'un Cheval ; c'eſt ſur cela principalement qu'il eſt difficile de donner des leçons par écrit : c'eſt pourquoi quelques perſonnes, curieuſes de leurs Chevaux & ſûres d'un domeſtique, lui font apprendre quelque temps à monter à Cheval, avant de le mettre ſur le ſiege ; cela eſt très-rare dans ce pays-ci. J'ai entendu dire que les Allemands pratiquent cette coutume ; auſſi les cochers Allemands paſſent pour être les meilleurs ; les Chevaux de carroſſe qui ont été quelque temps montés au manege, ſont bien plus agréables & bien plus faciles à mener enſuite. Je ne laiſſerai pas d'expliquer de mon mieux, ce que c'eſt que la main bonne, & comment il faut faire pour l'avoir : on dit que la main eſt bonne, quand on l'a douce & légere raiſonnablement : pour expliquer ceci, il faut comparer l'effet que le mors fait ſur les barres d'un Cheval, à celui d'un morceau de fer qui appuieroit ſur votre doigt ; s'il y appuyoit toujours, il l'engourdiroit ; ſi on le preſſoit fort avec ce fer par ſecouſſes, ce ſeroit comme autant de coups, qui d'abord vous ſeroient très-ſenſibles : enſuite viendroit l'engourdiſſement du doigt & l'inſenſibilité : alors ſi vous êtes plus fort que celui qui tient le fer, vous l'attirerez à vous malgré lui, s'il s'obſtine à vouloir vous réſiſter avec ce fer. Voilà l'effet de la main mauvaiſe, qui engourdit & ôte la ſenſibilité aux barres ; mais ſi celui qui tient ce fer ne l'appuyoit que de temps en temps, la ſenſibilité qui reviendroit à votre doigt dans les intervalles, feroit que vous en ſentiriez toujours l'effet comme la premiere fois : voilà la main douce & légere qui eſt toujours ſûre de ſon effet.

Il y a des cochers qui croient avoir la main légere, en ne tenant point du tout leurs Chevaux, & laiſſant les guides flottantes ; ceux-là, outre qu'ils atterrent leurs Chevaux en les laiſſant aller ſur le nez & ſur les épaules, ne laiſſent pas de leur gâter la bouche ; car quand il faut reculer ou tourner promptement, ils rattrappent leurs guides ; & comme le temps les preſſe, ils donnent une bonne ſaccade à leurs Chevaux, & à force de ſaccades pareilles, leur endurciſſent les barres ; à la fin ils ne les menent plus que par ſaccades, auxquelles les Chevaux s'accoutument. Les cochers qui ont la main rude,

en viennent encore à ce point, en tenant les guides toujours tendues ; & s'ils ont endurci les barres à leurs Chevaux, ils s'en prennent au mors, qu'ils trouvent alors être trop doux : ils en demandent de plus forts; & à mesure que les barres s'endurcissent de plus en plus, ils augmentent la force des mors, jusqu'à ce qu'ils aient si bien ruiné les barres, que leurs Chevaux ne sentant pas plus ce qu'ils ont dans la bouche, que si elle étoit de bois, alors ils vont à leur fantaisie, & ils finissent souvent par prendre le mors aux dents, se tuer, le cocher ou le maître.

Comme cet accident funeste n'est arrivé que trop souvent, je crois qu'il est bon de remarquer qu'alors il est imprudent de se jetter à bas de la voiture; plusieurs ont trouvé ainsi une mort certaine; au lieu que quand on reste dedans, à moins qu'on ne voie visiblement qu'on ne sauroit éviter le précipice, il peut arriver que des Chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes, ou quelque objet inattendu les fait arrêter; que la cheville ouvriere quitte, & laisse le carrosse; quelque trait qui rompra, peut aussi arrêter les Chevaux; si le timon casse, ils ne peuvent aller loin; si l'un des deux s'abat ; s'ils donnent du nez contre un mur, *&c.* ainsi il y a beaucoup moins à risquer dans la voiture qu'à se jetter.

Revenons à ce qui s'appelle la main légere : c'est de rendre & retenir la bride à ses Chevaux par un mouvement moëlleux de la main, afin de rafraîchir les barres & de leur y conserver la sensibilité; cela de temps en temps & point coup sur coup, car on feroit arrêter ces Chevaux, s'ils n'ont point d'ardeur, & on donneroit plus d'envie d'aller à ceux qui en ont, car cette façon d'agir les impatiente; à ceux-ci il faut la rendre & retenir si finement qu'ils ne s'apperçoivent quasi pas du mouvement de la main : c'est ce moëlleux de la main qui fait reculer facilement, & c'est principalement à cela qu'on peut connoître si un cocher a la main douce ou non; car l'un fera reculer ses Chevaux, sans presque se donner de mouvement, & l'autre tirera par reprise, se renversera même sur son siege, & se donnera bien de la peine : enfin, c'est ce moëlleux de la main qu'il faut avoir naturellement; car il y a des cochers, quelque bonne volonté qu'ils aient, qui ont les ressorts de la main durs, & qui ne peuvent attraper ce moëlleux comme d'autres, quelques efforts qu'ils y fassent; mais s'ils y

eſſaient, ils en vaudront toujours beaucoup mieux.

Un autre défaut très-commun aux cochers, eſt d'enrêner leurs chevaux ſi court, que le bout du nez touche preſque au poitrail, afin que l'encolure paroiſſe rouée : cette gêne perpétuelle fait qu'ils s'appuient, ſans pouvoir s'en empêcher, les barres ſur le mors, ce qui les engourdit extrêmement & leur rend la bouche dure, il vaudroit mieux les enrêner à leur aiſe ; mais ſi abſolument on les veut gêner à ce point, il faudra alors paſſer les rênes entre le coude de la branche & la ſous-barbe ; l'effet du mors en ſera moins à craindre. Depuis peú on a inventé de mettre un anneau quarré à l'arc du banquet, qui eſt derriere la boſſette ; c'eſt le mieux qu'on puiſſe faire, puiſque la gourmette n'a pour lors aucun effet pour ſerrer le mors ſur les barres.

Une excellente maniere d'enrêner les Chevaux, eſt de les enrêner à l'Italienne : ceci eſt, pour ainſi dire, une double enrênure qui ſert à les tenir toujours à la même diſtance du timon, & à les conduire ſans communication des branches des guides de l'un à l'autre Cheval : chaque guide, comme on ſait, ſe ſépare en deux au-deſſus du dos de chaque Cheval, & paſſant par deux anneaux qui ſont au couſſinet, la branche d'en dedans va ſe boucler à l'autre Cheval ; ce qui fait que quand le cocher tire, ſuppoſé ſa guide droite, le Cheval qui eſt à gauche, eſt attiré par la branche d'en dedans de cette guide vers ſon camarade, *&c.* L'inconvénient de ceci eſt que ſi un Cheval a la bouche forte & l'autre légere, celui-ci ſe ſent tiré plus fort qu'il ne le devroit être, & on ne peut pas ainſi conduire chaque bouche ſuivant ce qu'elle demande. L'enrênure à l'Italienne remédie à cet inconvénient : ce n'eſt autre choſe qu'une courroie qui prend de la bride de chaque Cheval, & qui va s'arrêter au côté au couſſinet de ſon camarade, par ce moyen, chaque guide ne mene que ſon Cheval, & le cocher peut ménager chaque bouche comme il veut.

Paſſons maintenant à la conduite de la voiture, & à tout ce qu'un homme qui mene doit obſerver.

Le Cocher pour la conduite des Chevaux attelés.

On attele les Chevaux de carroſſe deux à deux, juſqu'à ſix ; le Roi & les Princes en mettent juſqu'à huit : les deux du cocher attelés au timon, s'appellent Chevaux de derriere ; les deux d'enſuite ſe nomment Chevaux de volée, parce qu'ils ſont attelés à des paloniers, tenant à une volée qu'on attache

au bout du timon ; les deux autres ſont appellés Chevaux de devant, & à huit Chevaux, de ſixieme : le poſtillon monte celui qui eſt à gauche ; ceux-ci ſont attachés aux Chevaux de volée par des traits ; le cocher guide les Chevaux du timon, auſſi-bien que les Chevaux de volée, au moyen d'une guide pour chaque Cheval, qui paſſant par un anneau couſu à la têtiere des Chevaux de timon, en dedans, au-deſſous de l'oreille, va ſe rendre à la bride des Chevaux de volée, & vient s'attacher à la fourchette des guides des Chevaux de derriere : le poſtillon d'attelage, n'eſt chargé que de la conduite de ſes deux Chevaux, conduiſant l'un avec la bride, & l'autre avec la longe de main, qu'il arrête à une boucle qui eſt à ſa ſelle ; ce qui eſt le plus sûr, ou qu'il tient à la main, ayant ſon fouet de la main droite.

Comme les crins du Cheval ſont une de ſes beautés, il faut qu'ils paroiſſent en dehors des deux côtés. Après avoir aſſorti tout le mieux qu'on a pu la taille, & avoir mis enſemble, s'il a été poſſible, ceux qui tirent également, on peigne à droite les crins des Chevaux, qui ſont ſous la main du cocher, c'eſt-à-dire à ſa main droite, & à gauche les crins de ceux qui ſont hors la main : les plus grands & les plus carroſſiers doivent être au timon ; les Chevaux de volée ſeront un peu moindres, & ceux du poſtillon ſeront les moins carroſſiers, les plus petits & les plus légers ; ainſi les ſix Chevaux ont leur place marquée avant de ſortir de l'écurie : le fouet du cocher à quatre & à ſix, eſt plus long que s'il n'avoit que deux Chevaux.

Le Cocher ſur ſon ſiege.

Quand un cocher eſt ſur ſon ſiege, il doit y être bien aſſis & bien droit, ſans avancer ni reculer le corps, les coudes près de lui ; il eſt de très-mauvaiſe grace d'avoir les bras & les mains tendues en avant, comme ſi elles étoient pendues aux guides : cette ſituation eſt affectée ; & tout air affecté eſt contraint : il ne doit point faire de contorſions ſur ſon ſiege, ſoit qu'il tourne ou qu'il recule, ou à l'approche de quelque borne pour l'éviter, comme il y en a qui ſe panchent, croyant que le mouvement de leur corps va faire obéir le carroſſe & les Chevaux : un bon cocher doit, ſans y regarder, ſoit qu'il tourne ou qu'il recule, ſavoir préciſément où ſa roue de derriere doit paſſer.

On ne peut ſoutenir & aider les Chevaux de carroſſe, que de la main & du fouet ; il ne faut donc ſe ſervir du fouet que

comme d'un aide ou d'un châtiment : mais ſur-tout que ce ſoit à propos, comme pour ſoutenir un Cheval qui ſe laiſſe aller dans un tournant, pour le remettre ſur les hanches, quand il s'abandonne trop ſur les épaules, pour faire tirer également un Cheval qui ſe néglige, & autres occaſions qu'on ne ſauroit décrire ; mais il faut donner le coup de fouet dans le temps de la faute, afin que le Cheval connoiſſe pourquoi on le châtie ; ne prodiguez donc point les coups de fouet, car les Chevaux s'y accoutument comme aux ſaccades : quand vous donnez un coup de fouet, qu'il ſoit bien appliqué, & ſur-tout à propos, comme je viens de dire, & n'imitez pas ceux qui donnent perpétuellement de petits coups de fouet, comme s'ils vouloient careſſer leurs Chevaux, car ils n'en tiennent compte.

Dans une Ville.

La regle que doit obſerver le cocher à deux Chevaux, quand il marche dans une Ville, eſt d'aller un trot raiſonnable, quand le pavé eſt bon, & d'aller plus doucement, en ſoutenant bien ſes Chevaux ſur le pavé ſec ; qu'il uſe de précaution avant de tourner le coin d'une rue, en diminuant ſon train, ſoutenant ſes Chevaux, & prenant ſon tournant le plus grand qu'il pourra, pour éviter de donner dans quelqu'autre voiture, dont il pourroit arriver accident. Si en allant vîte, on tourne trop court, il y a danger que le Cheval d'en dedans ne s'abatte, parce que l'autre le pouſſe en tournant ſur lui ; s'il ſe trouve dans quelque embarras, où il ſoit obligé de reculer, c'eſt alors qu'il doit être le maître de la bouche de ſes Chevaux, pour les reculer droit ; car il eſt dangereux de ſe mettre en travers dans un embarras ; on recule ſur vous, on vous verſe, ou on vous briſe : en un mot, il faut qu'il ait une attention perpétuelle, tant pour prévoir & éviter de faire embarras, que pour crier gare, de peur de paſſer ſur le corps à quelqu'un : il y a des cochers qui approchent ſi fort des maiſons, qu'ils ne laiſſent pas d'eſpace aux gens de pied pour paſſer, c'eſt un inconvénient qui attire quelquefois des querelles, & que le maître ne doit pas ſouffrir.

Il eſt une eſpece de cochers, qui auſſi-tôt qu'ils ſont ſur le ſiege, s'imaginent être devenus gens redoutables & conſidérables, de façon que rien ne doit leur réſiſter. Comme les victoires qu'ils peuvent remporter, ne ſont que d'écraſer quelqu'un, ou de briſer une voiture, un homme ſenſé ne doit

pas s'en ſervir un moment; ils trouveront condition, car les petits-maîtres s'en accommodent : un bon cocher recule promptement dans les cours & ſous les remiſes, ſans harceler & fouailler ſes Chevaux.

A la Campagne.

A l'égard de mener en campagne ou en voyage, tout ſon ſoin doit être de ménager ſes Chevaux, pour qu'ils puiſſent aiſément fournir la route ſans être fatigués. Le maître de l'équipage ordonne ordinairement la dînée & la couchée, & c'eſt au cocher à les y conduire ſagement. Pour cet effet, il ira tantôt le trot, mais un trot moins ſoutenu que dans les Villes, & tantôt le pas plus ou moins fréquemment ſelon que ſes Chevaux ſeront plus ou moins en haleine; c'eſt en voyage & en beau chemin qu'il faut laiſſer les guides un peu flottantes, puiſqu'on n'a rien alors à demander à ſes Chevaux, ſinon d'aller droit devant eux; mais dans les mauvais chemins il faut ſoutenir les Chevaux, de peur qu'ils ne s'abattent, & d'ailleurs cela les ſoulage; aller bien doucement & ſavoir quartayer à propos, c'eſt-à-dire, mettre le timon ſur l'orniere, afin que les Chevaux marchent des deux côtés; quand le chemin eſt pavé, & qu'on trouve un ruiſſeau de pavé un peu profond, un bon cocher le paſſe en biais; premiérement, pour que la ſecouſſe ſoit moindre au carroſſe; & ſecondement pour que l'aiſſieu en ſouffre moins; car les deux roues arrivant au fond du ruiſſeau en même temps & remontant ſur le champ, donnent une ſecouſſe à l'aiſſieu, qui pourroit le faire caſſer, ſur-tout quand on va le trot. Il faut aller au pas à l'approche d'une montagne pour repoſer les Chevaux, afin qu'ils aient plus d'haleine & de force pour la monter; & ſi elle eſt rude, on les arrêtera un moment au haut pour les laiſſer ſouffler. Tout le monde de la voiture doit, ſi faire ſe peut, monter la montagne à pied; il en eſt de même à une deſcente où les Chevaux peineront beaucoup à retenir la voiture : on les ſoulage encore en enrayant une roue de derriere, ce qui l'empêche de tourner, & par conſéquent rend la voiture moins roulante; il faut auſſi pour peu que les Chevaux aient chaud, les mener au pas quelques momens avant d'arriver à l'auberge, afin de les laiſſer ſouffler, & qu'ils ne ſe refroidiſſent pas tout à coup; ce qui pourroit les faire tomber fourbus. A l'égard du reſte du panſement qu'on doit obſerver en voyage, voyez le Chap. X.

Quand

Quand on attele quatre Chevaux à une voiture, c'eſt communément pour aller en voyage; on s'en ſert de deux façons; ſavoir, ſans poſtillon, le cocher menant ſeul les quatre Chevaux, ou avec un poſtillon qui mene les deux Chevaux de devant, attachés par des traits aux harnois des Chevaux du timon: les quatre Chevaux ſans poſtillon ne ſont pas ſans danger, ſur-tout dans les deſcentes; car ſi les Chevaux de devant ſont jeunes ou ſenſibles, ou qu'ils n'aient pas la bouche bonne, ils s'échaufferont peut-être la tête; & la pente les favoriſant, ils pourront bien prendre le mors aux dents, au lieu que le poſtillon les retient facilement; je conſeillerois donc d'avoir toujours un poſtillon. Venons maintenant à la conduite que doit tenir un poſtillon d'attelage, ſoit à quatre ou à ſix Chevaux. Comme le cocher mene le timon, le poſtillon doit lui être ſubordonné, c'eſt-à-dire, exécuter ſans replique tout ce qu'il lui dit, & les ſignes qu'il lui fera, ſoit pour tourner, faire tirer ſes Chevaux, *&c.* il doit donc avoir toujours attention à ſon cocher & faire tirer ſes Chevaux droit, c'eſt-à-dire, ne les pas conduire à gauche, quand les Chevaux de derriere vont à droite; car cette mauvaiſe manœuvre fatigue tout l'équipage; qu'il ſonge à ne pas tant faire tirer ſon porteur: qu'il prenne ſont tournant de loin, ſans trop faire tirer, de peur de forcer le cocher à tourner trop court, il faut auſſi, quand il s'agit de reculer, qu'il maintienne ſes Chevaux de façon qu'ils ne ſe mêlent pas dans leurs traits, ce qui pourroit arriver s'ils étoient trop lâches; c'eſt pour la même raiſon que le poſtillon doit partir le premier; quand la voiture commence à marcher. Les Chevaux de derriere doivent retenir dans les deſcentes, & aux montagnes les Chevaux de devant doivent tirer pour ſoulager ceux du cocher.

A quatre Chevaux.

A ſix Chevaux.

Le poſtillon qui mene la chaiſe de poſte n'a communément que deux Chevaux à conduire; ſavoir, le Cheval de brancard, & celui ſur lequel il eſt: il faut qu'un poſtillon ſoit à Cheval de bonne grace; c'eſt pourquoi il ſeroit néceſſaire qu'il eût appris à monter à Cheval, aſſez pour s'y bien tenir; ſon Cheval & lui en ſeroient plus à leur aiſe, & on ne verroit point de poſtillons de travers ſur leurs Chevaux, ſe donner bien du mouvement du corps, ou brandiller les jambes continuellement.

Poſtillon de Chaiſe.

Ordinairement le poſtillon va au petit galop, & le Cheval

de brancard ne fait que trotter ; cela eſt plus agréable à voir, lorſqu'il ne s'agit que de faire trois ou quatre lieues, comme d'aller de Paris à Verſailles ; mais ſi l'on veut voyager en chaiſe de poſte avec ſes Chevaux, aucun des deux ne doit galopper ; il faut renoncer à la grace en cette occaſion, car le galop, quelque petit qu'il ſoit, fatigue toujours plus un Cheval que le trot, qui eſt ſon allure naturelle. Les poſtillons de la poſte galoppent communément ; mais leurs Chevaux ſont en haleine, & ils n'ont tout au plus que cinq ou ſix lieues à faire ; auſſi voit-on que ces Chevaux ſe mettent bientôt pour ſe ſoulager à une eſpece de train rompu, qui tient du trot & du galop ; ce qu'on appelle l'aubin.

Le poſtillon n'a d'autre attention à avoir, à l'égard de la voiture, que de bien conduire la roue droite ; car comme le Cheval de brancard eſt attelé entre les deux brancards, au milieu de la chaiſe, & que le poſtillon eſt à ſa gauche, la roue gauche eſt derriere lui, vis-à-vis de la croupe de ſon Cheval, ainſi cette roue ſuivra par-tout où il aura paſſé : il n'en eſt pas de même de la roue droite, qui eſt bien plus en dehors ; c'eſt pourquoi, quand il veut que la chaiſe tienne le milieu du chemin, il faut qu'il marche ſur le côté du chemin à gauche : quand il tourne à gauche, il peut tourner court ; mais à droite il faut qu'il prenne ſon tournant de très-loin : quand il s'agit de quartayer, le Cheval de brancard doit marcher ſur le bord de l'orniere, à droite ou à gauche de ladite orniere : quand il voudra retenir ſon Cheval de brancard, ſoit qu'il aille trop vîte ou dans une deſcente, il lui ſoutiendra la tête, en levant la longe de main, droit en haut, à côté de ſa tête : en montant, il faut qu'il faſſe bander les traits de ſon porteur, pour ſoulager le Cheval de brancard ; mais en pays plat, ſon Cheval doit tirer médiocrement, ſur-tout lorſqu'il galoppe. Il doit être adroit à éviter les pierres : il ſe trouve beaucoup de poſtillons, avec leſquels vous ne perdez pas la moindre petite pierre d'un chemin : il traverſera auſſi les ruiſſeaux de pavés & autres pierres pareilles en biais, comme il eſt dit du cocher.

Ce n'eſt pas une précaution ſuperflue dans les mauvais chemins pour le ſoulagement du poſtillon & pour la ſûreté de celui qui eſt dans la chaiſe, d'avoir des guides avec leſquels il puiſſe conduire le Cheval de brancard, dans les cas où le

poſtillon a de la peine à lui faire tenir la route sûre, ou dans d'autres occaſions qui peuvent ſe rencontrer le long d'un chemin.

Le Charretier.

Le Charretier exige auſſi une eſpece d'intelligence : il doit ſe tenir toujours à gauche en devant du limonier : le nombre des Chevaux qu'on attele à une charrette, n'eſt pas fixe ; il ne paſſe gueres cependant dix ou douze ; il doit bien charger ſa charrette, de façon que le poids qu'il y mettra, ſoit en équilibre ſur l'eſſieu, afin que les limons ne peſent point ſur le limonier, ni auſſi que ſa charrette ne ſe renverſe point trop en arriere ; il ne harcelera point ſes Chevaux en beau chemin, de peur de ne les plus trouver au ſecours dans le mauvais : le limonier ne doit point ou peu tirer : il eſt fait pour tourner, reculer & ſoutenir dans la deſcente : l'eſſentiel du Charretier eſt de faire tirer tous ſes Chevaux également, de choiſir bien ſon chemin, de ſe ſervir à propos du limonier, de prendre bien ſes précautions, quand il a beaucoup de Chevaux pour tourner ; ne jamais monter deſſus pour peu qu'il ait à gouverner ſa charrette, & ne jamais dormir dans ſa charrette en chemin pour éviter bien des accidens qui le menacent alors.

LE MÉDECIN, *OU TRAITÉ* DES MALADIES DES CHEVAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages de la ſaignée.

LA ſaignée eſt un des grands remedes qu'on puiſſe pratiquer aux Chevaux qui abondent communément en un ſang cru & épais, ſoit par l'eſpece de leur nourriture, ſoit par trop de fatigue ou trop de repos.

Les maladies aiguës, ſur-tout, celles qui attaquent le cerveau, ont beſoin de fréquentes ſaignées pour dégorger les vaiſſeaux, & donnant un libre cours au ſang, le mettre en état de chaſſer par tranſpiration l'humeur qui le fait fermenter, & qui feroit inceſſamment dépôt dans quelque partie intérieure.

La ſaignée eſt ſûrement évacuative ; & pour ſavoir ſi elle eſt révulſive, il s'agit, ſans examiner la choſe phyſiquement, de conſulter l'expérience ſur les hommes, dans leſquels on voit clairement que la ſaignée du pied ſoulage plus la tête dans de grands maux que la ſaignée du bras, le Cheval reſſemble à l'homme méchaniquement, la circulation de ſon ſang eſt la même, ainſi il peut être ſoulagé par les mêmes moyens. Le Lecteur verra que j'emploie ce remede en bien des occaſions, dont je ſuis perſuadé qu'il ſe trouvera bien, ſi malgré l'ancienne opinion des Maréchaux, il en fait uſage. J'avance encore avec certitude que les influences de la Lune & de quelque Aſ-

tre que ce ſoit, n'ont aucun pouvoir ſur les tempéramens ni ſur les effets des remedes; ce que je dis pour avertir ceux qui par haſard ne ſeroient pas inſtruits que généralement on eſt déſabuſé de cette eſpece de ſuperſtition.

Je ne m'étends pas davantage ici ſur la ſaignée; on verra dans les maladies où je la conſeille, les raiſons qui m'y engagent. Quant à l'opération de la ſaignée, & comme on la pratique ſur les Chevaux, je renvoie au Traité des Opérations. Je finirai ce Chapitre en faiſant l'obſervation que tout animal a environ le tiers de ſa peſanteur de ſang; ainſi qu'un Cheval ordinaire en a cinquante livres à peu près.

CHAPITRE II.

Des déſavantages de la purgation.

LA purgation, bien loin d'être indifférente au Cheval, lui cauſe ſouvent plus de mal que de bien : cet animal n'eſt pas ſi aiſé à émouvoir que l'homme, & une médecine lui reſte toujours vingt-quatre heures dans le corps, ſouvent deux jours, quelquefois quatre : pendant ce long ſéjour, il faut néceſſairement que partie de la purgation ſe digere & paſſe dans le ſang : & comme la qualité des médicamens purgatifs eſt plutôt d'exciter des criſes, de façon qu'ils produiſent un effet non accoutumé, que de ſervir à la nutrition, ils ne peuvent pas manquer de donner une mauvaiſe qualité au ſang en l'échauffant, & quelquefois pour long-temps; c'eſt pourquoi ſi vous purgez un Cheval maigre, échauffé, ou qui a la fievre, vous lui faites avaler le poiſon : la purgation ne peut faire quelque effet favorable qu'à un Cheval fluxionnaire & rempli d'humeurs peſantes & aquatiques.

Si le Cheval pouvoit vomir ce ſeroit un grand avantage pour lui, parce que les vomitifs & émétiques font leur effet précipitamment, & par conſéquent ne peuvent laiſſer que peu d'impreſſion de chaleur; mais cet animal eſt privé de ce ſecours qui eſt accordé aux hommes & aux animaux à pattes.

On ſait à préſent que la cauſe du vomiſſement provient en partie de l'irritation des fibres, des muſcles du bas-ventre, laquelle leur cauſe un mouvement convulſif qui les éleve avec violence & par ſecouſſes vers le bas de l'eſtomac, & en partie

de l'abaiſſement du diaphragme, qui foule en même tems ſur la partie ſupérieure de l'eſtomac, lequel ſe trouvant preſſé de tous côtés, eſt obligé de ſe dégorger par le conduit du manger appellé Œſophage.

Les muſcles du bas-ventre des Chevaux ne paroiſſent pas diſpoſés à céder à l'irritation, ils ſont d'une contexture ſi forte pour ſoutenir apparemment la peſanteur de leurs inteſtins, qu'ils demeurent quaſi immobiles; ils ne cedent pas même à la reſpiration qui n'eſt viſible qu'au défaut des côtes à l'endroit qu'on appelle le flanc; & cela eſt ſi vrai, que lorſqu'un Cheval eſt pouſſif, le mouvement de la reſpiration fait plutôt remuer le haut de la croupe qu'ébranler les muſcles du bas-ventre; d'où vient qu'on a imaginé de faire une opération au-deſſus de l'anus, qui, quoiqu'inutile, donne à connoître qu'on eſpéroit ſoulager le Cheval en donnant iſſue par cet endroit à une partie de l'air qui gonfle la croupe. A l'égard du diaphragme, quand il s'abaiſſeroit ſur l'eſtomac du Cheval, il n'eſt pas capable tout ſeul d'exciter le vomiſſement, puiſque le bas de l'eſtomac ne ſeroit pas comprimé.

Les émétiques les plus violens ne pouvant donc faire vomir le Cheval, ne le purgent nullement; mais par un effet ſingulier à cet animal, ils lui ſervent de diaphorétiques & lui purifient le ſang.

Des Cordiaux.

Les cordiaux que les Maréchaux mettent à toutes ſauces, ne ſont bons que pour l'eſtomac affoibli par dévoiement, indigeſtion, *&c.* ils échauffent, & dans ces cas aident à la digeſtion: on donne, ſuivant l'avis de *Soleizel*, des cordiaux à la gourme, qui eſt un rhume ou une maladie qui attaque la poitrine; la morve qui en provient quelquefois fait bien voir que ce mal n'eſt pas un vice local de l'eſtomac, puiſque les poulmons ſont preſque toujours ce qu'on trouve de gâté quand on ouvre des Chevaux morts de la morve. En même temps qu'on donne des cordiaux qui échauffent, on donne le ſon & on fait boire à l'eau blanche, procédé qui rafraîchit; ainſi on échauffe & on rafraîchit en même temps. Ceux qui tiennent une pareille conduite ſont-ils bien éclairés dans les véritables cauſes des maladies?

CHAPITRE III.

Des breuvages tant par la bouche que par le nez ; des Pilules ; des Armands ; des Gargarismes & des Billots.

LEs préparations des médicamens des Chevaux consistent en infusions ou en décoctions qu'on leur fait avaler ou par la bouche ou par le nez, ce qui s'appelle breuvages : la façon la plus naturelle est toujours la meilleure ; ainsi je ne vois pas pourquoi on fait avaler un breuvage à un Cheval par le nez ; il ne fait pas un autre effet dans le corps pour avoir passé par les conduits des nazeaux, préférablement au conduit naturel qui est la bouche ; mais il fait sûrement l'effet de tourmenter davantage le Cheval : ainsi on devroit, je crois, se désabuser de cette mauvaise façon de donner des breuvages, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement dans le gosier qui s'opposât à l'entrée du breuvage par la bouche, alors on s'y prend par où on peut, quand on compte soulager son Cheval.

J'aimerois mieux donner des breuvages que des pilules, parce que la graisse qui les forme est contraire au tempérament du Cheval ; si on en donne, il faut les former avec le miel.

On appelle armand une drogue dont on graisse le bout d'un nerf de bœuf bien amolli, & fourrant le nerf de bœuf jusqu'au fond du gosier, on y porte la drogue pour adoucir quelque inflammation de gosier. On se sert ordinairement de miel pour armand.

Le gargarisme se fait au moyen d'une seringue à injection. On emplit la seringue de la composition du gargarisme, & on la pousse après l'avoir mise au coin de la bouche du Cheval ; cette méthode est plus douce que l'armand, & je l'aimerois mieux.

Le billot est un mors de bois joint à sa têtiere ; on met autour de ce mors la drogue qu'on veut que le Cheval suce, & on l'entoure de linge, ce qui s'appelle un nouet. Quand le Cheval a ce billot & ce nouet dans la bouche, il ne peut s'empêcher de mâcher, & la drogue se mêlant par la chaleur de sa bouche avec la salive, il la suce : on met communément l'assa-fœtida au billot pour fortifier l'estomac & donner appétit ; cela est bon dans un dégoût simple, qui ne provient que de quelque nourriture désagréable au Cheval & qui l'a dégoûté.

CHAPITRE IV.

De l'utilité des Lavemens.

LES lavemens ſont un excellent remede pour déboucher les Chevaux, appaiſer l'irritation des inteſtins par l'écoulement des matieres retenues, dégager & rafraîchir ; on en donne ſuivant les occaſions de rafraîchiſſans & émolliens, de purgatifs, d'adouciſſans & narcotiques, *&c.* L'avantage qu'a ce remede eſt qu'on ne ſauroit le prodiguer, & qu'il n'en arrive jamais aucun inconvénient. Vous trouverez la façon de les donner dans le Traité des Opérations, & une recette pour chaque intention dans le Traité des Médicamens.

CHAPITRE V.

Signes généraux du Cheval malade.

QUoique beaucoup de maladies aient leurs ſignes particuliers par leſquels le Cheval indique qu'il en eſt attaqué, cependant il ſe peut trouver des ſignes généraux qui marquent ſeulement qu'il eſt malade, & qui avertiſſent d'examiner, auſſi-tôt qu'on les voit paroître, quelle eſt la nature du mal dont ils ont fait appercevoir les premiers indices, tels que ſont les ſuivans dont il peut être attaqué, ſoit d'un, ſoit de pluſieurs enſemble, ſuivant la conſéquence de ſa maladie ; ſavoir :

Le dégoût : nous en traiterons plus au long au chap. ſuivant.

L'œil hagard & farouche, ou pleurant.

L'oreille froide.

La bouche échauffée, pâteuſe & baveuſe.

La tête peſante & baſſe.

Le poil hériſſé & lavé aux flancs, c'eſt-à-dire, d'une couleur plus pâle & plus déteinte qu'à l'ordinaire.

La fiente dure & noire ou verdâtre : nous en parlerons au chapitre ſuivant.

L'urine claire & crue, ou rouge & enflammée : voyez le chapitre ſuivant.

Regardant ſouvent ſon flanc, ſe couchant & ſe levant fréquemment dans l'écurie. Si

Si le flanc bat plus fort qu'à l'ordinaire.

Si le cœur lui bat.

La marche chancelante.

L'inclination tardive & peſante, c'eſt-à-dire, qu'ayant coutume d'être vigoureux il ſoit mou & ſans cœur ni force, ou qu'étant précédemment vicieux aux autres Chevaux, il ne leur diſe rien.

Lorſqu'un Cheval fait voir le blanc des yeux en haut, c'eſt une marque qu'il ſent beaucoup de douleur.

C'eſt un ſigne ſouvent mortel, lorſque dans le cours d'une grande maladie, le Cheval qui avoit coutume de ſe camper pour uriner, ne ſe campe plus & laiſſe dégoutter l'urine ſans tirer le membre dehors.

C'eſt un ſigne de dangereux état lorſque le crin & la queue s'arrachent facilement, & ne tiennent, pour ainſi dire, à rien.

Lorſqu'un Cheval ne plie pas les reins lorſqu'on appuie les deux doigts deſſus vers l'origine de la croupe, il eſt mal.

CHAPITRE VI.

Du Dégoût & des Cirons.

LE dégoût ſe reconnoît quand on voit qu'un Cheval mange moins qu'à l'ordinaire, ou qu'il mange plus mollement, ou qu'il refuſe abſolument de manger ſon avoine.

Les cauſes du dégoût ſont quelquefois légeres, il ſe trouve des Chevaux délicats qui ſe dégoûtent pour une ordure qu'ils auront trouvée dans leur nourriture; alors en ôtant cette nourriture & leur en donnant la premiere fois de nette, ils ſe remettront à manger.

Il vient auſſi aux Chevaux de petites élevures ou cirons audedans des levres de deſſus & de deſſous; ces élevures leur cauſent une demangeaiſon qui les oblige à ſe frotter continuellement les levres contre la mangeoire, & leur font perdre ainſi le manger ſans aucune autre indiſpoſition. A cette incommodité il n'y a rien à faire qu'à couper avec un biſtouris ou un couteau bien affilé, la premiere peau ſur les cirons, puis frotter avec ſel & vinaigre, & le Cheval recouvrera l'appétit: une écume amere qui dégoûte les Chevaux provient ſouvent de

crudités & de mauvaiſe digeſtion ; les gargariſmes & les billots feront revenir l'appétit, mais en même temps il faut ôter la cauſe avec le foie d'antimoine pendant quelques jours.

Si le dégoût continue & qu'on voie le Cheval triſte, alors il peut provenir de quelque mauvaiſe diſpoſition de l'intérieur, ou être l'avant-coureur de quelque maladie ; alors vous mettrez en uſage la ſaignée, la diete, le ſon, les lavemens, & lui ferez manger deux fois par jour une once de foie d'antimoine, juſqu'à ce qu'il en ait mangé une livre.

CHAPITRE VII.

De l'Urine & de la Fiente.

QUand on voit au Cheval une urine claire & crue, cela dénote crudité dans le ſang, & par conſéquent de mauvaiſes digeſtions, qu'il faut corriger ſans échauffer le ſang, les amers font cet effet : ſi l'urine eſt rouge & enflammée, cela dénote que le Cheval eſt échauffé & a beſoin de rafraîchiſſement.

Il y a des Chevaux dont la fiente eſt molle & qui ſe vuident trop ſouvent, cela dénote obſtruction ; car tant qu'ils ſont en cet état, ils ont beau manger, ils ne ſauroient engraiſſer ; les déſobſtruans, comme l'acier & le foie d'antimoine pendant quelque temps ôteront cette indiſpoſition. Lorſque la fiente eſt dure, noire ou verdâtre, ſigne d'une bile échauffée ; ſi outre cela le Cheval eſt reſſerré à outrance, ou ſujet à avoir ſouvent un flux de ventre, c'eſt une marque que la bile ne ſe ſépare pas dans le foie : les déſobſtruans ou appéritifs conviennent dans cette occaſion auſſi-bien que les herbes ameres.

CHAPITRE VIII.

De la nourriture des Chevaux malades.

LA nourriture la plus uſitée aux Chevaux malades eſt le ſon & l'eau blanche : le ſon pour le manger ſec ou mouillé & chaud, l'eau blanche eſt ſa boiſſon, ce n'eſt autre choſe que de l'eau qui devient blanche au moyen de ſon qu'on met tremper dedans. Cette eau blanche eſt proprement le

bouillon des Chevaux, & le ſon la panade : quelquefois le dégoût d'un Cheval eſt ſi grand qu'il ne veut point manger du tout ; il n'y a rien de plus heureux dans la fievre pendant laquelle l'eſtomac ne peut digérer aucun aliment ; mais lorſque la maladie tire en longueur & que le dégoût continue, il y auroit inconvénient à le laiſſer dans cet état, parce que la ſouſtraction totale de nourriture l'échaufferoit & le deſſécheroit ; c'eſt pourquoi il faut ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour le faire manger un peu. Ne vous ſervez jamais de lard & de graiſſe pour donner de la nourriture au Cheval, ces aliments ſont totalement contraires à ſon tempérament & lui cauſeroient des obſtructions ; mais de la mie de pain cuite avec de l'eau & un peu de ſel en conſiſtance bien claire nourrira fort bien le Cheval, du gruau ou de l'orge mondée cuite avec de l'eau, puis paſſée & donnée tiede, ou de la farine d'orge tamiſée & cuite avec de l'eau en conſiſtance de bouillie, puis y ajouter du ſucre : toutes ces nourritures humectent & rafraîchiſſent.

Dans les maladies de chaleur, il eſt plus eſſentiel de faire boire le Cheval que de le faire manger, quand vous devriez le contraindre en lui verſant ſa boiſſon avec la corne.

Il faut ſouſtraire le foin & l'avoine au Cheval malade ; on peut lui laiſſer manger un peu de paille pour l'amuſer, excepté toujours en cas de fievre, pendant laquelle le Cheval ne peut digérer que la boiſſon.

CHAPITRE IX.

DES MALADIES AIGUES, OU DE CELLES QUI DEMANDENT UN PROMPT SECOURS.

De la Fievre.

LA fievre eſt un bouillonnement extraordinaire du ſang qui fait battre le cœur & les arteres plus fréquemment que dans l'état ordinaire.

Les Chevaux ne ſont gueres ſujets qu'à la fievre continue, plus ou moins forte, & à la fievre lente. Nous ne parlerons ici que de la fievre continue, nous réſervant à détailler la fievre lente au commencement des Maladies chroniques, parce

qu'elle n'exige pas un ſecours auſſi prompt que la fievre continue ; nous parlerons auſſi dans cet article de la fievre cauſée par la douleur, parce qu'elle eſt aiguë.

Des Fievres continues.

Toutes fievres continues, depuis la plus petite juſqu'à la plus grande, quoique pluſieurs Auteurs les diſtinguent par pluſieurs noms, comme fievre ſimple, fievre putride, fievre peſtilentielle, *&c.* ne ſont autre choſe qu'une diſpoſition inflammatoire, plus ou moins forte, occaſionnée par un épaiſſiſſement, & pour ainſi dire un grumellement de la maſſe du ſang, qui ne pouvant alors circuler comme à l'ordinaire, s'arrête dans les vaiſſeaux des parties principales intérieures, & y produit de l'inflammation ; ce ſang enflammé, ſe change en matiere, & forme des abcès, qui venant à crever, ſe répandent dans l'intérieur, & cauſent la mort à l'animal : ainſi toutes les différences des fievres continues & des Chevaux & des Hommes, ne doivent rouler que ſur deux points principaux. 1°. Sur les dégrés & la force de l'épaiſſiſſement du ſang arrêté dans quelques parties. 2°. Sur la qualité & l'importance des parties, dans les vaiſſeaux deſquelles il s'arrête.

A l'égard de l'épaiſſiſſement du ſang, on peut dire en général, qu'une fievre continue ſera plus ou moins dangereuſe : toutes les fois que les cauſes de cet épaiſſiſſement & de l'inflammation qu'il produit, ſeront plus ou moins faciles à réſoudre & à diſſiper ; & en même temps il faudra juger du danger de la fievre & des inflammations qui l'entretiennent, par la grandeur des cauſes qui ont produit l'épaiſſiſſement, & par les mauvaiſes diſpoſitions où le Cheval ſe ſera trouvé, lorſqu'il a reçu l'impreſſion de ces cauſes ; car il eſt plauſible que les cauſes de l'épaiſſiſſement du ſang étant jugées très-graves, il ſera très-difficile que les inflammations qu'il aura cauſées, viennent à parfaite réſolution.

Pour juger en ſecond lieu du danger d'une fievre continue, ſuivant la qualité des parties attaquées, on comprendra aiſément que la fievre ſera toujours moins périlleuſe en quelque dégré qu'on en ſuppoſe la cauſe, lorſque le ſang ne ſera arrêté, & ne produira quelque inflammation ou tumeur inflammatoire, que dans quelque partie externe, ſans que les parties internes & principales, ſoient autrement intéreſſées, faiſant leurs fonctions à peu près à l'ordinaire : & tout au contraire, on conclura que la fievre continue fait courir un grand dan-

ger, lorſque le ſang ſera arrêté dans quelque partie interne principale, & abſolument néceſſaire à la conſervation de la vie; & comme parmi les parties internes, il en eſt qui ſont plus ou moins néceſſaires au ſoutien de la vie, on jugera aiſément des dégrés de péril, par rapport à leur uſage: ainſi on pourra décider, par exemple, qu'un ſang arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau, qui y produit néceſſairement une inflammation, doit cauſer une fievre continue plus dangereuſe que toutes les autres, parce que le cerveau influant ſur le jeu de toutes les parties du corps en général, ne peut être intéreſſé dans l'exercice de ſes fonctions, ſans affoiblir celles de toutes les autres parties.

Comme la reſpiration eſt une fonction ſans laquelle on ne ſauroit vivre, il eſt aiſé de juger que lorſque le ſang ſera arrêté dans les vaiſſeaux du poumon; & qu'il y produira une inflammation, le danger pour la vie ne peut être que très-grand, quoique abſolument moindre que n'eſt celui dont l'animal eſt menacé, lorſque le cerveau eſt attaqué.

Il en eſt de même ſur l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux du foie & ſur l'inflammation qui l'accompagne par rapport au grand uſage qu'il a dans l'ouvrage de la digeſtion, ainſi du reſte des parties, comme de l'eſtomac, des inteſtins, des reins, *&c.*

Suivant cette idée, il y aura des fievres continues légeres, ſelon la petiteſſe des cauſes, comme des fievres éphémeres mêmes, & qui ne dureront qu'un jour, & des fievres continues grandes & de pluſieurs jours; & parmi les grandes, il y en aura d'infiniment grandes & plus ou moins périlleuſes.

Les plus grandes de toutes & les plus périlleuſes, ſeront celles dans leſquelles le ſang ſera arrêté & produira des inflammations dans le cerveau, dans les poumons, dans le foie, & généralement dans toutes les parties internes principales, & où les parties externes ſeront en même temps intéreſſées: ces ſortes de fievres qui ſuppoſent des cauſes d'une très-grande activité, & le ſang dans un état d'épaiſſiſſement ſi général, qu'il s'arrête par-tout; on les appellera peſtilentielles, lorſqu'elles ſeront épidémiques & générales, par rapport au ravage & à la mortalité qu'elles cauſeront: toutes les autres ne ſauroient être mieux déſignées que par le nom d'inflammation ou fievre continue inflammatoire; par exemple, la fievre

Fievres peſtilentielles; Fievres inflammatoires.

continue, qui cause l'arrêt du sang dans les vaisseaux du cerveau, est une inflammation du cerveau ; & lorsque cet arrêt du sang se trouvera plus marqué dans le poumon, on ne peut, il me semble, mieux définir cette fievre que par le nom de péripneumonie, ou inflammation du poumon ; inflammation du foie, lorsque le sang s'arrêtera dans le foie ; inflammation des reins, si l'arrêt se forme dans les vaisseaux hépatiques, ou du foie, *&c.*

Venons maintenant aux causes extérieures qui produisent les fievres continues.

De trop de travail.

La fievre continue dépend de plusieurs causes. 1°. D'un travail trop violent ou trop outré, qui échauffe beaucoup le sang, & provoque une transpiration très-abondante : alors si le Cheval étant dans cet état, est saisi subitement par un grand froid, ou exposé à la pluie ou aux autres injures du temps, le sang est plus susceptible d'épaississement & de coagulation par la dissipation d'esprits qui s'est faite précédemment, & il est dangereux qu'il ne s'arrête dans quelques parties principales, attendu que la matiere de la transpiration arrêtée par le resserrement des pores, vient à agiter les parties du sang épaissies, qui se trouvant arrêtées dans quelques viscères, se mettent en fermentation, s'échauffent & causent l'inflammation, & par conséquent la fievre.

La fievre peut encore prendre au Cheval, si dans cet état de fatigue excessive & d'épuisement, on fait manger un Cheval à son ordinaire : car alors l'estomac est hors d'état de bien digérer : les digestions se tournent en crudités, & le chyle passant avec cette mauvaise qualité dans les vaisseaux, peut produire un grumellement dans la masse du sang qui le dispose à s'arrêter dans les vaisseaux capillaires des parties principales, & à y produire des inflammations.

Si on laisse boire de l'eau froide à un Cheval en sueur & fort échauffé par le travail, le froid de l'eau épaississant le sang qui roule dans les vaisseaux de l'estomac, le rend propre à s'arrêter dans les vaisseaux capillaires de la veine *porte* qui reçoit le sang qui vient de l'estomac : cet arrêt y cause très-ordinairement une inflammation, ou bien dans le poumon, si le sang a pu se soutenir en fluidité pour se rendre des vaisseaux de la veine *porte* dans le tronc de la veine *cave*.

A ces causes, il faut ajouter les mauvaises nourritures, com-

me le mauvais foin qui aura été mouillé & aigri, ou le foin trop nouveau qui n'a pas ſué; il en eſt de même des mauvais grains : tout cela gâte inſenſiblement les digeſtions juſqu'au point de rendre le chyle tout à fait aigre & cauſtique ; ce qui fait prendre à la maſſe du ſang un ſi haut degré de conſiſtance, qu'elle s'arrête dans les parties principales, & y produit des inflammations très-périlleuſes; parce que le ſang ne ſauroit devenir gluant & viſqueux, que la bile qui s'en ſépare dans le foie, s'étant épaiſſie, ne ſéjourne dans les vaiſſeaux, & s'y ramaſſant journellement n'en agite à la fin les parties & n'y produiſe une fermentation très-violente.

De mauvaiſes nourritures.

Il faut compter encore parmi les cauſes des fievres continues certaines conſtitutions de l'air, qui ſont également pernicieuſes aux animaux, comme aux hommes; elles roulent ordinairement ſur les irrégularités du chaud & du froid, ſur les excès ou la longueur du froid, ou de l'humidité & des pluies ; le paſſage ſubit du chaud au froid, épaiſſit tout à coup le ſang & en arrête la tranſpiration : le froid exceſſif & de longue durée produit le même effet, comme auſſi les pluies continuelles & l'humidité de l'air : à toutes ces intempéries, il faut toujours joindre la mauvaiſe qualité des nourritures qui ne ſauroient jamais être bonnes, lorſque les ſaiſons ne leur ſont pas favorables; ainſi l'irrégularité des ſaiſons & les mauvaiſes nourritures concourant néceſſairement enſemble, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles produiſent des fievres continues épidémiques, & pour ainſi dire générales, dans les pays qui ſe trouvent expoſés à toutes ces irrégularités des ſaiſons. Il en eſt de même des exhalaiſons infectées & ſoufrées qui ſe levent dans les pays aquatiques : ces vapeurs épaiſſiſſent inſenſiblement le ſang qui traverſe les vaiſſeaux du poumon, & lui donnent lieu de s'y arrêter, ou dans quelqu'autre partie principale.

D'intempérie de l'air.

Il eſt auſſi aſſez vraiſemblable que les Chevaux ſe reſſentent comme les hommes de la mauvaiſe odeur que contracte l'air dans les longs campements, qui peut bien les jetter dans une eſpece de triſteſſe, qui fait qu'ils digerent mal les nourritures qui ſont communément très-mauvaiſes, joint au travail conſidérable, lorſqu'il faut aller au fourrage fort loin du camp.

Dans les longs campemens.

Les ſignes généraux de toute fievre continue, ſont la reſpiration fréquente & le battement de flanc : on ſent alors battre le cœur avec violence, en poſant ſa main au défaut de l'é-

Le pouls des Chevaux.

paule vers le coude : on ne s'apperçoit du battement du cœur qu'au Cheval qui a la fievre ; hors ce temps, on ne ſent preſque jamais le cœur du Cheval : d'ailleurs, il n'a point dans tout le corps d'artere aſſez ſuperficielle ni aſſez proche de la peau pour qu'on puiſſe lui tâter le pouls ; cependant à quelques Chevaux on trouve une artere au larmier, que l'on peut ſentir en tout temps, en appuyant plus ou moins fort un doigt à un ou deux pouces au-deſſus du petit coin de l'œil, en biaiſant vers l'oreille.

Signes généraux & particuliers.

Le plus grand mal d'un Cheval qui a la fievre, eſt de ne point ſe coucher ; s'il ſe couche un moment, il ſe releve ſur le champ, tout le corps lui brûle : voilà à peu près tous les ſignes généraux ; il y en a enſuite de particuliers qui peuvent donner à connoître, ou du moins à augurer quelle eſt la partie intérieure la plus offenſée ; par exemple, ſi on lui voit la tête peſante, les yeux mornes ou fermés & pleurans, les levres & les oreilles pendantes ou les yeux rouges, & de la matiere flegmatique qui lui ſort des nazeaux, grande ardeur & ſécheresse à la tête ; ce ſont des ſignes que l'inflammation occupe principalement le cerveau : l'exceſſive difficulté de reſpirer, marque que la poitrine eſt affectée ; le ventre pareſſeux ne rendant que des excréments deſſéchés ou un flux de ventre, quelquefois dyſſentérique, marquent que l'inflammation occupe le foie ; ſi c'eſt les reins, il y aura ſuppreſſion d'urine, ou bien l'urine ſera ſanglante avec grande fievre.

Dangers de la fievre continue.

La fievre continue, de quelque cauſe qu'elle vienne, eſt toujours un des plus grands maux qui puiſſe arriver à un Cheval, & on en voit peu qui en réchappent, quand elle n'a point ceſſé au bout du troiſieme ou quatrieme jour. Ne pourroit-on pas inférer de cette expérience, que le Cheval a le ſang naturellement plus épais que l'homme, & par conſéquent plus capable de s'arrêter & de s'enflammer ? La lenteur avec laquelle il circule dans ſes veines, même en pleine ſanté, paroîtroit confirmer cette opinion ; car en tâtant le pouls au larmier d'un Cheval ſain, on trouvera que le pouls d'un homme bat deux ou trois fois entre deux battemens de celui d'un Cheval.

Il eſt inutile de diriger les remedes des fievres, ſelon les remarques qu'on a faites de la cauſe qui les a produites ; il ne faut que s'oppoſer très-promptement à l'inflammation par quelque cauſe qu'elle ait été excitée.

La

Remedes.

La maxime générale pour guérir tout Cheval qui a la fievre, eſt de le faire beaucoup jeûner, c'eſt-à-dire, le nourrir très-peu, parce que dans cet état, l'eſtomac n'a pas du ſang, l'aide qui lui eſt néceſſaire pour la digeſtion ; d'ailleurs, le dérangement du ſang, & ſa trop grande fermentation bouleverſant toutes les parties qui ſervent à la digeſtion, dérange leurs fonctions, ainſi jamais de digeſtion pendant la fievre : il faut donc plutôt ſonger à tempérer l'ardeur du ſang par des boiſſons rafraîchiſſantes, comme l'eau de ſon, appellée eau blanche : on peut donner encore pour boiſſon de l'eau bouillie, avec le cryſtal minéral, ou ſur un ſceau d'eau, une demi-once de ſalpêtre rafiné : ſi on veut faire manger le Cheval, on peut lui donner un peu de ſon mouillé.

La ſaignée.

Le grand remede à la fievre, c'eſt la ſaignée, & c'eſt preſque le ſeul qu'il faut faire, attendu que cette maladie ne vient que du ſang, comme nous l'avons aſſez amplement expliqué ci-deſſus : il s'agit donc pendant la fievre même & le plutôt qu'on peut, de diminuer le volume du ſang par la ſaignée que l'on réitérera plus ou moins, ſelon que la fievre ſera plus ou moins allumée ; ainſi pour une fievre très-violente, il faudra ſaigner des quatre à cinq fois dans un jour, pour couper promptement chemin à l'inflammation, & quand un Cheval tomberoit en foibleſſe par l'abondance des ſaignées, il n'y a pas plus de danger que quand un homme s'évanouit en le ſaignant. Il faudra, autant que faire ſe pourra, ſaigner aux flancs & aux plats des cuiſſes, parce que la fievre affecte principalement les fonctions de la tête & du cerveau.

Lavemens.

Le ſecond remede après la ſaignée, & qui aide infiniment à diminuer l'ardeur de la fievre, eſt le grand uſage des lavemens émolliens, on ne ſauroit trop en donner. Vous en verrez la deſcription à la fin du Traité des Médicamens.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut inférer que les cordiaux dont les Maréchaux ont coutume d'uſer dans les fievres des Chevaux, ſeroient plus préjudiciables qu'utiles, attendu que leur qualité eſt chaude & plus capable d'allumer la fievre que de la diminuer : par cette raiſon les nouets avec aſſafœtida devroient être exclus : le maſtigadour tout ſimple doit être préféré : les drogues avec leſquelles quelques Maréchaux frottent le Cheval par-tout le corps, dans le temps de la fievre, ne paroiſſent pas être utiles à ſa guériſon ; mais comme un des

plus grands maux du Cheval qui a la fievre, eſt de ne pouvoir ſe coucher, il eſt par conſéquent néceſſaire de chercher quelque moyen qui puiſſe lui procurer ce ſoulagement, & on a l'expérience que de lui frotter les reins d'eau-de-vie, puis faire bouillir un demi-boiſſeau d'avoine dans de l'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit crevée, jetter l'eau, verſer ſur cette avoine une chopine de vinaigre, fricaſſer deux tours le tout enſemble; mettre cette compoſition dans un ſac, & l'appliquer toute chaude ſur les reins du Cheval, quand l'avoine eſt froide, y remettre du vinaigre chaud, tout cela, dis-je, aſſouplit les reins du Cheval & lui donne la facilité à ſe coucher.

Nota. Qu'il ne faut jamais purger un Cheval pendant le temps de la fievre; cela eſt mortel.

Quand le Cheval eſt guéri de la fievre, & qu'il a été beaucoup ſaigné, il lui faudra redonner de la nourriture petit à petit, augmentant tout doucement juſqu'à ce qu'il ſoit en état de manger comme à ſon ordinaire. On pourra, ſi l'on veut, le purger après ſa fievre; mais parce que la purgation échauffe toujours beaucoup un Cheval, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien faire, & le remettre petit à petit comme je viens de le dire.

Les Maréchaux qui craignent la ſaignée, & qui donnent des cordiaux & de la nourriture aux Chevaux qui ont la fievre, ont peut-être de bonnes raiſons pour en agir ainſi, je ne m'y oppoſe point: je dis ſeulement les miennes; c'eſt au public inſtruit à en décider.

Comme j'ai dit au commencement de ce chapitre, que je parlerois de la fievre, qui ſurvient à la ſuite d'une douleur violente, il eſt temps de définir cette fievre, & ſa cauſe intérieure.

Fievre de douleur.

La douleur repouſſe avec violence les eſprits au cerveau, & les fibres du cerveau battues par ce violent reflux des eſprits, les font déborder dans tout le reſte des nerfs du corps; & comme ces nerfs aboutiſſent preſque tous dans les vaiſſeaux, ils leur font faire des jeux de contraction plus forts qu'à l'ordinaire, & la circulation doit devenir par conſéquent plus rapide, le ſang plus broyé & plus en mouvement de fermentation & de diſſolution: on fait ceſſer cette fievre par la ſaignée, & les lavemens comme les autres.

CHAPITRE X.

Des Fievres inflammatoires, appellées par les Maréchaux, Maux de tête, Mal de feu, Mal d'Espagne, & de la Jaunisse, appellée aussi mal de tête.

Les maux de tête, de feu & d'Espagne.

LEs maux que les Maréchaux appellent maux de tête, qu'ils regardent comme des maladies considérables, dont on ne connoît pas la cause, & qu'ils nomment tantôt mal de feu, tantôt mal d'Espagne, sans rien définir, ne sont autre chose que des fievres continues très-dangereuses, avec disposition inflammatoire au cerveau, qui les rend excessivement périlleuses; elles viennent souvent de l'infection de l'air dans les longs campemens, des mauvaises nourritures, d'un trop grand travail, *&c.* C'est pourquoi quand ces maladies prennent dans les armées, elles attaquent une grande quantité de Chevaux à la fois : on reconnoît à ces maux tous les signes de l'inflammation au cerveau, rapportés ci-dessus dans le chapitre précédent: ces sortes de fievres sont quelquefois si dangereuses, qu'au bout de vingt-quatre heures, il n'est plus temps d'y remédier; quelquefois aussi l'inflammation est si prompte, qu'il n'y a pas moyen de sauver le Cheval.

Ces maux étant donc des fievres continues très-violentes, il n'y a point d'autre remede que ceux de la fievre continue, c'est-à-dire, de fréquentes saignées, coup sur coup, force lavemens, beaucoup d'eau blanche & grande diete. Voyez le chapitre de la fievre.

La Jaunisse.

La jaunisse, qu'on appelle mal de tête, improprement, est une maladie de la bile; elle vient par l'obstruction des canaux de la bile, laquelle ne pouvant se séparer du sang comme à l'ordinaire pour passer dans ses propres tuyaux, est obligée de couler dans les vaisseaux du sang; ce qui fait qu'elle s'alliera avec la salive de la bouche & de l'estomac, & généralement avec toute la lymphe nourriciere du corps, c'est pourquoi le Cheval montre les signes suivans; il est dégoûté, & comme il digere mal les alimens, il est par conséquent foible, triste & abattu; ce qui lui est occasionné, tant par le défaut d'une bonne digestion, qu'à cause du picotement de la bile qui se trouve mêlée avec la lymphe nourriciere des parties : on voit

au Cheval l'oreille baſſe, l'œil triſte, les nazeaux ouverts; qu'il chancelle en marchant; ſes levres ſont jaunes en dedans, les yeux auſſi ſont teints de la même couleur; & ſi cette bile, qui regorge dans le ſang, vient à s'échauffer à force d'y rouler, elle cauſe quelquefois la fievre; pour lors la maladie devient très-dangereuſe, & emporte quelquefois le Cheval en peu de temps, ſi on n'y remédie promptement. On peut appeller ce mal alors inflammation du foie, d'autant plus que preſque toujours les urines ſont rouges, chargées & difficiles à rendre: accident qui marque une grande abondance de bile dans les vaiſſeaux.

Il faut à ce mal ſaigner d'abord plus ou moins, ſelon la conſéquence de la maladie, s'il y a fievre, & le traiter du reſte avec lavemens, eau blanche & grand régime.

Si le mal eſt dans ſon commencement, & que la fievre ne ſoit pas encore déclarée, il faut toujours le ſaigner une ou deux fois; le nourrir peu, lui donnant pour toute nourriture de la recoupe de bled ou de l'orge amolli dans de l'eau tiede, ou de la crême d'orge pendant quelques jours: on peut encore lui donner la compoſition ſuivante,

Eau de fontaine ou de riviere, ...	4 pintes.
Cendre de ſarment, ...	½ boiſſeau.
Bayes de laurier, ...	1 quarteron.

Faites bouillir l'eau, jettez-la ſur les cendres de ſarment, repaſſez quatre fois ladite leſſive bouillante, puis mêlez les bayes de laurier; faites avaler au Cheval la valeur de deux verres, continuez de trois heures en trois heures, juſqu'à ce qu'il ait avalé la compoſition.

Après quelques jours du régime ci-deſſus, il ſera bon de lui donner pendant cinq ou ſix jours un quarteron de miel, avec une once de limaille d'acier.

CHAPITRE XI.

Du Vertigo.

ON appelle vertigo deux eſpeces de maladies, parce qu'elles ont quelques ſignes communs à l'une & à l'autre; cependant elles ſont fort éloignées de la même origine, car l'une

vient du ſang, & l'autre de vapeurs, cauſées par une palpitation de cœur aſſez forte.

Nous ne parlerons dans ce chapitre que du vertigo de ſang, réſervant l'autre eſpece au chapitre XXVIII, qui traite de la palpitation de cœur.

Le vertigo que nous appellons vertigo de ſang, a ſa cauſe dans un bouillonnement extraordinaire du ſang qui ſe porte ſubitement à la tête. Si ce vertigo qui eſt produit par la grande raréfaction de ſang, n'étoit pas joint à la fievre, il n'y auroit aucune ſuite dangereuſe, mais quelquefois la fievre s'y joint, & alors la maladie devient conſidérable & périlleuſe.

Le trop grand travail, & ſur-tout dans les chaleurs, peut cauſer cette eſpece de vertigo.

Les ſignes de ce mal ſont très-viſibles; car on voit le Cheval chanceler, comme s'il étoit ivre; il a les yeux hagards & troublés; il ſe donne de la tête contre les murailles & contre la mangeoire avec tant de violence, qu'il eſt à tout moment en danger de ſe caſſer la tête : il ſe couche & ſe releve à tout moment avec grande agitation.

A ce mal, qu'il y ait fievre ou non, il faut toujours ſaigner du train de derriere, pour faire révulſion du ſang qui ſe porte à la tête.

Un remede expérimenté, eſt de mettre ſur le champ au Cheval trois ſetons de cuir, appellés orties; ſavoir, un au milieu du front, & deux autres au commencement du cou derriere les oreilles. Voyez cette opération, ch. XXXVIII du Traité des Opérations.

S'il y a fievre, il faut la regarder comme fievre très-périlleuſe, & ſaigner juſqu'à trois fois en deux heures, force lavemens & un grand régime.

CHAPITRE XII.

De la Fourbure.

LA fourbure eſt une eſpece de fluxion, ou plutôt un rhumatiſme univerſel, qui entreprend ſouvent tout le corps du Cheval, mais toujours plus particuliérement le train de devant.

Le Cheval qui a ce mal au plus haut dégré, eſt entrepris de tout le corps, avec de grandes douleurs; il a beaucoup de difficulté à ſe mouvoir; il a les jambes roides; il croiſe les jambes de derriere en cheminant: il ne peut quaſi marcher: il n'oſe appuyer les pieds à terre: il eſt triſte, & ne veut point manger.

Quand la fourbure eſt très-forte, elle eſt fort ſouvent accompagnée de grands battemens de cœur & de flanc, qui dénotent une fievre, qui s'appelle, dans cette occaſion, courbature: il ſe joint encore quelquefois à cette complication de maux un autre mal appellé gras fondure: ainſi un Cheval peut être en même temps fourbu, courbattu & gras fondu.

Fourbure de fatigue.

Il ſera fourbu pour avoir travaillé au-delà de ſes forces, ſi après ce travail, ou après avoir eu grand chaud, on l'a laiſſé refroidir tout à coup, ou bien ſi on le fait entrer trop avant dans l'eau; c'eſt-à-dire, juſqu'au-deſſus du ventre: l'eau ou le froid ſubit, interceptant la tranſpiration, épaiſſit la lymphe dans le corps des muſcles, ce qui rompt les vaiſſeaux lymphatiques, & la lymphe épanchée ſe jette principalement ſur les parties baſſes, les roidit & les entreprend: le défaut de tranſpiration, pouvant cauſer en même temps l'épaiſſiſſement du ſang, donnera cette fievre que les Maréchaux appellent courbature; & ſi la bile s'épaiſſit en même temps dans le foie, elle cauſera ce qu'on appelle gras fondure.

Fourbure d'écurie.

Un Cheval peut devenir encore fourbu, ſans ſortir de l'écurie, par trop manger & ne point faire d'exercice: ceux qui ménagent trop leurs Chevaux les rendent aſſez ſouvent atteints de cette derniere fourbure: elle peut arriver encore à un Cheval qui aura quelque douleur au pied, qui le retient long-temps à l'écurie; outre que cette douleur l'empêchera de prendre de l'exercice, elle occaſionne encore une grande diſſipation d'eſprits, & par conſéquent l'épaiſſiſſement de la lymphe, du ſang & de la bile, accompagné ordinairement de mauvaiſes digeſtions: les ſignes & les ſuites de cette fourbure, ſont les mêmes qu'à la précédente.

Ce qu'on appelle fourbure a beaucoup de dégrés; quelquefois, ce n'eſt qu'un engourdiſſement, ou plutôt un refroidiſſement qui n'attaque que foiblement le train de devant, & qui ſe guérit facilement: on juge de cette fourbure, quand on ne voit qu'un peu de roideur & d'embarras ſans autres ſymp-

tômes plus confidérables : en général, la fourbure qui n'occupe que le train de devant, n'eft pas fi dangereufe que celle qui entreprend les quatre jambes.

Fourbure du verd.

La moins dangereufe des fourbures d'épaiffiffement d'humeurs, eft celle que les Chevaux prennent en mangeant du bled en verd à l'armée ; cela eft une indigeftion paffagere qui fe guérit facilement, en empêchant le Cheval de continuer cette nourriture : fi un Cheval boiteux, ou qui a les jambes roides pour avoir trop travaillé, devient fourbu, la guérifon en eft plus difficile.

Quand la fourbure a été confidérable, le moindre travail un peu violent, ou le moindre excès, la redonne communément.

Si un Cheval qui a été guéri de la fourbure, mange de l'avoine trop tôt, c'eft-à-dire, avant trois femaines ou un mois, il eft fujet à retomber plus dangereufement, & alors il en guérit rarement.

Le plus grand inconvénient de la fourbure, & fur-tout de celles qui ont été négligées, eft la chûte du petit pied qu'on appelle croiffant. Nous en parlerons en fon lieu dans ce chapitre.

Il y a des précautions à prendre pour éviter que les Chevaux deviennent fourbus après une longue courfe, ou à la fuite d'un grand travail ; & comme il ne s'agit que d'empêcher le refroidiffement fubit, il eft utile pour cet effet de promener, ou de faire promener fon Cheval en main pendant quelque temps, auffi-tôt qu'on eft defcendu de deffus ; les chaffeurs doivent avoir cette attention à la fin d'une chaffe, quand leurs Chevaux font tout en fueur, comme auffi celle de ne les jamais laiffer arrêtés dans un endroit humide, quand ils mettent pied à terre auprès d'un étang à la mort d'un cerf : c'eft un abus de croire qu'un Cheval deviendra fourbu, fi on l'empêche de boire en chemin faifant ; tout au contraire, il pourroit lui arriver mal de boire, ayant chaud, & il ne fauroit lui en arriver de ne pas boire.

A toutes fourbures, donnez un prompt remede, car fi vous les laiffez envieillir, vous aurez bien de la peine à les guérir.

Abus.

Il fe commet des abus par quelques Maréchaux pour la cure de cette maladie, d'autant plus grands, qu'au lieu de

ſoulager le Cheval, ils augmentent conſidérablement ſes douleurs : il y en a qui pour échauffer, à ce qu'ils diſent, & aſſouplir la roideur des jambes du Cheval fourbu, lui lient étroitement les jambes au-deſſous des genoux & des jarrets, avec du ruban de fil qu'ils ſerrent bien fort, & en cet état ils le font bien promener : cette promenade eſt pour lui déroidir les jambes, & cette ligature ſerrée eſt deſtinée à empêcher la fourbure de lui tomber dans les pieds : ils s'imaginent que la fourbure part du dedans du corps pour aller gagner les pieds, & ne ſe ſoucient pas de la douleur exceſſive qu'ils ajoutent à celle que le Cheval ſouffre précédemment. Il y en a d'autres qui mettent des fagots entre les jambes des Chevaux dans la même vue, & par conſéquent avec la même réuſſite. D'autres leur barrent les veines au paturon ; du moins cette opération, ſi elle ne leur eſt pas utile, elle ne leur fait pas tant de douleur. Enfin, il y en a qui les ſaignent aux ars, au plat des cuiſſes ou à la pince, auſſi apparemment pour tirer la fourbure avec le ſang ; mais ils font le contraire de ce qu'ils eſperent, car ils attirent l'humeur dans ces parties avec l'abondance du ſang, qui ſe porte toujours du côté de la ſaignée.

Quand la fourbure eſt récente, c'eſt-à-dire, quand on s'en apperçoit dans le moment qu'elle paroît, on peut ſe ſervir du bain froid, c'eſt-à-dire, ouvrir la veine, & ſur le champ faire entrer le Cheval dans l'eau froide juſqu'à mi-jambes, & l'y laiſſer une demi-heure, s'il peut y reſter ce temps, ſans que le tremblement lui prenne ; il faut dans cet intervalle lui fermer la veine, quand il a ſaigné ſuffiſamment ; ce remede n'eſt bon que ſur le champ, car ſi la fourbure a fait ſon progrès, il faut avoir recours au remede ſuivant.

Il faut commencer par ſaigner, qu'il y ait fievre ou non ; mais ſi la fievre appellée courbature, s'y joint avec la fourbure, il faut augmenter les ſaignées à proportion du mal, & les faire promptement : il faut plus ſaigner un Cheval à qui la fourbure prend par un trop grand ſéjour à l'écurie, que celui qui devient fourbu à force de travail. Suppoſé qu'à l'un & à l'autre il y ait, ou n'y ait point de courbature, il faut toujours faire obſerver une grande diete ; c'eſt-à-dire, le mettre au ſon en petite quantité, à l'eau blanche & des lavemens : il eſt bon de bien frotter les jambes à ſec. La courbature jointe avec la fourbure, de quelque eſpece qu'elle ſoit, eſt une fievre fort dangereuſe

gereuſe, qu'il faut traiter comme la fievre par de fréquentes ſaignées précipitées, force lavemens & grande diete. Voyez le chapitre ſuivant de la Courbature.

Voici des breuvages bons pour cette maladie, vous pourrez choiſir celui que vous aurez à votre commodité.

Thériaque. . . . . 1 once.
Foie d'antimoine. . . . . 2 onces.

Mêlez le tout dans de l'eau, & donnez.

AUTRE.

Oignons blancs. . . . . N°. 6.
Aſſa-Fœtida. . . . . 2 onces.
Eau. . . . . 5 demi-ſeptiers.

Coupez les Oignons par tranches, faites-les cuire dans du vin un quart-d'heure, paſſez enſuite en exprimant bien fort, ajoutez l'Aſſa-Fœtida, & donnez.

AUTRE.

Oignons blancs. . . . . N°. 12.
Vin blanc. . . . . . 3 demi-ſeptiers.
Fiente de Pigeon. . . . .

Mêlez le tout enſemble, & faites avaler au Cheval.

AUTRE.

Thériaque. . . . . . 1 once.
Oliban. . . . . . . 1 once.
Vin. . . . . . . 3 demi-ſeptiers.

AUTRE.

Un livre de ſel dans une pinte d'eau; cette doſe eſt pour un grand Cheval.

Les Pilules puantes ſont bonnes.

Il eſt bon, en même temps que l'on fait ces remedes, de mettre ſur les reins du Cheval, la charge d'avoine dans un ſac, qui eſt au Chapitre de la fievre.

Pour garantir la chûte du petit pied.

Il s'agit maintenant de garantir les pieds, de peur que la fourbure ne tombe deſſus, c'eſt-à-dire, qu'elle ne faſſe deſſouder l'os du petit pied d'avec le ſabot en pince; ce qui forme les croiſſans, dont nous allons parler inceſſamment: il eſt

donc néceſſaire de travailler en même temps aux pieds, pour reſſerrer cette partie que l'humeur abreuveroit trop ſans cela, & relâcheroit par conſéquent ; c'eſt pourquoi il faut frotter les jambes avec du vinaigre & du ſel, mettre de l'eſſence de thérébentine à la couronne ; puis détremper de la ſuie avec du vinaigre, étendre cette compoſition ſur une enveloppe avec laquelle vous entourerez la couronne ; il faudra verſer dans le pied ſur la ſolle, de l'huile de laurier bouillante, ou bien y mettre de la fiente de porc avec du vinaigre.

Quand le Cheval eſt guéri de la fourbure, il ſera bon de lui faire manger du foie d'antimoine, pendant quelque temps.

Le plus grand inconvénient de la fourbure, & qui arrive preſque toujours, quand on a négligé de panſer les pieds & les jambes, eſt que la limphe qui tenoit les jambes roides, ſe jette ſur les pieds ; alors on voit la couronne s'enfoncer, ce qui eſt un ſigne certain du relâchement du petit pied : ſi on néglige encore ce ſigne, & qu'on n'y apporte pas promptement remede, elle ſe deſſoudra par la ſuite d'avec la corne ; les ſabots pourront bien ſe détacher tout à fait, ou du moins il ſe formera des croiſſans, qui ne ſont autre choſe que l'os entouré par le ſabot, que l'on nomme le petit pied, dont les ligamens ſe relâcheront étant abreuvés par l'humeur, laquelle déboîtant auſſi, & uſant les attaches qui uniſſent intérieurement la corne avec cet os du petit pied, donnera la liberté au petit pied de deſcendre du côté de la pince ; alors il pouſſe la ſolle qui paroît enflée en maniere de croiſſant, & quand le mal eſt dans ſon plus haut point, les croiſſans font crever la ſolle, le ſabot ſe deſſeche, il s'y forme quantité de cercles, & le Cheval boîte tout bas.

Quand les pieds d'un Cheval qui a été fourbu, ſont reſtés douloureux, pour avoir été mal ſoignés, & qu'on le fait travailler en cet état, la chaleur que cauſe la douleur, reſtant dans le pied, le deſſeche, le Cheval n'oſe appuyer ſur la pince en marchant, & par la ſuite les croiſſans paroiſſent.

Quand la courbure eſt une fois tombée ſur les pieds, quand même il n'y auroit point de croiſſans, il y a peu de Chevaux qui puiſſent enſuite être d'un auſſi bon ſervice qu'auparavant, quoiqu'on leur ſoulage les pieds le plus que l'on peut, par le moyen de la ferrure : le plus expédient, eſt de les envoyer la-

bourer ; ſi les croiſſans ſont formés, à plus forte raiſon, l'on n'a pas d'autre reſſource que le labourage.

Quand la couronne a donc creuſé (comme nous avons dit ci-deſſus) par la chûte de l'humeur, il faudra rayer toute la couronne, en faiſant des inciſions de haut en bas avec le biſtouri : il en ſortira des eaux rouſſes, puis vous panſerez les plaies que ces inciſions ont faites avec de l'huile d'aſpic, & de la thérébentine, ou avec de l'eſſence de thérébentine toute pure.

Si les croiſſans ſont formés, il n'y a pas d'autre remede que de couper le croiſſant à l'uni de la ſolle, puis panſer, il ſe reproduira une nouvelle chair, qui recouvrira l'os ; ſi l'os eſt totalement ſéparé en pince, de façon qu'il y ait un grand vuide entre le ſabot & l'os du petit pied, la chair qu'on eſſaieroit de faire revenir, ne ſe réuniroit jamais au ſabot, c'eſt pourquoi ce mal ſeroit incurable.

A l'égard des pieds qui ſont reſtés douloureux après la fourbure, il faut les ferrer à l'aiſe, & fondre dedans du talc ou gaudron.

CHAPITRE XIII.

De la Courbature.

LA courbature peut être diviſée en deux eſpeces ; ſavoir, courbature ſimple & courbature avec fievre.

La courbature ſimple, eſt un rhume ou morfondement plus fort que le morfondement ordinaire, provenant des mêmes cauſes que le rhume; c'eſt pourquoi nous parlerons de cette courbature, en parlant de la morfondure : il n'eſt queſtion dans ce chapitre que de la courbature avec fievre, parce que c'eſt un mal preſſant & dangereux.

La courbature avec fievre & la fourbure, ne ſont pour ainſi dire qu'une même maladie, puiſqu'on appelle courbature, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la fievre qui ſurvient à un Cheval fourbu. On appelle auſſi courbature, la fievre qui accompagne la gras-fondure, comme auſſi celle qui ſurvient, quand on a fait ſouffrir au Cheval quelques douleurs fortes, comme le feu mis trop violemment, ou qu'on a appliqué de trop violens cauſtiques, ou bien qu'on

a fait quelque opération douloureuſe au Cheval pour de grands maux de pieds.

Cette courbature ſe reconnoît par un grand battement de flanc, grande difficulté de reſpirer, & le Cheval qui eſt atteint de cette fievre ne ſauroit ſe coucher ; ou s'il ſe couche un moment, il ſe leve auſſi-tôt, parce que n'ayant pas la reſpiration ſi libre, couché comme debout, il eſt prêt à étouffer; enfin cette fievre met le Cheval en grand danger.

Quand cette courbature accompagne la fourbure, elle vient par les mêmes cauſes extérieures, qui ont occaſionné la fourbure ; ſi elle vient après de grandes douleurs, c'eſt une fievre de douleur, telle que nous l'avons définie à la fin du Chapitre de la fievre, & à laquelle il ſe joint une diſpoſition inflammatoire dans le poulmon ; cette diſpoſition, à l'égard du Cheval fourbu, eſt la même plus ou moins forte, ſuivant la conſéquence des cauſes de la fourbure.

La courbature qui vient de fievre de douleur, s'appaiſera avec une ſaignée, & un ou deux lavemens de polycrete.

Pour guérir la vraie courbature, c'eſt-à-dire, celle qui accompagne la fourbure, il faut ſaigner bruſquement juſqu'à trois ou quatre fois en un jour ; donner force lavemens, ôter le foin & l'avoine, nourrir avec ſon ou orge mondé en petite quantité; que le Cheval ne boive que de l'eau blanche ; enfin, le traiter comme un Cheval qui a une fievre très-dangereuſe, qui menace inflammation au poulmon.

Lorſque la fievre commence à relâcher, mettez-le pluſieurs jours à l'uſage du miel, pour parvenir à lâcher le ventre; enſuite de quoi, vous le mettrez à l'uſage du foie d'antimoine, lui donnant toujours pour boiſſon de l'eau blanche avec du cryſtal minéral.

Les pilules puantes ſeront bonnes auſſi, lorſque la fievre aura ceſſé pour redonner de l'appétit au Cheval.

CHAPITRE XIV.

De la Gras-fondure.

LA gras-fondure vient par les mêmes raiſons que la fourbure & la courbature, car c'eſt par trop grand travail & diſſipation d'eſprits, ou par un trop long ſéjour, ſans faire

d'exercice, ainſi on peut diſtinguer la gras-fondure en deux eſpeces, comme la fourbure. Gras-fondure de travail, qui eſt la plus dangereuſe & la plus difficile à guérir, ſur-tout quand elle ſe joint avec la fourbure, & gras-fondure d'écurie, qui ſe guérit avec un peu moins de peine : on pourroit ajouter gras-fondure de douleur ; car ce mal prend auſſi quelquefois aux Chevaux qui ont eu des tranchées bien douloureuſes.

Les Chevaux trop gras, ſont preſque les ſeuls qui ſont ſujets à ce mal.

Cette maladie eſt très-difficile à connoître; cependant voici les ſignes à quoi on peut la diſtinguer ordinairement. Le Cheval qui a ce mal, perd tout à fait l'appétit ; il ſe couche, ſe releve ſouvent, & regarde ſon flanc ; mais le ſigne le plus aſſuré, eſt que lui mettant la main dans le fondement, on en tire de la fiente toute coëffée & enveloppée comme d'une membrane blanche, qui a quelque reſſemblance avec de la graiſſe ; & ſi le mal devient plus violent, la fievre s'y joint avec grandes palpitations de cœur & grand battement de flanc : tous ces ſignes paroîtront plus promptement à un Cheval gras-fondu d'excès de travail, s'il eſt en repos dans le temps que la maladie lui prendra.

Comme pluſieurs Maréchaux ont toujours cru juſqu'à préſent, que comme la gras-fondure n'arrive gueres qu'aux Chevaux gras, cette maladie ne provenoit que de ce que la graiſſe des Chevaux ſe fondoit dans leur corps, & qu'enſuite elle ſortoit avec les excrémens, prenant pour véritable graiſſe cette humeur blanchâtre qu'ils tirent du fondement; il eſt bon de les détromper de cette erreur, en expliquant la cauſe intérieure de cet effet. Il faut donc ſavoir que la gras-fondure qu'ils ont appellée ainſi, à cauſe de cette graiſſe qu'ils prétendent s'être fondue dans le corps, provient de ce que le ſang étant trop gras, il ſe met moins en mouvement, au moyen de ſa conſiſtance, que celui des Chevaux qui ne ſont pas ſi bien nourris; en conſéquence de quoi la bile s'étant auſſi trop épaiſſie, s'embarraſſe dans le foie, & en engorge les glandes, ce qui empêche le paſſage du ſang qui vient de l'eſtomac, de la rate & des inteſtins ; c'eſt pourquoi ce ſang eſt obligé de refluer dans les inteſtins, au moyen de quoi il pouſſe dans les glandes inteſtinales une ſalive ou humidité trop abondante : cette humidité, qui eſt la limphe ſalivale des inteſtins, ſe diſſipant à

cauſe de leur chaleur, il n'en reſte que le plus épais qui eſt entraîné par les excrémens dans leur paſſage : cette limphe ſalivale épaiſſie, & cette humeur viſqueuſe, eſt ce qu'on voit autour de la fiente qui paroît alors grisâtre & blanchâtre, & qu'on prend pour de la graiſſe fondue.

Quand la fievre ſe joint avec la gras-fondure, ce qui arrive preſque toujours, elle eſt accompagnée de grandes palpitations de cœur, ce qui eſt même le caractere eſſentiel de cette maladie : cette fievre eſt fort dangereuſe, ſi on n'y apporte un remede prompt; elle devient même incurable, s'il arrive que le Cheval gras-fondu, ſe mette à jetter par les nazeaux une matiere ſemblable à de l'écume rouſſe, qui eſt un ſigne certain que le regorgement du ſang, provenant de ſon bouillonnement dans le temps qu'il a été arrêté, a cauſé quelque ruption de vaiſſeaux dans le poulmon ou dans la tête.

On peut prévenir la gras-fondure en entretenant les Chevaux dans une exercice journalier & modéré, ne les nourriſſant pas exceſſivement, afin qu'ils ſe conſervent en chair, & qu'ils ne deviennent point trop gras ; car il arrive ſouvent que non-ſeulement ils deviennent gras-fondus dans cet état de graiſſe exceſſive, mais encore que pour peu qu'on les faſſe travailler dans le temps des chaleurs, ils tombent morts ſubitement par quelque ruption de vaiſſeaux dans la tête.

On guérit preſque tous les Chevaux gras-fondus, ſi on y donne remede au commencement; mais ſi on retarde, on a de la peine à les tirer d'affaire, ſur-tout à l'égard des Chevaux gras-fondus à force de travailler, leſquels ſont plus difficiles à guérir que les autres ; il faut donc traiter la gras-fondure rapidement comme la fourbure & la courbature, parce que ces trois maladies ne dépendent que d'une même cauſe, celle-ci n'en differe ſeulement que par la qualité du ſang, qui moyennant la grande graiſſe du Cheval, eſt très-ſuſceptible d'épaiſſiſſement par des cauſes même très-légeres.

Pour guérir la gras-fondure, ſaignez promptement du flanc, quand vous voyez que le Cheval a la tête priſe; ſi cela n'eſt pas, ſaignez du cou; & comme le mal preſſe, faites quatre ou cinq ſaignées dans les vingt-quatre heures; mettez-le au régime, c'eſt-à-dire, au ſon mouillé en petite quantité, donnez-lui de l'eau blanche, ou bien une décoction d'arrête-bœuf mêlée avec du ſon dans un ſeau d'eau, force lavemens émol-

liens : quelques jours après que la fievre aura cessé, les pilules puantes sont bonnes, on peut essayer aussi un gros de kermès en breuvage.

CHAPITRE XV.

Du Mal de Cerf.

LE mal de cerf, est un rhumatisme universel, accompagné de fievre & de mouvemens convulsifs : l'étymologie de ce nom n'est pas aisée à découvrir, peut-être les cerfs sont-ils sujets à un rhumatisme pareil, ou bien la situation de la tête & du cou du Cheval dans cet état, a peut-être été comparée à l'attitude d'un cerf qui coure, parce que cet animal avance le cou en courant, & a le bout du nez en avant.

En définissant le mieux qu'il m'a été possible, l'étymologie du nom de mal de cerf, j'ai commencé à parler d'une partie des signes que ce mal occasionne au Cheval ; car le cou & les mâchoires lui deviennent roides & immobiles, les yeux lui tournent par intervalles ; il a le corps & les deux trains tout entrepris, la peau seche & aride, des battements de flanc & de cœur très-violens lui prennent de distance en distance, quelquefois coup sur coup & toujours sans regle ; le mal de cerf n'entreprend quelquefois que le train de devant, le cou & les mâchoires, mais plus souvent le rhumatisme est universel.

Ce mal provient de la même cause que la fourbure ; mais il est à un bien plus haut degré de danger ; car la fievre y est toujours jointe par intervalle ou continue ; ainsi c'est pour ainsi dire une fourbure très-violente, dans laquelle le sang est arrêté & les humeurs figées ; aussi ce mal est-il souvent mortel, quand le Cheval est entrepris aussi fort du derriere comme du devant, & que la fievre est continue ; que s'il y a considérablement d'intervalle entre les accès, le Cheval sera moins en danger, parce qu'ayant du relâche, il est plus en état de supporter son mal.

Un des grands inconvéniens de cette maladie, est que quelquefois la fluxion est si considérable sur les mâchoires, que ne pouvant les ouvrir, il meurt faute de rafraîchissement, ne pouvant avaler les boissons qui le secoureroient dans cette occasion.

Comme ce mal eſt fort preſſant, il faut faire de grandes ſaignées de trois heures en trois heures, des lavemens émolliens en quantité, lui laiſſer un ſeau d'eau blanche toujours devant lui ; s'il ne ſauroit boire, il faut lui faire avaler cette eau blanche avec la corne, ou bien la boiſſon ſuivante, qui eſt de la farine d'orge & du ſucre en poudre dans de l'eau ; ſi on ne peut ſe ſervir de la corne, parce que le Cheval aura les mâchoires trop ſerrées, il faut tâcher de lui faire prendre ces breuvages par les nazeaux ; il les avalera de même, y ayant une communication intérieure du nez à la bouche.

Toute fomentation, onction ou liniment, ne ſervent de rien pour le ſoulagement de ce mal ; mais ce qui lui ſera très-bon, ſera de bien frotter tout le corps à ſec avec des bouchons, vigoureuſement & long-tems, & cela pluſieurs fois par jour : c'eſt encore un bon remede que d'enterrer le Cheval dans du fumier ; pour cet effet on fait un trou en terre aſſez profond pour que le Cheval y entre juſqu'au poitrail, ou plus haut ſi l'on veut ; alors, & quand le Cheval eſt entré dedans, on jette du fumier dans le trou juſqu'à ce qu'il ſoit plein, & on continue toujours à en jetter juſqu'à ce que le dos, la croupe & une partie du cou du Cheval en ſoient couverts ; on laiſſe le Cheval en cet état, plus ou moins de temps, cela attire la tranſpiration.

CHAPITRE XVI.

De l'effort du Muſcle pectoral, vulgairement appellé Avant-cœur, & de l'effort des muſcles de l'aîne.

Pl. XXIII. Fig. D.

LE mal que les Maréchaux appellent avant-cœur, eſt une tumeur qui ſe forme au poitrail, vis-à-vis du cœur *d* : cette tumeur eſt preſque toujours accompagnée d'une fievre fort violente.

Le mal ſe dénote par la tumeur qui paroît en dehors ; le Cheval devient triſte, tient la tête baſſe, un grand battement de cœur ; il ſe laiſſe tomber par terre de temps en temps, comme ſi le cœur lui manquoit, & qu'il fût prêt à s'évanouir : il perd totalement le manger, & la fievre devient quelquefois ſi violente par la douleur aiguë qu'il ſent, qu'elle l'emportera en fort peu de temps.

Cette

Cette maladie peut avoir deux origines, ou d'une morfondure, qui aura fait arrêter & répandre du ſang dans les graiſſes & dans les attaches du muſcle pectoral d'un côté, ou de tous les deux enſemble; ce ſang épanché y forme de la matiere, qui étant répandue & fermentant dans un endroit auſſi ſenſible, doit allumer une fievre très-vive par la douleur violente qu'elle cauſe.

L'autre origine, qui eſt bien auſſi vraiſemblable que la premiere, & à laquelle tous ceux qui ont écrit de ce mal, ne l'ont point attribué que je ſache, eſt un écart ou un effort du Cheval, lequel aura forcé les tendons des muſcles pectoraux; ce qui cauſant une grande douleur au Cheval, vu la ſenſibilité de ces parties, y excitera une inflammation & la tumeur par l'irruption des vaiſſeaux dans le temps de l'écart.

Il arrive quelquefois que cette tumeur diſparoît, ce qui eſt un très-mauvais pronoſtic, ſi ce n'eſt pas la ſaignée qui la fait diſparoître; enfin, ſi ce mal arrive à un Cheval mal diſpoſé précédemment, il court grand riſque de n'en pas revenir.

Lorſque l'avant-cœur vient à ſuppuration, & que la matiere s'y forme promptement, c'eſt un ſigne que le Cheval a la force de pouſſer au-dehors cette humeur, & c'eſt une bonne marque pour ſa guériſon.

Il vient auſſi au Cheval une groſſeur très-douloureuſe au haut de la cuiſſe en dedans, à l'endroit où elle ſe joint au bas-ventre, c'eſt-à-dire à l'aîne *m* : ce mal eſt auſſi dangereux que le précédent; car il a les mêmes origines, la fievre s'allume avec autant de violence, & le Cheval peut en mourir en fort peu de temps, c'eſt-à-dire, en vingt-quatre heures, s'il n'eſt ſaigné promptement. Fig. C.

Comme ces maux ont les mêmes ſymptômes, ils doivent ſe guérir par les mêmes remedes : le plus preſſé, eſt de diminuer promptement le volume du ſang pour appaiſer la fievre & la douleur; c'eſt pourquoi il faudra ſaigner le Cheval quatre ou cinq fois bruſquement du flanc ou du train de derriere pour l'avant-cœur, & du cou pour la tumeur à l'aîne, beaucoup de lavemens émolliens, un régime très-exact; on graiſſera en même temps la tumeur avec du ſuppuratif; ſi on voit que cette tumeur vienne à ſuppuration, on la percera avec un bouton de feu pour en faire écouler la matiere.

Quelques jours après que la fievre aura ceſſé, il ſera bon de faire prendre au Cheval un breuvage avec une once de thériaque, & une once d'aſſa-fœtida.

CHAPITRE XVII.

Des Avives & de l'Etranguillon.

PL. I. Fig. A. LES Chevaux, comme les hommes, ont des glandes à la mâchoire, au-deſſous des oreilles *h*, qu'on appelle parotides aux hommes, & avives aux Chevaux; outre ces glandes, on en trouve d'autres à la racine de la langue; celles des hommes s'appellent amigdales, & celles des Chevaux s'appellent tout ſimplement les glandes du goſier.

Lorſque les avives des Chevaux deviennent douloureuſes, ſuivant les Maréchaux, on dit que le Cheval a les avives; & quand les glandes du goſier ſe gonflent & contraignent la reſpiration du Cheval, ce mal s'appelle étranguillon; c'eſt la même choſe que l'eſquinancie des hommes.

Il s'agit à préſent de ſavoir ſi les avives deviennent douloureuſes: on pourroit, il me ſemble, en douter aſſez raiſonnablement, attendu que les opérations que l'on fait aux Chevaux qu'on dit avoir les avives, qui ſont de les preſſer, de les piquer, de les battre, *&c.* dans le temps qu'on les croit aſſez douloureuſes pour tourmenter un Cheval de la force dont il s'agit alors, ſeroient capables d'y exciter une inflammation beaucoup plus violente, d'allumer ſon mal & de le rendre comme fou; je les croirois donc plutôt inſenſibles, puiſqu'elles ne font pas cet effet, & qu'alors on n'eſt pas à la cauſe du mal. Je trouve une raiſon dans le proverbe même des Maréchaux pour appuyer cette opinion; car ils diſent qu'il n'y a jamais d'avives ſans tranchées. Il pourroit donc bien ſe faire que ce qu'on appelle avives, n'eſt autre choſe que mal au ventre, d'autant plus que les ſignes des avives ſont les mêmes que les ſignes des tranchées, car le Cheval ſe tourmente exceſſivement par la douleur qu'il ſouffre; il ſe couche, ſe roule par terre, ſe releve ſouvent, s'agite & ſe débat fortement.

Les remedes deſtinés pour guérir les tranchées, guériſſent les avives ſans les battre; ainſi quand vous croirez qu'un Che-

val a les avives, donnez-lui les remedes pour les tranchées. Voyez le chapitre ſuivant.

Il y a des Maréchaux ou autres gens qui guériſſent les avives avec des paroles ; vous en trouverez quelque recette en liſant le chapitre qui eſt à la fin du Traité des Médicamens, & qui a pour titre, des Paroles, Secrets, Pactes & Charmes, *page* 514.

L'étranguillon eſt une maladie réelle ; les glandes du goſier s'enflent plus ou moins.

Les ſignes de cette maladie ſont : premiérement l'enflure, qui eſt ſenſible & palpable au commencement du goſier : le Cheval tient la tête élevée, à cauſe de la tenſion de la partie : les tempes, la tête & les yeux s'enflent auſſi ; à peine peut-il boire & manger ; il ne reſpire que difficilement ; & quand le mal devient plus conſidérable, la langue lui ſort de la bouche ; il ne peut plus manger ni boire, & il rejette ſa boiſſon par les nazeaux ; enfin, l'enflure peut devenir ſi conſidérable, qu'elle comprimera la trachée artere, ôtera la reſpiration totalement, & étouffera le Cheval.

Cette maladie eſt un embarras & un épaiſſiſſement de la limphe dans les glandes du goſier ; elle peut être produite pour avoir paſſé d'un grand chaud à un grand froid, pour avoir bu ayant trop chaud, après avoir été ſurmené, pour avoir trop mangé d'avoine, de froment ou d'autres grains.

Comme l'étranguillon eſt une inflammation des amigdales & des glandes de la racine de la langue, cauſée par l'arrêt du ſang & de la lymphe dans le corps desdites glandes, & que ce mal fait quelquefois beaucoup de progrès en peu de temps ; il faut d'abord qu'on s'en apperçoit, ſaigner le Cheval coup ſur coup, trois ou quatre fois ; s'il peut manger, lui faire manger du chenevis, lui faire un armand, lui donner des billots, cordiaux & émolliens, le mettre au maſtigadour ; à l'égard de l'enflure du goſier, il faudra la graiſſer extérieurement avec du baſilicum ou ſuppuratif.

CHAPITRE XVIII.

Des Tranchées en général.

LEs Chevaux ſont ſujets, comme les hommes, à des douleurs dans les inteſtins ; ce mal s'appelle tranchée aux Chevaux, & colique aux hommes : pluſieurs cauſes produiſent les tranchées, & en font par conſéquent pluſieurs eſpeces : ainſi étant néceſſaire de les diſtinguer, je les diviſerai ſuivant leurs cauſes en ſix eſpeces ; ſavoir, *tranchées d'indigeſtion & de vents*, tranchées qu'on appelle *convolvulus* ou *miſerere* ; tranchées que j'appellerai *teneſme*, *tranchées de rétention d'urine & de teſticules retirés*, *tranchées rouges ou bilieuſes*, *& tranchées cauſées par les vers* ; à l'égard de cette derniere eſpece de tranchées, je n'en parlerai qu'après avoir expliqué les différentes ſortes de vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux, & les maux qu'ils y peuvent cauſer : je finirai cet article par les tranchées qu'ils excitent, & leurs remedes.

Les tranchées, de quelque eſpece qu'elles ſoient, cauſant beaucoup de douleur aux Chevaux, donnent à peu près les mêmes ſignes, c'eſt-à-dire que tout Cheval qui eſt attaqué des tranchées, ſe débat, ſe couche & ſe releve ſouvent ; il regarde ſon flanc, & la ſueur lui prend : voilà les ſignes généraux : mais il s'en joint d'autres à chaque eſpece, qui peuvent donner quelque connoiſſance de leur nature : nous les indiquerons en leur lieu.

CHAPITRE XIX.

Des Tranchées d'indigeſtion & de vents.

OUtre les ſignes généraux que je viens de décrire, cette eſpece de tranchées en a de particuliers ; car ſouvent le corps du Cheval devient enflé, comme s'il alloit crever.

Ces tranchées ſont cauſées pour avoir trop mangé de grain, d'avoine, de féveroles, enfin, de quelque eſpece de nourriture que ce ſoit ; ce qui aura occaſionné une indigeſtion qui ſe ſera tournée en crudités & en vents : ces matieres crues &

indigeſtes, venant à fermenter dans l'eſtomac & dans les inteſtins, y cauſent des douleurs, & les rempliſſent de vents qui deviennent quelquefois ſi abondans, qu'il eſt dangereux que le Cheval n'en meure : cette maladie ne ſe montre pas toujours à un ſi haut point, car ſouvent l'indigeſtion n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'un Cheval ayant trouvé trop de grain à ſa diſcrétion, il en eût mangé juſqu'à crever, comme il eſt arrivé quelquefois.

Il faut ſecourir promptement dans cette maladie, quand elle eſt très-forte, c'eſt-à-dire, lorſque le Cheval a de grandes douleurs, & qu'il eſt exceſſivement enflé.

Vous commencerez par faire une ſaignée, enſuite vous lui ferez avaler du thériaque 1 once & autant de cryſtal minéral dans du vin : vous lui donnerez pour boiſſon de l'eau blanche chaude ; ſur-tout faites-lui obſerver un jeûne abſolu pendant trois jours, ne lui donnant qu'à boire & des lavemens ; car il eſt bon d'obſerver que toute indigeſtion demande régime : ſi la fievre ſurvenoit, il faudroit ſaigner pluſieurs fois, beaucoup d'eau blanche & de lavemens. Le breuvage ſuivant eſt fort bon pour les tranchées d'indigeſtion.

Eau-de-vie, ...	1 demi-ſeptier.
Thériaque, ...	1 once.
Saffran, ...	[illegible] gros.
Laudanum, ...	½ gros.

On peut auſſi paſſer une baſſinoire pleine de braiſe par-deſſous le ventre, pendant un quart-d'heure ou une demi-heure.

Le lavement ſuivant eſt fort bon pour les tranchées d'indigeſtion, vin antimonial, ... une pinte, dans une décoction émolliente & carminative.

Quant aux tranchées de vents, ſi le Cheval n'eſt point enflé, un ſimple lavement pourra le guérir ; s'il étoit enflé, il lui faudroit force lavemens carminatifs.

BREUVAGE.

Huile, ...	½ livre.
Eau-de-vie, ...	½ ſeptier.
Cryſtal minéral, ...	1 once.

AUTRE.

Miel écumé, ... 1 livre.
Thériaque, ... 1 once.

AUTRE.

Sel, ... ½ livre.
Vin, ... 1 pinte.
Il faut fricaſſer le ſel, & puis le jetter dans le vin.

CHAPITRE XX.

Des Tranchées, appellées convolvulus *ou* miſerere.

LEs vents peuvent donner une eſpece de tranchée très-périlleuſe, qu'on nomme *convolvulus* ou *miſerere*; il ſe fait dans cette eſpece un engagement ou repliement de l'inteſtin ou boyau ſur lui-même, qui empêche les matieres de paſſer; il faut ſonger à empêcher l'inflammation de l'inteſtin engagé, car ce mal eſt mortel; c'eſt pourquoi il faut ſaigner juſqu'à défaillance, & des lavemens fréquens; je crois cet accident fort rare aux Chevaux, mais cependant il peut arriver.

CHAPITRE XXI.

Du Teneſme.

LE Cheval qui a cette eſpece de tranchée, outre les ſignes généraux mentionnés au commencement de ce chapitre, fait des efforts pour fienter, mais ſes efforts ſont inutiles, ou il ſiente très-peu, & ne rend le plus ſouvent que des glaires qui ſe détachent de ſes boyaux avec douleur, après quoi il a un moment de repos, & on le croiroit guéri, mais bientôt ſon mal recommence; cette eſpece de tranchée a beaucoup de rapport au teneſme des hommes : ce mal eſt ſouvent précédé d'un flux de ventre pendant un jour, qui fait vuider tous les gros excrémens que le Cheval a dans le corps, après quoi la douleur ſurvient par des humeurs âcres & gluan-

tes, qui ne s'arrachent que très-lentement ; ce qui fait voir que ce mal eſt une diſpoſition dyſſenterique, cauſée par une grande âcreté du ſang, qui dépoſe des humeurs mordicantes dans les inteſtins, par les glandes dont ils ſont remplis : ces tranchées ſont dangereuſes ; & ſi la fievre ſurvient avec ce mal, le Cheval eſt en grand péril, & il y faut apporter de prompts remedes, comme de grandes ſaignées ; mais qu'il y ait fievre ou non, il faut toujours ſaigner beaucoup, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois coup ſur coup, une diete auſtere, c'eſt-à-dire, ne donner que de l'eau blanche & des lavemens.

LAVEMENT.

Son & graine de lin de chacun. . . . . . 1 poignée.
Huile commune. . . . . 6 onces.
Jaunes d'œufs. . . . . N°. 2 ou 3.

Délayez les jaunes d'œufs avec l'huile, mêlez le tout & donnez.

Si le mal continue, on pourra donner le breuvage ſuivant :

Huile commune & huile roſat. . . . 4 onces de chacun.
Eau roſe. . . . . $\frac{1}{2}$ ſeptier.
Sucre fin. . . . . 4 onces.

Il ne faut jamais purger à cette maladie.

CHAPITRE XXII.

Des Tranchées de rétention d'urine & de teſticules retirés, où il eſt parlé de la rétention d'urine.

AVant de parler des tranchées qui viennent à la ſuite de la rétention d'urine, il eſt bon de ſavoir premiérement ce que c'eſt que la rétention d'urine indépendamment des tranchées qu'elle occaſionne.

De la rétention d'urine.

La rétention d'urine provient d'une diſpoſition inflammation du col de la veſſie ou des reins, cauſée par l'âcreté de l'urine, après de grandes fatigues qui auront échauffé le Cheval, & auront rendu la matiere de la tranſpiration trop ſalée & trop corroſive ; l'urine étant une tranſpiration intérieure, dont le ſang ſe dégage dans les reins, comme la ſueur eſt une

tranſpiration forte extérieure, que le ſang envoie par les pores de la peau.

Ce mal a pluſieurs dégrés ; car la rétention eſt quelquefois légere, & par conſéquent aſſez aiſée à guérir ; mais pour peu que le mal augmente, les tranchées s'y joignent quelquefois ſi violentes, que le Cheval eſt en grand danger. Nous allons parler de ces tranchées, quand nous aurons remédié à la ſimple rétention d'urine.

Le Cheval qui n'a que la rétention ſans douleur, ne montre pas d'autres ſignes, ſinon que de ſe préſenter ſouvent pour uriner, & n'urine que peu & avec difficulté.

Remedes. Donnez au Cheval qui a la rétention, une pinte de vin blanc, que vous lui ferez avaler.

Ou faites rougir des cailloux ; puis vous les éteindrez dans le vin blanc, & donnerez ce breuvage au Cheval.

Ou une pinte de verjus, mêlé avec une pinte d'eau, puis faites avaler ; on peut auſſi mêler la pinte de verjus dans un demi-ſeau d'eau, & le donner au Cheval, s'il veut le boire.

Quelquefois la maladie ſe paſſe en menant un Cheval dans une bergerie où on le laiſſe ſentir ſans le gêner la fiente des moutons ; il eſt preſque sûr qu'au bout d'un quart-d'heure & quelquefois plutôt, il urine abondamment, & ne ſe ſent plus enſuite de ſa rétention.

Il y a d'autres remedes extérieurs, expérimentés pour animer & picoter le conduit de l'urine, afin qu'il ſe détende & laiſſe paſſer l'urine à l'ordinaire ; tels ſont à l'égard des Chevaux, deux poux vivans ou deux punaiſes que l'on met à la verge, ou bien ou ſaupoudre le membre, après l'avoir lavé, avec du ſel ; à l'égard des Jumens, on met gros comme une noix de ſel dans la nature, ou bien un morceau de ſavon qu'on enfonce d'un demi-pied.

Tranchées. Venons à préſent aux tranchées cauſées par la rétention d'urine, qui ne ſont autre choſe que l'inflammation de la veſſie ou de ſon col, bien déclarée ; alors le Cheval ſe couche & ſe débat avec violence ; il ſe préſente pour uriner, & n'en peut venir à bout ; ſes flancs ſont tout en ſueur & ſouvent le corps lui enfle.

Cette maladie eſt fort dangereuſe pour peu qu'on donne le temps à l'inflammation de faire du progrès ; la fievre s'y joint, & le Cheval eſt bientôt mort : cette maladie eſt aſſez ordinaire aux Chevaux.

Il

Il faut donc commencer par faire deux ou trois grandes ſaignées de deux heures en deux heures, donner des lavemens, faire obſerver une grande diete, & pour boiſſon de l'eau blanche, avec une demi-once de nitre purifié, ou de cryſtal minéral, par ſeau d'eau.

Quant au remede, il faut remarquer que dans une obſtruction rebelle, ou dans une inflammation au col de la veſſie, qu'on doit juger par la fievre quand elle s'y joint, il n'eſt pas à propos de ſe ſervir intérieurement de beaucoup de diurétiques, qui chariroient encore des ſéroſités, ou des flegmes dans la veſſie, ce qui augmenteroit la douleur & l'inflammation, mais il faut aider la nature par des remedes extérieurs, en même temps qu'on ſe ſervira de diurétiques froids & adouciſſans.

Les remedes extérieures dont on peut ſe ſervir en pareil cas, ſont des fomentations ſur les reins, comme la ſuivante.

Deux boiſſeaux de ſeigle ou d'avoine, qu'on fera bouillir avec de l'eau & du vinaigre mêlés enſemble, comme un oxicrat, mettre le tout chaud dans un ſac ſur les reins du Cheval.

La décoction ſuivante, étant compoſée de dieurétique froids eſt bonne.

Racines de fraiſier, d'arrête-bœuf & de chiendent, de chacun. . . . . 4 onces.
Cryſtal minéral. . . . . 1 once.
Eau commune. . . . . 8 pintes.

Faites bouillir les racines dans l'eau; ôtez du feu; puis mettez le cryſtal minéral: il faut que le Cheval boive toute cette doſe dans les vingt-quatre heures.

LAVEMENTS.

Huile. . . . . 4 onces.
Lait. . . . . 1 pinte.
Petit-lait. . . . . 1 pinte.

AUTRE.

Des cinq herbes émollientes,
Œufs. . . . . 6 jaunes.

OU

Des mêmes herbes.

Herbes aux perles, ou gremil. . .	1 poignée.
Huile.	4 onces.
Catolicum commun.	2 onces.

Nota. Que l'on pourra ajouter de la thérébentine à ces lavemens, quand le Cheval commencera à uriner, parce que si on en mettoit pendant les tranchées, elle pourroit exciter l'inflammation, au lieu de la soulager.

S'il arrive aussi une maladie de douleur aux Chevaux entiers, qui a quelque rapport à la rétention d'urine, puisque souvent elle en est la suite. Un Cheval entier aura eu des tranchées, causées par une inflammation au col de la vessie, l'excès de la douleur aura fait retirer les testicules qui seront remontés dans le ventre, de façon qu'à peine pourra-t-on les sentir, en y touchant: ce nouvel accident lui cause des douleurs excessives; il se couche, se leve, se débat furieusement, & la suppression totale de l'urine arrive en conséquence.

A ce mal, saignez outrement, grande diete & boisson rafraîchissante, avec nitre, *&c.* comme il est dit ci-dessus, lavemens émolliens. Il faut sur-tout bannir tous les diurétiques, comme préjudiciables; mais il faut se servir de remedes extérieurs, lui appliquant sur les reins la fomentation dont nous venons de parler à la rétention d'urine: on se servira en même temps pour adoucir la douleur des testicules, de la fomentation suivante.

Mauves, guimauves, feuilles de violette.

Farine de lin.	1 litron.
Huile de lin & huile d'olive. . .	4 onces de chacun.

Graissez bien la partie avec la liqueur, & la fomentez avec le marc.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranchées bilieuses, nommées Tranchées rouges.

LEs Maréchaux sont partagés sur cette espece de tranchées: Les uns disent qu'il y a des tranchées rouges, & les autres, qu'il n'y en a point: ceux qui veulent qu'il y en ait, sou-

tiennent qu'on les reconnoît en ouvrant un Cheval mort des tranchées, parce que les boyaux paroiſſent enflammés & tout rouges; alors ils décident que le Cheval eſt mort des tranchées rouges. Mais comme en ouvrant les Chevaux morts de quelques-unes des eſpeces de tranchées décrites ci-deſſus, il arrive auſſi qu'on trouve les boyaux rouges, les autres Maréchaux diſent que les tranchées rouges ne ſont pas une eſpece particuliere; ceux-ci paroiſſent avoir plus de raiſon que les autres, parce qu'à toutes tranchées dont le Cheval meurt, la douleur cauſe l'inflammation; & l'arrêt du ſang dans les inteſtins: il n'eſt pas étonnant alors qu'on les trouve rouges & enflammés.

On peut cependant déterminer une eſpece de tranchées différentes de celles ci-deſſus, qui s'appellera rouge, ſi l'on veut: mais je crois qu'il vaut mieux la nommer bilieuſe, car c'eſt une inflammation d'entrailles, cauſée par la bile, arrêtée dans le foie, qui, retenant le ſang dans les inteſtins, y cauſe cette inflammation qui menace gangrene.

Il eſt vrai qu'il eſt mal-aiſé de diſtinguer ces tranchées d'avec les autres, à moins que de connoître le tempérament du Cheval; car elles n'ont pas de ſignes différens des autres, ſi ce n'eſt qu'elles n'attaquent gueres que les Chevaux les plus vigoureux; & en général cette maladie eſt aſſez rare.

Elle peut provenir d'avoir fait boire un Cheval quand il a bien chaud.

Le mal eſt quelquefois ſi violent, que les meilleurs remedes ne peuvent pas le ſauver d'une mort prompte, c'eſt-à-dire, au plus au bout de trente heures.

Il faut ſaigner précipitamment trois ou quatre ſaignées tout de ſuite, faire beaucoup boire le Cheval, en lui donnant du cryſtal minéral, quatre onces pour un ſeau d'eau: ne lui point donner de nourriture, mais force lavemens émolliens: lui faire avaler de l'huile d'olive, une livre, & inſiſter ſur les lavemens.

CHAPITRE XXIV.

Des tranchées de vers, où il est parlé de toutes les especes de vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.

PLusieurs especes de vers s'engendrent dans le corps des Chevaux, & se font voir dans différents endroits, comme dans l'estomac & dans les intestins : de ces especes, il y en a quelques-unes qui causent de la douleur au Cheval, & d'autres qui ne sont nullement à craindre : commençons par en détailler les especes, afin de connoître ceux qui causent les tranchées.

Pl. V. Des vers.

Il y a quatre especes de vers qui peuvent se former dans le corps des Chevaux. 1°. Des vers gros comme des haricots, rougeâtres, un peu velus sur le dos H : on trouve cette espece dans l'estomac même ; ceux-là ne sont point dangereux. 2°. Des vers très-semblables aux premiers, excepté qu'ils sont un peu plus petits, paroissent au fondement des Chevaux, particuliérement de ceux qui sortent de l'herbe : ils viennent au fondement avec la fiente, & s'en vont avec : quelques-uns les appellent des *moraines* ; ceux-ci ne font pas plus de mal aux Chevaux que les premiers. 3°. Des vers blancs, quelquefois d'un demi-pied de long, & pointus par les deux bouts I : on en voit quelquefois dans la fiente : ceux-là peuvent causer des tranchées. 4°. Des vers les plus dangereux de tous ; ils sont petits & faits comme de grosses aiguilles K.

C'est la troisieme & quatrieme espece de vers que nous venons de décrire, qui donnent des tranchées.

Les vers en général se produisent dans le corps, non par corruption, comme on croyoit autrefois, mais par des œufs d'insectes qu'ils déposent sur les alimens en général, & en particulier sur ceux que les Chevaux mangent : lorsque les mauvaises digestions ont occasionné une matiere aigre-douce, cette matiere fait éclorre, & nourrit par sa qualité les œufs des vers que l'animal a avalés avec ses alimens, & ils ne sont détruits & digérés que lorsque les digestions étant louables, ou d'une autre qualité que celle que je viens de dire, elles empêchent la formation des vers, en détruisant & dissolvant leurs

œufs. Pour revenir à cette matiere aigre-douce, qui fait éclorre les vers qui donnent des tranchées aux Chevaux, il s'en forme dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins un paquet qui contient leſdits vers, qui s'appelle la poche des vers : c'eſt cette poche qu'il faut diſſoudre, pour faire mourir les vers qu'elle contient.

Quand on ſoupçonne un Cheval d'avoir des vers ; ce qui ſe démontre lorſqu'on voit qu'il devient pareſſeux, que ſon poil ſe hériſſe, qu'il regarde ſes flancs, ce qui pourroit faire par la ſuite qu'il mourroit avec de grandes douleurs, quoique ſans tranchées, pour avoir eu l'eſtomac percé par les vers : il faut lui donner des remedes pour les faire mourir ; ces remedes ſont :

La Thériaque. . . . . 1 once.
L'Orviétan. . . . . 1 once.
L'Acier. . . . . 1 once.
Tous les extraits amers. . . . .
L'Aloës. . . . . 1 once.
Sublimé doux, & Thériaque, de chacun. . 1 once.
Fleurs de Soufre. . . . . 3 gros.
Formez-en des pilules que vous donnerez au Cheval.

Des Tranchées.

Quand les tranchées, formées par les vers, paroiſſent, outre les ſignes généraux, les Chevaux reſſentent de ſi grandes douleurs, qu'ils font des actions de déſeſpoir, ſe laiſſant tomber à terre, y reſtant ſans mouvement ; ils ſe mordent les flancs, & emportent ſouvent la piece de cuir : ils regardent leur flanc, & ſuent par tout le corps, ils ſe jettent par terre, & ſe relevent en ſe débattant.

Il eſt inutile de ſaigner à ces tranchées ; mais donnez des extraits amers, de la thériaque, de l'acier avec des décoctions ameres, *&c.*

Des lavemens, où il faut faire entrer des huiles ou des graiſſes, parce qu'il n'y a point de vers qui vivent dans l'huile ; elle les tue.

Il ne faut point purger pendant la douleur ; quelques jours après, on le peut, comme il s'enſuit.

Thériaque. } de chacun. . . . . . . 1 once.
Aloës. }

Remedes pour plusieurs especes de Tranchées.

POUDRE.

Myrthe.
Ariſtoloche.
Baies de Laurier. } parties égales en poudre fine.
Gentiane.
Rapure d'Yvoire.

Vous paſſerez ces poudres par le tamis, & vous les ferez prendre dans une chopine de vin blanc ou rouge, à la doſe, depuis une once juſqu'à trois.

On donnera une ſeconde priſe, ſi la premiere ne fait pas tout l'effet qu'on deſire.

L'effet ordinaire de ce breuvage, eſt de faire tranſpirer, ſuer, rendre des vents ou uriner.

CHAPITRE XXV.

Du piſſement de ſang.

LE piſſement de ſang eſt une ruption de quelques vaiſſeaux dans les reins ou dans la veſſie : ce mal a pluſieurs degrés, car quelquefois l'urine n'eſt que légérement teinte & mêlée de ſang ; quelquefois le Cheval rend le ſang tout pur ; enfin la maladie peut devenir ſi ſérieuſe, que la fievre & le dégoût s'y joindront. En décrivant les gradations de ce mal, nous en avons dit les ſignes ; il ne s'agit plus que d'en découvrir les cauſes.

Ce mal peut provenir d'une trop grande chaleur dans les reins par l'âcreté de l'urine, occaſionnée par une courſe trop violente. Dans ces courſes, les Chevaux font quelquefois des efforts qui rompent des vaiſſeaux dans les reins ou dans la veſſie, ſur-tout quand ce travail exceſſif arrive dans les grandes chaleurs de l'Eté ; c'eſt dans cette ſaiſon que la maladie eſt plus dangereuſe, parce que la fievre s'y joint ſouvent : lorſque l'urine n'eſt que teinte, ce mal eſt plus aiſé à guérir, parce qu'il ne dénote que la chaleur des reins, ſans ruption de vaiſſeaux.

Il ne faut pas s'étonner, quoique l'urine paroiſſe très-rouge, car fort peu de ſang épanché peut lui donner cette couleur; mais lorſqu'il y a de gros vaiſſeaux rompus, & qu'on voit ſortir le ſang tout pur, alors la maladie eſt très-dangereuſe, ſur-tout ſi la fievre, un grand battement de flanc & le dégoût s'y joignent.

A ce mal, qu'il y ait fievre ou non, il faut ſaigner promptement & plus ou moins ſelon le degré de la maladie, faire obſerver le régime. Quand l'inflammation n'eſt pas tout à fait formée, c'eſt-à-dire, que l'urine n'eſt que rougie, comme il s'agit d'empêcher que la veſſie ne s'enflamme, ce qui ſe peut faire en arrêtant le cours du ſang qui ſort par les petits vaiſſeaux qui ont ſouffert ruption, il faut faire boire au Cheval des décoctions aſtringentes, telle que la ſuivante & des lavemens rafraîchiſſans.

Plantin & Piloſelle, de chacun. . .	2 poignées.
Alun cru.	1 once.
Eau commune.	2 pintes.

Faites-en une décoction que vous donnerez au Cheval.

Si l'inflammation eſt formée, c'eſt-à-dire, que la fievre y ſoit jointe, il faut faire comme à la rétention d'urine, c'eſt-à-dire, beaucoup de ſaignées & des boiſſons rafraîchiſſantes.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hémorragie.

L'Hémorragie n'a pas d'autres ſignes que l'hémorragie même, c'eſt-à-dire, un écoulement de ſang par la bouche & par les nazeaux : cet écoulement peut devenir quelquefois ſi conſidérable, que la fievre s'y joint; mais cela eſt très-rare : cependant ſi l'on n'apporte promptement du ſoulagement à ce mal, les Chevaux en peuvent mourir, ou du moins devenir ſi foibles, qu'ils ſeront très-long-temps hors d'état de rendre ſervice.

Ce mal arrive par une fermentation trop violente d'un ſang très-échauffé, & ſubtiliſé par des fatigues extraordinaires pendant les grandes chaleurs; lequel forçant les vaiſſeaux, en rompra quelques-uns dans les endroits où le ſang pourra

avoir une issue, & sortir par les nazeaux ou par la bouche : ce mal arrive aussi par des obstructions causées par une nourriture donnée en trop grande abondance, ou qui peche dans sa qualité ; ce qui rendra le sang échauffé & fermentatif : ce sang trouvant des obstructions, forcera les vaisseaux, ne pouvant s'y contenir, & faisant effort pour y passer.

Par les raisons que nous venons de dire, l'hémorragie arrive plutôt en Eté qu'en toute autre saison.

La saignée & une très-grande abstinence, arrêteront l'hémorragie, le tout ménagé, suivant la grandeur du mal. Si l'hémorragie est de conséquence, il faudra faire jusqu'à deux ou trois saignées au moins dans un jour : on retranchera presque la nourriture du Cheval pendant deux ou trois jours, & on ne lui donnera à boire que de la décoction de plantin ou de renouée, vulgairement appellée traînasse, & des lavemens rafraîchissans : c'est principalement sur les grandes saignées, & sur une diete plus austere qu'en toute autre maladie, qu'il faut tabler ; car quoiqu'on puisse se servir de topique, c'est-à-dire, de remedes extérieurs, ils ne pourront agir qu'au hasard, parce qu'on ne sait pas en cette occasion où est l'orifice du vaisseau rompu : de plus, les topiques n'allant point à la cause qui vient de la masse du sang, & la saignée en diminuant le volume, elle doit être suffisante, étant réitérée, pour arrêter l'hémorragie : cependant si on veut se servir de topiques, on peut faire celui-ci. Si c'est en Eté il faudra mettre le Cheval dans l'eau (s'il n'a pas chaud) jusqu'aux flancs, & l'y laisser environ deux heures ; ou si cela ne se peut, couvrez la tête & le dos du Cheval d'un drap en sept ou huit doubles, mouillé dans l'oxicrat : tenez-lui la tête haute dans l'écurie : ne le laissez point coucher ; & jettez souvent de l'eau fraîche sous le ventre.

Autrement prenez de la traînasse ou de l'ortie, que vous corromprez dans les mains pour en mettre dans les nazeaux, en lier sur le larmier & sur les reins.

On peut souffler des poudres dans les nazeaux, telles que alun pillé, avec feuilles de plantin en poudre, ou fiente d'âne ou de mulet en poudre, ou chair de lievre séchée au four, & mise en poudre.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Des Chevaux frappés de la fumée.

PEu d'Auteurs ont parlé de cette maladie, ou plutôt de cet accident, peut-être parce qu'il arrive rarement, ou qu'ils ont regardé ce mal comme incurable.

Lorſque par des hazards malheureux, ou par la négligence de quelque domeſtique, le feu aura pris dans une écurie, on a bien de la peine à en faire ſortir les Chevaux : ils deviennent immobiles; la fumée leur entrant par les nazeaux, les rend comme hébêtés, & ils ſe laiſſeront étouffer, ſans remuer de leur place : cette fumée fait à peu près l'effet du charbon, quand quelqu'un s'eſt endormi, ayant laiſſé des braſiers de vrai charbon, allumés dans le milieu de la chambre : on ſait aſſez les accidents malheureux qui en ſont quelquefois arrivés : apparemment que la fumée du foin & de la paille a des ſoufres groſſiers qui coagulent & caillent le ſang des Chevaux, juſqu'à arrêter toute circulation, comme le charbon fait aux hommes : c'eſt pourquoi lorſqu'on peut faire ſortir les Chevaux de l'écurie embraſée, avant qu'ils ſoient tout à fait étouffés, c'eſt-à-dire après avoir reſpiré quelque temps la fumée, le dégoût leur prend avec un grand battement de flanc; ils jettent violemment par le nez & par la bouche; & la mort s'enſuit, s'ils ne ſont ſecourus très-promptement.

Il s'agit alors de les beaucoup ſaigner, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois, pour déſemplir les vaiſſeaux, & empêcher le figement total, leur donner des lavements, mais préalablement leur faire avaler des médicamens qui puiſſent remettre leur ſang en mouvement. Le remede ſuivant eſt expérimenté; ſavoir, trente-ſix grains de Kermès, autrement poudre des Chartreux.

On peut auſſi leur faire entrer par les nazeaux la fumée des plantes chaudes & aromatiques.

Malgré tous ces remedes, il eſt à craindre, que ſi les Chevaux ont trop long-temps avalé la fumée, ils n'en puiſſent mourir; mais il y a moyen de les réchapper; le procédé ci-deſſus eſt, je crois, le ſeul qui puiſſe réuſſir.

CHAPITRE XXVIII.

De la Palpitation de cœur & du vertigo de vapeur.

NOus avons dit au Chapitre du Vertigo, qu'il y en avoit une eſpece, provenant des vapeurs, dont nous parlerons dans ce Chapitre, à cauſe que ce Vertigo n'eſt autre choſe qu'une forte palpitation de cœur : pour cet effet, nous allons commencer par définir la palpitation de cœur, & tout de ſuite nous parlerons de cette eſpece de vertigo, comme ayant une même cauſe intérieure.

La palpitation.

La palpitation eſt un mouvement du cœur plus vif qu'à l'ordinaire, qui arrive comme par ſecouſſes d'intervalle en intervalle.

On connoît aiſément cette maladie au toucher, car lorſque le Cheval en eſt attaqué, ſi on met la main à l'endroit du cœur, c'eſt-à-dire en bas, entre l'épaule & la ſangle, on ſent un mouvement précipité du cœur, & ſi violent, qu'il ſemble qu'il veut rompre les côtes pour ſortir ; &, lorſque la palpitation eſt très-violente, le cœur bat d'une telle force contre les côtes, que l'on voit viſiblement mouvoir la peau à chaque battement, & en approchant l'oreille, on entend dans le corps comme des coups de marteau ; & cela de tous les deux côtés à la fois, les flancs ne battent pas extraordinairement.

Quoique ce mal paroiſſe avoir des ſignes d'une très-grande violence, cependant il n'eſt pas ordinairement mortel, à moins que la fievre ne s'y joigne, ce qui arrive rarement.

La cauſe de la palpitation ne vient que d'un ſang qui a pris un peu plus de conſiſtance qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qui s'eſt épaiſſi juſqu'à un certain dégré, de façon qu'il a de la difficulté à traverſer les vaiſſeaux du poumon, qui doit alors être plein d'obſtructions & de tubercules, leſquelles en même temps en gênent le cours ; ce qui contraint le cœur, par la peine qu'il a à chaſſer le ſang de ſes ventricules, à faire ce mouvement convulſif, déréglé, forcé & véhément.

Ce mal peut être occaſionné par mauvaiſes digeſtions, par un travail trop rude, par une courſe trop rapide, par un léger refroidiſſement, ou par de mauvaiſes nourritures.

Quand la palpitation occaſionne le vertigo, que nous appel-

lons de vapeur ; alors le Cheval a des étourdiſſemens, car il ſe laiſſe tomber tout à coup & ſe releve enſuite, comme étourdi & chancelant ; cela lui prend par accès, & le moment d'après il revient à ſon ordinaire, & mange comme de coutume.

Ce qui met le Cheval en cet état, n'eſt autre choſe que la palpitation qui empêche le ſang de monter à la tête, ou bien ce ſont des vapeurs qui s'élevent au cerveau, provenant à raiſon des obſtructions qui cauſent la palpitation.

Cette eſpece de vertigo n'eſt pas plus à craindre que la palpitation de cœur, & les mêmes remedes pourront guérir l'un & l'autre ; tout le danger ſeroit la fievre, ſi par haſard elle s'y joignoit; mais il ne ſeroit alors queſtion que de traiter le Cheval de la fievre, comme le mal le plus eſſentiel, ſans ſonger à la palpitation ni au vertigo, qui diſparoîtroient peut-être tout à fait, ſi la fievre étoit guérie. Voyez le chapitre de la Fievre.

Il ne faut pas croire que l'on guérira radicalement en peu de jours, un Cheval ſujet à la palpitation de cœur & au vertigo dont nous venons de parler : il faudra peut-être un procédé long & continué ; quelquefois auſſi une palpitation accidentelle ſe diſſipera par une ſeule ſaignée que l'on pourra réitérer en cas de beſoin.

Quand ces maux ſont habituels, & qu'on voudra ſe donner la peine de les guérir radicalement, il faudra commencer par deux grandes ſaignées, n'importe de quelle veine ; faire obſerver la diete, beaucoup de lavemens émolliens ; commencer par des remedes fondans & ſpiritueux, tels que ſont la thériaque, l'orviétan, la confection d'hyacinthe, ou de la poudre de gentiane ; le tout, dans le temps de l'accident : ces remedes agiront comme ſtomachiques : on viendra enſuite au long uſage des remedes apéritifs & déſobſtruans, principalement du mars ou fer, du foie d'antimoine & des extraits amers.

BREUVAGE CORDIAL.

Thériaque ou orviétan, ... 1 once.
Eau cordiale, de ſcorſonaire, bugloſe, chardon beni, reine des prés, de chacun, ... 1 demi-ſeptier.

Délayez le tout enſemble, & le donnez.

Breuvage apéritif & fondant.

Extrait de gentiane & de fumeterre, & gomme amoniaque en poudre, de chacun, ...	1 once.
Limaille d'acier, ...	3 onces.

Formez-en des pilules, dont on donnera trois gros pesant au Cheval, deux fois par jour.

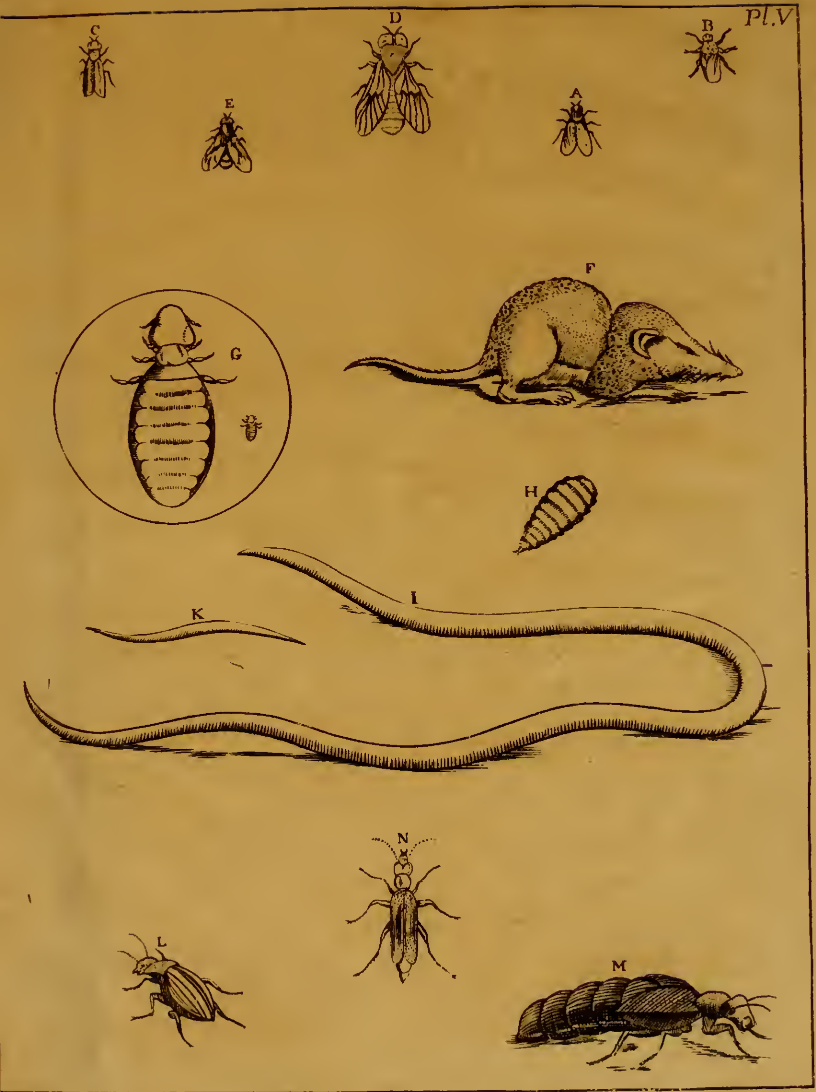
CHAPITRE XXIX.

Des morsures des Bêtes venimeuses & de Musaraignes.

PL. V. IL arrive quelquefois que des serpens, aspics, *&c.* peuvent mordre ou piquer les Chevaux dans les pâturages, alors le Cheval vient à enfler, le venin court dans les veines; & quand il a gagné le cœur, il suffoque le Cheval, & cela en deux fois vingt-quatre heures.

La Musaraigne F est une petite souris, dont la morsure est fort venimeuse; elle se trouve plus communément dans les écuries, qui sont situées sur des terrains bas & humides: il peut arriver qu'elle morde les Chevaux, ce qui est, je crois, assez rare; mais on dit que quand elle l'a mordu, le Cheval a les mêmes accidents, que s'il avoit été piqué d'un serpent, c'est-à-dire que la partie enfle; mais il faut prendre garde de se tromper en cela, car on attribue quelquefois à la morsure d'une musaraigne, les enflures qui paroissent au poitrail & à l'aîne, qui ne sont autre chose que des efforts, dont nous avons parlé dans le chapitre de l'avant-cœur, auquel il faut avoir recours pour leur cure; quant aux morsures de bêtes venimeuses, musaraignes, *&c.* si vous vous en appercevez sur le champ, mettez vîte un bouton de feu sur la morsure; ou bien liez si vous pouvez au-dessus de la morsure, pour empêcher le venin de monter, on battra ensuite la partie avec une branche de groseillier épineux, jusqu'à ce que le sang sorte, frottez ensuite l'endroit avec de la thériaque, de l'orviétan, &c.

Si on ne s'est pas apperçu de la piquûre dans le moment, & qu'on voie que l'enflure commence à s'étendre, mettez


Pl. V
C
D
B
E
A
F
G
H
I
K
N
L
M

toujours le feu à l'endroit piqué, frottez-le d'une des drogues ci-dessus, & en faites avaler au Cheval.

CHAPITRE XXX.

Pour avoir avalé de l'Arsenic ou des Sangsues, ou de la fiente de Poule.

LEs Chevaux peuvent quelquefois avaler de l'arsenic, qui aura été jetté dans les greniers, pour faire mourir les rats & les souris; aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler deux livres d'huile d'olive & réitérer; ils peuvent aussi en buvant dans des mares ou dans des ruisseaux, avaler des sangsues qui s'attacheront à l'estomac, & y causeront une hémorragie qui fera mourir le Cheval : dans le moment qu'on s'en apperçoit, il faut lui faire avaler au plutôt de l'huile ou de l'eau salée, pour faire mourir ces animaux.

Il faut éloigner avec grand soin les poules des écuries, car si par hasard, le Cheval avale de leur fiente dans sa nourriture, c'est une espece de poison pour lui; il bat du flanc, & jette de vilaines matieres par le fondement; quand on s'apperçoit de cela, il faut extrêmement le rafraîchir; car cette fiente l'échauffe beaucoup, le miel & l'aloës pour le purger, & force lavemens.

CHAPITRE XXXI.

De la Rage.

Omelette.

VOus prendrez trois œufs, dont vous ôterez bien soigneusement les germes; vous aurez de la racine d'églantier ou rosier de haies, que vous ferez arracher du côté où le soleil donne, faites-la raper le plus menu que faire se pourra, après en avoir ôté la premiere peau : cassez un de vos œufs par le petit bout, pour en faire sortir le jaune, sans qu'il y ait une grande ouverture à l'œuf, vous l'emplirez trois fois d'huile de noix de la meilleure, tirée sans feu; jettez cette huile, avec vos œufs; ajoutez une bonne pincée de poudre d'églantier, c'est-à-dire autant que les cinq doigts à demi écartés,

pourront en prendre ; mêlez bien le tout enſemble, après quoi vous le mettrez dans une poële que vous aurez eu ſoin de faire rougir ſur le feu : vous ferez bien cuire cette omelette, enſorte qu'elle ſoit ſeche ; après qu'elle ſera faite, vous la ferez manger au malade; s'il eſt bleſſé, & qu'il y ait une gale deſſus la morſure, vous frotterez la plaie avec un linge & du vin chaud, juſqu'à ce que le ſang y vienne : quand la plaie ſera ſaignante, vous y mettrez un morceau d'omelette qui doit être brûlante pour bien faire ſon effet : le malade mangera le reſte ; il faut qu'il ſoit à jeun, pour prendre ledit remede ; & ſi par haſard, après l'avoir avalé, l'envie de dormir lui prenoit, il faudroit qu'il y cédât ſur le champ par-tout où il ſe trouveroit ; neuf jours après qu'on aura pris le remede, il faudra avaler de la thériaque délayée dans du vin.

Nota. Qu'il ne faut point mettre de ſel dans ladite omelette, ne point boire en la mangeant, & ne manger de deux heures après l'avoir priſe.

CHAPITRE XXXII.

DES MALADIES CHRONIQUES,

OU DE CELLES QUI AGISSENT LENTEMENT SUR LE TEMPÉRAMENT DU CHEVAL.

De la Fievre lente.

C'Eſt ici où j'ai promis de parler de la fievre lente : elle reconnoît deux cauſes, ou des abcès & ulceres internes ; tels ſont la morve, la phtyſie ou amaigriſſement, les abcès du foie, ou d'autres parties du bas-ventre ; ou bien les obſtructions rebelles des couloirs du bas-ventre, & ſpécialement du foie.

La premiere cauſe, je veux dire les abcès & les ulceres internes, produiſent un mouvement de chaleur dans le corps du Cheval, & une fievre imperceptible d'abord, qui ſe fortifie en certains temps, & qui peut ſe terminer en moiteur : cette fievre n'eſt entretenue que par la communication qui ſe fait des parties du pus des abcès ou ulceres, au ſang qui roule autour.

La ſeconde cauſe provient ſouvent d'obſtructions des vaiſſeaux de la bile, qui retiennent dans les canaux du ſang, une partie de cette humeur, qui ne manque jamais d'entretenir une agitation ſourde dans la maſſe du ſang, lorſqu'elle n'eſt pas fort allumée, ni fort âcre, mais ſimplement épaiſſe & réſineuſe.

La fievre lente, qui provient d'abcès ou d'ulceres internes, eſt tout à fait incurable, ainſi il ne faut pas perdre ſon temps à la traiter : celle qui dépend des obſtructions du foie, doit être traitée par les remedes généraux qui conviennent aux obſtructions des couloirs intérieurs dont l'on parlera en ſon lieu.

CHAPITRE XXXIII.

De la Gourme.

LA gourme eſt une maladie aſſez connue dans les pays froids & tempérés, c'eſt un écoulement de matiere par les nazeaux, qui arrive aux poulains une fois en différens tems depuis lenr naiſſance juſqu'à l'âge de cinq ans : les ſignes de cette maladie qu'on pourroit cependant appeller un écoulement naturel, ſont une humeur viſqueuſe & gluante, qui découle par les nazeaux, ou qui ſe dénote par l'enflure des glandes que les Chevaux ont naturellement entre les deux os de la ganache, près du goſier, ou bien par des tumeurs & abcès qui viennent ſur différentes parties du corps, comme à une épaule, au jarret, au-deſſus des reins, ou à la jambe, enfin dans l'endroit où cette humeur a plus de diſpoſition à ſe dépoſer.

Il paroît que la cauſe de la gourme, qui n'eſt connue, comme nous venons de dire, que dans les pays tempérés ou froids (car dans les pays chauds, il n'en eſt pas queſtion) provient de la qualité de la terre & de la température de l'air des pays ſuſdits : la terre fournit des herbes trop humides & trop nourriſſantes pour le poulain : ainſi l'herbe qu'il mange dans ſa jeuneſſe dans un terrain humide & gras, ſur laquelle il trouvera du verglas, de la roſée, ou des pluies extrêmement froides, joint aux injures du temps, auquel il ſera expoſé dans les temps froids, qui interrompent la tranſpiration qui lui eſt néceſſaire, pour évacuer les humeurs groſſieres, formées par la

digeſtion de ces alimens flegmatiques, & par conſéquent trop nourriſſans, donneront origine à ces humeurs crues, & à cette lymphe viſqueuſe qui ſe ſépare dans les glandes du cou & dans celles des nazeaux; ainſi la gourme eſt proprement un catarre ou un rhume, qui ſuppoſe toujours de l'indigeſtion occaſionnée par un refroidiſſement; c'eſt pourquoi plus les poulains ſeront délicats, plus ils ſeront incommodés de la gourme, qu'ils auront davantage de peine à jetter que ceux qui ſeront d'un tempérament plus fort.

Lorſque ce rhume n'a pas été guéri radicalement, & que le Cheval n'a pas eu aſſez de force pour ſe débarraſſer entiérement de ſa gourme dans l'âge où il doit naturellement la jetter, elle peut revenir enſuite avec bien plus de danger; c'eſt ce qu'on appelle fauſſe gourme, dont nous parlerons dans le chapitre ſuivant; & ſi cette fauſſe gourme, ou la gourme même vient à ſe changer en une fluxion de poitrine, qui dégénere enſuite en phtyſie ou amaigriſſement total, le Cheval mourra d'une maladie qu'on appelle morve, & qui ſe trouve incurable bien auparavant même que la phtyſie ſoit déclarée: nous en parlerons après la fauſſe gourme.

Nous avons dit que les Chevaux pouvoient jetter de trois façons, ou par les nazeaux, ou par des abcès ſous la gorge, ou par des tumeurs & abcès en différentes parties du corps; la plus heureuſe façon de jetter, eſt par les nazeaux ou ſous la gorge: quand les abcès ſe déterminent ſur quelqu'autre partie du corps, c'eſt ſigne que le Cheval n'a pas eu aſſez de force pour pouſſer cette humeur par les endroits les plus convenables, & quelquefois la partie qui a ſouffert peut en reſter foible ou eſtropiée; tous ces abcès percent quelquefois d'eux-mêmes, ce qui eſt plus heureux que lorſqu'il les faut faire ſuppurer.

On voit bien des poulains, qui jettent étant à l'herbe, & s'y guériſſent d'eux-mêmes, d'autres qui jettent étant à l'écurie, auxquels il n'y a rien à faire que de les retenir chaudement, faire boire à l'eau blanche, & leur donner du ſon chaud: mais quand on voit que le Cheval eſt triſte, & qu'il ne ſe débarraſſe pas facilement de la matiere de la gourme, ou que la tumeur ſous la gorge ſera rebelle, enfin que la maladie deviendra plus conſidérable, il faut alors aider plus puiſſamment la nature; on pourroit croire qu'en remettant à

l'herbe

l'herbe un Cheval qui a été quelque temps à l'écurie au ſec, il ſe débarraſſera plus aiſément de ſa gourme, mais on ſe tromperoit fort ; car alors il ſeroit beaucoup à appréhender que cette gourme ne ſe changeât en morve ; il faudra donc le laiſſer à l'écurie, & le traiter par les remedes ſuivans.

Commencez par ſéparer le Cheval de tous les autres, attendu que ſi un Cheval qui ſera proche de celui qui jette ſa gourme, peut toucher à la matiere qui ſortira des nazeaux, il ne manquera pas de la lécher, parce qu'elle eſt ſalée, & que les Chevaux aiment ce goût; & quoique cette matiere vienne d'un poulin qui ne fait que jetter, & qui n'eſt pas morveux, le Cheval qui l'aura léchée, peut en gagner la morve : par cette même raiſon, aucun des uſtenſiles qui lui ſervent, comme le ſeau, l'étrille, *&c.* le palefrenier même qui en a ſoin, ne doivent point approcher des autres Chevaux : c'eſt pourquoi auſſi il faut avoir grande attention, lorſqu'on veut mettre d'autres Chevaux dans une écurie où un poulin a jetté ſa gourme, à la bien nettoyer, ôter la vieille litiere, laver la mangeoire, & frotter les murailles & le ratelier, d'eau mêlée avec de la chaux.

Avant d'en venir aux remedes, diſons un mot des glandes enflées ſous la ganache. Premiérement, il eſt bon de déſabuſer certaines gens, qui, voyant groſſir pendant un temps ces glandes, & les voyant enſuite diminuer, puis regroſſir aſſez périodiquement, c'eſt-à-dire, tous les quinze jours, ou tous les mois, s'imaginent que la lune en eſt la cauſe, je les renvoie pour cet effet au chapitre LVIII, où il eſt parlé de la fluxion lunatique ; d'autres croient qu'ils guériront la gourme, fauſſe gourme & morve, en arrachant les glandes enflées, parce qu'ils s'imaginent que ce ſont ces glandes qui fourniſſent cette matiere, & qui la forment ; mais ils ſont dans l'erreur, car c'eſt la matiere, provenant des cauſes ſuſdites, qui gonfle les glandes, leſquelles ſont en ſi grande quantité en cet endroit, qu'après avoir ôté une glande pendant le cours du mal, la matiere ſurvenant enſuite, en gonflera une autre pareillement, & les gonfleroit toutes ſucceſſivement, ſi on les ôtoit l'une après l'autre ; il eſt donc tout à fait inutile d'églander un Cheval pendant qu'il jette, & la douleur qu'on lui cauſe, peut même lui faire plus de mal que de bien : il n'y a qu'une raiſon qui puiſſe engager à cette opération, qui feroit la dif-

formité que cauferoit à un Cheval une glande qui paroîtroit en dehors, & qui feroit reftée du temps qu'il jettoit fa gourme. Pour cette opération, voyez le chapitre XL du Traité des Opérations.

Venons maintenant aux remedes du poulain malade de la gourme. Premiérement, il faut toujours une faignée de précaution, tenir le Cheval chaudement, lui donner à manger du fon chaud, le faire boire chaud & de l'eau blanche, donner des lavemens ; il fera bon de rafer le dedans des nazeaux, afin que la matiere s'écoule plus aifément, & ne s'attache point au poil : ayez foin auffi, par la même raifon, de lui laver de temps en temps les nazeaux, avec une éponge & de l'eau ; quand il fait chaud, vous le promenerez en main, en lui laiffant baiffer le nez, afin que la matiere forte, ou bien vous lui ferez refpirer la fumée du genievre brûlé : fi le mal s'obftine, & que le Cheval ne veuille pas manger fon fon, faites un gargarifme avec miel, verjus & fel, & ajoutez dans le fon, tous les matins, cinq ou fix poignées de pervenche hachée menue, ou de l'antimoine, le tout pour provoquer la tranfpiration & une bonne digeftion.

Nota. Qu'il ne faut point donner à ce mal de cordiaux, parce qu'ils échauffent trop, & mettent le fang en mouvement, & qu'il ne s'agit ici que d'en corriger la crudité.

Si malgré tout, la gourme s'obftine & continue, il faudra faire un feton ou ortie au poitrail, parce qu'il attirera & fera diffiper l'humeur en l'évacuant. Voyez cette opération au chapitre XXXVIII du Traité des opérations.

Quant aux tumeurs & abcès fous la ganache & ailleurs, fi elles viennent d'elles-mêmes à fuppuration, il n'y a rien à y faire ; mais lorfqu'on voit qu'elles ne prennent point ce chemin, il faut les graiffer avec de l'altea & du bafilicum, ou mêler avec du vieux vin, un gouffe d'ail ou un oignon blanc, ou un poireau, ou un oignon de lys ; & à la ganache, vous mettrez une peau de mouton, le poil en dedans pardeffus le fuppuratif.

Quand vous verrez que l'abcès veut percer, c'eft-à-dire, qu'il eft mou, aidez-lui avec un bouton de feu, ou un coup de biftouri ; fi enfuite il vient des chairs baveufes, agiffez comme il eft dit à cet article dans le chapitre des plaies.

CHAPITRE XXXIV.

De la fauſſe Gourme.

CEtte maladie n'eſt autre choſe qu'un reſte d'humeur de gourme qui reparoît, lorſqu'un Cheval a jetté imparfaitement pendant ſa jeuneſſe, & qui revient, lorſqu'il n'eſt plus en âge de jetter naturellement ; auſſi eſt-elle plus dangereuſe & plus prête à ſe tourner en morve ; de même que la petite vérole eſt communément plus périlleuſe aux hommes faits qu'aux enfans. La fauſſe gourme a les mêmes ſignes que la véritable, mais communément avec plus de violence ; car il prend ſouvent au Cheval un grand battement de flancs, c'eſt-à-dire, beaucoup de difficulté de reſpirer : le ſigne le plus certain de la fauſſe gourme, eſt qu'elle prend, lorſque le Cheval a paſſé l'âge où il doit la jetter naturellement ; elle n'épargne pas même les vieux Chevaux ; mais rarement jettent-ils par le nez, ce ſera plutôt par une tumeur à côté de la ganache, c'eſt-à-dire vers l'endroit des avives.

Les cauſes de la fauſſe gourme étant les mêmes que celles de la gourme, voyez ce qui en eſt dit au chapitre précédent : la fauſſe gourme ſe guérira auſſi par les remedes qui ſont dans ledit chapitre.

CHAPITRE XXXXV.

De la Morve.

VOici une maladie, qui, quoique de longue haleine, eſt une des plus terribles qui puiſſe arriver aux Chevaux : je commence par avancer qu'elle eſt inguériſſable quand elle eſt bien déclarée & ſûre, & qu'on peut la guérir comme on guériroit un coup d'épée au travers du cœur : pour appuyer cette affirmation, il eſt néceſſaire que je définiſſe la cauſe de la morve ; puis je laiſſerai juger au public inſtruit, s'il eſt poſſible qu'un Cheval en réchappe.

Nous avons expliqué dans le chapitre de la gourme que ce qui l'engendroit, étoit une matiere crue & indigeſte, ou une lymphe épaiſſie quele ſang dégorgeoit dans les glandes du nez

& de la ganache, moins cette matiere qui roule avec le ſang eſt épaiſſe & âcre, plus le fond s'en débarraſſe facilement, & moins elle corrode les endroits où elle ſéjourne; ſi ce même degré d'épaiſſeur & d'âcreté n'augmente pas dans le tems de l'évacuation, elle eſt chaſſée à meſure qu'elle ſe forme, & le ſang peut alors ſe nettoyer, ce qui forme une gourme ſimple à l'égard des jeunes Chevaux, & de même une fauſſe gourme à ceux qui ne ſont plus en âge de jetter la vraie gourme. Mais ſi elle vient tout à coup ou par degrés au plus haut point d'âcreté & d'épaiſſiſſement où elle puiſſe parvenir, alors comme tout le ſang du corps paſſe dans les poumons, ce ſang n'ayant plus la force de la pouſſer, cette matiere reſte en arriere, s'arrête par grumaux dans les poumons même, & y forme d'endroits en endroits de petites tumeurs ou abſcès, deſquelles une partie du pus étant repompé par le ſang, ſert à le gâter encore davantage, & par conſéquent à augmenter la quantité de matiere qu'il dépoſe dans les poumons; ainſi les tumeurs augmentent de plus en plus en nombre, la matiere qui les forme étant corroſive, elle en fait autant d'ulceres, qui, venant à ſe communiquer les uns aux autres, gâtent à la fin les poumons en entier, & même les reins; alors le ſang n'étant plus qu'une liqueur remplie d'âcreté, & par conſéquent ſa qualité nourriſſante & balſamique étant totalement détruite, il devient une eſpece de poiſon qui mine petit à petit les parties charnues, & conduit l'animal à la phtyſie & au maraſme ou amaigriſſement total. Il faut donc convenir qu'une partie auſſi eſſentielle à la vie que les poumons, étant une fois ulcérée, aucun remede ne peut guérir ces ulceres formés, puiſqu'on ne ſauroit les nettoyer en appliquant des remedes deſſus comme à une partie extérieure, & qu'il eſt impoſſible d'adoucir le ſang, pendant qu'un ennemi qu'on ne ſauroit détruire, travaille en dedans à le corrompre: ainſi je crois avoir avancé avec aſſez de raiſon que la morve bien déclarée eſt incurable.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas abandonner un Cheval qui jette, ſur le ſimple ſoupçon qu'il peut avoir la morve; car quelquefois on peut ſe tromper, attendu qu'il n'y a point de ſignes certains pour juger ſi un Cheval eſt morveux ou non, que le longtemps qu'il y a qu'il jette ſans diminution; car de jetter d'un nazeau ou des deux, blanc, jaune, vert, que la matiere ſurnage ou aille au fond de l'eau, épaiſſe ou liquide, *&c.* ne ſont

pas des preuves certaines, puisqu'elles ont manqué quelquefois, de même que la puanteur de la matiere & les chancres qui viennent dans les nazeaux occasionnés par son âcreté ; mais quand un Cheval jette pendant plus d'un mois également, il est beaucoup à craindre qu'il ne soit morveux. Il faut excepter de cette regle des Chevaux Bretons & Flamands, enfin tous les Chevaux qu'on nourrit dans leur jeunesse avec de la pâte que les gens du pays composent exprès ; ces Chevaux venant à passer de cette nourriture aux alimens ordinaires, qui sont foin, avoine & paille, se purgeront de leur ancienne nourriture, quelquefois pendant des six mois entiers en jettant continuellement, & ne deviendront point morveux ; à la vérité pendant tout ce tems le poil ne leur devient point hérissé, & ils ne maigrissent point.

Nota. Que si dans le tems qu'un Cheval jette, il lui sort quelques boutons de farcin, ces boutons se guériront facilement, mais soyez sûr que votre Cheval est morveux & incurable.

Comme ce mal se communique très-aisément, & qu'il peut infecter en très-peu de tems une quantité prodigieuse de Chevaux pour avoir léché la matiere, il ne faut pas balancer à tuer le Cheval morveux déclaré ; mais si on n'est pas sûr qu'un Cheval ait la morve, & qu'on ne le fasse que soupçonner, la premiere chose qu'on doit faire est de le séparer des autres de la façon dont il est dit dans le chapitre de la gourme, & de le traiter comme il est indiqué dans ledit chapitre : si on ne voit gueres de Chevaux morveux mourir étiques, c'est que cette maladie n'arrive ordinairement à son dernier excès qu'en cinq ou six ans, pendant lequel tems, & jusqu'à six mois peut-être auparavant leur mort naturelle, ils peuvent travailler à peu près comme à leur ordinaire, & qu'on les tue communément bien avant ce tems-là.

CHAPITRE XXXVI.

Le Rhume appellé morfondure, & de la Courbature simple.

NOus avons dit dans le chapitre qui traite de la courbature, qu'il y en avoit de deux sortes, courbature avec fievre, qui est un mal dangereux & pressant, c'est de celle-là

dont il falloit parler dans le Traité des Maladies aiguës. Courbature simple, c'est-à-dire, sans fievre : celle-ci n'étant qu'une morfondure considérable, provenant des mêmes causes de la morfondure, nous l'avons réservée pour ce chapitre-ci : nous allons parler d'abord de la morfondure, ce qui nous menera insensiblement à la courbature simple.

La Morfondure.

La morfondure a à peu près les mêmes signes de la gourme, car c'est une décharge d'humeur qui se fait par le nez ; on connoîtra donc un Cheval morfondu par les signes suivans. Il paroîtra triste & dégoûté ; il jettera par les nazeaux une matiere blanche ou verte, qui, selon qu'elle sera âcre, causera la toux plus ou moins forte ; si on manie le gosier du Cheval, on le trouvera plus dur qu'à l'ordinaire ; quelquefois même il y viendra une inflammation si considérable, qu'elle empêchera le Cheval d'avaler, ce que les Maréchaux appellent étranguillon, si la morfondure est violente ; quelquefois elle est accompagnée d'une oppression de poitrine si grande, que le Cheval ne peut quasi pas respirer ; quelquefois même la fievre se joint à tous ces maux.

Tous les signes ci-dessus n'accompagnent pas toujours ensemble la morfondure, puisqu'il y en a de légeres & de peu de conséquence, suivant que le Cheval se trouve disposé, & que les causes en sont plus ou moins graves : la courbature simple, par exemple, est un rhume ou morfondement plus fort qui donne les mêmes signes que la pousse, c'est-à-dire, un redoublement du flanc, une toux seche & fréquente, accompagnée de flegmes par la bouche & par les nazeaux ; il y a presque toujours à ce mal un mouvement de petite fievre, & l'inflammation du poumon peut être à craindre.

On voit bien par tout ce que nous venons de dire, que la morfondure a bien des degrés, puisqu'il peut y en avoir de peu de conséquence, de plus considérables par degrés, & de très-dangereuses & même mortelles, ce qui fait que souvent on a cru que les Chevaux étoient morveux en les voyant jetter par les nazeaux en abondance, & qui cependant n'étoient que morfondus ; c'est pourquoi il est bon d'avertir que l'on distinguera la morfondure d'avec la gourme par la connoissance qu'on aura des excès qui peuvent la causer, dont nous allons instruire le lecteur, & si le Cheval les a faits, on peut conclure avec certitude.

Les Chevaun deviennent morfondus lorſqu'on les fait paſſer tout d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid après un travail exceſſif, ou pour les avoir trop fatigués ; ſi on laiſſe boire un Cheval qui a chaud, ſans lui faire faire aucun exercice après qu'il a bu, ou s'il boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue, tout cela lui cauſera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature ſimple qui eſt la même choſe.

Courbature ſimple.

Ce mal, quant aux cauſes intérieures, provient de la lymphe qui a été arrêtée & épaiſſie par défaut de tranſpiration; cette humeur, devenue gluante & viſqueuſe, ſe jette quelquefois ſur le poumon, y cauſe des obſtructions qui oppreſſent la poitrine, & empêchent la reſpiration; la toux ſurvient par l'âcreté de l'humeur. Voyez le chapitre de la toux.

Comme il s'agit, tant à la morfondure qu'à la courbature ſimple, lorſqu'il n'y a point d'inflammation, de faire déviſquer & de diſſiper cette lymphe épaiſſie, on n'aura beſoin alors que d'une ſeule ſaignée ; du reſte, on traitera ce mal comme la gourme par de doux ſudorifiques & apéritifs ; point de cordiaux, promener au ſoleil ou faire reſpirer la fumée du genievre, des lavemens ramolitifs, du foie d'antimoine ; enfin, tout ce qui eſt dit dans le chapitre de la gourme ; s'il touſſe, lui donner de l'eau miélée.

B R E U V A G E.

Genievre, ...	1 litron.
Miel, ...	½ livre.
Vin, ...	1 pinte.

Concaſſez le genievre ; faites-le bouillir dans le vin, y ajoutant le miel.

A U T R E.

De l'urine du Cheval toute chaude, . . .	1 demi-ſept.
Vin, ...	1 pinte.

Mêlez le tout, & en donnez pendant trois ou quatre jours, cela le fera ſuer.

Tous les remedes ci-deſſus ne pourront ſervir qu'en cas que le Cheval n'ait point de fievre ; mais ſi la fievre, l'oppreſſion de poitrine & l'étranguillon ſe joignent à la maladie, il faut fai-

gner comme à la fievre, force lavemens ramolitifs & purgatifs: enfin, traiter le Cheval de la fievre & de l'étranguillon. Voyez les chapitres qui traitent de ces deux maladies.

Quant à la courbature ſimple, quoique nous ayons parlé des remedes qui peuvent y être appliqués en parlant de ceux de la morfondure, en voici encore qui feront un bon effet; le meilleur de tous, quand la fievre n'y eſt pas jointe, eſt de laiſſer le Cheval au vert nuit & jour dans le tems des premieres herbes, cela le purgera; on peut, ſi on veut, le purger avec du miel.

Les remedes qu'on donnera pour cette eſpece de courbature doivent être tempérés, & plutôt tirans ſur le froid que ſur le chaud, afin de tempérer les humeurs qui cauſent cette maladie; c'eſt pourquoi il faut force boiſſons rafraîchiſſantes; l'orge en vert eſt parfaitement bon, le foie d'antimoine dans du ſon mouillé: il ne faut pas oublier les lavemens émolliens, comme nous avons dit.

CHAPITRE XXXVII.

De la Pouſſe.

LA pouſſe eſt une oppreſſion de poitrine qui empêche le Cheval de reſpirer; on peut diſtinguer ce mal en deux eſpeces bien différentes l'une de l'autre; car l'une peut ſe guérir, & l'autre eſt incurable. Nous appellerons la premiere pouſſe flegmatique, & la ſeconde pouſſe phtyſique ou phtyſie même.

Pouſſe phtyſique.

Commençons par la pouſſe phtyſique, & diſons-en les ſignes afin qu'on puiſſe la diſtinguer de l'autre qui peut ſe guérir; cette pouſſe ſe déſigne comme l'autre par un redoublement du flanc, mais toujours accompagnée d'une toux ſeche & ſouvent réitérée; jointe à un écoulement conſidérable de flegmes par les nazeaux; il faut joindre à ces ſignes les cauſes qui les ont occaſionnées; car quand on voit qu'un Cheval devient pouſſif après qu'il aura fait de violens efforts dans des courſes outrées, on peut augurer qu'il ſe ſera rompu quelques vaiſſeaux dans la poitrine, ce qui aura cauſé épanchement de ſang dans les poumons: ce ſang qui croupit devient du pus, & gâte le poumon, en l'ulcérant; alors le Cheval maigrit par les mêmes raiſons que nous avons apportées au chapitre de la morve, & meurt

étique

étique sans ressource ; la seule différence de la morve à ce mal est que celui-ci meurt à cause d'un accident, & l'autre par une cause antérieure, lesquelles toutes deux font le même effet; comme on ne peut donc guérir cette pousse, nous n'en parlerons plus : nous allons passer à la pousse flegmatique.

La pousse flegmatique se reconnoît par le redoublement du flanc. Avant d'expliquer ce signe, nous parlerons d'un autre dont on s'apperçoit, lorsque le Cheval n'a que le flanc altéré, & qu'il n'est pas encore poussif, mais qu'il y a de la disposition. On reconnoît donc ce flanc altéré lorsqu'on voit que le Cheval fait la corde en respirant, c'est-à-dire, qu'il se forme un vuide dans lequel on pourroit loger une corde tout le long des côtes : passons maintenant aux signes du poussif déclaré, & tâchons d'expliquer, du mieux que nous pourrons, ce qu'on entend par le redoublement de flanc dont je viens de parler.

Ce signe n'est pas fort aisé à connoître quand il est foible, & alors il faut un peu d'habitude pour le distinguer : voici ce que c'est. Examinez attentivement le flanc du Cheval poussif, & vous le verrez achever la respiration en deux temps, c'est-à-dire, qu'il paroît à son flanc comme deux secousses, jusqu'à ce qu'il ait fini son expiration : les autres signes sont la dilatation des narines quand il court ou qu'il monte : quand la pousse est plus forte, le flanc bat jusqu'auprès de l'épine du dos & du plat de la cuisse ; & si le Cheval est poussif outré, sa respiration se communique jusqu'à la croupe, & la toux s'y joint. Nous avons expliqué, en parlant du vomissement, chapitre deuxieme, pourquoi cette respiration s'accomplit sur la croupe, au lieu de faire mouvoir le ventre.

Nota. Que quelquefois un Cheval qui veut jetter, donnera des marques de pousse plusieurs jours auparavant.

Pousse flegmatique.

La pousse flegmatique, qui est celle dont nous parlons, vient d'indigestion habituelle, ce qui produit un sang cru, lequel passant dans le poumon, y dépose beaucoup de flegmes qui obstruent les vaisseaux du poumon, au moyen de tubercules ou petites élévations dures, qui, pressant l'extrémité desdits vaisseaux, y gênent la circulation du sang ; ce qui occasionne le gonflement desdits vaisseaux : ces vaisseaux ainsi gonflés pressent & mettent à l'étroit les vésicules du poumon destinées à recevoir l'air dans l'inspiration : c'est pourquoi l'air n'ayant pas une entrée aussi libre qu'à l'ordinaire, la respiration devient

entre-coupée, la toux ſurvient par la dilatation des vaiſſeaux qui laiſſent échapper la ſéroſité dans les branches du poumon.

Cette eſpece de pouſſe eſt occaſionnée par un travail outré, par morfondure, ou par des alimens trop abondans ou trop nourriſſans; les grands mangeurs & les Chevaux qui ont le ventre avalé, auſſi-bien que les vieux Chevaux qui ont la toux de temps à autre, ſont ſujets à devenir pouſſifs : on voit rarement les jeunes Chevaux attaqués de ce mal.

Bien des gens croient que la pouſſe eſt héréditaire ; mais une longue expérience m'a rendu certain du contraire.

Quelquefois une légere obſtruction dans le poumon cauſera la courte haleine ; il y a des Chevaux qui touſſent, & même qui râlent pour peu qu'ils travaillent, mais ceux-là ne ſont nullement pouſſifs, on les appelle ſouffleurs : cette incommodité ne vient que de la conformation des nazeaux, & ne fait aucun tort à l'animal.

Il faut s'y prendre de bonne heure pour guérir cette maladie, c'eſt-à-dire, traiter un Cheval auſſi-tôt qu'on le voit altéré du flanc, ou du moins quand il commence à être pouſſif: car ſi vous laiſſez envieillir la pouſſe, vous aurez bien de la peine à en venir à bout.

Quoique ce mal ſemble venir d'une trop grande chaleur par les ſignes qu'il donne, cependant on voit par les cauſes que j'ai expliquées, que ce n'eſt que des humeurs viſqueuſes & non allumées qui l'occaſionnent, c'eſt pourquoi les remedes purement rafraîchiſſans nuiſent à la pouſſe, mais les tempérés, & même plus chauds que froids, ſont ceux qui réuſſiront ; ainſi rien n'eſt plus préjudiciable à un Cheval pouſſif que de le mettre au verd ; cette nourriture eſt trop froide & trop flegmatique, quoiqu'elle ſemble le ſoulager, par la ſeule raiſon, je crois, qu'elle lui lâche le ventre ; cependant quand on le retire du verd & qu'on le croit guéri, il redevient plus pouſſif qu'il ne l'étoit auparavant ; on voit par cette raiſon que la purgation ne vaut rien aux Chevaux pouſſifs, quoiqu'elle puiſſe faire quelque effet aux Chevaux ſimplement altérés du flanc, en ajoutant la rhubarbe ½ once à la purgation ordinaire.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que les apéritifs & les fondans ſont les vrais remedes à ce mal. Vous ferez donc d'abord une ſaignée ; vous ôterez le foin au Cheval, & vous ne lui donnerez que de la paille & de l'orge trempé, ou bien une

once de fleur de ſoufre dans l'avoine pendant un mois ou deux ; on peut lui donner les extraits amers pendant un mois, puis le foie d'antimoine, & enſuite l'acier : le miel eſt un excellent remede en en donnant 1 liv. par jour pendant long-temps.

L'hiſtoire qui eſt rapportée dans le Parfait Maréchal, d'un Cheval pouſſif abandonné, qui fut ſix ſemaines dans une grange à foin dont on ferma la porte, ſans ſavoir s'il y étoit, & qui ne but point pendant tout ce temps, peut autoriſer que la boiſſon eſt préjudiciable au Cheval pouſſif, puiſqu'au bout de ce temps, cet auteur dit qu'il fut parfaitement guéri ; on pourroit inférer de là qu'il faudroit diminuer l'ordinaire de boiſſon d'un Cheval pouſſif, d'autant plus qu'on remarque qu'après avoir bu, ſon flanc paroît plus altéré qu'auparavant.

Plus on connoîtra que le poumon eſt fort échauffé, plus on choiſira des remedes tempérés.

Quand on veut guérir un Cheval pouſſif qui a la toux en même temps, il ne faut pas ſonger à travailler à la toux, parce qu'elle ſe guérira en même temps que la pouſſe.

CHAPITRE XXXVIII.

De la Toux.

LA toux n'a qu'un ſigne qui eſt très-aiſé à diſtinguer, c'eſt la toux même, autrement un bruit ſubit plus ou moins fort, occaſionné par le picotement des humeurs dans la trachée artere, ainſi que nous allons l'expliquer. Une humeur âcre ſe ſéparant du ſang dans les glandes de la trachée artere, irrite les nerfs qui s'y diſtribuent ; les eſprits qui coulent dans les nerfs communiquent cette irritation au cerveau, lequel par une méchanique néceſſaire à la conſervation de la vie, qui eſt ce qu'on appelle l'aide de la nature, dans l'inſtant qu'il en eſt averti, fait détourner ces eſprits, & les détermine en abondance à marcher & à ſe réfléchir dans les orifices des nerfs qui ſont employés aux muſcles qui aident à l'expiration, c'eſt-à-dire, qui font reſſerrer la poitrine ; alors il ſe fait dans ces muſcles un mouvement précipité qui ſert à chaſſer par un effort ſubit de reſſerrement, l'action de cette liqueur ſur les nerfs de la trachée artere, ce qui ne ſe peut faire que par le mouvement convulſif appellé toux.

On diſtingue deux ſortes de toux, ſavoir, la toux ſeche & la toux graſſe.

La toux ſeche.

Souvent la toux ſeche n'eſt pas ſeule, car elle ſe joint communément à la pouſſe, à la morve ou phtyſie, *&c.*; la toux habituelle & ſeche vient donc d'une acrimonie de l'humeur qui ſe ſépare dans la trachée artere & dans le poumon; elle ſuppoſe un ſang âcre bilieux avec des obſtructions dans le foie & une grande acrimonie de la bile, ſouvent même il y a des tubercules dans le poumon; c'eſt pourquoi elle précede ſouvent l'altération du flanc & la pouſſe.

Pour guérir cette toux, ſuppoſé que la pouſſe n'y ſoit pas jointe (car il faudroit guérir la pouſſe, & la toux s'en iroit en même tems), il faut beaucoup humecter le Cheval, & lui donner des remedes adouciſſans; il faudra en même tems le garantir de l'humidité & du grand froid, ôter le foin, le mettre pour toute nourriture à la paille ſeule & à l'orge crevé, au lieu d'avoine; lui faire boire décoctions apéritives de bourrache & de ſcolopendre avec eau blanche.

La toux graſſe.

L'autre toux, que j'appellerai toux graſſe & toux humide, eſt cette toux qui peut s'appeller la toux ordinaire ſans aucun accident, & n'eſt proprement qu'un morfondement, puiſqu'elle ne provient que d'une tranſpiration interrompue par quelque accident, comme d'avoir ſouffert un grand froid, ou pour avoir bu de l'eau trop vive ou des eaux trop bourbeuſes: cette tranſpiration interrompue refluant dans le ſang, le refroidit & épaiſſit les humeurs; ainſi, comme cette toux vient par les mêmes cauſes de la morfondure, c'eſt-à-dire, de cauſes froides, il s'agit de fondre la viſcoſité des humeurs; c'eſt pourquoi tous les remedes inciſifs, & qui font revenir la tranſpiration, & par conſéquent les cordiaux & les réſolutifs & les fondans ſont bons dans cette occaſion.

Cette toux ne conduit gueres à la pouſſe, qu'au cas qu'elle s'invétere.

Nota. Qu'il faut éviter le plus qu'on peut, de donner au Cheval qui a la toux, des remedes en poudre, parce qu'ils le feroient touſſer davantage, ce qui ne feroit que le fatiguer.

Le miel eſt un excellent remede pour la toux, le chenevis, 1 litron dans du vin, le ſoufre, 2 onces dans du vin, poudres cordiales, 4 onces en breuvage.

Il y a une troiſieme ſorte de toux, mais qui n'eſt qu'accidentelle, c'eſt la toux qui ſurvient à un Cheval qui a avalé une plume, laquelle ſera reſtée dans ſa gorge; cet accident ſe gué-

rira en fourrant un nerf de bœuf enduit de miel dans le fond du gosier, pour faire couler la plume.

Lorsque la toux prend à un Cheval pour avoir marché en Eté dans les endroits où il a respiré pendant quelque temps la poussiere, c'est un accident qui se pourra aisément guérir par de légers rafraîchissemens, comme du son & de l'eau blanche pendant quelques jours.

Si la fievre se joignoit à la toux, il ne faudroit pas songer à la toux, & guérir le Cheval de la fievre.

CHAPITRE XXXIX.

De la Fatigue & Fortraiture.

LE Cheval fatigué & fortrait est à peu près la même chose, car les signes en sont presque pareils, attendu qu'ils deviennent tous deux étroits de boyaux & tristes : le Cheval fatigué a ce qu'on appelle la corde; cette corde est un vuide qui se forme le long des côtes, ou plutôt un canal qui se forme lorsqu'il respire, dans lequel on pourroit loger une corde ; il a le poil hérissé & mal teint, la fiente est seche & noire, & quelquefois on y trouve des vers : la nourriture, quelqu'abondante qu'il la prenne, ne lui profite point ; les grandes fatigues, jointes aux mauvaises nourritures, sont les causes de ce mal.

On dit que le Cheval est fortrait, lorsque outre les signes précédens, cet endroit, qu'on appelle la corde au Cheval fatigué, & que les Maréchaux appellent improprement les nerfs de dessous le ventre, est retiré, dur, sec & douloureux.

Fortraiture.

Cette fortraiture provient des mêmes causes déduites ci-dessus; elle peut encore être la suite ou un reste de courbature, comme aussi de trop grandes chaleurs dans le corps.

Comme à ces deux maux, à cause des raisons susdites, le sang & la bile sont fort échauffés, âcres, secs & épais, la bile est obligée de séjourner dans les vaisseaux, & doit y entretenir une agitation sourde qui differe peu de la fievre lente. Il faut, pour guérir ces especes de lassitudes & d'épuisemens, commencer par saigner une fois ; c'est un bien que le Cheval soit dégoûté, car il faut lui faire faire diete, dégoûté ou non, c'est-à-dire, lui ôter le foin, ne lui donner que de la paille & de l'orge mondé ou du seigle échaudé ou de l'orge écrasé au moulin : il faudra

lui donner de fréquens lavemens émolliens & purgatifs, & pour boiſſon le policreſte ou le miel délayé dans ſon eau.

Il faut lui faire faire un exercice modéré ; & à meſure qu'on verra que le Cheval ſe remet de ſes fatigues, il faudra lui redonner petit à petit de la nourriture, & le remettre de cette façon à manger comme à ſon ordinaire.

Vous connoîtrez que le Cheval eſt en terme d'amendement lorſqu'il boit & mange avec appétit, & qu'il ne ſe vuide point trop ; car de ſe trop vuider & mou ſignifie obſtruction : alors vous pourrez, à cauſe qu'il n'y aura plus d'agitation dans le ſang, lui donner le foie d'antimoine ou le ſoufre doré d'antimoine, pour lever le reſte des obſtructions qui pourroient s'y trouver.

Plus le Cheval ſera délicat, plus il aura de peine à ſe remettre.

Quand le Cheval eſt fortrait, il ne s'agit point pour le guérir, de frotter les nerfs du ventre, c'eſt-à-dire, cet endroit dur & retiré qui coule le long des côtes, car ce n'eſt pas la cauſe de ſon mal ; mais en guériſſant l'intérieur, ils ſe relâcheront d'eux-mêmes.

CHAPITRE XL.

Du Dévoiement & du Flux dyſſentérique.

Dévoiement de crudités.

LE dévoiement eſt un écoulement fréquent & liquide des gros excrémens du Cheval. On peut diſtinguer le dévoiement en trois eſpeces ; ſavoir, le dévoiement pituiteux, le dévoiement bilieux & le flux dyſſentérique.

Les ſignes généraux de toute eſpece de dévoiement, ſont que le Cheval ſe vuide beaucoup plus ſouvent qu'à l'ordinaire, & que les matieres qu'il rend, n'ont plus la même conſiſtance qu'elles doivent avoir naturellement ; à l'égard de ceux qui accompagent chacune des eſpeces mentionnées ci-deſſus, nous les expliquerons en détaillant les différens dévoiemens dont nous allons parler.

Commençons par le dévoiement pituiteux ou de crudités : dans cette eſpece la matiere eſt blanche ou comme de l'eau ; & quand la foibleſſe d'eſtomac eſt fort grande, les alimens ſortent tout entiers, ſans aucune marque de digeſtion.

Ce dévoiement eſt la ſuite de mauvaiſes digeſtions, qui

ont engendré dans l'eſtomac, des humeurs crues, leſquelles fermentant outre meſure avec les alimens, les délaient & les entraînent ſans leur laiſſer le tems de ſervir à leur deſtination ordinaire, qui eſt de contribuer à la nourriture du corps de l'animal; les mauvaiſes nourritures ou de trop manger ſans faire d'exercice, peuvent occaſionner cette eſpece de dévoiement.

Le dévoiement pituiteux eſt moins dangereux que les autres, & plus aiſé à guérir.

Nota. Qu'un flux de ventre court eſt ſouvent une criſe favorable, parce que dans cette occaſion l'eſtomac ſe débarraſſe par un effort, de la matiere qui peut lui être nuiſible, en la chaſſant par en bas.

Il faut traiter ce dévoiement par une diete ſévere; les lavemens ſont aſſez inutiles dans cette occaſion; il ne s'agit ici que de pouſſer par tranſpiration, & de fortifier l'eſtomac: pour cet effet, donnez au Cheval de l'eau blanche ferrée; ôtez-lui le foin & la paille, mettez-le au ſon pendant vingt-quatre heures, & enſuite de l'orge moulu, faites-lui avaler pendant trois jours, deux fois par jour, le breuvage ſuivant.

Thériaque, ... 1 once.
Safran de Mars apéritif, ... 2 gros.
Vin, ... 2 pinte.
Mêlez le tout enſemble, & le donnez au Cheval.

O U

Muſcades, ... 10 petites ou 8 groſſes.
Vin rouge, ... 1 pinte.
Vous brûlerez les muſcades à la chandelle, vous les jetterez enſuite dans le vin rouge, & les donnerez au Cheval.

Dévoiement bilieux.

Le dévoiement bilieux donne des ſignes différens du premier; car à celui-ci, outre que le Cheval perd l'appétit, quelquefois, quand la matiere eſt tombée à terre, on la voit bouillonner: ce mal peut provenir de ce que le Cheval ſera trop gras, d'avoir trop fatigué, ou d'avoir bu trop froid; tous ces excès auront épaiſſi la bile, qui, ne pouvant paſſer dans le foie, regorgera dans les inteſtins, & y fermentant, y diſſoudra les alimens: cette bile enflammée, eſt ce qu'on voit bouillonner dans la matiere quand elle eſt à terre; ce dévoiement eſt plus

dangereux que le précédent, puiſqu'il peut conduire en peu de tems au flux dyſſentérique, qui eſt le plus à craindre des trois eſpeces de dévoiemens. L'effet du dévoiement bilieux eſt quelquefois ſi prompt, que ſi le Cheval l'a très-violent pendant vingt-quatre heures, il eſt en danger d'une inflammation d'entrailles, qui pourroit lui cauſer la mort : il eſt donc néceſſaire d'y mettre un prompt remede, en ôtant d'abord le foin & l'avoine, & nourriſſant le Cheval avec paille, ſon & orge mondé, & lui donnant pour boiſſon de l'eau blanche ferrée, avec deux gros de nitre purifié par ſeau d'eau : les lavemens adouciſſans ne doivent pas être négligés dans cette occaſion.

Dévoiement dyſſentérique.

Le flux dyſſentérique, qui eſt la troiſieme eſpece de devoiement, n'eſt qu'un dégré plus fort du dévoiement bilieux, puiſqu'il provient de ce que la bile ne coule pas dans le foie, regorge dans les inteſtins, & eſt d'une qualité plus inflammable, de façon que par ſon âcreté, elle irrite le tiſſu des boyaux & l'écorche ; c'eſt ce qui fait que la raclure de boyau paroît, c'eſt-à-dire, qu'on voit la matiere rouge & enſanglantée, c'eſt alors qu'il eſt à craindre qu'il ne ſe faſſe des ulceres dans les boyaux, que la fievre ne s'allume & ne cauſe une mort prompte à l'animal ; ce mal eſt très-preſſant, c'eſt pourquoi il ne faut pas temporiſer, mais ſonger à rafraîchir au plutôt les entrailles.

Pour cet effet, il faut ſaigner une ou deux fois, mettre le Cheval au régime expliqué dans le dévoiement bilieux, & donner des lavemens adouciſſans en quantité.

LAVEMENT.

Opium, ...	6 grains.
Sucre roſat, ...	4 onces.
Lait,	

OU

Opium, ...	6 grains.
Ypecacuanha, ...	2 gros.
Bouillon blanc, ...	1 poignée.
Extrait de Gentiane, ...	1 gros.

Faites une décoction avec le bouillon blanc ; mêlez dedans le reſte des drogues, & compoſez-en un lavement.

Quand

Quand on laiſſe invétérer un dévoiement, quelquefois le Cheval en devient fourbu.

CHAPITRE XLI.

De la Superpurgation.

LA purgation étant un remede à éviter le plus qu'on peut par rapport aux Chevaux, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre II de ce Traité, la ſuperpurgation eſt un accident fort à craindre.

On appelle ſuperpurgation l'effet que fait dans le corps un médicament purgatif, donné en trop grande quantité : cet effet eſt de purger l'animal plus que de raiſon, ce qui cauſe des irritations conſidérables dans les inteſtins, & peut y mettre l'inflammation très-promptement ; c'eſt pour ainſi dire un flux dyſſentérique accidentel, qui pourroit cauſer la fievre & emporter le Cheval. Il s'agit donc d'arrêter inceſſamment le trop grand effet de la purgation, en adouciſſant les entrailles ; c'eſt pourquoi il faut commencer par une ſaignée, pour empêcher l'inflammation, puis lui faire avaler d'abord quatre grains d'opium ; ſi ces quatre grains ne font pas aſſez d'effet, il faudra en donner une ſeconde priſe en augmentant la doſe d'un ou deux grains ; il ne faudra pas manquer en même tems de donner force lavemens adouciſſans, en y ajoutant l'opium.

CHAPITRE XLII.

Du Flux d'urine immodéré.

LE flux d'urine eſt une maladie qu'on connoîtra en voyant rendre au Cheval une grande quantité d'urine claire comme de l'eau ; ce qui n'eſt pas ſurprenant, car ce mal ſuppoſant une ſoif extraordinaire, fait uriner bien plus que de coutume, & cette urine paroît crue, parce qu'elle n'a pas eu le tems de ſéjourner, & qu'elle coule rapidement ; ſi le Cheval n'urinoit pas beaucoup dans cette ſituation, il ſeroit bien malade ; ce mal ne ſuppoſe aucun vice, ni aucune inflam-

mation dans les reins, ce qui occaſionneroit plutôt la ſuppreſſion que le flux; mais cette incommodité provient d'une ſaumure bilieuſe dans la maſſe du ſang, ſuivie d'un bouillonnement qui excite la ſoif; la maſſe du ſang ne tombe dans cet état que par une ſuppreſſion de tranſpiration, & un refroidiſſement, qui, retenant la matiere de la tranſpiration dans les vaiſſeaux, l'unit avec la ſalive. Les pluies froides du commencement de l'Hiver, l'avoine marinée, avoir fait travailler un jeune Cheval trop tôt ou trop outrément, peuvent donner le flux d'urine.

Pour guérir cette incommodité, il faut faire une ſaignée, mettre le Cheval au ſon & au miel, le faire boire chaud, le nourrir avec la paille ſeule, lui donnant très-peu de foin : les herbes rafraîchiſſantes en nourriture, comme la chicorée, les melons, *&c.* ſont propres à ce mal; il eſt encore bon de lui donner des extraits amers pendant quelques jours, puis le foie d'antimoine & la décoction de ſalſepareille.

CHAPITRE XLIII.

De la Conſtipation.

CEtte maladie n'en eſt ſouvent pas une par elle-même, mais elle eſt l'avant-coureur, ou la ſuite de quelque autre, dans laquelle le Cheval aura le ſang échauffé, & dont la bile par conſéquent ne coulera pas aſſez dans les inteſtins, à cauſe de ſa conſiſtance, comme dans la fatigue & fortraiture, dans la pouſſe pthyſique & dans quelques-uns des autres maux ci-devant déclarés.

Si le Cheval eſt conſtipé, ſans avoir d'ailleurs aucun ſigne de quelques autres maladies jointes à cet accident, c'eſt-à-dire, qu'il paroiſſe ſe porter aſſez bien du reſte, il faudra toujours le traiter, pour prévenir un plus grand mal, ſur le pied d'une bile engagée dans le foie; c'eſt pourquoi on pourra le ſaigner, ne lui donner que de la paille, du ſon & de l'eau blanche, ou autre boiſſon rafraîchiſſante, comme auſſi des lavemens; le miel dans le ſon eſt bon dans cette occaſion.

CHAPITRE XLIV.

De la Faim canine.

CEtte maladie eſt rare à l'égard des Chevaux ; mais comme elle ſe peut trouver, il eſt bon de l'expliquer, & d'en donner les remedes, en cas qu'elle arrive.

La faim canine ſe marque par une faim outrée, de laquelle il s'enſuit, que plus l'animal mange, moins il ſe raſſaſie ; cependant il maigrit de jour en jour, & finit par mourir étique. Cette incommodité provient d'un ferment âcre dans l'eſtomac, cauſé par de mauvaiſes digeſtions : ce ferment étant très-actif, picote les membranes de l'eſtomac, ce qui cauſe l'appétit déſordonné ; mais les nouveaux alimens étant digérés & briſés par cette humeur, compoſent un chyle aigre qui, par conſéquent, aigrit le ſang de plus en plus, en ôte le baume & les particules nourriſſantes ; ainſi l'animal ne ſauroit manquer de maigrir extrêmement.

Il s'agit de ruiner cette liqueur aigre, ce qui ne ſe peut faire que par des amers ; il faudra donc donner pour ce mal les extraits amers, quantité d'acier, & faire uſage du vin.

CHAPITRE XLV.

De l'Epilepſie ou mal Caduc, & de la Faim-vale.

LE mal caduc eſt une convulſion & pamoiſon non continuée de tout le corps, qui fait que le Cheval ſe laiſſe tomber tout à coup avec des mouvemens convulſifs, tremblant, friſſonnant & écumant par la bouche ; mais lorſqu'il ſemble mort, il ſe releve & recommence à manger.

Ce mal vient à l'occaſion d'une grande palpitation du cœur, & d'un grand épaiſſiſſement du ſang qui l'empêche de traverſer les vaiſſeaux du poumon, & le retient dans les veines jugulaires qui ſont deſtinées à rapporter le ſang du cerveau ; ces veines demeurent engorgées : c'eſt toujours par les mauvaiſes digeſtions que ce mal arrive.

La guériſon du mal tout à fait déclaré, eſt très-difficile radicalement ; le gui de chêne, de poirier, de pommier, d'é-

pine, *&c.* passe pour un spécifique à cette maladie ; mais il faut, indépendamment de ce remede, si on le veut faire, nourrir le Cheval avec de bonnes nourritures, comme bon foin, bonne avoine, mais avoir grande attention qu'il ne mange pas jusqu'à se rassassier, c'est-à-dire, lui retrancher une partie de son ordinaire.

Quand vous voyez qu'un Cheval à quelque disposition à tomber du mal caduc, il faut lui faire prendre par précaution des extraits amers avec de l'acier des années entieres.

La Faim-vale.

La faim-vale a quelque rapport à l'épilepsie ; car c'en est une espece compliquée avec une faim désordonnée : ce mal prend au Cheval ordinairement trois ou quatre heures après qu'il a mangé ; s'il est en chemin, il demeurera tout à coup immobile, de façon qu'il est insensible aux coups qu'on lui donnera dans ce tems, & ne repartira pas qu'il n'ait mangé ; il faut donc absolument le laisser manger ce qu'il trouvera sur le lieu même, après quoi il remarchera comme à l'ordinaire : ces sortes de Chevaux mangent trois fois plus que les autres ; & malgré cela ils maigrissent de plus en plus, & il est impossible de les engraisser ; il n'y a point d'autres signes à ce mal que le moment de l'accès, la faim & la maigreur ; il a les mêmes causes que l'épilepsie, c'est-à-dire, une circulation interrompue dans la tête, provenant d'une palpitation de cœur à la suite de mauvaises digestions, qui ont excité en même tems cette avidité de manger, parce que l'estomac s'est rempli d'une liqueur âcre qui se reperpétue par les nouvelles digestions ; c'est pourquoi il faut à ce mal compliqué des remedes apéritifs & délayans, quantité d'acier ; le foie d'antimoine y est bon.

CHAPITRE XLVI.

De la Léthargie.

ON appelle ce mal léthargie, parce que le Cheval qui en est attaqué, est dans un sommeil presque continuel, il dort tout debout, a les yeux chargés, perd absolument la mémoire, & est dans une si grande indifférence, qu'il ne songe pas à fermer sa bouche quand il l'a ouverte, ni même à boire & à manger ; quelquefois la fievre peut s'y joindre.

Ce mal vient de nourritures mauvaiſes, ou trop abondantes, qui auront rendu le ſang très-flegmatique & fort lent.

S'il n'y a point de fievre, il faudra faire ſuer beaucoup le Cheval, en le bien couvrant, ou par le moyen de fumigations, & lui faire prendre pendant long-tems la décoction de deux onces de ſalſepareille dans ſon eau, lui donner l'antimoine, & lui faire faire un long uſage de l'acier; s'il y a fievre, le ſaigner & le traiter comme à la fievre.

CHAPITRE XLVII.

DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres en général.

COMME preſque toutes les maladies qui paroiſſent ſur la peau des Chevaux, & qui viennent de cauſes intérieures, peuvent être rangées ſous le nom en général de dartres, il eſt à propos avant de les détailler, d'expliquer ce que c'eſt que les dartres, & combien on en reconnoît d'eſpeces, après quoi nous parlerons de toutes les maladies qui y ont rapport.

On reconnoît de trois ſortes de dartres, dartres farineuſes, dartres coulantes & dartres à groſſes croûtes ou gales : toutes ces dartres dépendent du vice plus ou moins fort de la bile.

Dartre farineuſe.

La dartre farineuſe ſuppoſe une humeur bilieuſe, tenue, c'eſt-à-dire, de légere conſiſtance, laquelle ſe répandant entre la cuticule, c'eſt-à-dire, la premiere peau & la vraie peau, deſſeche cette cuticule, la brûle & la fait tomber en farine.

Dartre vive.

La dartre coulante & vive, eſt une humeur bilieuſe, un peu plus corroſive, qui uſe la premiere peau, & met la vraie peau à découvert.

Dartre à groſſes croûtes.

La dartre à groſſes croûtes ſuppoſe une matiere bilieuſe plus groſſiere & épaiſſe, qui ronge le tiſſu de la peau, & y produit de petits ulceres, dont la matiere eſt fort épaiſſe, & qui s'endurciſſent aiſément, & ſe réduiſent en croûtes.

Toutes les eſpeces de dartres dont nous venons de parler, ne ſont occaſionnées que par le ſéjour de la bile dans les vaiſſeaux; & ſuivant que cette bile eſt plus ou moins âcre & épaiſ-

ſe, elle produit ſur la peau les différens accidens dont nous venons de parler.

Pour expliquer plus clairement les origines des maladies de la peau, & la façon dont elles ſe forment; il faut ſavoir que la bile coule avec le ſang, dans le tems qu'il paſſe dans le foie; c'eſt là où elle doit s'en ſéparer par les regles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans leſquels il n'y a que cette humeur qui puiſſe paſſer. Imaginez-vous un tamis qu'on aura commencé par imbiber d'huile, ſi on vouloit enſuite faire paſſer de l'eau au travers, il ſeroit impoſſible; mais ſi vous jettez de nouvelle huile deſſus, elle y paſſera ſans difficulté; le ſang eſt donc cette eau qui coule, ſans pénétrer les pores du foie, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le ſang, venant à rencontrer l'orifice de ces tuyaux, s'y précipite ſans difficulté, lorſqu'elle a ſa fluidité ordinaire; de là elle eſt deſtinée à être conduite dans les boyaux, pour les graiſſer & faciliter le paſſage des excrémens: lors donc que cette bile devient trop épaiſſe, auſſi-bien que le ſang, par quelque cauſe qui leur aura diminué leur fluidité, alors la bile ſera entraînée par le ſang dans ſa circulation; & comme cette humeur eſt chaude & fermentative, elle fera bouillonner le ſang, qui, cherchant à s'en débarraſſer, la pouſſera contre la peau qu'elle affectera ſelon ſa malignité premiere, & formera les dartres, boutons, gales, *&c.* qui ſont les diagnoſtics des maladies dont nous allons parler.

CHAPITRE XLVIII.

Des Démangeaiſons.

LE Cheval eſt ſujet à avoir des démangeaiſons à différentes parties du corps, comme à la tête, au cou, aux cuiſſes, aux jambes & même à la queue, quelquefois à tout le corps en entier; on reconnoît ce mal, en ce que les Chevaux ſe grattent perpétuellement, l'endroit gratté ſe dénue de poil, & on voit à la place une farine blanche qui couvre la partie: ils vont quelquefois juſqu'à s'écorcher: plus la démangeaiſon eſt vive, plus le Cheval ſe tourmente & s'échauffe; ce qui irrite ſon mal à tel point, que quelquefois la toux s'y joint, & quelquefois la fièvre.

Les causes extérieures de ce mal, sont, ou un travail trop violent, ou une nourriture trop chaude, ou d'être trop gras, ou enfin d'un tempérament trop ardent & bilieux.

Quant aux causes intérieures, toute espece de démangeaison, n'est autre chose qu'une humeur dartreuse, qui pour les raisons dites au Chapitre précédent, se fait sentir à différentes parties du corps.

La dartre qui occupe le cou, la tête & les cuisses, est ordinairement plus enracinée & plus difficile à guérir que la suivante.

Les vieux Chevaux sont plus sujets que les jeunes, à avoir une humeur dartreuse avec démangeaisons aux jambes, qui les fait gratter jusqu'à emporter le poil.

Il paroît quelquefois une dartre vive avec écorchure & démangeaison au pli de la fesse, à la naissance de la cuisse & à d'autres endroits.

La queue est aussi sujette à être attaquée de dartres, avec démangeaison si forte, que le poil de la queue en tombe : il croît aussi au petit bout du tronçon de la queue, de faux-crins, qui se recoquillent, se retroussent, & causent des démangeaisons au Cheval; à l'égard de cette derniere démangeaison, il n'y a autre chose à faire que de chercher ces faux-crins, & de les arracher pour faire cesser la démangeaison.

A tous ces maux, selon leurs plus ou moins grandes conséquences, leurs causes n'étant pas si graves que celles des grosses dartres encroûtées, dont nous parlerons ci-après, & la bile étant plus subtile, & n'étant pas si épaisse, il faut songer à délayer le sang pour le rendre plus fluide; pour cet effet, on commencera par la saignée, en la réitérant selon la conséquence du mal; ensuite il faudra traiter l'intérieur par des apéritifs délayans, tempérés, rafraîchissans, donnant de l'acier & du foie d'antimoine pendant du tems, & de l'assa-fœtida, de l'asarum, *&c.* à l'égard de l'extérieur, les bains y seront bons; si c'est en Eté, on laissera le Cheval pendant une heure à l'abreuvoir : on le frottera tous les jours avec de l'eau-de-vie & l'onguent suivant :

Fleurs de soufre & huile de noix, de chacun. . . . 1 livre.
Pulpe de la racine de patience sauvage . . . . . 3 livres.

Broyez le soufre avec l'huile de noix, mêlez la patience sauvage, & l'onguent sera fait.

Mettez le Cheval à l'eau blanche & au ſon, ou à la paille moulue, ou à la farine d'orge.

CHAPITRE XLIX.

De la Gale.

IL eſt inutile de répéter ici ce que nous avons dit au Chapitre des dartres en général, par rapport à leurs cauſes, j'y renvoie le lecteur ; je dirai ſeulement ici qu'on diſtingue de deux ſortes de gales, gale farineuſe & gale ulcérée ; la gale farineuſe n'eſt autre choſe que des dartres farineuſes, & la gale ulcérée des dartres encroûtées : la premiere ſe dénote par une farine ou craſſe avec démangeaiſon, qui fait perdre tout le poil des endroits ſur leſquels elle ſe jette : la gale ulcérée ſe manifeſte au dehors par des élevures & des croûtes, qui dégénerent en de petites plaies ; celle-ci s'attache plus fort dans le crin & à la queue, qu'aux autres endroits : c'eſt dans ces parties qu'on a plus de peine à la déraciner, à cauſe que le cuir y eſt plus épais qu'ailleurs.

A l'égard de la gale farineuſe, elle vient quelquefois partout le corps en même tems ; mais plus ſouvent elle s'accroît peu à peu, paroiſſant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre : elle vient au Cheval, qui aura ſouffert pendant quelque temps la faim & la ſoif ; les Chevaux entiers y ſont plus ſujets que les autres.

Toute gale épaiſſit le cuir ; c'eſt pourquoi vous connoîtrez qu'un Cheval ſera en état de guériſon, & que l'humeur de la gale commencera à diminuer, lorſque le cuir ſe trouvera plus délié qu'auparavant aux endroits atteints de ce mal.

Cette maladie ſe communique par la fréquentation des Chevaux, & par les étrilles & uſtenſiles qui ont ſervi au Cheval galeux, c'eſt pourquoi il faut le ſéparer des autres Chevaux, & lui donner des uſtenſiles à part.

Ce mal eſt beaucoup plus difficile à déraciner en Hiver & dans les tems froids, qu'en toute autre ſaiſon.

Les deux eſpeces de gale ci-deſſus ſe guériront par les mêmes remedes, en les continuant plus ou moins long-tems, ſelon que la maladie leur réſiſtera ou leur cédera.

Il faut commencer par deux ſaignées, & enſuite travailler à

à détruire la cause intérieure par les mêmes remedes indiqués dans le chapitre des demangeaisons, c'est-àdire, par des apéritifs délayants, tempérés, rafraîchissans, bains ou frictions; on pourra se servir encore du procédé indiqué au chapitre du farcin: le tout suivant que le mal est grave ou envieilli.

A l'égard des remedes extérieurs, le suivant est excellent, non-seulement pour une gale ordinaire, mais encore pour celle qu'on appelle rouvieux, qui est une gale universelle & maligne, & pour toutes sortes de demangeaisons de cette espece.

Onguent pour la Gale & Demangeaisons.

Soufre bien pilé. . . . . . . ½ livre.
Beurre frais & vieux oing, de chacun. . 2 livres.
Ardoise bien pilée. . . . . . 2 poignées.

Faites fondre le vieux oing & le beurre ensemble, & quand la liqueur montera, prête à sortir du chaudron, joignez-y le soufre, & remuez bien le tout ensemble en laissant bouillir la liqueur, jettez ensuite l'ardoise pilée, puis retirez du feu pour frotter le Cheval de cet onguent tout chaud; on aura une personne qui remuera toujours ladite composition, pendant qu'une autre frottera promptement le Cheval.

Si le Cheval est grand, il faut augmenter d'un tiers la dose de tous les ingrédiens, afin qu'il soit frotté par-tout (si la gale est universelle) & même dans les crins, qui est le principal.

C'est encore un bon remede que de donner le verd au Cheval galeux.

On pourra le purger aussi avec aloës & miel.

CHAPITRE LI.

Du Farcin.

LE farcin n'est autre chose que des dartres encroûtées, & la plus considérable des maladies de la peau; sa cause est la même que celle des dartres dont nous avons parlé ci-devant; mais comme il s'en trouve de différentes especes, c'est-à-dire, dont les boutons ont un aspect différent, ce qui ne dépend que de la malignité plus ou moins grande, ou de la qualité de la bile qui cause ces ravages à la peau, c'est ce qui a fait que les Maréchaux ont distingué jusqu'à cinq sortes de farcins; savoir,

le farcin de la tête, le farcin volant qui pousse des boutons de côté & d'autre par-tout le corps : deux sortes de farcins intérieurs, dont l'un se dénote par des boutons entre cuir & chair, l'autre s'attache au-dedans du cuir sans être fixé contre la chair; le farcin cordé qui paroît par de grosses duretés en forme de cordes le long des grosses veines des jambes & du ventre, dont les boutons jettent du pus, & forment des ulceres, ayant leurs bords rouges, jaunes, blancs ou noirs; farcin, cul de poule, qui forme de gros boutons, lesquels dégénerent en ulceres sans matiere, mais leurs bords sont teints d'un sang noirâtre, presque toujours calleux & sordide; celui-ci est le plus dangereux de tous. Les définitions du nom des farcins n'ont pas manqué à d'autres Maréchaux, car il y en a qui ont trouvé des farcins bifurques, taupins, *&c.* cependant je crois qu'on ne peut distinguer cette maladie qu'en deux especes; savoir, le farcin guérissable & le farcin incurable.

Comme toutes les différences dont nous venons de parler marquent seulement les différentes dispositions de la bile, & que c'est la bile qui est la cause de toute espece de farcin, il ne s'agit que de tâcher de connoître aux marques extérieures le degré de malignité de cette humeur.

On a remarqué que le farcin de la tête & des épaules est le plus aisé à guérir : le farcin volant, & le second farcin intérieur qui vient presque toujours au-devant du poitrail, n'est pas encore d'une difficile guérison; le premier farcin intérieur est très-dangereux, si on n'y remédie promptement : le farcin cordé est mauvais quand les cordes sont immobiles & attachées, sinon il est assez aisé à guérir, & même c'est une marque de mieux à ce mal, quand les cordes précédemment attachées se détachent & deviennent mouvantes : si le Cheval farcineux vient à se glander, ou qu'il jette par le nez une matiere teinte de sang, de même s'il pousse du farcin au Cheval qui jette la gourme, ou qu'avec le farcin de la tête il se joigne un bouton sous la ganache qui devienne fort gros & rempli d'une matiere flegmatique, ou qu'on laisse invétérer le farcin, tout cela marque le poumon ou le foie ulcéré comme à la morve; aussi dit-on que le farcin est le cousin-germain de la morve, pour lors il est incurable.

Je ne vois point que cette maladie ait aucun rapport à la maladie Néapolitaine; cependant j'ai entendu dire à plusieurs

perſonnes que la morve & le farcin y avoient beaucoup de rapport ; apparemment qu'ils regardent ces maux ſous d'autres principes.

Les farcins les plus difficiles à guérir, ſont ceux qui ont les marques ſuivantes ; ſavoir, celui qui commence au bas du train de derriere, & qui va en remontant vers le corps ; celui où il paroît quand les boutons ſont crevés, au lieu de matiere, une chair d'un brun rouge qui ſurmonte & forme des champignons ; celui où il ſe trouve des cordes dans le fourreau & qui fait enfler les cuiſſes.

Toutes ces déductions montrent qu'au farcin guériſſable il y a pluſieurs degrés de malignité, & que ce qui rend le farcin incurable, c'eſt lorſque la matiere étant trop abondante, la bile s'eſt engorgée dans le poumon ou dans le foie, & y a formé des boutons, comme elle en forme à l'extérieur ſur la peau. Ce qui rend donc en général le farcin plus mauvais que la gale, c'eſt que cette bile gluante qui eſt retenue dans les vaiſſeaux du ſang, comme nous avons dit en parlant des dartres, venant à s'allier avec la matiere de la tranſpiration & de la ſueur, & la rendant trop épaiſſe, en engorge les couloirs, ce qui forme des tumeurs, dont la matiere arrêtée ſe mettant en mouvement, produit une mauvaiſe ſuppuration plus cauſtique que n'eſt celle de la gale : tout ce dérangement a eu ſa premiere cauſe d'une trop grande diſſipation d'eſprits, & de l'épaiſſiſſement du ſang par un travail trop violent, ſur-tout dans les chaleurs de l'Eté, ou par trop de repos, ou bien par une nourriture trop abondante ou trop chaude ; les Chevaux des pays de bled, qui ne mangent que du froment au lieu d'avoine, ont preſque tous le farcin.

Le farcin ſe communique & ſe gagne comme la gale ; les Chevaux, qui ſont plus difficiles à traiter, ſont ceux qui ſont délicats au manger, parce que les remedes les dégoûtent, & leur font perdre quelquefois abſolument l'apétit : hors ce cas, un Cheval qui a le farcin eſt communément aſſez gai, boit & mange à l'ordinaire.

Quand le premier bouton qui a paru eſt guéri, quoique le Cheval en ait ailleurs, il eſt ordinairement en voie de guériſon ; ce n'eſt pas cependant une regle toujours ſûre ; une des meilleures marques de guériſon, eſt quand les cordes ſe détachent du corps, c'eſt-à-dire, qu'elles deviennent mouvantes ; c'eſt

pourquoi celles qui d'elles-mêmes ne ſont pas attachées, ne ſont pas difficiles à guérir.

Quelquefois, quoique le farcin ſoit guéri, s'il a paru aux cuiſſes, les jambes reſteront enflées après la guériſon. Nous dirons à la fin de ce chapitre ce qu'il faudra faire pour les déſenfler.

Il eſt bon de faire faire un exercice modéré au Cheval farcineux, cet exercice lui fera du bien; mais il faut ſe donner de garde de le mettre à l'herbe, car cette nourriture augmentera ſûrement ſon mal au lieu de le diminuer.

Les remedes qu'on doit faire au farcin ſont de deux ſortes; remedes intérieurs qui aillent chercher la cauſe du farcin, & remedes extérieurs pour guérir les boutons & ulceres qui en proviennent : ces derniers remedes ne doivent ſervir qu'à cet uſage, & ſeroient même totalement inutiles, ſi on ne ſongeoit en même temps à rendre la bile coulante & fluide, ce qui ne ſauroit arriver par des topiques & amulettes, tels que des remedes dans les oreilles, des ſachets pendus au crin & à la queue, les racines miſes ſur le front ou autres inventions dont pluſieurs Maréchaux amuſent le public. Il s'agit donc de commencer par deux, trois ou quatre ſaignées ménagées ſuivant l'importance du farcin; mettre le Cheval au ſon, lui ôter le foin, lui donner des lavemens émolliens; on lui donnera, de ſix jours en ſix jours, un breuvage avec aloës 1 once, & miel demi-livre; lui faire prendre les extraits amers avec l'acier pendant un mois, puis finir par l'antimoine.

Le farcin qui vient de travail & de fatigue, rendant le Cheval plus échauffé que toute autre eſpece, doit être traité par une ſimple ſaignée, à cauſe de la diſſipation précédente des eſprits; on peut le nourrir un peu plus, & même l'herbe ſera bonne à ces ſortes de Chevaux, ou bien on les humectera beaucoup avec force lavemens & boiſſons rafraîchiſſantes, avec orge mondé, *&c.*

Quand le farcin réſiſte aux remedes, il faut faire prendre, tous les matins pendant quelques jours, deux ou trois gros de cinabre dans du vin.

Breuvage pour le farcin.

Racine d'azarum ou cabaret. . . . . 3 onces.
Vin blanc. . . . . 1 pinte,

POUDRE.

Noix vomique. . . . . N°. 36.

Faites-en trois parts égales de douze chacune ; rapez-en douze, ou les concaſſez en petits morceaux, mêlez cette poudre groſſiere avec de l'avoine que vous mouillerez, & que vous donnerez à manger au Cheval, ce que vous ferez de deux jours l'un, juſqu'à ce qu'il ait mangé les trente-ſix noix vomiques.

A l'égard des boutons, on pourroit laver tout le corps avec la décoction d'énula-campana & de patience ſauvage ; mais le plus expédient eſt de mettre le feu aux boutons dès le commencement ; & s'il vient de mauvaiſes chairs, prenez du ſublimé corroſif, faites-en des trochiſques ſecs avec la diſſolution de la gomme arabique ou de ceriſier, *&c.* & appliquez deſſus ; quand ces mauvaiſes chairs feront ôtées, panſez avec égiptiac, ou eau de vitriol, ou eau de couperoſe.

Quand les jambes reſtent enflées ou groſſes, quoique le farcin ſoit guéri, il faudra intérieurement ſe ſervir du foie d'antimoine avec les bois & racines ſudorifiques de gayac, eſquine, ſaſſafras, ſalcepareille, buis, *&c.* en infuſion dans le vin ou en poudre avec l'avoine, & continuer plus long-tems l'uſage des extraits amers & de l'acier : extérieurement vous laverez les jambes avec des réſolutifs, comme le vin chaud, la décoction de l'écorce de ſureau ou d'hieble, *&c.*

CHAPITRE LI.

Des Ebulitions de Sang.

IL y a de trois eſpeces d'ébulitions de ſang ; l'une ſe démontre par de petites tumeurs qui viennent de tous côtés, & cela très-promptement ; par exemple, en une nuit ; ces tumeurs ne ſont point adhérentes au corps, ayant leurs racines à la ſuperficie de la peau ; cette eſpece peut être appellée un éréſipelle bilieux plat : l'autre eſpece ſe remarque par de petits boutons de la groſſeur d'un demi-pois : ces boutons viennent de tems en tems en pluſieurs endroits du corps : cette ébulition eſt un éréſipelle bilieux boutonné. Nous parlerons de la troiſieme eſpece à la fin de ce chapitre.

De quelque façon que paroiſſent ces deux eſpeces d'ébuli-

tions, il faut les rapporter toutes deux à la même cause du farcin ; ce mal y a même tant de vraisemblance, qu'il peut arriver qu'on s'y méprenne ; la seule différence qu'on y reconnoîtra, est que les tumeurs du farcin ont leur origine à la racine de la peau, & que l'ébulition les a à la superficie ; aussi cette maladie est-elle de bien moindre conséquence que le farcin.

Eréſipelle plat & Eréſipelle boutonné.

L'éréſipelle plat & l'éréſipelle boutonné provient donc comme le farcin, de l'arrêt de l'humeur de la transpiration, laquelle se gonflant entre la premiere peau & la vraie peau, & se trouvant arrêtée par l'air extérieur, forme cette humeur, dont une partie se creve & se desseche ensuite, & l'autre se dissipe par transpiration ; il y a toujours de la bile mêlée avec cette humeur.

Ces ébulitions dénotent un Cheval échauffé, & par conséquent un mouvement sourd de petite fievre ; c'est pourquoi il faut saigner une ou deux fois : & quand on voit à la suite de la premiere saignée que les ébulitions rentrent, ce n'est pas la saignée qui en est cause, comme bien des gens le croient, mais c'est signe que la fievre est survenue, qui les a fait rentrer, & c'est alors qu'il est bon de réitérer la saignée. Il faut à ce mal un régime rafraîchissant ; comme boisson avec crystal minéral, des lavemens, & bien couvrir le Cheval pour le faire transpirer.

Ebulition à la tête.

La troisieme espece d'ébulition est de petite conséquence, quoiqu'elle puisse effrayer par ses signes, car la tête enfle subitement très-fort & en fort peu de tems, de façon qu'on la voit enfler à vue d'œil : en même tems de petits boutons se répandent par-tout le corps ; deux ou trois saignées de suite, des lavemens & de l'eau blanche dissipent ce mal en très-peu de tems.

CHAPITRE LII.

De plusieurs autres humeurs dartreuses ; savoir, eaux rousses à la queue, malandres & soulandres, arrêtes ou grappes, ou queues de rat, peignes & mal d'âne, & teignes.

LES Chevaux sont sujets à avoir des dartres ou humeurs dartreuses en différens endroits du corps, comme à la queue & à plusieurs jointures des jambes & des pieds. Nous ne parlerons plus de la cause de ces dartres en ayant assez ample-

ment discouru dans le chapitre des dartres en général ; nous ne ferons donc ici que détailler les signes de chacun de ces maux, & en donner les remedes.

Des eaux rousses à la queue.

Les eaux rousses de la queue se reconnoissent en ce qu'il sort du tronçon de la queue une humidité qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de sa racine, quoiqu'il reste à sa racine de sa couleur ordinaire ; ce mal se remarque mieux aux Chevaux gris qu'aux autres : quand vous touchez à ce poil roux, il se casse très-aisément.

Ce mal est une dartre coulante qu'il faut traiter par les remedes des demangeaisons.

Des malandres & soulandres.

Les malandres & soulandres ne sont qu'un même mal ; les malandres viennent au pli du genou, & les soulandres ou solandres viennent au pli du jarret. On reconnoît les malandres & solandres à une espece de gale ou croûte qui suinte une humidité légere, & qui embarrasse le mouvement de la jambe ; quelquefois ces maux viennent à s'enfler & à se durcir, & font boîter le Cheval ; les solandres viennent plus rarement que les malandres, & sont plus dangereuses à cause du voisinage du jarret.

Ces maux sont des dartres coulantes & encroûtées qui ont la même cause de la gale & du farcin ; c'est pourquoi il faut les traiter intérieurement, ou bien ne pas songer à les guérir radicalement ; car si vous aviez envie de les dessécher uniquement par des remedes extérieurs, l'humeur que vous renfermeriez en dedans pourroit se jetter sur quelques autres parties où elle feroit du ravage, ce qui n'est pas à craindre de même quand on la combat en dedans comme en dehors.

Pour remedes extérieurs, graissez-les avec de la vieille friture, avec de l'huile & de l'eau, ou avec du beurre brûlé.

Des arrêtes.

Les arrêtes, grappes ou queues de rats, se dénotent de deux façons, & proviennent de deux différentes causes.

Les arrêtes seches sont une espece de mauvaises eaux : c'est une maladie de la lymphe épaissie, laquelle se dénote par des croûtes ou calcul tout le long du nerf ou tendon de la jambe. Nous renvoyons le lecteur au chapitre des enflures du boulet, où nous parlerons de cette espece d'arrête.

La seconde espece, que nous appellerons arrêtes humides, n'a point de calcul ni d'enflure : ces arrêtes coulent tout le long d'une partie du tendon de la jambe depuis la naissance du bou-

let : elles ſuintent une humeur âcre & mordicante qui fait tomber le poil : cette eſpece eſt une dartre coulante qu'il faut traiter, comme il eſt dit au chapitre des demangeaiſons.

Des peignes & du mal-d'âne.

Les peignes ſont de deux ſortes, mais ces deux eſpeces ont la même cauſe ; les peignes ſecs ſont des dartres farineuſes, & les peignes humides des dartres coulantes : le mal d'âne eſt une eſpece de peigne humide ou un ulcere dartreux.

Les peignes ſecs ſe dénotent par une craſſe farineuſe qui paroît ſur la couronne ſur laquelle le poil devient hériſſé, la couronne enfle, & par ſucceſſion de tems ce mal monte au pâturon, au boulet, & quelquefois juſqu'auprès du genou & du jarret.

Les peignes humides ont les mêmes ſignes que les ſecs, excepté qu'au lieu de craſſe farineuſe, ils ſont abreuvés d'eau puante qui fait quelquefois tomber le poil, & enſuite il arrive que la corne creve au-deſſous de la couronne ſur la ſuperficie ſeulement.

Ces maux ne ſont jamais douloureux, mais ils ſont très-difficiles à guérir radicalement, ſur-tout quand ils ſont envieillis.

Les peignes humides ſe ſechent pendant l'Eté, & reviennent l'Hyver quand ils ſont ſechés ; s'ils ne ſont pas tout à fait extirpés, ils pouſſeront continuellement de la craſſe qu'on eſt obligé d'ôter tous les jours avec un peigne dont les dents ſoient ſerrées.

Les vieux Chevaux de carroſſe ſont ſujets à ce mal, qui n'arrive que rarement aux jeunes.

Ces deux maux n'étant autre choſe qu'une humeur dartreuſe, farineuſe à l'un & coulante à l'autre, il faut avoir recours au chapitre de la gale ou du farcin pour les remedes intérieurs, & au chapitre des demangeaiſons pour les remedes extérieurs. Je dirai la même choſe du mal d'âne, qui eſt de petites crevaſſes étroites & courtes, venant autour de la couronne ſur le devant du haut en bas, leſquelles rendent du ſang, cauſent de la douleur, & font boiter ; ce ſont des ulceres dartreux qu'il faut traiter comme les dartres.

Des teignes.

Les teignes ne ſont autre choſe que la corruption de la fourchette, qui tombe par morceaux juſqu'au vif, ayant une odeur de fromage pourri très-forte ; il s'y joint une demangeaiſon qui oblige le Cheval à frapper précipitamment & fréquemment du pied contre terre ; ce mal eſt quelquefois aſſez douloureux pour faire

faire boiter le Cheval : il eſt quelquefois auſſi l'avant-coureur d'un fiſc qui pourroit en provenir ſi on le néglige ou qu'il s'obſtine ; c'eſt pourquoi, comme la cauſe en eſt difficile à extirper, & que c'eſt une humeur dartreuſe ou une lymphe armée de bile, qui par ſon ſéjour étant devenue corroſive, a diſſous les chairs & excité cette puanteur : il faut traiter le Cheval intérieurement comme le farcin & la gale, & extérieurement fondre du talc ou de la poix noire dans le pied, puis des deſſicatifs.

CHAPITRE LIII.

De la Brûlure.

IL arrive rarement qu'un Cheval ſoit brûlé ; mais en tout cas on le traitera comme les hommes peuvent ſe traiter en pareil cas, qui eſt lorſqu'on y remédie ſur le champ, d'y appliquer l'encre ou l'eſprit de vin : ſi on n'y a pas apporté remede dans le moment, on ſe ſervira d'onguent de ſureau ou d'eau de chaux, ou de décoction d'écorce d'orme.

CHAPITRE LIV.

DES MALADIES DE FLUXIONS ET ENFLURES.

Des fluxions, enflures & coups, ou contuſions en général.

AVANT d'entrer dans le détail de certaines enflures affectées à quelques parties en particulier comme aux jarrets, aux boulets, *&c.* & dont chacune a un nom pour la diſtinguer, nous allons parler de toutes enflures, coups & contuſions qui peuvent arriver indifféremment ſur tout le corps du Cheval, & en général de toutes fluxions.

Toutes maladies de fluxions & d'enflures ne ſauroient arriver que par deux raiſons, ou par un accident extérieur qui aura meurtri, contus ou forcé la chair ou les muſcles, ou par une cauſe intérieure qui vient de diſpoſitions défectueuſes des humeurs ou du ſang.

Si l'enflure eſt cauſée par un coup qui aura d'abord fait contuſion, elle ne ſera autre choſe qu'un dérangement des fibres & tuyaux plus ou moins forts, ſuivant la violence du coup ; la

ſituation des pores deſdites fibres étant changée, la circulation des liqueurs en devient plus difficile, ce qui donne occaſion à l'engorgement des vaiſſeaux; c'eſt pourquoi la tumeur ou enflure ſuit très-ſouvent la contuſion: cette enflure ſera indolente, ou s'enflammera, ſuivant que les parties où le coup aura été donné, ſeront plus ou moins arroſées de vaiſſeaux ſanguins; & comme la lymphe n'eſt pas une humeur fermentative, ſi le coup qui a été donné n'a rompu que les vaiſſeaux lymphatiques, ce qui ſe peut faire par un coup fort léger, il ſe formera une groſſeur ſans douleur, & aſſez ſouvent dure. Si le coup a été aſſez violent pour briſer les vaiſſeaux ſanguins, auſſi-bien que les vaiſſeaux lymphatiques, la tumeur deviendra enflammée par la rupture des vaiſſeaux, deſquels le ſang s'étant extravaſé en ſéjournant, s'épaiſſira & viendra à fermenter.

Si l'enflure ou tumeur & fluxion ne provient point d'accidens extérieurs, mais par force de travail, morfondure, nourriture mauvaiſe ou trop abondante, trop de repos, *&c.* elle ſuppoſe toujours des obſtructions ou embarras, à cauſe de l'épaiſſiſſement du ſang dans quelques couloirs, & principalement dans le foie; & cet épaiſſiſſement rendant le mouvement ou la pulſation du cœur plus foible, & par conſéquent le cœur ne pouvant pouſſer le ſang avec ſa vigueur accoutumée, ce ſang ſéjourne plus long-temps qu'il ne devroit dans les arteres, leſquelles pendant ce retardement laiſſent échapper par leurs pores la ſéroſité qui coule toujours avec le ſang; alors cette ſéroſité épanchée n'ayant plus de mouvement, croupit; & ſelon ſa qualité plus ou moins épaiſſe, elle forme les tumeurs molles, calleuſes ou dures; & lorſque l'inflammation s'y joint, c'eſt toujours par une ſuite de l'embarras des glandes du foie qui retiennent la bile dans les vaiſſeaux qui la lient avec la lymphe nourriciere de la partie où eſt la tumeur; cette lymphe devenue par ce moyen plus âcre, fait étrangler les vaiſſeaux du ſang, enſorte qu'il ne peut revenir aiſément; c'eſt pourquoi il ſéjourne, s'allume & cauſe inflammation.

Maintenant que les cauſes générales des enflures, coups & fluxions viennent d'être déduites & expliquées, nous allons parler du procédé qu'il faut tenir quand il arrive enflure, de quelques cauſes qu'elles viennent, ſur les différentes parties du corps du Cheval, comme à la ganache, au garrot, au ventre, aux jambes, & généralement à tous les endroits où il en peut

venir, après quoi nous entrerons dans le détail au chapitre suivant des enflures affectées à de certaines parties en particulier.

Il faut rapporter toutes les enflures qui viennent sur le corps du Cheval, à ce que nous en avons dit au commencement du chapitre, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent provenir que de causes intérieures ou par accident extérieur. Nous mettrons au premier rang les tumeurs causées par l'humeur de gourme, tant sous la ganache qu'aux jarrets & autres parties du corps. Nous avons parlé de celles-là dans le chapitre de la gourme où je renvoie le lecteur; il en est de même des jambes qui restent enflées après le farcin dont nous avons pareillement donné les remedes à la fin du chapitre qui en traite, comme aussi à l'ébullition du sang, où nous avons indiqué les remedes pour la tête qui enfle subitement à cause de ce mal, & ainsi des autres enflures jointes aux maladies intérieures que nous avons traitées. Nous mettons au rang des enflures d'accident l'avant-cœur & l'enflure à l'aîne, puisque nous avons trouvé qu'elles étoient une suite des efforts des muscles de ces parties. Vous verrez dans leur chapitre comment il faut les traiter : les enflures de venin & de morsures de musaraignes ont leur chapitre particulier à la fin des maladies aiguës. Les enflures, meurtrissures des testicules, du fourreau, du ventre, *&c.* suivent immédiatement ce chapitre-ci.

Notre dessein n'étant donc point de répéter une seconde fois ce que nous disons ailleurs à l'égard de toutes ces tumeurs, nous nous bornons dans ce chapitre à parler généralement de la cure de quelque espece d'enflure que ce soit, en séparant les remedes que nous indiquerons suivant les différentes qualités que peuvent avoir les enflures; savoir, enflures provenantes de causes intérieures, enflures accidentelles & qui viennent à suppuration, & enflures rebelles envieillies, & qui ne suppurent point.

Premiérement, je dirai qu'à l'égard des remedes extérieurs de toute enflure que ce soit, il faut poser pour principe de ne jamais mettre de restreinctifs, c'est-à-dire, des remedes, qui, bouchant les pores, s'opposent à la transpiration de l'humeur qui cause l'enflure, & l'obligent à rentrer dans la circulation, car il pourra arriver que cette humeur cause de grands ravages par sa malignité; il est vrai que la tumeur s'applanira, & ceux qui ne songent qu'à la partie enflée, croiront avoir obtenu sa

guérifon ; mais il eft prefque certain qu'ayant enfermé le loup dans la bergerie, ils ne peuvent plus répondre de la vie de l'animal ; il eft donc égal pour la diffipation de la tumeur, & pour fe mettre à l'abri de tout accident funefte, de fe fervir de réfolutifs qu'on peut appeller de vrais aftringens ; car en ouvrant les pores, & travaillant à rendre l'humeur plus déliée, ils la difpofent à fortir par les pores ouverts ; & l'humeur diffipée, la partie fe retrouvera dans fon état naturel.

Venons préfentement à la façon de traiter, premiérement les enflures provenantes de caufes intérieures.

Comme ces fortes d'enflures fuppofent toujours des obftructions, il faut guérir ces obftructions en même tems qu'on travaille fur la partie enflée ; ainfi il faut commencer par une faignée, faire obferver le régime au Cheval, & fe fervir intérieurement d'apéritifs fondans, comme de la limaille d'acier dans de l'extrait de gentiane, donner fouvent des breuvages avec aloës & miel, & enfin l'ufage du foie d'antimoine.

Nota. Que quelquefois des tumeurs qui ont paru, difparoiffent tout d'un coup, ce qui eft une affez mauvaife marque : car c'eft communément un figne que la nature n'a pas affez de force pour pouffer l'humeur au dehors. Si par hafard il arrive qu'on ait faigné un Cheval à qui on a vu une tumeur, & que cette tumeur difparoiffe après la faignée, on ne manque pas moyennant l'averfion que plufieurs perfonnes ont contre une opération fi falutaire, d'attribuer injuftement à la faignée cet accident ; ceux qui ne feront point dans le cas de cette prévention, n'auront qu'à réitérer la faignée pour fauver les accidens qui pourroient fuivre d'un pareil indice, & peut-être même la tumeur reparoîtra, ou du moins le ravage qu'elle auroit caufé fera moins à craindre.

Les remedes extérieurs, tant pour les enflures fufdites, que pour toute efpece d'enflure, coups & contufions, font les mêmes, puifqu'il ne s'agit que de réfolutifs à l'extérieur, l'eau-de-vie, le vin & l'huile, la thérébentine, les herbes aromatiques ; enfin, tous les réfolutifs dont le nombre eft affez grand, pouvant être employés utilement.

Si les enflures réfiftent, fervez-vous de l'emplâtre de fulfuré & de l'emplâtre de ciguë mêlés enfemble.

Si un coup avoit contus les tendons, mêlez des émolliens avec les réfolutifs, pour ôter la douleur & le feu de la partie.

Si l'enflure eſt envieillie, ſervez-vous des plus forts réſolutifs ; on peut ſe ſervir auſſi d'une douche en jettant ſouvent de fort haut une décoction très-chaude d'herbes aromatiques.

On voit par tout ce qui eſt dit ci-deſſus, qu'à toutes tumeurs il faut d'abord tenter la réſolution ; mais ſi elle ne veut pas ſe faire, on eſt obligé d'eſſayer la ſuppuration, alors il ſe forme un abcès qu'on traitera ſuivant ce qui eſt dit dans le chapitre des abſcès.

Les jambes & les boulets ſont les parties les plus ſujettes à s'enfler, parce que ce ſont celles qui fatiguent le plus, & plus ſuſceptibles de coups, heurts & autres accidens : quand on ne ſauroit les déſenfler par des remedes appliqués deſſus, il n'y a que le feu qui en puiſſe venir à bout.

Il y a des précautions à prendre pour empêcher que ces parties n'enflent, ou par trop de repos, ou par une fatigue exceſſive : ces moyens ſont premiérement, d'avoir grand ſoin des jambes des Chevaux, c'eſt-à-dire, de les tenir bien nettes, de ne pas trop nourrir votre Cheval, & qu'il ne mange pas de mauvais alimens; lui faire faire un exercice modéré, & ne le pas trop fatiguer, ni laiſſer repoſer; ſi vous lui avez fait faire un travail un peu trop fort, il ſera encore tems de prévenir l'enflure des jambes, en appliquant deſſus, auſſitôt que vous ſerez arrivé, de la fiente de vache, démêlée avec du vin, de l'eſprit de vin ou de l'urine; ce remede eſt bon auſſi pour déſenfler.

CHAPITRE LV.

Anatomie du Genou, des Jambes, Boulets & Paturons.

Pl. XXV. Fig. A.

LE genou du Cheval a beaucoup de rapport au poignet de l'homme ; il eſt compoſé de ſept os ou oſſelets, dont ſix forment deux rangées, 1, 2, & le ſeptieme 3, eſt comme détaché des autres, formant une avance en dehors du pli du genou ; les ſix oſſelets, qui compoſent les deux rangées, ſont placées aſſez réguliérement, trois à trois, l'un ſur l'autre ; la rangée de deſſus, qui a plus d'épaiſſeur que celle de deſſous, ſoutient à plat l'os du bras ; la rangée de deſſous eſt appliquée ſur l'os du canon de la jambe : le ſeptieme

Le genou.

7. os.

osselet enjambe moitié sur l'os du bras, & moitié sur un os de la premiere rangée : les six os ne sont pas tenus fermes en leurs places comme les osselets du jarret, & les ligamens courts qui les attachent l'un à l'autre dans l'intérieur, sont plus du côté du pli, afin que le mouvement de plier le genou soit libre par devant.

Le genou est une partie purement tendineuse ; car il n'y arrive & n'y passe que des tendons retenus proche du genou, par une portion tendineuse ou ligamenteuse, qui fait tout le tour du genou par-dessus tous ces tendons, & qui, formant une espece d'anneau, se nomme le ligament annulaire.

2 Tendons. Fig. E. Fig. D.

Il m'a paru qu'il ne vient que deux tendons au genou, un pour tendre à fléchir, & l'autre pour l'aider à se remettre en sa place : le fléchisseur m'a paru être le plus court tendon *b* du muscle appellé le palmaire, qui va s'attacher au sommet du septieme os ; l'extenseur m'a semblé être un tendon grêle *d* du muscle nommé le long, qui passant en écharpe du haut du genou, & dirigeant sa course vers le côté du dedans, va s'attacher à la plus basse rangée des osselets.

Cinq ligamens. Fig. C. Fig. E.

Cinq ligamens extérieurs servent à tenir tous ces bâtis d'osselets en leurs places ; il n'en paroît qu'un *g* qui flanque le côté de dedans ; celui-ci part d'une bosse ou élévation que fait le bas de l'os du bras, & va se terminer à un osselet de la rangée d'en bas ; mais il y a quatre ligamens qui ne servent qu'à retenir le septieme os, ferme en sa place : le plus long *c* partant de son bout inférieur, va s'attacher à la tête de l'os du poinçon de dehors de la jambe : le deuxieme *d* prend à côté de celui-ci, & une moitié va à l'osselet de dehors de la rangée d'en bas, & l'autre moitié va à l'osselet de la rangée d'au-dessus ; un ligament très-court *e*, part ensuite au-dessus de celui-ci sur le plat dudit os, & va au même osselet : un autre très-court *g*, part encore au-dessus, & s'attache sur le champ à l'os du bras.

Fig. A.

Le canon des jambes, tant de celles de devant, que de celles de derriere, est composé de trois os, c'est-à-dire, d'un gros os B & de deux osselets minces & longs, tel qu'est D, colés, l'un d'un côté & l'autre de l'autre côté du gros os ; voilà tous les os du canon : les quatre boulets sont chacun composés de trois os, savoir, un gros E, & deux petits *ee*,

qui enjambent moitié ſur l'os du canon, & moitié ſur l'os du boulet, mais qui ne ſont attachés ni à l'un ni à l'autre.

Les quatre paturons ſont chacun compoſés d'un ſeul os quarré, dont le bas poſe ſur l'os du petit pied.

Les muſcles du bras XX, fourniſſent neuf tendons, qui deſcendent au genou, à la jambe & au pied : nous avons déja parlé des deux tendons du genou : reſte à détailler les ſept autres pour la jambe de devant.

Fig. B. & C.

Tendons de la jambe de devant.

Les tendons les plus conſidérables, & qui ſont communs aux quatre jambes, ſont ceux du ſublime & du profond EE, qui ſont deux fléchiſſeurs du pied; ils paſſent tous deux l'un ſur l'autre, c'eſt-à-dire, le ſublime ſur le profond dans le pli du genou, plus du côté de dedans, à l'abri de la partie concave du ſeptieme oſſelet du genou; ils vont ainſi tout le long du canon par derriere, paſſer ſur les deux oſſelets du boulet; immédiatement après, le ſublime ſe ſépare en deux fourchons *hh* qui vont s'attacher à l'os du paturon : on voit alors le profond *ii*, qui, ſuivant toujours ſon chemin, va s'attacher ſous l'os du petit pied; ce ſont ces deux tendons que les Maréchaux appellent le nerf de la jambe.

Le ſublime & le profond, appellés le nerf de la jambe.

Fig. F.

Les autres tendons de la jambe de devant, ſont les ſuivans: en dedans, à côté de la jambe, un tendon grêle, provenant d'un muſcle nommé le radial, qui eſt un fléchiſſeur; celui-ci va s'attacher à la tête de l'oſſelet du canon de la jambe en dedans *d* : le côté de dehors de la jambe a les tendons ſuivans. Premiérement, un tendon grêle *c* du muſcle extenſeur du pied, appellé le long du pied, paſſant ſur le côté du genou en biais, & biaiſſant de même le canon de la jambe, va ſe rendre devant, au-deſſous du boulet, où deux petites expanſions tendineuſes *ee*, attachées aux côtés du boulet, le rendant plus large, il va s'enfoncer ſous la couronne en pince; ce tendon eſt joint vers le haut du canon de la jambe, par celui d'un muſcle extenſeur, appellé le court du pied A, lequel le côtoie toujours juſqu'au boulet où il ſe termine. Un tendon mince B, partant du muſcle fléchiſſeur nommé le palmaire, un peu au-deſſus du ſeptieme oſſelet du genouil, va ſe rendre en D, au haut de l'oſſelet du poinçon. Sur le milieu du devant du genou, arrive un tendon large *b*, du muſcle appellé le long, qui eſt un extenſeur du canon de la jambe, qui coule par-deſſus les deux rangées d'oſſelets, &

Fig. C.

Fig. D.

Fig. B.

Fig. D.

s'attache en s'élargiſſant ſur le haut de l'os du canon.

Veine & arteres.

Fig. C.

La veine la plus conſidérable de la jambe de devant, qu'on appelle les ars 22, coule du côté de dedans ; elle vient du pied ; & paſſant à côté du genou, elle pourſuit le long du bras, & va s'enfoncer dans le corps au poitrail : une autre veine 33, venant du devant du genou, plus du côté de dedans, va joindre la premiere au poitrail : une artere P ſortant entre le profond & le tendon ou muſcle radial *d*, ſe fourche ſur le champ en deux branches, dont l'une va au pied, & l'autre s'enfonce ſur le côté du genou, vers *h* ; on ne voit en dehors qu'une veine 44 ; qui, venant du pied, diſparoît en s'enfonçant derriere le ſeptieme oſſelet du genou en D.

Fig. B.

Fig. F.

Ligamens des oſſelets du boulet.

Fig. G.

Il ne reſte plus qu'à parler des ligamens. Sous les tendons du profond coule un ligament *aa*, appliqué le long de l'os du canon : ce ligament ſe fourche environ à quatre doigts des deux oſſelets des boulets *b*, & vient s'y attacher en flanc de côté & d'autre, afin de les maintenir en leur place : ces deux oſſelets ſont eux-mêmes liés & maintenus à côté l'un de l'autre, par un ligament aponeurotique, attaché ſur eux en dehors ; car en dedans ils ſont nuds, & gliſſent moitié ſur l'os du canon, & moitié ſur celui du boulet : un autre ligament *cc*, partant de l'os du paturon, monte aux deux petits oſſelets du boulet ; il eſt doublé de trois autres *aa*, ou d'un ſéparé en trois, qui s'attachent dans tout leur chemin à l'os du boulet, & ſe rendent, en montant & en s'écartant un peu l'un de l'autre, vers celui qui eſt ſur eux ; le tout pour affermir cette jointure du boulet, qui doit avoir bien de la force, puiſqu'elle ſupporte tout le corps.

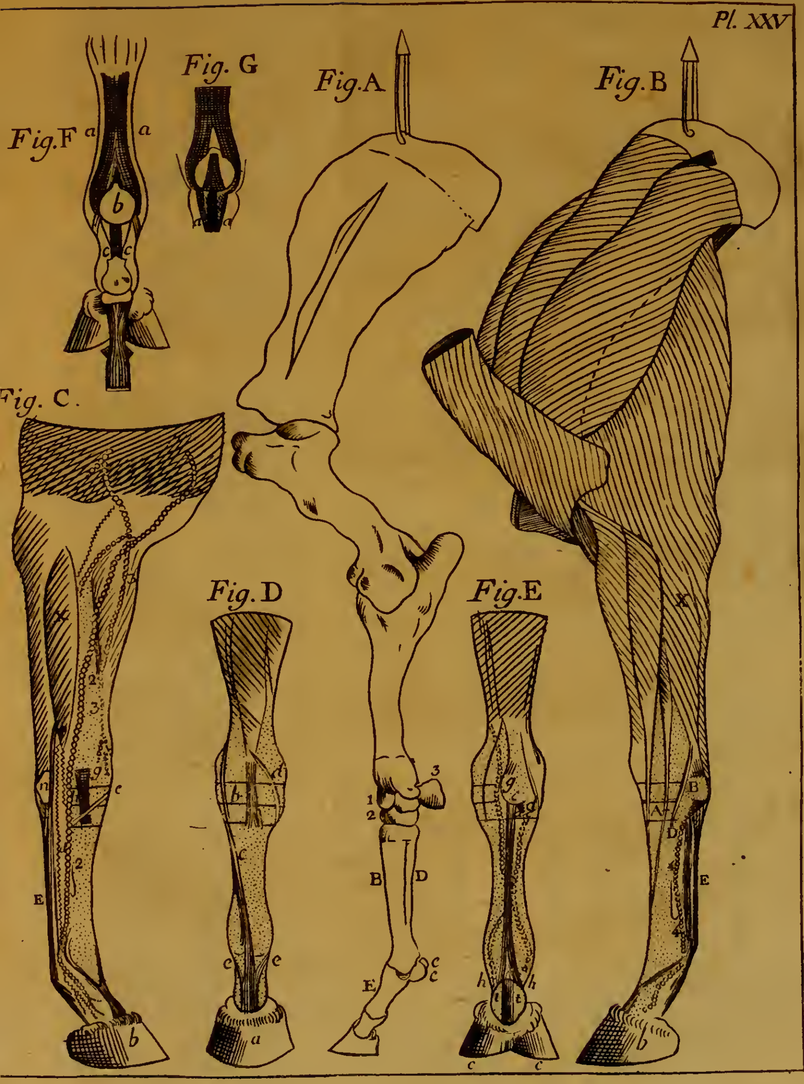
CHAPITRE LVI.

Des Jambes travaillées & uſées, & bouletées.

QUoique les jambes uſées ne ſoient pas toujours enflées, elles ſont ſi ſuſceptibles de fluxions, que je crois qu'il eſt à propos de parler de ce mal à la ſuite des enflures.

Les jambes d'un Cheval ſont dites travaillées, foulées ou uſées, quand elles ont beaucoup ſouffert, ou ſouffrent par l'affoibliſſement que leur cauſe un travail trop long & trop continuel.

Les


Pl. XXV
Fig. G
Fig. A
Fig. B
Fig. F
Fig. C.
Fig. D
Fig. E

Les ſuites du travail trop outré, affectent les jambes de différentes façons, c'eſt-à-dire, qu'on reconnoît à pluſieurs accidens, qui changent la figure totale de la jambe, les effets du travail immodéré qu'on lui a fait ſouffrir. Ces ſignes ont des noms particuliers, comme faire des armes ou montrer le chemin de S. Jacques, être arqué, être bouleté, avoir le boulet gros ou couronné : d'ailleurs, les molettes qui ſont de certaines humeurs glaireuſes, qui viennent tout le long du tendon de la jambe, des groſſeurs qui viennent à côté du boulet, tout cela montre que la partie étant affoiblie, les eſprits n'y coulent plus en ſi grande abondance, d'où s'enſuit le retirement des tendons, & le rendez-vous des humeurs.

Pour expliquer ce qu'on entend par les termes ſuſdits, vous ſaurez qu'on dit qu'un Cheval fait des armes, ou montre le chemin de S. Jacques, lorſque n'étant ni inquiet ni ardent, il ne peut reſter long-tems également planté ſur ſes deux jambes de devant, lorſqu'il eſt arrêté ; mais qu'il en avance tantôt l'une, tantôt l'autre, pour ſe les ſoulager : s'il reſte quelque tems dans cette attitude, ayant une jambe avancée, c'eſt ſigne que cette jambe eſt celle qui lui fait douleur, ou qui eſt affoiblie & fatiguée : vous voyez cette attitude à la jambe de devant du montoir, de la figure C, Planche I : il peut cependant arriver, que cette façon de ſe placer, eſt une ſituation que le Cheval s'eſt accoutumé de prendre ; c'eſt pourquoi on ne doit pas, dans cette occaſion, faire attention à cette attitude, ſi on ne découvre pas d'ailleurs d'autres ſignes qui montrent altération de la partie. On connoît encore que les jambes d'un Cheval ſont travaillées, quand étant né avec les jambes de devant, ſituées comme elles doivent être, c'eſt-à-dire, tombant à plomb, elles ſe trouvent pliées, & le canon de la jambe retiré en deſſous, du côté du ventre, comme vous voyez à la jambe hors du montoir de la figure C, de la Planche I. Cette ſituation faiſant que la jambe reſſemble à un arc, a fait nommer le Cheval qui a cette incommodité, Cheval arqué, ou Cheval qui a les jambes arquées : ce mot ne s'emploie que quand la jambe prend cette attitude, à force de travail ; car il ſe trouve des Chevaux, dont les jambes de devant font cette figure naturellement, & qui ſont nés avec ce défaut de conformation ; alors on appelle ces Chevaux *braſſicours*. Le Cheval bouleté, eſt celui dont le boulet eſt

Le chemin de S. Jacques.

Bouleté.

plus avancé que la couronne : quand le boulet commence à s'avancer, & qu'il ne l'eſt pas outrément, on dit que le Cheval eſt droit ſur ſes membres. Le boulet plus gros qu'il ne faut, & enflé, par conſéquent, & le boulct couronné, c'eſt-à-dire, étant entouré d'une groſſeur ſous la peau comme un anneau, de même les jambes rondes & gorgées, ou bien remplies de duretés ou de glaires mouvantes, qu'on ſent en paſſant la main le long du tendon ; tout cela ſont des marques certaines de jambes foulées, travaillées ou uſées : les molettes dont nous avons fait un chapitre particulier, indiquent que la jambe commence à ſouffrir.

Lorſque le Cheval eſt droit ſur ſes membres, il eſt ſujet à broncher & à tomber, & par la ſuite il devient ordinairement bouleté, alors il ne peut plus gueres ſervir qu'à tirer : les Chevaux court jointés, c'eſt-à-dire, qui ont le paturon fort court, ſont ſujets à ſe bouleter, particuliérement ſi en les ferrant on ne leur abat gueres de talon, & qu'on leur laiſſe trop haut : les Chevaux arqués peuvent encore travailler, mais ne ſauroient ſervir de Chevaux de maître : les jambes groſſes ne ſauroient rendre auſſi de bon ſervice ; car tout ce qui empêche le mouvement du tendon, porte préjudice au Cheval ; les molettes ſont de ce nombre.

J'ai parlé au commencement de ce chapitre de certaines groſſeurs qui viennent par fatigue, à côté des boulets : ces groſſeurs reſſemblent à un demi-œuf de pigeon : elles ne ſont pas bien dures, & ne font pas boîter le Cheval, mais elles peuvent augmenter & embarraſſer cette jointure.

On voit, par tout ce qui eſt dit ci-deſſus, que les jambes fatiguées ne ſe dénotent pas toujours par des enflures, mais que leurs tendons ſe retirent & leur font douleur ; parce que la vertu de reſſort des fibres tendineuſes étant affoiblie, & leurs pores moins ouverts, le jeu des eſprits ne ſauroit s'y faire comme à l'ordinaire ; c'eſt pourquoi la partie devient roide, & n'a plus de liant ; joint que la lymphe n'ayant plus un libre cours, s'épaiſſit, & bouche leſdits canaux ou pores. Il s'agit donc avant que le mal ſoit à ſon plus haut point, ce qui alors ſeroit inutile, de lever ces obſtructions, en diſſipant la lymphe qui commence à s'épaiſſir, & en r'ouvrant les pores qui commencent à ſe boucher : on ne peut employer à cet effet que des réſolutifs très-forts, comme les eaux chaudes & les huiles

pénétrantes, & même le feu ; car ne voulant ramollir ces parties avec des ramollitifs, on affoibliroit ſi fort, & on détendroit tellement les tendons, qu'ils perdroient toute leur force, au lieu de ſe rétablir.

A l'égard des enflures de fatigues, voyez le chapitre précédent, tant pour les guérir, que pour prévenir en général, que les jambes & boulets ne s'uſent.

CHAPITRE LVIII.

Anatomie de la Tête.

IL eſt inutile de faire ici un détail anatomique exact de la tête du Cheval, ceux qui en ſeront curieux, auront recours à l'anatomie de *Snape*, que j'ai traduite ; de plus, j'ai expliqué dans le chapitre des noms des parties du Cheval, pluſieurs parties de la tête : il me reſte à indiquer les endroits où on rencontre les veines & les arteres ; à faire une deſcription ſommaire des yeux, à expliquer ce qu'on découvre, quand on a fendu la tête du Cheval, comme celle du lapin rôti ; & à faire voir dans la même eſtampe les deux tendons que l'on coupe pour énerver un Cheval, & ce que c'eſt que les grains de ſuie qu'on voit dans l'œil, quand il eſt bon : on verra auſſi ce que c'eſt qu'une ſurdent.

Premiérement, la veine jugulaire *a*, qui eſt la veine du cou, eſt formée par pluſieurs rameaux : une partie de ces rameaux vient du côté de l'oreille pardeſſous les avives : d'autres ſortent de deſſous la vertebre du cou, appellée le pivot : un autre rameau venant le long de l'os de la pomette *c*, au milieu de la joue, coule tout le long de la tempe, où il s'appelle la veine temporale *d*, & va s'enfoncer au haut du muſcle maſſeter : la branche inférieure *c*, qui va ſe rendre à la jugulaire, faiſant une fourche au cou, à quatre doigts de la ganache, avec la réunion des rameaux qui viennent de l'oreille, du pivot & du maſſeter, ou plutôt qui forment la jugulaire : cette branche inférieure de la tête, dis-je, prenant ſon origine derriere l'œil, ſort vers le milieu du maſſeter, près l'œil : de là tournant tout l'os de la ganache, elle coule ſous ledit os tout le long de ſon artere inférieure en *e*, & va former la fourche de la jugulaire : elle reçoit au milieu de ſon tour, la réu-

PL. XXVIII. Fig. C.

nion de quantité de petits rameaux qui proviennent de la face, & qui ſont ſuperficiels : elle reçoit auſſi au-deſſous une réunion d'autres rameaux qui proviennent de la mâchoire inférieure & du menton.

L'artere *f* qui côtoie la veine jugulaire, venant du poitrail, s'enfonce toujours de plus en plus, à meſure qu'elle gagne la ganache ; c'eſt pourquoi il n'y a rien à craindre, quand on ſaigne au cou, l'artere eſt trop profondément enfoncée en cet endroit, pour qu'il y ait à appréhender de la piquer.

Il ſe répand pluſieurs branches d'artérioles ſur toute la face, qui accompagnent les veines : il eſt à remarquer que l'artere *g* qui côtoie la veine de la tempe, marche à côté d'elle du côté de la ganache ; on peut la ſentir battre, comme on ſent le poulx aux hommes, en la cherchant avec le doigt, entre l'œil & l'oreille.

Il ſort des branches d'arteres de l'orbite de l'œil en bas, qui ſe répandent ſur la face.

Pl. XXVI. Vous voyez dans l'eſtampe XXVI une tête de face, où vous découvrez les deux releveurs des levres *aa*, dont on coupe les tendons pour énerver. J'ai parlé de cette opération dans le Traité des Opérations ; vous y découvrez auſſi le muſcle crotaphite *b*, qui s'enfonce dans l'endroit de la ſaliere, & les trois grains noirs *c*, qu'on voit quand l'œil eſt bon.

Lorſqu'on veut voir la ſtructure intérieure du globe de l'œil, il faut le laiſſer geler ſur une fenêtre, puis le coupant en deux par le milieu de la prunelle, on voit l'arrangement des humeurs, l'humeur vitrée *d* en tient les trois quarts, l'humeur cryſtalline *e* ſe trouve de la groſſeur d'une petite feve entre l'humeur vitrée & l'humeur aqueuſe *f* qui fait le devant de l'œil.

Pluſieurs muſcles donnent le mouvement à l'œil ; ils ſont couchés ſur le globe *g*, & le tapiſſent, pour ainſi dire, en dehors dans l'orbite *hh* ; on a donné à pluſieurs le nom des ſentimens qui ſont enfantés dans le cerveau ; celui qui éleve l'œil en haut, ſe nomme le ſuperbe *i* : celui qui l'abaiſſe, l'humble *l* : celui qui l'amene vers le petit angle du côté de la ganache, le dédaigneux *m* : celui qui dirige la vue au bout du nez, le buveur *n* : le grand oblique *pp* paſſe dans une eſpece de poulie *qq*, attachée à l'orbite, & tire l'œil en biaiſant en haut vers le grand angle, du côté du chanfrein : le petit obli-

que *oo*, attaché à l'orbite même *hh*, le tire en bas & en biais, du côté du chanfrein ; enfin le muſcle orbiculaire *rr*, qui entoure tout le globe de l'œil, manque à l'homme, & ſert aux animaux à ſupporter l'œil, quand ils ont la tête baiſſée pour paître ou autrement : les ligamens ciliaires *ss*, ſont comme autant de petits tendons, qui ſervent à élargir ou à étrécir le trou de la prunelle.

Dans la tête qui eſt fendue comme celle d'un lapin rôti, on voit d'un côté, le creux qui contient la moitié du cerveau T, & un autre moins profond au-deſſus, qui reçoit le cervelet A, origine de la moëlle allongée : ils ſont en place de l'autre côté T A, ainſi que le commencement de la moëlle allongée ou des nerfs B ; cette cervelle & ce cervelet, tiennent bien peu de place, & ont bien peu de volume à proportion de la grandeur du Cheval : on voit dans le milieu de la cervelle un des ventricules 2, & la glande pinéale 3 ; les os cribreux 44, abreuvés de l'humidité du nez, paroiſſent au-deſſous de la cervelle, & enſuite les ſinus 555, & les cartilages internes 66 : on verra auſſi ce que c'eſt qu'une ſurdent 7, que j'ai dit à la fin de ce Traité, qu'il falloit limer ou détruire avec une gouge, à cauſe de l'incommodité qu'elle cauſe au Cheval en mangeant.

Dans l'eſtampe III on voit une dent du coin, *Fig.* N. *q*, tirée de ſon alvéole, & deux dents mâchelieres, une d'en haut, *Fig.* L. *p*, & une d'en bas, *Fig.* M. *p* ; celles d'en bas ſont de la moitié moins larges que celles d'en haut.

PL. III.

CHAPITRE LVIII.

Des Maux des yeux, & de la fluxion habituelle, appellée Fluxion lunatique.

AVant de parler des accidens qui arrivent à l'œil du Cheval, il eſt bon de donner une idée de ſa conſtruction, qui ne ſera que ſuperficielle dans ce Traité, afin de ne pas multiplier les explications ſans néceſſité, attendu que le détail exact de toutes les tuniques, les humeurs, les nerfs de l'œil, ſe trouvera dans le livre de l'Anatomie générale du Cheval, que j'ai traduite de l'Anglois, & à laquelle je renvoie le Lecteur.

Description de l'œil.

L'œil eſt compoſé de trois tuniques ou peaux : celle qui eſt la plus en dehors, s'appelle la *conjonctive*, c'eſt ce que les Maréchaux appellent la vitre de l'œil : ſous cette conjonctive eſt une peau appellée ſclérotique, à cauſe de ſa dureté ; elle devient tranſparente vis-à-vis la prunelle ; ce qui fait qu'en cet endroit elle eſt appellée *cornée* ; la troiſieme peau s'appelle choroïde, qui change de nom en devant, où elle s'appelle *uvée* ; il y a encore une quatrieme peau, appellée la *retine :* c'eſt ſur cette peau que les objets ſe peignent au fond de l'œil, pour donner communication de leur image au cerveau, par le moyen du nerf optique.

Ces peaux renferment trois humeurs, l'humeur aqueuſe, qui remplit entiérement la partie du devant de l'œil : l'humeur cryſtalline vient enſuite ; elle eſt de la groſſeur d'une feve, & de la conſiſtance d'une glaire dure & tranſparente ; elle eſt derriere l'humeur aqueuſe, vis-à-vis la prunelle : tout le reſte de l'œil eſt rempli par l'humeur vitrée, reſſemblant à des glaires tranſparentes & molles ; l'humeur cryſtalline a ſa partie de devant enfoncée dans l'humeur aqueuſe, & ſa partie de derriere dans l'humeur vitrée.

De plus au fond de l'œil, eſt le nerf optique, qui va rendre dans le cerveau ; & pour tous ſes mouvemens, l'œil a ſept muſcles, un pour l'élever en haut, appellé le ſuperbe, l'autre pour le baiſſer, appellé l'humble ; le troiſieme le porte vers le nez, appellé le buveur ; le quatrieme le porte du côté de la joue, appellé le dédaigneux ; le cinquieme porte l'œil obliquement en bas, appellé oblique inférieur ; le ſixieme le porte obliquement en haut, appellé oblique ſupérieur ; & le ſeptieme qui eſt particulier à tous les animaux à quatre pieds, entoure tout le globe de l'œil, & n'eſt deſtiné qu'à le ſoutenir, quand l'animal a la tête en bas pour pâturer. Voyez le chapitre précédent.

Paſſons maintenant aux maladies qui affectent l'œil. Comme cet organe eſt très-délicat, il eſt ſujet à être offenſé en pluſieurs manieres ; mais ce qu'il y a de particulier, eſt qu'il ſoutient des remedes très-violens & très-actifs : nous allons commencer par les maladies les moins conſidérables, & nous finirons par degré par cette fluxion habituelle, dont on a cru pendant long-temps, que les influences de la lune étoient cauſe ; mais dont le plus grand nombre eſt déſabuſé maintenant.

Pl XXII



Les maladies dont nous allons parler, ſont l'œil larmoyant, l'épanchement de ſang dans l'œil, les cancers, les verues, l'onglée, le cul de verre, le dragon, les coups dans l'œil, les taies ou blancheurs, les fluxions & la fluxion lunatique.

L'œil larmoyant eſt une inflammation occaſionnée par l'âcreté des larmes qui ſeront émues par une fluxion légere, ou bien quelque coup aura excité les larmes.

L'œil larmoyant.

On guérira ce mal s'il n'y a que de l'acrimonie dans les larmes ſans fluxion ni autre accident, en mettant dans l'œil avec le pouce, de la tutie préparée.

Nota. Avant que d'aller plus loin, il eſt bon d'avertir qu'il ne faut jamais ſouffler aucune poudre par le moyen d'un tuyau de plume ou autrement dans l'œil d'un Cheval, pour deux raiſons ; la premiere eſt, que l'air que vous faites entrer avec la poudre, en la ſoufflant, offenſe l'œil ; & la ſeconde eſt, que quand on a ſoufflé une ou deux fois de la poudre dans l'œil d'un Cheval, il appréhende ſi fort cette opération, que l'on a toutes les peines du monde à en venir à bout enſuite. Je dirai encore que rien ne retarde plus la guériſon des yeux des Chevaux que le changement de remedes, il s'en faut tenir le plus qu'on peut à un, pour peu qu'on voie que le Cheval en reçoit du ſoulagement; il ne faut auſſi jamais ſe ſervir pour les yeux de remedes où il entre des huiles ou des graiſſes ; ces ingrédiens ne font qu'enflammer l'œil au lieu de le guérir, & y ſont très-préjudiciables.

Remarque générale ſur l'œil.

Revenons à l'œil larmoyant. S'il eſt accompagné d'inflammation, il faut, pour le guérir, ſaigner le Cheval, le tenir au régime quelques jours, c'eſt-à-dire le mettre au ſon & à l'eau blanche : il ne faut pas le faire ſortir de l'écurie pendant quelques jours, de peur que l'air n'irrite ſon mal : quand l'inflammation eſt grande, il faut mettre ſur l'œil un cataplaſme de lait & de ſaffran avec de la mie de pain, & pardeſſus une compreſſe d'eau-de-vie ; on mettra avec le pouce de la tutie ſeche dans l'œil.

Si le larmoiement eſt venu en conſéquence d'une morfondure, il faudra traiter le Cheval de la morfondure.

L'épanchement de ſang dans l'œil ſe reconnoît à des taches rouges ſemées de côté & d'autre ſur la conjonctive ou vitre de l'œil : cela peut provenir d'un effort que le Cheval aura fait, qui aura rompu les petits vaiſſeaux de l'œil, ou de quelque

Epanchement de ſang.

coup qui aura fait le même effet ; on guérira ce mal en faiſant entrer de l'eau-de-vie dans l'œil.

Cancer.

Le cancer dans l'œil ſe reconnoît à des bourgeons rouges, les uns petits, & les autres plus grands, vers le grand coin de l'œil, près du nez : on en voit tant en dedans qu'en dehors de l'œil, même ſur les paupieres, l'œil paroît rouge, ces excroiſſances viennent à l'occaſion de l'âcreté des larmes qui écorchent la caroncule lacrymale & les paupieres, & y produiſent de petits champignons. Pour guérir ce mal, il faut mettre le Cheval au régime, qui eſt ſon & eau blanche ; lui donner de l'acier quelque temps, & enſuite du foie d'antimoine ; on lavera ces cancers avec la décoction de la graine de fenouil, & on les ſaupoudrera avec de la tutie, ou de la poudre de cloportes paſſée ſur le porphyre, ou de la couperoſe blanche, ſucre candi & tutie, partie égale.

Verrues.

Les verrues dans l'œil ſont des excroiſſances de chair, ou nœuds charnus qui paroiſſent ſur le bord des paupieres en dedans : il n'y a pas d'autre remede que de les couper avec les cizeaux, & panſer la plaie avec l'eau vulnéraire & la tutie.

Onglée.

L'onglée eſt une peau membraneuſe qu'on voit paroître au petit coin de l'œil ; preſque tous les Chevaux ont cette peau ; mais elle n'eſt incommode que lorſqu'elle ſe met à croître, & avancer ſi fort ſur l'œil qu'elle en cache quelquefois preſque la moitié : quand on la voit ſi avancée, on la coupe avec de certaines précautions, dont vous verrez le détail dans le Traité des Opérations.

Cul de verre.

Le cul de verre eſt une défectuoſité du fond de la prunelle, qui paroît d'un blanc verdâtre, à peu près de la couleur d'un verre de fougere : cette couleur pronoſtique un mauvais œil qui peut devenir ſuſceptible de pluſieurs maux : mais, comme ce n'eſt pas un mal actuel, il ne s'agit que de ſe défier d'un Cheval qui a l'œil conformé de cette façon, d'autant plus que quand même on voudroit lui ôter le cul de verre par des remedes intérieurs déſobſtruans, il pourroit arriver qu'on n'en viendroit point à bout.

Dragon.

Le dragon eſt une petite tache blanche ou excroiſſance charnue qui croît dans l'humeur aqueuſe, ou bien elle vient ſur la cornée au-devant de l'œil ; elle n'eſt pas au commencement plus groſſe que la tête d'une épingle, mais elle croît petit à petit, ſi fort, qu'à la fin elle couvre toute la prunelle ; le dragon vient

vient d'obſtruction & de l'engorgement d'une lymphe trop épaiſſie. Ce mal eſt incurable.

Les taies ou blancheurs ſe rencontrent de deux ſortes ; l'une eſt une eſpece de nuage qui couvre tout l'œil ; l'autre eſt une tache ronde, épaiſſe & blanche, qui eſt ſur la prunelle ; on appelle cette taie *la perle*, parce qu'elle reſſemble en quelque façon à une perle ; ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion, & ne ſont autre choſe que des concrétions d'une lymphe épaiſſie ſur la cornée : on diſſipera ces maux en mettant ſur la taie de la poudre de fiente de lézard juſqu'à guériſon, ou de la couperoſe blanche, ſucre candie & tutie partie égale, ou du ſucre.

Taies.

Les coups & les fluxions ſur les yeux étant des maux qui ont beaucoup de rapport entr'eux, à l'égard de leurs effets ſur l'organe de la vue, le panſement, quant aux remedes extérieurs, en doit être le même ; mais les coups n'ayant preſque beſoin que des remedes extérieurs, & les fluxions qui proviennent d'une cauſe intérieure, exigeant des remedes qui aillent à la cauſe, & en même tems d'autres remedes appliqués ſur la partie malade, je commencerai par déduire les ſignes à quoi on reconnoît le coup ſur l'œil, puis je paſſerai à la fluxion ſimple, de là à la fluxion habituelle appellée lunatique : je donnerai des remedes tant intérieurs qu'extérieurs, pour obtenir la guériſon de ces fluxions ; les remedes extérieurs pourront ſervir à celles des coups : ainſi on pourra choiſir dans les remedes extérieurs des fluxions, celui qu'on voudra pour guérir un coup ſur l'œil.

Coups & fluxions.

Voici les ſignes qui ſerviront à diſtinguer ſi un Cheval a reçu un coup, ou s'il a une fluxion à l'œil.

Les coups ſe feront connoître lorſque l'on verra les yeux rouges, enflés, pleurans & qu'on les trouvera chauds ; c'eſt cette chaleur principalement qui diſtinguera le coup, de la fluxion, outre qu'il pourra y avoir écorchure ou contuſion. Le mal qui provient d'un coup eſt preſque au plus haut point où il puiſſe aller bientôt après l'accident arrivé ; il n'en eſt pas de même de la fluxion qui augmente petit à petit & par degrés ; mais le coup n'eſt pas ordinairement ſi dangereux que la fluxion, à cauſe que la mauvaiſe diſpoſition intérieure ne s'y rencontre pas ; il y a cependant des coups ſi forts, que l'œil peut en être perdu : par exemple, lorſqu'après le coup reçu, l'œil devient extrême-

ment enflé, & jette du pus ſans diſcontinuer pendant quinze jours, l'œil court grand riſque, le mal ſera long, ſi le coup occaſionne un épanchement dans l'œil, l'œil eſt en danger. Si la vître a été offenſée, du moins la marque y paroîtra. Si lorſque le Cheval commence à ouvrir l'œil, la vître qui aura été obſcurcie du coup ſe trouve toute couverte d'une nuée de couleur tirant ſur le vert, c'eſt un très-mauvais pronoſtic : comme auſſi ſi le globe de l'œil devient plus petit & perd ſa nourriture, l'œil eſt perdu ; quand le deſſus de l'œil eſt déſenflé, le deſſous déſenflera bientôt, & l'on peut eſpérer une guériſon prochaine.

Les fluxions different extrêmement des coups, quant à la cauſe, quoique les effets ſoient à peu près ſemblables : car les coups viennent d'un accident extérieur, & les fluxions de cauſe interne qui eſt ſouvent bien plus grave & plus difficile à enlever ; ces cauſes internes feront l'épaiſſiſſement du ſang, cauſé par le défaut de la tranſpiration, ou par une ſuite de l'obſtruction des glandes du foie, telle que nous l'avons expliquée en parlant des maladies de fluxions en général ; cet épaiſſiſſement du ſang & de la bile aura porté ſon coup dans cette occaſion plutôt ſur l'œil que ſur une autre partie, ce qui aura irrité le deſſus de la conjonctive, & fait étrangler les vaiſſeaux du ſang, qui, dans ſon ſéjour, aura laiſſé échapper la ſéroſité qui forme la fluxion.

A l'égard de la plus dangereuſe & de la moins guériſſable des fluxions ſur les yeux, qui eſt celle que l'on a nommée fluxion lunatique, elle vient de la même cauſe des autres fluxions, c'eſt-à-dire, de l'obſtruction des viſceres & du bas-ventre, joint dans cette occaſion à la délicateſſe ou foibleſſe de l'organe de la vue, défaut que le Cheval aura apporté en naiſſant, ou qui lui aura été communiqué par ſes pere & mere dans le tems de la génération ; car ce mal eſt héréditaire : c'eſt là la ſeule cauſe qui peut avoir influé ſur la vue du Cheval lunatique ; & la lune a ſi peu de puiſſance ſur ſes yeux, que ce mal qu'on croyoit dirigé par cette planete, des influences de laquelle on eſt revenu à préſent, n'a aucune regle qui puiſſe avoir rapport à ſon cours, car il prend quelquefois au croiſſant, quelquefois en décours ; il y a des Chevaux qui ſont deux mois, d'autres trois, d'autres ſix ſans en être attaqués. Définiſſons donc cette fluxion par le terme de fluxion habituelle, & diſons qu'elle arrive ſeulement

lorſque la tête du Cheval, étant plus délicate qu'elle ne devroit l'être naturellement par le défaut de ſa conformation ou de ſa naiſſance, toutes les fois que l'embarras ſe forme dans les viſceres, la lymphe s'épaiſſit dans la tête, & forme la fluxion; c'eſt alors qu'outre la chaleur à l'œil, on y voit une enflure conſidérable, & beaucoup d'eau claire & chaude qui en tombe; il paroît obſcur & couvert, on voit la vître rougeâtre ou couleur de feuille morte par en bas, & trouble par en haut; lorſque la fluxion eſt paſſée, tous ces ſignes ſont évanouis; cependant il en reſte quelque veſtige: car la vître paroît toujours un peu trouble, & le fond de l'œil noir & brun; & s'il n'y a qu'un œil d'atteint, il demeurera plus petit que l'autre: ces veſtiges dureront juſqu'à ce que la fluxion paroiſſe, dans lequel tems le Cheval ne voit abſolument goutte, ſi elle eſt ſur les deux yeux, & ſouvent à la fin il devient totalement aveugle pour toujours.

La chaleur, les grands froids & la grande fatigue ſont très-contraires à ce mal, qui, en général, eſt très-difficile à guérir radicalement.

Nous allons paſſer aux remedes intérieurs pour les fluxions de quelque eſpece qu'elles ſoient, dont le principal eſt ainſi que pour les coups, de ſaigner d'abord, & de réitérer ladite ſaignée ſuivant la conſéquence du mal; enſuite, il faut ſonger à rafraîchir le ſang, ce qui ne ſe peut faire qu'en diminuant la nourriture de foin & d'avoine, & donnant au Cheval du ſon avec le foie d'antimoine, & pour boiſſon l'eau blanche avec le cryſtal minéral. Pour ce qui regarde les fluxions habituelles, appellées lunatiques, comme les obſtructions qui les cauſent ſont très-difficiles à déraciner, il faudra, outre les ſaignées, faire prendre intérieurement des fondans & apéritifs; tels ſont les extraits amers avec l'acier, y ajoutant l'aloës; il faut faire un long uſage de ces apéritifs; comme auſſi un uſage réitéré du foie d'antimoine, purgeant de tems en tems avec aloës une once, miel une demi-livre, & agaric une demi-once.

Les remedes intérieurs étant expliqués, il s'agit à préſent de donner ceux qu'on doit appliquer extérieurement ſur la partie affligée.

Il y a des fluxions ſi légeres, qu'elles ſe diſſiperont aiſément en baſſinant les yeux cinq ou ſix fois par jour avec de l'eau fraîche.

Nota. Qu'à toutes fluxions & contuſions à l'œil, on eſt

obligé de mettre des remedes autour de l'œil pour adoucir les inflammations, ou faire diſſiper les enflures ; il ne faut jamais ſe ſervir de reſtrinctifs ou reſſerrans, parce que ces médicamens empêchant le ſang allumé de circuler dans l'endroit où ils ſeront appliqués, le ſang ſe rejettera ſur la partie malade, qui eſt l'œil même ; & l'enflammant davantage, y fera plus de mal qu'il n'y en avoit auparavant. Ainſi donc, au lieu d'aſtringens, ſervez-vous pour les coups, de réſolutifs, pour les inflammations, de remedes réſolutifs & adouciſſans, & de réſolutifs encore pour les blancheurs qui reſtent quelquefois quand le mal a été violent.

Il faut que le Cheval qui a mal à l'œil ſoit dans un lieu tempéré, c'eſt-à-dire, ni trop chaud ni trop froid.

Remedes pour les coups & fluxions.

De l'eau-de-vie en quantité.

Si cette eau-de-vie pure tourmente trop le Cheval, vous appliquerez un cataplaſme avec mie de pain & vin chaud, & vous vous ſervirez autour de l'œil d'une compreſſe, moitié eau & moitié eau-de-vie.

Quand l'inflammation & ardeur eſt très-grande, ſervez-vous d'un cataplaſme de lait, mie de pain & ſaffran autour de l'œil, ou d'une pomme cuite ou pourrie.

On renouvellera leſdits cataplaſmes, ſans les ôter, en les humectant de tems en tems avec la même liqueur qui les a compoſés.

On fera tomber dans les yeux quelques gouttes de la diſſolution d'un ſcrupule de couperoſe ſur un demi-ſeptier d'eau-de-vie, après quoi l'on finira par introduire dans l'œil de la poudre de tutie.

Pour la fluxion habituelle, dite fluxion lunatique.

Extérieurement, ſervez-vous de la poudre de cloportes ou vers de terre, ou faites tomber quelques gouttes de vin émétique chaud dans les yeux.

Si l'inflammation eſt grande, appliquez des cataplaſmes adouciſſans, comme il eſt indiqué ci-deſſus.

On peut mettre des orties ou petits ſetons de cuir au cou, derriere les oreilles & ſous les yeux. Voyez le chapitre du Traité des Opérations, qui traite des orties.

Quand il reſte des blancheurs de quelque coup & de quelle

fluxion que ce ſoit, ſervez-vous pour les diſſiper, de ſucre, de ſel commun, de ſel armoniac, ou de tutie dans l'œil juſqu'à guériſon.

CHAPITRE LIX.

Des enflures au palais ou à la langue.

QUand il vient au palais ou à la langue des puſtules, ſoit pour avoir mangé des herbes dures & piquantes, ou ſoit que les ſouris aient gâté la nourriture du Cheval, il faut laver la bouche avec une décoction d'ariſtoloche & de petite abſynthe avec le vin, & y ajouter le miel; ſi cela continue, vous ſaignerez le Cheval du train de derriere; vous le mettrez au régime, & lui ferez prendre du foie d'antimoine.

On appelle *aphtes* de petites élévations ou puſtules à pointe noire, qui croiſſent au-dedans des levres près les dents mâchelieres; elles ſont groſſes quelquefois comme des noix, & cauſent une ſi grande douleur au Cheval, qu'elles font tomber la nourriture de la bouche ſans la mâcher; il faut traiter ces élevures comme les précédentes, excepté que ſi elles ſont très-groſſes, il faudra les ouvrir avec le biſtouri.

CHAPITRE LX.

Des Poireaux ou Fics du corps.

ON reconnoît de deux ſortes de fics en général; les uns croiſſent à la ſolle du pied des Chevaux vers les talons; ceux-là ſont très-dangereux, & fort difficiles à guérir; il s'en faut bien qu'ils proviennent de la même cauſe des fics dont nous allons parler dans ce chapitre, réſervant à parler des fics du pied qu'on appelle auſſi crapauds, dans l'article où nous parlerons des fluxions & enflures des pieds.

Cette ſeconde eſpece de fics eſt proprement des poireaux ou verrues, qui viennent indifféremment ſur toutes les parties du corps: on en diſtingue de trois ſortes; la premiere ſe reconnoît à des groſſeurs qui viennent en nombre, & qui ont la racine plus étroite que le corps; la ſeconde, à de gros fics ou poireaux qui ſont larges par la racine comme des écus blancs & plus; ſi on les néglige, ils groſſiſſent comme des

demi-oranges; ils paroissent d'abord à fleur de peau : la place est vive, & jette des eaux puantes; ils viennent au cou; il en vient aussi au plat des cuisses dans le milieu : la troisieme espece paroît comme de grandes vérues ou chairs spongieuses remplies de sang, qui peuvent croître sur toutes les parties du corps, mais qui viennent plus particuliérement à l'entour des sourcils, des nazeaux & des parties honteuses.

Toutes ces especes de fics viennent d'obstructions & d'épaississement de la lymphe, qui, en s'amassant, comprime les vaisseaux du sang, qui, par son séjour, boursouffle lesdits vaisseaux, au moyen de quoi ils forment ces tumeurs sanguinolentes, qui, après avoir abcédé, finiroient en de vilains ulceres, qui s'élargiroient & corromproient de proche en proche toutes les parties sur lesquelles ils s'étendroient.

Pour remédier aux premiers, on n'a qu'à les lier à la racine, en faisant la moitié du nœud du Chirurgien, avec de la soie cramoisie, qu'on serrera tous les jours un peu; cette soie coupera petit à petit la racine du fic, qui tombera enfin.

Les autres especes pourront se dessécher avec de l'eau jaune ou de l'eau vulnéraire, en y mettant tous les jours, & par-dessus de l'os de seche en poudre; mais comme ce procédé peut tirer en longueur, je crois qu'il n'y a pas de meilleur & de plus prompt remede pour les extirper, que le feu qu'il faut mettre à leur partie basse.

CHAPITRE LXI.

Des enflures des testicules, du Fourreau & du Ventre.

CE seroit ici le lieu de décrire la structure des testicules & leurs usages; mais comme cette matiere est bien détaillée dans mon Anatomie, traduite de *Snape*, j'y renvoie le lecteur.

Les testicules du Cheval peuvent s'enfler par plusieurs raison, ou par un hydrocelle, c'est-à-dire, par une espece d'hydropisie ou chûte d'eaux dans les testicules, ou par la descente du boyau; les testicules enfleront aussi bien que le fourreau & le ventre par un épaississement d'humeur causée par la chaleur des écuries, ou par trop de repos : l'enflure des testicules qui vient par accident, c'est-à-dire, d'un coup reçu, ou

bien de s'être embarré, nous la mettons ſous le titre de meurtriſſure des teſticules dans le chapitre ſuivant.

Hydrocelle.

Commençons par l'hydrocelle ; elle provient d'obſtructions intérieures, qui embarraſſant les vaiſſeaux des teſticules, font répandre la lymphe épaiſſie dans la tunique vaginale ; voilà la ſeule hydropiſie à laquelle les Chevaux ſoient ſujets. Pour connoître ſi les teſticules ſont remplis d'eau, mettez une de vos mains ſur un côté des teſticules, & frappez un petit coup de l'autre côté avec votre main ; s'il y a de l'eau, vous ſentirez le contre-coup dans le creux de la main, que vous aurez approché : il ſe mêle des vents avec cette eau ; ces vents ne ſont produits que par la fermentation dans les bourſes.

Le danger de l'hydrocelle eſt que ſi l'eau ſéjourne trop longtemps, elle peut ulcérer & corrompre le teſticule, y amener la gangrene, & faire mourir le Cheval.

Comme les parties attaquées de ce mal ſont froides, c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent peu de ſang, les remedes intérieurs ne ſauroient faire aucun effet pour diſſiper cette lymphe ; c'eſt pourquoi on eſt obligé d'en venir à la ponction, c'eſt-à-dire, à percer la peau des teſticules pour en faire ſortir l'eau qui y eſt contenue, puis mettre une chargeré ſolutive deſſus ; malgré cela, l'on eſt ſouvent obligé d'en venir à châtrer le Cheval.

La ſeconde enflure, qui eſt une hernie ou la deſcente du boyau dans les teſticules, provient d'un effort qu'aura fait le Cheval. Voyez les Maladies d'efforts.

L'enflure cauſée par obſtruction & épaiſſiſſement d'humeur peut être ſi légere & l'inflammation ſi petite, qu'on la guérira tout auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, en jettant beaucoup d'eau froide ſur les teſticules, ou en menant le Cheval à l'eau, de façon qu'ils y trempent ; s'il n'y a que le fourreau d'enflé, cette enflure pourra ſe diſſiper de la même maniere : comme c'eſt le repos qui ordinairement occaſionne les enflures au fourreau & ſous le ventre, la plupart ſe diſſiperont en faiſant faire de l'exercice au Cheval, & en lui retranchant de ſon ordinaire ; cependant ſi vous ſentiez que l'enflure voulût venir en matiere, ce qui ſe reconnoît quand elle devient œdémateuſe, c'eſt-à-dire, que l'impreſſion du doigt y reſte, il faudra la ſcarifier ou piquer de côté & d'autre avec la lancette, il en ſortira des eaux rouſſes.

Quand vous voyez que l'inflammation des testicules est plus considérable, c'est signe qu'elle vient à raison d'abondance d'humeurs, qui auront fait extravaser la lymphe ; alors, bien loin de la répercuter, il faudra saigner même plusieurs fois, & se servir extérieurement de charges ou cataplasmes adoucissans & résolutifs.

Nota. Que si ces enflures arrivent à un Cheval qui couvre actuellement, il ne faudra pas le saigner, de peur d'occasionner une trop grande dissipation d'esprits, mais on peut toujours lui diminuer son ordinaire, & même le mettre au son ; car un Cheval dans ce tems-là, est assez échauffé par lui-même, & il est plus à propos alors de tempérer sa chaleur pour la rendre prolifique, que de l'augmenter.

CHAPITRE LXII.

De la Meurtrissure des Testicules.

CE mal est purement d'accident, & un Cheval se le donnera lui-même, c'est-à-dire, se pourra fouler & meurtrir les testicules, en s'embarrassant dans les barres, & se débattant extraordinairement pour s'en dégager : ou bien, il peut recevoir un coup de pied d'un autre Cheval dans ces parties qui les meurtriront, y feront venir la fluxion qui sera presque toujours accompagnée d'inflammation, la matiere s'y formera, & le mal deviendra plus dangereux, si les ligamens sont attaqués ; car la fluxion s'arrêtera sur eux, & y causera beaucoup plus de désordre : quelquefois le testicule se desseche à la fin, & devient dur comme du bois, aussi bien que les ligamens, si le siege du mal y est.

Ce mal se guérira par rapport aux remedes intérieurs, comme toutes les inflammations, c'est-à-dire, en saignant plusieurs fois, faisant observer une diete sévere pendant huit jours, avec des boissons rafraîchissantes & des lavemens.

On pourra aussi guérir le Cheval par la castration, en cas que le ligament ne soit point offensé ; car s'il l'est, on n'ôtera point la cause en châtrant.

Les remedes extérieurs sont les résolutifs appliqués en charge sur la partie : si l'enflure vient à suppuration, il faudra en tirer la boue avec un coup de lancette ; puis mettre du suppuratif,

puratif, lavant à tous les pansemens la plaie avec du vin chaud, puis on la desséchera : si la matiere paroît trop haut pour pouvoir avoir une pente libre & s'évacuer aisément, percez la bourse tout en bas avec un bouton de feu, mettez dans le trou une tente frottée d'huile commune, puis graissez les bourses avec le basilicum.

CHAPITRE LXIII.

Anatomie des Jarrets.

AVant de parler des maladies du jarret, il est nécessaire d'en connoître la structure : c'est par où il faut commencer.

Le jarret est une partie osseuse & tendineuse, qui répond au talon de l'homme.

Il est composé de six os, deux grands & quatre petits ; les deux grands sont les supérieurs : celui sur lequel roule l'os du bas de la cuisse *f*, ressemble du côté du pli du jarret, c'est-à-dire en dedans, à une poulie *aaa*, c'est pourquoi je l'appellerai *la poulie* ; le deuxieme grand, est celui qui forme la pointe du jarret ; il est placé à côté de la poulie en dehors *g*, c'est un pareil os qui forme le talon de l'homme.

Pl. XXVII. Fig. A. Fig. E. Fig. F. Fig. A.

Sous ces deux os se trouvent quatre osselets, placés sur leur plat en *l* deux à deux, formant deux rangées ; ils sont de figure fort irréguliere à leurs parties intérieures, les rangées sont aussi fort irrégulieres ; car les deux os qui forment le milieu, sont précisément l'un sur l'autre, & les deux des côtés enjambent sur l'épaisseur de ceux du milieu : ces quatre petits os sont placés sur l'os du canon de la jambe *m*, & immédiatement sous la poulie *n* ; ils sont fortement attachés l'un à l'autre, aussi-bien qu'au bas de la poulie & à l'os du canon de la jambe, par des ligamens courts, qui se trouvent dans leur centre, de façon que ces six os ne sauroient avoir presque aucun mouvement ; mais le mouvement du jarret pour le plier & le tendre, s'accomplit par le moyen de l'os du bas de la cuisse *f*, qui roule sur le haut de la poulie.

Fig. E.

Pour maintenir l'os du bas de la cuisse *f* en sa place, & faire qu'il ne sorte point de dessus la poulie, il est attaché en dehors par deux ligamens ; le plus extérieur *b*, part du côté bas

de l'os du bas de la cuiſſe, le plus proche de l'os de la pointe du jarret, & va s'attacher à côté du bas dudit os; l'autre *c* croiſant celui-ci pardeſſous, part du bas antérieur de l'os du bas de la cuiſſe, partie de ce ligament s'attache ſur le champ ſur le côté de l'os de la poulie; l'autre partie va ſe rendre au bord de l'os de la pointe du jarret, le plus proche de l'os de la poulie, vers le milieu de ſa longueur: l'os du bas de la cuiſſe eſt attaché du côté de dedans du jarret par deux ligamens, qui partent tous deux du devant inférieur de l'os du bas de la cuiſſe; le plus extérieur eſt aponeuvrotique, & va s'attacher au bas de l'os de la pointe du jarret *a*; l'autre s'attache au bas de l'os de la poulie *b*; celui-ci eſt un fort ligament: l'os de la pointe du jarret eſt attaché à la tête de l'os d'en dehors du canon de la jambe, que j'appellerai *l'os du poinçon*, par un fort ligament *d*, qui deſcend tout droit du milieu du derriere dudit os de la pointe du jarret.

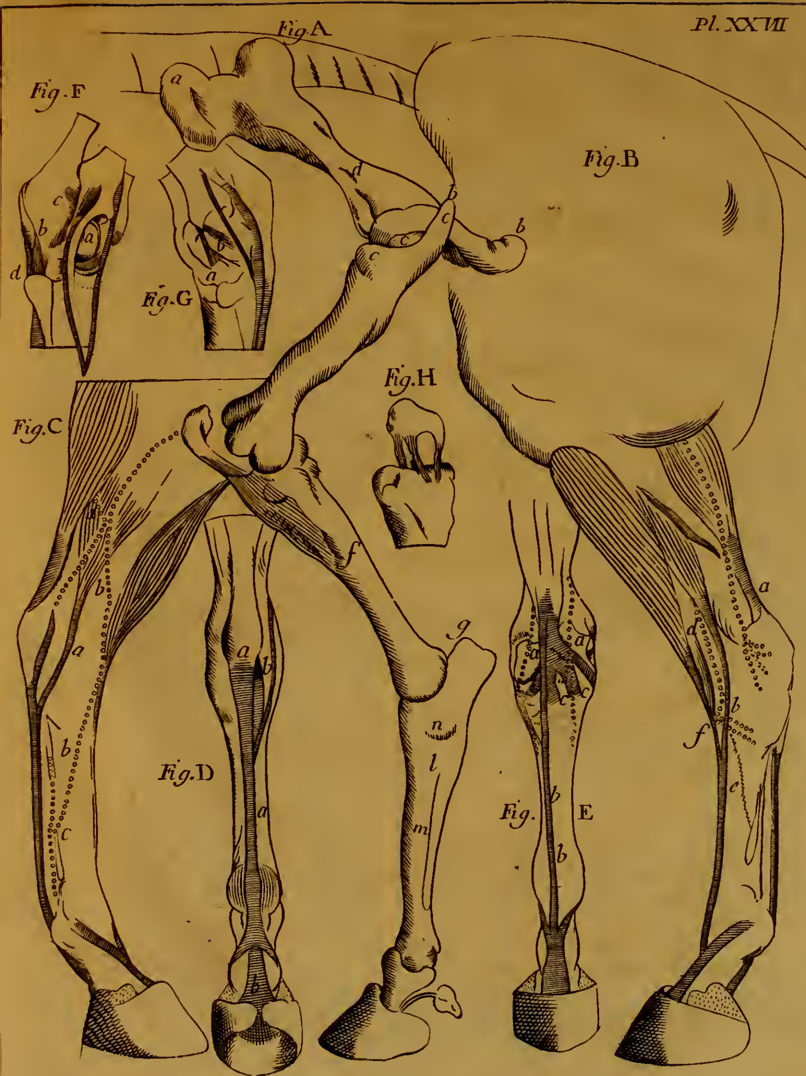
Fig. G. Fig. F.

Fig. D. Voici les tendons qui viennent au jarret, tant pour s'y attacher, que pour aller à la jambe & au pied: premiérement, les deux plus conſidérables ſe nomment le ſublime & le profond, du nom de leurs muſcles; le ſublime *aa*, eſt ce gros tendon du jarret du Cheval, qui ſe nomme dans l'homme le tendon d'achille; il paſſe ſur le dos de l'os de la pointe du jarret pour aller le long du canon de la jambe, ſe terminer au paturon: le profond *bb*, paſſe en dedans du jarret dans un creux ou une gouttiere entaillée dans le côté de l'os de la pointe du jarret; après quoi il va joindre le ſublime, ſous lequel il coule le long de la jambe, pour ſe rendre ſous le petit pied.

Fig. C. Il part du muſcle, nommé le long du pied, qui eſt un fléchiſſeur, un tendon *bb*, qui deſcend du dehors du jarret, & coulant tout le long du canon de la jambe en devant, va ſe rendre ſous la couronne du pied en pince; plus, une expenſion tendineuſe *ccc*, provevant d'un fléchiſſeur, nommé le jambier antérieur, laquelle ſe ſépare en quatre au pli du jarret, ſur la région des oſſelets.

Fig. C. Un tendon grêle du muſcle extenſeur, appellé le pentaire *a*, paſſant en écharpe en dedans du jarret, va s'unir au profond, au-deſſous des oſſelets, & un autre tendon grêle du muſcle fléchiſſeur, nommé le court du pied *b*, vient s'unir en dehors du tendon qui va à la couronne, & cela vers le tiers du haut du canon de la jambe.

Fig. B.


Pl. XXVII
Fig. A
Fig. B
Fig. C
Fig. D
Fig. E
Fig. F
Fig. G
Fig. H

Au dedans du jarret paſſe la veine du plat de la cuiſſe *bb*, coulant à côté de l'eſparvin, une fourche de ladite veine ſe ſéparant vers le milieu du canon en *c*, va couler ſous le tendon du profond; puis paſſant dans le creux du jarret, elle reparoît pour retourner ſe réunir en *d*, vers le milieu de la cuiſſe, à la veine dont elle s'étoit ſéparée; il y a en dehors deux veines, l'une *c* paroît avec pluſieurs petits rameaux ſur le côté du jarret; vers la hauteur de la pointe elle paſſe en écharpe ſur le vuide du jarret, & va droit en haut gagner la cuiſſe: une autre *d* ſort vers le jardon, & rentre ſous le muſcle court du pied, extenſeur latéral, vers la fin de ſa partie charnue; elle eſt accompagnée d'une artere qui eſt deſſous juſqu'à l'endroit du jardon, mais enſuite cette artere *e* devient extérieure, & deſcend toute ſeule dans une gouttiere, qui eſt le long du canon, juſqu'au boulet: il y a communication en *f*, vers le haut du jarret, pardeſſous le muſcle extenſeur du pli du jarret, de la veine du plat de la cuiſſe à celle du jardon.

Fig. C. Veines & arteres.

Fig. B.

CHAPITRE LXIV.

Des enflures du jarret; ſavoir, Capelets, Veſſigons, Jardons, Eſparvins, Courbes, Varices & Jarrets cerclés.

DE toutes ces enflures il y en a quelques-unes de ſi peu de conſéquence, que le plus ſouvent elles ne ſont que diminuer le prix du Cheval à la vente, parce qu'il y a eu des exemples extrêmement rares qu'elles aient cauſé incommodité au jarret, & fait boiter; mais cela arrivera à un ſur mille, tels ſont les capelets, que les Marchands appellent des paſſe-campagne, & les varices; les autres enflures cauſent, avec raiſon, de l'effroi à l'acquéreur; car quelquefois elles réſiſtent même à l'application du feu; tels ſont la courbe, les eſparvins, & quelquefois les gros veſſigons; les jarrets cerclés ſont incurables; mais un Cheval porte ſouvent toute ſa vie des eſparvins ſecs, ſans boiter, & n'a que le défaut de trouſſer, c'eſt-à-dire, de lever ſes jarrets très-haut en marchant, trottant & courant, & encore en tire-t-on parti au manege, parce qu'un Cheval en cet état, rabat avec grace aux courbettes.

Entrons préſentement en détail de chacune de ces incommodités, & diſons qu'en général, toutes les groſſeurs dures aux jarrets, proviennent d'une lymphe tendineuſe, qui, par ſon épaiſſeur, s'étant arrêtée dans ſes vaiſſeaux, les a crevés, & s'eſt enſuite durcie. Les ramollitifs ſont inutiles en ces occaſions ; car ces maux ne peuvent gueres ſe diſſiper que par le feu. Pour voir préciſément le lieu où ſont ſitués tous les maux ſuivans, voyez le Chapirre IX du Traité de la conſtruction du Cheval, & la Pl. I.

Capelet.

Le capelet eſt une tumeur en forme de loupe, & ſouvent indolente, c'eſt-à-dire, ſans douleur, qui croît à la pointe du jarret : cette tumeur eſt ordinairement de la groſſeur de la moitié d'une pomme de reinette, & on la ſent mobile & détachée de l'os : cette groſſeur eſt occaſionnée par des coups, ou parce que le Cheval ſe ſera couché ſur la pointe des jarrets ; le capelet n'eſt proprement qu'une loupe, à laquelle on a raiſon le plus ſouvent de ne pas faire d'attention ; cependant il eſt arrivé, mais très-rarement, qu'il eſt devenu douloureux, gros & endurci, cauſant alors une ſi grande douleur au Cheval, qu'elle le faiſoit maigrir, & à la fin devenir boiteux : ſi cela arrive, il faudra le traiter avec ſavon noir & ſel, ou eſprit de vin camphré ; on pourra auſſi le garnir de pointes de feu, puis un ciroëne, après avoir mis un morceau de poix de Bourgogne, en forme de cloud de giroffle, dans chaque trou.

Veſſigon.

Les veſſigons ſont ſimples ou doubles ; le ſimple eſt une enflure molle ſans douleur, & groſſe comme la moitié d'une petite pomme ou environ, croiſſant entre cuir & chair, au-deſſus des os du jarret, entre le gros tendon, qu'on appelle aux hommes le tendon d'achille, & l'os du bas de la cuiſſe du Cheval, qui ſe rapporte à l'os de la jambe d'un homme, près le coudepied ; il vient ou en dedans ou en dehors du jarret ; le double n'eſt autre choſe que deux veſſigons, dont l'un eſt en dedans & l'autre en dehors ; cette tumeur eſt roulante, ce mal eſt héréditaire : les veſſigons groſſiſſent en vieilliſſant, & la cure en eſt fort difficile.

Les veſſigons ne font pas toujours boiter un Cheval, mais ils groſſiſſent par le tems, & empêchent le jarret de ſe mouvoir ſi facilement.

Ce mal eſt à peu près de la nature du capelet, c'eſt-à-dire, de la nature de la loupe ; mais comme cette loupe eſt ſituée

dans un endroit où elle contraint le mouvement du jarret, elle eſt par conſéquent plus digne d'attention.

Quand le veſſigon n'eſt pas vieux ni endurci, il faut ſe ſervir de réſolutifs forts, comme l'onguent de Saint-Martin ou du Scarabeus. La meilleure maniere eſt celle qui ſuit : ayez une aiguille d'argent courbe, enfilez-la de fil gros, faites-la rougir par le bout, frottez le fil gros avec l'onguent de Scarabeus, & paſſez l'aiguille toute rouge au travers du veſſigon de bas en haut; & pour la paſſer plus facilement, il faut auparavant couper le cuir avec une lancette dans l'endroit où on veut faire entrer l'aiguille, & dans celui où on la veut faire reſſortir; quand l'aiguille ſera paſſée, ôtez-la, liez les deux bouts du fil en dehors, refrottez le ſeton toutes les vingt-quatre heures du même onguent, juſqu'à ce que le fil ſorte de lui-même; il coupera le cuir qui eſt entre les deux ouvertures, & ſans y faire autre choſe, le veſſigon & la plaie ſeront guéris : il eſt bon même d'y mettre le feu, quand il ne feroit pas vieux; mais s'il eſt bien vieux & endurci, il n'y a que le feu de bon, encore n'y réuſſit-il pas toujours.

Jardon.

Le jardon eſt une groſſeur calleuſe, auſſi dure que l'os; elle croît au dehots du jarret, au-deſſous de la place du veſſigon, ſur l'os du jarret même; ce mal n'eſt pas ordinaire aux Chevaux : il fait rarement boiter : il peut être héréditaire, mais très-ſouvent il provient de coups. Si on s'apperçoit que c'eſt un coup qui a occaſionné le jardon, il faudra le frotter pluſieurs fois avec de l'eſprit de vin camphré; il pourra reſter une groſſeur, mais le Cheval n'en ſera pas moins droit. Si, ce qui eſt fort rare, le jardon eſt vieilli & fait boiter, il n'y a d'autres remedes que le feu, qui n'eſt cependant pas infaillible.

Eſparvins.

Les eſparvins ſont de deux ſortes, eſparvin ſec & eſparvin de bœuf; on dit qu'il n'y a point de Cheval ſans eſparvin; on entend par ce dictum, que l'eſparvin eſt le nom de l'os même, ſur lequel croît le mal; ainſi on a pris le nom de l'os pour ſignifier auſſi le mal qui vient deſſus : cet os eſt ſitué en dedans du jarret, & c'eſt ſa partie la plus baſſe qu'on appelle eſparvin. La Figure C. de la Pl. I. au chiffre 19, vous fera mieux concevoir ſa ſituation que tout ce qu'on en pourroit dire.

Il ſe forme ſur l'os de l'eſparvin une groſſeur dure, ou plus petite ou plus groſſe. Vous la verrez auſſi au chiffre 19; ce n'eſt

pas ſeulement la différence de la groſſeur qui fait diſtinguer de deux eſpeces d'eſparvins, mais c'eſt encore les différens effets qu'elle produit ſur le jarret : car ſi cette groſſeur n'embarraſſe & ne preſſe que délicatement les tendons qui paſſent auprès, quand le Cheval remue la jambe, elle cauſe une eſpece de ſenſibilité qui oblige le Cheval a faire comme s'il vouloit éviter ce frottement, ce qui l'oblige à élever ſon jarret en arriere plus que de coutume, juſqu'à ce que la partie s'étant échauffée, ſoit devenue plus moëlleuſe ; c'eſt ce qui fait que les Chevaux ne font ce mouvement extraordinaire, qui s'appelle harper, que lorſqu'ils commencent à ſe mettre en mouvement, ou en commençant à courir ; mais à meſure qu'ils s'échauffent, le jarret devient plus libre : ce mal, auſſi bien que le ſuivant, eſt héréditaire.

Quelquefois cet eſparvin fait boiter le Cheval ; mais il y en a beaucoup qui ne boitent jamais, & alors le ſervice en eſt auſſi bon que celui des autres Chevaux ; cet eſparvin s'oppoſe ſeulement à la vente, parce qu'il s'en eſt trouvé qui étoient devenus ſi douloureux, qu'ils avoient fait boiter, maigrir conſidérablement le Cheval, & à la fin l'avoient eſtropié.

Quoique nous ayons dit qu'il étoit rare que l'eſparvin ſec fît boiter le Cheval, nous avons entendu que c'étoit depuis qu'il étoit totalement déclaré & ſorti ; car preſque tous les Chevaux à qui il pouſſe des eſparvins boitent, juſqu'à ce que cette groſſeur ſoit tout à fait formée, & paroiſſe au dehors ; quand elle paroît une fois, alors la douleur ſe paſſe, & le Cheval redevient droit, & commence à harper ; c'eſt pourquoi, ſouvent, quand on voit un jeune Cheval boiter du derriere pendant long-temps ſans en pouvoir trouver la cauſe, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt un eſparvin qui pouſſe, & qui veut ſortir : c'eſt dans ce tems qu'il faut commencer à y travailler, non pour le guérir radicalement, mais pour le faire ſortir plus promptement qu'il n'auroit fait naturellement. Pour cet effet, on ſe ſervira de réſolutifs forts, en frottant la partie avec l'huile de vers & huile de millepertuis. Quand vous verrez qu'il commencera à ſortir, vous vous ſervirez toujours de l'huile de vers, s'il groſſit trop, vous tâcherez de le réſoudre avec l'huile d'aſpic, autrement de la lavande, eſſence de thérébentine, & huile de pétrole, parties égales. Si le Cheval boite après que l'eſparvin eſt ſorti, frottez-le d'eſſence de thérébentine toute pure ;

enfin, le dernier remede eſt le feu, encore ne réuſſit-il pas toujours.

L'eſparvin de bœuf eſt bien plus dangereux que le premier, car il fait preſque toujours boiter, & reſte douloureux; il devient ſouvent gros à peu près comme la moitié d'un œuf; il eſt auſſi dur que l'os, & ne fait point harper; je n'y connois de remede que le feu : car les plus forts réſolutifs ſeroient trop foibles pour diſſiper cette groſſeur.

C'eſt dans cette occaſion, c'eſt-à-dire, aux deux eſpeces d'eſparvins ci-deſſus, qu'il ne ſera pas mal à propos de barrer la veine haut & bas, parce qu'il y a une veine aſſez conſidérable qui tourne autour de l'eſparvin; que cette veine étant enflée par le ſang, & l'eſparvin venant à la rencontrer dans les différens mouvemens du jarret, peut la preſſer, & cauſer de la douleur aux fibres nerveuſes qui ſe rencontrent entre ces deux parties : or, quand le ſang ne paſſera plus dans cette veine, elle ſe flétrira, & cet inconvénient n'arrivera plus.

Courbe.

La courbe ſe reconnoît à une tumeur groſſe & dure, ſituée au dedans du jarret, plus haut que l'eſparvin, ſur la ſubſtance du tendon qui y paſſe en écharpe : cette tumeur eſt longue comme une poire coupée en deux, ayant le gros bout en haut, elle embraſſe le jarret, & quelquefois eſt douloureuſe, & fait boiter : ce mal vient communément d'efforts : c'eſt pourquoi les Chevaux de tirage y ſont plus ſujets que les autres : il n'y a que le feu qui réuſſiſſe à la courbe; du moins s'il ne la réſoud pas entiérement, il empêchera qu'elle ne devienne plus groſſe : on pourra barrer la veine haut & bas, par la raiſon que nous avons dite en parlant des eſparvins.

Varice.

La varice eſt une enflure toujours molle & ſans douleur : ce n'eſt autre choſe qu'une dilatation ou un relâchement de la veine qui paſſe au pli du jarret en dedans, ce mal n'en eſt quaſi pas un, car il ne fait jamais boiter le Cheval, & n'eſt pas douloureux; les Chevaux de carroſſe y ſont plus ſujets que les autres : je crois que le meilleur eſt de n'y rien faire; le feu ne la reſſerrera pas; c'eſt cette maladie qui a le plus beſoin du barrement de veine, puiſque la varice n'eſt que l'enflure de la veine qu'on barre.

Jarret cerclé.

Le jarret cerclé eſt un mal fort rare : j'appelle ce mal ainſi parce qu'on voit au Cheval qui en eſt attaqué, une tumeur qui paſſe depuis l'endroit du jardon juſqu'à l'eſparvin, for-

ment un demi-cercle au-deſſous du pli du jarret : ce mal eſt incurable.

CHAPITRE LXV.

Des enflures du canon de la jambe, ſavoir, les ſuros & les oſſelets ou fuſées.

Pour l'anatomie de ces parties, voyez le ch. LV, & pour leur lieu la Fig. C. de la Pl. I.

LES enflures que nous allons traiter ne méritent attention que par rapport aux endroits où elles ſont ſituées au canon de la jambe. Suivant cette ſituation différente, elles font boiter le Cheval, ou ne lui cauſent aucune eſpece d'incommodité. Commençons par les ſuros.

Suros.

Le ſuros eſt une tumeur calleuſe, dure & ſans douleur, qui vient ſur l'os du canon de la jambe ; il eſt toujours adhérent à l'os, & auſſi dur que lui ; on fait deux eſpeces de ſuros ; ſavoir, le ſuros ſimple & le ſuros chevillé ; le ſuros ſimple eſt cette groſſeur que nous venons d'expliquer, & le ſuros chevillé n'eſt autre choſe que deux ſuros ſimples, l'un d'un côté, l'autre de l'autre du canon de la jambe : quand il n'y a qu'un ſuros, il eſt preſque toujours en dedans.

La cauſe la plus ordinaire du ſuros eſt l'effet de coups & de heurts que les Chevaux ſe donnent eux-mêmes dans les pâturages contre les troncs d'arbres, contre des ſouches, ou qu'ils reçoivent par des coups de pied des autres Chevaux ; c'eſt pourquoi beaucoup de jeunes Chevaux ont des ſuros, & preſque toujours cette groſſeur ſe diſſipe à meſure que le Cheval vieillit, de façon qu'il eſt très-rare de voir un vieux Cheval avec un ſuros. Nous ne dirons plus rien du ſuros chevillé, parce que ce que nous venons de dire du ſimple, doit également ſe rapporter à celui-ci. Quand donc les Chevaux ſe ſont attrapés le canon de la jambe de la façon dont nous venons de dire, leurs os n'ayant pas encore la parfaite dureté qu'ils acquierent en vieilliſſant, le coup aura offenſé le perioſte, qui eſt cette pellicule qui couvre tout l'os, le ſuc oſſeux ſe ſera épanché, ne pouvant alors paſſer librement, & il s'amaſſera, & formera en ſe durciſſant le calus qu'on appelle ſuros.

Voyons maintenant ce qui rend les ſuros dangereux ou indifférens : ce n'eſt autre choſe que leurs ſituations ; car ils croiſſent ſur le canon de la jambe, plus près ou plus loin du gros

tendon

tendon qu'on appelle nerf de la jambe, ou vers le haut du canon proche du genou ; quand ils ſont éloignés du nerf, ils ne ſont que déſagréables à voir, & nullement à craindre ; s'ils ſont à la partie du derriere de l'os, auprès de laquelle paſſe le tendon de la jambe, ils preſſeront ce tendon quand le Cheval marchera, lui cauſeront de la douleur, & le feront boiter & même tomber ; lorſqu'ils ſont proches du genou, ils s'oppoſent à ſon mouvement par leur dureté, & font boiter par conſéquent ; c'eſt à ceux-là qu'il eſt néceſſaire d'apporter remede ; car les autres, c'eſt-à-dire ceux qui ne touchent ni au nerf ni au genou, ne faiſant jamais boiter, ſi on y travailloit, ce ne ſeroit que pour empêcher l'effet déſagréable d'une groſſeur à la jambe, ſi on ne vouloit pas attendre que le temps la fît évanouir, comme il arrive preſque toujours, auſſi-bien à ceux-ci qu'aux autres, avec leſquels on ne ſauroit patienter, parce qu'ils font boiter le Cheval.

Avant de vous donner le procédé qu'il faut ſuivre pour extirper un ſuros dangereux, il eſt bon de vous inſtruire de la recette dont preſque tous les Marchands de Chevaux ſe ſervent, & qui leur réuſſit aſſez communément pour faire paſſer les ſuros des Chevaux qu'ils ont dans leurs écuries ; comme la plupart ſont de jeunes Chevaux, les ſuros leur ſont fort familiers. Voici leur façon de s'y prendre : toutes les fois qu'eux ou leurs palefreniers approchent du Cheval qui a des ſuros, ils ne font pas autre choſe que mouiller leur pouce avec la ſalive, & le paſſer de haut en bas, en frottant & remouillant le pouce ſucceſſivement pendant un demi-quart-d'heure à chaque fois, quand la vente n'eſt pas prompte, pour peu que le Cheval ait reſté quelque temps à leurs écuries ; avec ce ſecret, le ſuros a diſparu. Voici pluſieurs autres façons de faire paſſer un ſuros. Battez le ſuros juſqu'à ce qu'il ſoit ramolli ; enſuite appliquez le maigre d'une couenne de lard deſſus, puis appuyez ſur cette couenne un bouton de feu plat & large comme une piece de douze ſols ; continuez cette opération juſqu'à ce que le ſuros ſoit fondu, ou bien battez le ſuros, comme il eſt dit, puis enfoncez dans un bâton un clou dont la pointe déborde d'une ligne ; vous piquerez le ſuros avec cette pointe en dix ou douze endroits, puis vous appliquerez ſur le ſuros du pain tout chaud & imbibé d'eſprit de vin, d'eau de la Reine d'Hongrie, ou de quelques autres liqueurs extrêmement ſpiritueuſes.

La fusée. L'oſſelet ou fuſée n'eſt autre choſe qu'un ſuros long qui prend du boulet & monte juſqu'à la moitié de la jambe ; quelques-uns diſtinguent l'oſſelet de la fuſée en diſant que c'eſt un gros ſuros qui vient auprès du genou en dedans, & que la fuſée eſt deux ſuros au-deſſus l'un de l'autre : comme tout cela n'eſt que des diſtinctions de noms qui ne ſignifient toujours que la même humeur, il eſt très-libre à chacun de les faire comme il voudra, pourvu qu'il ſache que tous ces maux étant ſur l'os, doivent ſe ranger dans le genre des ſuros, & ſe traiter de même.

Il vient un petit ſuros à côté du boulet, qu'on appelle auſſi oſſelet, & dont nous parlerons en traitant des enflures de cette jointure.

CHAPITRE LXVI.

Des enflures du Boulet ; ſavoir, l'oſſelet du Boulet, les différentes eſpeces de Molettes, & les arrêtes ſeches du Boulet.

Pour l'anatomie de cette partie. Voyez le ch. LV, & pour le lieu la Pl. I.

LE boulet eſt ſujet (outre les groſſeurs que nous allons détailler) à s'enfler encore pour avoir été trop fatigué, & à force de travail, ou par un trop grand repos, ou quand on commence à retirer les Chevaux des pâturages, il enfle pendant quelques jours à l'écurie ; les boulets n'enflent gueres dans toutes ces occaſions, que le bas de la jambe ne s'en reſſente. Je renvoie le lecteur au chapitre des enflures en général, où il verra la façon de traiter les boulets, jambes, jarrets enflés, *&c.* de quelques cauſes que ces enflures proviennent ; il n'eſt queſtion à préſent que de parler de certaines groſſeurs qu'on déſigne par des noms particuliers, & qui affectent plus ou moins cette partie.

L'oſſelet au boulet. L'oſſelet au boulet eſt un petit ſuros qui croît à côté du boulet, preſque toujours en dedans, plus bas, & à côté de l'endroit où vient la molette ; ce mal eſt plus choquant qu'il n'eſt de conſéquence ; car il arrive très-rarement qu'il faſſe boiter le Cheval, auquel cas le feu ſeroit le ſeul remede.

Molettes. Les molettes ſe diviſent en deux eſpeces, ſavoir, molettes ſimples & molettes nerveuſes, auxquelles j'en ajouterai une troiſieme que j'appellerai molettes glaireuſes, parce que la matiere qui les remplit a plus de conſiſtance que celle des autres.

La molette ſimple eſt une tumeur entre cuir & chair, formée par une veſſie dans laquelle eſt enfermée une eau glaireuſe; ce qui fait que cette tumeur, eſt tendre & molle au toucher; elle eſt ſans douleur, & ſituée entre le tendon & l'os à côté du boulet, vers le haut ou au-dedans ou au-dehors.

La molette nerveuſe n'a dautre diſtinction particuliere, que d'être placée ſur le tendon même; elle vient preſque toujours aux jambes de derriere.

La molette glaireuſe eſt une tumeur groſſe comme une demi-noix, qui peut venir en dedans, en dehors, & même audevant du boulet; elle eſt molle, mais la matiere qui la remplit eſt d'un glaireux plus conſiſtant & plus ferme que celle de la molette ſimple.

Toutes ces molettes ſont cauſées par une lymphe épaiſſie & extravaſée; ces maux ſont des certificats de ſervice, & ſignifient que le Cheval commence à avoir la jambe fatiguée pour avoir été trop travailler ou trop couru. Quant aux molettes ſimples, elles ne laiſſent pas quelquefois de faire boiter le Cheval de temps en temps, principalement le Cheval de ſelle, attendu que les Chevaux de tirage n'ont que le poids de leur corps à ſoutenir, & par conſéquent leurs jambes ne ſont pas ſi aiſément foulées; mais la molette nerveuſe groſſit, & s'endurcit en vieilliſſant, fait boiter le Cheval, & ſe rend à la fin incurable. La molette glaireuſe marque une jambe fatiguée, mais il eſt rare qu'elle augmente.

Toutes ces petites groſſeurs paroîtroient de peu de conſéquence; cependant on a l'expérience qu'elles ſont preſque impoſſibles à guérir radicalement; la foibleſſe de la partie où elles ſont ſituées eſt ce qui contribue le plus à les entretenir; car quand elles ſont récentes, c'eſt-à-dire que la jambe n'a pas encore ſouffert beaucoup de fatigue, le repos ſeul peut en venir à bout. Si on les néglige dans ce temps, on pourra les reſſerrer par des réſolutifs forts, comme l'eſprit-de-vin camphré, ou l'onguent de Sacarabéus appliqués pluſieurs fois, mais le dernier remede eſt le feu.

Arrêtes ſeches.

Les arrêtes ſeches ſont des croûtes ou calus aſſez durs & élevés, prenant depuis la naiſſance du boulet en remontant, & gagnant tout le long du tendon de la jambe; elles ont aſſez de reſſemblance à une arrête de poiſſon ou à la queue d'un rat, parce que le poil tombe & laiſſe ces croûtes à découvert:

elles ſont quelquefois élevées de l'épaiſſeur d'un demi-doigt; ce mal arrive rarement aux jambes de devant; il eſt plus choquant que dangereux, & n'arrive gueres qu'aux Chevaux épais & chargés de chair. Le remede à ce mal eſt de couper avec le feu ces duretés qui ne rendent point de matiere, & enſuite de deſſecher la plaie.

CHAPITRE LXVII.

Des enflures du paturon; ſavoir, formes, javarts, eaux, poireaux, crevaſſes, mules traverſieres & crapaudines.

Pour l'anatomie de cette partie. Voyez le ch. LV, & pour le lieu la Pl. I.

LE paturon étant une partie tendineuſe, & ſoutenant, pour ainſi dire, tout le corps & les jambes, eſt ſujet à beaucoup plus de maux que les parties précédentes. Ceux que nous allons détailler ſont des enflures de différentes nature : car les unes ſont dures, les autres en forme de petits abcès; d'autres ſont abreuvées d'une humeur cauſtique, & paroiſſent ſous différens aſpects. Nous allons commencer par la groſſeur qui vient ſur les côtés du paturon en tirant ſur le devant : cette humeur s'appelle des formes.

Forme.

La forme eſt une groſſeur qui croît ſur le côté du boulet ou en dedans ou en dehors, & quelquefois ſur tous les deux côtés : cette tumeur eſt dure, & ne plie point ſous le doigt; les formes occupent les côtés de la réunion du tendon qui paſſe en devant ſous le cartilage de la couronne; elles ne ſont point mobiles ni douloureuſes : elles commencent quelquefois à n'être pas plus groſſes qu'une feve; mais en vieilliſſant elles s'approchent de la couronne, ôtent la nourriture du pied, & deſſechent le ſabot; ce mal eſt héréditaire, mais le plus ſouvent il vient des efforts que font les Chevaux en travaillant, comme auſſi d'avoir eu trop de fatigue étant jeunes, ou d'avoir fait des courſes outrées; la cauſe intérieure de ce mal eſt un épaiſſiſſement, & un amas du ſuc ou lymphe des tendons.

Comme ce mal preſſe les tendons & les ligamens qui ſont ſur le paturon, il fait boiter le Cheval, ôte la nourriture du pied, & deſſeche le ſabot. Le véritable remede à ce mal eſt d'y donner le feu très-fort, c'eſt-à-dire en perçant la peau avec des raies de feu ou avec des boutons. Beaucoup de Maréchaux deſſolent pour ce mal avant de mettre le feu. Si cette opération

eſt inutile, du moins elle ne ſauroit faire d'autre mal que celui d'allonger la cure.

Les javarts ſe diviſent premiérement en trois eſpeces; ſavoir, javart ſimple, javart nerveux & javart encorné; les javarts nerveux ſe ſudiviſent en trois différences, nerveux extérieur, nerveux intérieur & nerveux du boulet. Le javart ſimple eſt une tumeur derriere le paturon; les nerveux ſe nomment ainſi, parce qu'ils croiſſent deſſus ou deſſous les tendons du paturon, & ſur le gros tendon de la jambe; les encornés viennent ſur la couronne au-deſſus du quartier du ſabot. Commençons par le javart ſimple.

Javarts.

Le javart ſimple eſt une tumeur qui croît au paturon, plus particuliérement par derriere; cette tumeur eſt l'avant-coureur d'un petit abcès qui ſe forme en peu de temps; cette groſſeur eſt douloureuſe, & fait ſouvent boiter le Cheval avant que le bourbillon ſoit ſorti: mais dans l'inſtant qu'il eſt dehors, on peut compter le Cheval guéri ſans aucune ſuite fâcheuſe; ce mal eſt aſſez commun aux jeunes Chevaux, & eſt, comme l'on voit, de très-petite conſéquence, de façon qu'un Cheval qui aura eu un javart ſimple, n'en vaudra pas un ſol de moins.

Cet abcès peut venir ou d'un reſte de gourme ou de meurtriſſure & de heurts, ou bien par la négligence d'un palefrenier qui aura laiſſé croupir de la boue dans le paturon de ſon Cheval, laquelle s'échauffant, cautériſera le cuir; & faiſant fermenter la lymphe de cette partie, occaſionnera l'abcès.

Comme il ne s'agit donc que de faire ſortir le bourbillon, ſervez-vous de cataplaſmes ramollitifs, comme la rémolade, le baſilicum, *&c.* Le bourbillon ſorti, deſſéchez la plaie avec alun calciné ou autres deſſicatifs.

Le javart nerveux extérieur eſt une tumeur qui vient ſur un des tendons du paturon qu'il fait enfler, auſſi-bien que la jambe; ces javarts ſont douloureux, & ils font boiter; cependant ils ſont les moins dangereux des trois ſortes de javarts nerveux; il s'agit pour guérir ce javart, d'aider la ſortie du bourbillon par des ramollitifs comme au javart ſimple; mais comme ce mal eſt accompagné de douleur, la ſaignée plus ou moins réitérée avec une diete plus ou moins grande, doit accompagner les remedes extérieurs; quelquefois après que le bourbillon eſt ſorti, il reſtera une filandre qu'il eſt néceſſaire d'emporter avec le feu: c'eſt alors qu'il faudra ſe ſervir du procédé dont je vais

faire mention quand j'aurai parlé des deux eſpeces ſuivantes, puiſque cette opération peut ſervir à toutes les différences des javarts nerveux.

Le javart nerveux intérieur eſt une tumeur qui ſe forme ſous un des tendons du paturon, & qui en eſt couverte ; celui-ci eſt de conſéquence, car il devient extrêmement douloureux, très-difficile à faire venir à ſuppuration, & donne communément la fievre de douleur au Cheval : on ſe ſervira de remedes extérieurs qui puiſſent faire venir en matiere, mais en même temps il faudra traiter le Cheval de la fievre ; ce qui ne contribuera pas peu à hâter la ſuppuration. Le bourbillon ſorti, il reſte une filandre, on l'ôtera avec le feu, obſervant bien exactement ce qui ſera dit à la fin du javart nerveux du boulet dont nous allons parler.

Le javart nerveux du boulet eſt une tumeur ſur le gros tendon de la jambe, ou à côté au-deſſus du boulet, & ſouvent vis-à-vis ſon mouvement. Ce mal arrive aux jambes de derriere ; il eſt ſouvent occaſionné par des coups ſur le tendon, ou bien par les meurtriſſures que ſe fait un Cheval qui ſe coupe ; à cette eſpece de javart, la douleur eſt ſi violente qu'elle fait maigrir le Cheval, & la fievre y ſurvient preſque toujours : enfin, c'eſt un des grands maux qui puiſſent arriver à cette partie : plus le javart occupe le tendon, plus il eſt difficile à guérir : ceux qui ſont vis-à-vis le mouvement du boulet ſont les plus dangereux, & la cure doit en être la même que du javart précédent, tant extérieurement qu'intérieurement, en augmentant les ſaignées & les rafraîchiſſemens, ſuivant la violence & la continuité de la douleur & de la fievre.

J'ai averti que je donnerois, après avoir parlé des trois ſortes de javarts nerveux, la façon dont il faut procéder pour emporter la filandre qui reſte au fond de la plaie quand le bourbillon eſt ſorti : j'ai dit que c'étoit par le moyen du feu ; mais cette opération, quand on eſt obligé de la faire, doit être exécutée avec beaucoup de circonſpection, de peur d'offenſer le tendon ou l'os : l'opération ſe fait de deux façons. La premiere eſt de faire l'opération cruciale, c'eſt-à-dire, de fendre en croix avec un couteau de feu pour brûler la filandre, cependant le mieux eſt d'aller chercher la filandre avec le bouton de feu pour la brûler. La ſeconde façon & la plus ſûre, pour ne pas échauffer le tendon, eſt de fourrer d'abord un tam-

pon d'étoupe à force dans le fond, puis brûler jufqu'à l'étoupe, en changeant de boutons de feu du plus petit au plus grand.

Si la filandre ne veut point fe détacher, mettez deffus un peu de vitriol avec du fucre.

Bien fouvent on réuffit fans feu avec la feule pierre de vitriol mife dans le trou.

Quand vous aurez fait votre opération avec les boutons de feu, vous penferez avec l'huile de gabian & fucre; mais ne vous impatientez pas; car la filandre eft quelquefois long-temps à fortir.

Le javart encorné eft une tumeur qui paroît fur la couronne au-deffus d'un quartier du fabot, prefque toujours en dedans, & très-rarement en dehors, cette tumeur devient plus ou moins groffe, elle fe remplit de matiere & forme abcès; cette matiere corrompt ordinairement le cartilage qui forme la moitié de la couronne FF; de là elle va s'infinuer entre le quartier du fabot & le petit pied, & pénetre quelquefois jufques fous la folle, ce qui fait que ce quartier fe deffeche fouvent: quoique ce javart aboutiffe quelquefois de lui-même, le mal n'eft pas guéri pour cela; puifqu'il refte un fond fous la couronne qui corrompt, comme nous avons dit, les parties qui font au-deffous, c'eft ce qui le rend fi difficile à guérir: car agiffant fur la corne & fur la couronne, fouvent le Cheval eft obligé de faire quartier neuf, & ce nouveau quartier ne vaudra pas grande chofe: on voit bien par ce que nous venons de dire que ce javart doit être très-douloureux, & faire boiter le Cheval; mais il eft plus dangereux au quartier de dedans qu'à celui de dehors: c'eft communément des coups que le Cheval aura reçus dans cet endroit, qui auront donné lieu à ce mal.

Pl. XVII. Fig. C & D.

En travaillant à la partie affligée, il eft néceffaire pour rendre la cure moins difficile, de diminuer le volume du fang, & d'empêcher que des digeftions trop abondantes ne nourriffent la matiere qui eft déja formée: c'eft pourquoi il faudra faigner plufieurs fois, & faire obferver un régime rafraîchiffant, c'eft-à-dire, fon & eau blanche. Venons maintenant à la façon dont il faut traiter le javart même.

Mettez deffus de la Thérébentine froide avec un quart d'huile de laurier pour faire fortir le bourbillon; quelquefois (ce qui eft heureux) un petit morceau du cartilage fe détache à la fortie du bourbillon.

Si, quand le bourbillon eſt ſorti il reſte un fond qui reproduiſe de la matiere, on peut mettre dans le trou une pierre de vitriol, ou enduire un plumaceau ou de la filaſſe avec un peu de ſublimé & un peu de graiſſe mêlés enſemble : vous mettrez par-deſſus un plumaceau ſec, deux jours après appliquez encore de la thérébentine & huile de laurier comme ci-devant, la guériſon pourra ſuivre ce procédé en laiſſant tomber l'eſcarre; plus cette eſcarre ſera longue à tomber, & mieux le mal s'en trouvera.

Si ce que nous venons de dire ne réuſſiſſoit, il faudra ſe réſoudre à couper de la couronne & de la corne en triangle, la pointe en bas, pour donner écoulement à la matiere, ou en diſpoſant le triangle, la pointe en haut, afin de faire l'ouverture plus grande au ſabot ; ſi l'on veut découvrir le fond du mal, on accompagnera cette opération d'une ou deux raies de feu de haut en bas ſur la couronne, principalement du côté de la pince; ſi la matiere avoit coulé entre le ſabot & le petit pied, il faut ouvrir la corne juſqu'où la ſonde vous conduira, en formant un triangle, la pointe en bas, afin que la matiere puiſſe avoir écoulement; alors vous mettrez un plumaceau enduit de ſuppuratif, autant de jours qu'il en faudra pour finir la ſuppuration, c'eſt-à-dire quelquefois pendant un jour, quelquefois pendant deux ou trois; enſuite il ne s'agira plus que de traiter le mal comme une plaie, tant pour les chairs baveuſes, que pour la deſſécher & finir. Voyez le chapitre des Plaies.

Eaux.

Les eaux qu'on appelle auſſi les mauvaiſes eaux, auſſi-bien que les maladies ſuivantes, ſont des maux qui proviennent du vice de la lymphe ; ils ſont cauſés preſque toujours par les embarras des glandes, qui ramenent cette lymphe du pied de derriere; car les eaux ne viennent preſque jamais aux pieds de devant, quand la lymphe a par elle-même une qualité âcre, occaſionnée preſque toujours par les obſtructions du foie, & qu'étant arrêtée au paturon par derriere, il ſe joint extérieurement de la craſſe & de la boue qu'on aura négligé d'ôter, & qui ſera devenue corroſive par ſon ſéjour dans les paturons ; outre qu'elle empêchera cette lymphe de tranſpirer, elle la fera fermenter encore en rongeant la peau; voilà la cauſe, non-ſeulement des eaux, mais encore des poireaux, crevaſſes & mules traverſieres : leur ſeule différence eſt dans les ſignes

ſignes extérieurs qui diſtinguent ces maux à proportion de la malignité de l'humeur.

Les eaux ſe dénotent par une humeur puante & par une eſpece de pus, qui, ſans faire ouverture, ſort au travers des pores du cuir, d'abord à côté du paturon qu'elles gonflent, puis ſi elles s'envieilliſſent, elles monteront au boulet & juſqu'au milieu de la jambe, la faiſant même quelquefois enfler toute entiere; la peau eſt amortie & blanchâtre; & ſi la matiere qui ſort eſt fort corroſive, elle finira par détacher le ſabot d'avec la couronne au talon, ſans danger néanmoins; car le petit pied n'en eſt jamais endommagé: il eſt arrivé cependant que quelques Chevaux ont fini par avoir des fics ou crapaux, ou des javars encornés; ajoutons que lorſque la jambe toute entiere eſt fort enflée & roide, elle fait maigrir le Cheval, l'endroit du mal, c'eſt-à-dire où ſont les eaux, ſe dégarnit entiérement de poil; les Chevaux épais, comme les Chevaux de charrette, les Chevaux d'Hollande & de Flandre qui ſervent au carroſſe, & qui ont beaucoup de poil aux jambes, y ſont les plus ſujets, ſur-tout ceux d'entre eux qui ont les jarrets gras & pleins.

Quand les eaux ſont nouvelles, on en arrête aiſément le cours; mais quand elles ſont vieillies & les jambes fort enflées, la cure en eſt très-difficile.

Poireaux.

Les poireaux ayant une même cauſe que les eaux, arrivent aux paturons & aux boulets, lorſque la lymphe par ſon ſéjour, étant devenue cauſtique, & s'étant par conſéquent empuantie, les eaux qui ſont l'origine des poireaux, uſent & relâchent la peau en l'abreuvant; alors cette peau ſe gonflant, forme ces verues ou eſpeces de champignons qui viennent au paturon, aux boulets, gagnent même inſenſiblement la jambe, & deſcendent juſqu'auprès des fourchettes aux jambes de derriere; ces tumeurs ont été nommés poireaux, parce qu'elles reſſemblent à la tête d'un poireau; ils ont différens degrés de groſſeur & de malignité; les plus gros ne ſont pas les plus dangereux: à meſure qu'ils avancent, ils multiplient quelquefois, le poil tombe tout autour, & les laiſſe à découvert gros comme des noix; & ſouvent quoique coupés, ils reviennent, & ſont pour lors très-difficiles à guérir.

Crevaſſes.

Les crevaſſes ſe reconnoiſſent en ce qu'elles viennent aux plis des paturons, en forme de fentes, dont il découle des

eaux puantes ; il y a quelquefois enflures à la crevaſſe.

Mules traverſieres.

Les mules traverſieres viennent au-deſſus de l'endroit des crevaſſes, c'eſt-à-dire qu'elles entourent le boulet à l'endroit du pli, & ſouvent au-deſſus de ce pli, dans lequel a paru la premiere mule traverſiere, il s'en forme quelques autres; elles ſont toutes douloureuſes, & font boiter le Cheval par la douleur qu'elles lui cauſent, attendu qu'en marchant, il eſt obligé d'étendre & de plier ſucceſſivement cette jointure, quelquefois même le boulet enfle ; c'eſt alors que le mal eſt plus difficile à guérir.

La ſeule différence des crevaſſes aux mules traverſieres, étant toutes deux des fentes abreuvées d'une lymphe puante, eſt que la crevaſſe vient au paturon, dans le milieu par derriere, & que la mule traverſiere vient au pli de la jointure du paturon avec le boulet.

Tous les maux ſuſdits provenans d'une même cauſe, laquelle a été expliquée au commencement de l'article des eaux, ils doivent être traités de la même façon ; il s'agit de ſavoir ſi on voudra les guérir radicalement, ou ne faire que les pallier pendant un tems ; les remedes extérieurs pourront faire ce dernier effet ; mais la cauſe ne ſera pas ôtée, puiſque communément ils reviendront quelque tems après, & prendront plutôt l'Hiver & les tems humides pour reverdir, que l'Eté & les terrains ſecs qui aident même à maintenir ces ſortes de jambes en meilleur état ; au lieu que ſi on traite en même tems le Cheval intérieurement, & qu'on continue quelquefois pendant long-tems à rendre la lymphe plus fluide & moins diſpoſée à s'arrêter, les eaux, poireaux, *&c.* ne reparoîtront plus, joignant à tous ces procédés beaucoup de propreté, ſur-tout dans les villes où la boue croupit, & eſt par conſéquent corroſive ; cette propreté, c'eſt-à-dire, d'avoir grand ſoin de nettoyer les jambes, toutes les fois que les Chevaux rentrent, eſt ſeule capable de faire que tous ces maux ne paroiſſent point ; on peut appeller cette façon d'agir un remede préſervatif ; mais pour qu'il ait de l'efficace, ce n'eſt pas de la façon dont les cochers lavent la jambe de leurs Chevaux, que le mal ſera détourné, puiſque ſe contentant de tremper un balai de jonc dans un ſeau d'eau, & de le paſſer ainſi mouillé ſur les jambes de devant & de derriere de leurs Chevaux, de haut en bas, c'eſt-à-dire du ſens du poil, la boue la plus

Abus des cochers.

intérieure, c'eſt-à-dire, celle qui ſe trouvera dans le pli du boulet & au paturon, ne fera que s'enfoncer plus avant dans le poil, où elle cautériſera petit à petit le cuir, comme nous avons dit ci-devant. Il faut donc uſer d'une autre méthode, qui ne ſera agréée que des gens attentifs à la conſervation de leurs Chevaux, & dont les cochers ne ſeront pas les maîtres; cette méthode eſt d'imbiber une éponge d'eau, & la tenant d'une main au pli du genou pour les jambes de devant, & à la pointe du jarret pour celles de derriere, on la preſſe; & à meſure que l'eau tombe le long de la jambe, on broſſera bien & principalement à rebrouſſe-poil avec une broſſe de la grandeur à peu près d'une broſſe à ſoulier, le paturon, le pli du boulet, le boulet & la jambe, afin d'ôter la craſſe & la boue la plus enfoncée.

Quand les eaux ou quelques-uns des autres maux qui en dépendent, ont une fois paru, il s'agit de les guérir dans ce tems-là, & de plus d'empêcher qu'ils ne reviennent; ce dernier objet ne pourra s'exécuter qu'en faiſant prendre au Cheval des remedes fondans, comme l'acier pris pendant quelque temps; puis quand cette poudre aura mis les humeurs aſſez en fonte pour pouvoir être diſſipées par la tranſpiration, alors les ſudorifiques forts, tels que des décoctions d'eſquine, de ſalſepareille, gayac, ſaſſaffras, buis, termineront la cure.

Breuvage pour les Eaux.

Eau de la forge du Maréchal, de la plus vieille, . 1 pinte.
Poix-réſine miſe en poudre & paſſée au tamis, . 3 onces.
Antimoine cru en poudre, ... 1 once.

Paſſez dans un linge l'eau de forge, laiſſez infuſer, toute la nuit la poix-réſine dedans; le lendemain, mettez l'antimoine, & donnez tout de ſuite le breuvage; on le donne trois jours de ſuite, ou un jour d'intervalle: ſi le flux d'urine ne vient pas aſſez, on peut ajouter encore deux onces de poix-réſine, on recommencera même les breuvages, ſi on voit que l'enflure des jambes n'eſt pas conſidérablement diminuée; on chargera en même tems les jambes d'emplâtres blanches.

Les remedes extérieurs pour les eaux, ſont de nettoyer toujours bien le mal avec du vin chaud, puis appliquez deſſus un cataplaſme avec des feuilles d'hyeble, ou de froter avec du ſavon diſſous dans de l'eau-de-vie; ſi on veut les deſſécher

comme tous les maux ſuivans, ſervez-vous d'alun brûlé, & quand les chairs ſeront bonnes, c'eſt-à-dire, qu'elles ſeront bien grenées, à ceux de ces maux où il y a eu crevaſſe, finiſſez par les baſſiner avec de l'eau ſeconde; ſi les jambes ſont enflées, ayez recours au chapitre des enflures en général.

Les poireaux ſe coupent juſqu'à la racine avec le feu, puis on finit par les deſſécher.

Aux crevaſſes, il faut d'abord couper le poil ſur le mal, puis ſonger à les deſſécher : pour cet effet, comme c'eſt une eſpece d'ulcere, appliquez-y du verd de gris, mêlez enſemble enſuite de la tutie ou onguent pompholix.

Les mules traverſieres doivent ſe deſſécher comme les crevaſſes ; mais la cure en ſera plus longue, à cauſe qu'elle eſt ſituée dans le mouvement de la jointure, qui la fait ouvrir & fermer.

A tous ces maux, pour boulets & jambes gorgées, voyez le chapitre des enflures.

Quelques Maréchaux croient que de déſergoter un Cheval, peut lui faire du bien dans cette occaſion ; mais ils peuvent être aſſurés qu'ils ne lui feront ni bien ni mal, parce que ce qu'on appelle l'ergot d'un Cheval, eſt une eſpece de corne molle qu'on trouve ſous le poil du fanon, c'eſt-à-dire, à l'extrémité du boulet derriere ; ils fendent cet ergot en quatre, je laiſſe à juger l'effet que cela doit faire.

Crapaudines.

Les crapaudines ſe diviſent en deux eſpeces aſſez différentes l'une de l'autre ; la premiere, qui eſt celle dont nous allons parler, eſt une tumeur qui vient un peu au-deſſus de la couronne ; & la ſeconde eſpece ne vient jamais ſeule ; mais elle accompagne quelquefois une eſpece de plaie ou fente qui ſe fait dans le ſabot, qu'on appelle ſeime, & dont nous parlerons dans le Traité des Plaies au chapitre des Seimes, y joignant cette eſpece de crapaudine pour laquelle je renvoie le Lecteur audit Traité.

La crapaudine dont il eſt queſtion, ſe reconnoît par un poireau ou petit ulcere qui vient au-devant des pieds, de la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne au milieu du pied ; cette tumeur vient également aux pieds de devant & à ceux de derriere ; il ſort de cet ulcere une humeur, qui, par ſon âcreté, deſſeche la corne, de façon qu'au-deſſous de la crapaudine, il ſe fait un canal le long de la corne, juſ-

qu'au fer . ce mal eſt plus difforme que dangereux ; ſa cauſe eſt la même que celle des eaux & autres maux dont nous venons de parler ; ainſi il faudra ſonger à la deſſécher comme les maux ſuſdits.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enflures & Meurtriſſures du pied ; ſavoir , le heurt ou étonnement de Sabot , le Fic ou le Crapaud , les Ceriſes , la Solle baveuſe & la Solbature , l'Apoſtume ou Suppuration de la Fourchette , & les Bleymes.

LE pied du cheval eſt formé par une corne dure, qu'on appelle ſabot , qui l'entoure dans ſa hauteur ; cette corne devenant plus tendre aux talons , ſe continue des talons juſqu'au milieu du deſſous du pied , où elle ſe termine en pointe ; cette eſpece de corne s'appelle la fourchette ; tout le reſte du deſſous du pied eſt rempli par une corne également tendre , mais qui n'eſt pas ſi compacte , & qui eſt plus ſpongieuſe ; cette eſpece de corne va s'unir avec la corne du ſabot , tout autour du pied , c'eſt ce qu'on appelle ſolle. Toutes ces différentes eſpeces de cornes ſont inſenſibles par elles-mêmes; mais comme enſuite & plus intérieurement , il ſe trouve des parties vives & capables d'être bleſſées , les heurts , foulures , contuſions , meurtriſſures , ſe font ſentir par contre-coups des parties inſenſibles aux ſenſibles ; c'eſt des maux qui en proviennent que nous allons parler *. Nous commencerons par l'étonnement du ſabot : par ce terme nous n'entendons point la maladie décrite dans le Parfait Maréchal ſous ce titre, attendu que nous trouvons un véritable étonnement de ſabot , & que le Parfait Maréchal appelle improprement étonnement de ſabot , le relâchement de l'os du petit pied & des croiſſans qui en proviennent , le ſabot n'y ayant nulle part. Commençons.

* Si le Lecteur veut connoître pour ſe mettre plus au fait, la ſtructure du pied, je le renvoie à ſon Anatomie, qui eſt au premier chapitre du Traité du Maréchal Ferrant.

L'étonnement du ſabot n'eſt autre choſe qu'une meurtriſſure, que la corne du ſabot aura faite ſur la chair , qui eſt entre lui & le petit pied , par le moyen deſquels heurts violens le Cheval ayant frappé ſon ſabot avec force contre une pierre, ou quelqu'autre matiere dure, les vaiſſeaux du ſang qui cou-

Etonnement de ſabot

lent dans cette chair, auront été rompus & les liqueurs épanchées auront cauſé inflammation, ce qui ſe connoît par la chaleur & la douleur que le Cheval ſent au pied, qui le font boiter; enſuite le pied ſe rapetiſſe, parce que la chaleur le fait deſſécher, & ſouvent il paroît une groſſeur comme ſi c'étoit une forme au-deſſus de la couronne; cette groſſeur eſt même très-difficile à guérir, & on n'en viendra à bout qu'avec des raies de feu, car les réſolutifs ſont trop foibles dans cette occaſion.

A l'égard du pied, d'abord que vous vous appercevrez de l'étonnement de ſabot, parez bien le pied, enſuite décernez la pince, comme ſi vous vouliez deſſoller le Cheval, afin qu'il reſte aſſez peu de corne dans cet endroit pour que la vertu des médicamens puiſſe y pénétrer; alors mettez deſſus un plumaceau enduit d'eſſence de thérébentine, une emmiellure ou d'autres émolliens & réſolutifs ſur toute la ſolle & autour du ſabot: ſi le mal ne cede point à ce remede, il faudra deſſoller & continuer le même procédé.

Fic, ou crapaud.

Le fic ou crapaud eſt un mal du bas des talons, ou de la fourchette; on le reconnoît par une excroiſſance de chair ſpongieuſe & fibreuſe, ayant quelquefois la forme d'un poireau, d'une très-mauvaiſe odeur; cette groſſeur vient preſque toujours aux pieds de derriere, au haut de la fourchette vers les talons ou à côté; cette tumeur dénote preſque toujours une mauvaiſe diſpoſition de l'intérieur, c'eſt-à-dire, embarras ou obſtruction, provenant de quelque reſte de maladie, ou du tempérament vicié ou flegmatique du Cheval; c'eſt ce qui fait que les fics viennent preſque toujours dans les pieds qui ſont fort élevés & creux, & qui ont le talon large, & preſque jamais aux pieds foibles, minces & plats; auſſi les gros Chevaux chargés d'humeurs y ſont-ils plus ſujets que les autres.

Ce mal d'abord n'eſt pas douloureux, & ne fait pas boiter le Cheval; mais ſi on le laiſſe vieillir, ou qu'on le panſe mal, il coulera juſqu'aux talons, à la ſolle, aux quartiers ou à la pince; & gagnant le tendon ou le petit pied, il deviendra très-dangereux & douloureux; alors il pourra paſſer juſques ſous le quartier, ſouffler au poil, & paroître à la couronne; enfin, il pourrira tout le pied, & rendra le Cheval inutile. Vous ſaurez de plus que (ſuivant la diſpoſition intérieure) de

deux fics que vous panferez à deux différens Chevaux, vous en guérirez un aifément, & la cure de l'autre fera extrêmement longue & difficile, vous n'en viendrez peut-être jamais à bout, à moins que vous ne travailliez à l'intérieur, en même tems que vous appliquerez des remedes fur la partie offenfée.

Lorfqu'un Cheval a fupporté long-tems un fic, le pied lui élargit fenfiblement plus que les autres.

Quand vous voulez traiter un fic, commencez donc par rafraîchir le Cheval avec la faignée, des lavemens, l'acier, le foie d'antimoine, lui donner des breuvages avec aloës & miel, *&c.* le tout pour empêcher que la fluxion ne fe continue fur le mal; en même tems vous couperez tout le fic, prenant bien garde de n'y laiffer aucunes racines qu'on diftingue au fond du mal en forme de petits filamens blancs, & pour premier appareil, vous mettrez fur l'endroit coupé de la thérébentine mêlée avec un quart d'huile de laurier, le tout chaud, pour arrêter le fang: quatre jours après, mettez du baume verd ou de l'égyptiac, & de l'eau-de-vie, ou eau d'alibour; enfin, le plus grand remede des fics eft de couper toujours jufqu'au-delà de la racine, & de compreffer enfuite très-uniment, de peur que dans l'endroit qu'on ne prefferoit pas, la chair abreuvée de l'humeur du fic, ne vînt à bourfouffler, & à en reproduire un autre qu'il faudroit toujours couper.

On peut, au lieu de couper avec le biftouri, fe fervir de couteau de feu; mais il y a un inconvénient, qui eft que fi le fic repouffoit plufieurs fois, on ne pourroit recommencer à couper avec le feu qu'en defféchant trop la corne voifine.

Cerifes.

Les cerifes font un mal de la fourchette; elles fe dénotent par des tumeurs ou bouillons de chair vive, reffemblant à de petits fics; ces cerifes viennent à côté de la fourchette, rarement aux pieds de devant, prefque toujours aux pieds de derriere, où on en voit auffi quelquefois au bout de la fourchette; leur groffeur eft celle d'une noix & quelquefois plus; de ces cerifes, il y en a de très-douloureufes, fur-tout aux pieds de derriere; celles-là font boiter le Cheval tout bas; ce mal provient de la lymphe nourriciere de la fourchette, qui, s'arrêtant par obftructions & s'épaiffiffant, bourfouffle la chair après l'avoir ufée. La différence qu'il y a entre les cerifes & les

fics, eſt la malignité de l'humeur plus grande aux fics qu'à ce mal ; il eſt même aſſez aiſé communément de guérir cette tumeur ; cependant ſi on négligeoit d'y donner ordre, elle pourroit dégénérer en fics ; c'eſt pourquoi il faut couper la cerife avec le feu, enſuite l'eſcarre tombé, vous deſſécherez la plaie ; quelquefois on les extirpe avec un peu de vitriol en poudre ou de ſublimé, qu'on continue à mettre juſqu'à ce que la place ſoit unie ; puis on finit par mettre deſſus de l'égyptiac ; il ne feroit pas mal à propos auſſi de travailler à l'intérieur, puiſque la lymphe épaiſſie, marque une mauvaiſe diſpoſition ; ainſi pour rendre cette lymphe fluide, il feroit bon de ſaigner & de faire obſerver la diete pendant quelque tems.

Bouton ſous la ſolle.

Il vient ſous la ſolle du Cheval quelquefois une eſpece de cerife ou bouillon de chair accidentelle, lorſqu'ayant deſſollé un Cheval pour quelque mal de pied, le Maréchal n'a pas également compreſſé par-tout : l'endroit qui ne l'aura pas été bourſoufflera, la ſolle ne laiſſera pas de revenir pardeſſus ; mais quand on croira le Cheval en état de marcher, cette groſſeur qui ſe trouvera ſous la ſolle le fera boiter ; il n'y a d'autre remede à cela que de deſſoller une ſeconde fois, couper la cerife, mieux compreſſer & laiſſer revenir la ſolle.

Suppuration de la fourchette.

Il arrive quelquefois que la fente de la fourchette, ou bien les deux côtés, ſuintent une eſpece de pus, mêlé d'eau rouſſe ; ce qui rend la partie aſſez douloureuſe pour que le Cheval en boite tout bas ; cette humeur eſt la même qui produit les eaux & les fics : ce mal n'eſt pas dangereux quand on en a ſoin ; mais s'il étoit négligé, il pourroit produire un fic, & même il en eſt ſouvent l'avant-coureur : on diſſipera cette mauvaiſe humeur en faiſant entrer dans ces fentes des plumaceaux enduits de raſe chaud ; ſi cela ne ſuffit point, il faudroit ſe ſervir de deſſicatifs. A l'égard de la cure intérieure, voyez le chapitre des eaux.

Solle baveuſe.

La ſolle devient quelquefois abreuvée d'humidité ; alors elle s'enfle, devient molle comme une éponge, & baveuſe ; il s'agit de raffermir cette ſolle : pour cet effet, il faut la baſſiner ſouvent avec de l'eau-de-vie camphrée, ou de l'eau d'alibour, appellée auſſi eau de merveille.

Solbature.

La ſolbature eſt une foulure & meurtriſſure à la ſolle ; vous connoîtrez la ſolbature en ce que vous trouverez la ſolle chaude

chaude & noire, ſeche & douloureuſe, ſi vous la tâtez quand vous verrez votre Cheval boiteux, & que vous chercherez la cauſe de cet accident; il y a des ſolbatures qui cauſent tant de mal au cheval, qu'il néglige ſouvent ſa nourriture & reſte couché, de peur d'appuyer ſur ſa ſolle. Ce mal peut avoir pluſieurs cauſes, comme d'avoir marché pendant le grand chaud dans les pays ſablonneux, ce qui deſſeche tellement la ſolle, qu'elle meurtrit enſuite la chair du petit pied : pareille choſe arrivera pour avoir long-tems cheminé déferré ſur un terrain dur ; ſi le fer a porté quelque tems ſur la ſolle, il la meurtrira : on connoît cette cauſe, ſi, après avoir déferré un Cheval, en examinant le fer du côté du dedans, on voit quelque endroit plus liſſé & plus clair ſur le fer, cet endroit eſt celui qui portoit ſur la ſolle.

Quand la ſolbature provient du fer qui a porté, parez le pied juſqu'au vif, puis mettez ſur la ſolle de l'eſſence de thérébentine avec du tarc : ſi la ſolbature eſt légere, & qu'elle ne vienne que d'une ſolle qui ſe ſeche, pour la ramollir, toutes les graiſſes & huiles ſont bonnes; ſi la ſolbature fait de grandes douleurs au Cheval, & que la ſolle ſoit extrêmement ſéchée & meurtrie, le meilleur remede, eſt de ſaigner une fois pour diminuer la douleur, puis deſſoller.

On connoît de trois eſpeces de bleymes; ſavoir, bleymes ſeches, bleymes encornées, qui ne ſont ſouvent qu'une ſuite des bleymes ſeches, & bleymes foulées. **Bleymes.**

Les bleymes en général ſe reconnoiſſent par une petite rougeur, comme du ſang extravaſé, qui ſe trouve entre la ſolle & le petit pied : on ne les diſtingue que lorſque l'on blanchit le pied en le parant : cette rougeur n'eſt autre choſe qu'un ſang, qui n'ayant pas eu ſon libre cours, s'eſt arrêté & extravaſé.

Les bleymes ſeches ſont nommées ainſi, à raiſon de leur cauſe, laquelle eſt intérieure, provenant de grande ſéchereſſe de pied : les pieds cerclés & les talons encaſtelés ſont très-ſujets à cette eſpece de bleyme, dont les Chevaux de manege ſont très-communément incommodés, parce qu'ils ne travaillent jamais que ſur la pouſſiere du crotin ſec, & qu'ils n'ont par conſéquent jamais la ſolle humectée : cette ſorte de bleyme vient plutôt au quartier de dedans qu'à l'autre, parce que ce quartier étant naturellement plus foible, & plus ſujet à ſe ferrer, ce mal fait extrêmement boiter le Cheval, & s'il eſt négli-

gé, il dégénérera communément en bleyme encornée.

On préviendra ce mal, en tenant les pieds bien nets, en les graiſſant d'onguent de pied, & en leur mettant ſous les pieds de devant de la fiente mouillée.

La ferrure, en remédiant aux talons & aux quartiers de devant ſerrés, s'oppoſera par ce moyen à la naiſſance de ces bleymes.

A l'égard des Chevaux de manege, il faut avoir la précaution de leur faire nettoyer le deſſous des pieds, avec le cure-pied, toutes les fois qu'ils ſeront de retour du manege.

Pour guérir ce mal, il faut percer la bleyme juſqu'à la matiere, qui eſt preſque toujours noire; enſuite panſez avec l'eſprit de thérébentine, & la poudre d'euphorbe & de la thérébentine à la couronne: s'il ſurvient des filandres, voyez le chapitre des Plaies, où il en eſt parlé.

Comme ce mal eſt douloureux, & demande du repos, il ſera bon de ſaigner & diminuer l'ordinaire du Cheval.

La bleyme encornée, eſt communément, comme j'ai dit ci-deſſus, une ſuite de la bleyme ſeche, négligée & vieillie; car alors la matiere n'ayant point d'iſſue, cheminera ſous le quartier, & enfin paroîtra à la couronne; alors ce mal eſt infiniment dangereux, & plus même que le javart encorné; ſouvent même il oblige le Cheval à faire quartier neuf.

Il eſt abſolument néceſſaire dans cette occaſion de traiter le Cheval intérieurement avec ſaignées, dietes & lavemens: du reſte, ſuivez le procédé du javart encorné, chapitre LXVII.

Les bleymes foulées ont une cauſe extérieure, car elles proviennent de ce qu'il ſe ſera enfermé de petites pierres ou du gravier entre le fer & la ſolle, ou bien que le fer aura porté ſur la ſolle qu'il aura foulée & meurtrie en quelque endroit: les pieds plats ſont ſujets à ces ſortes de bleymes, car le gravier ou le ſable s'enferment facilement à ces pieds entre le fer & la ſolle.

Cette eſpece de bleyme eſt aiſée à guérir au commencement, & n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'on ne la laiſſe vieillir: car alors elle ne laiſſeroit pas d'avoir des ſuites fâcheuſes.

On découvrira la bleyme juſqu'au vif; on tiendra la ſolle & le ſabot gras avec du cambouis du côté de la bleyme; & en remettant le fer, on aura attention qu'il ne porte point depuis le premier trou.

CHAPITRE LXIX.

Des tumeurs froides ; ſavoir, Loupes, Verrues & Poireaux.

LEs tumeurs froides ou écrouelleuſes ſont de pluſieurs eſpeces : ſi elles ſont molles, ce ſont des loupes : ſi elles ſont dures, ce ſont des glandes écrouelleuſes ; les poireaux & les verrues ſont de petites tumeurs de ce genre ; les loupes ſont un amas de matieres enfermées dans un kiſte ou enveloppe particuliere : cette enveloppe eſt comme une peau déliée ; la matiere qu'elle enferme peut avoir trois conſiſtances différentes, ou elle reſſemble à du miel, ou à du blanc d'œuf, ou à du ſuif : cet accident & tumeur eſt une ſuite de la crevaſſe des vaiſſeaux lymphatiques, laquelle eſt occaſionnée par des engorgemens & obſtructions de la lymphe dans ſes propres vaiſſeaux, laquelle venant à ſe dégorger, forme la loupe & les autres eſpeces de tumeurs ci-deſſus : ainſi toutes ces groſſeurs proviennent du vice de la lymphe, qui étant extravaſée, ſe durcit ou prend quelque autre conſiſtance ſuivant ſa qualité ; & comme la lymphe n'eſt point une humeur fermentative, elle ne s'enflamme point : ainſi, toutes ces tumeurs ſont indolentes, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont point douloureuſes à l'animal. Les veſſigons, les capelets & les molettes ſont des eſpeces de loupes, c'eſt-à-dire, des humeurs renfermées dans une peau particuliere ; il y a même des perſonnes qui enlevent les veſſigons & les molettes en fendant la peau, & en coupant enſuite la bouteille pour l'ôter de ſa place ; mais ces maux reviennent communément quelque tems après : ainſi je crois qu'il vaut mieux ſe ſervir du procédé détaillé dans les chapitres qui traitent de ces maux.

Quand les loupes ſont petites, il faut ouvrir la peau, & les emporter avec le biſtouri ; quand elles ſont trop groſſes pour faire cette opération, il faut les percer avec la lancette à inciſion, ou avec le trocar, pour dégorger la matiere ; & lorſque la peau eſt flétrie, il faut emporter le kiſte qui reſte avec les trochiſques de ſublimé corroſif, & faire bien long-tems ſupurer avec le baſilicum : ou bien percez la loupe avec un bouton de feu, de façon que vous y faſſiez une grande ouverture ; la matiere écoulée, vous ſeringuerez dans l'ouverture du baſilicum fondu : enſuite vous mettrez une tente dans le

trou, ensuite une enveloppe que vous imbiberez de vin aromatique, ou d'altéa.

Comme les poireaux & les verrues qui viennent sur le corps sont tout à fait extérieurs, & ont souvent leur racine plus étroite que le corps de la tumeur, tels que sont les fics dont nous avons parlé au chapitre LX, il est aisé de les extirper avec de la soie cramoisi, qu'on serre tous les jours un peu, jusqu'à ce qu'elle ait coupé cette racine : si on ne peut lier la verrue ou le poireau, on n'a qu'à les couper avec le fer ou le feu.

CHAPITRE LXX.

DES MALADIES D'EFFORTS.

De l'écart ou effort à l'épaule, & de l'entr'ouverture.

POUR comprendre ce mal, il faut d'abord savoir que l'épaule du Cheval, comme celle des autres animaux à quatre pieds, n'est attachée au corps par aucun os, mais seulement appliquée sur les côtes, & retenue en sa juste situation par plusieurs muscles dont les principaux sont pour le haut de l'épaule, le rhomboïde R, Fig. C, & pour le bas le pectoral *c*, Fig. D.

Pl. XXVIII.

Le muscle pectoral la joint au poitrail : lors donc qu'un Cheval, en cheminant glissera de côté, ou que par quelque autre accident sa jambe de devant se sera écartée du corps plus qu'à l'ordinaire, il arrivera que principalement le muscle pectoral qui est le plus près du bras en dedans, souffrira une extension plus ou moins violente, & causera par conséquent un mal plus ou moins considérable à l'épaule du Cheval ; quand l'effort n'a été que médiocre, il s'appelle simplement écart ou effort d'épaule ; & lorsque l'effort sera assez violent pour avoir disjoint l'épaule plus considérablement, on appelle cet accident entr'ouverture.

Entr'ouverture.

L'effort d'épaule est assez difficile à connoître quand on n'a pas été témoin de l'accident, sur-tout quand il n'a pas été considérable, attendu que souvent l'on voit boiter un Cheval également d'un mal de pied comme d'un mal d'épaule : mais si, après avoir examiné le pied on n'y découvre rien, voici les signes par lesquels on pourra connoître si le mal est à l'épaule.

Premiérement, on commencera par viſiter l'épaule en la maniant fort, ou en faiſant aller le bras en avant & en arriere, pour voir s'il n'en feint pas. Si cette épreuve ne vous indique rien, on ſe ſert de pluſieurs autres façons d'agir : on fait marcher le Cheval pour voir s'il ne fauche pas en cheminant, c'eſt-à-dire, que l'épaule qui aura ſouffert l'écart, obligera la jambe à s'écarter du corps en faiſant un demi-cercle à chaque pas que le Cheval fera : on le fait auſſi trotter en rond ou tourner court; le tout pour connoître ſi l'épaule qu'on ſoupçonne a le mouvement de l'autre, c'eſt-à-dire, s'il portera ſa jambe auſſi en avant d'un côté que de l'autre : car la jambe de l'épaule malade reſtera en arriere, & n'avancera pas également comme la jambe de l'épaule ſaine; ſi on ne découvre rien par toutes ces épreuves, la façon la plus ſûre pour s'éclaircir eſt de faire marcher le Cheval pendant un eſpace de tems : s'il boite d'abord, & qu'après quelques momens, quand il ſera un peu échauffé à marcher, il vienne à moins boiter, il eſt ſûr que ſon mal eſt dans l'épaule, au contraire des maux de pied : car un Cheval qui a mal au pied, boite davantage à meſure qu'il s'échauffe.

Ce mal étant cauſé, premiérement, comme nous avons dit, par l'extenſion d'un ou de pluſieurs muſcles, l'accident qui a cauſé cette extenſion, a relâché ou rompu les vaiſſeaux lymphatiques deſdites parties, la lymphe ſortie de ſes vaiſſeaux ſe change en glaires qui embarraſſent le mouvement de l'épaule, attendu qu'elles ſéjournent entre l'épaule & les côtes : d'ailleurs les fibres nerveuſes ayant ſouffert dans l'effort, occaſionnent la douleur.

Il ne s'agit donc à ces maux que de réſoudre & diſſiper ces glaires lymphatiques, & qui empêchent les muſcles de reprendre leur reſſort naturel : c'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval a pris un écart, il faut tant pour diminuer la douleur que pour empêcher l'amas des glaires; il faut, dis-je, commencer par la ſaignée plus ou moins réitérée, & précipitamment, ſuivant la conſéquence du mal : alors vous vous ſervirez (pour appliquer ſur la partie, mais principalement ſous l'aiſſelle, où le muſcle pectoral ſe joint au bas de l'épaule), des réſolutifs; mais il faut éviter les graiſſes & tous émolliens à ces parties, puiſque ces médicamens ne font que relâcher & boucher les pores, au lieu qu'il faut raffermir & faire tranſpirer les ſucs épanchés.

Il y a des Maréchaux qui, dans ces occaſions, font nager les Chevaux à ſec ; ils ne pourroient pas mieux faire s'ils avoient envie d'eſtropier tout à fait le Cheval : ce qu'ils appellent nager à ſec, eſt d'attacher la jambe ſaine, en faiſant joindre le pied au coude, au moyen d'une longe qu'ils paſſent pardeſſus le garot, & dans cet état ils contraignent le Cheval à marcher à trois jambes, & par conſéquent à faire de nouveaux efforts ſur la jambe malade ; ils diſent que par ce moyen il s'échauffe l'épaule, & qu'ainſi les remedes pénétreront plus aiſément, les pores étant plus ouverts ; mais il eſt aiſé de voir que cet expédient ne fait qu'irriter la partie, augmenter la douleur, & rendre par conſéquent le mal plus conſidérable qu'il n'étoit : on voit bien que cet abus n'eſt pas d'une petite conſéquence ; à la place d'une opération ſi douloureuſe, on peut, ſi l'on veut, un peu promener le Cheval avant la premiere application des drogues : on a auſſi coutume de mettre un fer à patin, Pl. XIX. S, & des entraves à un Cheval qui a un effort d'épaule. Les entravers, afin qu'il ne puiſſe s'écarter dans l'écurie, ce qui eſt très-bien ; & le patin à la jambe qui n'eſt point malade, afin qu'il s'appuie ſur la jambe malade : ce que je trouve hors de raiſon, puiſque cet expédient fatigue encore la partie affligée, & doit y faire plus de mal que de bien.

Il faut du repos à un Cheval qui a un effort d'épaule, & du ſéjour pour le rétablir.

On peut, quand l'effort n'eſt pas grand, & qu'il ne fait pas froid, mener le Cheval nager dans l'eau un quart-d'heure le matin & autant le ſoir, & au retour, frotter l'épaule avec de l'eſprit de vin & du ſavon d'Eſpagne.

Les réſolutifs qu'on emploiera ſont, l'eſſence de thérébentine, la thérébentine avec la poix-réſine, les eſſences qu'on appelle huile d'aſpic, de pétrole, avec l'eſprit de thérébentine, *&c.*

Pour un violent effort d'épaule qu'on appelle entr'ouverture, ou pour un effort envieilli, on fait pluſieurs opérations, ſavoir, une qui s'appelle mettre des plumes, d'autres qu'on appelle ſeton & ortie, enfin le feu. Voyez ces opérations au Traité des Opérations.

Si un Cheval en valoit la peine, rien ne feroit meilleur que la douche avec les eaux minérales chaudes.

CHAPITRE LXXI.

Des épaules desséchées, & celles qui restent foibles.

QUelquefois quand un effort ou quelque mal considérable à un pied a été fort long à guérir, l'épaule qui n'aura point eu de mouvement pendant la cure se sera tellement affoiblie, qu'elle aura perdu sa nourriture, quelquefois elle ne reste que foible : de ces deux cas il y en a un qui peut se guérir, & l'autre est incurable. Si l'épaule n'a que de la foiblesse, & qu'elle ne soit pas totalement desséchée, on peut la ranimer en faisant faire au Cheval un exercice qu'on augmentera tous les jours, y ajoutant des résolutifs & des adoucissans, comme des graisses; savoir, de l'eau-de-vie, du saindoux, de la graisse de Mulet ou de Cheval, & du beurre. Les quatre onguens; savoir, althéa, populeum, onguent rosat & miel commun partie égale, *&c.* Si l'épaule est tout à fait desséchée, le mal est incurable.

CHAPITRE LXXII.

Des efforts de reins.

LEs Chevaux vigoureux ou ceux qui sont chargés trop pesamment, sont sujets à se donner des efforts de reins, soit qu'ils veuillent se retirer de quelque mauvais pas, soit en se relevant après une chûte ; il peut arriver aussi qu'un Cheval se peut donner un tour de reins dans l'écurie. Si, dans le moment qu'il se leve, il vient à glisser dans sa place ; alors, voulant s'empêcher de retomber, il emploiera la force de ses reins, ce qui occasionnera une extension considérable des tendons qui attachent chaque vertebre l'une à l'autre.

Dans toutes les occasions ci-dessus, plus le Cheval aura employé de force, & plus l'extension sera violente : ainsi cet accident a plusieurs dégrés de danger, & un effort de reins peut être plus ou moins considérable.

Quand l'effort n'est pas grand, on le connoît en ce que le Cheval a de la peine à reculer, & qu'en trottant sa croupe chancelle ; & si l'effort est plus considérable, ces signes aug-

mentent au point qu'un Cheval ne ſauroit plus avancer ni reculer qu'il ne ſoit prêt à tomber, ne pouvant empêcher ſa croupe de balancer ſi conſidérablement, que pour peu qu'on veuille forcer le Cheval à avancer, ſa croupe tomberoit la premiere, & l'entraîneroit à terre. Un accident très-conſidérable qui peut accompagner l'effort de reins violent, & qui eſt incurable, c'eſt la rupture de quelques veines qui ſe feront rompues dans le corps au moment de l'effort : alors le ſang s'épanchera dans quelque partie du bas-ventre, & s'y corrompant, formera un abcès intérieur, ce qu'on reconnoîtra par la ſuite, ſi on voit que, malgré les remedes, la fievre devienne fort conſidérable : ſi cet accident n'eſt pas arrivé, le Cheval peut guérir d'un effort de reins.

Quand le tour de reins eſt peu conſidérable, il eſt bon (dans le moment que l'accident vient de lui arriver) de ſe ſervir de reſtreinctifs, qui, en reſſerrant ſur le champ la partie, empêcheront les liqueurs de s'extravaſer : ainſi, on fera nager ſur le champ le Cheval dans l'eau froide, *&c.* Ces remedes ne ſont bons que ſur le champ ; mais un quart-d'heure après ils ſeront inutiles, parce qu'alors l'épanchement ſera fait : c'eſt pourquoi il ſera néceſſaire d'uſer des réſolutifs, & d'employer la ſaignée plus ou moins réitérée, ſelon que l'effort ſera conſidérable : on donnera auſſi au Cheval des lavemens anodins avec lait ou bouillon de tripes, y joignant mauve, violette, ſemence de lin, camomille, mélilot, huile roſat, jaunes d'œufs, thérébentine ; & quand l'effort eſt grand, un breuvage avec ſel policreſte 1 once, grains de génievre 1 litron dans une pinte de vin rouge tous les jours pendant huit jours.

Il faut qu'un Cheval qui a eu un effort de reins un peu conſidérable, ſoit quarante jours ſans ſe coucher : c'eſt pourquoi il faudra le ſuſpendre du devant, le frotter pendant trois jours avec de l'eſſence de thérébentine, enſuite on lui chargera les reins avec une charge, ou le ciroëne ſuivant.

Ciroëne.

Poix blanche, poix noire, cire neuve & thérébentine, partie égale.

Au bout de quinze jours, on ſe ſervira de bains d'herbes aromatiques.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXIII.

Effort appellé Avant-cœur , & effort dans l'aîne.

COmme nous croyons que la maladie nommée par les Maréchaux , avant-cœur , eſt un effort du muſcle pectoral , & que l'effort dans l'aîne eſt une extenſion des muſcles de cette partie , nous mettons ces deux mots au rang des efforts; mais comme ces ſortes d'efforts ſont extrêmement dangereux , cauſent une fievre conſidérable au Cheval , & le mettent en fort peu de tems au riſque de ſa vie , nous les avons détaillés dans l'article des maladies aiguës , chap. xvi , & nous n'en parlons ici que pour y renvoyer le lecteur.

CHAPITRE LXXIV.

Des efforts à la hanche , & du Cheval épointé.

CE que les Maréchaux appellent la hanche du Cheval, eſt compoſé de trois os , ou du moins de trois bouts d'os apparens ; le plus haut eſt à la naiſſance de la croupe de chaque côté en haut *a* ; quand cet os eſt trop élevé , on dit que le Cheval eſt cornu. Le ſecond bout d'os, en y touchant, ſe trouve proche le haut de la queue, à côté de l'anus de chaque côté *bb*. Le troiſieme eſt un os qu'on ſent un peu plus bas que le précédent , & plus en côté, formant le haut de la cuiſſe *cc*. Les Maréchaux appellent cet os la noix.

Pl. XXVII.

Ces trois bouts d'os ſont ſujets à des accidens que nous allons détailler : premiérement, l'os du haut de la hanche, qui eſt le premier dont nous avons parlé , paroît quelquefois viſiblement plus bas que celui de l'autre côté , ſoit par heurts ou coups , ſoit par contuſion , qui en auront émouſſé l'extrêmité apparente aux jeunes Chevaux , parce que dans la jeuneſſe l'extrêmité de cet os n'a pas encore acquis une dureté capable de réſiſter à ces accidens. Cette hanche baſſe eſt plus déſagréable à la vue que dangereuſe , parce qu'elle fait rarement boiter le Cheval : mais elle eſt choquante , parce qu'elle fait paroître la croupe du Cheval plus baſſe d'un côté que de l'autre , quand on le regarde par derriere : on appelle un Cheval en cet état éhanché ou épointé.

Epointé.

Pl. XXIII. Fig. B.

Il n'y a point de remede pour faire remonter l'os dans la place où il étoit précédemment : mais si le Cheval en boitoit par hazard, ce qui arrive quelquefois, il faudroit réchauffer la partie avec les huiles chaudes, des charges ou des ciroënes.

Effort à la noix.

La noix, qui est cet os du haut de la cuisse, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, peut aussi avoir souffert effort, c'est-à-dire, peut être un relâchement du ligament qui le joint à l'os de la hanche *d*; car cet os du haut de la cuisse a une tête ronde *e* qui s'emboîte dans un creux fait exprès, ayant la figure d'une calotte, au fond de laquelle un ligament fort & court, provenant du milieu de la tête ronde, l'attache. Je dis qu'il faut que dans cette espece d'effort, ce ligament soit trop étendu & relâché : car s'il étoit tout à fait rompu dans le tems de l'effort, & que l'os du haut de la cuisse fût sorti de sa boîte, au lieu que cet effort est ordinairement très-peu dangereux, il deviendroit incurable à cause de l'impossibilité qu'il y auroit de le faire rentrer dans sa place.

Pl. XXVII. Fig. A.

On découvre cette espece d'effort, lorsque l'on voit que le Cheval tourne la croupe en trottant, baisse la hanche, & est boiteux; ce qui montre que les muscles qui vont à cette partie sont relâchés aussi-bien que le ligament; ce qui fait qu'à la fin la hanche descendroit visiblement plus bas que l'autre; c'est pourquoi il faut, aussi-tôt qu'on s'apperçoit de l'effort, commencer par saigner le Cheval une ou deux fois du cou, pour faire diversion aux humeurs qui pourroient tomber sur la partie : s'il est fort boiteux, il faudra qu'il soit neuf jours sans se coucher, pendant lequel tems vous emploierez des résolutifs sur la partie, comme mêler son sang avec moitié essence de thérébentine, eau-de-vie & moitié essence de thérébentine plusieurs jours, ou bien y mettre des charges. Si tout cela ne réussit pas, il faudra finir par le feu en faisant une roue de pointe de feu autour de cette pointe : on peut aussi y faire une ortie.

L'effort le plus considérable & le plus dangereux, est celui qui se fait à cet os de la croupe qui est auprès du tronçon de la queue de chaque côté; cet os étant contigu à celui du haut de la hanche, ou plutôt ces deux os n'en faisant qu'un de chaque côté, dont un bout paroît au haut de la hanche, & l'autre près du tronçon de la queue; d'ailleurs ce grand os étant adhérent aux vertebres des reins, le bout du côté de la queue ne sauroit se démettre, puisque dans cet endroit il n'y a point de jointure

d'un os à un autre; il faut donc que l'effort à cette partie ne ſoit autre choſe qu'un relâchement des tendons des muſcles qui y aboutiſſent, cauſé comme aux autres efforts par quelque coup ou par quelque chûte, qui même aura pu faire contuſion, & enfoncer ce bout d'os : car on voit ordinairement après l'effort que la place où eſt l'os paroît plus creuſe qu'à l'ordinaire; & ſi l'effort eſt violent, la partie enflera, le Cheval boitera extrêmement, & paroîtra ne pouvoir ſe ſoutenir ſur la partie, quelquefois même l'enflure deſcend ſur le jarret & ſur la jambe.

Il faudra plus ſaigner à cet effort qu'aux autres, & plus ou moins à proportion de la force du mal; vous vous ſervirez, comme à l'effort précédent, des réſolutifs & charges ſur la partie, comme auſſi ſur le jarret & ſur les jambes s'ils ſont enflés.

Quelques Maréchaux font à ce mal une opération qui fait voir qu'ils croient que cet os peut ſe démettre; ils appellent cette opération faire tirer l'épine. Mais puiſque nous avons dit que cet accident ne pouvoit arriver, nous regardons cette opération comme inutile, & même plus nuiſible que profitable, puiſqu'elle cauſe un extenſion qui ne peut faire que de la douleur; cette opération ne pourroit être bonne qu'au cas que la rotule, qui forme la cuiſſe du Cheval près du ventre, fût ſortie de ſa place; mais on n'a point d'exemple de ce mal.

Si les réſolutifs qu'on a employés pour cet effort n'ont pas réuſſi, le dernier remede eſt une roue de pointe de feu autour de la partie, en perçant le cuir comme à l'effort précédent.

CHAPITRE LXXV.

De la ſortie du fondement, & des Fiſtules.

QUoique les fiſtules ne proviennent pas d'effort, nous ne laiſſons pas d'en parler dans ce chapitre, parce que c'eſt un mal qui vient plus communément au fondement dont nous allons parler qu'ailleurs.

Quelquefois le fondement ayant ſouffert à cauſe de quelques maladies qui auront fait faire de violens efforts aux Chevaux, comme les teneſmes, les flux de ventre, les toux conſidérables, *&c.* ſe ſera relâché de façon qu'il paroît viſiblement hors de ſa place, & ſorti au dehors; il arrive encore que quand on a coupé la queue aux Chevaux, on voit ſortir le fonde-

ment quelques jours après ; mais cet accident n'a pas la même cause de la sortie du fondement qui arrive après quelque efforts considérables ; ils dénotent seulement, sur-tout s'il est accompagné de grande enflure à la partie, que la gangrene est dans la queue, qu'elle gagne le filet des reins, & que le Cheval est en très-grand danger de mort; alors il faudra songer au mal le plus pressant, qui est la gangrene, dont vous trouverez les remedes au Traité des plaies.

Pour revenir à la sortie du fondement, occasionné par des efforts ou par des douleurs violentes, il faut songer à remettre cette partie dans son état naturel en la faisant rentrer, puis la resserrant ; ce qui se fait au moyen d'astringens joints avec des résolutifs, comme les décoctions de balauste ou fleurs de grenadiers sauvages, noix de cyprès, bouillons blancs, roses de provins, *&c.* dans du vin, ou bien cataplasme avec althéa, esprit de vin, huile de pétrole, d'aspic & de thérébentine ; il faut aussi employer les demi-lavemens astringens, comme les suivans.

LAVEMENS ASTRINGENS.

Vin, ... 1 pinte.
Roses de Provins, ... 4 onces.

AUTRE.

Grande consoude, ... 1 poignée.
Eau commune, ... 3 chopines.
Vinaigre, ... 1 verre.

Il faudra bassiner le fondement avec le marc de la décoction de ce lavement.

S'il venoit au fondement une enflure considérable, alors comme le mal menaceroit de corruption ou de gangrene, il faudroit faire de fréquentes saignées, coup sur coup, & faire observer la diete au Cheval.

En cas que le fondement ne rentre pas avec les remedes précédens, alors l'inflammation & la grande chaleur étant ôtées, il faudra couper avec un couteau de feu pour empêcher l'hémorragie.

La fistule est un canal qui se forme dans les chairs & même dans les os, lorsque la matiere ayant corrodé par son âcreté quelques parties dans laquelle elle étoit contenue, a fait un trou

à cette partie, au moyen duquel ſortant de ſon lieu propre, & mangeant petit à petit les chairs par ſon âcreté, elle ſe fait un chemin ; & étant parvenue à la ſuperficie de la peau, elle ſort en y faiſant une ouverture non naturelle ; ainſi il ſe peut faire des fiſtules en pluſieurs endroits, comme aux yeux, à la ganache, au fondement, *&c.* en un mot, en tous les endroits où la ſéroſité qui coule, devenant âcre, peut corroder les parties ſolides. Il ſeroit difficile de guérir la fiſtule d'un Cheval au fondement par l'opération dont on ſe ſert pour les hommes, attendu qu'il faut que cette cure ſoit accompagnée d'un ſi grand ménagement de la part du ſujet même, qu'il ſeroit inutile de tenter rien de pareil à l'égard du Cheval ; c'eſt pourquoi ſi on connoît qu'il y a fiſtule au fondement, ce qui ſe diſtinguera de la chûte du fondement ordinaire, en ce que le fondement ſortira lorſque le Cheval marchera, & rentrera lorſqu'il ſera arrêté ; alors il n'y aura d'autres remedes que de lier le fondement quand il ſera dehors, puis le couper avec le feu. J'ai vu des abcès à côté du fondement, provenant d'une fluxion qui ſe ſera jettée ſur cette partie, ou de coups qu'on aura donnés ſur la croupe : ces abcès peuvent refuſer dans les graiſſes, & paroître à côté du fondement ; cela a l'air de fiſtule, & n'eſt qu'un abcès qu'il faudra traiter comme les autres ; quelquefois il faudra faire plaie pour guérir le fond.

A l'égard des fiſtules, comme il s'en eſt vu quelquefois qui paroiſſent à la tête, ou à la ganache, leſquelles ſe dénotent par un écoulement d'eau, il faudra enfoncer la ſonde dans le trou de la fiſtule, & couper ſur la ſonde pour ouvrir le canal juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'origine de la fiſtule, évitant en chemin de couper quelques vaiſſeaux conſidérables ; alors vous panſerez cette origine de fiſtule, c'eſt-à-dire, l'endroit où elle à commencé à pénétrer dans les chairs, comme une plaie, laquelle étant guérie, c'eſt-à-dire, le trou bouché, la fiſtule ne paroîtra plus ; quelquefois même les chairs, revenant après l'inciſion, bouchent le trou d'elles-mêmes.

Si la fiſtule eſt dans l'os, il faudra y mettre le feu, ou des cauſtiques, comme vous le verrez aux maladies des os.

CHAPITRE LXXVI.

De la Descente ou Hernie.

LA descente ou hernie est une maladie provenant de quelque effort qu'aura fait le Cheval, au moyen duquel les tendons des muscles du bas-ventre se seront trop étendus, & par conséquent trop relâchés, ce qui aura laissé assez d'espace aux boyaux pour tomber dans les bourses ; à cela il n'y a de remede que de repousser le boyau, si faire se peut ; ensuite l'empêcher de retomber au moyen d'un bandage qui le contiendroit en sa place, & donneroit le tems aux muscles de se raffermir & de reprendre leur place ; mais le plus usité & le plus sûr est de faire rentrer le boyau, puis châtrer le Cheval.

CHAPITRE LXXVII.

Des efforts des Jarrets & d'un Muscle du dedans de la cuisse.

LEs jarrets souffrent plusieurs especes d'efforts ; celui que nous mettrons le premier, occupe toute l'étendue du jarret ; quelquefois il n'y a que le gros tendon qui va à la pointe du jarret, qu'on appelle aux hommes le tendon d'achille, qui est le tendon du sublime *a*, qui aura souffert extension ; nous joindrons à ces deux efforts celui qui paroît audedans de la cuisse, en suivant la veine, à cause de l'extension du muscle *triceps* extérieur.

Pl. XXVII. Fig. B.

L'effort général du jarret provient de l'extension de tous, ou une grande partie des tendons qui passent au jarret, tant en dedans qu'en dehors ; ce qui se connoît à l'enflure du jarret & à la douleur qui accompagne cette enflure, parce qu'en maniant la partie enflée, le Cheval feint : cette maladie est la plus dangereuse des maladies d'efforts, à cause que le jarret est une partie très-garnie de tendons, & par conséquent très-sensible ; aussi le Cheval qui a ce mal, y sent tant de douleur, quand l'effort est un peu considérable, qu'il en devient maigre ;

& ſi le mal eſt violent, il ſe congele une lymphe tendineuſe, qui, par la ſuite, cauſe des eſparvins, des capelets ou des courbes, & quelquefois le Cheval reſte totalement eſtropié, le jarret roide & hors d'état de ſervir.

Il faut commencer, pour guérir ce mal, par ſaigner plus ou moins, ſelon la violence de l'effort; après quoi ſi l'effort eſt léger, il ſuffira de frotter le jarret avec eau-de-vie, ou eſprit de vin; s'il étoit plus conſidérable, & qu'il y eût une grande douleur au jarret, il faudra le frotter avec les huiles chaudes, enſuite un cataplaſme de lait, thérébentine & poix de Bourgogne, obſervant de n'en point mettre à l'endroit de la ſoulandre: lorſque la douleur ſera diminuée, on mettra du vin dans ledit cataplaſme à la place du lait; enfin, lorſqu'il n'y aura plus de douleur, & qu'il ne reſtera qu'une enflure, il faudra charger l'endroit avec de la lie de vin rouge, & finir par des bains.

S'il venoit quelque petit abcès, il faudroit l'ouvrir avec un bouton de feu, puis le panſer comme une plaie.

L'effort du gros tendon du jarret eſt plus effrayant que dangereux; car il ſemble que la jambe ſoit caſſée, parce que ce tendon qui eſt ordinairement très-tendu, devient mouvant dans le moment de l'effort, comme une corde lâche; de façon que quand le Cheval a la jambe en l'air, ſa jambe paroît prendre au jarret, abandonnée comme ſi elle étoit ſuſpendue: on ſent même ce tendon en le maniant, plus mouvant qu'à l'ordinaire: ce mal peut provenir d'un effort qu'aura fait le Cheval dans un travail, ou en le ferrant, ou enfin par toutes les cauſes qui peuvent donner des efforts aux Chevaux.

On guérira ce mal en ſaignant d'abord une fois; il faudra le laiſſer quarante jours en repos, pour donner le tems au tendon de ſe raffermir, pendant lequel tems vous vous ſervirez ſur la partie, de charge avec l'huile de lin: vous pouvez employer les bains ou autres réſolutifs.

Par l'effort au muſcle *triceps*, j'entends une extenſion d'un muſcle qui ſe trouve au dedans de la cuiſſe, dont l'origine eſt à l'os pubis, & qui va s'attacher au haut de l'os du bas de la cuiſſe, répondant à l'os de la jambe de l'homme, la veine du plat de la cuiſſe coule deſſus ce muſcle: on reconnoît qu'il a ſouffert effort, lorſque l'on voit une enflure longue qui ſuit la veine: cette enflure n'eſt autre choſe que la ſuite de

l'extenſion dudit muſcle ; cet effort eſt très-douloureux , c'eſt pourquoi il faut commencer par ſaigner le Cheval, & le traiter du reſte avec charge & bains réſolutifs , comme aux précédens efforts.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Mémarchures ou Entorſes.

L'Entorſe ou mémarchure ſe connoît , premiérement , à l'avoir vu prendre au Cheval ; elle le fait boiter plus ou moins , ſelon qu'elle eſt plus ou moins conſidérable : on la connoît encore à la chaleur & au traînement du boulet : la cauſe en eſt un effort que les tendons auront reçu dans cette partie , lorſque le Cheval aura mis le pied à faux.

Il faut traiter ce mal diligemment ; la cure en peut être longue , ce qui cauſe des inconvéniens conſidérables ; car , ou le pied de l'autre côté ſe ruine pour ſupporter trop longtems le fardeau du corps , ou bien le Cheval deviendra fourbu par la même raiſon , & la fourbure tombera ſur les pieds : les plus dangereuſes de toutes les entorſes , ſont celles des pieds de derriere ; car elles ſont les plus difficiles à guérir ; & ſi la cure en eſt longue , le Cheval maigrira conſidérablement par la douleur.

On peut à ce mal , dans le moment de l'entorſe , ſe ſervir de reſtreinctifs ; c'eſt-à-dire , reſſerrer la partie en jettant de l'eau froide deſſus pendant une heure , ou bien faire entrer le Cheval ſur le champ dans de l'eau froide, & l'y laiſſer une heure : lorſqu'on ne s'eſt point apperçu de l'entorſe, & qu'on ne la reconnoît que quelque tems après qu'elle a été priſe , alors les remedes ci-deſſus ne feroient plus d'effet ; c'eſt pourquoi on commencera par ſaigner plus ou moins , ſelon la force de l'entorſe, afin d'éviter l'inflammation ; faire obſerver la diette par la même raiſon , & mettre ſur la partie des cataplaſmes réſolutifs , les huiles chaudes , & envelopper le boulet ; tous les réſolutifs ſont bons dans cette occaſion ; ſi l'entorſe eſt vieille, vous appliquerez deſſus de la thérébentine ou de la poix noire : ſi tous ces remedes ne réuſſiſſent point , deſſolez ; mettez le feu ſur la partie enflée, un ciroëne, & mettez

tez votre Cheval à l'herbe, ou faites-le labourer jusqu'à ce que la partie soit raffermie : ce remede est quelquefois long, mais c'est le plus sûr.

CHAPITRE LXXIX.

DIVERSES INCOMMODITÉS.

De la crampe.

LA crampe des Chevaux ne se dénote qu'au jarret; il y a des Chevaux qui y sont sujets, le jarret leur devient roide pendant une minute; & cela leur recommence souvent : cette incommodité vient d'un sang épais, qui fait que les esprits animaux s'embarrassent dans le corps des muscles : cela n'est qu'incommode au Cavalier, & nullement dangereux pour le Cheval : il faut saigner ces Chevaux de tems en tems, pour diminuer cet accident : je n'y sache point d'autre remede.

CHAPITRE LXXX.

Du Tiq.

LE tiq est une mauvaise habitude que contractent quelques Chevaux : il se dénote par un mouvement convulsif du gosier, accompagné d'une espece de rot; ils appliquent cette habitude en différentes actions & occasions; plusieurs tiquent en appuyant les dents, ou sur la longe du licol, ou contre la mangeoire, ou au fond, ou sur le timon; d'autres tiquent en l'air ou sur la bride : on reconnoît les tiqueurs qui appuient les dents en les voyant usées : cette incommodité peut nuire à la vente d'un Cheval; car elle entraîne après elle de lui faire tomber l'avoine de la bouche en mangeant, quand il tique sur la mangeoire, & par conséquent de diminuer sa nourriture, & de le dessécher : en général le tiq est fort incommode, & se communique dans une écurie.

Il y a à cette incommodité plusieurs palliatifs qui ne durent que quelques jours, comme d'entourer le cou près de la tête

d'une courroie de cuir un peu ferrée, de couvrir les bords de la mangeoire de lame de fer ou de cuivre, de frotter la mangeoire avec quelque herbe fort amere, ou avec de la fiente de vache ou de chien, ou d'en couvrir le bord avec des peaux de mouton; mais le meilleur & le plus effectif de tous, est de donner l'avoine dans un havresac pendu à la tête du Cheval, & qu'il n'ait point de mangeoire.

CHAPITRE LXXXI.

Des Surdents ou dents de Loup.

Pl. XXVI.

LA surdent n'est autre chose qu'une dent mâcheliere qui a crû plus longue que les autres, 7; elle n'est incommode que lorsqu'elle a crû au point de causer de la douleur au Cheval, & de former une poche ou un creux dans les joues, de façon que le manger s'y amasse. Il se pratique deux manieres de soulager le Cheval dans cette occasion, l'une est de rompre la surdent avec une gouge 12, en frappant sur la gouge pour enlever l'excédent de la dent; mais il y a en même tems un inconvénient à l'ôter ainsi, attendu qu'on peut ébranler la mâchoire, & la rendre douloureuse, de façon que le Cheval soit plusieurs jours sans pouvoir mâcher; l'autre façon qui est la meilleure, en cas que le Cheval veuille y répondre, est d'introduire une grosse lime, qui s'appelle un carreau, sur la surdent, & la faire mâcher au Cheval, ce carreau mangera la surdent, & la mettra à l'uni des autres.

Pl. XXII.

CHAPITRE LXXXII.

Du Lampas ou Feve, & des Barbes ou Barbillons.

Pl. III. Fig. C.

ON appelle lampas ou feve une grosseur qui paroît derriere les pinces de la mâchoire supérieure, & qui rend en cet endroit le palais aussi élevé que les dents *p*, lorsqu'on voit un jeune Cheval qui ne mange pas bien, on imagine que c'est cette élévation du palais qui l'empêche de manger; mais c'est apparemment quelqu'autre cause; car tous les jeunes Chevaux ont les dents de lait à rase du palais: ils auroient donc tous la feve; je conseille de les laisser ainsi sans y rien

faire, quand les dents croîtront, la feve ſuppoſée diſparoîtra.

A l'égard des barbes ou barbillons, ce ſont de petites excroiſſances ou queues de chair qui viennent à la mâchoire inférieure ſous la langue *qq*; ils ont beaucoup de reſſemblance à cette chair longue, qu'on voit aux coins du bec d'un poiſſon appellé barbeau : cette incommodité empêche le Cheval de boire. Pour remede, on ouvre la bouche avec le pas d'âne *y*; on coupe les barbes avec des cizeaux, tout au plus près, puis on frotte de ſel, & le Cheval eſt guéri.

PL. XXII.

CHAPITRE LXXXIII.

Des Poux.

LEs Chevaux qui ont beaucoup ſouffert des intempéries de l'air, & qui ſont tombés en maigreur, faute de bonnes nourritures dans les herbages, ſont quelquefois ſi miſérables, qu'ils deviennent pleins de poux, leſquels les ſucent, & continuent leur maigreur; ce qui enfin les feroit périr d'étiſie : ces poux ſont bien différens de ceux des hommes, quoique de la même groſſeur; on peut les appeller des poux ſauvages : on en trouve de la même eſpece aux oiſeaux; j'en ai deſſiné un gros au microſcope, *Fig.* G : il eſt fort aiſé de les détruire avec l'onguent gris ou avec l'infuſion du tabac. Voyez les divers remedes qui ſont à la fin du Traité de l'Apothicaire.

PL. V.

LE CHIRURGIEN, OU *TRAITÉ* DES LUXATIONS, *FRACTURES, ABCÈS,* PLAIES ET OPÉRATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Os démis ou Luxations, où il sera parlé du Boulet démis.

LE Cheval, par un effort, peut se démettre quelques os, ce qui est cependant fort rare à l'égard de l'os du haut de la cuisse, dont nous avons parlé dans le chapitre des efforts à la hanche, comme aussi de l'os de l'épaule, qui paroît au poitrail; mais il est plus commun qu'il se démette l'os du paturon, c'est-à-dire, la jointure du boulet : on reconnoît que les os sont démis, en voyant premiérement le Cheval boiter, & lorsque l'on tâte l'endroit où l'os est démis, on le sent aisément hors de sa place : cet accident est toujours joint avec de la douleur, & souvent avec un battement de flanc, causé par cette même douleur, laquelle provient de l'extension qu'ont souffert les muscles de la partie démise dans le tems de l'effort; car l'os ne se déplace que lorsque les muscles ou leurs tendons ayant cédé dans l'effort, ont laissé la liberté à l'os de changer de place, après quoi il ne peut y retourner de lui-même, parce que ces mêmes tendons reprennent sur le champ leur tension ordinaire.

A l'égard de l'os du boulet, qui eſt celui qui eſt le plus ſujet à ſouffrir effort, & par conſéquent à ſortir de ſa place, il donne les ſignes ſuivans : le Cheval reſte la jambe en l'air, ne pouvant ſe ſoutenir deſſus ; & ſi on manie, & qu'on faſſe mouvoir le boulet, on en ſent le mouvement à côté, & peu ſouvent en avant ; quelquefois la douleur cauſe au Cheval un grand battement de flanc : l'os du mouvement de l'épaule au poitrail, peut auſſi en même tems avoir ſouffert extenſion ; mais cet accident ſera de peu de conſéquence, parce que le boulet aura ſouffert l'effort plus violent : ainſi cet os du mouvement de l'épaule ſera peut-être un peu deſcendu & relâché ; mais il ſe rétablira avec le tems : les diſlocations ſont beaucoup plus dangereuſes aux boulets de derriere qu'à ceux de devant, & il en arrive les mêmes acccidens qu'aux entorſes, ſi la cure en eſt longue.

En général, il faut commencer, pour guérir toutes diſlocations, à remettre l'os dans ſa place ordinaire, ce qui ne ſe peut faire qu'en renouvellant l'extenſion des muſcles, au moyen d'une opération, appellée extenſion & contre-extenſion : on peut la pratiquer à l'os du boulet ; je doute qu'on puiſſe la pratiquer ailleurs : elle ſe fait, ayant abattu le Cheval, avec deux ou pluſieurs hommes, dont les uns par le moyen de cordage ou autrement, tireront la jambe au-deſſous du genou, ou au-deſſous du jarret, ſi le boulet de la jambe de derriere eſt démis, & tenant le bout de la corde ferme, ils réſiſteront à ceux qui ayant lié le pied près le ſabot, tireront extrêmement à eux, juſqu'à ce qu'un homme qui tiendra le boulet dans l'endroit où il eſt démis, le repouſſe à ſa place avec la main, quand il ſentira que cela lui ſera poſſible . alors le boulet remis en ſa place, on mettra deſſus de l'huile de thérébentine & de l'eau-de-vie, & pardeſſus l'emplâtre *oxicroceum*, ou l'emplâtre *pro fracturis*, puis des écliſſes, enſuite un bandage à deux chefs, pardeſſus une enveloppe de toile, qu'il faudra coudre, & le laiſſer ainſi pendant neuf jours ſuſpendu, au bout duquel tems vous remettrez un nouvel appareil : comme la partie enflera, il faudra la laver avec du vin aromatique, pour diſſiper l'enflure.

A l'égard des remedes intérieurs, vous ſaignerez une fois, ſi le Cheval n'a pas grande douleur ; mais s'il lui prend un battement de flanc, vous augmenterez les ſaignées, & vous don-

nerez au moins deux lavemens avec le polycreſte par jour, pendant ſept ou huit jours, lui faiſant en même tems obſerver la diete.

CHAPITRE II.

De la fracture des Os.

IL eſt ſingulier que, ſans aucune raiſon apparente, il ſoit preſque généralement reçu que les Chevaux n'ont point de moëlle dans les os : ainſi on croit qu'auſſi-tôt que la jambe d'un Cheval eſt caſſée, il n'y a point de reſſource, & que les os ne ſauroient jamais ſe rejoindre : cependant il n'y a rien de ſi faux ; les Chevaux ont de la moëlle comme les autres animaux, laquelle moëlle eſt indiſpenſable à tous les os en général pour leur conſervation & leur nourriture, ſans quoi ils deviendroient ſi ſecs, qu'ils ſe caſſeroient comme du verre. M. Soleizel cite deux exemples qu'il a vus d'un Cheval & d'un mulet qui avoient la jambe caſſée, que l'on traita en conſéquence, qui enſuite ſervirent pluſieurs années. Nous allons donc donner le moyen de remettre les os, & de guérir un Cheval qui auroit la jambe caſſée ; il eſt vrai qu'il ſeroit difficile qu'il ne boitât pas enſuite, mais il pourroit du moins ſervir à tirer, ou même d'étalon, s'il eſt entier.

Il eſt rare que les Chevaux ſe caſſent d'autres os que ceux des jambes & les côtes ; il arrive cependant quelquefois qu'ils ſe caſſeront l'os de la cuiſſe ; mais il paroît ſi difficile de faire alors ce qui eſt néceſſaire pour les guérir, qu'il vaut autant abandonner un Cheval en cet état, ſur-tout ſi la fracture eſt en bizeau ou en bec de flûte : on verra la difficulté de les panſer quand l'os de la cuiſſe eſt caſſé, par la deſcription de l'opération qu'il eſt néceſſaire de faire pour remettre & contenir l'os de la jambe.

Un Cheval en tombant peut ſe caſſer quelques côtes ; on pourroit les remettre par les moyens que nous indiquerons ci-après.

Venons à la fracture des os des jambes, qui eſt la plus commune, puiſque cet accident peut arriver par quelqu'effort qu'aura fait un Cheval, ou même en mettant un pied à faux au galop, ou enfin par quelque chûte. Lors donc que l'os de

la jambe sera cassé, & que la fracture sera diamétrale, elle sera beaucoup plus aisée à maintenir, que si elle est longitudinale ou en biais, parce que dans ce cas, il étoit plus difficile d'empêcher l'os de glisser de côté ; au lieu que dans la fracture diamétrale ou plate, les deux parties de l'os cassé appuient de tous côtés l'un dessus l'autre, ce qui est beaucoup plus heureux.

Pour la cure de cet accident, il y a deux intentions à remplir, dont la premiere est de remettre l'os en sa place, & la seconde de l'y maintenir jusqu'à ce que le calus provenant du suc de l'os se soit endurci & ossifié, de façon que par son moyen les deux parties de l'os cassé soient rejointes solidement ensemble. On commencera donc à remettre l'os comme il suit.

On fera d'abord l'extension & la contre-extension, comme il est indiqué dans le chapitre précédent : quand celui qui conduit l'os pour le remettre en sa place en sera venu à bout, il appliquera sur le champ à l'endroit de la fracture une compresse simple fendue qu'on aura trempée dans de l'eau-de-vie : ensuite une bande faisant trois tours sur la fracture, & une autre pareille faisant aussi trois tours en la tournant du sens opposé à la premiere : comme ces bandes feront une épaisseur & au-dessus & au-dessous, il pourroit se trouver des espaces vuides, on les remplira avec des compresses graduées, le plus mince du côté de la fracture ; par-dessus tout cela on appliquera trois ou quatre compresses longitudinales, pliées en six ou huit doubles, elles seront maintenues par une bande qui les entourera : on posera deux éclisses de bois de haut en bas sur la fracture, on les fera tenir par une bande ; toutes les compresses auront été trempées dans l'eau-de-vie. Quand tout cela sera fait, on saignera le Cheval plusieurs fois, afin d'empêcher la fluxion sur la partie : vous laisserez le Cheval en cet état & suspendu pendant quarante jours, au bout duquel temps le calus doit être formé : alors vous ôterez l'appareil, & le Cheval sera guéri.

Si vous avez facilité pour jetter dans un pré le Cheval à qui vous avez remis la jambe, il n'est point à craindre qu'il s'appuie dessus, alors il n'y a rien autre chose à y faire que de le laisser jour & nuit dans l'herbage, & il guérira tout seul.

Si les côtes étoient cassées, la façon de les remettre est d'appuyer l'un sur l'origine de la côte, & l'autre sur le bout, afin de la faire élever en dehors, les deux portions d'os se rencontrant

peuvent ſe remettre : alors on ſe ſervira d'un ſurfaix large dont on entourera le corps du Cheval à l'endroit où la côte aura été remiſe, & on le laiſſera juſqu'à ce que le calus ſoit formé & conſolidé.

CHAPITRE III.

Des Apoſtêmes ou Abcès.

TOutes les tumeurs doivent être regardées comme des dépôts qui ſe font dans les parties, ſoit par conjection, c'eſt-à-dire, peu à peu, ſoit par fluxion, c'eſt-à-dire, en fort peu de temps, ou quelquefois même tout d'un coup ; mais de quelque façon que la choſe arrive, c'eſt toujours par un défaut de circulation, & par un embarras du ſang & de la lymphe dans la partie, ce qui occaſionne le gonflement qu'on y voit ; d'où s'enſuit immédiatement après un dépôt plus ou moins conſidérable. Nous ne parlerons point ici des enflures, qui ſurviennent par l'arrêt & l'épaiſſiſſement de la lymphe ſeule : car alors il ſe formera des douleurs indolentes, comme des loupes ou autres groſſeurs ſans ſentiment, dont nous avons fait mention dans le Chapitre LXIX du précédent Traité. Notre objet ici eſt de parler ſeulement des abcès ou apoſtêmes qui ſignifient une tumeur formée par le mêlange & de la lymphe & du ſang.

Comme le ſang eſt une liqueur ſujette à fermenter, ſi au moyen de quelque coup, heurt ou autre accident qui aura rompu les vaiſſeaux dans leſquels le ſang eſt contenu, ce ſang ſe trouve arrêté dans la partie contuſe, & qu'il ſe mêle avec la lymphe dont les vaiſſeaux auront été rompus par le même accident, ces deux humeurs venant à fermenter enſemble, changeront de forme, & ſe transformeront en une matiere vicieuſe, ou bien les vaiſſeaux lymphatiques ayant premiérement été rompus, & la lymphe s'étant extravaſée, arrêtera le ſang, & l'empêchera de circuler, l'obligera à fermenter : dans ces deux cas il ſe formera un abcès ou apoſtême, c'eſt-à-dire, que ces deux liqueurs ſe corrompant, pour ainſi dire, ſe changeront en pus plus ou moins dangereux & corroſif, ſuivant la diſpoſition bonne ou mauvaiſe du ſang ou de la lymphe, ou des deux enſemble. On voit par ce que nous venons de dire, qu'un apoſtême n'eſt autre choſe que le mêlange de la lymphe & du ſang

ſang accompagné d'une fermentation d'humeurs peccantes, & que le pus ou la matiere de la ſuppuration n'eſt autre choſe que le ſang corrompu & tourné par la fermentation : lorſque cette matiere eſt blanche, elle eſt louable, c'eſt-à-dire que le ſang qui la forme n'a aucun vice de corruption : ſi elle paroît jaune, rouſſe ou puante, elle marque un ſang vicié, ou qu'elle a acquis de la malignité par ſon ſéjour.

Pour travailler donc à la guériſon de ces tumeurs, il faut avoir deux objets. Le premier eſt d'empêcher que la matiere de l'abcès ne devienne trop abondante. Le ſecond objet doit être de l'évacuer lorſqu'elle eſt au point de ſa maturité, de peur que par ſon ſéjour trop long, devenant de plus en plus âcre & cauſtique, elle ne ronge les parties intérieures qui l'environnent, & ne cauſe enſuite un déſordre qui ſeroit trop difficile à réparer.

Pour venir à bout du premier objet, il eſt néceſſaire de diminuer le volume du ſang : ainſi il faudra commencer par ſaigner plus ou moins ſuivant la conſéquence ou la ſituation du mal ; car ſi l'abcès eſt dans les parties ſenſibles & fibreuſes, l'excès de la douleur ne manquera pas d'occaſionner la fievre, & le mal ſera plus dangereux ; c'eſt alors qu'il faudra traiter le Cheval comme à la fievre par de fréquentes ſaignées, lui faiſant obſerver un régime accompagné de bonne nourriture, donnée en petite quantité, donner des lavemens rafraîchiſſans, le tout pour diminuer la fievre & la douleur, & empêcher que la matiere n'abonde dans la partie & ne s'y accumule trop. Si l'abcès eſt dans les chairs, c'eſt-à-dire dans les parties moins ſenſibles, on ſaignera moins, & ainſi du reſte ; le tout à proportion de la douleur que ſentira le Cheval.

La ſaignée prévient les grands dépôts, & n'empêche pas l'abcès de venir en matiere quand il a une fois commencé, quoique bien des gens croient le contraire, en diſant que la ſaignée fait rentrer la tumeur ; ſi cela arrive, c'eſt-à-dire, que la tumeur rentre, il faut redoubler la ſaignée.

Il ne faut point ouvrir un abcès avant ſa maturité, parce que la matiere n'étant pas encore préparée, on feroit une plaie dont il ne ſortiroit que du ſang ou quelque eau rouſſe, & ainſi l'humeur viciée reſteroit encore à évacuer : il ne faut point non plus l'ouvrir trop tard par les raiſons que j'ai dit ci-deſſus ; mais on peut l'ouvrir quand on ſent de la molleſſe & de la fluctuation dans la tumeur.

Lorſqu'on voit une tumeur, ſur-tout aux parties ſenſibles & fibreuſes, il faut tenter la réſolution avant que d'en venir à la ſuppuration ; c'eſt pourquoi vous vous ſervirez d'abord de réſolutifs : comme eau-de-vie camphrée avec ſel ammoniac & ſavon ; le tout appliqué chaudement, &c. S'il y a de la douleur, mêlez des adouciſſans avec les réſolutifs. Si vous voyez que la tumeur ne veut pas ſe réſoudre, c'eſt-à-dire, qu'elle ne diminue point, alors quittez les réſolutifs, & ſervez-vous des ſuppuratifs & maturatifs, tant pour attendrir la peau, que pour avancer la ſuppuration en cuiſant la matiere. Le cataplaſme ſuivant eſt un très-puiſſant maturatif.

Cataplaſme ſuppuratif.

Oſeille, ...	1 poignée.
Graiſſe vieille, ...	2 onces.
Oignons de lys, ...	2
Vieux levain le plus aigre, ...	4 onces.
Baſilicum.... gros comme un œuf de poule,	2 onces.

Faites cuire l'oſeille dans la graiſſe ; mettez-la enſuite dans un mortier avec les oignons de lys qui auront cuit ſous la cendre ou dans l'eau : vous broyerez bien le tout, puis vous y mettrez le levain & le baſilicum : broyez bien le tout enſemble, & l'appliquez bien chaudement.

Quand l'abcès ſera bien mûr, ce qu'on connoîtra par ſa molleſſe, ou parce qu'on ſentira la matiere flotter un peu, on l'ouvrira d'abord avec le biſtouri ou la lancette dans le milieu de la tumeur ; l'ouverture faite, la matiere ſortira : mais de peur qu'il n'en reſte, ou que celle qui ſe reproduiroit ne ſéjourne dans la partie, il ſera néceſſaire d'aggrandir l'ouverture juſqu'au bas de la tumeur, afin de donner pente & écoulement à la matiere qui ſurviendroit, c'eſt pourquoi on mettra le premier doigt dans la plaie qu'on vient de faire, & on coupera en ſuivant ſon doigt avec des cizeaux courbes ou droits juſqu'à ce qu'on ait ouvert tout le ſac : on emplira enſuite la plaie de filaſſe, de façon que les bords en ſoient un peu écartés, afin que le fond reſte à découvert, & qu'on puiſſe en levant ce premier appareil, panſer tout à plat avec des plumaceaux : c'eſt alors qu'il faudra pour la ſuite du panſement, traiter cette plaie comme il ſera dit dans le chapitre des plaies.

CHAPITRE IV.

Des Plaies en général.

COmme nous avons dans le chapitre précédent parlé des apoſtêmes ou tumeurs, qui étant ouverts, font une plaie, il paroît qu'il eſt à propos maintenant de définir ce que c'eſt qu'une plaie en général : ainſi nous dirons qu'on entend par le nom de plaie une ouverture à la peau & dans les chairs plus ou moins profonde, toujours occaſionnée par des cauſes extérieures ; car lorſqu'il arrive une ouverture à quelque partie ſans cauſes extérieures, cette ouverture change non-ſeulement de nom, mais d'eſpece, & s'appelle chancre ou ulcere. Nous parlerons de ces eſpeces de plaies à la ſuite de ce chapitre-ci ; il n'eſt queſtion maintenant que des ouvertures occaſionnées par des cauſes extérieures & qu'on appelle proprement plaies : nous en allons parler en général, nous réſervant à détailler enſuite les plaies qui arrivent à certaines parties du corps auxquelles il faut donner une attention particuliere.

Toutes les plaies ſont faites ou par des inſtrumens tranchans, comme par des couteaux, des épées, des lancettes, *&c.* Celles-là ſe font ou pour détruire l'animal ou pour le ſoulager, par exemple un coup de ſabre à la guerre ou dans quelqu'autre occaſion coupe ordinairement une partie ſaine, & ſelon l'endroit où il a pénétré, la plaie eſt mortelle ou guériſſable ; il n'en eſt pas de même du coup de biſtouri ou de lancette : ces inſtrumens ſont deſtinés à faire des ouvertures ſalutaires pour ſoulager les parties malades.

Les plaies contuſes ſe font avec des inſtrumens contondans, c'eſt-à-dire, qu'en faiſant la plaie, ils meurtriſſent les environs ; tels ſont les coups de bâtons forts, les coups d'armes à feu, parce que ces inſtrumens ne coupant pas net, ce n'eſt que par la violence du coup qu'ils diviſent les chairs ; car une balle n'y pourroit entrer ſi elle n'étoit pouſſée avec grande violence, attendu qu'elle eſt ronde ; c'eſt pourquoi ſa circonférence appuyant & enfonçant les chairs dans le moment qu'elle fait ouverture, elle meurtrit tous les environs de ſa circonférence.

De toutes ces plaies, tant celles qui ſont faites par des inſtrumens tranchans, que par des inſtrumens contondans, il y

en a de plus dangereuſes les unes que les autres, & plus ou moins profondes; ce qui a donné lieu à diviſer les plaies en général, en plaies ſimples, c'eſt-à-dire, celles qui ne pénétrant point trop avant, n'attaquent que les chairs; & en plaies compoſées, c'eſt-à-dire, celles qui attaquent les parties nerveuſes, les vaiſſeaux conſidérables & les os.

Avant d'entrer dans des détails particuliers ſur toutes ces eſpeces de plaies, il eſt néceſſaire de commencer par des maximes générales que le Maréchal doit avoir eu en vue quand il traite une plaie de quelque eſpece qu'elle ſoit.

La premiere maxime eſt de s'oppoſer à l'hémorragie quand il y a quelques vaiſſeaux conſidérables ouverts, afin que le Cheval ne ſoit point affoibli en perdant trop de ſang, & que le ſang n'empèche point le panſement de la plaie. La ſeconde maxime eſt qu'il eſt néceſſaire de préſerver les plaies de l'injure de l'air, qui y entrant, corrompt tout par ſa qualité nîtreuſe & âcre. 3°. Qu'il ne faut jamais ſe ſervir de tentes dures ni dilatantes qu'on avoit inventées autrefois pour mondifier; c'eſt-à-dire tenir net le dedans d'une plaie, & pour empêcher en même tems la trop prompte réunion; mais on a reconnu par la ſuite l'abus de ce procédé; car on a vu qu'en rempliſſant & tamponant ainſi une plaie, bien loin de la ſoulager, on s'oppoſoit à l'action de la nature, puiſque ces tentes empêchoient le pus, qui doit avoir iſſue, de s'écouler, & l'obligeoient à ſéjourner, à croupir & même à refluer dans le ſang; ainſi, il ne faudra jamais panſer avec des tentes de cette eſpece; mais quand l'ouverture de la plaie eſt trop petite, on l'aggrandira par l'inciſion, pour faciliter l'écoulement de la matiere ſi elle s'y forme; enſuite on pourra ſe ſervir de petits dilatans dont on remplira la plaie pendant un jour, de peur que l'inciſion ne ſe referme; après quoi on ne panſera plus la plaie qu'avec du charpi ou des plumaceaux qu'on appelle auſſi tentes molles. 4°. Il eſt néceſſaire de faire diverſion de bonne heure, c'eſt-à-dire d'empêcher le ſang & les humeurs d'abonder dans la plaie; ce qui ſe fait au moyen de la ſaignée plus ou moins réitérée, ſelon la conſéquence de la plaie; la ſaignée en cette occaſion ſe fait tant pour détourner l'hémorragie, que pour ôter le danger de la fievre qui eſt toujours amenée par l'inflammation & le dépôt qui pourroit ſe faire, ce que la ſaignée prévient. Si la plaie attaque les tendons & articulations, la ſaignée doit être plus fréquente & plus

confidérable qu'aux plaies des chairs feules. 5°. Il faut panfer les plaies *doucement*, *promptement* & *rarement* : *doucement*, c'eft-à-dire, qu'il faut éviter tout ce qui peut augmenter la douleur & l'irritation à une plaie, comme de fouiller dedans par des curiofités inutiles, d'en écarter les bords, de la tâtonner, & toutes chofes qui peuvent l'irriter; les diverfions font auffi partie de la douceur : telles font, la faignée, la diete, les lavemens, toutes chofes qui empêchent la douleur à la plaie par les ravages qu'elles évitent, comme fievre de douleur & abondance de fuppuration ; *promptement*, c'eft-à-dire qu'il eft néceffaire de fonger à éviter les injures de l'air qui eft toujours à redouter pour les plaies, & principalement dans les grandes chaleurs & dans le grand froid ; *rarement*, parce que la meilleure ouvriere pour la réunion eft la nature ; & fi on l'interrompt quand elle a commencé fon ouvrage, on le détruit : il faudra de nouveaux efforts de fa part pour réparer ce qu'on aura défait par de fréquens panfemens ; le pus louable qu'elle produit au fond d'une plaie ne doit point être nettoyé, car la nature s'en fert comme d'un baume pour la rejoindre, lorfque le pus qui doit fortir a de l'écoulement.

Du pus.

Le pus qui fort d'une plaie n'eft autre chofe que le fang corrompu & tourné par la fermentation, comme le lait eft tourné par la chaleur : ainfi, les différences qui fe rencontrent dans le pus, telles que font les couleurs dont on le voit ; favoir, clair, verd, livide, épais & blanc, marquent la bonne ou mauvaife qualité du fang. on appelle pus louable celui qui eft blanc, reffemblant à du chile : c'eft le meilleur dans les plaies, & qui promet la plus prompte guérifon.

Des fondes.

Comme il eft quelquefois néceffaire de fonder, pour favoir fi la plaie pénetre bien avant, s'il y a des finus ou des corps étrangers, *&c.* ce qu'il faut faire le moins qu'on peut, & le plus légérement qu'il fera poffible, de peur de meurtrir & d'offenfer davantage la plaie ; il faudra fe fervir de fondes d'argent ou de plomb, parce que ces fortes de fondes font douces & amies des chairs, ce que n'ont pas les fondes d'autres métaux.

Des tentes.

Les tentes font à préfent bannies dans les plaies, par les raifons que nous venons de déduire ci-deffus : mais on fe fert en premier appareil de petits bourdonnets, pour empêcher dans de certains cas la trop prompte réunion ; & fi on ne pouvoit pas aggrandir la plaie par l'incifion quand elle eft trop petite, à caufe

des parties voiſines qu'on ſeroit en danger de bleſſer : il faut alors pour tenir la plaie ouverte, ſe ſervir de charpie ou filaſſe attachée à un fil, laquelle on pouſſe dans la plaie avec la ſonde, ce qui s'appelle une tente molle.

De l'éponge préparée.

C'eſt une mauvaiſe pratique dans les plaies que l'éponge préparée, puiſqu'elle force la plaie comme feroit une tente : il faut faire une grande ouverture, & panſer à plat, c'eſt-à-dire, en fourrant dedans, de peur d'une trop ſoudaine réunion, des plumaceaux enduits propres à la plaie, & ſi on ne peut faire l'ouverture aſſez grande, ce qui arrive rarement, alors on y met de la filaſſe attachée à un fil, comme je viens de dire.

En reprenant ce que nous venons de dire, dans les maximes générales, que nous avons détaillées ci-deſſus; nous avons mis d'abord pour premiere intention générale, qu'il étoit néceſſaire de s'oppoſer à l'hémorragie : on ſaigne pour arrêter les hémorragies, quand il y a quelques vaiſſeaux conſidérables coupés; & on redouble, ſi l'hémorragie continue. A l'égard de l'impreſſion de l'air dont nous avons parlé en ſecond lieu, comme il eſt l'ennemi juré des plaies, & ſeul capable de les rendre très-dangereuſes, il faut à toutes les plaies en empêcher l'injure, ce qui ſe fera premiérement en panſant promptement, & enſuite appliquant pardeſſus les remedes qu'on mettra dans la plaie, l'emplâtre de thérébentine ou de mucilage, de *manus Dei*, ou ſimplement une bande, s'il fait grand chaud, & en Hyver une peau d'agneau, pour empêcher le froid; car le grand chaud & le grand froid, ſont également capables de retarder la guériſon des plaies qui s'opere toujours plus vîte dans un tems tempéré.

Nous ne ſaurions trop inſiſter ſur la troiſieme maxime dont nous avons parlé, qui eſt de faire diverſion au commencement des plaies, par le moyen de la ſaignée; car dans toutes les plaies de quelques eſpeces qu'elles ſoient, elle eſt abſolument néceſſaire; mais ſur-tout aux plaies compoſées & à celles qui ont été faites par des chûtes ou par des coups, qui ſont toujours ſuivis de contuſions & de déchiremens, & par conſéquent de liqueurs extravaſées, qui par leur arrêt s'oppoſent toujours au libre cours du ſang, & des autres humeurs autour de la plaie : ce ſera donc la ſaignée qui préviendra en diminuant le volume du ſang, ſon accumulation, & par conſéquent le gonflement, l'inflammation & la douleur : c'eſt

ſuivant ces intentions, qu'il faudra commencer par des ſaignées plus ou moins réitérées, ſuivant que la plaie & les accidens ſeront plus ou moins grands : la diete ſur-tout dans le commencement des bleſſures, proportionnée comme la ſaignée à l'importance du mal, & les lavemens rafraîchiſſans, mettre à l'eau blanche & ôter l'avoine ; toutes ces précautions ont le même objet que la ſaignée, & préviennent tous les accidens dont nous venons de parler : on ſaigne auſſi pour diminuer l'inflammation qui attire la fievre quand la ſuppuration ſe prépare, comme auſſi pour éviter l'abondance de cette ſuppuration & diminuer la fievre ; & comme l'abondante ſuppuration eſt plus à craindre aux plaies des tendons & des articulations qu'à celles des chairs, c'eſt à ces ſortes de plaies qu'il faut ſaigner davantage.

Nous avons dit auſſi qu'il falloit tenir les plaies nettes : pluſieurs choſes contribuent à envenimer les plaies ; premiérement, ſi on laiſſe croupir autour d'une plaie la matiere qui en ſort, cette matiere étant corroſive rongera & envenimera la plaie ; ſecondement les mouches dans le temps de l'Eté, feront le même effet ; troiſiémement, ſi le Cheval vient à ſe frotter, à lécher ſa plaie, ou à y mettre la dent par la démangeaiſon qu'il y endure, il la rendra plus conſidérable & en ſi mauvais état, qu'on la prendroit pour un ulcere : on peut remédier à ces trois inconvéniens ; au premier, en raſant le poil deux doigts autour de la plaie, & en nettoyant la matiere qui s'y amaſſe ; ce qui ſe fera en levant le tour de la plaie, toutes les fois qu'on la nettoyera, avec du vin chaud ou de l'eau-de-vie camphrée, *&c.* mais ne vous ſervez jamais d'eau commune, car ſon humidité eſt contraire aux plaies : le troiſieme inconvénient eſt plus difficile à parer ; car lorſqu'un Cheval ſent de la démangeaiſon, il n'y a moyens dont il ne ſe ſerve pour ſe frotter, ſoit en s'approchant d'une muraille ou de la mangeoire, ou d'un autre Cheval, ou enfin ſe couchant par terre : il eſt plus aiſé de l'empêcher de porter ſa langue ou ſa dent à la plaie, du moins pendant le jour : il n'y a qu'à attacher les longes de ſon licol aux barreaux du ratelier ; au moyen de quoi, ne pouvant tourner la tête, il ne lui ſera pas poſſible d'aller chercher la plaie ; mais comme il faut qu'il ſe couche pour ſe repoſer, on a imaginé une machine, nommée chapelet, voyez la Planche XI. H, compoſée de ſix ou

huit bâtons long, qui allant tout le long du cou, depuis ses épaules jusqu'à sa ganache, lui tiennent la tête roide, & lui empêchent de plier le cou. On ne peut faire autre chose pour l'empêcher de se frotter, que de l'éloigner de tout ce qui pourroit toucher à sa plaie, & avoir une continuelle attention : on pourroit aussi le suspendre en cas de nécessité, mais il ne faut se servir de cet expédient qu'à l'extrêmité.

Mauvaises chairs.

Souvent dans les plaies des Chevaux, il se forme de mauvaises chairs, principalement parce que la chair des Chevaux se régénere toujours trop vîte : ces mauvaises chairs entretenues par l'humidité de la plaie, s'opposent à la réunion, & forment ce qu'on appelle des filandres & des os de graisse ; ces filandres sont des morceaux de ces chairs, lesquels avancent dans la plaie ; & quand ces bouts de chair s'endurcissent par la dissipation de l'humidité qui les abreuvoit, ils se racornissent, & deviennent un peu durs ; c'est ce qu'on appelle les os de graisse : nous parlerons de la façon de les extirper, en parlant ci-dessous de la guérison des plaies.

Quand une plaie est négligée ou mal pansée, il se forme souvent des calosités ou calus sur les bords des levres de la plaie, qui ne sont autre chose qu'un endurcissement & une congélation du suc nourricier ; alors une plaie ne peut plus se refermer, puisque le suc nourricier ne sauroit traverser cet obstacle de part & d'autre, & que n'ayant point de communication, il ne peut former de cicatrice : nous donnerons, en traitant ci-dessous de la guérison des plaies, le moyen de remédier à cet inconvénient.

Pour donner, en peu de paroles, l'idée du procédé qu'on doit suivre dans une plaie, il est bon de faire une espece de récapitulation de tout ce que nous venons de dire, y ajoutant tout ce qu'il faut observer jusqu'à la guérison parfaite. D'abord on empêchera l'hémorragie s'il y en a, soit de veine, soit d'artere ; ensuite pour remedes intérieurs, on saignera, on fera faire diete, on donnera des lavemens, le tout proportionné suivant l'importance de la plaie. Pour remedes extérieurs, qui ont tous pour objet la réunion, on évitera premiérement ceux qui y sont nuisibles, c'est-à-dire, on ne sondera que dans une extrême nécessité : on ne se servira ni de tentes dures, ni d'éponges préparées : on fouillera tout le moins qu'on pourra dans la plaie : on la garantira de l'injure de l'air ; on empê-
chera

chera le Cheval de ſe frotter & de porter la dent ou la langue à la plaie : on tentera les réſolutifs avant les ſuppuratifs dont on ne doit ſe ſervir, que quand on ne peut faire autrement, c'eſt-à-dire, quand on verra que la plaie ne peut ſe guérir ſans ſuppurer : on détruira les mauvaiſes chairs, filandres & os de graiſſe, quand il s'en trouvera dans la plaie : on détruira de même les calus formés aux bords des plaies : on les coudra quand elles ſeront fort grandes, enſuite on les deſſéchera & cicatriſera ; & ſi la chair ne vouloit pas venir à de certaines plaies, il y a des remedes pour incarner & faire revenir la chair. Nous venons de détailler une partie de ces circonſtances, les remedes pour le ſurplus, vont ſuivre immédiatement, en parlant des plaies en particulier.

Quelquefois la gangrene ſe met dans les plaies : ce mal eſt un objet aſſez conſidérable, pour exiger un chapitre particulier qu'on trouvera ci-après.

CHAPITRE V.

Des Plaies en particulier, & 1°. de la Plaie ſimple.

ON appelle plaie ſimple, une plaie peu profonde, & qui n'a offenſé que les chairs.

La plaie ſimple peut-être faite par un inſtrument tranchant ou par un inſtrument contondant, c'eſt-à-dire, qui fait plaie & contuſion en même tems : la plaie ſimple, faite par un inſtrument tranchant, ne demande que la réunion ; celle qui eſt faite par un inſtrument contondant ou par des chûtes, *&c.* demande la réſolution de l'épanchement des liqueurs que la contuſion a cauſé, & la réunion.

Parlons premiérement de la plaie ſimple, faite par quelque inſtrument tranchant : de ces plaies, il y en a de ſi peu conſidérables, que pour en procurer la réunion, il ne faut qu'empêcher l'air, & les ſaupoudrer avec de la vieille corde en poudre, ou bien les laver avec du vin chaud, & un emplâtre de thérébentine par-deſſus : quand elles ſont plus conſidérables, c'eſt-à-dire, un peu enfoncées, qu'elles ſoient cauſées par des inſtruments tranchans ou contondans, elles ne different l'une de l'autre, qu'en ce qu'il ſe fait ordinairement une enflure, cauſée par la contuſion autour de la plaie contuſe ; ce qui

n'arrive pas à l'autre, & on obtient communément la guérison de ces deux indications, c'est-à-dire, plaie & contusion simple par la même voie, en employant toujours des résolutifs, qui, faisant transpirer l'humeur à mesure qu'elle arrive, débarrassent les conduits, & facilitent la réunion ; c'est pourquoi, que cette plaie soit avec ou sans contusion, on commencera d'abord à la bassiner avec eau-de-vie ou vin chaud ; puis sans rien fourrer dedans, appliquez dedans un plumaceau trempé dans l'eau vulnéraire, l'eau de boule, l'eau-de-vie, l'onguent d'éguille, *&c.* & un emplâtre pardessus, pour garantir la plaie de l'air : on saignera s'il en est besoin : on empêchera le Cheval de se frotter & de mettre la dent à sa plaie ; que si quand on voudra penser de nouveau, la filasse tenoit sur la plaie, il ne faut pas l'arracher, mais la retremper avec la même liqueur dont on se sera servi d'abord, & remettre l'emplâtre pardessus, ce qu'il faudra faire tous les jours une fois : que si malgré cela, il venoit un petit gonflement ou inflammation autour de la plaie, causés par l'abondance d'humeur du tempérament d'un Cheval trop gras ou d'une mauvaise constitution, on feroit une bonne saignée ; & on ameneroit le gonflement à suppuration avec le basilicum ou le diachilum ; car il est assez rare que la plaie contuse, c'est-à-dire, le lieu de la contusion, n'ait pas besoin de suppuration.

CHAPITRE VI.

De la Plaie composée, tant de celle qui est faite par des instrumens tranchans, que la Plaie contuse & d'armes à feu qu'on appelle Plaie d'arquebusade.

LA plaie composée peut être faite, de même que la simple par des instrumens tranchans ou contondans, ou par des armes à feu, ce qui est la même chose à peu près que les instrumens contondans ; car les balles & le plomb, déchirant & ne coupant pas net, ils font contusion en même tems qu'ouverture.

Les plaies s'appellent composées, lorsqu'elles attaquent muscles, tendons, veines, arteres ou os, & selon que ces

parties ſont plus ou moins endommagées ; les plaies compoſées deviennent de plus grande conſéquence.

Les plaies compoſées, faites par des inſtrumens tranchans, ne demandent la réunion qu'après avoir arrêté les hémorragies, & laiſſé écouler toutes les liqueurs épanchées.

Les plaies compoſées contuſes, faites par des inſtrumens contondans, comme par des chûtes, coups d'armes à feu ou autres, doivent toujours être amenées à ſuppuration, tant pour faire ſortir les corps étrangers, que pour détacher les parties contuſes & déchirées.

Quand il s'agit dans une plaie compoſée, de tâcher d'en obtenir la réunion, & qu'il y a quelque cauſe qui s'y oppoſe, il faut commencer par la combattre, & comme l'hémorragie eſt la premiere qu'il faut attaquer & arrêter, on a trouvé trois moyens pour cet effet ; mais, avant que de les expliquer, il eſt néceſſaire d'inſtruire comment on peut connoître ſi le vaiſſeau qui eſt coupé, eſt veine ou artere : on ſaura donc que le ſang qui coule d'une veine coupée, eſt groſſier & noirâtre, & qu'il n'eſt point agité en ſortant; mais celui qui ſort de l'artere, eſt le plus vermeil & s'éleve avec grande vivacité, rejailliſſant très-roide & très-loin, quand il ne trouve aucun obſtacle en ſortant de l'artere: ces différences ſont très-aiſées à connoître, quand on coupe la queue à un Cheval ; car dans le moment que le coup eſt donné, on voit ſortir de l'endroit coupé, comme un arroſoir de ſang, qui ſe darde à près de quatre pieds au loin ; ce ſang vermeil, eſt celui des filets d'arteres coupées; on voit en même tems tomber droit à terre des gouttes de ſang plus noirâtre, qui ne font que dégoutter ; ce ſang eſt celui des veines, qui ont été coupées.

Revenons aux moyens d'arrêter le ſang qui coule, principalement d'une artere conſidérable : il faut arrêter ce ſang très-promptement; car en très-peu de tems, tout le ſang ſortiroit par ce vaiſſeau, & cauſeroit la mort au Cheval : la veine donne plus de tems, & n'eſt pas difficile à arrêter, parce que le ſang ne s'y pouſſe point avec violence.

Les moyens dont on ſe ſert, ſont la compreſſion, le feu potentiel, c'eſt-à-dire, les cauſtiques ou cauteres, le feu actuel, qui eſt le fer rouge & la ligature du vaiſſeau. La compreſſion ſe fait au moyen de compreſſes & de bourdonnets, qu'on en-

tasse les uns sur les autres à l'orifice du vaisseau ouvert, & qu'on fait tenir par des bandages : quand on ne peut pas voir l'extrêmité de l'artere coupé parce qu'elle est trop avant dans la plaie, il faut prendre une éponge seche, la couper en plusieurs morceaux, saucer ces morceaux dans de la poudre de vitriol, en enfoncer d'abord un, le sang le gonflera ; puis vous lui ferez succéder tous les autres, l'un après l'autre, & tenant ferme le dernier, le gonflement de tous ces morceaux d'éponge, pressera l'orifice de l'artere, & arrêtera le sang : le feu potentiel s'applique, en mettant un peu de vitriol bleu en poudre dans du coton, pour en faire un bouton qu'on pose sur l'embouchure du vaisseau ouvert : le feu actuel est un fer rouge, qu'on applique au même endroit : le feu potentiel & le feu actuel, ont un inconvénient ; ils arrêtent bien le sang par l'escarre qu'ils font ; mais quelquefois quand l'escarre tombe, le vaisseau n'étant pas repris sous cette escarre, l'hémorragie recommence comme auparavant ; c'est pourquoi, la ligature du vaisseau, est la plus sûre de toutes ces façons, quand on peut parvenir à la faire : elle se fait ainsi ; on prend une éguille courbe, enfilée d'un fil ciré ; on passe l'éguille dans les chairs par derriere le vaisseau, & on la fait revenir pardevant : ce fil fait une anse dans laquelle on embrasse le vaisseau ouvert, pour le lier ensemble avec les chairs, en faisant le nœud de Chirurgien, expliqué au chapitre XXIX, ci-après ; pardessus ce nœud, on met une petite compresse qu'on arrête par deux autres nœuds : on laisse cette ligature, jusqu'à ce que la nature la sépare ; puis après on conduit la plaie à la réunion.

Examinons à présent ce qu'il faut faire à une plaie composée, suivant les parties qui ont été offensées. Les parties qui peuvent être offensées dans une plaie composée, sont la perte de substance, la ruption de quelques veines ou de quelques arteres ; les tendons ou ligamens coupés, les os découverts ou cassés : de plus aux plaies contuses & d'armes à feu, il y a la contusion, les corps étrangers qui s'y trouvent, & les sinuosités ou recoins : nous parlerons de cette derniere circonstance ci-dessous, en parlant des plaies d'armes à feu ; examinons à présent ce que c'est premiérement que la perdition de substance : elle arrive lorsque les chairs d'une plaie s'en vont en matiere, & ne se régenerent pas ensuite comme

il arrive aux plaies négligées, ou à celles où l'os a été découvert ; lorſqu'une plaie ſe transforme en ulcere, la perdition de ſubſtance l'accompagne toujours : le ſoin en général qu'on aura d'une plaie, pourra prévenir la perdition de ſubſtance ; & lorſqu'elle eſt arrivée, les remedes qu'on emploiera pour faire revenir ces chairs éteintes, c'eſt-à-dire, rappeller les ſucs dans la partie pour régénérer les chairs, s'appellent des incarnatifs ; nous venons d'expliquer ce qu'il faut faire, lorſque quelques veines ou quelques arteres ſont ouvertes ; ainſi nous n'en parlerons pas davantage : venons aux tendons ou nerfs coupés ou piqués.

Lorſque dans les plaies compoſées, & dans celles des articulations (parce que ces endroits ſont remplis de tendons) les tendons ou les nerfs ſe trouvent piqués ou bleſſés, la premiere choſe à laquelle on doit ſonger, eſt d'empêcher la douleur par les ſaignées & les remedes topiques, adouciſſans, c'eſt-à-dire, ceux qui s'oppoſent au concours trop violent des eſprits dans la partie : telles ſont les plantes émollientes, mauve, guimauve, ſeneçon, pariétaire, violette, bouillon blanc, camomille, mélilot, *&c.*

Il eſt auſſi plus à propos alors d'éviter la ſuppuration que de la procurer, attendu que la matiere de la ſuppuration cauſe une humidité dans ces parties qui amollit, relâche & peut pourrir les tendons & les nerfs ; ainſi il faudra ſe ſervir toujours de remedes ſpiritueux, comme eſprit-de-vin, eau-de-vie, eſprit de thérébentine, & par-deſſus de la thérébentine & des cataplaſmes avec mie de pain & lait, ou lie de vin ; que ſi la douleur, gonflement & inflammation venoit ou augmentoit, on ſeroit obligé d'employer les ſuppuratifs pour dégorger les vaiſſeaux, mettant toujours la charpie empreinte de quelque eſprit ſur les parties nerveuſes.

Des Os découverts.

Mais lorſque les plaies compoſées ſont accompagnées d'os découverts, & que d'ailleurs il n'y a pas d'autres accidens, il en faut tenter la réunion ſans attendre que l'os s'exfolie, ce qu'on évitera en ſe ſervant de remedes ſpiritueux, & en préſervant l'os de l'injure de l'air, évitant ſur-tout de ſe ſervir de quelqu'eſpece d'onguent que ce ſoit, ou autre choſe graſſe, ce qui feroit pourrir l'os.

Pour ce qui regarde les os caſſés, nous en avons fait un chapitre à part.

Les plaies composées contuses & d'armes à feu, ont la contusion de plus que les précédents ; la contusion consiste en un dérangement des fibres & tuyaux qui changent la situation des pores, & qui, rendant la circulation des liqueurs plus difficile, donnent occasion à l'engorgement des vaisseaux, ce qui excite pesanteur & diminution d'esprits dans la partie : ce sont ces sortes de plaies qu'il est nécessaire d'amener à suppuration ; mais il faut toujours sonder & examiner s'il n'y a point de corps étrangers, comme éclat de bois, étoffe, balle, *&c.* dans la plaie ; il sera absolument nécessaire de les ôter, car la plaie ne se refermeroit pas tant qu'ils y seroient ; si en sondant on trouvoit des recoins, qu'on appelle des sinuosités, il faudroit les ouvrir jusques dans leur fond, sur-tout quand le fond est placé plus bas que l'entrée, prenant toujours bien garde de couper aucun tendon, nerfs & arteres ; l'incision faite, en cas qu'il en soit besoin, le corps étranger ôté, s'il a été possible ; enfin, l'ouverture étant assez grande pour pouvoir voir le fond de la plaie, il la faut remplir de filasse ou de charpie en premier appareil pour bien dilater la plaie : le lendemain, vous ôterez les dilatans pour ne panser qu'avec des plumaceaux plats, enduits de digestifs, comme celui qui suit :

Thérébentine, ...	1 quarteron.
Jaunes d'œufs, ...	3
Huile d'olive, ...	2 cuillerées.
Teinture d'esprit-de-vin, . . .	2 cuillerées.

Le tout mêlé ensemble, ou au défaut, du basilicum, observant de bassiner la plaie à chaque pansement avec de l'eau-de-vie chaude, ou avec des décoctions vulnéraires ; telles sont celles de racines d'aristoloche, d'absynthe, de fleurs de millepertuits, *&c.* y ajoutant du miel ou du vin ; car ces plaies d'instrumens contondans & d'armes à feu, doivent toujours, comme j'ai dit ci-devant, être amenées à suppuration, tant pour faire sortir les corps étrangers qu'on n'a pu retirer, que pour détacher les parties contuses & déchirées.

Comme il se trouve souvent des endroits où il n'est pas libre de faire des incisions convenables, il faut pour lors se servir des injections en seringuant des compositions, telle que celle qui suit :

Eau-de-vie, ...	1 demi-septier.
Eau de forge de Maréchal, . . .	1 demi-septier.
Eau commune, ...	1 pinte.
Miel, ...	1 quarteron.

CHAPITRE VII.

Des Filandres & Os de graisse.

NOus avons dit au commencement de ce chapitre, que nous donnerions les moyens d'ôter d'une plaie les filandres & os de graisse, comme aussi toutes les mauvaises chairs qui surmontent. Quand ces accidens arrivent, il faut mettre le Cheval à un régime exact, parce que c'est signe qu'il se nourrit trop, & lui donner, si on le juge nécessaire, le foie d'antimoine & les décoctions sudorifiques : voilà la cure intérieure : à l'égard des chairs, on les mangera avec le basilicum mêlé avec précipité rouge, ou bien deux gros de vitriol par once de basilicum, ou bien le sublimé corrosif, ou on les consommera avec l'alun calciné, ou le précipité rouge ; ou bien on passe légérement la pierre infernale dessus ces chairs, ou on y met du baume vert : quand les filandres sont considérables, le meilleur est de les couper, puis manger le reste avec le baume verd ou égyptiac.

Quand on verra qu'il y a apparence qu'il s'engendre de mauvaises chairs dans une plaie, il est bon, pour en empêcher la génération, de mêler de l'égyptiac avec le basilicum, ou bien ajouter au basilicum la mirrhe & l'aloës.

Eaux rousses.

Les eaux rousses qui suintent dans les plaies, où les tendons sont attaqués, sont une très-mauvaise marque pour la plaie ; car elles dénotent que la lymphe qui nourrit les tendons est extravasée : cette lymphe étant hors de sa place, & séjournant, s'échauffe & se corrompt, ce qui occasionne une suppuration vicieuse ; c'est pourquoi il faut redoubler de soin avec ces sortes de plaies.

Calus.

A l'égard des callosités (dont nous avons parlé au commencement du chapitre) qui s'opposent à la réunion des bords de la plaie, il n'y a pas d'autres remedes que de les emporter

jusqu'au vif avec le couteau, puis on amenera les endroits coupés à suppuration.

Il y a des plaies envieillies & négligées auxquelles la chair ne sauroit revenir : ce sont particuliérement celles où les os ont été découverts & les plaies des pieds : ces parties demeurent à nud, sans que la chair veuille revenir dessus ; alors, si l'os est découvert, on le gratte avec un instrument, qu'on appelle une *rugine*, jusqu'à ce que le sang en sorte ; ensuite on se sert de poudres incarnatives, comme aloës, sarcocoles, aristoloche, *&c.* : ces poudres dessécheront la superficie de l'os, & y feront revenir les chairs ; car si on y mettoit des onguens ou emplâtres, on le ramolliroit & on le gâteroit.

Os découvert.

Si les chairs qu'on veut faire revenir, ne sont point sur l'os, on mêle les poudres susdites, ou de pareilles avec la thérébentine, le miel rosat, *&c.*

Quand la chair est bien revenue sur une plaie, & qu'il n'y a plus qu'à la consolider, c'est-à-dire, à la cicatriser, on le fait en desséchant l'humidité superflue avec de la vieille corde de bateau pilée, ou avec de la filasse en poudre, ou de la poudre de tutie, ou de plomb, ou de la litarge d'or ou d'argent.

CHAPITRE VIII.

De la Gangrene.

LA gangrene est une perte de mouvement, sentiment & chaleur, par l'interruption des esprits & du sang, occasionné toujours dans les Chevaux par le dérangement des solides, c'est-à-dire, des vaisseaux & conduits : on distingue la gangrene ou dans son accroissement, ou dans sa consommation ; dans son accroissement, on la reconnoît par la cessation de sentiment, & par une couleur livide qui vient à la partie, laquelle couleur se termine en noir ; que si cette mortification n'est qu'à la peau, aux chairs & dans la graisse, & qu'il y ait encore de la sensibilité au reste de la partie, cela s'appelle proprement gangrene, & est curable ; mais lorsqu'il n'y a plus ni sentiment ni chaleur, que la partie est fort noire, molle, que l'épiderme s'en sépare, & qu'on apperçoit une espece de bave avec mauvaise odeur, comme si c'étoit celle d'un cadavre, alors la gangrene est dans sa consommation, c'est-à-dire, que la

mortification

mortification eſt entiere & incurable : cette mortification entiere s'appelle le ſphacele.

Pluſieurs cauſes peuvent occaſionner la gangrene à une plaie. Premiérement, la négligence. 2°. L'impreſſion de l'air & des mouches, accompagnées de la chaleur de l'Eté. 3°. La mauvaiſe qualité de la plaie par elle-même. 4°. Une ligature trop ſerrée qui aura interrompu le cours des liqueurs. 5°. Enfin, la gangrene qui arrive toujours d'une inflammation précédente, occaſionnée par la contrainte ou étranglement des vaiſſeaux ou des muſcles.

Lorſque la gangrene eſt dans une plaie, ſi on n'y remédie promptement, elle gagnera en peu d'heures de proche en proche, & corrompant le ſang, cauſera la mortification totale.

Pour remédier à la gangrene auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut commencer par ſaigner ; enſuite il faudra ſcarifier ou couper tout l'endroit gangréné, afin de dégorger la partie, & de faire ſortir tous les ſucs pernicieux coagulés qui cauſent le mal, & qui étant dehors, laiſſent la liberté aux eſprits de circuler. Si on ſcarifie, c'eſt-à-dire, ſi on donne des coups de lancette de diſtance en diſtance qui enfoncent juſqu'au vif, ce qui s'appelle faire des ſcarifications, il faudra faire des ſcarifications de haut en bas juſqu'à deux ou trois rangées au plus, l'une au-deſſous de l'autre, commençant le haut de la ſeconde rangée dans les intervalles du bas de la premiere, ainſi de la troiſieme. On en fait auſſi de travers à angle droit ; mais ſoit qu'on coupe ou qu'on faſſe des ſcarifications, il faudra fomenter l'endroit coupé ou ſcarifié avec des liqueurs ſpiritueuſes, comme eſprit de vin, eau-de-vie camphrée ou eſprit de vin camphré, éguiſées de ſel ammoniac; puis on appliquera deſſus le digeſtif avec la thérébentine, & un jaune d'œuf animé avec la teinture d'eſprit de vin : on mettra auſſi ſur le gonflement des cataplaſmes réſolutifs qu'on ne levera que tous les vingt-quatre heures, panſant dans l'intervalle avec des fomentations qui humecteront le cataplaſme.

CHAPITRE IX.

De la Carie & des Eſquilles.

COmme la carie eſt, pour ainſi dire, la gangrene des os, ayant la même cauſe par rapport à l'os, & y faiſant le

même effet que la gangrene à l'égard des chairs & autres organes ſolides, puiſque ſi on n'y remédie, elle avance toujours, & gagne de proche en proche : je crois qu'elle doit être placée à la ſuite du chapitre de la gangrene.

Un os peut être carié par une ſuite de maladies, comme gourme, *&c.* dans laquelle il ſe ſera fait un abcès dans le corps de l'os par l'obſtruction des vaiſſeaux qui communiquent du périoſte dans l'os ; la matiere de cet abcès rongeant ce qui l'environne, percera l'os par petits trous avec âpreté & inégalité ; c'eſt ce qui fait que la carie eſt rude au toucher, & d'une couleur noire.

Les os peuvent être auſſi cariés par des accidens, comme des coups ou des chûtes, qui ayant foulé l'os, & par conſéquent obſtrué les vaiſſeaux dont nous venons de parler, la matiere qui ſe formera par ce moyen rongera l'os, & cauſera la carie.

Toute carie, comme j'ai dit précédemment, gagne de proche en proche, & corrompt les parties voiſines dans l'os ; mais elle donne plus de tems que la gangrene pour y apporter les remedes, parce que l'os ſur lequel elle travaille eſt plus dur à ronger que les chairs, *&c.* Il y a des os qui ſont ſi durs, comme ceux des dents, qu'elle eſt des années entieres à les ronger. Je dirai en paſſant qu'il eſt fort rare que les dents d'un Cheval ſe carient ; cependant cela eſt quelquefois arrivé, & que la carie d'une dent mâcheliere a cauſé une fiſtule dans l'os de la mâchoire, laquelle n'a été guérie qu'en faiſant ſortir la dent cariée.

Quelquefois quand l'os eſt enfoncé, les liqueurs prennent d'elles-mêmes la voie de réſolution, & la plaie ſe guérit ; mais cela n'arrive pas toujours, & l'os devient carié par l'amas qui ſe fera de ces liqueurs qui produiront enſuite de la matiere ; cette matiere, ſuivant l'endroit où elle ſéjournera, pourra faire un gonflement qui cauſera une fiſtule comme celle dont je viens de parler.

Pour procéder à la guériſon de la carie, il ſe trouve pluſieurs moyens ; mais avant que de les déduire, il faut ſavoir ce que c'eſt qu'eſquille dans cette occaſion ici. C'eſt une partie de l'os à laquelle tient la carie qui ſe détache au moyen des remedes qu'on applique pour guérir ce mal ; ſi on ne faiſoit pas tomber cette eſquille cariée, la carie qui y eſt attachée ſubſiſteroit, & la plaie ne pourroit pas ſe guérir ; enfin, c'eſt la carie même qu'on emporte, & quelquefois un peu de l'os ſain. Venons

aux moyens de faire tomber cette esquille, & d'enlever la carie de quelque façon que ce soit.

On a trouvé plusieurs manieres de guérir un os carié : on emploie l'un ou l'autre de ces moyens, selon que la situation du mal le permet : par exemple, si la dent est cariée, on l'arrache : si on peut voir quelque autre os carié assez à découvert pour se servir de la rugine, on emporte la carie jusqu'au vif avec cet instrument, raclant l'os jusqu'à ce qu'il saigne ; ensuite on pansera avec des choses seches, comme l'eau vulnéraire, esprit de vin, teinture d'aloës, poudre d'euphorbe, *&c.* car il est à remarquer qu'il ne faut jamais d'onguent ni de cataplasme sur les os, attendu que par leur humidité, ils les pourriroient.

La rugine ne peut servir que lorsque la carie n'est pas profonde, & n'occupe que la superficie de l'os ; car pour peu qu'elle soit enfoncée dans le corps de l'os, & qu'elle pénetre jusqu'à la moëlle, il n'y a pas d'autre remede que le feu actuel, c'est-à-dire, le fer rouge qui est préférable au feu potentiel, qui est les caustiques ou rétoires ; on pansera ensuite avec les mêmes drogues ci-devant, ce qui fera détacher & tomber la partie de l'os offensé, qu'on appelle esquille.

Des esquilles.

L'esquille est ordinairement quarante jours à tomber : il faudra pendant ce tems tenir les chairs basses par le moyen du basilicum & du précipité rouge.

Quand l'esquille sera tombée, il se fera une régénération de chair belle & saine qui se colle à l'os & refermera la plaie.

Si l'os carié se trouve au fond d'une fistule que la carie aura causée, & qu'il y ait pente naturelle, on se servira du feu, comme nous venons de dire, ou bien on emploiera le feu potentiel, tel que les suivans.

Boutons de Vitriol.

On imbibera du coton, qu'on formera en petite boule, dans l'esprit de vitriol, & on appliquera ce bouton sur l'endroit carié, ou bien ayant mis une demi-once d'esprit de vitriol, & deux gros de mercure sur les cendres chaudes, le mercure se dissoudra ; vous tremperez votre coton dans cette composition, & vous le porterez dans l'endroit que vous voulez consommer.

CHAPITRE X.

Des Ulceres.

L'Ulcere n'eſt autre choſe qu'une plaie qui jette de la matiere, laquelle s'aigriſſant, ronge la plaie par ſon âcreté; cette âcreté peut provenir auſſi non-ſeulement du ſéjour, mais encore de la qualité âcre des liqueurs qui forment l'ulcere.

L'ulcere eſt ſimple ou compoſé comme la plaie, ſuivant la quantité & la qualité des parties qu'il attaque; car il peut être peu conſidérable, & accompagné d'un pus blanc: alors il s'appelle ſimple, & la guériſon en eſt aiſée, parce que ce pus n'a point de mauvaiſes qualités; mais ſi le pus tourne ſur la couleur du ſang épais, & ſentant mauvais, alors c'eſt un ulcere qu'on appelle ſordide: celui-ci eſt plus conſidérable; enfin, les ulceres qui ſont accompagnés de gangrene & de carie, je les appelle compoſés, parce qu'ils attaquent les chairs, les vaiſſeaux & les os; il y a auſſi des ulceres ſecs qui ne rendent point de pus, leſquels ſont très-difficiles à guérir.

Un ulcere peut venir auſſi par accident, c'eſt-à-dire, une plaie négligée peut dégénérer en ulcere.

Comme les ulceres, excepté ceux qui viennent à la ſuite d'une plaie dont on n'aura pas eu ſoin, ſont cauſés par des obſtructions, & par le ſéjour des liqueurs âcres par elles-mêmes, il faut commencer, pour les guérir, à ſonger au débouchement intérieur de ces obſtructions: premiérement, par la diete, & en faiſant uſage des décoctions ſudorifiques & ameres, à peu près comme à la gale; en même tems on ſongera à la guériſon externe, c'eſt-à-dire, à la réunion des ulceres, ce qui ſe fera par le moyen de réſolutifs forts & d'eſprits, principalement quand l'os eſt attaqué & carié, injectant au fond de l'ulcere, s'il eſt profond, le garantiſſant de l'injure de l'air, & enfin procédant comme aux plaies pour la cure extérieure.

CHAPITRE XI.

Des Cancers ou Chancres.

LEs chancres ſont cauſés par une liqueur lymphatique qui s'extravaſe, & qui eſt ſi cauſtique, qu'elle ronge petit à petit les parties dans leſquelles elle s'eſt arrêtée.

Tout cancer commence par un ou pluſieurs boutons, qui ſe déchirant enſuite, deviennent chancreux & d'une couleur livide ou cendrée.

Pour guérir les chancres ou cancers, il faut premiérement la ſaignée & la diete; en même tems donner intérieurement les diaphorétiques, principalement ceux qui émouſſent l'âcreté de la lymphe : telles ſont les racines ſudorifiques d'eſquine, *&c.* l'acier & le foie d'antimoine; & pour la cure extérieure, on appliquera deſſus, ou on les baſſinera avec les cauſtiques, comme le vitriol, *&c.*

Nota. Que les cauſtiques ne font aucun ravage appliqués ſur les chairs, & même ſur les glandes : mais qu'ils cauſeroient du déſordre ſur les tendons, les nerfs & les gros vaiſſeaux.

CHAPITRE XII.

De la Bouche & Langue bleſſées.

QUand on dit que la Bouche d'un Cheval eſt bleſſée, cela ſignifie que l'endroit de la barre ſur lequel porte le mors, ſe trouve contus ou entamé : ce mal provient preſque toujours de l'homme ignorant, colere ou imprudent ; quelquefois cet accident arrive auſſi par une chûte, dans laquelle un Cheval peut tomber ſur ſon mors, ou par une ſaccade qu'un Cheval attaché peut ſe donner à lui-même; de quelque façon que l'accident ſoit venu, il peut être plus ou moins conſidérable ; car ſi le coup ou ſaccade qui a offenſé la barre n'a pas été bien violent, il n'y aura qu'une ſimple contuſion : mais, lorſque les ſaccades ont été aſſez fortes pour couper la chair & froiſſer l'os, ſi on paſſe la main ſur l'endroit bleſſé, on ſentira cet endroit (qui, naturellement doit être uni) raboteux ; & ſi on trouvoit quelque pointe qui piquât la main, cela ſignifieroit que l'os eſt entamé.

Lorſque l'os eſt fort enfoncé & rompu, il ſe fait communément une fiſtule ; & la matiere perçant l'os ſe dénote avec tumeur à la barbe en dehors ; en général, quand la chair eſt coupée & l'os froiſſé, il s'enſuit un ulcere ; & ſi l'os eſt enfoncé, une fiſtule.

Quand cet accident arrive par la faute de l'homme, c'eſt preſque toujours par des ſaccades que le Cavalier aura données à ſon Cheval, en tirant ſubitement & bruſquement la bride, ou pour l'arrêter, ou même pour l'exciter à avancer, ſouvent pour lui relever la tête quand il peſe à la main, ou qu'il la porte baſſe ; tout cela accompagné très-ſouvent d'un mors trop rude : c'eſt par ce même moyen que les Cochers mal-adroits ou brutaux gâtent tellement la bouche de leurs Chevaux, que s'ils ne leur caſſent pas les barres, du moins ils les leur rendent inſenſibles : premiérement, par la force des mors avec leſquels ils les embouchent, & enſuite par la rudeſſe de leur main : nous avons parlé plus amplement de cette matiere dans le chapitre qui traite de la façon de mener les Chevaux de carroſſe : revenons maintenant à la cure de la bouche bleſſée.

Si la bleſſure eſt petite, c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait que les chairs contuſes & déchirées, & que l'os ne ſoit point endommagé, vous la guérirez avec du miel, en frottant la barre huit ou dix fois par jour, ou bien en mettant au Cheval des billots avec le miel. Si l'os eſt enfoncé, il arrive quelquefois que les liqueurs prennent la voie de la réſolution, & que la plaie ſe guérit d'elle-même ſans qu'on y touche, ſinon il ſe formera de la carie dans l'os par l'amas qui ſe fera des liqueurs ; ce qui cauſera un gonflement qui dégénérera en fiſtule : ſi cette fiſtule eſt encore intérieure, & qu'elle n'ait pas percé l'os, il s'agit de la brûler en dedans, ou par le feu ou par le cauſtique : mais quelquefois un morceau de ſucre appliqué ſur la barre intérieurement, & tenu avec le doigt juſqu'à ce qu'il ſoit fondu, eſt capable de faire tomber l'eſquille de la carie, & de guérir la plaie. Si la carie ne faiſoit que commencer, le premier gargariſme indiqué dans le Traité des Médicamens y eſt très-bon. Que ſi la fiſtule pénetre, & ſe fait voir en dehors par un trou à la barbe, il n'y a point d'autre remede qu'un bouton de feu juſqu'au fond du trou pour faire tomber l'eſquille, & panſer avec la teinture d'eſprit de vin, l'eſquille tombée, le trou ſe rebouchera.

La langue s'écorche quelquefois par un mors qui n'aura pas

été bien poli, ou qu'on aura négligé de faire rétamer : il pourra s'y trouver quelque endroit raboteux qui fera écorchure ; si l'écorchure n'est que légere, il n'y aura autre chose à faire qu'à lui ôter le mors qui l'aura blessée, & elle se guérira toute seule ; si la plaie est plus considérable, il faudra la laver avec du vin chaud, & l'enduire de miel. Que si une saccade ou quelqu'autre accident avoit coupé la langue, le remede seroit de la recoudre, & l'enduire pareillement de miel.

CHAPITRE XIII.

Du Chancre rongeant à la langue.

QUoique j'aie parlé ci-devant des chancres en général & de leur cure, je ne laisse pas de faire un chapitre particulier d'une espece de chancre rongeant, qui prend quelquefois à tous les Chevaux d'un canton, soit par la mauvaise qualité de l'herbe qu'ils auront pâturée, soit par le vice des autres nourritures en général qui auront aigri le sang & la lymphe : ce chancre ronge quelquefois avec tant de précipitation, qu'en fort peu de tems il vient à couper la langue; & on est tout étonné que la langue d'un Cheval tombe sans qu'on s'en soit apperçu : c'est pourquoi, pour peu que l'on ait de soupçon, soit par le dégoût qu'on verra à un Cheval, soit par l'exemple de quelques autres qui auront eu cette maladie, il sera bon de visiter de tems en tems la bouche de son Cheval, pour voir si ce chancre ne lui vient pas sous la langue vers le filet, où il prend ordinairement son origine : si on l'y trouve, il faudra commencer par saigner le Cheval, ensuite le frotter sur le chancre avec l'esprit de nitre.

CHAPITRE XIV.

D'un Ulcere sur le garot appellé Cor, & des moyens de le prévenir.

LE cor est une espece d'ulcere, ou plutôt de callosité provenant de foulure ou de meurtrissure causées toujours par la selle dont les arçons n'auront pas été assez rembourrés,

Il y a des moyens pour prévenir ce mal dont vous trouverez

une partie dans la dînée & la couchée en voyage. Traité de l'Ecuyer, ch. X.

ou de ce que la selle étant trop en devant, un Cavalier pesant aura fait un long séjour sur une selle ainsi disposée ; ce durillon se trouve ordinairement au haut de l'épaule ; quelquefois le mal n'est pas si considérable quand il n'y a qu'une enflure qui n'est pas dure, alors les résolutifs l'ôteront, comme l'eau-de-vie & le savon noir ou autre savon, ou esprit de vin, y mettant le feu ; si le durillon est formé, vous le frotterez de vieux oing, ou vous y ferez tomber dessus le suif d'une chandelle allumée en la penchant au-dessus : cela fera tomber le durillon, après quoi le corps étant détaché, vous panserez la plaie avec l'eau-de-vie & du savon noir, ou même de l'eau commune avec savon ou du vin chaud, *&c.*

CHAPITRE XV.

De l'Ecorchure de la Selle, des Harnois, Traits, & du poitrail des Chevaux de Chaise ou autres.

IL arrive quelquefois, en faisant voyage à Cheval, que la selle aura écorché le Cheval en quelque endroit, ou bien causé quelque petite enflure ; si on ne peut pas s'arrêter, & qu'on soit obligé de continuer son chemin, il faut, de peur que ces écorchures n'augmentent, commencer par ôter de la boure du paneau, & y coudre du cuir blanc & doux ; & pour guérir les écorchures, vous bassinerez l'endroit avec du vin chaud, & vous le saupoudrerez ensuite avec de la céruse.

Il arrive aussi, quand on voyage en carrosse, que les harnois des Chevaux, en frottant continuellement ou contre le poitrail ou ailleurs, y font des écorchures ou enlevures, ce qui arrive principalement dans les temps de pluies : à cela il faut se servir d'eau-de-vie, suif de chandelle & urine.

Si la croupiere écorche sous la queue, on graissera le culeron, ou vous ferez coudre dedans une grosse chandelle, laquelle se fondant petit à petit, tiendra le culeron gras, & empêchera d'écorcher ; & dans le séjour, laver souvent le mal avec eau-de-vie & sel. Si le Cheval ne vouloit pas souffrir l'eau-de-vie, nettoyez le mal avec du vin chaud, mêlé d'un quart d'huile d'olive, & saupoudrez pardessus du charbon pilé : ou enfin, si le Cheval ne peut plus souffrir de croupiere, servez-vous de

la croupiere baſſe, dont quelques-uns ſe ſervent pour monter les mules.

Les Chevaux de brancard s'écorchent quelquefois au poitrail; le meilleur eſt de mettre le poitrail au-deſſus du mouvement de l'épaule, qu'il paſſe ſur le bas du cou : cela ne doit point faire appréhender d'ôter la reſpiration.

Quelques-uns ne s'écorchent plus avec un collier, comme en ont les Chevaux de charrette.

Si tous ces moyens ne réuſſiſſent point, & même pour le plus sûr, auſſi-bien que pour prévenir les écorchures du poitrail à des Chevaux qu'on deſtine au brancard, ſur-tout à ceux qui ont le cuir fin; ſervez-vous du faux poitrail dont vous voyez la figure, Pl. XV, fig. A; il eſt de cuir noir mince; *a* eſt un petit couſſinet, auquel ſont attachées & bouclées deux barres *b*; ſavoir, une de chaque côté; il eſt couſu lui-même à une eſpece de barre de bricole ou ſurfaix *c*; les barres ſoutiennent le faux poitrail *dd* en ſa place; le ſurfaix eſt ſéparé en deux en *e*, & ſe boucle à deux boucles; l'effet du faux poitrail eſt d'être immobile en ſa place, pendant que le vrai poitrail du harnois qu'on mettra pardeſſus frotte ſur le faux poitrail, & non pas ſur la peau de l'animal.

CHAPITRE XVI.

Des Plaies du Garrot & du Rognon.

LEs plaies du garrot ſont quelquefois peu de choſe, & quelquefois très-dangereuſes; elles viennent ordinairement d'une ſelle dont les arçons étant trop larges, laiſſent deſcendre l'arcade de la ſelle ſur le garrot; alors le poids du cavalier peſant ſur cette partie, la foule & la meurtrit : ces plaies ſont donc ordinairement précédées d'enflure.

Ce qui fait le danger de ces ſortes de plaies, c'eſt que quand elles ſont conſidérables, & qu'il s'y forme de la matiere, cette matiere n'ayant point d'écoulement, cave & approfondit dans le garrot, de façon qu'elle corrompt non-ſeulement partie des muſcles qui joignent les épaules au garrot, mais encore que, ſéjournant ſur les premieres vertebres du dos, elle les carie, & à la fin pénetre juſques dans la poitrine, & cauſe la mort au Cheval.

Quelquefois l'enflure du garrot peut provenir de la morſure d'un autre Cheval, ou de quelques coups qui auront été donnés ſur cette partie, ou bien de ce qu'un Cheval ſe ſera frotté trop fort contre un arbre ou quelques autres corps durs, à cauſe des démangeaiſons qu'il aura ſenties ſur le garrot.

Les Chevaux qui ont le garrot large & charnu ſont plus difficiles à guérir les plaies qu'ils y ont, que ceux qui l'ont ſec, tranchant & décharné, puiſque cette chair entretient l'humidité de la plaie.

Il faut conſidérer quatre cas dans les maux de garrot. Le premier, eſt une foulure ſimple, légere & de peu de conſéquence : cela eſt aiſé à guérir avec de l'eau-de-vie & du ſavon, ou bien avec de l'eau-de-vie mêlée avec de la lie de vin; le cataplaſme avec les feuilles de juſquiame y eſt bon, ou bien la pariétaire arroſée d'eau-de-vie. Le ſecond cas, eſt une foulure avec enflure & inflammation, qui, quoique conſidérable, n'eſt point accompagnée de filandre, de chair qui ſurmonte, *&c.* enfin, celle dont le fond eſt bon : comme cette plaie eſt plus conſidérable, il faut commencer par ſaigner deux fois pour prévenir l'abondance des humeurs ſur la partie, & panſer la plaie avec du vin aromatique mêlé avec de la mie de pain, ou bien mettre deſſus de la thérébentine. Si dans ce cas après avoir tâché de réſoudre, ou faute d'y avoir remédié de bonne heure, on s'apperçoit qu'il y a toujours chaleur & battement, c'eſt un ſigne que la ſuppuration ſe prépare, & que la plaie viendra en matiere : alors il faudra aider cette matiere en panſant avec du ſuppuratif dans la plaie même, & appliquant ſur l'enflure une emplâtre de thérébentine ; & au-delà du cataplaſme, autour de l'enflure, pour empêcher l'inflammation, il faudra mettre un cataplaſme de mie de pain & de vin. Quand l'abcès ſera formé, ce qui s'appercevra par la molleſſe & la fluctuation, il faudra, ſans tarder davantage, de peur que la matiere ne travaille en dedans, faire une grande ouverture avec le biſtouri au bas de la tumeur, afin que la matiere ait un grand écoulement : cela fait, vous injecterez par cette ouverture du vin chaud avec le miel & la poudre d'aloës, & panſerez avec des plumaceaux.

Le troiſieme cas, eſt une foulure & plaie accompagnées de filandres, ou de graiſſe, chair pourrie & os cariés : alors ce mal peut s'appeller une plaie contuſe, compoſée & très-dange-

reuſe, à laquelle il faudra redoubler la ſaignée, puis panſer l'os avec le feu, brûlant la carie, & ſe ſervir ſur l'os d'eſprits. Voyez le chapitre de la carie des os : on coupera toutes les chairs pourries, & on traitera les filandres & os de graiſſe, comme il eſt dit dans le chapitre des Plaies ; & lorſque l'enflure & la chaleur ſeront diminuées, on ſe ſervira pour les chairs de vin aromatique.

Le quatrieme cas arrive, lorſque la matiere ayant croupi trop long-tems, a creuſé, & s'eſt gliſſée entre le paleron de l'épaule & les côtes, ce qu'on reconnoît en ſondant avec le doigt ou avec une ſonde : c'eſt alors que ce mal eſt au plus haut point de danger, & qu'il faut toujours couper juſqu'à ce qu'on ne laiſſe point de fond s'il eſt poſſible, afin de donner pente à la matiere, & qu'elle puiſſe s'écouler : il ſera bon auſſi d'entraver le Cheval dans cette occaſion, afin que l'épaule ſoit tranquille & ſans mouvement ; mais ſi on n'a pas pu couper juſqu'au fond, parce que le creux eſt trop profond, il faudra ſeringuer dedans de l'eau-d'arquebuſade ou de l'eau de boule vulnéraire pluſieurs fois le jour.

Comme le Cheval dans cet état ſouffre extrêmement, il eſt néceſſaire, pendant cette cure, de le rafraîchir beaucoup, de peur que la fievre de douleur ne s'y joigne ; c'eſt pourquoi on lui donnera force lavemens & de l'eau blanche, ne le laiſſant guere manger, ou bien du cryſtal minéral mêlé dans ſon eau.

Les plaies foulées ſur le rognon qui arrivent par les mêmes cauſes que celles du garrot, ſont preſque auſſi dangereuſes, & ſe traitent de même.

Un bon remede, auſſi-tôt qu'on apperçoit l'enflure, eſt de mettre ſur le champ du crottin chaud dans un ſac, & l'appliquer ſur la partie.

CHAPITRE XVII.

Des Plaies du boulet.

COmme le boulet eſt une partie pleine des tendons des muſcles de la jambe, qui paſſent ſur cette partie pour aller aboutir au pied (voyez la deſcription anatomique qui en a été faite au chapitre LV des maladies des Chevaux)

les bleſſures qui s'y font, ne peuvent être que très-conſidérables, ſur-tout quand elles approfondiſſent; de plus ; elles ne peuvent manquer d'être très-douloureuſes & très-dangereuſes, principalement aux boulets de derriere.

Cet accident peut provenir de ce qu'un Cheval venant à tomber, fera entrer quelque morceau de fer ou de bois, qui, pénétrant un peu, ne manquera pas d'offenſer, fouler ou couper les tendons du boulet : je n'appelle pas plaie du boulet celles où il n'y auroit que la peau de déchirée, car ce ne feroit qu'une écorchure qui ſe guériroit facilement ; mais lorſque les tendons ſont attaqués, il peut arriver de deux ſortes d'accidens qui dénotent le danger plus ou moins grand du mal : le premier, qui eſt le plus favorable, eſt que la matiere qui coulera de la plaie ſoit blanche & d'une bonne conſiſtance : le ſecond eſt de très-mauvais pronoſtic ; ce ſont des eaux rouſſes, accompagnées d'une matiere jaune & gluante comme de la colle, mais beaucoup plus dure, & quelquefois glaireuſe, ſentant mauvais ; ce qui eſt en quelque façon la ſubſtance du tendon qui s'écoule, de façon qu'enſuite le tendon ſe deſſeche ; & ſi le Cheval ne meurt point, il deviendra inutile, attendu qu'il reſtera le boulet avancé, de façon qu'il ne pourra plus s'aider de ſon pied, & reſtera boiteux pour ſa vie : dans le cas dont je viens de parler, il eſt rare que le Cheval puiſſe mettre le pied à terre ; il ſent une douleur exceſſive, qui finit aſſez ordinairement par un amaigriſſement total : venons maintenant à la cure de ce mal.

Il faut d'abord ſaigner beaucoup, coup ſur coup, tant pour diminuer la douleur que l'inflammation qui la cauſe ; il faut mettre le Cheval au régime, ne lui point donner d'avoine, mais du ſon, de l'eau blanche & force lavemens. A l'égard des remedes extérieurs, mettez ſur la plaie un cataplaſme de lie de vin avec miel & farine, puis vous entourrez tout le boulet avec un cataplaſme anodin, compoſé de farine de lin, beurre frais, thérébentine, bol d'arménie & vin rouge pour ôter la douleur.

Que ſi le corps qui a bleſſé le boulet a entré bien avant, & a offenſé conſidérablement les tendons, il faudra couper la plaie, ſonder & porter le feu juſqu'au fond, puis panſer avec l'huile de thérébentine & un plumaceau, & pardeſſus l'emplâtre de thérébentine ; ne manquez pas de laver journelle-

ment la plaie avec de l'eau vulnéraire; que ſi elle va de haut en bas, il faudra couper tout le cuir pour donner égoût à la matiere; tout cela pourra rendre la ſuppuration meilleure; mais ſi malgré cette façon de panſer, on voit ſortir les eaux rouſſes dont nous avons parlé, qui ne ſont autre choſe que la lymphe nourriciere des tendons, laquelle a ſéjourné, non-ſeulement le mal eſt dangereux, mais il ſera très-long; c'eſt pourquoi il faudra ſe réſoudre à ſuſpendre le Cheval, ou à l'empêcher de ſe lever, ſi on peut, par quelque invention, attendu qu'il pourroit devenir aiſément fourbu, de ſe tenir toujours ſur trois jambes.

Nota. Qu'il ne faut jamais donner le feu qu'à l'endroit malade ſeulement & tout d'abord.

CHAPITRE XVIII.

De la Nerferrure.

La nerferrure eſt une contuſion ſur le tendon de la jambe, accompagnée quelquefois d'une plaie: le terme de nerferrure ſignifie bleſſure faite au nerf de la jambe, ſuivant les Maréchaux: cette bleſſure provient de ce qu'un Cheval ſe ſera donné un coup avec le fer du pied de derriere au tendon de la jambe de devant, ou même avec un des pieds de devant; cet accident arrive d'ordinaire aux Chevaux dans des courſes violentes & dans les mouvemens précipités qu'on leur fait faire, comme auſſi dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres, lorſqu'on les preſſe trop; car alors ils peuvent s'attraper les tendons des jambes de devant avec les pieds de derriere, ou même avec les pieds de devant, comme nous venons de le dire.

On connoît une nerferrure, premiérement, lorſqu'on voit qu'un Cheval boite tout à coup; en portant la main tout le long du tendon, on trouvera de l'enflure, de la dureté & de la douleur peu de tems après le coup dans l'endroit où il a été donné: on y trouve même ſouvent le poil emporté & quelquefois le tendon découvert, alors ce mal eſt proprement une plaie contuſe ſur le tendon de la jambe, qui peut devenir aſſez dangereuſe pour qu'un Cheval en reſte eſtropié.

Il faut remédier promptement à la nerferrure; car ſi on la

laiſſe vieillir, & qu'elle ſoit conſidérable, elle ſera beaucoup plus difficile à guérir, & même il pourroit reſter une dureté ſur le tendon qui feroit toujours boiter le Cheval.

Quand la nerferrure eſt récente, & qu'elle n'eſt pas conſidérable, il faut la frotter d'abord avec de l'eau-de-vie, & la traiter comme une entorſe; quand elle eſt plus forte, frottez-la avec l'huile d'olive fort chaude, puis préſentez une pelle rouge vis-à-vis pour faire pénétrer l'huile; continuez à remettre de l'huile, & à repréſenter la pelle pendant une demi-heure, au bout duquel tems la nerferrure eſt preſque toujours guérie : ſi elle n'eſt pas récente, c'eſt-à-dire, qu'il y ait déja quelque tems que le coup ait été donné, mettez un linge en cinq ou ſix doubles; mouillez ce linge, & en enveloppez le mal; cela fait, vous préſenterez un fer rouge vis-à-vis & fort près du linge mouillé; quand le linge ſera ſec, vous le remouillerez & approcherez le fer rouge, continuant ce procédé pendant une demi-heure; après quoi vous ſcarifierez la peau ſur l'enflure, c'eſt-à-dire, vous la découperez légérement en travers & non en long pour faire ſortir le ſang extravaſé; puis vous frotterez avec de l'eau-de-vie, de l'eſprit de vin, de la thérébentine, ou de l'huile de thérébentine.

Si la nerferrure eſt conſidérable, & qu'il y ait de grandes douleurs, il ſera néceſſaire de ſaigner, de peur qu'il ne ſe faſſe une fluxion ſur les tendons, mettre le Cheval à la diete & le laiſſer en repos.

Si le tendon eſt découvert, vous appliquerez deſſus de la teinture d'aloës ou l'onguent de ſcarabeus.

Si après tous ces remedes il reſtoit de l'enflure, quoique la chaleur & l'inflammation fuſſent éteintes, le plus ſûr feroit pour reſſerrer cette enflure, de donner ſur la nerferrure cinq ou ſix raies de feu de haut en bas, obſervant, comme je viens de dire, qu'il n'y ait plus de chaleur à la partie.

CHAPITRE XIX.

De l'Encheveſtrure.

LE terme d'encheveſtrure tire ſon origine du mot de cheveſtre, qui ſignifie en vieux langage, un licol; c'eſt un accident qui arrive au Cheval, lorſqu'en voulant ſe grat-

ter l'oreille, ou le côté de la tête avec le pied de derriere, il ſe prend la jambe à l'endroit du pli du paturon dans la longe de ſon licol; alors ne pouvant ſe débarraſſer & retirer ſon pied, il ſe débat extrêmement : cette longe lui écorche le pli du paturon, & y fait une plaie plus ou moins conſidérable : ſi on ne dégage promptement les Chevaux, ils peuvent ſe faire des plaies très-dangereuſes; & plus ils ſont vigoureux, plus aiſément ils s'eſtropient; quelquefois même l'os paroît tout à découvert, & l'inflammation s'y mettant, peut cauſer enflure à la jambe & à la couronne, de façon qu'un Cheval en reſte quelquefois eſtropié.

On prévient preſque toujours cet accident dans toutes les écuries bien ordonnées, en mettant des boules de bois attachées au bas des longes du licol, afin qu'elles coulent dans les anneaux, & qu'elles reſtent toujours tendues; mais quand l'accident eſt arrivé, & qu'il n'eſt pas conſidérable, on joindra des réſolutifs avec des détergens; ſi la plaie eſt grande & de plus grande conſéquence, il ne ſera pas mal de ſaigner pour éviter de l'inflammation, & d'appliquer deſſus le cataplaſme de miel, farine, & œufs blanc & jaune, qu'on renouvellera tous les jours juſqu'à guériſon : ſi l'encheveſtrure eſt ſi conſidérable, que l'os ſoit découvert, & qu'il y vienne enflure à la jambe & à la couronne, traitez l'os comme il eſt dit dans le chapitre VI du préſent Traité, une charge ſur la jambe, & un reſtreinctif ſur la couronne.

REMEDE.

Du miel commun, de la farine & des œufs, bien battre le tout enſemble, & appliquer après avoir lavé la plaie avec du vin chaud.

CHAPITRE XX.

Obſervations ſur les Maux de pied en général.

Comme le pied eſt la partie du corps du Cheval la plus remplie de tendons & de ligamens, & par conſéquent une des plus délicates à panſer, quand il y ſurvient du mal, il eſt néceſſaire de faire quelques obſervations ſur les précautions qu'on doit prendre, quand cette partie eſt affectée. Pre-

miérement, comme les pieds soutiennent tout le corps, qu'ils sont par conséquent la partie la plus basse, cette partie, lorsqu'elle est affligée, est plus sujette à la chûte des humeurs qui séjournent ordinairement sur les endroits les plus travaillés, puisqu'ils sont moins en état de les dissiper & de les éloigner; ainsi il faut travailler d'abord à empêcher lesdites humeurs de prendre leurs cours dans ces endroits, ce qui se fait par les remedes intérieurs, qui rendant les liqueurs plus coulantes, s'opposent à leur séjour; en même tems on travaille à la partie même par des remedes extérieurs.

A l'égard des opérations nécessaires auxdits maux, quand on est obligé de faire une incision qui fait venir le sang en abondance, le premier soin qu'on doit avoir avant d'appliquer les remedes, est d'arrêter le sang; c'est pourquoi quand vous aurez dessolé, ou que vous aurez fait une grande ouverture qui amenera beaucoup de sang, il n'y a pas autre chose à faire que d'appliquer, pour premier appareil, de la thérébentine chaude & de la filasse pardessus, bien bander le tout, & ôter ce premier appareil au bout de deux fois vingt-quatre heures; si au bout de deux jours il venoit encore du sang en trop grande quantité, ce qui pronostiqueroit que le petit pied est attaqué, vous mettrez de l'eau-de-vie avec du sucre en poudre & de l'aloës pour arrêter ce sang; ou bien de la poudre de vitriol avec un peu de filasse, & soyez trois jours sans le panser, au bout duquel temps, (ce qui est rare) si le sang continue de venir en abondance, retardez toujours le pansement d'un jour de plus, jusqu'à ce que vous soyez devenu maître du sang, qui empêcheroit les remedes d'avoir leur effet.

Il est aussi à remarquer que dans les opérations nécessaires auxdits maux, lorsqu'il faudra emporter des chairs, cartilages, &c. pour chercher le fond du mal, il est bien plus assuré de couper avec le fer, ou avec le feu, que de consommer avec des cauteres ou caustiques; car outre la douleur que cette sorte de drogue cause, souvent elle renvoie la matiere souffler au poil, à la couronne, ou dans le pâturon même.

3°. Il n'est aucunement dangereux de donner des raies de feu sur la corne, pourvu qu'on ne brûle pas la couronne, mais seulement le sabot; & bien loin de cela, il seroit utile en beaucoup d'occasions de le faire.

Tout

Tout habile Maréchal ne deſſollera jamais un Cheval qu'il ne lui ait auparavant ramolli le pied avec de bonne remolade ou vieux oingt.

Le petit pied étant piqué, il eſt néceſſaire qu'il en ſorte une ou pluſieurs eſquilles, ſans quoi tant qu'il y en aura à ſortir, la plaie ne ſe refermera point : ces eſquilles ſont plus long-temps les unes que les autres, à ſe détacher ſelon l'endroit où elles ſont ; cela va ordinairement depuis quinze jours juſqu'à trente, quelquefois même on eſt obligé de les tirer, quand elles ne ſortent point d'elles-mêmes.

Il y a un os, que les Maréchaux appellent la noix ou le pivot, que l'on trouve au-deſſus du petit pied, du côté du talon, c'eſt celui qui eſt marqué A dans la Planche XVIII, quoique cet os ſoit piqué, il n'eſquille jamais.

Aux grands maux de pied, qui durent long-temps, il eſt néceſſaire de charger l'épaule ou la hanche, de peur que ces parties ne prenant point l'exercice accoutumé, & la nourriture ne ſe diſtribuant pas également, elles ne ſe deſſechent & ne deviennent inutiles : la hanche ſans cette précaution deviendra plus baſſe ; ce qui ne ſe peut gueres réparer. De peur que la matiere ne ſouffle au poil dans des plaies profondes du deſſous du pied, il faut premiérement donner écoulement par en bas, en aggrandiſſant les ouvertures, ou deſſollant, ſelon l'occaſion, & ne pas enfermer le loup dans la bergerie ; en même tems on met des reſtreinctifs ſur la couronne pour la fortifier & la reſſerrer.

Si la matiere a ſoufflé au poil, c'eſt-à-dire, que n'ayant pas eu aſſez d'écoulement par en bas, elle ait paru à la couronne, au quartier ou au talon, vous injecterez dedans la plaie des vulnéraires, après quoi vous ſongerez toujours à reſſerrer la couronne ; car la matiere y ſéjournant pourroit corrompre tout le reſte du pied, ou s'endurcir à la couronne & en chemin faiſant corrompre quelque tendon.

Si on néglige les enflures ſur la couronne, & qu'elles ſoient endurcies, l'huile de laurier, ou le feu en bouton, en perçant le cuir ſur l'enflure, pourront en venir à bout. A l'égard des tendons attaqués & des filandres, voyez le chapitre des plaies en général.

Dans tous les maux de pied où il y a deux trous qui ſe communiquent de haut en bas, il faut y mettre du baume verd, ou paſſer au travers un fer ardent.

CHAPITRE XXI.

Des Atteintes.

UN Cheval ſe donne des atteintes, lorſqu'avec la pince du fer de derriere, il ſe donne un coup ſur le talon du pied de devant, mais plus communément, les atteintes proviennent de ce qu'un Cheval qui en ſuit un autre, lui donnera un coup, ſoit au pied de devant, ſoit au pied de derriere en marchant trop près de lui; l'atteinte ou le coup qui ſera donné ſur le talon, ou près du quartier de l'un ou de l'autre de ces deux façons, fera meurtriſſure, ce qui s'appelle une atteinte ſourde, ou bien fera une plaie, en emportant la piece, ou un trou; & ſi ce trou pénetre juſqu'au cartilage du pied, dont nous avons fait l'explication au chapitre des javarts encornés, & que ce cartilage ſe corrompe, alors le mal eſt conſidérable, & s'appelle une atteinte encornée, qui devient auſſi dangereuſe qu'un javart encorné. Une atteinte encornée peut provenir auſſi de ce qu'un Cheval ſe ſéra bleſſé ſur la couronne, avec le crampon de l'autre pied: elle devient de même encornée, ſi on la néglige dans les commencemens, quoiqu'elle ne ſoit pas conſidérable d'abord, & que le Cheval n'en boite gueres; car ſi on continue à faire travailler un Cheval, ſans ſonger à ſon atteinte, la partie fatiguée ſera plus ſuſceptible de ſe corrompre, & de venir en matiere: les Chevaux dans les tems de gelée, quand on leur met des crampons fort longs & des clous à glace, ſe donnent des atteintes plus dangereuſes.

On connoît l'atteinte par la plaie; on voit dans l'endroit où le Cheval a été attrapé, ſoit au-deſſus de la couronne, ou même dans le paturon, le ſang qui ſort, & un trou, ou bien la piece emportée. A l'égard de l'atteinte ſourde, c'eſt-à-dire, celle où il ne paroît rien, on la reconnoît en ce que le Cheval boite, & qu'on ſent la partie frappée plus chaude que le reſte du pied.

Quand la partie qui eſt au-deſſus de l'etteinte enfle, que la corne ſe reſſerre, & que le pied s'étrecit au-deſſous, il eſt bien à craindre que le cartilage du pied ne ſoit corrompu, & que l'atteinte ne devienne encornée.

Souvent un Cheval aura eu une atteinte qui aura pénétré jusqu'au cartilage ; on pourra la guérir en apparence, le trou se bouche, & la plaie, s'il y en a, se consolidera facilement; le Cheval n'en boitera plus, & on le croira guéri : mais comme le cartilage est touché, & qu'il est insensible, quoiqu'il ne fasse plus boiter, la matiere s'assemble en cette partie, & peu à peu on fait une forte atteinte encornée, qui sera quelquefois six mois à paroître, sur-tout si la matiere qui corrompt le cartilage n'a point de malignité par elle-même.

Quand on néglige une atteinte simple, elle peut devenir encornée, & par conséquent très-dangereuse.

Dans le moment qu'on s'apperçoit de l'atteinte, c'est-à-dire, aussi-tôt qu'elle a été donnée, on met du poivre dessus, ce qui la guérit ordinairement ; mais si on ne la traite pas dans le moment qu'elle vient d'être donnée ; ayant coupé la chair détachée, on commencera par laver la plaie avec du vin chaud & du sel, puis piler un jaune d'œuf dur, & le mettre dessus en guise d'onguent ; s'il y a un trou, vous appliquerez la thérébentine & le poivre ; on se sert aussi de poudre à canon, démêlée avec de la salive ou humectée : on en emplit le trou de l'atteinte, puis on y met le feu ; si le trou est sur la couronne & est profond, il faut passer dessus le fer ardent ; & pour empêcher l'air d'entrer, on fera fondre l'emplâtre divin avec l'huile rosat ; mettez le tout sur du coton, & vous l'appliquerez sur la plaie.

Si l'atteinte est considérable, il faut avant tout faire une saignée au Cheval.

Lorsque l'atteinte devient encornée, c'est que, ou elle aura été négligée, ou que la blessure se trouvant auprès du cartilage, la chair meurtrie viendra en matiere, laquelle matiere touchant le cartilage l'aura corrompu, ou bien l'atteinte même sera venue jusq'au cartilage, & l'aura noirci : cette circonstance est le pronostic le plus dangereux.

Il faut suivre, pour guérir une atteinte encornée, la même méthode qu'on doit suivre pour le javart encorné, chap. LXVII. du Traité précédent ; car le même accident y arrive, & c'est précisément pour la cure la même chose de point en point.

Nota. Qu'il faut empêcher que l'atteinte ne se mouille, & que le Cheval ne se leche ; car il ne sauroit guérir tant qu'il se léchera.

CHAPITRE XXII.

Des Seymes ou Quartes, & des Pieds de Bœuf.

CE qu'on appelle une ſeyme ou quarte, eſt une fente de la corne, depuis la couronne juſqu'au fer, qui coupe le quartier en deux, en ligne droite de haut en bas *bb* : cette fente s'ouvrant, quand le Cheval met le pied à terre, donne lieu à la chair du deſſous de la corne, de s'avancer en cet endroit, puis le Cheval relevant le pied, & la fente ſe reſſerrant alors, elle pince la chair avancée, quelquefois en tire du ſang, mais toujours fait douleur au Cheval, & le fait boiter.

Pl. IV. Fig. D.

Ce mal n'arrive gueres qu'aux quartiers de dedans, parce qu'ils ſont toujours plus foibles que ceux de dehors, & provient ou de trop de foibleſſe dudit quartier, ou de la ſéchereſſe du pied ; ce qui fait que les Chevaux encaſtelés, les pieds cerclés, & les Chevaux de manege y ſont les plus ſujets ; les uns, parce qu'ils ont les pieds naturellement ſecs, & les autres à cauſe du crottin des maneges, qui échauffe & deſſeche les pieds.

On peut prendre des précautions pour prévenir les ſeymes : ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires à l'égard des Chevaux dont la qualité des pieds marque plus de diſpoſition à ce mal ; il ne faut pour cet effet qu'avoir grande attention à leur tenir les pieds gras & humides, au moyen de l'onguent de pieds & du crottin mouillé.

Quand la ſeyme arrive, on ne doit avoir d'autre objet que de rejoindre les deux parties ſéparées, & de reſſerrer la chair bourſoufflée dans cette fente, laquelle fait douleur au Cheval, & empêche la réunion : on réuſſit aſſez bien à ces deux indications par le moyen des cauſtiques : prenez, par exemple, aſſez de ſublimé, d'orpiment, *&c.* pour en faire un nouet gros comme une noix ; trempez ce nouet que vous mettrez au bout d'un bâton dans de l'huile d'olive bouillante, portez-le au-deſſus de la fente ſans y toucher, & laiſſez tomber dans ladite fente des gouttes de cette huile empreinte deſdits cauſtiques : recommencez cette opération pluſieurs fois de ſuite.

Nota. Il faut précédemment avoir ferré le Cheval, ſuivant le procédé indiqué dans le Traité de la ferrure.

Le remede le plus reconnu & le plus ſûr pour ce mal, eſt le

feu mis de la façon ſuivante. Ayez un fer dont la ſurface du bout ſoit terminée en S. d'un doigt de longueur ; faites rougir cette S. au feu, & poſez-la toute rouge de côté, de façon que le milieu de l'S. traverſe la fente, par ce moyen un des bouts de l'S. s'imprimera ſur l'un des côtés du quartier fendu, & l'autre bout ſur l'autre côté ; vous mettrez trois S. de feu, ainſi poſées à un pouce de diſtance les unes des autres, en commençant la premiere au haut de la ſeyme, à un pouce de la couronne ; & pour que ladite ſeyme ſe ſoude dès le haut, vous aurez un autre fer, fait en croiſſant, emmanché comme un fer à marquer ; vous ferez rougir ce croiſſant, & l'appliquerez moitié ſur la couronne & moitié ſur la corne, c'eſt-à-dire, en croiſſant renverſé ; de façon que le ventre dudit croiſſant enjambe ſur la couronne, & que ſes deux pointes ſe terminent ſur la corne, au-deſſus des SS. de feu : cette opération eſt faite pour relâcher la corne, & lui donner moyen de s'étendre pour ſe réunir ; vous en voyez la diſpoſition dans la Figure D. Pl. IV. Fig. D.

Le pied de bœuf n'eſt autre choſe qu'une ſeyme, qui vient en pince, ſéparant le devant du pied en deux, & le rendant ſemblable à un pied de bœuf : ce mal arrive plus communément aux pieds de derriere qu'à ceux de devant, & plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux : les Chevaux qui marchent ſur la pince, ayant le pied fait comme celui des Mulets, y ſont plus ſujets que les autres ; mais ce mal n'eſt pas ſi à craindre que la ſeyme. Fig. N.

On guérira ce mal de la façon dont on traite les ſeymes, ou bien on peut faire les opérations ſuivantes.

Faites rougir un poinçon ou bien une haleine courbée, pouſſez-la dans la corne de part & d'autre de la fente, pour y faire des trous, dans laquelle vous paſſerez un fil d'archal de cuivre, que vous redoublerez en deſſus, en tortillant les deux bouts avec des pinces ; ces fils d'archal ſerviront à rapprocher les deux côtés l'un de l'autre. Fig. M.

On peut au lieu de ce que deſſus, ſe ſervir du moyen ſuivant. Faites forger un morceau de fer étroit, plat & mince, terminé aux deux bouts par deux pointes, faites comme celles des clous à ferrer : vous releverez ces deux pointes en haut ; & levant le pied comme pour le ferrer, vous ferez entrer ces deux pointes dans la corne de chaque côté de la fente, de Fig. O.

façon que le morceau de fer traverſe cette fente pardeſſous le pied ; vous riverez ces deux pointes de clou, puis vous mettrez le fer.

Le moyen ſuivant eſt encore fort bon, qui eſt de couper en biſeau les deux côtés du bas de la fente, ce qui s'appelle faire un ſifflet ; puis après avoir ferré, vous releverez un pinçon de chaque côté de la pince à un pouce de la fente.

Fig. N.

Quelquefois à l'un & à l'autre de ces deux maux il ſe joint un ulcere, que nous appellons crapaudine ; quelquefois cette crapaudine les precede & les cauſe, ſur-tout à l'égard des pieds de bœuf, parce que la matiere qui en ſort corrode la corne, la deſſeche & la fait fendre : on reconnoît cette eſpece de crapaudine, par la matiere qui ſort près le poil au haut deſdits maux, ce qui les rend plus longs & plus dangereux : il faut traiter ces crapaudines comme les javarts encornés.

La crapaudine.

Il ne faut jamais ſe ſervir de crampon aux Chevaux qui ont eu des ſeymes, ni même à ceux qui ont diſpoſition à en avoir.

CHAPITRE XXIII.

Des Enclouûres & des Retraites.

On appelle enclouûre une bleſſure faite au pied d'un Cheval, lorſque celui qui le ferre a broché un clou, de façon qu'au lieu de traverſer la corne ſeulement, il l'a fait entrer dans la chair vive, c'eſt ce qui s'appelle enclouer ou piquer un Cheval. La retraite n'eſt autre choſe qu'une portion de clou reſtée dans le pied d'un Cheval ; le clou s'étant caſſé dans le tems que le Maréchal le tiroit en déferrant le Cheval ou autrement ; & quand on vient à poſer un clou au même endroit où ſe trouve la retraite, ce nouveau clou en paſſant la preſſe & la pouſſe contre le vif ou contre la veine, ce qui fait boiter le Cheval.

Tout Cheval qui a été ferré de neuf, & qui boite, n'eſt pas pour cela toujours encloué : car ſouvent les Chevaux qui ont le pied charnu, c'eſt-à-dire, la corne du ſabot déliée, ou le talon foible ou ſerré, boitent ſi fort le jour qu'ils ont été ferrés qu'ils ont peine à ſe ſoutenir, mais ils ſe raffermiſſent d'eux-mêmes avec un ou deux jours de repos. Les Chevaux Anglois ſont fort ſujets à cet inconvénient ; ſouvent auſſi un clou qui ſe

ſera coudé, c'eſt-à-dire, un peu plié dans un pied gras, fera boiter un Cheval, quoiqu'on ne puiſſe pas dire qu'il ſoit encloué; & ſi l'on tarde quelque tems à ôter ce clou qui ne fait que preſſer le vif ſans entrer dedans, la matiere pourroit bien s'y former, ce qui obligeroit à le panſer comme d'une enclouûre; les Chevaux qui ont les talons ſerrés, pour peu qu'ils aient des clous brochés hauts, boitent, ce n'eſt pas qu'ils ſoient encloués; mais les clous étant trop près du vif, & le preſſant, cauſent de la douleur: le repos peut les rétablir.

Une enclouûre qui eſt très-peu de choſe par elle-même, étant négligée, peut devenir un mal très-conſidérable & très-difficile à guérir.

On reconnoît qu'un Cheval eſt encloué quand on le voit feindre auſſi-tôt qu'il eſt ferré, & qu'en frappant ſur le clou qu'on vient de brocher, il fait un mouvement du pied comme s'il le vouloit retirer; ſouvent même le Cheval fait ce mouvement dans le moment même qu'on broche le clou; alors il n'y a qu'à ôter le clou ſur le champ, n'en point remettre au même endroit, & continuer à ferrer: il n'y a rien à craindre, quand même le ſang viendroit, & rarement le Cheval en boîte. Si on ne s'eſt pas apperçu de ce mouvement, & qu'on voie le Cheval boiter auſſi-tôt qu'il a été ferré, il s'agit de ſavoir quel eſt le clou qui preſſe la veine ou qui a touché le vif; pour cet effet, on leve le pied qui boite, & on touche avec le brochoir ſur celui qui ne boite point, pour connoître ſi le Cheval eſt turbulent, & s'il remue le pied qui eſt à terre quand on touche deſſus, afin qu'enſuite on puiſſe mieux juger quand on touchera ſur le pied boiteux, ce qu'on fait en levant enſuite le pied qui ne boite point, & en frappant doucement ſur la rivure des clous du pied boiteux; & lorſqu'on touche ſur le clou qui le fait feindre, on juge que c'eſt celui-là qui l'incommode; s'il eſt encloué au pied du devant, il feindra plus communément du côté du talon; s'il l'eſt à ceux du derriere, ce ſera à la pince.

Lorſqu'on a fait cette premiere tentative, on commencera par déferrer le pied, puis prenant les triquoiſes, on paſſera tout autour en appuyant un des côtés deſdites triquoiſes vers les rivures des clous, & l'autre vers les entrées deſdits clous ſous le pied; il arrivera quand on preſſera l'endroit piqué, qu'il voudra retirer le pied, & feindra extraordinairement.

Nota. Lorſqu'on déferrera le pied encloué, il faudra exa-

miner les clous qu'on tirera pour voir celui qui sera coudé, ou s'il n'y a point de retraite, c'est-à-dire, quelque paille détournée à côté, ou enfin s'il n'y a point de marque que quelque paille se soit détachée du clou en le retirant, & soit restée dans le pied, ce qui est très-mauvais; car on a de la peine à la retirer, & tant qu'elle est dans le pied, le Cheval ne peut guérir: il s'agit donc de la tirer en faisant une assez grande ouverture de la façon que je vais l'expliquer. Si l'enclouûre n'a pas été reconnue sur le champ, mais qu'on l'ait découverte par les moyens que j'ai indiqués ci-dessus, il pourra arriver lorsqu'on aura déferré & ôté le clou, qu'il sortira de la blessure du sang & de la matiere; alors, ou de quelque façon que ce soit, il faut commencer par ouvrir le trou en rond avec le bistouri ou la petite gouge, & s'il y a une retraite, ouvrir toujours jusqu'à ce qu'on la puisse ôter, puis verser dans le trou de l'huile bouillante ou de l'essence de thérébentine; l'huile de pétrole chaude est un excellent remede; les herbes vulnéraires guérissent les enclouûres.

Si une enclouûre est négligée, la matiere peut souffler au poil, enfler la couronne, & même à la fin offenser le tendon. Voyez pour la cure de ces accidens le chapitre qui traite des maux de pied en général.

CHAPITRE XXIV.

Des Clous de rue & des Chicots.

UN Cheval peut trouver sous son pied en marchant un clou la pointe en haut qui lui entrera dans le pied; alors on dit qu'il a un clou de rue, parce que cet accident arrive plus souvent dans les ruès des villes que par-tout ailleurs: de même si un Cheval marche ou court dans des tailles nouvelles, il peut rencontrer sous son pied un éclat de bois coupé qui se termine en pointe, & qui lui entrera dans le pied; on appelle ces brins de bois des chicots.

Les clous de rue & les chicots étant de forme mal unie & non tranchante, causent des plaies contuses qui deviennent plus ou moins dangereuses selon l'endroit du pied qu'elles ont ouvert, & suivant qu'elles ont pénétré plus ou moins avant: par exemple, si les clous & chicots sont entrés de biais ou en glissant, ils n'auront blessé que la solle ou la fourchette; s'ils entrent

trent debout, il s'agit de leur longueur : car s'ils ſont aſſez longs pour pénétrer au-delà de la ſole, ils offenſeront la pince ou le corps de l'os du petit pied ou le quartier ; le talon ou le tendon du profond qui tapiſſe une partie du deſſous du petit pied ; leur ſituation la plus dangereuſe eſt celle qui attaque l'os du petit pied ou le tendon ; le talon eſt moins à craindre que les quartiers.

Comme il s'agit de guérir ce mal, à quelque degré qu'il ſoit, venons aux remedes que l'on peut employer.

Lorſqu'on voit un Cheval boiter ſubitement en chemin, il faut lui lever d'abord le pied boiteux ; & ſi on lui trouve un clou ou un chicot, on commencera par l'arracher, puis on fondra d'abord de la cire d'Eſpagne dans le trou, ou on y verſera de l'huille bouillante, & on bouchera le trou avec de la cire d'Eſpagne ; ſi l'endroit n'eſt pas dangereux, le Cheval ſe trouvera par ce moyen tout à fait guéri ; ou du moins s'il y a du danger, on pourra le mener à l'écurie ſans craindre qu'il y entre aucun corps étranger, comme boue ou gravois : ſi au bout de dix jours la douleur continue, & même qu'elle augmente, commencez par mettre le Cheval au ſon & à l'eau blanche : vous ſonderez pour connoître juſqu'où le clou ou le chicot pénetre. S'il a été dans les attaches qui ſont entre la corne & le petit pied, alors vous ouvrirez le trou en rond avec la petite gouge, vous y verſerez l'huile de prétrole ou l'eſſence de thérébentine ; enfin, les réſolutifs les plus forts, & en cas que la douleur continue, il faut ſaigner pour éviter la fluxion & deſſoler. Si la matiere eſt abondante, mettez autour du pied un cataplaſme émollient ; ſeringuez dans le trou de l'huile de thérébentine ; puis mettez pardeſſus de la thérébentine.

Quand on a négligé ce mal, ou qu'il a été mal panſé, la matiere ſe forme & fait un ravage proportionné à ſon abondance, à ſa malignité & à l'endroit où elle ſéjourne ; & ſi elle ne trouve pas aſſez d'écoulement, elle refluera & ſe fera jour par en haut vers le poil, à la couronne ou aux talons. Le remede eſt de deſſoler ſur le champ, de faire une bonne ouverture, & de ſeringuer dans les deux trous des réſolutifs forts.

Si on voit ſortir des eaux rouſſes qui proviennent toujours des tendons attaqués, ſervez-vous des mêmes réſolutifs, & ajoutez des cataplaſmes réſolutifs ſur le pied & ſur la jambe ; car il eſt à craindre pour lors que le tendon ne ſe relâche, & que le petit pied ne deſcende par la ſuite.

La matiere ſe promene quelquefois vers la fourchette, de façon qu'il ſe forme deux ou trois trous au talon, qui auront communication entr'eux & juſqu'au paturon, il faut couper tout juſqu'au fond.

Si l'os du petit pied eſt piqué, il faut qu'il en tombe une ou pluſieurs eſquilles; panſez comme il eſt dit au chapitre des plaies : s'il eſt éclaté, le Cheval eſt en grand danger.

CHAPITRE XXV.

OPÉRATIONS.

Du travail du Maréchal.

Le travail du Maréchal eſt une des pieces les plus néceſſaires pour quantité d'opérations qui ſe font ſur les Chevaux, & dont un Maréchal peut difficilement ſe paſſer; c'eſt pourquoi, avant de parler des différentes opérations, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de détailler le travail & ſes proportions les plus juſtes, afin que celui qui opere y ait toutes ſes commodités, que l'animal qui y eſt enfermé en ait le moins qu'il eſt poſſible pour troubler l'opération, & qu'il ne puiſſe pas ſe bleſſer lui-même.

Pl. XX. Le travail eſt un bâtis ou aſſemblage de charpente composé de quatre piliers quarrés AAAA, de ſept à huit pieds de haut hors de terre, & de quatre pieds ou environ de fondation, & de neuf pouces d'équarriſſage BBBB; les deux bouts ſont formés par la diſtance de ces quatres piliers, où ils ſont deux à chaque bout, qui ne doivent être éloignés l'un de l'autre que de deux pieds, ayant une traverſe en haut, une autre à raſe-terre, & la troiſieme au bout de leurs extrêmités qui eſt en terre : chaque couple de piliers ainſi aſſemblés eſt éloigné l'un de l'autre de quatre pieds quatre pouces, & aſſemblé de chaque côté par trois traverſes CC. DD. EE. qui prennent aux mêmes hauteurs que les ſix premiers, ce qui fait un bâtiment de bois à jour, formant un quarré long; à chacun de ces piliers quarrés, on fait pluſieurs mortoiſes pour y ajouter les pieces néceſſaires.

Premiérement, à cinq pieds & demi de terre, on ajoute par le côté une traverſe quarrée FF, ayant un pied d'équarriſ-

ſage, à laquelle on cloue & attache en dedans cinq crochets de fer à égale diſtance, & ayant la tête en bas : vis-à-vis, & de l'autre côté, on met à égale hauteur un rouleau ou une traverſe ronde G, garnie de cinq autres crochets ou crampons, dont les deux bouts plus épais HH ſont équarris & ferrés au-delà, près des piliers, de deux crics à dents L, dans leſquels s'engrenne à chacun un morceau de fer qui les arrête : on perce chaque bout de deux trous de tarriere, un à chaque face du quarré qui perce tout au travers.

A quatre pieds de terre on fait une mortoiſe dans le pilier à moitié d'épaiſſeur, & à un pied de terre, une autre pareille pour y faire entrer deux traverſes ou barres mobiles MM (qui ferment le travail des deux côtés) dont un bout entre dans la mortoiſe d'en bas d'un pilier, & l'autre dans la mortoiſe d'en haut de l'autre pilier où elle eſt retenue par un morceau de fer attaché au-deſſus NN qu'on range pour la faire entrer, & qu'on laiſſe retomber pour l'empêcher d'en ſortir.

Quatre autres barres mobiles OO, deux à chaque bout, ferment les deux bouts du travail ; celles-là ſe coulent dans des mortoiſes qui percent les piliers d'outre en outre ; la plus haute ſe fait à trois pieds ou trois pieds deux pouces de terre, & celle d'au-deſſous eſt à deux pieds deux pouces de terre.

A chaque pilier, on cloue deux gros anneaux de fer PP à raſe-terre, dont l'un regarde le côté du travail, & l'autre le bout en dedans.

A deux pieds de terre on fait une petite mortoiſe deſtinée à y fourrer le bout d'une double potence de fer QQ qui a environ quinze pouces de long hors du pilier ; elle fait un petit coude à deux pouces près du pilier qui la rejette en dehors, & ſa tête qui finit par deux boulons a ſix pouces de long.

A deux pieds & demi de terre ſont percées deux autres mortoiſes tranchantes, faites pour y faire entrer deux barres de fer rondes d'un pied de long RR ; elles ſe terminent par un quarré de fer, dans lequel ſont deux trous quarrés deſtinés à recevoir une barre ronde de fer SS qu'on fait entrer de l'une à l'autre ; chaque traverſe du haut des bouts du travail eſt garnie d'un anneau T qui pend, ou d'un rouleau V ſoutenu par deux branches, qui tourne ſur lui-même : du côté de la traverſe ronde G, à chaque pilier eſt une barre de fer ronde XX qui pend à une chaîne, & qu'on arrête en la paſſant dans un anneau qui

l'empêche de vaciller : on met auſſi de petits anneaux de fer pour paſſer les longes du licol du Cheval ou de la caveſſine de main, ou bien on les arrête avec des crochets YY qui pendent entre les deux barres des bouts : on garnit de cuir rembourré & cloué ZZZZ les quatre piliers d'en dedans du côté des bouts du travail : on couvre tout le travail d'un toît qui y tient, ou d'un appentis attaché à la muraille voiſine, s'il eſt auprès d'une muraille, & qu'il ne ſoit pas iſolé.

Comme tous les quatre piliers ſont percés des mêmes mortoiſes, il n'y a moyennant cela ni devant ni derriere, c'eſt-à-dire, que la tête du Cheval peut être à un bout ou à l'autre indifféremment, parce que toutes les traverſes mobiles, les barres, *&c.* s'ajuſtent d'un côté comme de l'autre.

On fait les fondations de quatre pieds de profondeur pour rendre le travail capable de réſiſter aux efforts du Cheval ; on doit murer tout le dedans avec chaux & ciment, le paver à raſe-terre, & à un pied & demi tout autour.

Les traverſes d'en haut ſervent à l'aſſemblage.

Les anneaux ou rouleaux qui ſont aux bouts ſont mis pour lever la tête du Cheval quand on donne des breuvages ou des pilules.

Les crochets de fer qui ſont aux traverſes immobiles des côtés, ſervent tant à ſoutenir qu'à élever la ſous-pente, & les barres rondes attachées à des chaînes de fer ſont faites pour tourner la traverſe ronde, en les mettant ſucceſſivement dans les trous de tarriere qui ſont au bout.

Les traverſes ou barres de bois qui vont en biais des deux côtés ſont faites pour empêcher le Cheval de ſe jetter de côté.

Les traverſes ou barres de bois mobiles qui ſont, deux devant & deux derriere, empêchent le Cheval de ſortir du travail, ſoit en avançant ou en reculant.

La double potence de fer eſt deſtinée à tenir, lever & attacher le pied de devant pour y travailler.

Les barres & la traverſe de fer ſont faites pour tenir & arrêter le pied de derriere.

Les anneaux du bas des piliers doivent ſervir à tenir en reſpect (par le moyen de cordes qui entourent le paturon, & qui paſſent au travers deſdits anneaux) les pieds auxquels on ne travaille pas.

Les rembourrures des piliers empêchent que le Cheval, dans les efforts qu'il fait, ne ſe bleſſe la tête contre les piliers.

CHAPITRE XXVI.

Comment on met un Cheval au Travail.

QUand on veut faire quelque opération douloureuſe à un Cheval, il faut l'abattre ou le mettre au travail, ſans quoi on ne pourroit en venir à bout.

Nous parlerons au chapitre ſuivant de la façon de l'abattre : maintenant nous allons expliquer comment on l'arrête dans le travail, de maniere qu'il ne puiſſe pas troubler l'opération par ſes mouvemens & ſes efforts.

Avant tout, il faut être muni d'une bonne ſous-pente de cuir fort : voici ce qui compoſe cette eſpece de ſous-pente qui n'eſt qu'un aſſemblage de courroies diſpoſées comme on le voit dans l'eſtampe. Les trois principales *aaa* qui ſervent à ſuſpendre ou à élever le Cheval, ſont garnies de deux ou trois chaînons à chaque bout : il y a (comme on voit) cinq courroies traverſantes qui coulent comme on veut. Les trois plus courtes *bbb* ſervent à garnir ſous le ventre ; & des deux autres, l'une *cc* eſt fort longue, un de ſes côtés va entourer la croupe, & l'autre le poitrail : ces côtés ſe bouclent à deux boucles *dd* qui ſont à la courroie qui eſt de l'autre côté. Pl. XX. Fig. B.

Après avoir mis des lunettes au Cheval, on le fait entrer dans le travail par un des bouts : on remet enſuite les deux traverſes qu'on avoit ôtées pour qu'il entrât : on accroche la ſous-pente à trois des cinq crochets qui ſont à la traverſe quarrée d'un côté ; puis la paſſant pardeſſous le ventre ſans toucher au Cheval, on accroche les trois autres bouts à trois crochets de la traverſe tournante ; puis en faiſant tourner cette traverſe avec les barres de fer rondes qui pendent par des chaînes, on éleve la ſous-pente ſous le ventre du Cheval au point que l'on veut : pendant ce tems on met des plattes longes ou des cordes BBB à tous les pieds auxquels on ne veut pas travailler, & les paſſant enſuite dans les anneaux du bas des piliers, on les en approche, & un homme tient chaque platte longe tournée autour de chaque pilier, afin que le Cheval ne puiſſe pas avoir la liberté de ſes jambes. Pl. XXI. Fig. A.

On paſſe auſſi quelquefois une platte longe C ſur le garrot qu'on attache des deux côtés en bas, à deux anneaux mis

exprès, le Cheval ne ſauroit ſe lever, retenu par cette platte longe.

Pour ſoutenir la croupe, & afin que le Cheval ne s'acule pas, on noue une corde à la queue; puis on la fait paſſer dans l'anneau d'en haut, qui ſert à donner des breuvages, & un homme tenant cette corde, ſoutient tout le derriere du Cheval : ce nœud de la queue ne doit pas couler ; & pour cet effet, il y a une façon de le faire que je vais expliquer. Appliquez ſur la queue une corde ployée, dont un bout ſoit long D, & l'autre court E ; empoignez la queue & la corde vers l'endroit où on coupe ordinairement la queue ; prenez le bout court, & pardeſſus la main gauche, faites deux ou trois tours F, comme pour lier la queue ; mêlez enſuite le bout qui vous en reſte avec le crin de la queue G; faites paſſer à moitié ce crin entortillé avec ce bout de corde dans l'anneau de corde qui eſt reſté en haut H ; tirez le bout long en bas, il ſerrera le crin mêlé avec la corde & le nœud fait ; quand vous voudrez le défaire, tirez à vous la corde entortillée de crin, & le tout partira.

J'omettois de dire que pour empêcher le Cheval de balancer en avant & en arriere, vous n'avez qu'à paſſer une corde au poitrail de la ſous-pente L, & l'attacher à la barre de devant, & une autre par-derriere M, pour l'attacher à la barre de derriere; de plus vous mettrez des morailles ou un torchenez au Cheval.

Comment on arrête les pieds au travail.

Quand on veut travailler aux pieds, ſoit pour ferrer, deſſoler, *&c.* dans le travail, ſi c'eſt au pied de devant qu'on a à faire, il faut mettre la double potence de fer du côté du pied qu'on doit lever ; puis mettre une platte longe au paturon dudit pied, l'amener ſous cette potence, qui ſera mieux d'être rembourrée, afin que le paturon & les talons ſoient plus mollement : vous ferez venir le nœud coulant du paturon N en dehors ; puis vous paſſerez la platte longe ou la corde pardeſſous le pied O & pardeſſous la potence de l'autre côté ; enſuite pardeſſus la potence P, une deuxieme fois pardeſſous le pied, puis pardeſſus la potence Q : enfin, pardeſſous R, un homme tiendra le bout de la longe, & le pied ſera arrêté. Au pied de derriere, la même choſe ſe fera ſur la barre ronde de fer qui ſert à lever les pieds de derriere.

Quand on travaille à un pied de devant, il faut attacher

l'autre pied à l'anneau d'en bas du même côté S ; & pour le pied de derriere, il faut attacher l'autre pied à celui d'en bas de l'autre côté.

CHAPITRE XXVII.

Comment on abat un Cheval avec le lacs & avec les Entraves.

IL y a deux manieres d'abattre les Chevaux, l'une avec le lacs, l'autre avec les entraves, qui eſt la plus sûre & la meilleure façon.

Après avoir étendu par terre un bon lit de paille, & avoir mis des lunettes au Cheval, s'il eſt difficile, on le fait avancer ſur cette paille, enſuite on travaille à le faire tomber ſur cette paille.

Pl. XXII. Le Lacs.

On a un lacs, qui eſt une corde d'environ trente pieds de longueur AA, à un bout de laquelle eſt un anneau de la même corde B, on fait paſſer l'autre bout dans cet anneau juſqu'à ce qu'il faſſe lui-même un grand anneau qu'on paſſe dans le col du Cheval ; puis on l'élargit peu à peu ſur ſon dos juſqu'à ce qu'il tombe derriere ſa croupe, enſuite dix ou douze hommes, plus ou moins, tirent fort & ſubitement la corde, qui en ſe ſerrant, raſſemble les quatre jambes du Cheval, & l'oblige à tomber ; cette façon a ſes inconvéniens, premiérement, il faut avoir beaucoup d'hommes au bout de la corde, ſans quoi, ſi le Cheval eſt vigoureux, il entraîne ſouvent le lacs & les hommes, & quelquefois il s'en débarraſſe totalement avant qu'il ſoit tout à fait ſerré, de façon qu'il faut recommencer, & le Cheval alors effarouché eſt plus difficile à approcher.

Pl. XV. Fig. A. Les Entraves.

Quand on l'abat avec les entraves, on en a quatre, dont trois ont un anneau BBB, & au quatrieme D, la corde eſt attachée ; on boucle les quatre entraves à chaque paturon, mettant les boucles en dehors ; l'anneau où tient la corde ſe met à un paturon de devant ; on fait enſuite entrer doucement le bout de la corde : 1°. dans l'anneau de l'autre pied de devant ; enſuite dans les deux anneaux de derriere, puis la ramenant dans le premier anneau D, cinq ou ſix hommes prennent le bout de la corde E, & tirant ſubitement à eux, les quatre

pieds ſe rapprochent, & il faut que le Cheval tombe : alors, & ſur le champ un homme va ſe mettre à genoux derriere la tête, & prend le crin qu'il pouſſe ferme contre terre, afin que le Cheval ne la releve pas : un autre enferme de la paille dans une épouſſette A, qu'il met ſous la tête pour lui ſervir d'oreiller : le troiſieme prend la queue & la tient ferme : le quatrieme fait un bouchon de paille, ou prend une poignée de paille B d'une main, & prenant de l'autre le bout de la corde qu'on lui donne, en tendant toujours le reſte, il la paſſe pardeſſous entre les quatre pieds, & en la tirant toujours pardeſſus, il ſe forme un anneau coulant D, dans lequel il met ſon bouchon de paille ; & pour lors il faut moins de monde pour tenir enſuite cette corde tendue, afin que le Cheval ne déjoigne pas ſes pieds, & moyennant la paille, cet anneau ou nœud ne ſauroit bleſſer les paturons.

Pl. XXI. Fig. B.

On voit une entrave en grand, Pl. XXII, n°. 8.

CHAPITRE XXVIII.

Des inſtrumens du Maréchal pour les Opérations.

Pl. XXII.

LES flammes *a* qui ſont ordinairement trois, qui ſe reploient dans le même manche, ſont de trois différentes groſſeurs, & ne ſervent que pour la ſaignée.

La lancette *b* qui eſt au bout d'un manche, ſert à ouvrir des tumeurs, abcès, *&c.*

Le biſtouri *c* eſt un petit couteau à un ou à deux tranchans, ſervant à couper dans le pied, dans les chairs, *&c.*

La feuille de ſauge *d*, qui eſt un biſtouri à deux tranchans, un peu courbé d'un côté ſur ſon plat, ſert à couper dans les endroits un peu enfoncés, comme au-dedans du pied, *&c.*

Les cizeaux *ee*, tant droits que courbes, ſervent aux plaies, aux abcès, à couper le poil, *&c.*

Les renettes *f*, qui ſont faites comme un crochet coupant, ſervent à racler & enlever de la corne en creuſant, *&c.*

La petite gouge *g* ſert à ouvrir & élargir en rond dans la corne, dans la ſolle, *&c.*

L'aiguille *h* courbe, ſert à coudre des plaies à l'onglée, *&c.*

Les couteaux de feu *i* & les boutons de feu *l* ſervent à mettre le feu en différens endroits.

Le

Le brûle queue *m*, ſert à brûler le bout de la queue qu'on vient de couper.

Le fer à lampas *n*, ſert à brûler la feve.

L'eſſe de feu *o*, ſert à brûler la corne aux ſeymes.

La marque *p* ſert à appliquer rouge ſur la cuiſſe d'un Cheval, afin qu'elle s'y imprime pour toujours : les différentes marques font voir les différens Haras & les pays d'où les Chevaux ſont ſortis.

La corne de chamois *q*, ſert à détacher les tendons ou veines qu'on veut couper au Cheval, afin de les mettre à portée d'être coupés.

Le boîtier du Maréchal *r*, eſt une boîte de fer blanc, ſéparée ordinairement en trois compartimens, pour y mettre des onguens ſervant à panſer les Chevaux.

La corne de vache *s*, ſert à donner des breuvages dans la bouche du Cheval.

La cuiller de fer *t*, eſt pour faire fondre ou chauffer les drogues qu'on veut appliquer chaudes.

La ſeringue *u*, ſert aux lavemens.

La ſeringue *x* à injections, eſt pour injecter dans les plaies ; elle a ordinairement trois bouts, un droit percé d'un trou, un droit percé de pluſieurs petits trous, & un courbé.

Le pas d'âne *y*, ſert au moyen de ſes deux traverſes, à tenir la bouche du Cheval ouverte pour regarder dedans.

Le leve ſole *z*, eſt fait pour élever la ſole en pince, & commencer à la détacher, afin de donner priſe aux tricoiſes qui l'enlevent enſuite toute entiere.

La ſpatule 2, ſert à remuer ou appliquer les drogues ; & la ſonde qui eſt à l'autre bout, à ſonder la profondeur des plaies.

Les écliſſes de bois & de fer 3, ſervent à tenir les appareils ſous les pieds.

Les morailles de châtreur 4, ſervent à ſerrer au-deſſus des teſticules pour les couper enſuite : les morailles courbes 5, ſervent à couper les oreilles. Nous avons parlé précédemment de l'uſage du lacs & des entraves.

Le billot 6, qui ſe met dans la bouche, ſert à y mettre des nouets d'Aſſa-fœtida, *&c.*

La corde à ſaigner 77, ſert à ſerrer le cou d'un Cheval, pour lui faire enfler la jugulaire, afin de la piquer.

Le pas d'âne pour les breuvages 13, étant rembourré & mis

dans la bouche du Cheval, sert à lui lever la tête pour lui faire avaler un breuvage.

Le gros billot de bois à deux mains 9, avec lesquelles on le porte pour le placer sous le tronçon de la queue qu'on met dessus pour la couper.

Le tranchoir ou couperet 10, se met à l'endroit de la queue qu'on va couper, & la masse 11, donne sur le tranchoir le coup qui lui fait trancher la queue.

La grosse gouge 12, sert à casser les surdents & à faire un rossignol sous la queue.

CHAPITRE XXIX.

Du Poulx des Chevaux & de la Saignée.

ON ne connoît pas le poulx des Chevaux dans le même endroit qu'on distingue celui de l'homme. Le poulx n'étant que le battement de toutes les arteres du corps, au même instant, & par le moyen du battement du cœur, on a cherché celui qu'on peut sentir avec la main, afin que par son moyen on pût connoître le mouvement du sang; & comme il est très-difficile de trouver aux Chevaux des arteres superficielles, on a eu recours au cœur, qu'on ne sent battre que lorsque le Cheval a de la fievre; ainsi, en appuyant le dos de la main, au défaut de l'épaule près du coude du Cheval, Pl. I. Fig. A *z*; si on sent battre le cœur, c'est une marque de fievre; on sent aussi battre à plusieurs Chevaux une artere aux lumieres *h*, soit qu'ils aient la fievre ou non.

La saignée est une des opérations les plus communes. Quand le mal vous donne le tems, ou que vous voulez saigner par précaution, faites manger du son la veille; que le Cheval ne mange ni ne boive trois ou quatre heures avant la saignée, ni deux heures après; laissez-le en repos la veille, le jour de la saignée & le lendemain; cependant vous pouvez enfreindre toutes ces regles sans danger dans tous les cas où il faudra saigner précipitamment.

Il faut régler les saignées, c'est-à-dire, savoir la quantité de sang qu'on tire; & comme une pinte d'eau occupe l'espace de deux livres de sang, sur ce pied-là le Maréchal aura des mesures & plus & moins grandes pour recevoir le sang; on

fait ces mesures de fer blanc, avec un manche : elles lui serviront encore à voir si le sang est noir & échauffé, ou jaune & bilieux, ou boueux & épais, ce qui peut donner quelque léger éclaircissement pour le mal.

Le sang qu'on tire en une saignée à un Cheval ordinaire, est 3 ou 4 livres de sang ; & quand on les réitere souvent, on les fait moindres, le tout suivant les cas, quand on sait son métier.

On est quelquefois malheureusement obligé de faire trotter un peu un Cheval qu'on veut saigner à de certaines veines, où on ne sauroit faire de ligature, pour lui agiter le sang qui ne sortiroit pas sans cela; mais qu'on ne s'imagine pas, comme quelques-uns, qu'il est nécessaire d'échauffer le Cheval, avant de le saigner, parce que cette agitation fait sortir le mauvais sang, & que sans cela, il n'y auroit que le bon qui partiroit; car il est certain que cela y fait plutôt mal que bien, & que la masse du sang est la même, soit qu'il ne remue pas ou qu'il s'agite.

Saignée du cou. PL. XV. Fig. A.

On saigne au cou avec la flamme ; c'est le seul endroit où on puisse faire la ligature. Pour la faire, on passe une ficelle, qui a deux anneaux de la même ficelle à ses deux bouts, qu'on appelle la corde à saigner : on la passe, dis-je, pardessus le cou, près du garot ; on la reprend pardessous le cou, & faisant entrer un des bouts dans l'anneau de l'autre bout, on serre au côté du cou E, & on arrête par un demi-nœud : alors la veine jugulaire qui coule tout le long du gosier, paroît ordinairement grosse comme le pouce : on pose alors la pointe de la flamme F en biais sur cette veine à quatre ou cinq doigts de l'os de la ganache ; si le cou est flasque ou la peau trop dure, un homme met la main de l'autre côté, vis-à-vis de l'endroit où est la flamme, soutenant la partie ferme, afin que la flamme puisse entrer dans la veine ; il faut boucher l'œil au Cheval du côté qu'on saigne, afin qu'il ne voie pas le mouvement qu'on va faire ; car il y en a qui, d'un petit mouvement de tête ou de mâchoire, dérangent la veine dans le moment que le coup part, ce qui fait qu'on perce à côté, & qu'il faut recommencer : voilà tout l'inconvénient, car il n'y a point de danger de piquer l'artere ; elle est trop profonde en cet endroit : voici donc comme la flamme entre : vous avez une petite masse g, ou vous vous servez du manche du brochoir, avec lequel vous donnez un coup raisonnable sur le dos de la flam-

me ; elle entre, vous la retirez ſur le champ, & le ſang ſort : une maxime générale, c'eſt de faire une grande ouverture pour l'évacuation du ſang ; car la ſaignée en eſt plutôt faite, & il vient plus rarement du mal à l'endroit piqué : ſi le ſang ne coule pas en arcade, on fait mâcher quelque choſe de dur au Cheval, ou on lui prend doucement la langue, cela fait remuer la mâchoire & jaillir le ſang.

Le nœud du Chirurgien.

Quand la ſaignée eſt faite, vous ôtez la corde à ſaigner, le ſang s'arrête ; puis vous percez les deux lèvres de la plaie avec une épingle, que vous faites ſortir des deux côtés également : vous tirez dix ou douze crins du cou, vous les paſſez des deux côtés, par en haut derriere l'épingle, puis vous nouez ces crins pardeſſus d'un nœud paſſé deux fois, qui s'appelle le nœud du Chirurgien ; puis d'un ſecond nœud paſſé auſſi deux fois de l'autre ſens du premier, & l'opération eſt terminée.

Saignées des larmiers.

On ſaigne ſans ligature aux veines des tempes & aux larmiers avec la lancette ; mais il faut prendre garde de ſaigner l'artere, au lieu de la veine en cet endroit.

Connoiſſance des arteres.

On diſtingue les arteres des veines, en ce qu'avec le doigt on les ſent battre comme le poulx de l'homme : les veines ne battent point ; il faut les voir pour les piquer.

Saignée ſous la langue.
Aux nazeaux.

On ſaigne ſous la langue avec la lancette. Au travers de la cloiſon des deux nazeaux avec une alêne, un poinçon ou un clou.

Au palais, le coup de corne.

Au milieu du palais, entre les deux crochets d'en haut, avec la pointe d'une petite corne, ou avec la lancette, ce qui s'appelle donner un coup de corne ; mais le ſang eſt quelquefois très-difficile à étancher, à cauſe qu'on aura ouvert un artere : on l'arrête en levant la tête du Cheval en haut, ou en preſſant l'endroit avec la moitié d'une coquille de noix, qu'on tient ſur l'endroit pendant un quart-d'heure, ſi l'artere eſt ouverte.

Aux arts.

Aux arts, qui ſont les veines du bras, avec la flamme ou la lancette ſans ligature ; on ne met point d'épingle à la ſaignée : on y tient le doigt un moment, & elle ſe referme d'elle-même.

Au plat des cuiſſes.

Aux plats des cuiſſes de la même façon.

Au ventre ou au flanc.

Aux veines du flanc ou ventre de la même façon.

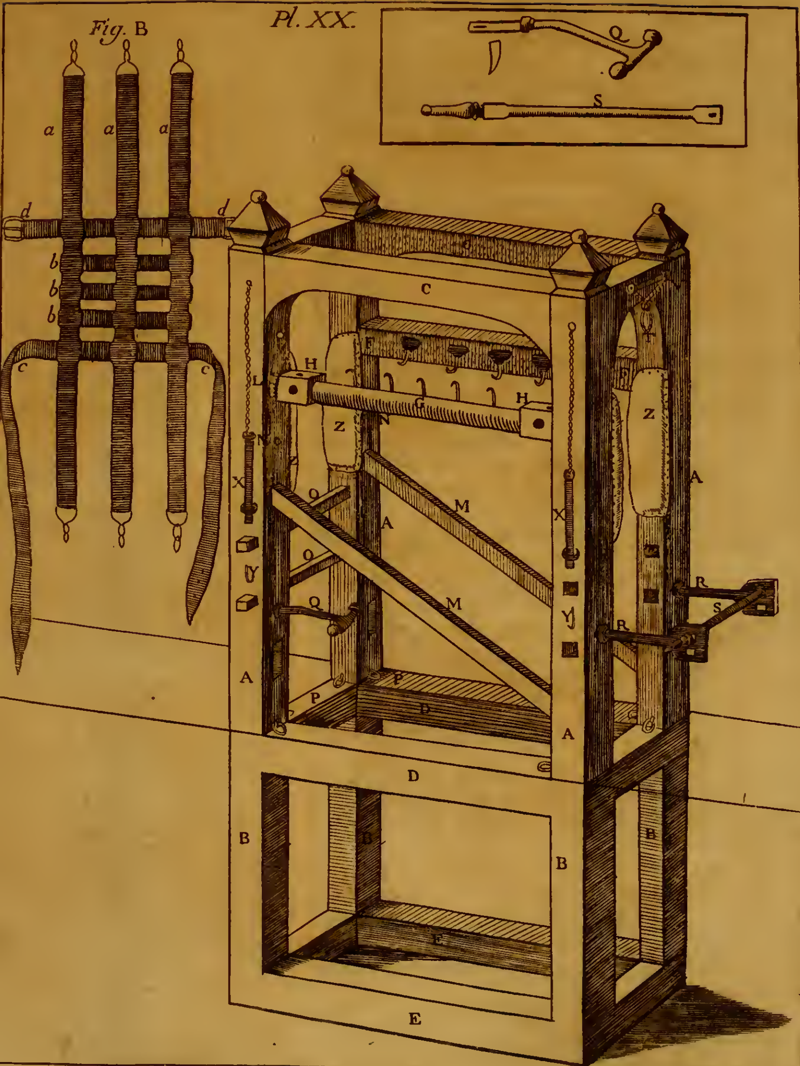
A la queue.

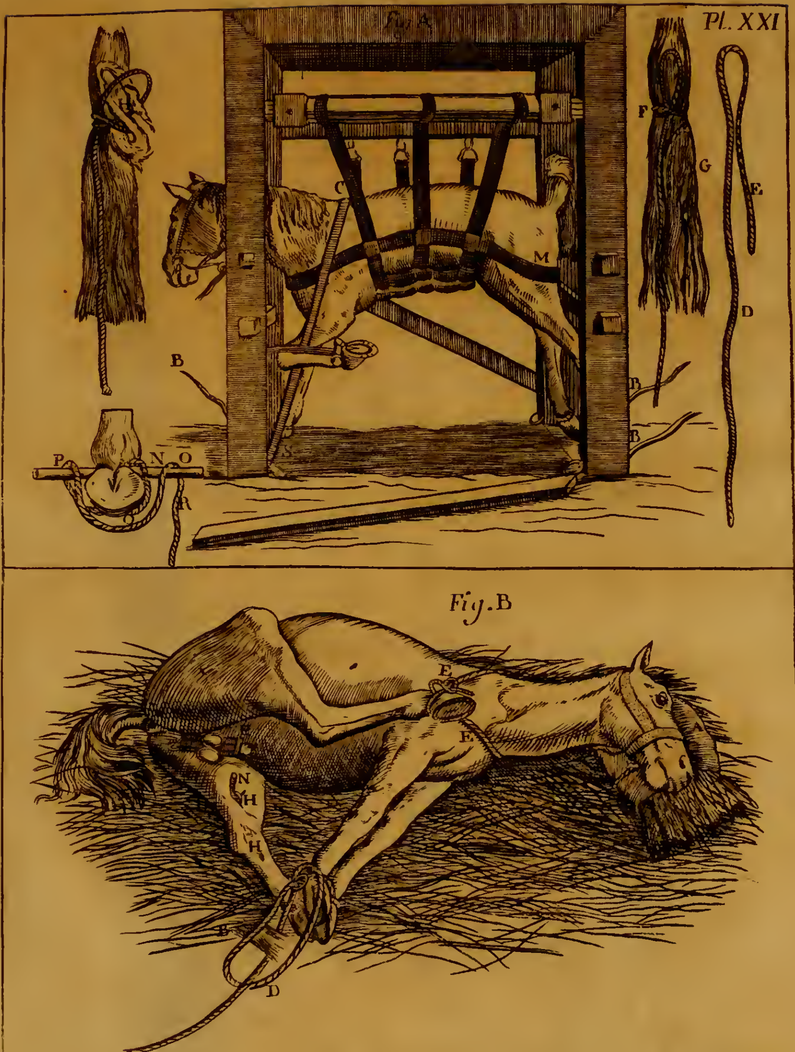
A la queue avec la lancette.

Aux paturons.

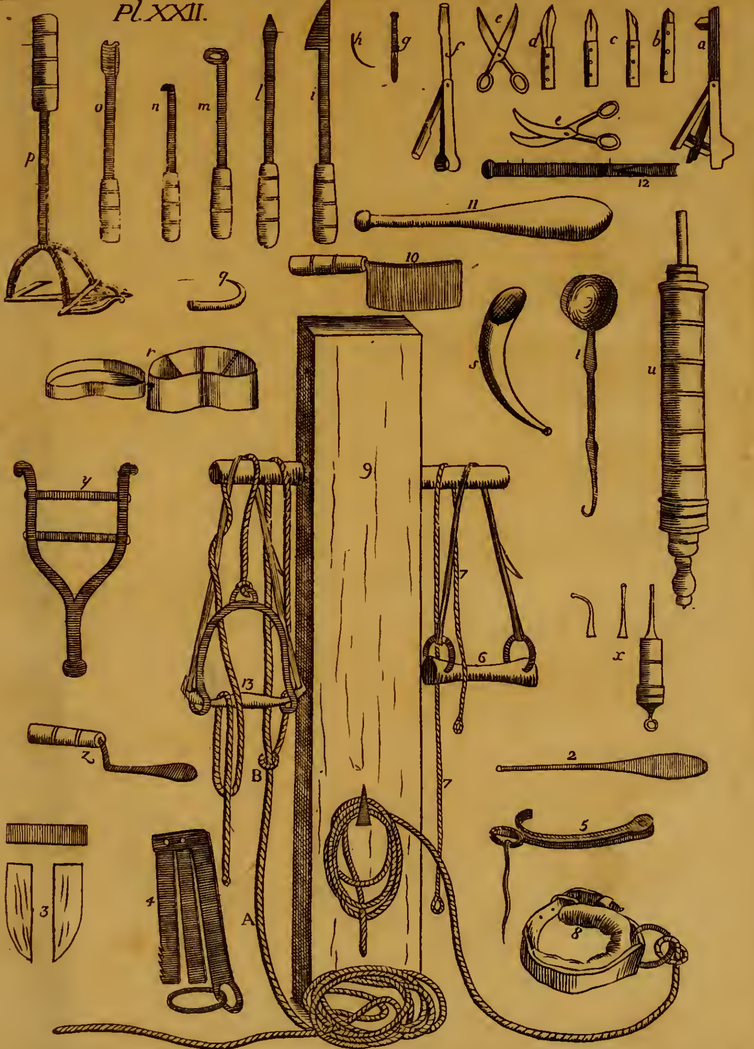
Aux paturons avec la lancette.

Pl. XX.


Fig. B
a
a
a
b
b
b
c
c
d
d
Q
S
C
F
H
L
G
H
Z
Z
N
X
X
M
M
A
A
A
A
O
O
Y
Y
Q
R
R
S
P
P
D
D
B
B
B
B
E
E


Pl. XXI
Fig. A
Fig. B
B
C
D
E
F
G
H
M
N
O
P
R
S

Pl. XXII.



A la pince du pied. Ceci n'eſt pas véritablement une ſaignée, car on ne pique point; mais on ôte ſous le pied à la pince autant de ſole qu'il faut pour faire venir le ſang; & cela ſe fait avec le biſtouri, le boutoir ou la renette, c'eſt plutôt une entamure qu'une piquûre.

A la pince.

On pourroit, & même on devroit retrancher les trois quarts de ces ſaignées; il y a trop de crédulité à les adopter: quelques perſonnes s'imaginent qu'il y a des endroits conſacrés, pour ainſi dire, à de certaines maladies, qu'ils croiroient ne pouvoir pas guérir ſans y ſaigner: que ſignifie, par exemple, la néceſſité de percer les nazeaux avec un clou pour les tranchées, les nazeaux ont-ils quelque correſpondance prochaine avec les boyaux? on ſaigne auſſi au flanc pour le même mal: pourquoi ces deux ſaignées auront-elles le même effet, & combien on eſt de tems à tirer de tous ces endroits détournés la valeur d'une ſaignée ordinaire? Un Cheval ne feroit-il pas plutôt ſoulagé d'une bonne ſaignée du cou, que d'une meurtriſſure au palais? *&c.*

Réflexions ſur les Saignées en differens endroits.

Je voudrois donc, à l'égard de la ſaignée, ſi on la croit révulſive, qu'on n'eût que deux pratiques; ſavoir, quand le mal eſt au train de devant, de ſaigner indifféremment où on pourra avoir au train de derriere plus facilement du ſang, ou au plat de la cuiſſe 22, ou à la veine du flanc 18; & quand le mal eſt au ventre & au train de derriere, de ſaigner au train de devant, ſoit au cou 1, ou aux ars 3: ſi on ne la croit pas révulſive, ſaigner toujours au cou, pourvu, ſuivant cette opinion, qu'on ôte du ſang, on fait l'effet qu'on a attendu, qui eſt de l'évacuer.

Pl. I. Fig. A.

CHAPITRE XXX.

Des Lavemens.

QUand on veut donner un lavement à un Cheval, il ne doit point avoir mangé deux heures avant, ni manger que deux heures après, la doſe ordinaire eſt de deux à trois pintes de décoction.

Immédiatement avant de le donner, on graiſſe ſa main d'huile, ou bien on la mouille avec la décoction; & après avoir mis ſon bras à nud juſqu'au-deſſus du coude, on raſ-

ſemble ſes cinq doigts en pointe, & on fourre ainſi la main & le bras dans le fondement; on tire dehors toute la fiente qu'on trouve dans le boyau, ce qui s'appelle vuider ou curer le Cheval; ou bien, ſi on ne veut pas ſe ſervir de ſon bras, on mettra dans le fondement un morceau de ſavon, gros comme un œuf, qu'on frottera d'huile pour l'aider à entrer; une demi-heure après, le Cheval ſe vuidera de lui-même. On ſe ſert, pour donner le lavement, ou bien d'une corne de bœuf, dont on introduit le petit bout dans le fondement, ou d'une grande ſeringue, faite comme celle des hommes, excepté qu'il faut que la canule ait un trou gros comme le pouce.

Si vous vous ſervez de la corne, introduiſez-en le petit bout dans le fondement, après avoir ſitué le Cheval dans un endroit où la croupe ſoit haute & le devant bas: alors verſez petit à petit la décoction chaude par l'autre bout de la corne. Si le lavement n'entre pas bien, on remue la langue du Cheval, & on frappe de petits coups ſur les rogons avec la main platte, & il entrera.

Si on ſe ſert de la ſeringue, il n'y a pas d'autres cérémonies que de pouſſer doucement, & en tournant le piſton juſqu'à ce qu'il ſoit au bout: cette façon eſt la meilleure; car le Cheval l'a plutôt pris, & le reçoit mieux.

Enſuite, il n'y a pas autre choſe à faire que de laiſſer le Cheval tranquille ſans le promener, ni lui boucher le derriere avec du foin; car ſi vous le promenez, vous l'engagez à rendre ſon remede trop tôt, il vaut mieux qu'il le conſerve un peu de tems; & de lui boucher le derriere, ne l'empêchera point de le rendre, s'il en a envie.

CHAPITRE XXXI.

Les Breuvages & Pilules. Pilules.

Breuvages.

QUand on veut donner au Cheval un breuvage, on le mene au travail, puis on lui leve la tête: ce qui ſe fait de deux façons, ou au moyen d'une petite corde, au bout de laquelle on fait un anneau de la même corde; on paſſe cet anneau derriere les dents des coins d'en haut, afin qu'il ne ſorte pas de la bouche, & paſſant la ficelle dans l'anneau de fer ou le rou-

leau de fer qui eſt au haut du bout du travail ; celui qui tient cette petite corde, tirant enſuite en bas, leve la tête du Cheval, ou bien on met dans la bouche le pas d'âne étamé & rembourré, dont la figure eſt dans l'eſtampe XXII, & on leve la tête de même. Alors on monte ſur une chaiſe ou ſur un eſcabeau, & on ſe ſert de la corne de vache de deux manieres ; ſavoir, on la met dans la bouche par le petit bout, & avec le pot qu'on tient de l'autre main, on verſe du pot dans la corne à pluſieurs repriſes, ou bien après avoir bouché le petit bout de la corne, on la remplit de ce qu'elle peut tenir de breuvage, & on la renverſe dans la bouche ; on remplit ainſi la corne à pluſieurs repriſes juſqu'à ce que tout le breuvage ſoit avalé : il faut bien ſe garder de paſſer ſa main ſur le goſier pendant tout le tems qu'il a la tête en l'air, comme quelques-uns font, cela eſt mortel ; car un Cheval peut étouffer ſur le champ de ce procédé, & même s'il venoit à touſſer, il faudroit laiſſer aller promptement ſa tête, ſans quoi le même inconvénient arriveroit.

Pilules.

Si vous donnez des pilules, il faut avoir un bâton gros comme le doigt, & pointu par un bout ; vous mettrez cette pointe dans la pilule pour l'enfoncer dans la bouche, tenant de l'autre main la langue ; à chaque pilule un coup de vin blanc ou d'eau par la corne pour la faire paſſer.

Purgations.

Si le breuvage que vous donnerez eſt une purgation, la veille ne lui donnez que du ſon, & point de foin, le ſoir un lavement ; qu'il ſoit au moins ſix heures ſans manger avant, & autant après ſa médecine, & toute la journée du ſon, & rien autre choſe le lendemain ou ſurlendemain ; enfin, quand il commence à purger, il le faut promener de deux heures en deux heures, une demi-heure chaque fois, pendant une demi-journée, pour l'aider à ſe vuider ; quand il a purgé, finiſſez par un lavement, puis vous le nourrirez à l'ordinaire.

CHAPITRE XXXII.

Châtrer & Boucler.

COmme la châtrure du Cheval eſt une opération qui devroit être faite par le Maréchal, puiſqu'il eſt pour ainſi dire le Chirurgien des Chevaux, je m'étonne pourquoi la plupart la cedent aux châtreurs de profeſſion, & qu'ils les laiſ-

ſent s'approcher de l'animal ſur lequel doit s'exercer tout leur art : c'eſt pour piquer ceux-ci d'honneur que je vais leur apprendre ici comment on châtre un Cheval, afin qu'ils en prennent eux-mêmes le ſoin.

On peut châtrer de deux façons, ou avec le feu, ou avec le cauſtique.

Voici comment on s'y prend avec le feu.

Châtrure avec le feu.

L'opérateur fait mettre à ſa portée deux ſeaux pleins d'eau, un pot à l'eau, deux couteaux de feu quarrés par le bout ſur le feu d'un réchaud, du ſucre en poudre, & pluſieurs morceaux de réſine, ſon biſtouri & ſes morailles.

Pl. XXI. Fig. B.

Quand le Cheval eſt abattu, on lui leve le pied de derriere juſqu'à l'épaule, & on l'arrête par le moyen d'une corde EE qui entoure le cou, & revient ſe nouer au pied.

Le châtreur ſe mettant à genoux derriere la croupe, prend le membre, le tire tant qu'il peut, le lave & le décraſſe auſſi-bien que le fourreau & les teſticules ; quand cela eſt fait, il empoigne & ſerre au-deſſus d'un teſticule, & tendant par ce moyen la peau de la bourſe, il la fend en long ſous le teſticule, puis il fait ſortir le teſticule par l'ouverture ; & comme le teſticule tient par un de ſes bouts du côté du fondement à des membranes qui viennent avec lui, il coupe ces membranes avec ſon biſtouri, puis il prend ſa moraille F, & ſerre au-deſſus du teſticule ſans prendre la peau, en arrêtant l'anneau de la moraille dans la cremaillere : on voit alors le teſticule en dehors, & le paraſtate, qui eſt une petite groſſeur du côté du ventre au-deſſus du teſticule.

C'eſt au-deſſous de cette groſſeur, ou plutôt entr'elle & le teſticule qu'il coupe avec le couteau de feu ; le teſticule tombe, il continue à brûler toutes les extrêmités des vaiſſeaux du ſang en mettant ſur ces vaiſſeaux des morceaux de réſine qu'il fait fondre ſur la partie avec le couteau de feu à plat ; il finit par ſaupoudrer & brûler du ſucre pardeſſus la réſine ; enſuite, abaiſſant la peau, il recommence la même opération à l'autre teſticule.

Il y a des châtreurs qui ont des morailles doubles avec leſquelles ils ſerrent & brûlent tout de ſuite les deux teſticules.

Il fait enſuite jetter de l'eau dans la peau des bourſes, puis quand le Cheval eſt relevé, il lui jette, à pluſieurs repriſes, l'autre ſeau d'eau ſur le dos & ſur le ventre.

La

La châtrure avec le cauſtique ſe fait de la maniere ſuivante. L'opérateur eſt muni de quatre morceaux de bois longs de ſix pouces, larges d'un pouce, creux dans leur longueur d'un canal qui laiſſe un rebord d'une ligne tout autour ; les deux bouts de chaque bâton ſont terminés par deux ronds ou boules faites du même morceau de bois : c'eſt dans ce canal qu'eſt le cauſtique qui le remplit tout entier ; il eſt compoſé de ſublimé corroſif fondu dans de l'eau, & réduit en conſiſtance de pâte avec de la farine ; quand il a préparé le teſticule comme nous venons de dire, il ſerre le deſſus, au lieu de morailles, avec deux de ces bâtons, dont il met les deux canaux vis-à-vis l'un de l'autre, & qu'il joint enſemble par les deux bouts qu'il lie chacun avec une ficelle ; il coupe avec le biſtouri le teſticule au-deſſous, & laiſſe les bâtons ainſi liés, que le Cheval emporte avec lui, & qui tombent d'eux-mêmes au bout de neuf jours.

La Châtrure avec le cauſtique.

Le lendemain, ſoit que l'opération ait été faite par le feu ou par le cauſtique, on mene les Chevaux à l'eau, & on les fait entrer juſqu'à la moitié du ventre.

La ſeule différence qu'il y ait à ces deux opérations, c'eſt qu'il eſt plus rare que la partie enfle avec le cauſtique qu'avec le feu ; mais du reſte, il n'y pas plus de danger à l'un qu'à l'autre.

Le grand froid & le grand chaud ſont contraires à cette opération ; il faut la faire dans un temps tempéré.

On boucle les Jumens qu'on ne veut pas qui ſoient couvertes par quelque Cheval qui ſe détacheroit dans une écurie de cabaret, dans un herbage, *&c.* Voici comment on s'y prend : on ſe ſert pour cet effet de deux eſpeces de machines, l'une eſt ſimplement des anneaux de cuivre, l'autre eſt une machine plus compoſée : ce ſont deux cylindres ou tuyaux de cuivre creux, percés horiſontalement *aa* en quatre endroits également diſtans ; on boucle avec les anneaux en perçant les deux levres de la portiere, autrement de la nature, avec un fil de cuivre qu'on recourbe enſuite en anneau ; on en met un autre au-deſſus qu'on entrelace dans le premier : on en met ainſi quatre ou cinq. Quand on boucle avec la grille, on ne fait autre choſe que de paſſer des fils de laiton dans les trous d'un des deux canaux de cuivre ; ils ſont recourbés déja au bout, de peur qu'ils ne paſſent au travers des trous, l'on perce une levre de la portiere avec ces fils, puis l'autre enſuite : on les fait paſſer dans les trous de l'autre canal, & on les recourbe de l'autre côté

Pl. XXXIII. Fig. A.

Boucler.

cela fait comme une grille devant la nature, ou au lieu de canaux on tortille deux fils de laiton enſemble ; on fait paſſer au travers, de diſtance en diſtance, les aiguilles qui ſont reçues après avoir percé la nature par deux autres fils de laiton tortillés.

Pour faire l'opération, il n'y a pas d'autre opération qu'une plate longe au pied de derriere, comme pour couper la queue & le torche-nez.

Les grilles ſont meilleures que les anneaux pour une bête à l'herbe, parce qu'une branche d'arbre peut paſſer dans les anneaux, & déchirer la nature, ce qui ne ſauroit gueres arriver aux grilles.

CHAPITRE XXXIII.

Couper la queue & les oreilles, & les rapprocher, & la queue à l'Angloiſe.

Fig. B. POur couper la queue, on prend les crins de deſſus qu'on ſépare en deux en les nattant *bb*; enſuite avec des cizeaux on coupe le crin de deſſous C, à la hauteur qu'on veut juſqu'au tronçon *d*, qu'on découvre enſuite tout autour de la longueur de deux pouces, en coupant à raſe le crin qui eſt deſſus, puis on dénatte le crin de deſſus, & on l'égaliſe avec celui de deſſous : cela fait, on met au Cheval une plate longe *e* au paturon droit de derriere ; puis la faiſant paſſer de l'autre côté pardeſſus le garrot, on la rentre à l'épaule, & un homme en tient le bout *f*, afin que le Cheval ne puiſſe ruer pendant l'opération ; il vaut mieux, pour plus grande sûreté, mettre le Cheval dans le travail : on approche un billot qui a deux mains *g*, ſur le deſſus duquel on place le tronçon ſans poil *h* bien appuyé ; puis tenant d'une main le couperet, & en mettant le tranchant ſur l'endroit qu'on veut couper qui eſt au raſe du crin, on donne un coup de maſſe ſur le dos du couperet qui ſépare net la partie du tronçon qui eſt ſur le billot : on laiſſe ſaigner la queue un demi-quart ou un petit quart-d'heure ; puis levant de la main gauche la queue, on brûle le tour de l'os du tronçon qui reſte avec le brûle-queue, afin de boucher les vaiſſeaux du ſang ; on finit par mettre du crin ſur l'endroit brûlé que l'on y grille avec le même brûle-queue, & l'opération eſt finie.

Fig. C.

Il faut faire cette opération dans un temps tempéré.

Il n'y a point de regles qui puiſſent déterminer à quelle hauteur on doit couper la queue, le coup d'œil en juge ; je dirai ſeulement que quand on la coupe à une jument, il faut que ce qui en reſte cache la nature.

Couper la queue à l'Angloiſe.

Ce qui s'appelle couper la queue à l'Angloiſe n'eſt proprement qu'un moyen qu'on a trouvé pour donner à un Cheval, par art, la grace de ceux qui portent naturellement leur queue en trompe, c'eſt-à-dire, retrouſſée à peu près comme la queue d'un chien : ce ſont les Anglois qui, je crois, ont inventé l'opération qu'il faut pour parvenir à ce but : pour en expliquer l'effet, il eſt néceſſaire d'avoir connoiſſance de l'anatomie de la queue : la voici.

Anatomie de la queue.

La queue d'un Cheval eſt compoſée de vertebres qui vont toujours juſqu'au dernier FFF, en diminuant de groſſeur : dans chaque vertebre en deſſous eſt un creux ; tous ces creux forment un canal GG, dans l'enfoncement duquel les vaiſſeaux du ſang, veines & arteres, coulent juſqu'au petit bout du tronçon, quatre muſcles *hhhh* recouvrent cet os ; ſavoir, deux qui couvrent tout le deſſus des vertebres, & deux autres qui garniſſent les deux côtés, enjambant un peu vers le deſſus : on pourroit dire que ces quatre principaux muſcles ſont un compoſé de quatre fois autant de petits muſcles qu'il y a de vertebres, puiſque les deux de deſſus fourniſſent un tendon *mm* chacun de leur côté à chaque vertebre, & que les deux d'à côté fourniſſent chacun deux tendons *nn* de même à chaque vertebre, mais bien plus forts que ceux de deſſus ; les tendons de deſſus contrebalancent l'effort de ceux de deſſous : il s'agit d'ôter la force de ces tendons de deſſous, & alors ceux de deſſus ne trouvant point de réſiſtance, tireront la queue en haut ; pour cet effet, on coupe ceux qui ſont le plus près du fondement : c'eſt en quoi conſiſte toute l'opération. Pour cet effet, on enfonce le biſtouri en ſix endroits, c'eſt-à-dire, en trois de chaque côté *o p q* à un pouce l'un de l'autre, commençant les premieres entailles le plus près du fondement que faire ſe peut, & cela juſqu'à ce qu'on entende un petit bruit que font les tendons quand on les coupe : ces petites plaies ne donnent pas beaucoup de ſang, il s'étanche tout ſeul ; il y a des gens qui, pour être plus ſûrs de la réuſſite de l'opération, mettent une corde au bout de la queue, font attacher une poulie au plancher au-deſſus de la croupe du Cheval, paſſent la corde dans

Fig. A.

la poulie, & mettent au bout de cette corde un poids, comme une pierre, un morceau de plomb; & cette pesanteur tient toujours la queue en haut, soit que le Cheval soit couché ou levé : on laisse ce poids jour & nuit jusqu'à ce que les cicatrices soient entiérement guéries; le Cheval a alors la queue relevée en trompe pour toute sa vie.

Couper les oreilles.

Pour bien couper les oreilles à un Cheval, il faut avoir des morailles courbes, comme elles sont gravées, Pl. XXII, 5.

On serre chaque oreille avec les morailles; on tire tant qu'on peut la peau de l'oreille en bas, afin que quand l'oreille sera coupée, le cartillage ne se trouve pas à nud : on coupe l'oreille au-dessus des morailles avec un razoir coulant sur la moraille même : on ôte la moraille, & l'opération est faite.

Rapprocher les oreilles.

Lorsqu'un Cheval a les oreilles pendantes, il y a des gens qui, soit pour le vendre, ou afin d'ôter cette défectuosité simplement pour leur plaisir, les rapprochent l'une de l'autre par une opération toute simple; ils fendent la peau entre les deux oreilles au milieu du toupet; ils coupent une portion de cette peau de chaque côté, puis ils recousent les deux bords de la peau qui reste après l'amputation : cette couture tire les oreilles en haut; cela dure quelque tems, mais la peau prêtant toujours, à cause du mouvement des oreilles, elles reprennent petit à petit leur premiere forme.

CHAPITRE XXXIV.

Marquer les Chevaux.

Pl. II. Fig. A.

CE qui s'appelle marquer les Chevaux, c'est leur appliquer sur la cuisse droite ou gauche, & même quelquefois sur une joue, un fer rouge qui imprime dans la peau ou les armes du maître à qui il appartient, ou une lettre, ou une figure qui fasse connoître de quel haras ils sont sortis; chaque haras a sa marque. La marque du haras du Roi est une ou plusieurs LL couronnées de la couronne royale *x*.

Voici comme on s'y prend : on commence par frotter la marque, qui est de fer forgé en L couronnée ou autrement, on la frotte, dis-je, avec une terre grasse; si le Cheval est noir ou d'un poil foncé, on la frotte de craie; s'il est gris ou d'un poil lavé, on la frotte d'une couleur rouge, comme de brun rouge;

enſuite on l'applique à froid ſur la cuiſſe. La couleur qui étoit ſur la marque s'imprime ſur la cuiſſe, & on voit alors ſi elle eſt bien placée, ſinon on l'efface, & on la remet ou plus haut ou plus bas : enfin, quand on eſt content de l'endroit où on l'a imprimée, on fait rougir la marque : on abat le Cheval, ou on le met dans le travail : on applique la marque ſur ſon empreinte ; & comme le Cheval remue ordinairement en ſentant la chaleur, & qu'il ſeroit impoſſible de la remettre une ſeconde fois, préciſément dans les mêmes traits qu'elle a imprimés d'abord, & que d'ailleurs la peau n'eſt pas aſſez brûlée, on finit le deſſein en paſſant dans les traits des couteaux de feu avec leſquels on ſuit les contours de la marque juſqu'à ce que la peau ſoit aſſez brûlée. Leſcarre du feu tombe, & la marque reſte imprimée pour toujours.

CHAPITRE XXXV.

Deſſoler.

Les maux pour leſquels on deſſole étant expliqués dans le Traité des maladies, je ne parlerai ici que de l'opération.

Quand on doit deſſoler un Cheval, il faut préparer le pied pour cette opération, pour peu qu'il ait la ſole ſeche : cette préparation conſiſte à la ramollir quelques jours auparavant ; pour cet effet parez le pied que vous voulez deſſoler en abattant du talon, & rendant la ſole mince ; puis ajuſtant un fer long d'un demi-doigt d'éponge plus qu'à l'ordinaire, on l'attache à quatre clous, & on remplit le pied d'une rémolade chaude, puis de la filaſſe & des écliſſes ; ce qu'on renouvelle ſi le pied eſt extrêmement ſec.

Lorſque la ſole eſt ſuffiſamment ramollie, on procede à deſſoler ; pour cet effet, on abat le Cheval, ou on le met dans le travail, ce qui eſt infiniment mieux : on lui tire le pied avec la platte longe ſur la traverſe de fer du travail ; on l'arrête bien, on ôte le fer ; on lui entoure le paturon d'une petite corde qu'on ſerre ferme ; cette ficelle ſert de ligature, afin d'empêcher le ſang de ruiſſeler, quand la ſole eſt ôtée, pour qu'on puiſſe découvrir le mal qui ſera ſous la ſole ; après quoi on décerne petit à petit la ſole avec le coin du boutoir ou la renette ; (mais les bons ouvriers ne ſe ſervent point de

Pl. II. Fig. C.

la renette) pour ſéparer la ſole de la corne qui y eſt attachée à un pouce tout autour ; enſuite prenant le biſtouri, on le fait entrer ſous la ſole la valeur d'un demi-pouce, & on la détache tout autour pardeſſous en frappant doucement & à petits coups avec le brochoir ſur le dos du biſtouri, juſqu'au talon d'un côté & de l'autre : quand elle eſt ainſi décernée, un garçon prend le leve-ſole, & le fourre en pince, ſous ce qui eſt déja détaché pour le ſoulever, afin qu'on puiſſe le prendre avec les tricoiſes avec leſquelles on acheve d'enlever toute la ſole ; cela fait, on laiſſe aller le pied doucement à terre, on ôte la ligature de corde, & on laiſſe ſaigner environ un bon demi-quart-d'heure ; enſuite on reprend le pied, on remet la ligature, parce que le ſang offuſqueroit : on prend de la filaſſe qu'on imbibe dans de l'eau-de-vie : on baſſine bien l'endroit ; on rattache le fer à quatre clous, & pour premier appareil, vous imbibez des plumaceaux longs de thérébentine chaude, & vous les arrangez tout le long du pied : l'eſſentiel eſt premiérement de n'en point mettre trop ; car vous tamponeriez ſi fort le pied, que vous y cauſeriez douleur & mal. 2°. Arrangez-vous de façon que l'appareil preſſe par-tout également ; car la nouvelle ſolle deviendroit inégale, & pouſſeroit davantage où l'appareil auroit été plus lâche ; ainſi il faudroit recommencer, ſur-tout ſi avec cela il venoit des bouillons de chair, cela eſt donc très-eſſentiel : quand vos plumaceaux ſont bien ajuſtés, vous avez trois écliſſes de bois, dont deux ſont taillées comme la moitié du deſſous du pied du Cheval, c'eſt-à-dire s'arrondiſſent du côté du fer, & ſont droites par l'autre côté ; vous les faites entrer par les talons juſqu'à la pince, les pouſſant un peu ſous le fer qui les retient ; les côtés droits ſe baiſſent tout du long : la troiſieme eſt toute droite, vous la paſſez ſous les deux éponges, & pardeſſus les bouts des deux premieres écliſſes, elle les barre & les retient : vous mettez enſuite un reſtreintif autour de la couronne, pour empêcher que le ſabot ne s'élargiſſe ; ce qui arrive preſque toujours par cette opération ; de la filaſſe par deſſus le reſtreintif, une enveloppe & une ligature pour la tenir cinq ou ſix jours : après vous leverez tout l'appareil pour en mettre un nouveau, & toujours ainſi juſqu'à ce que la ſole ſoit revenue, ce qui arrive en 18 ou 20 jours.

Quand un Cheval a été deſſolé, qu'il eſt guéri du mal qu'il

avoit, que la ſole eſt bien revenue, ſi vous voyez qu'il recommence à boîter il eſt quaſi ſûr qu'il y a ſous cette nouvelle ſole un bouton de chair qui a crû pendant que la ſole revenoit ; il faut abſolument deſſoler une ſeconde fois, couper ce bouton, la ſole reviendra, & votre Cheval ne boîtera plus.

Il ne faut point mouiller le pied du Cheval deſſolé, ni le mener à l'eau ; vous le laiſſerez à l'écurie juſqu'à guériſon.

Si quand la ſole revient il vient avec elle des bouillons de chair qui ſurmontent, mettez deſſus des orties pilées, ou de l'eau-de-vie & de la couperoſe pilée : ſi la chair du petit pied ſe trouve baveuſe, ſanglante ou trop molle, ce qui empêche la ſole de revenir, de l'eau vulnéraire & de la couperoſe blanche : ſi la ſole ne revient pas bien, broyez ſur la chair vive des feuilles de bardane : ſi elle ne devient pas ferme, & qu'elle ſoit trop humide, de la filaſſe trempée dans de l'eau-de-vie : ſi elle continue à danſer ſous le pouce, mettez deux ou trois jours de ſuite de l'éclaire broyée : ſi elle devient trop ſeche, de la rémolade toute chaude ; ſi elle continue, du tarc tout bouillant.

CHAPITRE XXXVI.

Le Feu.

LEs inſtrumens dont on ſe ſert pour donner le feu, ſe nomment couteaux de feu & boutons de feu, on les fait ordinairement de fer : le feu de cuivre ſeroit plus doux, & l'eſcarre n'en ſeroit pas ſi conſidérable : le couteau de feu eſt une tringle de fer emmanchée, & formée par le bout comme vous voyez dans la Pl. XXII. *i* ; elle eſt longue de plus d'un pied : le bouton de feu eſt une pareille tringle qui finit en pointe émouſſée : voyez la même Planche *l* ; on en forge de différentes groſſeurs, ſuivant le beſoin.

Quand on veut donner le feu au Cheval, on l'arrête bien dans le travail, ou bien on l'abat, ce qui vaut beaucoup mieux, car il a moins la liberté de remuer, & on travaille plus ſûrement : pluſieurs couteaux ou boutons chauffent, & on en donne un nouveau à l'opérant, à meſure qu'il rend celui avec lequel il vient de travailler, qu'on réchauffe & toujours ainſi, juſqu'à la fin de l'opération ; à chaque couteau qu'il

prend, il en paſſe d'abord le tranchant ſur une brique ou ſur une pierre, pour en ôter la cendre ou le charbon; puis il s'en ſert.

Pl. II. Fig. A. On donne le feu de toutes ſortes de figures par l'arrangement des raies & des boutons; ſavoir, en palme, en barbes de plumes CB, en côtes de melon G, en écuſſon, en roſe DD, *&c.*

L'effet du feu dure ordinairement vingt-ſept jours.

Voici les obſervations qu'on doit faire quand on donne le feu : il vaut mieux chauffer les couteaux & les boutons avec du charbon de bois, qu'avec du charbon de terre, parce qu'il eſt moins âcre; que les couteaux ne ſoient pas flambans, ils feroient une trop grande eſcarre; on les applique ſeulement rouges, il vaut mieux y revenir à pluſieurs fois; que le feu ſoit donné légérement; c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas trop appuyer la main, & s'arrêter quand on voit la couleur de cériſe, qui eſt la vraie marque qu'on a aſſez brûlé ſans percer la peau; car ſi on la perce, ſur-tout aux parties nerveuſes, on les endommage, & on peut eſtropier le Cheval : il le faut donner le plus qu'on peut, en biaiſant le ſens du poil, parce qu'enſuite le poil recouvrira la raie.

Les boutons de feu ſervent quelquefois à percer le cuir; mais, comme je viens de dire, que ce ne ſoit point aux parties nerveuſes; on ſe ſert auſſi des boutons de feu pour percer les abcès quand ils ſont mûrs.

Les parties où on met le feu, ſont les jambes, les boulets, les jarrets, les hanches & les épaules.

Quand on a percé avec le feu, il faut mettre deſſus un ciroëne, parce que concentrant mieux la chaleur du feu, il le rend plus réſolutif; mais dans les endroits où le cuir ne doit point être percé, il ne faut rien mettre; on peut ſeulement les frotter de miel mêlé avec de l'eau-de-vie pendant neuf jours, & les neuf jours d'enſuite, de l'eau-de-vie pure, car les ciroënes & autres drogues cauſeroient une eſcarre plus large, & ſans faire aucun bien rendroient l'endroit plus défiguré.

Il ne faut pas mener à l'eau, ni mouiller les jambes, que les eſcarres ne ſoient tombées; il eſt même plus à propos de ne point faire travailler le Cheval pendant les vingt-ſept jours, ou du moins pendant dix-huit; mais après les neuf jours paſſés, on peut le promener tous les jours une demi-heure au pas.

Une

Une obſervation eſſentielle à faire, eſt qu'après que l'eſcarre eſt tombée, & que la chair eſt vive, comme la demangeaiſon engage le Cheval à ſe lécher, à ſe frotter, & par conſéquent à écorcher l'endroit, il faut avoir grande attention à l'en empêcher; car il envenimera toute la partie, & la rendra non-ſeulement difforme, mais plus difficile à guérir; c'eſt pourquoi il faudra alors ôter les barres & les poteaux, & lui mettre un chapelet; & pour mieux faire encore, afin d'empêcher la demangeaiſon, on mettra ſur les plaies de l'alun cru, du calcanthum ou de l'eau vulnéraire, compoſée d'eſprit de vitriol & d'opium, ou de l'eau ſeconde, & on le promenera: quand la tumeur eſt dure, & qu'on veut que le feu la réſolve, il faut paſſer deſſus deux ou trois fois de l'eſprit de vitriol avec un pinceau.

Le bien qu'on attend du feu, ne vient pas promptement, quelquefois ſix mois après; mais il fait toujours ſon effet quand le mal peut être guéri, c'eſt-à-dire, quand il n'eſt pas trop envieilli: les cauſes pour leſquelles on donne le feu, ſont indiquées à leur place dans le Traité des Maladies.

Ce qui fait que le feu qu'on donne aux jambes, ſans percer le cuir, leur eſt ſalutaire, c'eſt qu'il ſert comme de jarretieres qui ſerrent la peau des jambes, & qui empêchent que les humeurs n'y ſéjournent, ni les faſſent enfler: la peau des jambes n'a pas de mouvement, ainſi les coutures du feu reſtent toujours dans le même état; mais où la peau a du mouvement, comme au bas des cuiſſes, quand on met un croiſſant de feu pour empêcher les Chevaux de forger, ce croiſſant à la vérité reſſerre la peau d'abord, mais par la ſuite la peau prête & ſe détend, de façon que le Cheval vient à forger comme auparavant.

La ſeule raiſon qui empêche ſouvent dans ce pays-ci de mettre le feu aux jambes par précaution, comme on fait dans pluſieurs pays, eſt que les marques du feu dépriſent un Cheval, quand on veut le vendre enſuite; mais quand on veut garder ſon Cheval, le feu aux jambes ne lui fera que du bien.

CHAPITRE XXXVII.

Barrer la Veine.

QUoique je n'aie pas opinion que de barrer les veines fasse beaucoup d'effet, cependant je vais décrire cette opération, parce qu'il est sûr que si elle ne fait pas de bien, du moins elle ne sauroit faire aucun mal : ainsi on peut l'appeller une opération fort innocente.

On barre les veines des cuisses, pour les maux de jambes & de jarrets ; aux paturons, pour les maux de sole ; aux larmiers, & aux deux côtés du cou, pour les maux des yeux : on en peut encore barrer en plusieurs endroits. Dans tous ces endroits, excepté aux larmiers, on barre les veines de la même maniere, & comme je vais l'enseigner, après quoi je dirai la façon des larmiers.

Pl. XXI. Fig. B.

Barrer les veines du plat de la cuisse.

Quand on veut barrer la veine de la cuisse, on abat le Cheval, ensuite on frotte bien avec la main les endroits où on veut barrer, pour faire pousser la veine, c'est-à-dire, un peu au-dessus du jarret, & vers le milieu de la jambe, ce qui s'appelle barrer haut & bas : ensuite on fend la peau en long à ces deux endroits HH avec le bistouri ; & ayant découvert la veine, on passe pardessous la corne de chamois N, avec quoi on la détache doucement, en allant & venant, de toutes les petites fibres qui y tiennent : ensuite on la lie aux deux endroits de deux nœuds, avec une soie double, l'ayant fendue pour la faire saigner après la premiere ligature, qui est celle du jarret, puis on la coupe en haut & en bas entre les deux ligatures : la portion de veine qui est entre les deux ligatures ne reçoit plus de sang par la suite, elle s'aplatit & devient inutile : cette opération seroit bonne, si l'humeur qui incommode la partie ne se communiquoit à la partie que par cette branche de veine, ce qui ne se peut pas admettre, quand on sait l'anatomie & le cours du sang, puisque quantité de rameaux, dans le même endroit, lui donnent un passage égal.

On ne barre point quand la partie est enflée, car l'enflure resteroit indépendamment de cette opération ; & de plus, on auroit bien de la peine quelquefois à trouver la veine.

Quand on barre les veines du cou, on le fait deux doigts au-dessus de l'endroit où on saigne : il n'y a qu'une circonstance à omettre, qui est de ne pas couper la veine entre les deux ligatures ; car s'il arrivoit que la ligature d'en haut coulât, ce qui peut aisément se faire par le mouvement de la mâchoire du Cheval, il perdroit tout son sang ; emplissez la plaie de sel.

Barrer les veines du cou.

A l'égard des larmiers, on peut les barrer sans incision : mettez au cou la corde à saigner, les veines s'enfleront ; alors passez au travers de la peau, sous la veine, une aiguille courbe, où la soie double sera enfilée ; faites-la sortir de l'autre côté : ôtez l'aiguille, & nouez la soie ferme ; puis graissez la partie : elle enfle beaucoup, mais elle est désenflée au bout de neuf jours, & il n'y paroît pas : la suite de tout ceci, est que l'endroit se pourrit, la veine se consolide, l'endroit lié & la soie tombent, & la veine se trouve bouchée.

Des Larmiers.

Le Parfait Maréchal enseigne à arracher la veine du jarret ; mais comme il avertit en même tems, qu'il y a du risque à courre, de la douleur à essuyer & beaucoup d'enflure, il engage plutôt à n'y pas songer qu'à le répéter.

Le barrement de veine est très-bon aux varisses, pour en ôter la difformité ; car comme la varice n'est qu'un renflement de la veine qui passe au jarret, en la barrant on empêche le sang d'y couler, la varice s'applatit, & ne paroît plus.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Orties & Setons.

On appelle orties, en terme de Maréchal, des morceaux de cuir blanc qu'on met entre cuir & chair pendant douze jours, en différens endroits du corps, pour évacuer les mauvaises humeurs ; les setons se font pour les mêmes raisons. Le seton est une corde E, qu'on met également entre cuir & chair, après avoir fait deux incisions en travers à une certaine distance l'une de l'autre, après quoi on détache la peau de la chair ; puis on fait entrer cette corde, moitié chanvre & moitié crin, par une des incisions, & l'ayant fait ressortir par l'autre, on en noue les deux bouts ensemble : on frotte la corde de supuratif, & on la tourne tous les jours pour faire

Pl. I. Fig. A.

ſortir la matiere ; puis regraiſſant de ſuppuratif, on le fait entrer en tournant en dedans de la peau : on fait cette opération au lieu d'orties, mais les orties ſont meilleures : quand vous voudrez mettre une ortie au cou, fendez le cuir à l'éloignement de l'oreille couchée; puis avec une ſpatule détachez entre cuir & chair les deux côtés également; puis fourrez-y un cuir de deux ou trois pouces, moitié d'un côté, moitié de l'autre ; laiſſez douze jours cette ortie : on en fait une de chaque côté du cou, & une ſur le front pour vertigo, maux de tête, *&c.*

Orties à la tête & au cou.

Pour efforts d'épaule, *&c.* fendez le cuir au-deſſus du bras de haut en bas, puis décernez le cuir avec la ſpatule en trois endroits; ſavoir, vers l'humérus ſur la palette, & vers les côtes : décernez encore un demi-pouce au bas de l'ouverture, pour appuyer le bas de trois cuirs, que vous fourrerez par le même trou, les faiſant couler aux endroits décernés.

Orties à l'épaule.

Les Anglois mettent des orties au poitrail pour l'effort d'épaule : cette ortie eſt un cuir coupé en rond F, de la largeur d'une dame de trictrac ; ils font un trou rond au milieu : ils décernent la peau au poitrail en deſſous auprès du bras ; puis ayant garni leur cuir légérement de filaſſe imbibée d'althéa ou de baſilicum, y ayant décerné dans la peau de quoi loger ce cuir, ils le font entrer plié en deux G ; ils le retendent quand il eſt entré; & en mettant le doigt tous les jours dans le trou du cuir, ils le tournent; ils en font auſſi de même ſous le ventre, à l'endroit du nombril, pour dégager un Cheval plein d'humeurs.

Orties à l'Angloiſe.

A la hanche, on fait comme à l'épaule, en mettant trois cuirs, un qui va vers l'os de la hanche, l'autre à la noix, & l'autre à l'os de la feſſe ; on en met auſſi au bas du poitrail pour l'avant-cœur : au lieu de cuir, on y met encore un morceau de racine d'helléboraſtre, qu'on appelle hellébore noir improprement; car ſon vrai nom eſt du *pied de griffon* ; cela enflera en vingt-quatre heures, plus gros que la forme d'un chapeau : on ouvre enſuite cette tumeur, & il en ſort quantité d'eaux rouſſes ; mais ce qui rend cette opération incertaine, c'eſt que pareil effet arrivera à un Cheval ſain, ſi on lui en mettoit comme à un Cheval malade.

Orties à la hanche.

Au bas du poitrail.

Il y a dans le Parfait Maréchal une eſpece d'ortie pour le Cheval entr'ouvert, qu'il appelle donner des plumes à un

Cheval : il ne s'agit pas moins que de détacher toute la chair de l'épaule, & d'y fourrer de grandes plumes d'oies, ou des tranches de lard, frottées de basilicum ou autre suppuratif : l'opération est très-violente, & peut donner la fievre au Cheval : ceux qui la voudront faire consulteront ledit Auteur, qui dit aussi qu'on peut faire un seton à l'épaule en bas dans pareil cas ; ce qui est plus doux.

Le même Auteur enseigne aussi une ortie pour un Cheval lunatique, auprès des yeux : dans cette ortie, on y mettra ou une lame de plomb, ou de la paille, ou un morceau de vieux cuir, ou de racine de gentiane ; il ordonne aussi, pour le même mal, un seton entre les deux oreilles ; après quoi il dit que tout cela ne donne pas grand soulagement au Cheval.

Il est bon d'avertir que si l'ortie, quelle qu'elle soit, est dans un endroit où le Cheval puisse porter la dent, il l'arrachera immanquablement ; c'est pourquoi il faut lui garnir le cou d'un chapelet ou bien d'un bâton qui tienne au licol & à un surfaix.

Mettre le Chapelet.

Les orties sont bonnes pour évacuer l'humeur qui se porteroit en trop grande abondance sur une partie affligée, mais la saignée la détourne bien plus efficacement.

CHAPITRE XXXIX.

L'Onglée.

QUelquefois il vient une espece de peau, qui croissant au coin d'en dehors de l'œil du Cheval, avance tant à la fin qu'elle lui en couvre la moitié & plus ; on doit la couper : ainsi abattez le Cheval, ou l'arrêtez au travail. Prenez un sou marqué *a*, approchez-le au bord de cette peau ; le Cheval, en détournant l'œil, amenera de lui-même cette peau *b* dessus le sou. Ayez une aiguille courbe *c* avec du fil *d* à votre autre main : piquez cette peau sur le sou marqué, faites ressortir l'aiguille au-dessus ou au-dessous au travers de cette peau ; défilez l'aiguille, & prenant les deux bouts de fil, tirez l'onglée à vous, & vous la couperez toute entiere avec des cizeaux ou un bistouri : ôtez le sou, bassinez l'endroit avec de la crême, & tout est fait.

Pl. I. Fig. B.

CHAPITRE XL.

Eglander.

AVant de décrire cette opération, il eſt bon d'avertir que comme elle a été imaginée pour ôter les glandes qui paroiſſent ſous la ganache, on n'a pas dû prétendre qu'elle ôteroit la cauſe qui les produit, ou plutôt qui les rend viſibles: c'eſt pourquoi ſi on croit, en églandant, guérir un Cheval de la morve, ou l'empêcher de jetter, on entreprend une choſe qui ne ſauroit réuſſir; car enſuite il en reviendra une autre auſſi groſſe, & vous en ôteriez trente l'une après l'autre, qu'il s'en reformera toujours de nouvelles à meſure que la matiere ſe fournira, puiſqu'il y en a dans cet endroit un nombre infini de petites qui s'enfleront toutes l'une après l'autre. De plus, comme ce n'eſt pas la glande qui fournit la matiere qui la gorge, quand le Cheval n'auroit point de glandes, il n'auroit pas moins cette matiere: ainſi, je conſeillerois de n'ôter une glande que lorſqu'un Cheval en ſanté aura une vieille glande reſtée d'une ancienne gourme qui le défigure, & empêche la vente. Venons à l'opération.

PL. XXI. Fig. B.

Il faut premiérement abattre le Cheval ou le mettre dans le travail; puis lui ayant levé la tête comme on la leve pour donner un breuvage, on ouvre avec un biſtouri la peau qui couvre la glande M: on paſſe dans cette peau de chaque côté un fil qui ſervira à l'ouvrir & à la tenir éloignée pendant l'opération: cela fait, on décerne avec les doigts la glande tout autour, & on la détache peu à peu de la ganache: cela ſe fait ainſi, de peur de couper quantité de petits rameaux de veines qui viennent en cet endroit, ce qui cauſeroit une hémorragie difficile à arrêter. Si on voit même qu'il s'en trouve quelqu'un qui embarraſſe, pour ſéparer la glande, il faudra lier ferme avec un fil, puis on coupera la glande quand elle eſt tout à fait ſéparée de la ganache; elle tient encore à toutes ces veines, alors vous y paſſerez un ſeul fil qui les liera toutes enſemble; puis vous couperez en cet endroit, & la glande ſera ôtée; enſuite eſſuyez bien l'endroit, nettoyez bien toute l'humidité, puis paſſez un pinceau trempé dans l'huile de vitriol ſur toutes les extrêmités de ces veines liées, afin d'en brûler les orifices, cela cauſera eſcarre

qui tombera par la ſuite : immédiatement après l'opération, on mettra à la place de la glande de la filaſſe imbue d'égyptiac pour manger les chairs, & les empêcher de croître : on en remettra toujours juſqu'à guériſon : quand la filaſſe eſt poſée, on referme le tout par le moyen des fils qu'on a mis aux bords de la peau en commençant l'opération : on panſe tous les jours ; & avant d'y remettre de nouvel égyptiac, on lave avec du vin tiede ; & ſi on voit que les chairs ſurmontent, on y repaſſe de l'huile de vitriol.

CHAPITRE XLI.

Enerver.

CEtte opération eſt faite pour corriger le défaut d'un Cheval qui a le bout du nez trop gros : elle le lui rend plus fin & plus agréable à voir.

Pour entendre cette opération, il faut ſavoir que ſous les yeux deux petits muſcles ont leur origine ; leurs tendons commencent bientôt après, c'eſt-à-dire, vers le niveau du milieu du nez, ces tendons vont toujours en ſe rapprochant l'un de l'autre juſqu'à ce qu'étant arrivés contre les deux nazeaux, vers le niveau du milieu des nazeaux, ils ſe réuniſſent en un tendon aſſez large, qui va ſe terminer vers le bord de la levre ſupérieure : ce ſont ces deux petits muſcles qui font relever & retrouſſer la levre du Cheval, quand il veut, dans de certaines occaſions, telle qu'on la voit relevée à la Planche VII, Fig. A du Traité du Haras.

Pl. XXIII. Fig. D.

On coupe ces deux tendons chacun en deux endroits : voici comment cela s'exécute. On fend la peau en haut vers le commencement de chaque tendon AA ; quand on le voit on paſſe pardeſſous la corne de chamois, & on le détache : puis on le fait entrer dans la fente d'un petit bâton qu'on a fendu en long juſqu'à la moitié, enſuite on va fendre la peau & les deux tendons en travers entre les deux nazeaux avant leur jonction B ; puis en tournant avec force les deux bâtons fendus qui tiennent les tendons en haut, on les fait ſortir par les deux fentes d'en haut AA, on les coupe, & on laiſſe guérir les plaies.

CHAPITRE XLII.

Remettre la Jambe caſſée.

JE ne ſais pourquoi on a cherché querelle aux os des Chevaux en les accuſant de n'avoir point de moëlle ; il n'y a rien de ſi faux & de ſi impoſſible, car la moëlle eſt néceſſaire aux os, comme le ſang à tout le reſte du corps ; un os qui n'auroit point de moëlle ſe caſſeroit comme du verre, & on ne voit pas que les os du Cheval ſoient plus caſſans que ceux des autres animaux. Quand donc la jambe d'un Cheval eſt caſſée, on peut la remettre comme celle d'un homme : pour cet effet, il faut tirer en haut & en bas avec grande force pour replacer les deux parties de l'os l'une ſur l'autre ; & pendant qu'on les tient ainſi, on applique une compreſſe ſimple trempée dans de l'eau-de-vie, enſuite une bande faiſant trois tours, après cela une autre faiſant auſſi trois tours de l'autre ſens, enſuite des compreſſes de ſix à huit doubles de haut en bas tant qu'il en faut, rempliſſant tous les vuides, enſuite deux écliſſes de bois, & pardeſſus une bande. Laiſſez aller ainſi le Cheval dans un herbage, il ſe gardera bien de s'appuyer ſur ſa jambe, & le calus ſera formé en quarante ou cinquante jours. Si vous ne pouvez le mettre dans un herbage, il faut le ſuſpendre pendant tout ce temps-là.

CHAPITRE XLIII.

Pour remédier aux arteres coupées.

SI par malheur, en ouvrant un abcès ou autrement, on ouvroit une artere conſidérable, il y a trois moyens de l'arrêter : ce qu'il faut abſolument faire pour empêcher le Cheval de mourir.

Le premier moyen eſt la compreſſion : le ſecond, le feu ou le bouton de vitriol, & le troiſieme la ligature ; la compreſſion doit être continuelle juſqu'à ce que le bout de l'artere, ſi elle eſt coupée toute entiere, ou la plaie qu'on y aura faite, ſoit fermée ; le bouton de vitriol brûle comme le feu : on l'applique auſſi-bien que le feu à l'extrêmité du vaiſſeau coupé, l'inconvénient eſt qu'il faut qu'il tombe une eſcarre, & que quand l'eſcarre

carre tombe, l'artere ſe peut trouver ouverte encore une fois, & l'hémorragie recommence : c'eſt à quoi la ligature eſt utile ; elle eſt même néceſſaire quand l'artere piquée ou coupée eſt un peu conſidérable : alors il faut laiſſer ſaigner l'artere juſqu'à défaillance, puis on la lie avec une ſoie double : cette ligature tombe d'elle-même quand l'artere eſt refermée.

Si on ne peut pas ſaiſir l'artere pour la lier, il y a un moyen pour en arrêter le ſang, indiqué dans le ch. VI de ce Traité, page 348.

CHAPITRE XLIV.

Sur le Poil.

PLuſieurs perſonnes croient qu'ils peuvent faire revenir le poil, & le faire revenir plus promptement. Quand la racine du poil eſt emportée, rien ne peut le faire reparoître ; & il n'y a point de drogues qui le puiſſent faire croître plus promptement qu'il ne reviendroit naturellement, s'il a à repouſſer.

CHAPITRE XLV.

Pluſieurs Opérations.

Barrer le nerf du larmier.

LEs opérations qui ſuivent ne ſervent pas à grand'choſe. Le Parfait Maréchal, en les enſeignant, n'en a pas lui-même grande opinion : il parle de barrer le nerf du larmier qu'il dit avoir communication au nerf optique : cette opération, ſuivant lui, le tend davantage ; il faut avoir précédemment barré la veine du larmier : on barre ce nerf en le détachant avec la corne de chamois, & on le coupe.

Dégraiſſer les yeux par en haut & par en bas.

Il parle de deux autres opérations dont il appelle l'une, dégraiſſer les yeux par en bas, & l'autre, dégraiſſer les yeux par en haut. A la premiere, on coupe peu à peu avec le biſtouri un morceau de chair glanduleuſe qu'on attire avec l'ongle : on en coupe gros comme le pouce, & long comme un demi-doigt.

La ſeconde ſe fait aux ſalieres : on fend la peau avec le biſtouri, & on tire avec un crochet la graiſſe des ſalieres : il n'eſtime pas cette opération. Tous ces procédés ſont deſtinés pour décharger la vue ; mais je crois qu'on fait avec eux plus de mal que de bien.

Le Roſſignol ſous la queue.

Quelques-uns font à un Cheval pouſſif outré un roſſignol ſous la queue, prétendant qu'il en eſt ſoulagé, mais cela ne lui fait rien du tout : mais comme il y a bien des gens qu'on ne peut déſabuſer de leurs préjugés, je vais enſeigner cette opération, de peur qu'on ne ſe méprenne, ſi on vouloit la faire. Le roſſignol eſt un trou qu'on fait entre la queue & le fondement, & qui doit communiquer avec le boyau ; ce trou ſe fait avec la groſſe gouge qu'on fait rougir.

Pl. XXIII. Fig. A.

Premiérement, on fourre la corne de vache dans le fondement *r*, puis avec la gouge rouge, on perce au-deſſus *ſ* à pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'ayant percé le boyau, elle rencontre la corne, alors on paſſe une lame de plomb par ce trou : on la fait reſſortir par le fondement, & on en tortille les deux bouts par dehors, ce qui empêche le boyau de ſe reprendre à l'endroit du trou. C'eſt proprement faire un fiſtule à un Cheval.

CHAPITRE XLVI.

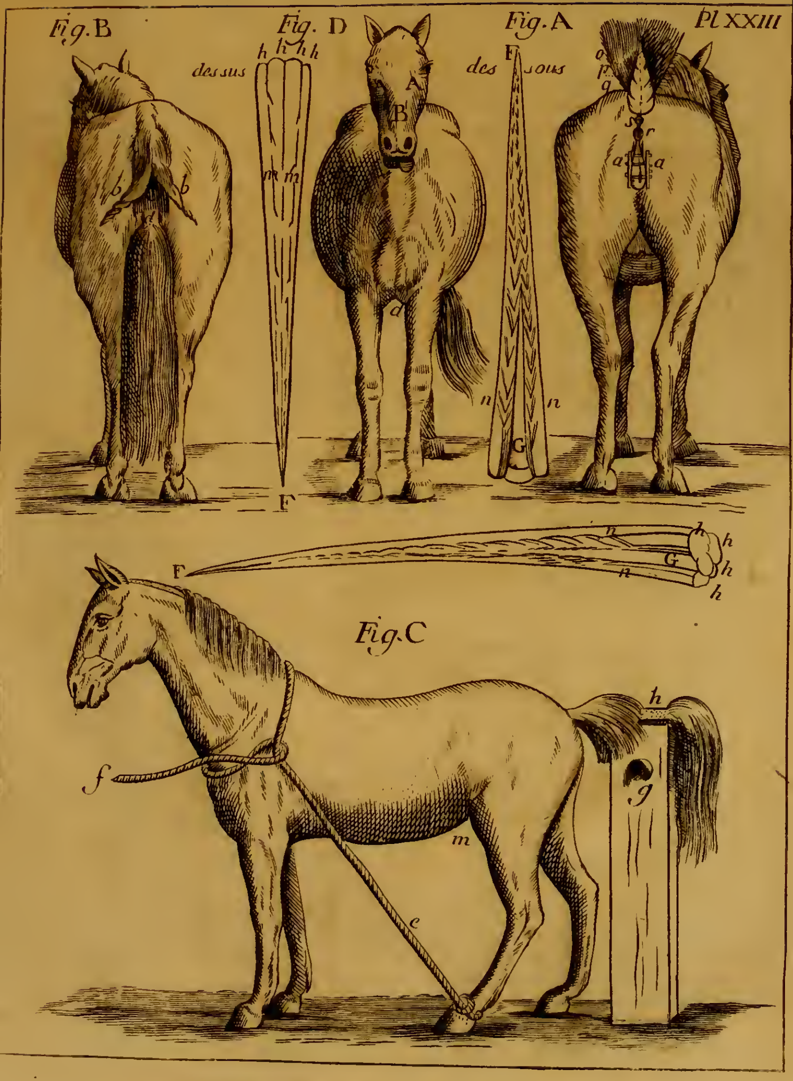
De l'Ecorché du Cheval, ou ſituation & noms des muſcles de ſon corps immédiatement ſous la peau.

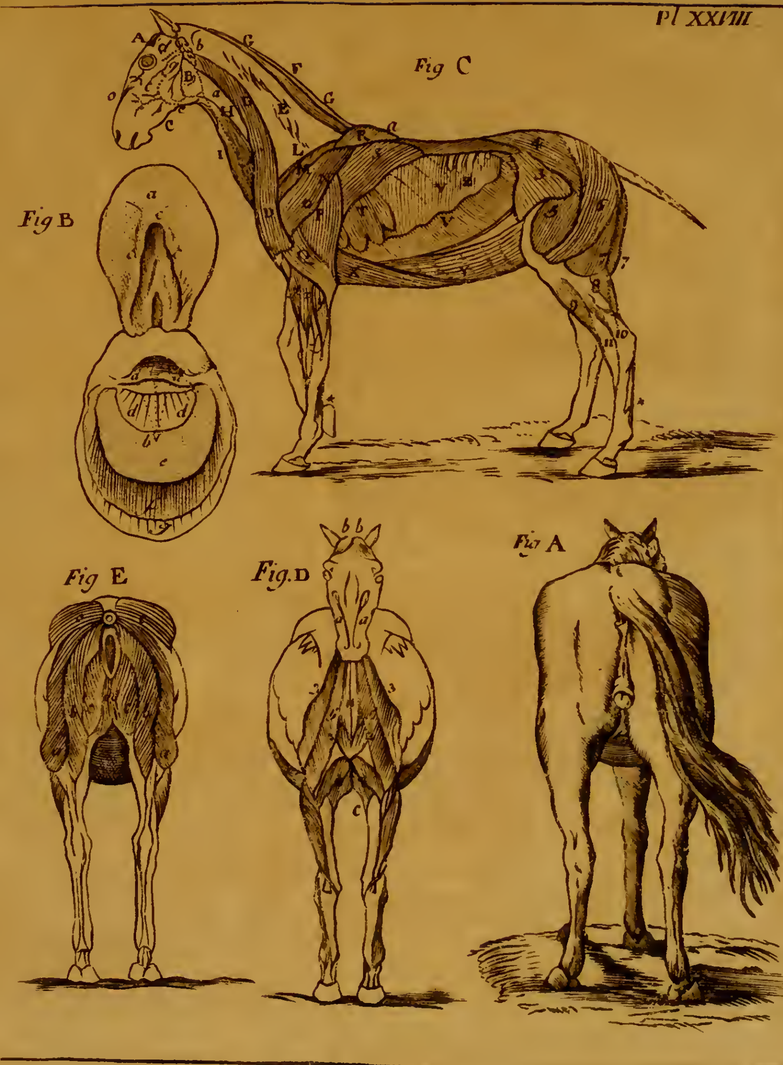
CE chapitre ſervira en cas que, par quelque opération, on veuille ouvrir ſur le corps d'un Cheval, afin que connoiſſant la ſituation & le ſens des fibres charnues, on dirige ſon inſtrument de façon qu'il ne coupe pas leſdites fibres en travers, mais ſuivant leur ſens.

Pl. XXVIII.

FIG. C.

o l'Inciſif.
A le Frontal.
B le Maſſeter.
C le Buccinateur.
D le Maſtoïdien.
E le Splenius.
F le Trapeze.
G le Complexus.
H le Sternoangulaire.
I le Sternohyoïdien.
L le Chaperon.
M le Sus-épineux.
N le Sous-épineux.
P le Long.
Q le Court.
R le Rhomboïde.
S le Grand Dorſal.
T le Grand Dentelé.
VV l'Oblique extérieur.
X Pectoral.
Y Droit.
Z Dentelé ſupérieur.


Fig.B
Fig. D
Fig.A
Pl.XXIII
dessus
des sous
h h h h
F
o
p
q
s
r
a a
A
B
b b
d
m m
n n
G
F
F
n
G
n
h h h h
Fig.C
f
g
h
m
c


Pl XXVIII
Fig C
Fig B
Fig E
Fig. D
Fig A

2 Sacrolumbaire.
3 Fascia lata.
4 le Grand-Fessier.
5 le Vaste externe.
6 le Demi-nerveux.
77 le Biceps.
8 le Jumeau externe.
99 le long du Sabot.
10 le court du Paturon.
11 le Jambier.
x le long du Sabot.
y le Radial du Genou.
z le court du Paturon.
** les Tendons nommés le sublime & le profond.

FIG. D.

aa les Incisifs.
bb le Frontal.
11 le Sternohyoïdien.
22 le Chaperon.
33 le Splenius.
44 le Pectoral.
55 le Mastoïdien.

FIG. E.

ee le Grand-Fessier.
aa le Biceps.
bb le Demi-nerveux.
cc le Demi-membraneux.
dd le Grêle.

TRAITÉ DU *MARÉCHAL FERRANT.*

LA profession de Maréchal, à l'égard de la ferrure, est une profession plus savante qu'on ne croit ; il y faut de l'adresse, de la force & de la prudence : il y a bien des précautions à observer, attendu que les Chevaux ne servent à l'homme qu'autant que leurs pieds sont en bon état.

CHAPITRE PREMIER.

Anatomie du pied du Cheval.

AVant que de commencer à ferrer, il est néceſſaire de savoir la construction du pied des Chevaux, tant extérieure qu'intérieure, afin de connoître la partie à laquelle on a affaire.

Pl. XVII.

Deux os, le pivot & le petit pied.

Le pied intérieur eſt compoſé de deux os, dont l'un, qui s'appelle le petit pied B, Fig. E, a la forme du pied extérieur; il loge dans ſa concavité ſupérieure l'os du paturon qui poſe ſur lui.

Le ſecond os s'appelle l'os du pivot AAA, Fig. A. B. E.; c'eſt proprement un oſſelet, il eſt très-petit, reſſemblant à une navette poſée horizontalement au haut de la partie poſtérieure de l'os du petit pied; il y eſt attaché à ſa partie intérieure par un ligament de toute ſa largeur qui coule ſous ledit os; ce ligament eſt recouvert par l'expenſion du tendon appellé le profond B, Fig. A., qui s'attache enſuite audit os du petit pied.

Chair du pied.

La jonction du petit pied avec le ſabot ſe fait comme il ſuit: l'os du petit pied eſt recouvert en pince, & par les côtés d'une chair ligamenteuſe grenue DD, Fig. C. D, & feuilletée CC; elle eſt grenue de la largeur d'un demi-pouce, faiſant une eſpece de bourrelet: c'eſt de ce bourrelet D que part la naiſſance de la corne, immédiatement au-deſſous de la couronne; ce bourrelet paſſe pardeſſus le cartilage des talons FF, dont nous parlerons par la ſuite, & va juſqu'au bout dudit cartilage, le traverſant en écharpe; deſſous ce bourrelet partent ces feuillets ou petites lames de chair C, qui ſont profondes en haut de près de deux lignes, & pas tout à fait ſi profondes vers la pince; elles ſont ſituées debout ſur l'os, & fort près l'une de l'autre; elles vont depuis leur origine juſqu'où finit la corne intérieurement. C'eſt cette chair par feuillets de champignon qui attache le ſabot au petit pied & au cartilage dont nous parlerons. Pour cet effet, la ſurface intérieure du ſabot eſt remplie pareillement de feuillets EE, Fig. D, ceux-ci ſont durs; chaque lame dure du ſabot eſt logée entre deux feuillets de la chair ſuſdite, & réciproquement chaque lame de chair entre deux de celles du ſabot, excepté au haut du ſabot, où le bourrelet grenu s'attache à la corne grenue de la même maniere.

La Corne.
Les Talons.

Le ſabot C, Fig. B, eſt ce qui forme le pied extérieur, c'eſt une matiere dure, appellée corne: cette matiere eſt plus molle aux talons extérieurement. Les talons ſont donc formés par une corne molle extérieurement, qui devient intérieurement, principalement vers le haut, & juſqu'à l'os du pivot, une chair cartilagineuſe CC, Fig. A; cette chair qui vient ſe coller contre les côtés de l'os du petit pied, s'éleve toujours en s'amincissant, & forme deux cartilages FFFF, Fig. D. C. B., qui ſurpaſſent la corne d'un demi-pouce, s'élevant comme deux petites murail-

Les Cartilages.

Pl. XVII

Fig. A



Fig. B

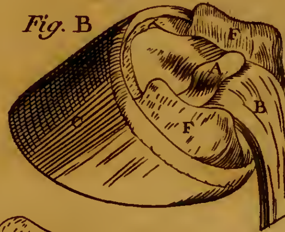


Fig. C

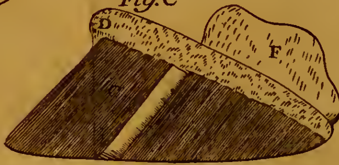
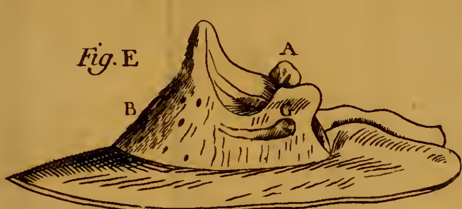


Fig. D



Fig. E



les, ou deux oreilles au-dessus de tout le quartier de chaque côté. Les quartiers sont donc intérieurement fortifiés par le plus épais de ces cartilages, dont la sommité défend l'os du pivot, & fortifie le haut des talons ; ces cartilages occupent par conséquent les deux tiers du pied intérieur ; l'autre tiers qui est le devant du petit pied n'a point de cartilage, ce qui fait qu'il est plus près de la corne dans cet endroit que des deux côtés ; sur ce devant de l'os du petit pied, vient se terminer le tendon de l'extenseur, le plus antérieur de la jambe.

Dans le cartilage dont on vient de parler, on découvre plusieurs trous, ainsi que dans l'os du petit pied par où passent les vaisseaux du sang : on en voit entre autres un plus grand GG, Fig. D. E. de chaque côté qui sert de passage à une veine qui vient de la pince, & perce les cornes de l'os du petit pied ; c'est cette veine qu'on presse quelquefois en ferrant.

La corne est composée de trois parties ; savoir, ses feuillets E, Fig. D, qui sortent d'une corne jaune HH, recouverte d'un lit de corne noire LL. La corne jaune est plus tendre que la corne noire : ainsi, il est vraisemblable qu'un Cheval qui a la corne blanche (comme on appelle) a la corne plus tendre, & qu'elle étoit disposée à l'être dès en naissant.

L'os du petit pied finit des deux côtés à la moitié du quartier, en mesurant du milieu de la pince.

La couronne.

Ce qu'on appelle la couronne n'est autre chose que la peau de la jambe, qui devient beaucoup plus épaisse un peu avant que de s'attacher autour du sabot.

Pl. XXVII. Fig. B. La Sole.

Quand on leve le pied d'un Cheval, on voit d'abord la sole *a* qui est faite comme une semelle de corne passablement dure ; si on l'ôte de sa place, on la trouve grenue dans sa partie intérieure : c'est par ce grenu qu'elle s'enclave dans une chair pareillement grenue qui tapisse le dessous de l'os du petit pied ; cette chair est plus épaisse vers la pince & aux cornes du petit pied que dans le milieu : cela va d'une demi-ligne à une ligne d'épaisseur ; elle couvre tout le plat du petit pied ; cependant les deux talons fournissent chacun sur cette chair une progression ou avance de leur chair cartilagineuse, qui formant deux especes d'élévations, va se réunir en une pointe *b* qui se termine vis à-vis le milieu du dessous de l'os du petit pied : cette chair des talons a au commencement un demi-pouce d'épaisseur : cette épaisseur va toujours en diminuant jusqu'à la pointe

& elle eſt dans toute ſa ſurface recouverte de la chair grenue; pareille à celle de l'os : ces élévations ſe nomment la fourchette, & la ſole recouvre tout, c'eſt-à-dire la fourchette *b*, le petit pied *e*, l'extrêmité des filets de champignon *f*, & ſe termine à la corne *g* tout autour du pied ; elle prend la figure de la fourchette dans l'endroit *ccc* où elle la couvre : elle a bien un demi-pouce d'épaiſſeur dans ſes côtés où elle flanque la fourchette, & vient joindre la corne tout autour à un quart de pouſſe d'épaiſſeur.

La Fourchette.

Les tendons.

Le tendon du profond, qui eſt un des fléchiſſeurs de la jambe, gliſſant ſur l'os du pivot, s'élargit enſuite pour venir s'attacher en rond juſqu'au milieu du deſſous du petit pied, ſous la fourchette juſqu'à ſa pointe : ſes fibres extérieures font l'éventail *dddd*, & celles de deſſous les croiſent un peu de l'autre ſens.

Après avoir fait connoître la ſtructure, tant extérieure qu'intérieure du pied, procédons aux opérations qu'on y fait, dont la plus eſſentielle pour le ſervice, eſt la ferrure, ou, pour ainſi dire, la chauſſure du Cheval : moyennant cette chauſſure, l'homme peut employer le Cheval à tous les beſoins qu'il en a, ſans craindre qu'il ſe gâte le pied, & que par conſéquent il devienne hors d'état de lui ſervir.

CHAPITRE II.

De la Forge.

COmme il s'agit d'empêcher la corne du Cheval de s'uſer, en portant contre terre, on a imaginé de lui ajuſter ſous cette corne un rebord de fer, & de l'y clouer afin qu'il y reſte : on ploie ce rebord, qu'on appelle un fer, par le moyen du feu & dans une forge.

Pl. XVIII.

La forge A eſt une eſpece de cheminée, dont l'âtre eſt élevé de terre de deux pieds & demi ou environ, avec un ou deux ſoufflets BB ; dans cet âtre on met une auge C au milieu, s'il y a deux ſoufflets, ou à un côté, s'il n'y en a qu'un ; on met de l'eau dans cette auge, le bout des ſoufflets entre dans un trou fait dans les côtés de la forge, au raſe de l'âtre ; vis-à-vis de ce trou, on met à une certaine diſtance un rebord DD en équerre pour contenir le charbon ſur le trou : quand on ſe ſert de charbon de terre, il y a une auge E, à côté de la

forge où on le met tremper ; les Maréchaux appellent le soufflet la vache : au gros bout de la vache, est un poids F qui la ramene en bas ; quand elle a été élevée par la branloire GG, qui est une gaule suspendue au plancher en équilibre, au bout de laquelle est une chaîne HH, qu'on tire pour faire mouvoir le dessous de la vache, qui allume en soufflant le charbon, soit de bois, soit de terre, destiné à chauffer le fer : on attise, & on remue le charbon avec un crochet de fer L, appellé la chambriere ; on l'asperge d'eau avec l'escouvette M pour concentrer la chaleur, & de peur qu'il ne brûle trop vîte : on prend le charbon de terre avec une pelle à charbon N percée dans le milieu pour laisser écouler l'eau.

Forger le Fer.

Quand le fer O est chaud, c'est-à-dire, rouge, le Maréchal le porte avec des tenailles sur l'enclume P, montée sur son billot Q, & qui se termine en pointes rondes par les deux bouts ou par un seul : ces pointes s'appellent bigornes R ; le Maréchal tient de la main droite un marteau, qui s'appelle le fertier *a*, & un garçon se met vis-à-vis avec un marteau long, qu'on appelle le marteau à frapper devant *b* ; ils frappent tous deux sur le fer successivement, & enfin ils le forgent, c'est-à-dire, lui donnent la forme d'un fer à Cheval ; le Maréchal seul lui donne la derniere main avec ses tenailles *c*, & son fertier sur la bigorne & sur l'enclume, prenant bien garde de manquer à abattre le rebord qui se fait en dedans du fer quand il l'arrondit sur la bigorne ; lorsqu'il poseroit ce fer ensuite, il ne porteroit que sur ce rebord, ce qu'il faut éviter : quand il s'agit de couper de ce fer, il met la tranche *d* sur l'endroit qu'il veut couper, & frappe dessus ; cette tranche coupe le fer rouge : quand il n'y a plus qu'à estamper le fer, c'est-à-dire, percer huit trous, quatre de chaque côté par où doivent passer les clous, il pose l'estampe *e* sur l'endroit qu'il veut percer, & il frappe dessus ; le bout de l'estampe entre dans le fer & forme une bosse de l'autre côté : il retourne ensuite le fer, & mettant l'estampe sur toutes les bosses, il les renfonce ; le trou est fait & net quand il a fait sortir ce morceau avec le poinçon, s'il ne sort pas de lui-même : quand on fait les trous près du rebord extérieur du fer, cela s'appelle estamper maigre, & si on les perce plus près du rebord intérieur, on dit estamper gras.

Le tournant du fer s'appelle la pince O ; les côtés se nom-

ment branches 22, & les deux bouts s'appellent les éponges 33; le devant du pied s'appelle la pince; les côtés s'appellent les quartiers; les bas des quartiers près du fer s'appellent les mammelles, & les deux éminences de derriere s'appellent les talons.

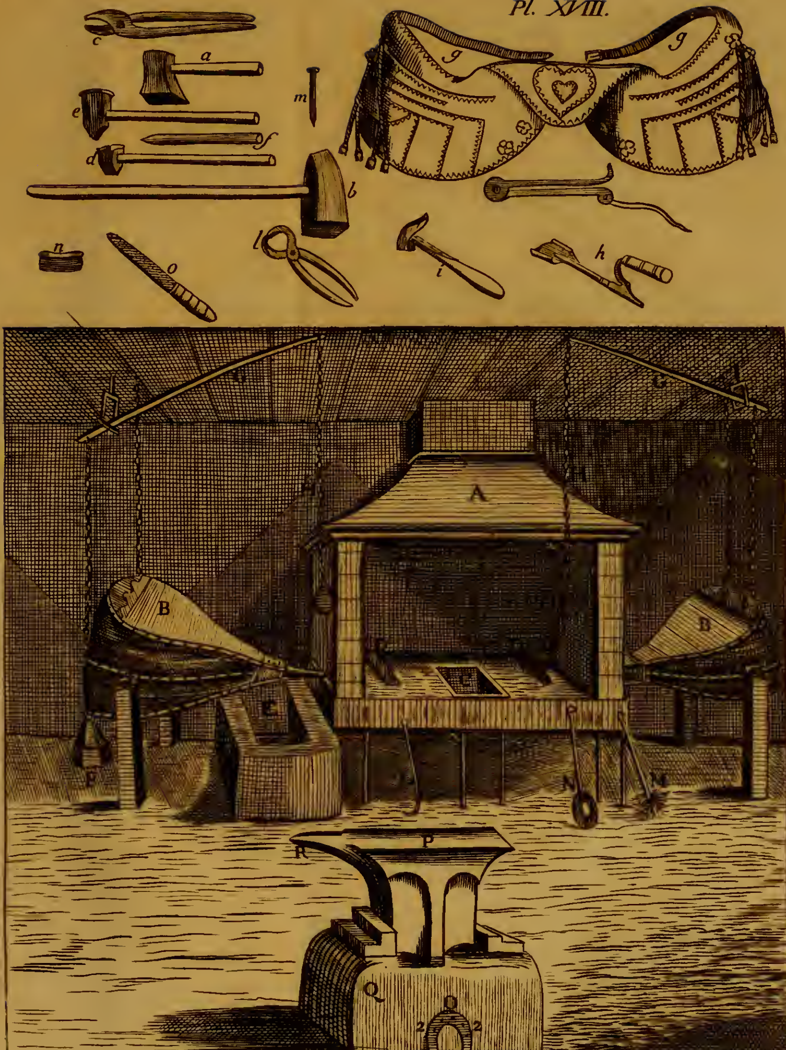
Quand le fer eſt forgé & prêt à mettre ſur le pied, le Maréchal qui a pris, avant de forger, la meſure de la longueur & de la largeur du pied avec une paille, prend alors ſon tablier, qui eſt compoſé de deux groſſes poches de cuir *gg* partagées chacune en pluſieurs ſéparations; il le met autour de ſa ceinture, & le boucle derriere ſur ſes reins; il met dans les poches qui ſont à droite le boutoir *h*, qui ſert à parer le pied; le brochoir *i*, qui eſt le marteau avec lequel on enfonce les clous, ce qui s'appelle brocher: à gauche, il met les tricoiſes *l*, qui ſont des tenailles dont il ſe ſert à rompre les pointes des clous qui paſſent la corne; le repouſſoir *m* pour vuider quelques paillettes de fer qui feront dans les trous du fer, ou pour faire reſſortir un clou qui n'a pas été bien broché: les clous, le rogne-pied *n* & la rape *o*, n'ont point de côté fixe: le rogne-pied eſt fait comme un couteau de chaleur, & ſert à couper en frappant deſſus, la corne qui excede le fer; & la rape ſert à raper la corne autour du fer, & à unir les rivets: les pointes des clous appartiennent aux garçons, & les caboches, qui ſont les têtes des vieux clous, ſont les profits de la femme du Maréchal.

Poſer le Fer.

Quand le Maréchal arrive pour parer le pied, le palefrenier leve le pied; ſi c'eſt celui de devant, il le tient ſimplement avec ſes deux mains: ſi c'eſt celui de derriere, il appuie le boulet & la jambe ſur ſa cuiſſe, & paſſe un bras pardeſſus le jarret; alors le Maréchal après avoir nettoyé la boue ou fiente qui feroit dans le pied, coupe en pouſſant avec ſon boutoir, ce qu'il faut de la corne & de la fourchette, pour enſuite aſſeoir le fer; c'eſt ce qui s'appelle parer le pied.

Quand le pied eſt bien paré, & qu'ayant préſenté le fer deſſus, il voit qu'il porte où il faut, il brochera deux clous, un de chaque côté; puis il fera poſer le pied à terre pour voir ſi le fer eſt bien en ſa place; enſuite le palefrenier reprenant le pied, le Maréchal continue à brocher tous les autres clous; il les fait entrer d'abord à petits coups, les ſoutenant droits de l'autre main, ayant précédemment graiſſé la pointe avec du

Pl. XVIII.







du ſuif; puis quand il ſent que la corne eſt percée, il acheve de les faire entrer hardiment : l'affilure ou la pointe X paroît alors en dehors à chaque clou qu'il poſe ; quand il eſt tout à fait broché, il donne un coup de brochoir à l'affilure, afin de faire baiſſer cette portion de clou le long de la corne, la pointe en bas Y ; quand tous les clous ſont poſés, il rompt avec les tricoiſes chaque pointe de clou, qui excede la corne ; il coupe avec le taillant du rogne-pied à petits coups du brochoir toute la corne qui excede le fer tout autour, ainſi que la corne éclatée par les clous à l'endroit où ils ſortent ; il rive les clous, en oppoſant à leur tête les tricoiſes, pendant qu'il frappe ſur ce qui paroît quand la pointe du clou a été rompue, ce qui l'applatit en l'élargiſſant, & maintient le clou en ſa place : il eſt utile d'ôter avec le rogne-pied un peu de la corne tout autour de chaque clou : c'eſt une précaution qui fait qu'on enfonce davantage les rivets, au moyen de quoi ils ne ſauroient bleſſer le Cheval, ce qui peut arriver quand ils débordent, ſur-tout au dedans du pied : de plus, à meſure que le fer s'uſe, les clous s'élevent davantage, & par conſéquent les rivets ; ainſi même il faut prendre garde que les Chevaux vieux ferrés ne ſe coupent avec les rivets ; quand tout ceci eſt fait, le Palefrenier met le pied à terre : alors le Maréchal prend la rape, avec laquelle il unit tout le tour du pied près du fer, & donne un coup ſur les rivets Z. PL. XIX.

Le meilleur fer dont on puiſſe ſe ſervir, eſt celui de Berry, & pour les clous, ceux de Limoges excelloient autrefois ; mais à préſent, c'eſt ceux de Berry.

Les clous *a* doivent être longs & déliés de lames, avec une tête épaiſſe.

CHAPITRE III.

Maximes générales.

1°. FAites les fers les plus légers que vous pourrez, ceux qui ſont trop peſants, fatiguent le Cheval, & les clous lâchent ſouvent, entraînés par la peſanteur.

2°. Employez les clous les plus déliés de lame, parce qu'ils font un moindre trou dans la corne, & qu'ils ne ſont point ſujets à l'éclater, comme font les clous épais de lame ; de plus,

ils ſont très-ſujets pour l'épaiſſeur à ſerrer la veine , principalement ſi la corne n'eſt pas épaiſſe ; il faut ſe ſervir de clous plus forts de lame aux pieds des Chevaux de carroſſe & aux gros pieds qu'aux pieds fins ; mais proportion obſervée , les pieds déliés de lame en chaque genre , ſont les meilleurs.

3°. N'appliquez jamais le fer rouge ni trop chaud ſur le pied , comme font pluſieurs garçons Maréchaux pareſſeux : ils trouvent un avantage à cette façon d'agir , parce que le fer chaud brûlant l'excédent de la corne qui empêche de porter le fer également par-tout , il épargne au Maréchal le tems & le ſoin de reprendre à pluſieurs fois ſon boutoir , pour couper en divers endroits cet excédent , qui empêche le fer d'appuyer également par-tout ; il fait lui-même ſa place , ſans tant de peine , mais en même tems conſommant l'humidité naturelle de la corne , il la deſſeche , l'altere , la rend caſſante , & enfin la ruine totalement ; fort ſouvent ce fer chaud échauffe la ſole , & peut rendre le Cheval boiteux dangereuſement : il y en a même quelquefois qui en meurent ; on peut cependant approcher un inſtant le fer chaud de l'endroit où on doit le poſer & le retirer ſur le champ , parce que les inégalités ſeront marquées par une petite couleur de grillé qu'on emportera enſuite avec le boutoir : on appliquera auſſi les pinçons chauds , s'il y en a au fer , afin de les faire porter en leur place.

Pour prévenir que les garçons Maréchaux ne brûlent le pied , & empêcher même qu'en pouſſant le boutoir trop fort , ils ne coupent l'épaule du Cheval ou le ventre du Palefrenier , ayez ſoin des pieds dans l'écurie , en les ſientant ; alors la corne ſera aiſée à couper , & d'eux-mêmes ils ne brûleront point.

4°. Que le fer ne poſe en aucune façon ſur la ſole , il ne doit porter que ſur la corne juſtement & également de la largeur d'un demi-doigt , l'épaiſſeur de la corne étant tout au plus d'un doigt : ſi le fer appuyoit ſur la ſole , le Cheval boiteroit , à moins qu'elle ne fût très-forte ; on reconnoît ſi le fer a porté ſur la ſole au fer même : car ſi vous déferrez votre Cheval , vous verrez que la portion du fer qui aura porté ſur la ſole , ſera plus liſſe & luiſante que le reſte , comme il eſt marqué Fig. M en *a* : il eſt cependant des occaſions , dont nous parlerons , où on fait porter les fers ſur la ſole ; mais on la laiſſe forte , & le Cheval en boite rarement.

A tous les pieds de devant, il eſt à propos que le fer porte en l'air, depuis le premier clou du talon en dedans juſqu'au bout de l'éponge GGG, de façon qu'on puiſſe y paſſer la lame d'un couteau.

5°. N'ouvrez jamais les talons à votre Cheval en parant le pied, c'eſt-à-dire, ne faites point un creux ou une eſpece de gouttiere avec le boutoir, en emportant de la ſole entre la fourchette & le quartier juſqu'au-deſſous du talon, & dans le talon même 22, en évidant cet endroit, vous l'affoibliſſez : il arrive de là que la corne n'y ayant plus de ſoutien, elle ſe rapproche de la fourchette, & fait ſerrer les talons, les contraignant de ſe rapprocher l'un de l'autre, il faut parer à plat, pouſſant le boutoir ſans le pencher que très-peu.

6°. Pince devant talon derriere, ou bien mettez le derriere devant, & le devant derriere. Pour bien entendre ces dictums, il faut ſavoir que la pince des pieds de devant d'un Cheval eſt garnie de plus d'épaiſſeur de corne que le talon, vers lequel la corne va diminuant d'épaiſſeur, de façon qu'il ne s'en trouve pas ſuffiſamment pour qu'on puiſſe brocher un clou, ſans craindre de preſſer la veine du pied, ou de toucher le vif, qui eſt la chair d'entre le ſabot & le petit pied ; ainſi on n'y doit point brocher, au contraire la corne eſt plus épaiſſe aux talons des pieds de derriere qu'à la pince : on peut donc y brocher, & non à la pince.

7°. Madame ne doit point commander à Monſieur. Dictum des Maréchaux, pour ſignifier que comme le quartier d'en dedans eſt plus foible de corne que celui de dehors, les clous n'y doivent pas être brochés ſi haut.

8°. Il ne faut pas brocher en muſique, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas brocher un clou haut, l'autre bas, le troiſieme haut, *&c.*

Pinçons.

Les pinçons A, ſe font ordinairement à la pince, ce n'eſt autre choſe qu'un coup que le Maréchal donne au rebord de deſſus du fer en pince, qui ſe leve dans cet endroit en forme de petite plaque, qui monte ſur la corne, quand le Cheval eſt ferré, & qui ſert à rendre le fer plus ſolidement attaché.

Crampons.

Les crampons ſont proprement les talons des fers, il s'en fait de de deux façons ; ſavoir, de quarrés B, qui forment une

épaiſſeur d'environ un pouce en quarré, à l'extrêmité, & deſſous l'éponge; les autres s'appellent en oreille de lievre C; ils ſe font en tournant, & renverſant l'éponge ſur le coin de l'enclume de toute ſa largeur : cette eſpece eſt moins mauvaiſe que la premiere, par la raiſon que nous allons dire.

Les inconvéniens des crampons en général, ſont qu'élevant le talon d'un Cheval plus qu'il ne doit l'être naturellement, ils l'obligent à marcher ſur la pince; le nerf ſe trouve raccourci, le Cheval ſe fatigue, & eſt ſujet à broncher : cependant dans les pays gliſſans, & ſur la glace, le Cheval ferré à plat fatigue extrêmement ſans crampons, par la force qu'il emploie pour s'empêcher de gliſſer : dans ce cas, où la néceſſité contraint la loi, ſervez-vous des crampons en oreille de lievre, en abattant un peu la corne aux talons, afin de lever peu le pied du Cheval : cette eſpece ne fera pas dommage, à beaucoup près, comme les gros crampons quarrés, qui ſoutiennent extrêmement le pied, & font venir des bleymes qui ſont quelquefois difficiles à guérir.

Aux Chevaux qui travaillent dans les pays ſablonneux, dans les libouſes & aux Chevaux de manege, jamais de crampons.

Crampons poſtiches.

Il a été imaginé une eſpece de crampons poſtiches, qui ſe met dans le moment qu'on en a beſoin, & qu'on ôte quand on veut; on fait un trou à l'éponge, on le tarode, & on a un crampon, dont la vis eſt du pas de l'écrou : on le viſſe, & le crampon eſt en place; on peut, quand le crampon n'y eſt pas, mettre une vis dans l'écrou, qui ne déborde pas le fer, & qui conſervera l'écrou; cela eſt bon, dans un cas preſſé, & dans des endroits où il y auroit riſque de marcher ſans crampons.

Clous à glace.

Dans les temps de gelées, quand on a peur que les Chevaux ne tombent ſur la glace, on met à leurs fers des clous à glace D, ou des clous à groſſe tête E, cela vaux mieux que des crampons.

Les crampons en dedans aux pieds de derriere, ſont plus utiles, de meilleur ſervice & de meilleure grace qu'en dehors, excepté pour ceux qui uſent trop leurs fers en dehors, auquel cas les crampons en dedans ne vaudroient rien.

CHAPITRE IV.

Des défauts des Pieds.

LEs pieds des Chevaux participent de leur conſtitution comme les autres parties du corps ; ainſi ils ſont ſujets à pluſieurs défectuoſités.

Voy. la Pl. IV & le chap. IX du Traité de la Conſtruction du Cheval, à l'article des Défauts des pieds.

Par le pied, j'entends le ſabot, la ſole, la fourchette & les talons.

Les uns ayant la forma du ſabot aſſez belle, ont la corne ſi éclatante, qu'elle s'emporte à l'endroit du clou au moindre heurt.

Corne éclatante.

Les autres ont le ſabot dur, ſans être éclatant ; d'autres, ont le ſabot étendu, large & plat, en forme d'écaille d'huître, & en même temps la ſole comble ; ce qui ne peut être autrement : car le ſabot n'ayant pas aſſez de hauteur, la ſole & la fourchette, le ſurpaſſent en deſſous, & débordent la corne au milieu du pied : il y en a de plus ou de moins combles.

Pied plat.

Il y en a qui ont le ſabot cerclé, c'eſt-à-dire, qui ont comme des rénures qui entourent le pied d'un talon à l'autre ; ce qui marque un pied aride & deſſéché, ou d'une mauvaiſe nature de corne.

Cerclé.

D'autres ont les pieds gras, c'eſt-à-dire, peu d'épaiſſeur à la corne, auſſi-bien qu'à la ſole : le ſurplus étant rempli de chair, la connoiſſance en eſt difficile, parce que le Cheval a la forme du pied très-belle, auſſi-bien que la corne ; ce qui peut cependant les faire appercevoir gras, eſt que communément tout le pied eſt plus gros que ne comporte la taille & la figure du Cheval : l'inconvénient de ces pieds, eſt qu'ils ſont délicats, & que le Cheval boite étant nouveau ferré.

Pieds gras.

D'autres ont les talons bas & la fourchette trop groſſe & plus haute que les talons ; ce qui arrive ordinairement aux talons bas.

Talons bas, & fourchette groſſe.

D'autres ont la fourchette trop petite, maigre & altérée, ce qui dénote grande ſéchereſſe dans le pied.

Fourchette maigre.

D'autres ont ce qu'on appelle les pieds foibles pour avoir médiocrement de talon, & avoir le pied plat vers la pince, ſans l'avoir comble, c'eſt-à-dire, que quoique depuis la poin-

Pieds foibles.

te de la fourchette, il y ait une concavité en deſſous, il n'y a cependant que peu d'épaiſſeur entre la ſolle & la corne en pince, & par conſéquent, que peu de réſiſtance ; ce qui fait que ces pieds s'échauffent aiſément ſur le dur & deviennent douloureux.

Pieds encaſtelés.

Les pieds encaſtelés, ſont ceux dont les talons ſont ſerrés & ſe baiſent en s'approchant ſi fort l'un de l'autre, que les deux talons ne tiennent pas plus d'eſpace qu'un ſeul en devroit tenir : ces talons ſont plus ſerrés en bas qu'en haut ; ce qui gêne le dedans du pied. L'encaſtelure marque grande ſéchereſſe de pied, & eſt ſujette aux ſeimes : les Chevaux fins, ſur-tout ceux qui ont le talon haut, ſont les plus ſujets à ce défaut.

Talons foibles.

D'autres ont le talon flexible, & par conſéquent foible : on fait obéir ces talons & remuer comme on veut en y touchant.

Pied trop long.

D'autres ont le pied trop long en arriere, ce qui dénote l'endroit trop charnu ; ceux-ci ſont preſque tous encaſtelés.

Talons inégaux.

Il y a des Chevaux fins, ſujets à avoir un des talons plus haut que l'autre ; ce qui ſignifie ſéchereſſe & aridité.

Pieds trop gros & trop petits.

Enfin les pieds trop gros & trop grands, ſont ſujets à ſe déferrer, & le Cheval eſt ordinairement lourd & peſant, & les pieds trop petits ſont ſujets à être douloureux & ſouvent malades.

CHAPITRE V.

De l'Onguent de Pieds.

COmme preſque tous les défauts dont nous venons de parler, ſont cauſés par aridité & ſéchereſſe de pied, occaſionnées par une chaleur, qui diminue la fraîcheur naturelle, qui doit s'entretenir dans le pied : pour maintenir la corne en bon état, il faut avoir ſoin de ſuppléer au défaut de la nature, ou de réparer ce que la négligence & le peu de ſoin ont occaſionné ; car quelques-uns de ces défauts s'augmentent, & même ſe produiſent par la faute des hommes. Comme il eſt donc queſtion pour que le pied ſoit bon, que la corne ſoit douce & liante, qu'elle ſoit aſſez épaiſſe pour ſoutenir le corps du Cheval, & pour le pouvoir ferrer à demeure, & enfin pour

l'empêcher de boiter, il faut avoir attention de tenir les pieds gras; & quoique toutes graiſſes & huiles ſoient bonnes, on a imaginé pluſieurs recettes d'onguent de pied : en voici quelques-unes.

Miel commun & graiſſe blanche, parties égales, mêlés à froid : on y ajoute auſſi, quand on veut, une partie égale d'huile d'olive.

Le meilleur onguent de pied eſt le cambouis.

Lorſqu'un Cheval a marché pied nud, & qu'il s'eſt uſé le pied, il faut faire revenir promptement la corne : rien n'eſt meilleur pour y parvenir, què d'appliquer chaudement tous les jours ſur la couronne une bonne emmielure blanche.

Voici comme il faut ſe ſervir de l'onguent de pied. Après avoir vu s'il n'y a ni humidité, ni crotte, ni pouſſiere ſur le pied, on graiſſera la corne près la couronne un demi-doigt de large ſeulement, & ſous le fer depuis le premier clou du talon en dedans & en dehors, parce que trop de graiſſe amollit la corne en coulant dans les rivets, & feroit déferrer le Cheval : on ne menera point à l'eau le Cheval graiſſé; les trois quarts & demi des Chevaux n'ont beſoin d'être graiſſés que vers les talons tous les trois ou quatre jours une fois, parce que la pince pouſſe aſſez.

CHAPITRE VI.

Ferrure.

AVant de parler de la ferrure des différens pieds, il eſt bon d'avertir de ne point faire travailler le Cheval le jour de la ferrure s'il eſt poſſible : car il y a bien des Chevaux qui feignent le jour qu'ils ont été ferrés, & vous le ferez trotter le lendemain pour voir s'il ne boite point. *Ferrure.*

La premiere ferrure des Chevaux eſt eſſentielle pour la ſuite, car le pied prend une bonne ou une mauvaiſe forme ſuivant cette premiere ferrure.

De la Ferrure des Pieds ſans défauts.

Le pied ſans défaut, Fig. A, eſt celui dont le ſabot eſt d'une forme à peu près ronde & non trop longue, particuliérement vers le talon qui doit être fort large, c'eſt-à-dire, que les *Pl. IV.*

oignons des talons ne s'approchent point trop l'un de l'autre; la corne doit être douce, unie, liante, haute, épaiſſe & brune s'il ſe peut, ſans aucun cercle, & aſſez ferme, ſans être caſſante; que le pied ſoit droit, creux en dedans, ſans pourtant l'être par trop, la fourchette étroite & point graſſe. Le pied ainſi formé eſt ſans défaut: pour le bien ferrer, il faut parer bien uniment l'aſſiette du fer, & l'applanir bien par-tout, prenant garde en parant de ne pas ouvrir les talons; par la raiſon dite ci-deſſus, on diminuera moins de la corne aux pieds de devant, à meſure qu'on approchera des talons, & on laiſſera la pince plus forte qu'aux pieds de derriere.

PL. XIX. Il faut avoir forgé un fer, ni trop ouvert ni trop peu, qui accompagne juſtement la rondeur de tout le pied FF: cependant, les éponges doivent s'élargir un peu en dehors GGG vers le talon, enſorte que le bout de l'éponge ait une moitié qui déborde le talon en côté. Si les éponges ſont trop longues, elles fatiguent & font forger, ou elles ſe prennent & font déferrer le Cheval; celles qui ſont trop courtes allongent le nerf & fatiguent la jambe. Le fer poſé, vous brocherez bas pour ne rien riſquer.

Premiere Ferrure des Chevaux de Carroſſe.

La premiere ferrure des Chevaux de carroſſe, principalement de ceux qui ont les pieds grands & amples, quoique hauts, eſt d'une grande conſéquence, ceux-ci ſont plus ſujets à ſe gâter que les autres, ſi on ne les reſſerre juſqu'à ce qu'ils aient mué; il ne faut donc point, comme il ſe pratique quelquefois, voûter un peu les fers, & les faire outrepaſſer la forme du pied.

Mais abattez la corne toute platte.

Blanchiſſez ſeulement la ſole.

N'ouvrez point les talons du tout.

Ne coupez point du tout les mammelles, & ferrez juſte, ſuivant exactement la rondeur du pied tel qu'il eſt.

Percez gras, mais brochez bas de peur d'éclater la corne qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a d'autre deſſein que de faire paroître le pied de ſon Cheval creux.

Faites un pinçon au bout du fer, afin qu'il reſte bien en place & long-temps ſans s'ébranler.

Ferrure

Ferrure des Chevaux de Manege.

Abattez le talon juſqu'au vif ſans creuſer les quartiers.

Servez-vous de fers très-légers & découverts, qu'on appelle demi-Anglois, parce qu'ils ne ſont point ſujets à porter ſur la ſole, & que le crottin du manege ne s'amaſſe pas dans le pied.

Jamais de crampons.

Si le pied eſt altéré & fort dur, il faut l'humecter avec du crottin mouillé.

Ferrure des Chevaux encaſtelés, ou talons ſerrés.

Abattez bien les talons ſans creuſer les quartiers.

Parez à plat les talons & la fourchette.

Laiſſez la ſole forte.

Un Cheval peut être encaſtelé d'un quartier ſeulement, & c'eſt preſque toujours en dedans, comme le plus foible, la corne ayant moins d'épaiſſeur.

L'encaſtelure eſt plus ordinaire aux Chevaux fins de Pays chauds, qu'aux Rouſſins & Chevaux de Pays froids, quoiqu'elle leur arrive quelquefois.

La façon de parer que je viens d'indiquer ſert de préſervatif à l'encaſtelure, auſſi-tôt qu'on y voit diſpoſition, c'eſt-à-dire, que les talons ſe ſerrent. Si le mal eſt venu, laiſſez la ſole extrêmement forte, & mettez un fer à pantouffle H; s'il ſe peut que le quartier poſant ſur le talus du fer dans le milieu, ce qui en excede en dedans ne touche point à la ſole, il n'en ſera que mieux; mais comme cela eſt difficile, il vaut mieux laiſſer la ſole forte, alors quand le fer y toucheroit, il n'y auroit pas grand inconvénient, ces fers poſés doivent ſuivre juſtement la rondeur du pied aux talons comme à la ſole, ils pouſſeront en dehors le talon à meſure qu'il croîtra, & c'eſt ce qu'on demande : ces fers ſont très-ſtables.

Graiſſez les pieds avec onguent de pied, & les empliſſez de crottin mouillé.

Il faut laiſſer repoſer le Cheval quelques jours après cette ferrure, & la continuer juſqu'à ce qu'il ait les pieds élargis : quand l'habitude en ſera priſe, un Cheval vous ſervira ſans boiter comme à l'ordinaire.

Lorſqu'on a un Cheval encaſtelé qui ne ſert qu'au manege, on pourroit lui ôter tout à fait les fers : mais comme les

Chevaux qui n'en ont point n'ont aucun mouvement, outre que le pied venant à croître, prend une méchante forme qu'on peut rétablir en le parant, il vaut mieux le ferrer à lunette I; & si l'encastelure est considérable, donnez-lui cinq ou six raies de feu sur la corne, à chaque côté du talon, de la maniere que je vais dire : ce feu rend la corne moins tendue, & donne de l'aisance au petit pied; ensuite humectez bien le pied avec onguens de pied & rémolades.

Lorsque l'encastelure est si forte qu'elle résiste à tout ce que dessus, décernez la sole jusqu'à la rosée, mettez une emmiellure; quatre jours après vous dessolerez, ce qui est presque toujours le plus prompt & le meilleur. Aussi-tôt que le Cheval sera dessolé, vous fendrez la fourchette avec un coup de bistouri jusques dans les paturons, en enfonçant d'abord le bistouri de son épaisseur, & le soulageant en entrant dans la fourchette, de peur de toucher au petit pied; puis vous mettrez deux, trois ou quatre raies de feu à un doigt de distance l'une de l'autre, depuis le talon jusqu'au tiers du quartier de haut en bas : forgez un fer large, qui passe les quartiers en élargissant d'un doigt, & long d'éponge, qui convienne au pied élargi; mettez votre fer; fourrez des plumaceaux durs dans la fente du talon, que vous aurez imbibés de thérébentine & de très-peu d'huile de laurier; mettez l'appareil de même sur la sole, & compressez fort les plumaceaux au talon : mettez une rémolade autour du pied pour le faire croître; la sole reviendra, remplira le vuide de l'élargissure : elle appuiera les quartiers, soutiendra les talons, & le pied en croissant reprendra la forme qu'il doit avoir.

C'est un grand abus que d'ouvrir par force les talons avec les tricoises, cela force l'endroit, & n'ouvre que le bas, pendant que le haut se serre davantage.

Ferrure des Pieds plats & des Pieds combles.

Les pieds plats qui commencent à s'élargir, qui ne sont point combles, mais qui sont en danger de devenir difformés, doivent se raccommoder & se resserrer comme il suit.

Parez peu le pied.

Forgez un fer qui ait les branches droites depuis le premier ou le second trou de la pince jusqu'au bout de l'éponge, & estampez fort maigre les quatre derniers clous des quartiers du

côté des talons; le fer forgé ainſi ne ſuivra pas la forme des quartiers : mais quand le fer ſera poſé, on ôtera avec le rogne-pied l'excédent de la corne aux quartiers & à la pince : brochez haut l'affilure droite, & des clous fort déliés de lame.

Vous mettrez ſous le pied un reſtreintif ; en voici de deux ſortes.

Du ſuif de chandelle fondu.

Autre.

De la thérébentine & de la ſuie de cheminée que vous ferez cuire à petit feu, remuant ſans ceſſe juſqu'à bonne liaiſon.

Vous graiſſerez d'onguent de pied les talons & les quartiers ſous les fers, ſur-tout en dedans. Le cambouis eſt meilleur ſous le fer & aux talons ſur leurs oignons.

Que ſi le Cheval pouſſoit trop de ſole, comme il arrive toujours, que les talons ſe ſerrent, comme il eſt ordinaire à preſque tous les pieds plats & évaſés, en ce cas il faudra ajuſter ledit fer, en laiſſant plus d'épaiſſeur dans la branche en dedans du côté des trous, comme une eſpece de fer à pantouffle; on l'ajuſtera ſur le pied, enſorte qu'ayant laiſſé la ſole forte ſans preſque en rien ôter (car le Cheval boiteroit) il ne porte pas ſur le talon.

Quand le Cheval eſt ferré, il le faut laiſſer deux ou trois jours, ou cinq, ou ſix, ſuivant le cas, ſans le monter : car ces fers auxquels il n'eſt pas accoutumé, preſſent le pied dans le commencement; que s'il boitoit toujours, ce ſeroit ſigne qu'il ſeroit encloué, ou que le fer porteroit.

Referrez toujours votre Cheval ainſi, rognant toujours de la corne à la pince & aux quartiers, juſqu'à ce que le pied ait par ce moyen acquis une belle forme.

Du Pied comble.

Le pied comble eſt un pied dont toute la nourriture ſe porte à la ſole, ce qui contraint non-ſeulement la corne à prêter & à s'élargir, mais encore fait outrepaſſer la ſole au-delà du niveau de la corne; quand cet accident eſt vieilli à un certain point, il eſt impoſſible d'y remédier : il faut donc le prévenir auſſi-tôt qu'on y voit de la diſpoſition, par de bonnes ferrures : il eſt néceſſaire d'y avoir une extrême attention, ſur-tout aux Chevaux nourris dans les endroits marécageux, comme

Flandres, Frise, Oldembourg, dans les six premiers mois qu'ils sont en France où ils muent du pied.

Que si le mal est commencé, & qu'on voie que le pied est comble, il faut y remédier ainsi.

Après avoir très-peu paré seulement de la pince, n'avoir fait que blanchir les quartiers & les talons seulement pour l'assiette du fer, & ferré comme il est dit pour le pied plat, vous y mettrez du tarc ou du restreintif ci-dessus, & une emmiellure ou onguent de pied autour du pied : vous renouvellerez pendant trois jours l'astringent & l'emmiellure, graissant toujours la couronne, laissant le Cheval cinq ou six jours en repos, & resserrant toujours ainsi jusqu'au rétablissement du pied.

Si le Cheval a les pieds fort combles, laissez toute la sole sans en rien ôter; faites des fers point ou peu voûtés O suivant le besoin; percez-les fort maigres, & laissez-les porter près de la sole, ce qui ne sera pas dangereux, & ne fera point boiter, pourvu qu'ils ne portent point sur la sole; puis ferrez comme dessus avec l'astringent, & l'emmiellure tous les deux ou trois jours pendant un mois, & continuez ainsi jusqu'au rétablissement du pied.

Que si les pieds étoient extraordinairement plats & combles, ressemblans à des écailles d'huîtres, il n'y a pas d'autre parti à prendre, les ferrant comme je viens de dire, & laissant le Cheval un mois sur la litiere, que de le mettre ensuite à la charrue, lui tenant toujours la corne grasse; au bout d'un an les pieds se seront raccommodés pour pouvoir recommencer à servir comme devant sur le pavé.

C'est un grand abus de ferrer les pieds plats ou combles avec des fers voûtés, c'est-à-dire, des fers tournés en pente en dedans; le bord extérieur de ces fers empêche la corne de descendre, & la sole pousse toujours : ainsi il faut à chaque ferrure un fer plus voûté; & enfin le pied devient si comble que le Cheval ne marche plus que sur la sole; de plus, comme les talons se serreront de plus en plus, le fer voûté les pressant de se rapprocher, le Cheval sera à la fin hors d'état de servir davantage : comme le Cheval ferré d'un fer voûté ne peut marcher que sur le milieu de ce fer, il marche peu sûrement, & glisse continuellement.

Ferrure des Chevaux fourbus.

Comme la fourbure rend le pied comble, cette ferrure doit, ſuivant l'ordre, ſuivre la précédente.

Comme à ces maux c'eſt le petit pied qui eſt deſcendu, & que la corne n'étant plus ſoutenue en pince, s'eſt reſſerrée, les Chevaux n'appuient plus que ſur les talons, & l'on voit la pince poſer long-temps après ; quand donc on peut encore ſe ſervir d'un Cheval qui a eu ces maux, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas été extrêmes, ne parez jamais la ſole à la pince.

Abattez les talons, on peut même les ouvrir ſi l'on veut.

Ferrez donc aux talons, & rognez la pince court.

Auſſi-tôt fondez de l'huile de laurier bouillante, ou mettez de la fiente de porc avec de la thérébentine ; cela tous les jours pendant ſept ou huit jours, après que le Cheval a été ferré de nouveau. Lorſque les croiſſans ſont formés tout à fait, il faut laiſſer la ſole forte, ne point ouvrir les talons, percer le fer maigre en pince, & brocher le talon comme à un pied de derriere.

Ferrure des Chevaux droits ſur leurs membres, bouletés & arqués.

On dit que les Chevaux ſont droits ſur leurs membres, lorſque depuis le bas du boulet juſqu'à la couronne la jointure tombe à plomb, ce qui eſt occaſionné par le retirement du nerf de la jambe qui ſe raccourcit ordinairement par fatigue.

Les Chevaux bouletés ſont ceux dont par la même raiſon l'os du boulet ſort de ſa ſituation, & ſe pouſſe trop en avant.

Les arqués ſont ceux dont les genoux ſe plient en avant ; ils ſont par conſéquent droits ſur leurs membres.

On peut remédier à tous ces défauts, quand ils ne ſont pas vieux, par le moyen de la ferrure. Abattez les talons petit à petit, c'eſt-à-dire, en pluſieurs ferrures, & enfin fort bas juſqu'au vif, ſans creuſer dans les quartiers, afin de contraindre le boulet à ſe retirer en arriere, & enſuite vous ferrerez d'un fer ordinaire.

Si cela ne fait pas aſſez d'effet, il faut faire déborder le fer d'un demi-doigt en pince : les éponges fort minces, plattes, & plus longues qu'à l'ordinaire : ſi le Cheval eſt extrêmement bouleté, vous ferez déborder le fer de deux doigts ; ce fer s'ap-

pelle bec de corbin P : il faudra avec ces ferrures, graiſſer le nerf de quelque onguent ramollitif & anodin, comme l'onguent de Montpellier, ou bien d'eau-de-vie de vin, avec du beurre : vous laiſſerez le Cheval quelques jours en repos pour donner le loiſir au nerf de s'étendre peu à peu, puis vous le promenerez en main en plat pays, & par degrés juſqu'à ce que cette extenſion ne lui faſſe plus de douleur ; ſans ce ménagement on rendroit le Cheval boiteux, pour avoir fait étendre le nerf trop ſubitement.

On pratique même cette ferrure aux Chevaux de bâts en pays de montagnes, parce qu'étant chargés, ils ſeroient fort ſujets à ſe bouleter en deſcendant les montagnes, ſi ces fers ne leur faiſoient étendre le nerf.

Il ſe fait une opération à la jambe pour couper un nerf, à ce que dit le Parfait Maréchal, afin de redreſſer la jambe d'un Cheval bouleté ; mais comme je n'y ajoute pas beaucoup de foi, je n'en parlerai pas. Voyez le Parfait Maréchal.

Ferrer des Chevaux qui ſe coupent.

Le Cheval qui ſe coupe, eſt celui qui avec un pied ſe froiſſe l'autre au boulet en marchant : les Chevaux ſe coupent plus ſouvent des pieds de derriere que des pieds de devant : d'abord le poil ſe coupe au-dedans du boulet, puis l'endroit s'écorche à la fin juſqu'à l'os, & quelquefois le boulet enfle beaucoup.

Cet inconvénient arrive, 1°. aux Chevaux qui ne ſont pas encore habitués à cheminer : 2°. à ceux qui portent mal leurs jambes en marchant : 3°. par laſſitude : 4°. par une vieille ou une mauvaiſe ferrure, ou par les rivets qui débordent la corne.

Il y a peu de Chevaux, qui après un long voyage, ne ſe coupent peu ou beaucoup ; & c'eſt une grande marque de bonté, quand un Cheval a eſſuyé cette épreuve ſans ſe couper.

Il y a de la différence entre ſe couper & s'attraper ; s'attraper ſe dit d'un Cheval à qui le même inconvénient arrive, mais en différens endroits de la jambe ; & ſe couper, c'eſt ſe bleſſer toujours au même endroit : ceux qui s'attrapent, ſuivant qu'ils donnent le coup à un endroit plus ou moins douloureux, boitent le pas d'après, il n'y paroît ſouvent rien, puiſqu'ils ne portent pas toujours au même endroit ; mais l'in-

convénient eſt que quand ils ſont las, ils bronchent en s'attrapant, ou tombent même, ſi c'eſt en courant : ces ſortes de Chevaux ſont incurables, parce que leur défaut vient de ce qu'ils marchent en croiſant trop les jambes : le ſeul remede eſt de n'en point acheter de pareils : quant aux Chevaux qui ſe coupent, il y a remede.

Les Chevaux fins, comme les Barbes, ſe coupent par pareſſe, étant menés en main, à cauſe qu'ils marchent très-froidement ; au contraire, d'autres Chevaux ſe coupent, parce que levant trop les jambes en cheminant, ils ſe laſſent bientôt.

La ferrure eſt l'unique moyen d'empêcher les Chevaux de ſe couper.

Si le Cheval ſe coupe, parce qu'il n'eſt pas encore acheminé, il n'y a qu'à le ménager & l'accoutumer à marcher petit à petit, laiſſant plus d'épaiſſeur au côté & à l'éponge du fer du quartier d'en dedans, qu'à celui de dehors, que ſi la façon ordinaire de laiſſer, comme nous venons de dire, la branche forte & le quartier haut, ne réuſſit pas, il faut eſſayer le contraire, qui réuſſit quelquefois, c'eſt-à-dire, la branche forte en dehors, avec un crampon large, & en dedans, la branche mince, courte & droite ; cela approche les jarrets l'un de l'autre.

Si la ferrure eſt trop vieille ou mauvaiſe, il faut referrer ; & s'il y a quelque rivet qui déborde, il faut le couper.

Si le Cheval porte mal ſes jambes par foibleſſe de reins ou autrement, & qu'il ſe coupe aux jambes de derriere, il le faut déferrer des deux pieds.

Abattre fort le quartier de dehors à chaque pied, ſans toucher à ceux de dedans.

Serrer l'éponge en dedans, afin qu'elle ſuive le rond du pied, ſans aller au-delà du talon, la couper auſſi courte que le talon, & mettre des crampons en dedans.

Que s'il ſe coupe aux jambes de devant, il faut faire la même choſe, excepté les crampons qu'on ne met point.

Quand après cette ferrure, le Cheval ſe coupe toujours, après avoir abattu les quartiers de dehors juſqu'au vif, ſans toucher à celui de dedans, groſſiſſez les éponges de dedans du double, le fer ainſi forgé ſe nomme fer à la turque R ; on fera très-bien auſſi à ces ferrures, de river les clous dans la corne, ſi près qu'ils ne paroiſſent point au-dehors, & l'on

peut pour les mieux river encore, brûler un peu avec un fer chaud, au-dessous des trous pour y loger le rivet, ou bien ne point mettre de clous en dedans, & ajouter un pinçon pour tenir le fer ferme : si le Cheval se coupe de lassitude, il n'y a point de meilleur remede que de le laisser reposer, & de le bien nourrir.

Si vous avez des Chevaux qui se coupent en main, il faut entourer les boulets avec une peau d'agneau ou de mouton, le poil en dedans.

Comme on ne met jamais de crampons aux Chevaux de manege, de peur qu'ils ne s'attrappent dans leurs airs, si vous en avez qui se coupent, abattez le quartier d'en dehors, & vous épaissirez l'éponge en dedans.

Que si vous êtes en voyage, & que les ferrures susdites ne fassent rien, servez-vous de la botte de cuir ou de feutre, coupée plus étroite en haut qu'en bas, que vous attachez à mi-jambe, & qui garantira le boulet en l'entourant : il est vrai que ce dernier expédient est de mauvaise grace ; que les Chevaux ont de la peine à s'y accoutumer, & qu'il fait quelquefois enfler le boulet.

Ferrure des Chevaux qui forgent.

Les Chevaux qui forgent sont ceux qui, avec le fer des pieds de derriere, attrapent ceux des pieds de devant : les Chevaux forgent de deux manieres, les uns donnent le coup dans la voûte du fer, c'est-à-dire, sous le pied de devant; les autres forgent sur le bout des éponges, & se déferrent ainsi : ce défaut vient ordinairement de foiblesse de reins, ou que le Cheval est ruiné ; souvent aussi c'est la faute du Cavalier, qui ne sait pas tenir son Cheval ensemble & sous lui, en l'avertissant de tems en tems.

Si la faute vient du Cheval, & qu'il forge aux talons, c'est-à-dire, aux éponges, il le faut ferrer fort court d'éponge, qu'elles passent à peine au-delà du talon, ou bien genêter les fers, qui est relever les éponges au talon ; s'il forge dans la voûte du fer, étrecissez le fer de devant à la pince en dedans, & mettez deux pinçons aux deux côtés de la pince de derriere, qu'il faut rendre demi-quarrée ou fort camuse.

Des Chevaux qui se déferrent.

Quand un Cheval se déferre en chemin, & qu'on est éloigné d'un endroit où on puisse trouver un Maréchal, si on laisse marcher quelque temps son Cheval pied nu, il s'usera & se gâtera la corne, à proportion qu'il sera délicat, ou qu'il marchera dans un pays dur, de façon qu'ensuite on ne pourroit plus le referrer.

Si celui qui mene le Cheval fait brocher un clou, qu'il en ait, & qu'il retrouve le fer à terre, il le rattachera, ou s'il ne le retrouve pas, & qu'il ait un fer-brisé L, qu'on nomme aussi fers à tous pieds, il s'en servira ; mais si cela n'est pas, il faut envelopper le dessous du pied avec une piece de chapeau, un linge, son mouchoir, enfin ce qu'on trouvera pour arriver jusqu'à un endroit où on puisse faire referrer.

Le soulier de cuir nouvellement imaginé, qui ressemble à une bourse, dont le fond est une semelle forte, & dans laquelle on fait entrer tout le pied, est une très-bonne imagination, & on devroit s'en munir quand on entreprend un voyage.

Ferrure des Chevaux rampins.

Les Chevaux rampins ou juchés, sont ceux dont le boulet des jambes de derriere avance, de façon à les contraindre à marcher sur la pince, & ne point appuyer les talons : les vieux Chevaux sont plus sujets à ce mal que les jeunes, qui cependant peuvent devenir rampins dans les écuries mal saines, où ils auront placé leurs pieds dans des creux, qui auront accoutumé les boulets à rester en avant : il y en a aussi qui sont rampins de naissance.

Cette incommodité en vieillissant devient incurable.

A ce défaut la ferrure est la même qu'aux pieds de devant bouletés : laisser la pince fort longue, abattre les talons, faire déborder le fer en pince, plus ou moins, & graisser le nerf de la jambe.

Ferrure du pied foible ou gras.

A un Cheval qui a le pied gras, il faut abatttre toute la mauvaise corne, brocher le plus haut qu'il est possible, tenant l'affilure droite ; on broche bas à un bon pied, pour ne rien risquer, mais il faut risquer à celui-ci, afin que le fer tienne assez long-temps pour lui laisser revenir le pied.

Ferrure des talons bas & de la fourchette grasse.

Aux talons bas, en parant le pied, il faut seulement abattre la pince, sans toucher en aucune façon aux talons, & même ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne se pourrisse ; alors on la pare toute platte.

Après les avoir parés, comme il est dit, il faut faire l'éponge un peu plus longue qu'à l'ordinaire, si le Cheval ne forge point : s'il forge, on genêtera les fers, c'est-à-dire, qu'on rabattra les bouts de l'éponge en haut contre la corne.

Si avec les talons bas il a la fourchette grasse, il faut la laisser forte, & voilà tout.

Les Maquignons dans ce cas, font épaissir les éponges, & laissent la fourchette haute, en la tournant en façon de talons ; mais cette façon acheve de ruiner les talons.

Ferrures des Chevaux qui ont des Seymes.

Les seymes étant des fentes à la corne, au quartier, comme il a été dit chap. XXII. du Chirurgien ; voici le moyen d'y remédier par la ferrure.

Parez le pied, laissant la sole forte aux talons ; faites forger un fer dont les éponges soient plus fortes qu'à l'ordinaire, puis tournez-les de façon qu'elles imitent le talus des fers à pantouffles ; ajustez-les sur le pied, de façon que le milieu du talon soit appliqué sur l'éponge, prenant garde que le dedans des éponges ne porte que peu ou point sur la sole : cette espece de fer est bonne aussi pour les talons qui commencent à se serrer ; on peut encore ferrer les Chevaux qui ont des seymes avec des fers à pantouffle.

Ces ferrures jettent en dehors le quartier où est la seyme, & l'ouvrent.

Vous remplirez ensuite le pied de tarc tout chaud, ou d'huile de laurier ; puis vous laisserez reposer le Cheval quelques jours.

PL. XIX. La seyme étant soudée environ un pouce au-dessous du poil, vous referrerez le Cheval à demi-pantouffle M.

Les Chevaux de manege sont sujets aux seymes : à ceux-ci on coupe seulement le fer à l'endroit de la seyme jusqu'au premier trou, ce qui s'appelle demi-lunette N, & quand il en est besoin, on coupe toutes les deux éponges, ce qui

s'appelle fer à lunettes I; on laiſſe raffermir le pied quelques jours, puis on s'en ſert; mais il n'y a que les Chevaux qui travaillent ſur un terrain mou à qui cette ferrure convienne.

Ferrure des talons inégaux.

Les Chevaux, particuliérement ceux qui ſont de légere taille, ſont ſujets à avoir un côté des talons plus hauts que l'autre; ce qui s'apperçoit en regardant le haut des talons, où ils ſe joignent au paturon : il n'y a point d'autre remede que la ferrure & le procédé ci-deſſus, ou de deſſoler, & couper toute la fourchette juſqu'au fond, afin de la tenir égale quand elle reviendra.

Ferrure des Pieds de Bœuf.

La fente appellée pied de bœuf, & dont il eſt parlé, chap. XXII. du Chirurgien, arrive au train de derriere comme à celui de devant.

Parez le pied, de façon que le fer ne porte point ſur la corne à un pouce autour de la fente, en faiſant une entaille ou bizeau dans la corne : faites deux poinçons au fer des deux côtés de la fente, & graiſſez par fois ce pied-là. *Pl. IV. Fig. N.*

Quand le pied eſt fort fendu, paſſez une alêne courbe toute rouge au travers de la corne, pour faire un trou à chaque côté de la fente; faites la même choſe en deux ou trois endroits le long de cette fente; puis paſſez des fils d'archal dans les deux trous, vis-à-vis l'un de l'autre; puis tortillez les deux bouts dudit fil, & ainſi vous ferez rapprocher les deux côtés de la fente. *Notez* qu'il ne faut percer que dans l'épaiſſeur de la corne, & n'en prendre point trop peu, mais il eſt facile; car elle a en ces endroits un demi-doigt d'épaiſſeur. *Fig. M.*

On mettra trois ou quatre raies de feu ſur la couronne, ſans percer le cuir, & l'eſcarre tombée, on tient le pied gras.

On ſe ſert encore d'une autre méthode. Recourbez un petit morceau de fer, qui n'ait pas plus de largeur que la corne n'a d'épaiſſeur, recourbez-le quarrément par les deux bouts; amenuiſez ces deux bouts en pointes de clou; faites entrer ces deux pointes dans la corne, pardeſſous le pied des deux côtés de la fente, puis rivez-les : cela aſſujettit, & reſſerre la fente; ferrez pardeſſus; laiſſez repoſer le Cheval quelques jours, après quoi vous vous en ſervirez. *Fig. O.*

Quoique le pied de bœuf puiſſe arriver aux Chevaux, ce mal eſt beaucoup plus commun aux Mulets.

Ferrure contre les Clous de rue & Chicots.

Cette ferrure, qui eſt deſtinée à garantir les Chevaux des clous de rue & des chicots, ou du moins les rendre moins dangereux, n'eſt pas ſans inconvénient ; car elle peut cauſer des bleymes, ou faire broncher le Cheval, néanmoins elle peut convenir à de certains Chevaux.

On ne pare jamais ni la ſole ni la fourchette ; & lorſqu'on voit qu'elle s'écaille par vieilleſſe, & à cauſe qu'il s'en forme une nouvelle ſous la vieille, on pare le pied pour ôter ſimplement ce qui ſe ſépare, & on ne pare jamais que la corne pour y ajuſter le fer ; cela fait que cette ſole épaiſſe défend le deſſous.

Ferrure des Bleymes.

Pour les prévenir, abattez le talon, ſi le Cheval en a trop : s'il a le quartier de dedans trop ſerré, pour empêcher les bleymes, après avoir paré le pied, ferrez à pantouffle de ce côté-là, laiſſant la ſole forte.

Ferrure des Chevaux qui bronchent.

Pour ferrer un Cheval qui bronche, il faut abattre la pince & la relever ; ſi le Cheval qui bronche a le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, la ſeule ferrure n'eſt pas ſuffiſante. Voyez le chapitre LVI du Traité des Maladies.

Des Fers à patins.

PL. XIX

Le fer à patin S, s'emploie pour les efforts d'épaules, voyez ce que j'en dis au chap. LXX. du Traité des Maladies ; cependant il peut ſervir dans des cas d'accidens où il faudroit contraindre le Cheval à ſe ſervir de ſon autre jambe pour ſoulager celle qui auroit été affectée.

Des Fers couverts.

PL. XV. Fig. D.

Cet article-ci eſt pour les Mulets ; car il n'y a qu'aux Mulets auxquels on faſſe des fers couverts, ſeulement aux pieds

de devant : on appelle ces fers des planches *a*, ils n'ont qu'une ouverture comme un écu blanc au milieu, & on laiſſe un eſpace ouvert entre le fer & la pince, qu'on appelle un ſifflet *b* : la florentine *d* eſt un fer ſemblable à l'autre, excepté qu'il eſt ouvert aux talons ; ces fers débordent en pince de beaucoup, parce que les Mulets ont le talon fort haut & le pied aſſez foible, de ſorte qu'on n'oſeroit leur abattre, parce que toute la force du pied y conſiſte.

Aux Mulets qui ont bon pied, on met des fers à la florentine, & à ceux qui l'ont plus foible, on met des planches ; quand ils ſont encaſtelés, on leur ajuſte leurs planches à pantouffles, comme aux Chevaux.

Les grands Mulets qui ſe coupent du derriere, à moins que ce ne fût par grande jeuneſſe, ſont tout à fait à rejeter.

Ce qui fait qu'on ne ſe ſert pas de fers couverts aux Chevaux, ce qui leur épargneroit bien des clous de rue, c'eſt qu'ils ont le pied plus humide que les Mulets, & qu'on ne pourroit leur faire un ſifflet, attendu que cela leur affoibliroit toute la force des pieds de devant, qui eſt à la pince : au contraire de celle des Mulets, qui eſt aux talons ; que par conſéquent l'eau qui entreroit dans le fer ne pourroit pas s'écouler, & faute d'air auſſi leur pied pourriroit en hiver, & ſe deſſécheroit trop en été.

Des Chevaux difficiles à ferrer.

Quand on n'a pas accoutumé les Chevaux de bonne heure à leur lever les pieds, & à frapper deſſus, étant poulins : il s'en trouve de très-difficiles à ferrer, c'eſt-à-dire, qui ne veulent pas ſouffrir qu'on leur leve les pieds, ou qu'on cogne le fer.

Aux uns, un torchenez ſeul ſuffit pour les faire tenir tranquilles ; d'autres ne veulent point être attachés, & ſe laiſſeront ferrer, en les tenant ſans gêne par le bout du licol.

D'autres ſe laiſſeront ferrer, pourvu qu'ils ſoient dans leur place à l'écurie.

D'autres, s'il y a quelqu'un monté deſſus.

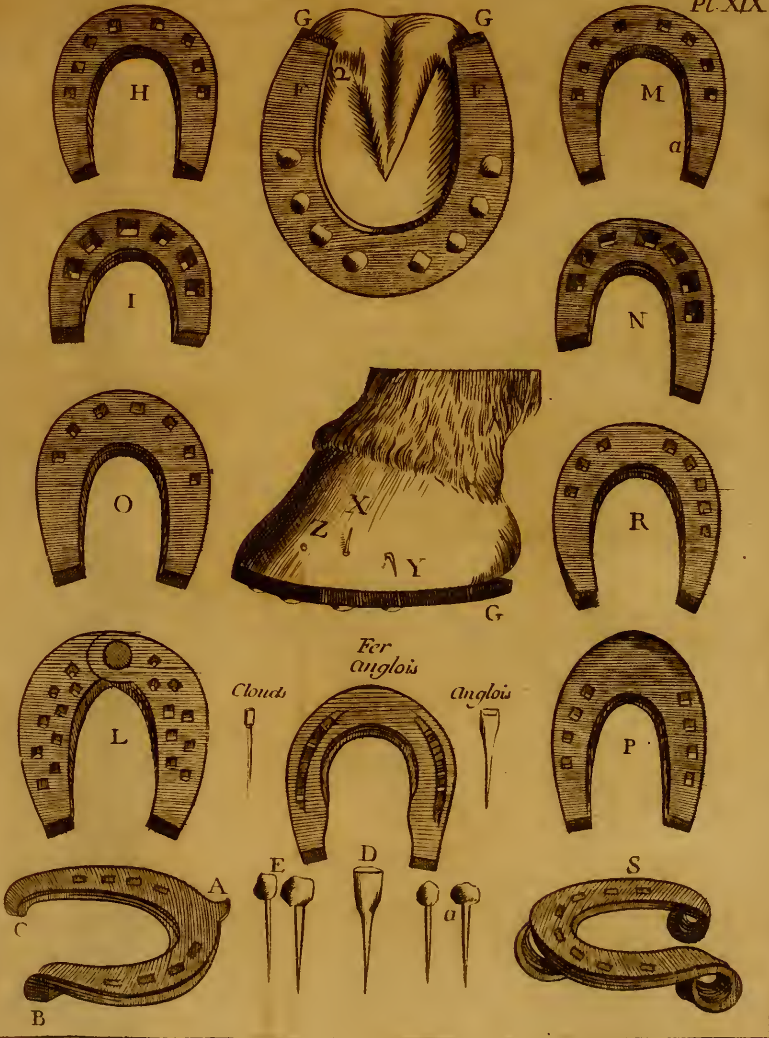
On met une balle dans l'oreille à quelques-uns, ou le torchenez à l'oreille.

Il y en a qu'on ne peut ferrer qu'au travail.

A d'autres, on met une platte longe, qui tient de la queue

au pied de derriere ; & pour le pied de devant, on met une plate-longe, qu'on paſſe pardeſſus le dos, & un homme tient le pied levé, en le tirant à lui, & n'eſt point en danger.

Ou bien on fait trotter le Cheval en rond avec des lunettes, dans un endroit raboteux ; cela l'étourdit, il tombe & retombe pluſieurs fois ; & quand on le voit bien étourdi, on l'arrête, & on le ferre comme on veut.


G
G
H
F
F
M
a
I
N
O
X
Z
Y
R
G
Fer
anglois
Clouds
Anglois
L
P
A
C
B
E
D
a
S

L'APOTHICAIRE,

OU

TRAITÉ DES MÉDICAMENS.

OBSERVATIONS SUR LES MÉDICAMENS en général.

AUTREFOIS lorſqu'il y avoit complication de maux, comme fievre & fluxion de poitrine, on compoſoit les médicamens, de façon qu'en donnant par exemple une potion, on y mettoit des drogues pour la fievre, & d'autres pour la poitrine : cet uſage eſt aboli en bonne Médecine, & on va à préſent au mal le plus preſſant, on traite ſimplement la fievre ; quand elle eſt paſſée, la guériſon eſt proche, en adouciſſant la poitrine, & ainſi des autres maladies compliquées : travaillez toujours à la plus urgente, vous venez enſuite aiſément à bout de la moindre.

La doſe des médicamens à l'égard des Chevaux, doit être huit ou dix fois plus forte que pour les hommes ; mais il y a cette remarque à faire aux Chevaux, ainſi qu'aux hommes ; qu'un poulin, comme un enfant, doit être doſé la moitié ou au quart : il en eſt de même de la vieilleſſe. Un Cheval doit porter la doſe huit ou dix fois plus forte qu'un homme ordinaire ; la force & la foibleſſe augmentent de même ou diminuent les doſes.

Les maladies aiguës demandent les grandes doſes, à cauſe du peu de tems qu'elles donnent, & qu'il faut ſe hâter de les guérir dans le commencement. A l'égard des maladies chroniques, c'eſt-à-dire, qui tirent en longueur, il ne faut que de médiocres doſes, parce que le progrès de ces maladies eſt lent, & qu'il n'y a point de danger dans le retardement.

Quant aux purgatifs, il faut s'attacher très-exactement à

la doſe juſte, à cauſe des ravages que de trop fortes pourroient cauſer. Il y a moins de riſques à diminuer qu'à augmenter.

Des ſignes, du poids & des meſures des Médicamens.

Les Médecins & gens de l'art ont de certaines marques & obſervations pour déſigner dans les recettes qu'ils écrivent les poids & les meſures des médicamens; c'eſt une eſpece de chiffre dont les Apothicaires ont la clef, & que communément le public ignore; mais comme une bonne recette peut être fort utile à celui à qui elle tomberoit entre les mains, je vais déſigner ici la plupart de ces marques, & ſignes avec leur explication. Je vais commencer par l'explication des poids.

La livre ordinaire, qu'on appelle livre de marc, eſt de 16 onces.

La livre de médecine n'eſt que de 12 onces.

L'once contient 8 gros.

Le gros ou la dragme eſt de 72 grains.

Le ſcrupule eſt le tiers du gros ou de la dragme, il contient 24 grains.

Le grain eſt le plus petit de tous les poids, il peſe ordinairement un grain de ſeigle ou d'orge.

Il n'y a point de noms particuliers pour les autres ſubdiviſions; on ſe ſert des termes de demi, de quart, de quarteron, *&c.*

Il y a une figure à la tête de toutes les recettes de Médecine, qui ne ſignifie autre choſe que prenez, qui s'exprime en latin par le mot *recipe*. Cette figure eſt telle ♃.

Signes des Poids.

Une livre.	℔.
Une demi-livre.	℔ ß.
Un quarteron.	4^{ar}.
Un demi-quarteron.	4^{ar}. ß.
Une once.	℥.
Une demi-once ou un loton.	℥ ß.
Un gros ou une dragme, ou le poids d'un écu d'or.	ʒ.
Un demi-gros ou demi-dragme, ou 36 grains. .	ʒ ß.

Un

Un ſcrupule ou 24 grains. . . . . ℈j.
Un demi-ſcrupule ou une obole, 12 grains. ℈ß, ou ob.
Un grain. . . . . gr.
Un demi-grain. . . . . gr. ß j

On voit que le demi s'exprime toujours par ß, & que le nombre un s'exprime par j, quand on veut augmenter le nombre des poids; après le ſigne des poids on met des i ſans queue & le denier finit par une queue; par exemple, quatre s'écrit ainſi iiij, ainſi quatre livres s'écrit ℔ iiij, deux onces ℥ij, *&c.*

Signes des Meſures.

Une cuillerée. . . . . . . cochlear. j
Une goutte. . . . . . . gut. j
Le faſcicule, qui eſt ce que le bras ployé en rond peut renfermer. . . . . faſc. j
La poignée, ou le manipule, qui eſt ce que la main peut empoigner. . . . . . man. j, ou M. j
La pincée ou le pugille, qui eſt ce qui peut être pris avec les trois doigts. . . . . pug. j, ou p. j
Le nombre des choſes. . . . . N°.
La paire. . . . . . . par
De l'un autant que de l'autre. . . Ana, ou aa
Une quantité ſuffiſante. . . . . Q. S.

Quelques autres Signes.

Suivant les regles de l'art. . . S. A, ou Ex arte.
Bain marie. . . . . B. M.
Bain vaporeux, ou bain de vapeur. . . . . . B. V.

DES QUALITÉS DES MÉDICAMENS.

Les degrés de chaud & de froid plus ou moins forts, qui avoient été attribués aux médicamens pour en définir les qualités, auſſi-bien que les analyſes chymiques, ne s'étant pas toujours trouvés d'accord avec les effets qu'on en attendoit, je crois qu'il vaut mieux en juger à peu près par les apparences qui tombent le plus ſous nos ſens, telles que ſont les odeurs & les ſaveurs; c'eſt ce qui ſe pratique à préſent, com-

me la connoiſſance la moins fautive. Commençons donc par les odeurs.

Les *odeurs* ſont en général fortes ou douces, les fortes qui abondent ordinairement en ſoufres groſſiers & volatils, peuvent adoucir les humeurs âcres, & par conſéquent fortifier les nerfs & le cerveau. Les odeurs douces ou foibles pouſſent plutôt par inſenſible tranſpiration, & diſſipent les parties qu'elles ne peuvent pas embarraſſer.

Les *ſaveurs* ſe font ſentir au palais & à la langue par les ſenſations ſuivantes.

Les inſipides temperent l'acrimonie des humeurs & leur grand mouvement.

Les onctueuſes adouciſſent les douleurs, relâchent les fibres & émouſſent les parties acides des humeurs.

Les nitreuſes tiennent un milieu entre l'inſipide & une légere amertume, & laiſſent une ſenſation de froid & de pénétration ſur la langue : celles-là pouſſent par les urines, aident les digeſtions, éteignent la ſoif, & calment les fermentations du ſang.

Les ameres ſont capables de raréfier les humeurs, d'amortir les aigres des premieres voies & d'émouſſer ceux du ſang ; mais elles ſont moins raréfiantes que les âcres.

Les âcres ſont de deux ſortes ; ſavoir, lexivieuſes & brûlantes : les ſaveurs âcres lexivieuſes émouſſent les acides, & priſes intérieurement donnent de la fluidité aux liqueurs, pourvu qu'elles ſoient diſſoutes dans beaucoup de phlegme ; & extérieurement diſſoutes dans une ſuffiſante quantité de phlegme, elles ne font que déterger & nettoyer ; mais ſi elles ſont appliquées ſeules, elles brûlent & emportent les calloſités des ulceres. Les ſaveurs âcres brûlantes ſont dangereuſes ; car quoique diſſoutes dans beaucoup de phlegme, ſouvent elles picotent, déchirent & enflamment les parties membraneuſes : elles produiſent extérieurement des veſſies & des ampoules, comme celles du feu.

Les acides fixent le ſang & les humeurs, c'eſt-à-dire, en arrêtent les fermentations violentes : elles ſont répercuſſives & tuent les vers : elles émouſſent l'action des alkalis, des amers & des âcres, ſont anti-vomitives & anti-purgatives & quelquefois augmentent l'action des diaphorétiques.

Les auſteres acerbes ou ſtyptiques ſont communément aſ-

tringentes, elles moderent quelquefois l'action des âcres & des amers.

Les aromatiques sont stomachales, & font fermenter le sang considérablement.

Les salées entretiennent l'union des parties du sang, dessechent les sérosités, & sont apéritives.

Les douces mondifient, détergent & sont contraires aux humeurs âcres.

Les Alkalis puissans dissolvent le sang.

Les acides puissans fixent le sang.

Alkali, signifie sel par excellence.

Acide, signifie aigre comme le vinaigre.

DESCRIPTIONS ET QUALITÉS PARTICULIERES DES MÉDICAMENS.

Les médicamens sont pris des fossiles, dont il y a de quatre sortes; des végétaux & des animaux.

Les fossiles sont les terres, les sucs huileux & sulphureux, coagulés ou liquides, tous les sels qu'on trouve dans la mer ou dans les rochers, les minéraux subdivisés en pierres, métaux & marcassites ou métalliques.

Les végétaux contiennent plusieurs parties dont on se sert; savoir, les tiges, les feuilles, les fleurs, les fruits, les semences, les écorces, les bois, les gommes, les résines, les sucs, les larmes, les fungus, les guy, les filamens capillaires & les mousses.

Quand on veut garder quelques parties des végétaux, il faut les recueillir à propos, c'est-à-dire, dans leur degré de perfection. On recueille les racines en Automne; les tiges parfaites, c'est-à-dire, avant que le végétal ait produit ses graines; les feuilles un peu avant qu'elles tombent; les semences seches, les fleurs dans leur vigueur; les fruits mûrs, les sucs dans le temps que la tige & les feuilles poussent; les résines, gommes & larmes à mesure qu'elles découlent, le reste dans son point de maturité.

Les animaux ont plusieurs parties dont on se sert; savoir, des os, de la chair, de la graisse, de la moëlle, des principaux visceres, des excrémens, des poils, des cheveux, des cornes, ongles, urine, bile, sang, lait, *&c.*

DES EVACUANS.

Purgatifs forts (a).

Euphorbe, gomme résineuse jaune sortant d'une plante d'Afrique : elle purge avec violence & âcreté, de façon qu'elle est dangereuse pour les entrailles ; son correctif est le vinaigre. Dose depuis 4 grains jusqu'à 12.

Gomme gutte, gomme résineuse sortant d'une plante du Royaume de Siam & des environs : elle est très-jaune, elle purge avec violence. Dose depuis 2 grains jusqu'à 12.

Pl. I. Ricin, *Ricinus vulgaris*, plante qu'on met dans les jardins à cause de sa beauté : elle s'éleve quelquefois très-haut, c'est-à-dire, de 6 à 7 pieds. C'est une plante qui porte sur une même tige qui est creuse & pourpre, ses fleurs *aa* à part de son fruit : il y a dans chacun de ces fruits trois semences grosses comme une feve, tachées en dehors : les semences ou grains de Ricin *b* purgent violemment. La dose est depuis un jusqu'à six.

Pl. III. Lauréole & Bois gentil ou Lauréole mâle & femelle. *Thimelea laurifolio semper virens, sive laureola mas : & Thimelea laurifolio deciduo, sive laureola fœmina.* Celui qui est toujours vert, Hyver & Eté, se nomme le mâle, & celui dont les feuilles tombent, s'appelle femelle. Ces deux plantes ne se ressemblent gueres par leur port, comme on voit dans le dessein ; les feuilles du mâle sont lisses & luisantes, d'un vert foncé, les fleurs *aa* d'un vert pâle par bouquet, sous les feuilles près des sommités, les graines sont grosses comme le genievre, mais ovales, de couleur verte d'abord, mais noires quand elles sont mûres.

La femelle est faite comme un petit arbrisseau, qui ne croît

(a) AVIS.

Ceci est dosé pour les hommes, & servira aux Chevaux en augmentant chaque dose huit ou dix fois plus forte ; mais comme je ne suis pas d'avis qu'on purge les Chevaux, ceci servira seulement ici, si on suit mon systême, à connoître les drogues & les simples purgatifs, de peur qu'on ne les mêle dans les compositions qu'on fera pour d'autres indications. A l'égard des laxatifs, on peut fort bien les employer aux Chevaux, pour leur tenir le ventre libre.

Si on veut purger les Chevaux, on ne doit, à mon avis, employer que les purgatifs doux & les foibles ci-après & les purgatifs chymiques. Les vomitifs chymiques leur serviront de diaphorétiques ; à l'égard des purgatifs forts, l'hypecacuanha sera bon dans la dyssenterie, en étant le spécifique.

Comme cette liste de drogues peut être utile aux hommes & à plusieurs animaux qui vomissent, comme aux Chveaux, j'y ai ajouté les anti-vomitifs.

gueres plus haut que 3 ou 4 pieds : ſes feuilles plus pâles & non luiſantes, ſes fleurs *aa* ſont plus grandes que celles du mâle & couleur de fleur de pêcher. Le fruit reſſemble d'abord à une petite ceriſe rouge claire, & en mûriſſant il devient noir ; l'un & l'autre croiſſent dans des endroits ombrageux.

Les vertus du mâle & de la femelle ſont les mêmes, car leurs fruits, leurs feuilles & leurs écorces purgent violemment ; leur correctif eſt le lait.

Epurge, *Tithimalus latifolius Cataputia dictus*, plante qu'on met ſouvent dans les jardins, parce que les Payſans ſe purgent avec ſes fruits. C'eſt une eſpece de réveille-matin : elle s'éleve quelquefois juſqu'à trois pieds : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont d'un vert jaune, ſes fruits *b* ſont gros comme une balle de piſtolet : quelque part où on caſſe la tige il en ſort du lait. Les fruits purgent violemment, principalement les ſéroſités. Doſe depuis 6 juſqu'à 12. Pl. III.

Nerprun ou Bourg-épine, *Rhamnus catharticus*, grand arbriſſeau épineux : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont vertes, ſes fruits qui ſont gros comme des grains de genievre, ſont verts d'abord, & noirs quand ils ſont mûrs. Ils purgent violemment & avec âcreté : de façon qu'il faut manger après les avoir avalés, de peur de tranchées. Doſe depuis 6 juſqu'à 20. Pl. XI.

Coloquinte, plante rampante des Indes, ſes fruits ſont gros comme des pommes : la chair ou pulpe de ces pommes purge violemment. On ne s'en ſert gueres ſeule ; ſon correctif eſt l'eſprit volatil de ſel ammoniac.

Tabac eſt une plante très-connue, originaire de l'Amérique ; il s'en trouve de 3 eſpeces, dont les tiges & les feuilles purgent violemment par haut & par bas. Il ne faut jamais donner le tabac en ſubſtance, mais on le met en digeſtion avec des aromates dans l'eſprit de vin, & on en donne une cuillerée. Vomitif.

Concombre ſauvage, *Cucumis ſylveſtris*, *Aſininus dictus* ; plante ſauvage dans les pays chauds, & qu'on met auſſi dans les jardins pour ſe divertir avec le fruit, comme on verra ci-après, ou pour s'en ſervir en médecine : toute la plante reſſemble aſſez au véritable concombre en plus petit : ſes fleurs *a* ſont vertes, & les fruits *b* deviennent jaunâtres en mûriſſant. Il n'y a qu'à les preſſer alors dans ſa main, ils élancent avec violence au loin & ſouvent au viſage du curieux leur ſuc Vomitif. Pl. III.

& leur ſemence, ſa racine & ſon fruit purgent violemment les ſérosités : le ſuc épaiſſi du fruit appellé *Elaterium* purge très-fort ; il ne faut l'employer que quand il eſt vieux fait, & y ajouter des correctifs. Doſe depuis ſix grains juſqu'à dix.

PL. V. Aulne noir, *Frangula*, arbriſſeau des bois : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *aa* ſont blanc-ſale : ſes fruits *b* ſont gros comme du genievre, premiérement verts, enſuite rouges & enfin noirs. On ſe ſert de ſa racine & quelquefois de ſa ſeconde écorce, elle purge par haut & par bas. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à deux gros.

Vomitif. Pignons d'Inde, ou grains de Tilly, ſont des fruits reſſemblans en figure & en groſſeur au fruit du Ricin ; ils purgent violemment par haut & par bas. Doſe depuis un demi-fruit juſqu'à deux.

Vomitif. Hellebore noir, *Helleborus niger anguſtioribus foliis.* Cette plante n'eſt pas le pied de griffon, qu'on appelle improprement hellebore noir ; celle-ci n'a point de tige, ſes feuilles ſont liſſes, & elle porte des fleurs *a* grandes à peu près comme une roſe ſimple, elles ſont blanches & incarnates. Cette plante vient dans les pays chauds : on ſe ſert de ſa racine, elle purge violemment par haut & par bas. Doſe depuis huit grains juſqu'à 24, il faut y ajouter des correctifs.
PL. II.

Vomitif. Ipecacuanha, racine qui vient de l'Amérique, elle purge par haut & par bas en reſſerrant : elle eſt connue pour la dyſſenterie. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros & demi.

Vomitif. Gratiola, ou herbe à pauvre homme, c'eſt une petite digitale, ſa fleur ayant la figure d'un dez à coudre. Elle vient dans les endroits humides : on ſe ſert de toute la plante, elle purge violemment par haut & par bas. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Son correctif eſt le lait.

L'urine chaude depuis 3 onces juſqu'à 4 eſt un vomitif.

Purgatifs doux.

PL. II. Jalap ou Belle-de-nuit, *Jalappa officinarum fructu rugoſo* : ſes feuilles ſont liſſes, ſes fleurs *a* ſont rouges, les ſemences ou fruits ſont gros comme de gros pois noirs & ridés : la racine eſt griſe, elle vient de l'Amérique : on ne ſe ſert que de la racine. Doſe depuis 10 grains juſqu'à 30.

Agaric, eſpece de champignon qu'on trouve colé à la tige & aux groſſes branches du meleze & des vieux chênes : on ſe

ſert de celui qui a la couleur griſe. Doſe depuis une dragme juſqu'à une dragme & demie.

Aloës, *Aloe* eſt le ſuc épaiſſi d'une plante qui vient dans les pays chauds, celui de Soccotra eſt le plus eſtimé. Il faut manger en le prenant, ſans quoi il excite des tranchées : il eſt ſtomachal. Doſe depuis un demi-ſcrupule juſqu'à deux. Pl. II.

Turbith eſt la racine d'une eſpece de lizeron, ou d'une plante qui rampe & s'entortille. Elle nous vient des Indes, elle purge avec tranchées ; ſon véritable correctif eſt le ſel ou l'huile de tartre. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à deux.

Hermodacte, racine tubéreuſe qui vient d'Egypte : il agit lentement. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Mécoachan eſt la racine d'une eſpece de bryone ou couleuvrée d'Amérique : elle purge comme l'hermodacte. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Rhubarbe eſt la racine d'une plante des Indes qu'on ne connoît pas encore ; on ne connoît que la fauſſe rhubarbe, que quelques-uns cultivent dans leurs jardins. Les rhubarbes purgent en reſſerrant. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à un ; la doſe de la fauſſe rhubarbe eſt du double de la vraie.

Séné eſt la feuille d'un arbriſſeau du même nom qui croît aux Indes Orientales. Les follicules du ſéné ſont des eſpeces de gouſſes qui enveloppent les fruits du ſéné : les feuilles de ſéné donnent des petites tranchées ; les follicules ſont plus douces. Doſe depuis un gros juſqu'à une demi-once en infuſion.

Couleuvrée, *Bryonia aſpera, ſive alba baccis rubris*. Plante ſarmenteuſe des haies qui s'entortille aux plantes voiſines : ſes fleurs *a* ſont blanchâtres, ſes fruits ſont gros comme des grains de genievre, verts au commencement, & rouges étant mûrs ; ſes racines ſont très-groſſes & jaunâtres. On ne ſe ſert que de la racine, cependant ſes ſemences & ſes tendons font le même effet. Doſe depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un gros. Pl. II.

Scammonée, ſuc épaiſſi d'une eſpece de grand lizero de Syrie. Doſe depuis 5 grains juſqu'à 18, avec pareille quantité de ſel de tartre pour la fondre.

Soldanelle ou Chou marin, *Convolvulus maritimus noſtras*, eſt une plante ſarmenteuſe & rampante au bord de la mer : ſes feuilles ſont luiſantes & laiteuſes : ſes fleurs *aa* ſont pourpres. On ſe ſert de toute la plante. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Pl. II.

Vomitif. Violettes de Mars, plante ſauvage, deux onces de ſa racine purgent haut & bas.

La pierre d'azur préparée, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

La pierre Arménienne, ou cendre bleue préparée à la même doſe.

Purgatifs foibles.

Caſſe eſt le fruit d'un arbre des Indes : c'eſt une gouſſe dure, noirâtre, longue comme le bras : elle renferme une moëlle dont on ſe ſert. Doſe depuis ſix dragmes juſqu'à trois onces : elle eſt vaporeuſe & venteuſe.

Manne eſt un ſuc épaiſſi des frênes des pays chauds. Doſe depuis une once juſqu'à trois.

Sagapenum, gomme qui provient d'une grande eſpece de plante appellée Ferule qui croît en Perſe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme.

Mirobolans, fruits des Indes, gros comme des prunes. Il y en a de pluſieurs eſpeces qui viennent ſur différens arbres; les plus eſtimés ſont les citrins ; ils purgent en reſſerrant. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

Fleurs de pêcher. Doſe une demi-poignée.

Roſes pâles. Doſe une demi-poignée, purgent en reſſerrant.

Roſes de Provins, elles reſſerrent davantage.

Roſes muſcates cauſent des tranchées ; leur correctif eſt le lait. Doſe 2 ou 3 dragmes.

Pl. II. Pied de veau, *Arum vulgare non maculatum*, plante baſſe qui croît dans les lieux ombrageux & humides : ſon piſtile ou ſa fleur 1 eſt rouge-brun, ſes fruits 2 3 ſont d'un aſſez beau rouge. On ſe ſert de ſa racine qui purge paſſé un gros.

Pl. II. Serpentaire, *Dracunculus polyphillus*, plante des pays chauds, elle s'éleve juſqu'à deux pieds : la feuille qui accompagne ſon piſtile *a* ou ſa fleur, eſt pourpre en dedans, & la fleur noirâtre : ſes fruits reſſemblent à ceux du pied de veau : ſa racine purge paſſé un gros.

Sureau, arbriſſeau : ſa ſeconde écorce eſt purgative. Doſe depuis deux gros juſqu'à une demi-once.

Pl. II. Yeble, *Sambucus humilis ſive ebulus* : cette plante eſt aſſez commune

commune dans bien des ſortes de terrains : elle s'éleve de deux à trois pieds ; elle reſſemble ſi fort au Sureau qu'il eſt inutile de la décrire : ſes fleurs *a* ſont blanches. Le ſuc de ſes fruits *b* & la deuxieme écorce eſt purgative.

Violettes de Mars, ſa ſemence. Doſe depuis une dragme juſqu'à trois.

Laxatif.

Carthame ou Safran-bâtard, *Carthamus officinarum.* Plante cultivée ; elle s'éleve environ deux pieds : ſes fleurs *aa* ſont d'un rouge ſaffrané, ſes graines ſont groſſes comme un grain d'orge, blanches & luiſantes : c'eſt de ſes ſemences dont on ſe ſert en médecine. Pl. IV.

Mercuriales mâle & femelle. *Mercurialis teſticulata ſive mas, Mercurialis ſpicata ſive fœmina.* Plante qui vient aſſez par-tout; elle s'éleve environ un pied : la différence qu'il y a entre le mâle & la femelle, eſt, que le mâle porte les fruits *a b*, & la femelle porte les fleurs 2 par petites grappes ; les fruits & les fleurs ſont verts. On ſe ſert de toute la plante. Pl. IV.

Violettes de Mars, feuilles & fleurs.

Flambe ou Iris, *Iris vulgaris germanica ſive ſylveſtris.* Elle vient de culture dans les Jardins ; on en trouve auſſi ſur les murailles : elle croît à la hauteur d'environ deux pieds, ſes fleurs *a* ſont bleues ou plutôt violettes, ſes ſemences ſe trouvent dans ſon fruit *b* ; ſa racine eſt groſſe, on s'en ſert comme laxative quand elle eſt ſeche, car quand elle eſt fraîche, elle purge par haut & par bas. La doſe en eſt depuis deux dragmes juſqu'à une once & demie. Pl. IV.

Tamarins, fruit noir, dont l'écorce reſſemble à une gouſſe de feve de marais. Il naît ſur un grand arbre des Indes.

Prunes de damas, fruit.

Polypode, *Polypodum vulgare.* Plante ſauvage, qui ne s'éleve gueres plus d'un demi-pied : elle vient au pied ou ſur le tronc de vieux arbres & ſur les vieilles murailles ; elle n'a point de fleurs, mais ſes graines ſont au dos des feuilles *a* qui ſe tiennent les plus droites. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VIII.

Epithym, plante filamenteuſe qui vient au pied du thym : on ſe ſert de toute la plante.

Epinards, plante potagere : on ſe ſert de toute la plante.

Poirée, plante potagere : on ſe ſert de toute la plante.

Arroches ou bonnes-dames, plante potagere: on ſe ſert de toute la plante.

Laitue, plante potagere: on ſe ſert des feuilles & fleurs.

Miel.

Vomitifs chymiques.

Fleurs d'Antimoine : c'eſt la partie la plus volatile de l'antimoine grand vomitif. Doſe depuis deux grains juſqu'à ſix.

Antimoine. Soufre doré d'Antimoine : préparation du régule d'antimoine avec le vinaigre. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Poudre d'Algaroth : c'eſt une préparation ou lotion de beurre d'antimoine. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Crocus metallorum : c'eſt le foie d'antimoine lavé & ſeché pluſieurs fois. Doſe depuis deux grains juſqu'à huit.

Régule d'Antimoine : c'eſt une préparation d'antimoine avec le tartre & le ſalpêtre. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 8.

Tartre Emétique : préparation d'antimoine avec le tartre. Doſe depuis trois grains juſqu'à douze.

Magiſtere ou Précipité d'Antimoine : c'eſt une calcination de l'antimoine par l'eau régale. Doſe depuis quatre grains juſqu'à douze.

Gilla vitrioli : C'eſt un vitriol blanc purifié. Doſe depuis douze grains juſqu'à une dragme.

Vitriol. Sel de Vitriol, eſt le ſel qui reſte après la diſtillation du vitriol. Doſe depuis dix grains juſqu'à trente.

Purgatifs chymiques.

Cryſtaux de Lune: c'eſt de l'argent réduit en ſel par l'eſprit de nitre. Doſe depuis deux grains juſqu'à ſix.

Précipité couleur de roſe : c'eſt un mercure préparé en poudre couleur de roſe avec l'eſprit de nitre & l'urine chaude. Doſe depuis quatre grains juſqu'à dix.

Réſine ou magiſtere de Jalap : diſſolution de la partie réſineuſe du jalap dans l'eſprit de vin. Doſe depuis quatre grains juſqu'à douze.

Réſine de Scammonnée, ſe prépare & ſe doſe comme celle de jalap.

Extrait de Rhubarbe: ſéparation des parties les plus pures de la rhubarbe d'avec les terreſtres. Doſe depuis dix grains juſqu'à deux ſcrupules.

Extrait d'aloës, eſt un aloës épuré. Doſe depuis quinze grains juſqu'à une dragme.

Sublimé doux, ou *Aquila alba*, eſt un mercure réduit en maſſe blanche. Doſe depuis 6 grains juſqu'à 30.

Poudre cornachine, eſt un composé de parties égales d'antimoine diaphorétique, de diagrede & de crême de tartre. Doſe depuis 20 grains juſqu'à 40.

Sel végétal ou Tartre ſoluble, eſt une crême de tartre réduite en forme de ſel. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à une once.

Sel polycreſte, eſt un ſalpêtre fixé par le ſoufre & le feu. Doſe une dragme juſqu'à ſix.

Anti-Evacuans.

Anti-vomitifs.

LORSQUE le vomiſſement eſt préjudiciable, on l'arrête par ce qui ſuit : premiérement on peut diminuer la vertu Emétique en mêlant avec les Emétiques quelques acides qui ſont pouſſer par les ſelles.

Jus	d'Epine-vinette, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert des fruits. de Citron, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert du fruit. de Verjus, raiſin qui n'eſt pas dans ſa maturité.	depuis une demi-cuillerée juſqu'à une.

Vinaigre, depuis une demi-cuillerée juſqu'à une.

Nitre vitriolé. Tartre vitriolé.	Depuis un grain juſqu'à 30.

Crême de tartre : pellicule qui vient ſur le tartre purifié. Depuis un gros juſqu'à 3.

Eſprit acide de vitriol, diſtillation d'une partie de l'humidité du vitriol. Juſqu'à 12 gouttes.

Sels ou *Alkalis.*

Sel volatil de tartre : c'eſt le ſel de la lie de vin qui a été volatiliſé par la fermentation. Doſe depuis 8 grains juſqu'à 15.

Antimoine diaphorétique ; c'eſt du ſalpêtre mis en fuſion avec l'antimoine, dont il provient une poudre qui eſt ledit antimoine diaphorétique. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Sel Alkali de tartre ; c'eſt le ſel tiré de la maſſe qui eſt reſtée de la diſtillation du tartre. Doſe depuis 10 grains juſqu'à 30.

Sel d'abſynthe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Elixir de propriété ; teinture de myrrhe, aloës & ſafran. Doſe depuis 10 gouttes juſqu'à 20.

Laudanum, eſt un extrait d'opium. Doſe depuis un demi-grain juſqu'à 3.

Thériaque. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Confection d'alkermès. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Confection d'hyacinthe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Succin, karabé, ou Ambre jaune préparé : l'ambre jaune eſt une matiere jaune & dure, recueillie ſur la mer en Pruſſe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à deux.

Extrait.	de Genievre. de Charbon beni. d'Abſynthe.	Depuis 10 grains juſqu'à $\frac{1}{2}$ gros.

Eaux.	de Canelle. Thériacale.	Depuis une demi-once juſqu'à une.
	de Menthe. de Méliſſe. de Charbonbeni.	Depuis 2 onces juſqu'à 6.

Poudres.	de Safran. Juſqu'à 15 grains. de Corail. Depuis 15 grains juſqu'à un gros. de Canelle. Juſqu'à 2 ſcrupules.

Yeux d'Ecreviſſe ; petits ronds, plats & blancs, qu'on trouve dans la tête de pluſieurs écreviſſes. Doſe depuis 15 grains juſqu'à un gros.

Rapure d'Yvoire. Doſe depuis 10 grains juſqu'à un gros.

Remedes contre les Superpurgations.

Pour appaiſer l'inflammation d'entrailles que cauſe le purgatif trop violent, on ſe ſert de ce qui ſuit, le réitérant de temps en temps juſqu'à ce que l'accident ſoit paſſé.

Adouciſſans.

Eau de poulet.
Bouillons de tripes.
Tiſanes adouciſſantes & rafraîchiſſantes.

Lait par la bouche & en lavemens.
Huile d'amandes douces.

Alkalis ou Abſorbans.

Tous les remedes de cette eſpece qui ſont indiqués ci-deſſus contre le vomiſſement.

Aſtringens.

Gelée de coings. Doſe une cuillerée.
Eau de plantin. Doſe depuis 2 onces juſqu'à 4.
Sel ou Sucre de Saturne, eſt du plomb pénétré par le vinaigre, & réduit en ſel. Doſe depuis un grain juſqu'à 6.

PLANTES DIURÉTIQUES.

ON appelle Diurétiques les médicamens qui font uriner, cependant on comprend parmi les Diurétiques, de deux eſpeces de médicamens ; la premiere eſpece eſt de ceux qui pouſſent par les urines, lorſque les reins & la veſſie ſont en état de ſanté. Les autres Diurétiques, improprement dits, ſont ceux qui ſoulagent les reins & la veſſie de leurs maladies, à quoi pluſieurs apéritifs réuſſiſſent auſſi.

Pour l'Urine.

Genievre, arbriſſeau ſauvage épineux. On ſe ſert de ſes fruits par poignées dans le vin.
Aurone, plante cultivée. On ſe ſert de ſes ſommités.
Aſperge, plante cultivée. On ſe ſert de ſes jeunes tiges.
Houx frêlon, *Ruſcus mirthifolius aculeatus.* Plante qui s'éleve juſqu'à deux pieds ou environ : elle croît dans les haies ou dans les bois ; les feuilles ſont roides & piquantes par le bout, ſes fleurs *aa* ſont vertes, elles ſortent au milieu des feuilles, du côton du milieu ; ſes fruits *b* qui ſuccedent aux fleurs, ſont gros comme de gros pois & rougiſſent en mûriſſant. On ſe ſert de ſa racine. PL. VIII.
Chardon étoilé ou Chauſſe-trape, *Carduus ſtellatus follis papaveris erratici.* Plante ſauvage qui croît dans les champs ; elle s'éleve juſqu'à 2 pieds, elle eſt garnie d'épines en étoile ; ſes fleurs *a* ſont rouges, pourpre clair ; ſes graines ſont à aigrettes. On ſe ſert de l'écorce de ſa racine. PL. VIII.

Grateculs, fruits du rosier sauvage.

Pl. V. Coqueret, *Alkekengi officinarum.* Plante assez commune dans les vignes ; elle croît jusqu'à un pied & demi ou environ, ses fleurs *aa* sont blanches ; il leur succede une vessie qui rougit en mûrissant, dans laquelle est une espece de fruit *b*, gros comme une petite cerise, d'un rouge pâle. On se sert de cette cerise.

Filipendule, plante sauvage. On se sert de sa racine & de ses feuilles.

Pl. VIII. Herniole ou Turquette, *Herniara.* Petite plante qui s'étend à rase terre : elle est remplie de fleurs *aa* excessivement petites, vertes, en grappes dont il vient de petites graines *b* : elle se tient aux lieux secs & sabloneux. On se sert de toute la plante.

Pl. VIII. Bardane ou Glouteron, ou Herbe aux teigneux, *Lappa major arcium.* Plante qui s'éleve jusqu'à 4 pieds, quelquefois plus ; elle se plaît autour des endroits habités ; sa fleur est pourpre, le calice est fait comme une tête ronde & grosse comme une balle de mousquet ; elle est garnie de crochets qui s'attachent aux habits quand on en approche. On se sert de sa racine.

Lin, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Chiendent, herbe. On se sert de sa racine.

Rave ou Raiffort. On se sert du jus de sa racine.

Pour la vessie.

Pl. VI. Saxifrage blanche, *Saxifraga rotundifolia alba.* Plante qui s'éleve environ un pied de haut : ses feuilles *bb* sont velues, ses fleurs *aa* sont blanches, sa graine est presque ronde. On se sert de ses feuilles.

Pl. VI. Herbes aux perles ou gremil, *Lithospermum majus erectum.* Cette plante qui est sauvage s'éleve à plus de deux pieds ; ses fleurs *a* sont d'un blanc sale, sa semence *b* est gris de perle & très-dure. C'est de sa semence dont on se sert.

Pl. VI. Pariétaire, *Parietaria officinarum.* Plante qui vient assez communément attachée aux murailles : ses fleurs sont d'un vert jaunâtre, il leur succede des semences longuettes. On se sert de ses feuilles.

Ortie, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

Pl. VI. Verge d'or, *Virga aurea angustifolia serrata.* Plante des bois, s'élevant jusqu'à trois pieds ; ses fleurs sont d'un jaune

doré, les grains ſont à aigrette. On ſe ſert de toute la plante.

Meliſſe de targus, *Meliſſa tragi.* Plante ſauvage qui aime l'ombre : elle s'éleve juſqu'à un pied & demi ; ſes fleurs *aa* ſont blanches & tachées de pourpre dans le fond, il ſe trouve enſuite 4 grains dans chaque calice *b*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VI.

Pareira brava, racine d'une plante du Mexique.

Bois néphrétique, bois d'une arbre de l'Amérique.

Feves de marais, plante cultivée. On ſe ſert de ſes tiges, feuilles & gouſſes.

Pois chiches, plante cultivée. On ſe ſert de ſes fruits.

Diurétiques apéritives & pectorales.

Chardon roland ou chardon à cent têtes, *Eryngium vulgare.* Cette plante vient communément dans les champs ; elle s'éleve juſqu'à un pied & demi ; de ſes têtes ſortent des fleurs *aa b* blanchâtres. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VI.

Bardane ou Glouteron, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes racines, de ſes tiges dénuées de leurs écorces & de ſa ſemence.

Arrête-bœuf, *Anonis ſpinoſa flore purpureo.* Plante de deux pieds de haut, qui vient communément dans les champs ; elle eſt ſouvent épineuſe ; ſes fleurs *a* ſont pourpres, il leur ſuccede des gouſſes camuſes qui renferment les graines ; la racine eſt ſi difficile à rompre, qu'elle arrête la charrue des Laboureurs. C'eſt de ſa racine dont on ſe ſert. Pl. IX.

Oignon, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Perſil, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Cerfeuil, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Guimauve, *Althæa*, plante qui s'éleve de 4 pieds de haut : on la trouve dans des endroits bas & humides, ſes feuilles ſont cotoneuſes au toucher, ſes fleurs *a* ſont blanches-incarnat ; ſes fruits *b* reſſemblent à une petite paſtille à côte de melon. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VI.

Figues, fruit d'un arbriſſeau cultivé.

Animaux diurétiques.

Crapaud deſſéché & réduit en poudre. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Ecreviſſes ſéches & réduites en poudre. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

Cloportes écrafées dans le vin blanc. Dofe 20.

Hanetons fechés au foleil dans une bouteille de verre. Dofe 15 ou 20.

Diurétiques chymiques.

Sel ammoniac : on croit que c'eft le fel d'urine d'animaux volatifé. Dofe jufqu'à un gros.

Cryftal minéral, ou fel prunelle: c'eft un falpêtre rafiné, dont on a ôté une partie des efprits volatils. Dofe jufqu'à un gros.

Efprit de nitre dulcifié, c'eft-à-dire, dont les pointes ont été émouffées par l'efprit de vin. Dofe 8 ou 10 gouttes.

Sel d'écorces de feves, tiré par lexiviation. Dofe depuis un fcrupule jufqu'à 2.

Extrait de genievre. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Efprit de Thérébentine : c'eft la premiere diftillation de la thérébentine. Dofe depuis 4 gouttes jufqu'à 12.

DES DIFFERENS APÉRITIFS.

APÉRITIF vient d'*Aperire*, ouvrir, déboucher ; ainfi on appelle Apéritifs, les médicamens qui rendent les liqueurs coulantes quand elles font épaiffies, ou plus douces, quand elles font âcres, afin de les remettre dans leur état de perfection : tels font les fuivans.

Des Apéritifs pour la poitrine, appellés Béchiques ou Thorachiques.

Pl. VII. Aulnée, *After omnium maximus, feu Enula campana officinarum*, plante fauvage, qui croît principalement dans les prés, & s'éleve jufqu'à 4 ou 5 pieds ; fa fleur *a* eft jaune. On fe fert de fa racine.

Fenouil, plante cultivée. On fe fert de fes feuilles.

Hyffope, Thym, } plantes cultivées. On fe fert de toute la plante.

Pl. VII. Origan, *Origanum vulgare fpontaneum*, plante fauvage aromatique, qui croît aux lieux fecs, qui s'éleve environ deux pieds ; la tige eft quarrée & velue ainfi que les feuilles, les fleurs *a* font pourpre clair, les femences font petites, enfermées dans le calice *b*. On fe fert de toute la plante.

Marrube

Marrube blanc, *Marrubium album vulgare*, plante ſauvage qui croît environ à un pied & demi dans les lieux incultes : elle eſt aromatique ; ſes feuilles *d* ſont ridées, blanchâtres & cotonneuſes, ſes tiges quarrées, ſes fleurs *aa* ſont blanches en paquets, *c*, les ſemences au nombre de 4 ſe trouvent au fond du calice *b*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Bardane. *Voyez les Diurétiques.*

Scabieuſe, *Scabioſa pratenſis hirſutaque off.* plante ſauvage qui croît dans les prés : ſes tiges & feuilles ſont velues ; elle s'éleve juſqu'à deux pieds ; ſes fleurs *a* ſont d'un bleu pourpre, tendre & lavé. Il leur ſuccede une tête ronde, remplie de couronnes ou étoiles *b*, dans la capſule deſquelles eſt une ſemence. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Velart ou Tortelle, *Eryſimum vulgare*, plante ſauvage qui croît aux lieux incultes : elle s'éleve juſqu'à deux pieds & plus : la plante eſt velue, ſes fleurs *a* ſont jaunes, ſes ſiliques ou gouſſes *b* renferment les ſemences. On ſe ſert de toute la plante ou des ſemences ſeules. Pl. VII.

Oignon, plante cultivée. *Voyez les Diurétiques.*

Orties. *Voyez les Diurétiques.*

Ache, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

Iris de Florence, *Iris alba Florentina*, plante qui vient ſans culture à Florence, & qu'on cultive dans les jardins : ſa fleur 2 eſt blanche. On ſe ſert de ſa racine. Pl. VII.

Lierre terreſtre, *Calamintha humilior folio rotundiore*, plante ſauvage rampante qui croît dans les lieux ombrageux : les tiges ſont quarrées & velues, ainſi que les feuilles, les fleurs 1 ſont bleues. On ſe ſert de toute la plante. Pl. VII.

Navet, plante cultivée : on ſe ſert de ſa racine & de ſa ſemence.

Rave ronde ou naveau, plante cultivée : on ſe ſert de ſa racine. Pl. V.

Chardon marie ou argenté, *Carduus albis maculis notatus vulgaris*, eſpece de chardon qu'on cultive ; il croît juſqu'à 4 pieds : ſa tige eſt cotonneuſe ; ſes feuilles ſont tachées de marques blanches comme de lait répandu, ſes têtes ou fleurs *a* ſont pourpres. On ſe ſert de ſa racine & de ſa ſemence.

Pas-d'âne, *Tuſſilago vulgaris*, petite plante ſauvage qui vient communément dans les fonds maigres & aux endroits aquatiques : les fleurs *a* qui ſont jaunes, & les tiges *aa* qui ſont Pl. VII.

hautes d'un demi-pied ou environ, paroiſſent dès le mois de Février, ſe fannent *bb* & ſe relevent quand la graine *cc* mûrit ; le tout avant que les feuilles *d* paroiſſent. On ſe ſert de ſes fleurs & de ſa racine.

Pl. IX. Pied de chat, *Hiſpidula, ſive pes cati*, petite plante ſauvage dont les tiges *a* ont à peine un demi-pied. Elle aime les lieux incultes, ſes fleurs *bb* ſont communément rougeâtres, la plante eſt cotonneuſe. On ſe ſert de ſes fleurs.

Pl. IX. Capillaires.
- Capillaire de Canada, *Adiantum fruticoſum Braſilianum*, *a*, vient du Canada.
- Adiante blanc, *Filicula, ſeu Adiantum album*, *b*. } dans les rochers.
- Adiante noir, *Adiantum nigrum*. *c*. } dans les rochers.
- Rue des murs, *Ruta muraria*, *d*, dans les puits.
- Polytric, *Tricomanes, ſive Polytricum off.* *e*, aux murs.
- Scolopendre, *Lingua cervina off.* *f.* dans les puits.
- Ceterac.
- Capillaire de Montpellier.

Tous ces Capillaires n'ont point de fleurs, & portent leurs graines ſous leurs feuilles, comme la fougere. On ſe ſert des feuilles & tiges.

4. petites Semences chaudes.
- Ache.
- Perſil.
- Ammi.
- Carotte.

5 Racines apéritives.
- Petit Houx, *ou* Houx frellon. *Voyez les Diurétiques.*
- Aſperge. *Voyez les Diurétiques.*
- Fenouil.
- Perſil. *Voyez les Diurétiques.*
- Ache.

Oliban, ou Encens mâle ; réſine provenant d'un arbriſſeau de l'Arabie heureuſe.

Benjoin, gomme réſineuſe provenant d'un arbre des Indes Occidentales.

Nota. Les incraſſans pour la poitrine, ou ceux qui adouciſſent ſes âcretés en épaiſſiſſant, ſe trouveront ci-après à l'article des incraſſans.

Animaux.

Le lait incraſſant.
Le miel inciſant. *Voyez les Laxatifs.*

Chymiques.

Fleur de ſoufre, c'eſt un ſoufre purifié. Doſe depuis un grain juſqu'à 30.

Fleur de Benjoin, c'eſt du benjoin ſubtiliſé. Doſe depuis 2 grains juſqu'à 10.

Lait de ſoufre eſt un ſoufre préparé avec le ſel de tartre & le vinaigre. Doſe depuis 6 grains juſqu'à 16.

Soufre de cinabre minéral, c'eſt une ſéparation du ſoufre dans le mercure par le moyen du vinaigre. Doſe depuis 4 grains juſqu'à un demi-ſcrupule.

Eau roſe. Doſe depuis une once juſqu'à 6.

Des Apéritifs atténuans.

Les appéritifs atténuans ſont ceux qui rectifient les humeurs en laiſſant reprendre au ſang ſes parties ſaines, parce qu'ils le débarraſſent des levains étrangers. Il s'en trouve de pluſieurs eſpeces ſuivant les indications. 1°. S'il s'agit d'émouſſer les acides ou aigres. 2°. Loſqu'il eſt queſtion de faire couler le ſang ſans cauſer de fermentation conſidérable. 3°. Quand il faut cauſer une grande agitation ou fermentation aux parties du ſang; c'eſt pourquoi vous trouverez ces apéritifs dans les apéritifs diurétiques, dans les apéritifs pectoraux ci-devant, & dans les diaphorétiques ou ſudorifiques, & dans les hyſtériques ci-après.

Des Apéritifs diaphorétiques ou ſudorifiques.

Saſſafras, arbre de l'Amérique. On ſe ſert de ſon écorce & de ſon bois. Grand fondant.

Gayac, arbre de l'Amérique. On ſe ſert de ſon écorce, de ſon bois & de ſa gomme. Grand fondant.

Buis ou Bouis, arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſon bois. Grand fondant.

Eſquine, plante des Indes Orientales. On ſe ſert de ſa racine. Grand fondant.

Grand fondant. Sarcepareille, plante ſarmenteuſe de la nouvelle Eſpagne. On ſe ſert de ſa racine.

Angélique, plante cultivée. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. X. Impératoire, *Imperatoria major*, plante cultivée : elle s'éleve environ de 2 pieds, ſes fleurs *a* ſont diſpoſées en paraſol *b*, elles ſont blanches, On ſe ſert de ſa racine.

Pl. IX. Percemouſſe, *Adiantum aureum minus*, eſpece de mouſſe dont les feuilles ſont diſpoſées comme on voit en *a*. Il s'éleve de petites tiges *b*, au haut deſquelles eſt une eſpece de coqueluchon *c*. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. X. Ariſtoloches longue & ronde, *Ariſtolochia longa, vera, & Ariſtolochia rotunda flore expurpura nigro*, plantes ſauvages qui viennent auſſi dans des endroits cultivés : elles ſont ſarmenteuſes, elles croiſſent juſqu'à un pied & demi : la fleur de la ronde *aa* eſt pourpre noir, la fleur de la longue *bb* eſt plus claire. On ſe ſert de leurs racines.

Bardanne. V*oyez les Diurétiques.*

Fenouil. V*oyez les Béchiques.* On ſe ſert ici de ſa racine.

Pl. V. Chardon béni, *Cnicus ſylveſtris hirſutior, ſive Carduus benedictus*, plante ſauvage qu'on cultive auſſi : elle eſt épineuſe & velue, elle s'éleve juſqu'à trois pieds : ſes têtes épineuſes *aa* ſoutiennent des fleurs jaunes. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. X. Petaſite, *Petaſites major & vulgaris*, plante ſauvage des lieux humides, ſes tiges *a* & ſes fleurs *bbbb* ſuivent le procédé du pas-d'âne ci-deſſus ; c'eſt-à-dire, qu'elles viennent au commencement du printems, & ſe flétriſſent avant que les feuilles *c* paroiſſent : les fleurs ſont pourpre clair. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. X. Dompte-venin, *Aclepias albo flore*, plante ſauvage venant dans les lieux arides & incultes : elle s'éleve juſqu'à 2 pieds, ſes fleurs 2 ſont blanchâtres, ſes ſemences qui ſont à aigrette, ſont contenues dans des gaines 33. On ſe ſert de ſa racine.

Pl. X. Valeriane ſauvage, V*aleriana ſylveſtris major*, plante ſauvage qui vient aux endroits humides ou ombrageux : elle pouſſe communément une tige ſeule, qui s'éleve quelquefois à 4 pieds de haut, ſes fleurs *a* ſont blanches avec une légere teinte de pourpre clair : toute la plante eſt un peu velue. On ſe ſert de ſa racine.

Aulnée. V*oyez les Béchiques.*

Reine des prés, *Ulmaria*, plante ſauvage des prés & lieux humides, elle croît juſqu'à deux pieds & plus, ſes fleurs 4 ſont blanches, ſes graines 5 ſont torſes. On ſe ſert de toute la plante. Pl. X.

Souci, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Scabieuſe. *Voyez les Béchiques.*

Origan. *Voyez les Béchiques.*

Germandrée ou petit chêne, *Chamædris major repens*, petite plante ſauvage des lieux incultes & pierreux, dont les tiges *a* croiſſent à peine d'un demi-pied : ſes fleurs *b* ſont pourpres les ſemences ſont renfermées dans le calice *c*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. X.

Scordium, ou Germandrée d'eau, *Chamædris paluſtris caneſcens, ſeu ſcordium off.* petite plante ſauvage qui vient à peu près de la hauteur du chamedris : elle aime les endroits marécageux, elle eſt cotonneuſe, ſes tiges ſont quarrées, ſes fleurs *aa* ſont pourpre clair, ſes graines ſe trouvent au fond d'un calice comme au chamedris. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Œillet, plante cultivée. On ſe ſert de la fleur.

Scorſonaire, plante cultivée. On ſe ſert de la racine.

Oliban ou encens mâle. *Voyez les Bèchiques.* Doſe un gros.

Animaux.

Sang de bouc deſſéché au ſoleil, ou bouquin. Doſe depuis un gros juſqu'à 2.

Poudre de vipere, c'eſt la chair de la vipere deſſéchée & réduite en poudre. Doſe depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

Bezoar, pierre qu'on trouve dans le ventre d'une eſpece de chevre des Indes Orientales. Doſe juſqu'à un gros.

Caſtoreum, eſpece de fauſſes teſticules qui ſe trouvent au bas-ventre des caſtors : on les fait ſécher, & on les pulvériſe. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à 2.

Fiente de mulet. Doſe juſqu'à un gros.

Dents de ſanglier des Indes. Depuis un demi-gros juſqu'à un.

Chymiques.

Sel ammoniac. *Voyez les Diurétiques.*

Esprit volatil de sel ammoniac, c'est un sel volatil tiré du sel ammoniac avec de la chaux & de l'eau. Dose depuis six gouttes jusqu'à 20.

Safran d'or, ou or fulminant; c'est un or dissous & joint avec quelques esprits. Dose depuis 2 grains jusqu'à 8.

Anti-hectique de Poterius, ou diaphorétique jovial, est un mêlange de régule d'antimoine martial & d'étaim fixé par le salpêtre. Dose depuis 10 grains jusqu'à 2 scrupules.

Mars diaphorétique, est du fer empreint des esprits du sel ammoniac. Dose depuis 10 grains jusqu'à 20.

Cinabre d'antimoine, est un mêlange de mercure & des soufres de l'antimoine. Dose depuis 10 grains jusqu'à un scrupule.

Diaphorétique minéral, ou antimoine diaphorétique, ou chaux d'antimoine. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Bezoart minéral, est l'antimoine fixé par l'esprit de nitre. Dose depuis 10 grains jusqu'à demi-gros.

Des Apéritifs histériques, ou qui redonnent de la liquidité au sang.

Les histériques ou médicamens de la matrice seroient inutiles aux Chevaux, puisque les jumens ne sont point sujettes aux évacuations des femmes, s'ils ne servoient qu'à cet usage; mais ces médicamens n'operent ainsi qu'en redonnant de la liquidité au sang épais. C'est par ce moyen même qu'ils peuvent aider à l'accouchement, circonstance quelquefois aussi utile aux jumens qu'aux femmes. Il se trouve encore bien d'autres occasions de rendre le sang plus prompt à couler; & c'est à quoi les histériques peuvent servir.

Sabine ou savinier, arbrisseau cultivé. On se sert de ses feuilles & tiges.

Matricaire, plante cultivée. On se sert des feuilles & tiges.

PL. XI. Armoise, *Absinthium, seu Arthemisia officinarum,* plante sauvage, & qui se trouve aussi dans les jardins: elle croît quelquefois au-dessus de cinq pieds, elle est velue, ses fleurs *aa* sont d'un blanc rougeâtre. On se sert de ses feuilles & tiges.

Absynthe, plante cultivée. On se sert de ses feuilles & tiges.

Rhue, plante cultivée. On ſe ſert de ſes feuilles & tiges.

Genievre. *Voyez les Diurétiques.*

Aurone. *Voyez les Diurétiques.*

Menthes tant cultivées que ſauvages. On ſe ſert de leurs feuilles.

Tanaiſie, *Tanacetum vulgare luteum*, plante ſauvage qui croît dans les champs, elle s'éleve juſqu'à deux pieds & demi ou environ; ſes fleurs *aa*, ou plutôt ſes têtes ſont jaunes. On ſe ſert des feuilles & tiges. Pl. X.

Thym. *Voyez les Béchiques.*

Lavande ou aſpic, plante cultivée. On ſe ſert de ſes fleurs.

Romarin, plante cultivée. On ſe ſert de ſe fleurs.

Sauge, plante cultivée. On ſe ſert de ſes feuilles.

Herbe au chat, *Cataria major vulgaris*, plante ſauvage qui ſe trouve dans les lieux bas, elle croît juſqu'à deux pieds & demi & plus; elle eſt velue & cotonneuſe: ſes tiges ſont quarrées, ſes fleurs *aa* ſont blanches ſemées de pourpre. On ſe ſert des feuilles & tiges. Pl. XI.

Calamenthe, *Calamintha vulgaris, vel off.*, plante ſauvage des endroits arides, elle s'éleve d'un pied ou environ: ſes fleurs *aa* ſont pourpres, ſes ſemences ſe trouvent au fond des calices *b*. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XI.

Pouliot, *Pulegium latifolium*, plante ſauvage aromatique qui croît aux lieux marécageux à la hauteur de près d'un pied: elle eſt velue; ſes tiges quarrées, ſes fleurs *aa* qui ſont diſpoſées en anneaux *b* tirent ſur le pourpre bleu. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XII.

Meliſſe, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Origan. *Voyez les Béchiques.*

Dictame de Crete, *Origanum Creticum, ſeu Dictamus Creticus*, plante cultivée: de ſes bouquets *a* ſortent des fleurs *bb* pourpre clair; toute la plante eſt cotonneuſe, & en vieilliſſant elle reſſemble à un petit arbriſſeau. On ſe ſert des feuilles & fleurs. Pl. XIII.

Valériane. *Voyez les Diaphorétiques.*

Safran, *Crocus ſativus*, plante cultivée dans les champs; elle vient d'oignon, elle s'éleve à demi-pied ou environ: ſa fleur eſt bleu pourpre; on ſe ſert des cordons rouges *a* qui pendent juſques hors de la fleur. C'eſt ce qu'on appelle le ſafran. Pl. V.

Herbe aux perles. *Voyez les Diurétiques.*

Gentiane, plante ſauvage. On ſe ſert de ſa racine.

Chardon roland. *Voyez les Diurétiques.*

PL. XV. Garance, *Rubia tinctorum ſativa*, plante ſarmenteuſe, dont les tiges ſont velues, quarrées & nouées; on la cultive, ſes feuilles ſont auſſi garnies de poils rudes, ſes fleurs *aaa* ſont d'un verd jaunâtre. On ſe ſert de ſa racine.

Violier jaune, ou giroflée jaune, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes fleurs.

PL. XII. Nigelle, *Nigella flore minore ſimplici, candido*, plante ſauvage qui croît environ un pied dans les bleds, ſes fleurs *aa* ſont d'un bleu pâle, les gouſſes *b* qui renferment les ſemences ſont comme autant de cornes. On ſe ſert de ſes ſemences.

Ache. *Voyez les Béchiques.*

Souchets, plantes ſauvages. On ſe ſert de leurs racines.

Souci. *Voyez les Diaphorétiques.*

PL. XII. Yvette, *Chamæpitis lutea vulg. ſive folio trifido*, petite plante ſauvage des champs, qui croît à la hauteur de 4 ou 5 pouces, ſes feuilles & tiges ſont velues, ſes feuilles *a* ſont fendues en trois, ſes fleurs *bb* ſont jaunes, ſes ſemences ſont renfermées dans le calice *c*. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XI. Petite centaurée, *Centaurium minus*, plante ſauvage des bois & prés hauts, elle croît juſqu'à un pied & plus: ſes fleurs *a* ſont couleur de roſe, ſes ſemences ſont enfermées dans des tuyaux longs d'un demi-pouce *b*. On ſe ſert de ſes fleurs & ſommités.

Chamædris. *Voyez les Diaphorétiques.*

Canelle, ſeconde écorce d'un arbre de l'Iſle de Ceylan.

Muſcade, fruit d'un arbre d'Aſie.

Macis, écorce du fruit appellé muſcade.

Gommes & Réſines.

Aſſa-fœtida, gomme qui découle d'une plante des grandes Indes.

Galbanum, gomme qui découle d'une plante des grandes Indes.

Gomme ammoniac, elle ſort d'une plante de Lybie.

Mirrhe, gomme qui ſort d'un arbre de l'Arabie heureuſe & des environs.

Minéraux

Minéraux.

Limaille de fer ou d'acier. Dofe depuis 15 grains jufqu'à 25.
Borax, fel minéral qu'on trouve dans des mines en Perfe. Dofe depuis 4 grains jufqu'à 20.

Animaux.

Caftoreum. V*oyez les Diaphorétiques.*
Ergot des jambes de Cheval, appellés *lichenes.* Dofe depuis un fcrupule jufqu'à une dragme.

Chymiques.

Elixir de propriété. V*oyez les Anti-vomitifs.*
Teinture ou fyrop de Mars, eft une diffolution du fer avec le tartre. Dofe depuis une dragme jufqu'à demi-once
Tartre martial foluble, c'eft un tartre empreint des fels du fer. Dofe depuis 10 grains jufqu'à un gros.
Safran de Mars apéritif, n'eft autre chofe que de la rouille de fer. Dofe depuis 15 grains jufqu'à 2 fcrupules.
Extrait de Mars apéritif, c'eft une préparation de rouille de fer avec le miel, le mouft & les limons. Dofe depuis 10 grains jufqu'à un gros.
Sel ou vitriol de Mars, eft un fer dont on a tiré le fel. Dofe depuis 10 grains jufqu'à 20.

CARMINATIFS ou CONTRE LES VENTS.

CEs médicamens fervent à détruire la vifcofité des matieres qui caufent & retiennent les vents dans les inteftins, & à en abforber les acides.

Anis, *Apium anifum dictum*, plante cultivée à parafol, fes fleurs *a* font blanches. On fe fert de fa femence. Pl. XVII.

Fenouil. V*oyez les Béchiques.*

Aneth, *Anethum*, plante cultivée à parafol, fes fleurs *a* font jaunes. On fe fert de fa femence. Pl. XIII.

Ammi, *Ammi vulgare*, plante cultivée à parafol, fes fleurs *a* font blanches. On fe fert de fa femence. V*oyez les Béchiques.* Pl. XI.

Pl. XI. Carvis, *Carvi cesalpini*, plante cultivée à parasol, ses tiges sont quarrées, ses fleurs *a* sont blanches. On se sert de sa semence.

Cumin, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Canelle. *Voyez les Hystériques.*

Macis ou fleur de muscade. *Voyez les Hystériques.*

Ail, plante cultivée. On se sert de sa racine & de ses fruits.

Rhue. *Voyez les Hystériques.*

Menthes. *Voyez les Hystériques.*

Zédoaire, racine d'une plante des grandes Indes.

Impératoire. *Voyez les Diaphorétiques.*

Thim. *Voyez les Béchiques.*

Pl. XII. Camomille, *Chamæmelum vulg. Leucanthemum Dioscoridis*, plante sauvage des lieux incultes ; elle sent bon : ses fleurs *a* sont radiées ; elles ont leurs feuilles blanches & le disque jaune ; ses semences *b* sont ramassées en une espece de tête. On se sert de sa fleur.

Pl. XII. Mélilot, *Melilotus off. Germaniæ*, plante sauvage qui vient assez par-tout ; on en trouve souvent dans les avoines : elle croît depuis 2 pieds jusqu'à 5 ou environ : les feuilles *a* sont en trefle, les fleurs *bb* forment des épics *c*. On se sert de toute la plante, & principalement des fleurs.

Bayes de laurier, fruit d'un arbrisseau cultivé.

Chymiques.

Esprit de vin tartarisé, est une préparation de l'esprit de vin avec le sel de tartre. Dose une cuillerée.

Esprit de nitre, ou salpêtre dulcifié. *Voyez Diurétiques.*

Extrait de génievre. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Vin émétique, c'est du foie d'antimoine infusé 24 heures dans le vin. Dose en lavemens depuis une once jusqu'à 2.

VERMIFUGES ou CONTRE LES VERS.

LEs vers ne sont vivans dans le corps qu'au moyen d'un ferment aigre-doux de l'estomac & des premieres voies, qui non-seulement sert à les faire éclorre, mais encore aide à les nourrir ; en détruisant cette matiere & sa cause, on fait mourir les vers, & on guérit les tranchées qu'ils causent.

Aloës. *Voyez les Purgatifs doux.*

Poudre à vers, eſt la ſemence d'une plante de Perſe. Doſe depuis un demi-ſcrupule juſqu'à une dragme.

Coralline, eſpece de mouſſe marine.

Abſynthe. *Voyez les Hyſtériques.*

Aurone. *Voyez les Diurétiques.*

Petite centaurée. *Voyez les Hyſtériques.*

Menthes. *Voyez les Hyſtériques.*

Carline ou Chardonnerette, *Carlina acaulos*, plante ſauvage qui ſe plaît dans les lieux chauds ſur les montagnes ; elle n'a point de tige, ſa fleur eſt blanc-jaunâtre. On ſe ſert de ſa racine. PL. XII.

Fraxinelle ou dictame blanc, *Fraxinella*, plante ſauvage des pays chauds, on la met auſſi dans les jardins, où elle croît environ un pied & demi; ſes tiges ſont velues, ſes fleurs *a* ſont d'un blanc-pourpre, ayant des veines pourpres. On ſe ſert de ſa racine. PL. XII.

Mille-pertuis, *Hypericum vulgare*, plante ſauvage des bois : elle vient de la hauteur d'un pied & demi ou plus, ſes feuilles *a* ſont comme percées de petits trous, ſes fleurs *b* ſont jaunes. On ſe ſert de ſes ſommités fleuries *c*. PL. XIII.

Pourpier, plante cultivée. On ſe ſert des tiges, feuilles & graines.

Limons, fruits d'un arbriſſeau cultivé. On ſe ſert des pepins du fruit.

Chymiques.

Toutes les huiles tuent les vers.

Le mercure crud. Doſe depuis demi-gros juſqu'à demi-once. Grand fondant.

Sublimé doux, ou *Aquila alba. Voyez les Purgations.*

Précipité blanc, eſt une préparation du mercure avec l'eſprit de nitre & de ſel. Doſe depuis 4 grains juſqu'à 15.

Précipité couleur de roſe. *Voyez les Purgatifs.*

STOMACHIQUES, OU POUR FORTIFIER L'ESTOMAC RELACHÉ.

CAnelle. *Voyez les Hystériques.*

Géroffle, ou clous de géroffle, embryons desséchés des fleurs d'un arbre des Indes.

Muscade. *Voyez les Hystériques.*

Macis, ou fleur de muscade. *Voyez les Hystériques.*

Absynthe. *Voyez les Hystériques.*

Angélique. *Voyez les Diaphorétiques.*

Impératoire. *Voyez les Diaphorétiques.*

Safran. *Voyez les Diurétiques.*

Aulnée. *Voyez les Béchiques.*

Fenouil. *Voyez les Béchiques.* On se sert de sa semence.

Sariette, plante cultivée. On se sert de toute la plante.

Melisse. *Voyez les Hystériques.*

Moutarde, plante cultivée. On se sert de sa semence.

Trois Santaux, bois d'arbre des Indes.

Ail. *Voyez les Carminatifs.*

Corail, plante maritime.

Ecorce { d'orange.
de citron. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Chymiques.

Teinture de canelle; on la tire avec l'esprit de vin. Dose depuis un gros jusqu'à 2.

Huile de muscade. Dose depuis 4 grains jusqu'à 10.

FÉBRIFUGES.

QUoique la saignée & la diete soient les plus grands remedes pour la fievre, de quelque espece qu'elle soit, il est souvent nécessaire ensuite de dissiper les levains des fievres par les remedes suivans.

Quinquina, écorce d'un arbre du Pérou. Dose jusqu'à trois gros.

Petite centaurée. *Voyez les Hyſtériques.*

Chamœdris ou Germandrée. *Voyez les Diaphorétiques.*

Gentiane. *Voyez les Hyſtériques.*

Freſne, *Fraxinus excelſior*, grand arbre dont ſont deſſinées ici deux branches ; celle à fleur eſt marquée *a*, ſes fleurs *bb*, ne ſont que des eſtamines, elles viennent avant les feuilles : les fruits *cc* ſuccedent aux fleurs, voyez la branche *d*. On ſe ſert de la ſeconde écorce de l'arbre. Pl. XIII.

Chardon béni. *Voyez les Diaphorétiques.*

Chymiques.

Eſprit volatil de ſel ammoniac. *Voyez les Diaphorétiques.*

Fleur de ſel ammoniac, eſpece de farine qui provient de la diſtillation du ſel ammoniac avec le ſel de tartre & l'eau. Doſe juſqu'à 30 grains.

Sel fixe ammoniac, ſel blanc qui ſe forme de la même diſtillation. Doſe juſqu'à 30 grains.

Eau de noix, diſtillation des fleurs ou chatons du noyer. Doſe depuis une once juſqu'à 7.

Extrait de noix, c'eſt l'extrait tant des chatons du noyer que de ſes fruits verts. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

CONTRE LES HÉMORRAGIES.

LEs hémorragies ſont ſouvent cauſées par une trop grande fermentation du ſang, & quelquefois par la rupture de quelque vaiſſeau ; c'eſt pourquoi la ſaignée ayant précédé, pluſieurs aſtringens ſervant à rendre le ſang moins coulant, font reprendre aux parties le reſſort accoutumé, & par ce moyen arrêtent les hémorragies ; pluſieurs autres auſſi abſorbent la ſéroſité du ſang, & le deſſéchant, pour ainſi dire, le remettent dans la conſiſtance naturelle.

Aſtringens.

Bourſe à berger, ou Tabouret, *Burſa paſtoris major folio ſinuato*, plante ſauvage qu'on trouve aſſez par-tout : elle atteint à peine la hauteur d'un pied, ſes fleurs ſont blanches, Pl. XIII.

& il leur ſuccede des fruits *d* où ſont les ſemences. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIII. Tormentille, *Tormentilla ſylveſtris*, petite plante ſauvage qui croît dans les bois & dans l'herbe; ſes tiges ſe répandent à terre, ſi elles ne ſont ſoutenues : elles ne vont gueres plus loin qu'un pied : la plante eſt velue ; ſes feuilles ſont celles marquées 2 ; ſes fleurs *a* ſont jaunes à quatre feuilles; le calice de la fleur *b* renferme les ſemences. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIII. Quinte-feuille, *Quinque folium majus repens*, plante ſauvage qui croît aſſez dans toutes ſortes de terrains : elle eſt velue ; ſes tiges ou bras prennent racine de tems en tems comme le fraiſier ; la feuille eſt marquée 3 , la fleur *a* eſt jaune, & c'eſt dans le calice *b* que viennent les ſemences. On ſe ſert de ſa racine.

Roſes de Provins ſeches en poudre.

Balauſtes, qui ſont les fleurs du grenadier ſauvage, arbuſte.

Renouée, centinode, ou traînaſſe, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIV. Sanicle, *Sanicula off.*, plante ſauvage des bois, ſes tiges s'élevent juſqu'à un pied & demi; c'eſt au haut de la tige que ſe trouvent les petits bouquets de fleurs *aaa*, enſuite viennent les ſemences groſſes *b* hériſſées de crochets qui s'attachent aux habits. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIII. Grande Conſoude, *Sympitum*, *Conſolida major*, plante ſauvage des prés : elle s'éleve de deux à trois pieds; elle eſt velue, ſes fleurs *aa* ſont ou blanches ou pourpres; c'eſt au fond du calice *bb* que ſe trouvent les ſemences. On ſe ſert de ſa racine.

PL. XIV. Brunelle, *Brunella major folio non diſſecto*, plante ſauvage qui croît dans les bois & prés; elle s'éleve approchant d'un pied; les tiges ſont quarrées, les fleurs *aaa* ſont bleues-pourpres, les ſemences ſont au fond du calice *bb*. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIV. Nummulaire, ou herbe aux écus, *Liſimachia humi fuſa folio rotun liore*, plante ſauvage qui ſe trouve aux lieux humides, elle eſt rampante, ſes fleurs 22 ſont jaunes. On ſe ſert de toute la plante.

PL. XIV. Mille-feuille, herbe au Charpentier, *Mille folium vulgare*

album, plante ſauvage qui vient aux lieux incultes : elle s'éleve à 2 pieds, ſes tiges ſont velues, ſes fleurs *aa* ſont blanches, quelquefois pourpres ; ſes ſemences ſont dans le calice *b*.

Argentine, *Pentaphiloïdes argenteum alatum, ſe potentilla*, plante ſauvage des endroits aquatiques : les tiges de ſes feuilles partent de terre, le deſſous des feuilles eſt garni de petits poils blancs, les bras qui ſe répandent à terre, ſont velus & prennent racine de diſtance en diſtance ; les fleurs *a* ſont jaunes. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XIV.

Herbe-robert, *Geranium Robertianum*, plante ſauvage qui aime les lieux pierreux & les bois ; elle monte juſqu'à un pied & demi, ſes tiges ſont noueuſes & velues, ainſi que ſes feuilles, ſes fleurs *aa* ſont pourpre, ſes fruits *b* contiennent les ſemences. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Pied de lion, *Alchimilla vulgaris*, plante ſauvage des lieux humides, dont les tiges croiſſent à un pied de haut, toute la plante eſt velue, les fleurs *c* ſont petites, vertes & blanchâtres. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Biſtorte, *Biſtorta major radice magis intorta*, plante ſauvage des pays chauds, qui aime les lieux ombrageux : elle s'éleve à un pied & demi, ſes fleurs *aa* forment des épics *bb*, la ſemence eſt dans le calice *c*. On ſe ſert de ſa racine. Pl. XIV.

Plantin, *Plantago latifolia ſinuata*, cette eſpece eſt la meilleure : c'eſt une plante ſauvage, dont les feuilles ſont ordinairement couchées à terre ; il s'en éleve de petites tiges *a* de près d'un pied de haut ; les fleurs *b* blanchâtres ſont diſpoſées en épic au haut de la tige. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XIV.

Veſſe de loup, *Lycoperdon vulgare*, eſpece de champignon *a* qui contient au dedans une pouſſiere *b* dont on ſe ſert. Pl. I.

Verge d'or. *Voyez Diurétiques.*

Sang-dragon, eſpece de gomme qu'on tire d'un arbre des Indes.

Opium, extrait des feuilles & têtes de pavot d'Egypte. Doſe depuis un demi-grain juſqu'à 2.

Pavot, plante ſauvage. On ſe ſert des têtes ou enveloppes des ſemences.

Coings, fruit d'un arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſes pepins.

Ambre jaune, ſuccin, ou karabé. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Corail. *Voyez les Stomachiques.*
Epine-vinette.

Chymiques.

Laudanum. *Voyez les Anti-vomitifs.*
Hypociſte, extrait du ſuc d'une plante du même nom des pays chauds.

Extérieurement.

Orties, leur ſuc dans les nazeaux. *Voyez les Diurétiques.*
Uſnée de crane humain, eſpece de mouſſe qui croît ſur le crâne des hommes morts.
Alun de Rome, ſel minéral rougeâtre.
Pierre hématite en poudre, pierre qu'on tire des mines de fer.
Le vitriol rouge, ou Colcothar naturel, ou Chalcitis.
La poudre de ſympathie, qui eſt une préparation de vitriol blanc ou vert, appliqué ſur l'endroit, ſans quoi elle ne fait effet que très-rarement.
La fiente d'âne ou de porc en poudre.
La poudre de la veſſe de loup, eſpece de Champignon.

Autres Aſtringens.

Toutes les mouſſes ſont aſtringentes.
Noix de cyprès, fruit d'un arbre cultivé.
Noix de galle, excroiſſance ronde qui vient ſur une eſpece de chêne du Levant.
Neffles, fruit d'un arbre ſauvage : les ſemences du fruit ſont encore plus aſtringentes.
Glands de chêne, c'eſt le fruit du chêne.
Grateculs. *Voyez les Diurétiques.*
Rapontic, eſpece de rhubarbe : on la cultive dans les jardins. On ſe ſert de la racine.
Maſtic, réſine qui coule d'un arbre appellé Lentiſque.
Joubarbe, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes feuilles.
PL. XVI. Nénuphar blanc & jaune, *Nymphæa alba major, & Nymphæa lutea major*, plantes aquatiques, dont les différences ſont que l'une a la fleur blanche *aa*, la feuille plus ronde que l'autre

l'autre eſpece, & le fruit fait comme une pomme ; au lieu que la fleur de l'autre eſt jaune & fermée *bb*, & le fruit en poire *c* : les feuilles des deux ſont étendues ſur la ſuperficie de l'eau, les tiges des feuilles & fleurs ſont cachées dans l'eau, du fond de laquelle elles partent. On ſe ſert de leurs racines ; la blanche eſt préférée.

Pervenche petite, *Pervinca vulgaris anguſtifolia*, plante ſauvage qui aime les lieux ombrageux, elle étend ſes branches ſur terre, ſes fleurs *aa* 2 ſont bleues. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Aigremoine, *Agrimonia officinarum*, plante ſauvage qui croît dans les prés & le long des haies juſqu'à deux pieds de haut, ſes fleurs *a* ſont jaunes, ſes fruits *b* ſont garnis de crochets qui s'attachent aux habits. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XV.

Verjus. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Grenade aigre. On ſe ſert de ſon ſuc.

Terre ſigillée, eſpece de bol graiſſeux & argilleux, on en trouve en France.

Bol arménic, terre argilleuſe, on en trouve en France.

Yeux d'écreviſſe. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Chymiques.

Eau ſtyptique, c'eſt une diſſolution de vitriol rouge avec l'alun, le ſucre candi, l'urine, l'eau roſe & l'eau de plantin. Doſe dequis un demi-gros juſqu'à 2.

Huile de gland ſe fait avec l'huile de noiſettes mêlée avec du gland pilé. Doſe depuis 2 gros juſqu'à une once.

Gelée de corne de cerf. On la prend en aliment.

Safran de Mars aſtringent, c'eſt de la limaille de fer lavée avec du vinaigre, puis calcinée. Doſe depuis 15 grains juſqu'à une dragme.

DES INCRASSANS OU RAFRAICHISSANS.

LEs incraſſans ſont des médicamens qui ſervent à donner plus de conſiſtance au ſang quand il eſt trop diſſous, & à en diminuer la tranſpiration & les âcretés.

Quoique les médicamens ci-deſſous ſoient indiqués pour la poitrine, ils peuvent auſſi ſervir aux autres humeurs.

Pour la poitrine.

Pavot blanc, plante cultivée. On ſe ſert de ſes têtes.

Coquelicoq, plante ſauvage. On ſe ſert de ſes fleurs.

Raiſins de Damas.

PL. XI. Jujubier, *Ziziphus*, arbre des contrées chaudes, à peu près grand comme un prunier; on en voit ici une branche, & ſes fleurs *aaaa* qui ſont d'un vert pâle, le fruit en eſt gros comme une prune, & rouge. C'eſt du fruit dont on ſe ſert.

Sebeſte, fruit d'un arbre d'Egypte.

Regliſſe, ſous-arbriſſeau ſauvage des pays chauds. On ſe ſert de ſa racine.

Raiſins paſſés, ſont des raiſins ſéchés.

Amandes douces, fruit d'un arbre cultivé.

Grande Conſoude. *Voyez contre les Hémorragies.*

Guimauve. *Voyez les Diurétiques.*

Violette. On ſe ſert de ſes fleurs. *Voyez les Purgatifs doux.*

Figues. *Voyez les Diurétiques.*

Dattes, fruit d'un arbre d'Afrique.

Chou rouge, plante cultivée. On ſe ſert de ſes tiges & feuilles.

PL. XVII. Buglose, *Bugloſſum anguſtifolium majus*, plante ſauvage qu'on cultive auſſi dans les jardins : ſes fleurs *aa* ſont bleues. On ſe ſert de toute la plante.

Coings. *Voyez contre les Hémorragies.*

Orge mondé, c'eſt de l'orge ſéparé de ſon écorce.

PL. I. Barbe-renard, ou épine de bouc, *Tragacantha*, plante épineuſe & cotonneuſe des pays chauds, qui ſe répand à terre; ſes feuilles ſont rangées comme on voit en *a*, ſes fleurs *b* ſont blanches, les ſemences ſont enfermées dans les gouſſes *c*. C'eſt cette plante qui produit la gomme adraganth.

Les 4 ſemences froides. { Citrouille. Melon. Concombre. Courge, *Cucurbita longa folio molli, flore albo*; on l'appelle auſſi calebaſſe, grande plante ſarmenteuſe qu'on cultive dans les jardins; elle s'attache aux treilles avec ſes mains ou tenons, la fleur *aa* eſt blanche, le fruit *b* devient exceſſivement gros & jaunâtre. On ſe ſert des ſemences qu'il renferme.

PL. XII.

Le Lait.

Chymiques.

Laudanum. *Voyez les Anti-vomitifs.*
Huile d'aveline. Dose depuis un gros jusqu'à une once.

Autres incrassans.

Nénuphar. *Voyez contre les Hémorragies. Astringens.*
Ozeille, plante cultivée. On se sert de toute la plante.
Alleluya, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Laitue. *Voyez les Laxatifs.*
Chicorée blanche, plante cultivée. On se sert des feuilles. Pl. XVI.
Langue de Chien, *Cynoglossum majus vulgare*, plante sauvage qui croît aux lieux incultes, elle est velue, & s'éleve jusqu'à deux pieds & plus : elle a des fleurs *aaa* tirant sur le pourpre sale, le fruit *b* qui succede est hérissé de poils qui s'attachent aux habits. On se sert de toute la plante.
Herbe aux puces, *Psyllum majus erectum*, plante sauvage qui se trouve plus communément aux endroits secs : elle est velue, ses tiges s'élevent jusqu'à un pied, les épis courts *a*, qui se trouvent à l'extrêmité de ses branches, sont garnis de petites fleurs *bb* pâles. On se sert de ses semences qui ressemblent à des puces. Pl. XIV.
Seneçon, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Laitron, plante sauvage. On se sert de toute la plante.
Limons, fruit d'une espece d'oranger.
Verjus. *Voyez les Anti-vomitifs.*
Bluet, plante sauvage. On se sert de la fleur.
Gomme Arabique, gomme qui coule d'un arbrisseau d'Egypte.

Chymiques.

Sucre ou Sel de Saturne. *Voyez contre les Superpurgations.*
Crystal minéral ou Sel Prunelle. *Voyez les Diurétiques.*
Eau de frais de grenouilles. Dose jusqu'à 6 onces.

DES NARCOTICS OU SOMNIFERES.

LEs narcotics ſont des médicamens qui agiſſent ſur les eſprits en empêchant leur action & leur filtration ; c'eſt pour cet effet qu'ils ſont bons dans les douleurs vives & aiguës, en les appaiſant, & c'eſt auſſi par cette raiſon qu'ils procurent le ſommeil.

Opium. *Voyez contre les Hémorragies.*
Pavot blanc. *Voyez les Incraſſans.*
Nénuphar. *Voyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*
Laitue. *Voyez les Laxatifs.*
Safran. *Voyez les Hyſtériques.*

Chymiques.

Laudanum. *Voyez les Anti-vomitifs.*

DES ANTI-SCORBUTIQUES, OU QUI PURIFIENT LE SANG.

CEs remedes ne ſont bons pour le ſcorbut qu'à cauſe qu'ils diviſent le ſang en ſéparant & diſſipant les humeurs qui lui donnent une mauvaiſe qualité âcre, cauſtique & purulente.

Pl. XVI. Herbe aux cuillers, *Cochlearia folio ſubrotundo,* plante ſauvage, qu'on cultive auſſi dans les jardins ; elle s'éleve tout au plus à un pied, on voit ici les feuilles *m*, ſes fleurs *bbb* ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante.

Creſſon d'eau, plante ſauvage. On ſe ſert de toute la plante.

Creſſon alenois, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Pl. XVI. Grand Raifort ou Cran, *Cochlearia folio cubitali,* plante cultivée, elle pouſſe des feuilles *a* hautes d'une coudée, & des tiges dont les feuilles ſont découpées comme en *b*. J'ai deſſiné une tige que j'ai trouvée ſeule, les feuilles n'ayant pas encore paru, les fleurs *cc* qui ſe trouvent au haut deſdites tiges ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante.

Berle, *Sium, ſive apium paluſtre foliis oblongis*, plante ſauvage qui vient dans les ruiſſeaux : elle s'éleve plus ou moins haut ; il s'en trouve qui ont juſqu'à trois ou quatre pieds, ſes paraſols *a* ſont garnis de petites fleurs blanches. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVI.

Beccabunga, *Veronica aquatiqua major folio ſubrotundo*, plante ſauvage qui vient dans l'eau des ruiſſeaux, elle croît plus ou moins ſuivant le terrain ; ſes fleurs *aa* ſont bleues, les ſemences ſont dans ſon fruit *bbb*, qui eſt fait en cœur. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVII.

Moutarde. *Voyez les Stomachiques.*

Paſſerage ſauvage, *Lepidium gramineo folio, ſive Iberis*, plante ſauvage des endroits incultes & ſecs ; ſes tiges s'élevent environ deux pieds de haut, ſes fleurs 22 ſont blanches. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XVII.

Polypode. *Voyez les Laxatifs.*

Pourpier. *Voyez les Vermifuges.*

Nummulaire, ou herbe aux écus. V*oyez contre les Hémorragies.*

Aigremoine. V*oyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Cerfeuil. V*oyez les Diurétiques.*

Cortex Vinteranus, fauſſe canelle blanche, écorce d'un arbre de Madagaſcar.

Lacque, gomme réſineuſe formée par des inſectes aîlés dans les Indes Orientales.

Chymiques.

Teinture de cailloux, c'eſt un eſprit de vin chargé de quelque partie de cailloux calcinés, mêlés avec le ſel de tartre. Doſe depuis 10 gouttes juſqu'à 30.

Sel volatil de ſuccin ou Karabé, eſt le ſel qui ſort de l'ambre jaune par la diſtillation. Doſe depuis 8 grains juſqu'à 16.

Teinture d'antimoine, c'eſt un eſprit de vin chargé de ſouffre de l'antimoine avec le ſel de tartre. Doſe depuis 4 gouttes juſqu'à 20.

Safran de Mars apéritif. V*oyez les Hyſtériques.*

Mars Diaphorétiques. V*oyez les Diurétiques.*

DES CONTREPOISONS.

LEs contrepoiſons ſont différens, à cauſe que les poiſons auxquels ils s'oppoſent n'ont pas tous les mêmes qualités ; car les uns ſont corroſifs & rongeans, & les autres ſont coagulans, c'eſt-à-dire, qu'ils arrêtent & fixent le ſang & les humeurs. Aux poiſons corroſifs, il faut les médicamens qui empêchent leur action en les engluant, pour ainſi dire ; & aux coagulans, il en faut qui mettent le ſang en mouvement, & par ce moyen en combattent l'arrêt juſqu'à la ceſſation totale des efforts de ces poiſons.

La rage eſt une eſpece de poiſon, des remedes duquel nous faiſons un article qui ſuit celui-ci.

Poiſons corroſifs.

PL. XVII. Aconit, *Aconitum foliis platani flore luteo palleſcente*, plante qui croît aux lieux montagneux à la hauteur d'environ deux pieds : ſes fleurs *aa*, qui viennent au haut des tiges, ſont d'un jaune pâle.

Laurier-roſe, arbriſſeau des jardins.

Thora, plante ſauvage.

PL. XVII. Herbe de S. Chriſtophe, *Chriſtophoriana vulgare noſtras racemoſa & ramoſa*, plante ſauvage des bois montueux, qui s'éleve juſqu'à deux pieds de haut : ſes fleurs *aa*, rangées en épi *b*, ſont blanches.

Œnanthe à feuille de cerfeuil, plante ſauvage.

Champignons, les vrais champignons lorſqu'ils commencent à ſe paſſer, & preſque toutes les autres eſpeces.

Les Cantharides *N.* priſes intérieurement.

Kobold, eſpece de pierre qui ſe trouve dans quelques mines d'argent, & de laquelle on fait l'arſenic.

Sublimé corroſif, compoſition chymique.

Arſenic, matiere minérale.

Orpiment, eſpece d'arſenic jaune.

Realgal, ou Orpin rouge, eſpece d'arſenic.

Poudre de diamans.

Contrepoiſons.

A tous ces poiſons, il faut donner pour contrepoiſons des choſes graſſes, comme les huiles, les graiſſes en quantité, pour exciter le vomiſſement du poiſon, & pour embarraſſer ſes parties, puis le lait. Il ne peut gueres y avoir de remedes à la poudre de diamans avalée : on auroit beau vomir, il y a du danger qu'il n'en reſte toujours : elle n'eſt pas poiſon par ſa qualité, elle ne fait que couper & cauſer des plaies internes.

Poiſons purgatifs.

Apocin tue-chien, ou herbe de la houette, plante étrangere cultivée.

Ellebore blanc, *Veratrum*, il y en a de deux eſpeces qui ſe reſſemblent aſſez quant au port de la plante; mais les fleurs de l'une ſont rouge preſque noir, & celles de l'autre ſont verd blanchâtre *aa* : elles croiſſent aux pays chauds, dans les montagnes, juſqu'à trois pieds. On ſe ſert de leur racines extérieurement pour la gale. Pl. XVII.

Remedes.

Comme ces purgatifs mettent l'inflammation dans les entrailles, & cauſent une mort douloureuſe, il faut s'y oppoſer par les remedes les plus onctueux des ſuperpurgations indiquées ci-devant.

Si on avoit avalé par malheur une ſangſue vivante dans de l'eau, il y auroit à craindre qu'elle ne s'attachât aux parois de l'eſtomac, dans lequel enſuite elle pourroit cauſer une hémorragie mortelle. Le remede à cela, pour lui faire quitter priſe, feroit d'avaler de la ſaumure ou de l'eau ſalée, puis de tâcher à la revomir.

Le Colchique, ou mort-au-chien, eſt une plante ſauvage dont la fleur reſſemble au ſafran; ſi on en mange la racine, elle ſe gonfle comme une éponge, & ſuffoque. L'émétique en eſt le remede.

Poiſons coagulans.

Napel, ou Aconit bleu, *Aconitum cœruleum, ſeu napellus*, Pl. XVII.

plante ſauvage des montagnes, qu'on cultive auſſi dans les jardins, où elle s'éleve de deux à trois pieds; ſes fleurs *aa*, qui ſont au haut des tiges, ſont bleues.

Pl. XVIII. Pomme épineuſe, *Stramonium fructu ſpinoſo rotundo ſemine nigrante*, plante qu'on cultive dans les jardins, où elle s'éleve juſqu'à trois & quatre pieds de haut : ſes fleurs 2 ſont blanches, les ſemences ſont dans le fruit 3.

Pl. XIX. Belladona, *Solanum furioſum*, plante ſauvage qui croît dans les endroits incultes, ombrageux & caverneux juſqu'à quatre pieds de haut : elle eſt velue, ſes fleurs *a* ſont d'un pourpre ſale & foncé, le fruit *b*, qui devient gros comme un grain de raiſin, eſt noir.

Pl. XVIII. Petite Ciguë, *Cicuta minor petroſilino ſimilis*, plante ſauvage qui croît juſqu'à trois pieds ou environ dans les lieux herbus; elle porte à ſes paraſſols de petites fleurs blanches *a*.

If, arbre cultivé, feuilles & fleurs.

Par morſure.

Tarantule, eſpece d'araignée.
Scorpion, inſecte.
Vipere, eſpece de ſerpent.
Pluſieurs eſpeces de ſerpens.

Contrepoiſons.

A ces eſpeces de poiſons, il faut des contrepoiſons actifs qui mettent le ſang & les humeurs en mouvement, tels que les ſuivans.

Contrahierva, racine d'une plante du Pérou.

Petaſites.
Angélique.
Impératoire.
Scordium.
Reine des prés.
Chardon béni.
Gayac.
Saſſafras.
Salſepareille.
Eſquine.

} *Voyez les Diaphorétiques.*

Chymiques.

Chymiques.

Thériaque. V*oyez les Anti-vomitifs.*
Mitridate.
Orviétan.

Nota. Que la morſure de la Tarentule ſe guérit par le moyen de la muſique ; ce remede eſt ſi connu pour ce poiſon, qu'il eſt inutile de l'expliquer plus au long.

DES REMEDES CONTRE LA RAGE.

LA rage eſt un poiſon qui ne pénetre dans le ſang, que par la ſeule morſure entamée ; alors elle ſe dénote par l'averſion qu'on a pour l'eau, & par un deſir indomtable qu'on a de morde tout ce qu'on rencontre, & la mort ſuit peu après.

La rage eſt une maladie qui vient naturellement aux chiens & aux Loups, & qui ſe communique par leurs morſures à l'homme, & à beaucoup d'autres animaux.

La rage ſe déclare ſouvent au bout de neuf jours, quelquefois plus tard ; mais toujours par accès qui laiſſent plus ou moins d'intervalle entre eux ; c'eſt pourquoi il faut commencer les remedes avant les neuf jours du jour qu'on a été mordu.

Les plaies à la tête, ſur-tout celles qui ont été faites depuis le deſſus des levres ſupérieures juſqu'au haut de la tête, ſont les plus dangereuſes.

Remedes.

Le bain de la mer.
Le bain d'eau ſalée.
La ſaumure avalée.

Les remedes ci-après ſe compoſent avec les œufs, l'huile d'olive, ou de noix, ou bien ſe prennent dans le vin blanc ou rouge, en poudre ou en décoction.

Marguerite, *Leucanthemum vulgare*, plante ſauvage aſſez connue dans les prés où elle eſt abondante : ſes fleurs *a* ſont blanches radiées, & le diſque jaune. On ſe ſert des feuilles & des fleurs.

PL. XXIII.

Rosier sauvage, ou églantier, arbrisseau sauvage. On se sert de sa racine.

Ail. *Voyez les Carminatifs.*

Scorsonnaires. *Voyez les Diaphorétiques.*

Petite centaurée.
Sauge.
Menthe.
Rhue.
Armoise. } *Voyez les Hystériques.*
Mélisse.
Gentiane.
Absynthe.

Millepertuis. *Voyez les Vermifuges.*

Angélique. *Voyez les Diaphorétiques.*

PL. XVIII. Verveine, *Verbena communis cœruleo flore*, plante sauvage des lieux incultes qui s'éleve jusqu'à deux pieds de haut, ses fleurs *a* sont d'un bleu clair. On se sert de toute la plante.

Polipode. *Voyez les Laxatifs.*

PL. XVIII. Mouron, *Anagallis phœniceo flore*, plante sauvage qu'on trouve assez par-tout dans les endroits cultivés : ses tiges ne s'allongent gueres que d'un demi-pied, ses fleurs *a* sont d'un beau vermillon. On se sert de toute la plante.

PL. XVIII. Betoine, *Betonica purpurea*, plante sauvage des bois & lieux humides : elle s'éleve jusqu'à un pied & demi de terre, ses tiges sont quarrées ; ses fleurs *aa* sont pourpre en épi au haut des branches, les graines sont enfermées dans le calice *b*. On se sert de toute la plante.

Plantin. *Voyez contre les Hémorragies.*

PL. XVIII. Véronique mâle, *Veronica mas, supina & vulgatissima*, petite plante sauvage des bois & des terreins secs : elle pousse ses tiges environ un demi-pied étendues à terre : toute la plante est velue, les fleurs *a* sont d'un bleu pâle, le fruit *b* qui contient les semences est en cœur. On se sert de toute la plante.

PL. XVIII. Toutesaine, *Androsæmum maximum frutescens*, plante sauvage qu'on trouve dans les bois : elle s'éleve jusqu'à 2 pieds & demi, ses fleurs *a* sont jaunes, & ses fruits *b* noircissent en mûrissant. On se sert de toute la plante.

PL. XVIII. Anthora, *Aconitum salutiferum, seu anthora*, espece d'Aconit qui croît aux lieux montagneux chauds à un pied &

demi : elle eſt un peu velue, ſa fleur 1 eſt jaune-pâle. On ſe ſert de ſa racine.

Groſeillier noir, eſt un arbriſſeau cultivé. On ſe ſert de ſes feuilles.

Paſſerage, *Lepidium latifolium*, plante ſauvage des lieux ombrageux : elle croît juſqu'à deux pieds ou deux pieds & demi, ſes fleurs *a* qui ſont en grand nombre & très-petites le long du haut des tiges ſont blanches, les graines ſont enfermées dans le fruit *b*. On ſe ſert de ſa racine. Pl. XIX.

Paſſerage ſauvage. Voyez *les Anti-ſcorbutiques*.

Animaux.

Ecailles d'huîtres calcinées.

Feinte de coucou.

Fiente d'hirondelle.

Thon, gros poiſſon de mer. On ſe ſert de ſa chair.

Chymiques.

Poudre de vipere, c'eſt le ſel volatil des viperes par diſtillation. Voyez *les Diaphorétiques*.

Sel de vipere volatil, on le tire par diſtillation. Doſe depuis 6 grains juſqu'à 16.

Sel volatil de corne de cerf. On le tire par diſtillation. Doſe depuis 6 juſqu'à 16.

Thériaque vieille. Doſe depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

MEDICAMENS
DES PARTIES EXTÉRIEURES.

OPHTALMIQUES, OU POUR LES YEUX.

LEs maladies les plus communes aux yeux ſont les fluxions & inflammations, & les taies ou blancheurs ; c'eſt à quoi les médicamens ci-après ſont propres.

Plantin. *Voyez contre les Hémorragies.*

Fenouil. *Voyez les Béchiques.* On se sert de ses feuilles.

Bluet, barbeau. *Voyez les Incrassans.*

PL. XIX. Grande éclaire, *Chelidonium majus vulgare*, plante sauvage qui croît jusqu'à la hauteur d'un pied & demi à l'ombre des haies, des bois & contre les murailles; elle est un peu velue, ses feuilles *a* sont dentelées & découpées, les fleurs *b* sont jaunes, & ses fruits *c* sont des cosses qui renferment les semences. On se sert de toute la plante.

PL. XIX. Euphraise, *Euphrasia off.*, plante sauvage des prés & lieux incultes, d'un demi-pied ou environ : sa fleur *aa* est blanche, tachée de pourpre & de jaune, le fruit *b* succede à la fleur, & renferme les semences. On se sert de toute la plante.

Pasquerette, ou petite marguerite, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

Myrrhe. *Voyez les Hystériques.*

Aloës. *Voyez les Purgatifs doux.*

Sarcocolle, gomme provenant d'un arbrisseau de Perse.

Animaux.

Blanc d'œuf.

Urine.

Minéraux.

Alun, espece de sel minéral.

Couperose, ou vitriol blanc, est un sel de vitriol verd.

Vitriol bleu, pierre minérale qui vient d'Hongrie & de Chypre.

Tutie, vapeur de bronze fondu.

Chymiques.

Sel ammoniac. *Voyez les Diurétiques.*

Sel, ou sucre de Saturne. *Voyez les remedes contre les Superpurgations.*

Eau de rose de chien, ou de fleur d'églantier.

DES EMOLLIENS OU MATURATIFS, ET DES ANODINS.

LEs émolliens ſont des médicamens qui détendent & relâchent les parties, & par conſéquent diminuent les douleurs: ils different des réſolutifs en ce qu'ils empêchent les parties les plus ſubtiles des tumeurs de s'échapper; au moyen de quoi ils les font fermenter avec les parties groſſieres, ce qui les diviſe, & les rend capables de tranſpiration; ainſi les tumeurs ou abſcès compoſés d'humeurs groſſieres, ont beſoin en premier lieu d'émolliens qui les mûriſſent, pour ainſi dire, en les rendant plus ſubtiles.

J'ai joint les Anodins à cet article, parce que ceux-ci adouciſſent auſſi en ôtant les douleurs.

Maturatifs & Emolliens.

Mauve, *Malva vulg. flore majore folio ſinuato*, plante ſauvage des lieux incultes qui croît juſqu'à deux pieds & plus; ſes feuilles *a* ſont un peu velues, ſes fleurs *b* ſont pourpre clair rayées de pourpre foncé; les fruits *c* ſont formés par les ſemences arrangées en rond. On peut ſe ſervir, au défaut de celle-ci, d'une autre plus petite en toutes ſes parties, dont la feuille 2 eſt plus ronde, & la fleur 3 eſt plus pâle. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XX.

Guimauve. *Voyez les Diurétiques.*

Mercuriale. *Voyez les Laxatifs.*

Pariétaire. *Voyez les Diurétiques.*

Acanthe, ou branche urſine, plante cultivée. On ſe ſert de toute la plante.

Violette, on ſe ſert de ſes feuilles. *Voyez les Purgatifs doux.*

Camomille. *Voyez les Carminatifs.*

Seneçon. *Voyez les Incraſſans.*

Fenugrec, *Fœnum græcum ſativum*, plante cultivée qui vient juſqu'à un pied de haut, ſes fleurs *aa* ſont blanches, & ſes gouſſes *b* qui ſuccedent ſont très-longues, & contiennent les ſemences deſquelles on ſe ſert. Pl. XX.

Pois chiches. *Voyez les Diurétiques.*

Lys blanc, plante cultivée. On fe fert de fa racine.

Oignon blanc, plante potagere. On fe fert de fa racine.

PL. XIX. Ortie morte, *Galeopfis procerior fœtida fpicata*, plante fauvage velue qui vient dans les endroits incultes, & s'éleve environ 2 pieds de haut : fes fleurs *aaa* font en épis au haut des tiges, elles font pourpre foncé, tachées de points blancs; il leur fuccede quatre femences au fond de leur calice *b*. On fe fert de toute la plante.

Les 4 farines. { Orge. Feve. Orobe. Lupin. } *ou* Froment. Lentilles. Lin. Fenugrec.

PL. XIX. Lupin, *Lupinus fativus*, plante cultivée qui s'éleve jufqu'à deux pieds de haut, elle eft velue, fes fleurs 2 font blanches, & fes gouffes renferment les femences 4; c'eft de ces femences dont on fe fert.

Gomme ammoniac. *Voyez les Hyftériques.*

Animaux.

Le vieux oingt, qui eft de vieille graiffe de cochon.

Fiente d'homme.

La panne de cochon qui eft fa graiffe.

Chymiques.

Huile de lys, fe tire par infufion, ébulition & expreffion.

Huile de laurier, fe tire par ébulition.

Huile de vers, c'eft des vers bouillis dans l'huile & le vin.

Onguent, ou emplâtre diachilon avec les gommes ammoniac, galbanum, bdellium & fagapenum.

Anodins.

PL. XIX. Jufquiame blanche, *Hyociamus albus major*, plante fauvage des pays chauds qui s'éleve un pied & plus, toute la plante eft couverte de laine : la fleur *aa* eft blanchâtre, & fon fond tire fur le pourpre, le fruit *b* renferme les femences qui font petites. On fe fert de toute la plante. Il fe trouve une efpece de jufquiame dans notre pays, qu'on appelle jufquiame noire, qui eft plus grande en toutes fes parties, & qui a la

fleur citron & pourpre au fond, dont on peut fe fervir également.

Mandragore mâle, *Mandragora fructu rotundo*, plante fauvage des pays chauds; on la cultive auffi dans les jardins; fes feuilles qui ont plus d'un demi-pied de long s'étendent à terre, les fleurs *a* font dans le centre & bleu clair; il leur fuccede quelques fruits *b* ronds, verdâtres, & gros comme une neffle. On fe fert de la racine. Pl. XVIII.

Stramonium, ou pomme épineufe. V*oyez les Contrepoifons.*

Morelle, *Solanum nigrum vulgare*, plante fauvage qui croît affez dans les terreins incultes & cultivés, felon qu'elle s'y plaît; elle s'éleve jufqu'à un pied & demi, ou 2 pieds, fes fleurs *aaa* font blanches, leurs étamines font jaunes, fes grains ou baies *b* font noires. On fe fert des feuilles, & auffi de toute la plante. Pl. XX.

Belladona, plante fauvage. V*oyez les Contrepoifons.*

DES SUPPURATIFS & DIGESTIFS.

LEs fuppuratifs ou digeftifs font des médicamens qui s'appliquent aux pores des plaies & des ulceres, y retiennent les humeurs, jufqu'à ce que par leur fejour & la fermentation elles fe foient changées en pus & mûries.

Ozeille.
Alleluya. } V*oyez les Incraffans.*

Arroches, ou Bonnes-dames. V*oyez les Laxatifs.*

Le levain.

Les graiffes.

Les huiles.

La thérébentine, réfine liquide tirée du fapin, du pin, & du meleze, arbres.

Chymiques.

L'onguent bafilicum, ou fuppuratif.
L'onguent diachilon avec les gommes, diffous dans l'huile de lys. } V*oyez les Emolliens.*

Le digeftif magiftral compofé d'huille rofat, de thérébentine & de cire, on peut y ajouter le jaune d'œuf.

Huile de millepertuis, & la teinture d'aloës joints avec la thérébentine ou le basilicum.

DES RÉSOLUTIFS.

PAr résolutifs on entend des médicamens qui subtilisant les matieres, les dissipent par transpiration, c'est-à-dire, en passant au travers des pores dilatés.

Grande Ciguë, plante sauvage. On se sert de toute la plante.

Pl. XX. Grande Scrophulaire aquatique, *Scrophularia aquatica major*, plante sauvage qui vient aux lieux aquatiques: elle vient communément à trois pieds de haut, ses tiges sont quarrées, ses fleurs *a* sont d'un pourpre très-brun, auxquelles il succede le fruit *b* qui renferme les semences. On se sert de toute la plante.

Tabac. *Voyez les Purgatifs forts.*

Menthe. *Voyez les Hystériques.*

Baies de laurier. *Voyez les Carminatifs.*

Moutarde. *Voyez les Stomachiques.*

Sauge. *Voyez les Hystériques.*

Pl. XX. Marjolaine, *Majorana vulgaris*, plante aromatique qui se cultive dans les jardins, elle s'éleve de près d'un pied; elle est un peu velue, ses feuilles sont marquées *bb*, elle a de petites têtes d'où partent ses fleurs *dd* qui sont blanches. On se sert de toute la plante.

Romarin. *Voyez les Hystériques.*

Thym. *Voyez les Béchiques.*

Sariette. *Voyez les Stomachiques.*

Aurone mâle. *Voyez les Diurétiques.*

Matricaire. *Voyez les Hystériques.*

Pl. XX. Héliotrope, *Heliotropum majus Dioscoridis*, plante sauvage qui croît dans les champs sablonneux, elle s'éleve d'un pied ou environ, elle est velue ou plutôt cotonneuse; la fleur *a* est blanche: les épis de ces fleurs sont tournés en queue de scorpion, il leur succede à chacun quatre grains *b*. On se sert de toute la plante.

Grande Eclaire. *Voyez les Ophtalmiques.*

Verveine, plante sauvage. *Voyez contre la Rage.*

Pl. XX. Pain de pourceau, *Cyclamen orbiculato folio inferne purpurascente*,

rascente, plante qui croît aux lieux ombrageux, elle est sans tiges, ses feuilles *a* sont pourpres pardessous, & marbrées de blanc en dessus, & ses fleurs *b* sont pourpre clair. On se sert de toute la plante avec la racine.

Langue de serpent, ou herbe sans couture. *Ophioglossum vulgatum*, plante sauvage des prés : chaque plante n'a qu'une feuille, de la racine de laquelle s'éleve une petite tige *a* qui se termine en une languette à côtes *bb*, où sont enfermées les semences, le tout ne s'éleve tout au plus que d'un pied. On se sert de toute la plante. Pl. XX.

Graisse de vipere.

Soufre, matiere minérale vitriolique.

Mercure. *Voyez les Vermifuges.*

Gomme ammoniac. *Voyez les Hystériques.*

Chymiques.

Eau de la Reine d'Hongrie, distillation d'esprit de vin avec le romarin.

Esprit de vin camphré, c'est du camphre dissous dans de l'esprit de vin blanc.

Eau d'arquebusade, distillation de plusieurs plantes vulnéraires avec le vin blanc.

Huile de thérébentine, huile tirée de la distillation de la thérébentine.

Beaume de soufre, est une préparation de fleur de soufre avec l'huile de thérébentine.

DES REPERCUSSIFS ET ASTRINGENS.

LEs répercussifs sont ceux qui empêchent les humeurs de séjourner en quelque partie, & les font recouler dans les vaisseaux : ils sont bons dans les plaies récentes ; mais dans celles où la matiere peut avoir sejourné, ils ne valent rien, parce que retournant dans le sang, elle y fermente & le corrompt. Tous ces remedes sont astringens, & on peut s'en servir dans les hémorragies.

Vinaigre.

Verjus. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Citron, ſuc. *Voyez les Anti-vomitifs.*

Pl. XIX. Preſle ou queue de cheval, *Equiſetum*, il y en a de pluſieurs eſpeces toutes ſauvages, & qui ne different entr'elles que de groſſeur & de hauteur; les tiges *aa* ſont canelées, & les feuilles qui ſortent des tiges reſſemblent à autant de petites tiges, étant rondes, canelées & à nœuds comme elles, la fleur eſt au haut de la tige; c'eſt une eſpece de bout de pilon garni de petites étamines. On ſe ſert préférablement de celle qui vient dans les champs, qui s'éleve environ d'un pied. Voyez cette plante plus en grand dans la Planche IV, qui a rapport au Traité du Haras, page 66.

Grenade, ſuc. *Voyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Quinte-feuilles. *Voyez contre les Hémorragies.*

Roſes rouges. On ſe ſert des fleurs.

Grande ciguë, plante ſauvage. *Voyez les Réſolutifs.*

Ortie, ſuc. *Voyez les Diurétiques.*

Joubarbe. *Voyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Pl. XVIII. Orpin, *Anacampſeros vulgo faba craſſa*, plante ſauvage qui croît à l'ombre dans les lieux arides juſqu'à un pied & demi; les feuilles ſont épaiſſes, les fleurs ſont pourpres à cinq feuilles.

Plantin. *Voyez contre les Hémorragies.*

Biſtorte. *Voyez contre les Hémorragies.*

Minéraux.

Vitriol rouge. *Voyez contre les Hémorragies.*

Alun. *Voyez les Ophtalmiques.*

Chymiques.

Colcothar, matiere rouge provenant de la diſtillation du vitriol.

VULNERAIRES.

LES vulnéraires ſont les médicamens qui tiennent les plaies nettes au moyen de quoi elles les préparent à la réunion; tous anti-ſcorbutiques ſont vulnéraires, non-ſeulement pour l'extérieur, mais encore pour prendre intérieurement, afin de corriger la maſſe du ſang qui nourrit l'ulcere. A l'égard des

vulnéraires déterſifs qui ſont ceux dont je parle, il y en a une ſi furieuſe quantité ſur-tout dans les plantes, que la liſte en ſeroit trop longue. Je mettrai ici ceux qui ſont le plus en uſage, & qu'on trouve le plus aiſément.

Bugle, ou conſoude moyenne, *Bugula*, plante ſauvage des bois & prés, qui s'éleve à un demi-pied; elle pouſſe de deux ſortes de tiges; ſavoir, des tiges rampantes rondes *aaa* & des tiges quarrées *bb* qui s'élevent; toute la plante eſt velue les fleurs ſont blanches; après que la fleur eſt tombée, on voit au fond de ſon calice *d* 4 ſemences. On ſe ſert de toute la plante. Pl. XX.

Sanicle. V*oyez contre les Hémorragies.*

Véronique. V*oyez les remedes contre la rage.*

Milpertuis. V*oyez* les *Vermiſuges.*

Petite Centaurée. V*oyez les Hyſtériques.*

Grande ſcrophulaire aquatique. V*oyez les Réſolutifs.*

Baume du Pérou, eſt une réſine qui ſort d'un arbriſſeua du Pérou.

Baume de Copahu, eſpece de réſine venant d'un arbre de l'Amérique.

Chymiques.

Eau d'arquebuſade. V*oyez les Réſolutifs.*

Eau de chaux, c'eſt de la chaux infuſée dans l'eau chaude.

DES INCARNATIFS.

Les incarnatifs ſont ceux qui entretiennent la circulation, & abſorbant les acides, laiſſent agir le ſang pour reformer de nouvelles chairs : tous les vulnéraires & toutes les réſines ſont incarnatives.

Grande Conſoude. V*oyez contre les Hémorragies.*

Aloës. V*oyez les Purgatifs doux.*

Myrrhe. V*oyez les Hyſtériques.*

Sarcocolle. V*oyez les Ophtalmiques.*

Oliban ou encens mâle. V*oyez les Béchiques.*

Thérébentine. V*oyez les Suppuratifs.*

Les baumes.

L'huile avec le vin.

DES CICATRISANS.

LEs cicatriſans ſont ceux qui, quand la chair eſt revenue, & pas plutôt, abſorbent les humidités aigres qui s'oppoſent à la réunion totale de la plaie. On ne doit pas alors ſe ſervir des Incarnatifs, parce qu'ils empêchent la réunion.

La cicatrice ſe forme plutôt après l'uſage des corroſifs & des cauſtics.

Cendre de papier.

Cendre de tabac.

Bol d'Arménie. V*oyez contre les Hémorragies. Aſtringens.*

Le plomb brûlé. } On les brûle avec le ſoufre.
Le cuivre brûlé. }

La litharge eſt du plomb empreint des impuretés du cuivre.

La céruſe eſt du plomb empreint des pointes acides du vinaigre.

La Myrrhe. V*oyez les Hyſtériques.*

Les balauſtes. V*oyez contre les Hémorragies.*

CONTRE LA GANGRENE.

LA gangrene vient d'une coagulation du ſang dans les vaiſſeaux de quelque partie ; ce ſang ſe pourriſſant fait pourrir les chairs. Quand la gangrene vient d'une cauſe intérieure, il faut donner des remedes intérieurs, comme les ſudorifiques, en même temps qu'on en applique d'extérieurs.

Il faut ſcarifier la partie avant d'appliquer les médicamens.

Aloës V*oyez les Purgatifs doux.*

Myrrhe. V*oyez les Hyſtériques.*

Teinture d'aloës. } Diſſolution de leurs parties huileuſes
Teinture de myrrhe. } dans l'eſprit de vin.

Elixir de propriété. V*oyez les Anti-vomitifs.*

Eau de chaux. V*oyez les Vulnéraires.*

Eau de la Reine d'Hongrie. V*oyez les Réſolutifs.*

Urine.

Eſprit volatif de ſel ammoniac. V*oyez les Diaphorétiques.*

Eau d'arquebusade. Voyez *les Résolutifs.*

Esprit de miel, c'est l'esprit du miel tiré par la distillation.

Esprit de vin camphré. Voyez *les Résolutifs.*

CONTRE LA CARIE DES OS.

CEs remedes sont destinés à faire séparer & exfolier l'os carié ; quant aux calus, c'est la nature elle-même avec le repos de la partie qui les forme.

Les remedes pour la carie approchent fort de la nature des caustics.

Le cautere actuel, qui est le feu.

La pierre à cautere, elle est composée de cendre gravelée & de chaux.

Esprit de sel, c'est un fort acide qu'on tire du sel par la distillation.

Huile de camphre, dissolution du camphre dans l'esprit de nitre.

Huile de papier, c'est une huile tirée du papier par la distillation.

DES CORROSIFS OU RONGEANS.

LEs corrosifs sont ceux qui nettoient les ulceres où il y a des chairs baveuses sans duretés, en les rongeant.

Egyptiac, composition faite avec miel, vinaigre & vert-de-gris.

Chaux vive.

Orpiment. } Voyez *les Contrepoisons.*
Arsenic. }

Cuivre brûlé. Voyez *les Cicatrisans.*

DES CAUSTICS.

LEs caustics sont des escarres, on s'en sert très-bien aux ulceres qui ont des bords calleux, aux abscès qui ne sont pas tout à fait mûrs, & qu'on veut ouvrir.

Arſenic cauſtique, eſt un arſenic mêlé avec arſenic & ſoufre.

Huile glaciale d'antimoine, eſt un mêlange de régule, d'antimoine & de ſublimé corroſif.

Eau forte, diſtillation d'eſprit de nitre & de vitriol.

Eſprit de nitre, liqueur tirée du ſalpêtre par la diſtillation.

Pierre à cautere. *Voyez contre la carie des os.*

RECETTES DE PLUSIEURS REMEDES, TANT INTÉRIEURS, QU'EXTÉRIEURS.

J'Ai choisi les remedes que j'ai pu trouver les plus généraux, & par conséquent ceux que l'expérience a établis comme bons ; ce qui me fait croire qu'avec la connoissance des causes des maux, on peut faire, au moyen de cette petite quantité de recettes, la médecine générale des Chevaux. Ceux qui voudront en composer d'autres pourront avoir satisfaction en consultant le Traité ci-devant.

Les préparations des médicamens des Chevaux se réduisent à peu de formules, elles ne consistent pour l'intérieur qu'en infusions, qu'on nomme breuvages, décoctions & pillules : pour l'extérieur, en eaux, onguens, cataplasmes, *&c.* Ceux-ci servent également aux hommes. A l'égard des premiers qui regardent l'intérieur des Chevaux, on en augmente considérablement les doses ; cet animal ayant beaucoup plus de volume & de force que les hommes.

MÉDICAMENS INTÉRIEURS.

PURGATIONS ET BREUVAGES.

Purgations.

LA purgation des Chevaux est l'aloës.

Aloës. . . . . . . 2 onces.
Miel. . . . . . . 1 quarteron.

Mêlez le tout dans une pinte d'eau chaude, & donnez ; si l'aloës n'a pu se réduire en poudre dans le mortier, faites-le fondre avec le pilon, en le pressant & l'agitant, ayant ajouté un peu d'eau chaude.

Autre.

Aloës.	1 demi-once.
Sené.	1 demi-once.
Jalap.	1 demi-once.

Le tout en poudre infufé douze heures dans une chopine de vin.

Breuvages.

Ce qui s'appelle breuvage aux Chevaux, n'eft autre chofe que des infufions, décoctions, ou mêlanges de drogues qui conviennent fuivant les indications. On fait des breuvages au moyen de quelques liqueurs, comme vin, eau-de-vie, cidre, bierre, eau, &c.

Breuvage cordial.

De Thériaque, *ou* d'orviétan, *ou* d'extrait de genievre, mêlés dans une pinte de vin.

Vous verrez ci-après comment fe fait l'extrait de genievre. Dofes pour les Chevaux.

Autres Breuvages.

Pour compofer les autres breuvages, comme pectoraux, carminatifs, &c. voyez les liftes ci-devant. Vous doferez les plantes par poignées, les racines par onces & demi-onces, les fleurs par onces, les baies & fruits par onces, & les liqueurs par pintes ou chopines.

Breuvages amers.

Comme je parle en bien des endroits des extraits amers, comme étant d'excellens défobftruans, je vais donner les moyens de les faire, après avoir dit qu'on peut fe fervir des amers de deux façons pour les donner en breuvage aux Chevaux; la premiere eft de prendre les herbes ameres par poignées vertes ou feches, & les ayant fait infufer dans de l'eau, faire chauffer cette eau, & faire avaler ce breuvage; la feconde façon eft de tirer l'extrait de ces mêmes plantes, ainfi qu'il fuit. Cet extrait fe garde tant qu'on veut, & on compofe le breuvage fur le champ, en diffolvant gros comme un œuf de cet extrait dans une liqueur chaude.

HERBES

HERBES ET EXTRAITS AMERS.

Abſynthe.
Petite centaurée.
Chamœdris.
Gentiane.
Ariſtoloche.
Fumeterre.
Enula campana.

Pour faire les extraits amers, il faut prendre une bonne quantité de ces plantes, les faire bouillir & bien cuire dans l'eau. On laiſſe repoſer cette décoction pendant 24 heures, puis la mettant après l'avoir paſſée, ſur un petit feu, on laiſſe évaporer l'eau juſqu'à ce qu'il reſte une lie ou une pâte qui eſt l'extrait qu'on demande, & qui ne ſe gâte point. La doſe eſt une once.

Extrait de genievre.

Baies de genievre, deux boiſſeaux.

Autant de ſeaux d'eau que de boiſſeaux de genievre; faites bouillir à grand feu; quand le grain de genievre ne poiſſera plus aux doigts, paſſez & exprimez, jettez les grains comme inutiles, mettez l'eau empreinte du ſuc du genievre ſur un petit feu pour évaporer l'eau, il reſtera un opiate ou extrait que vous verſerez tout chaud dans des pots.

PILULES.

Les pilules ont été inventées, pour premiérement ôter le mauvais goût des drogues aux hommes, & ſecondement pour que ces drogues étant ſeches, reſtent plus long-tems à digérer: elles ſont preſque toutes purgatives, & la baſe en eſt communément l'aloës. Je ne conſeillerois pas de donner les purgatifs en pilules aux Chevaux, ces drogues ne leur reſtent que trop dans le corps; mais on peut, ſi l'on veut, en compoſer pour d'autres indications. Il ne s'agit que de mettre les drogues en poudres, & d'en former des pilules par le moyen du miel ou de quelque liqueur, opiate, ou pâte pour leur donner de la conſiſtance; mais ſur-tout point de graiſſes, de quelque eſpece que ce ſoit, ni de beurre.

Pilules fétides ou puantes.

Aſſa-fœtida.
Baies de laurier. } Parties égales.
Foie d'antimoine.

Pulvériſez-les ſéparément, & les mêlez : incorporez ce mêlange en le battant long-tems dans un mortier avec ce qu'il faudra de vinaigre pour faire une maſſe : vous prendrez environ cinq onces de cette maſſe, dont vous ferez deux ou trois pilules. Ces pilules ſont ſtomachales.

GARGARISMES.

On ſeringue les gargariſmes dans la bouche du Cheval avec une petite ſeringue, ou quand il a la bouche échauffée ou mauvaiſe, ou bien pour adoucir l'inflammation du goſier.

Pour bouche échauffée ou mauvaiſe.

Verjus.	1 pinte.
Miel.	1 quarteron.
Jus d'un citron.	

Mêlez & ſeringuez.

Pour l'inflammation du goſier.

Orge entier. . . . . . . 1 once.
Sommités de ronces & d'aigremoine, de chacun une poignée.

Miel roſat.	1 once & demie.
Cryſtal minéral.	2 gros.
Eau.	1 pinte.

Faites bouillir l'orge, ajoutez les herbes, faites cuire juſqu'à conſommation du tiers : coulez, & dans une chopine de la liqueur, ajoutez le miel & le cryſtal minéral.

POUDRES.

Œthiops minéral.

Mêlez enſemble deux parties de fleur de ſoufre avec une partie de vif-argent : on y met le feu, il en reſte une poudre noire

C'eſt un très-bon fondant pour les Chevaux : on en donne juſqu'à une once en breuvage.

Sel polycreſte.

Ce ſel étant fait par le moyen de la Chymie, on ne peut guere le compoſer ſans être artiſte ; mais on en trouve chez les Apothicaires. Il ſuffit de dire que c'eſt un ſalpêtre fixé par le ſoufre au moyen du feu.

Foie d'antimoine.

Antimoine en poudre. . . . . . . 16 onces.
Salpêtre en poudre. . . . . . . 16 onces.

Mêlez enſemble, mettez ce mêlange dans un mortier de fer que vous couvrirez d'une tuile qui ne couvre cependant pas tout à fait le mortier ; par l'ouverture vous porterez juſqu'aux poudres un charbon allumé, vous le retirerez tout de ſuite, il ſe fera un bruit ſoudain & une fermentation ; quand cette fermentation ſera ceſſée & le mortier refroidi, vous le renverſerez, & ce qui eſt dedans, qui reſſemble à une pierre de la couleur d'un foie, ſortira : c'eſt le foie d'antimoine. Les parties écailleuſes qui ſe forment autour du mortier, s'appellent les ſcories.

Cette compoſition fait tranſpirer les Chevaux, rafraîchit, redonnant au ſang ſa liquidité.

Poudre d'acier.

Prenez des lingots d'acier ce que vous en voudrez, faites-les extrêmement rougir au feu, & l'acier tout rouge, vous en approcherez un bâton de ſoufre, le ſoufre & l'acier ſe fondront enſemble ; que cette fonte tombe dans un ſeau d'eau froide, dans lequel ayant ſéparé l'acier du ſoufre fondu, vous le pilerez dans un mortier en poudre ſubtile, dont vous mêlerez dans l'avoine mouillée, ou dans le ſon, une once à chaque fois ; cette poudre eſt excellente pour les obſtructions de la poitrine, pour la pouſſe ; enfin cette poudre eſt un bon déſobſtruant.

LAVEMENS.

Les lavemens ſervent premiérement à vuider les entrailles, & enſuite à adoucir les âcretés des inteſtins, à diſſiper

les vents, tuer les vers, ôter les douleurs; c'eſt pourquoi on les fait ordinairement émolliens, adouciſſans, quelquefois purgatifs, quelquefois aſtringens pour raffermir l'anus relâché.

Pour les faire émolliens, qui eſt le cas le plus ordinaire, on ſe ſert par poignées des cinq herbes émollientes; ſavoir, mauve, guimauve, pariétaire, poirée & ſeneçon: on en fait une décoction à laquelle on ajoute du lait, des œufs, de la graine de lin, de l'huile, de l'opium, quand il s'agit d'appaiſer les douleurs, enfin des drogues pour chaque indication, leſquelles on choiſira à la volonté en leur lieu dans la liſte ci-devant; ſi on veut les rendre purgatifs, une pomme de coloquinte, ou une once de feuilles de ſéné.

Demi-Lavement aſtringent.

Vin	1 pinte.
Roſes de Provins.	1 poignée.

On fait bouillir les roſes de Provins dans le vin.

MÉDICAMENS EXTÉRIEURS.

ONGUENS.

LEs quatre onguens des Maréchaux ſont l'althea, le populeum, le baſilicum & l'huile de laurier: ils ſont tous quatre pris enſemble, adouciſſans, fortifians, ſuppuratifs & réſolutifs. L'huile de laurier n'eſt pas un onguent: nous allons les détailler.

Onguent d'Althea ou de Guimauve.

Racines de guimauves nouvelles, & coupées menu	½ livre.
Graine de lin, de fenugrec, & de l'oignon de ſcille coupés bien menu, de chacun . . .	8 livres.
Eau de fontaine	8 livres.
Cire jaune. } Réſine. } de chacun	1 livre.
Thérébentine de Veniſe. } Galbanum. } De la gommme ammoniac pulvériſée. }	de chacun 2 onces.

Mettez la guimauve bien nettoyée dans un pot de terre vernissé, les graines & l'oignon de scille, versez l'eau bouillante, couvrez le pot, mettez-le sur les cendres chaudes vingt-quatre heures, ensuite faites bouillir, agitant de tems en tems avec une spatule jusqu'à consistance d'huile grossiere; coulez ensuite avec expression; faites cuire cette huile coulée jusqu'à consomption de l'humidité de l'eau, puis vous y ferez fondre la cire, la résine, la thérébentine & le galbanum purifié par le vinaigre *; & quand la matiere sera presque refroidie, on y mêlera la gomme, & l'onguent sera fait.

Cet onguent est émollient, humectant, fortifiant & résolutif.

Onguent Basilicum *ou Suppuratif.*

Cire jaune.	de chacun	demi-livre.
Suif de mouton.		
Résine.		
Poix noire.		
Thérébentine de Venise.		
Huile d'olive.		2 livres & demie.

Concassez la résine & la poix noire, coupez par morceaux la cire & le suif, mettez le tout fondre dans l'huile sur un feu médiocre, coulez la matiere fondue, mêlez la thérébentine, l'onguent sera fait.

Il est digestif & suppuratif.

Onguent Populeum.

Boutons de peuplier cueillis quand ils commencent à s'ouvrir & à faire voir la pointe des feuilles. . . . 1 livre.

Graisse nouvelle de cochon . . . . 4 livres.

de pavot noir.
de mandragore.
de jusquiame.
de morelle.

* On purifie le galbanum en l'écrasant par petits morceaux, les mettant ensuite tremper dans le vinaigre quelques heures, on le fera fondre sur un petit feu, on passera & exprimera fortement par une étamine : on remettra le marc dans de nouveau vinaigre sur le feu, on passera une seconde fois, on mêlera les deux ensemble, on remettra le tout sur le feu pour faire évaporer toute l'humidité jusqu'à consistance d'emplâtre.

Feuilles concassées. { de tripe-madame. de joubarbe. de laitue. de glouteron. de nombril de Vénus. de violettes. de sommités de ronces. } de chacun 4 onces.

On écrasera bien les boutons dans un mortier, & les ayant mis dans un pot de terre, on versera dessus de la graisse fondue, on couvrira le pot, & on gardera jusqu'au mois de Mai ou Juin pour recueillir les plantes susdites. On pilera leurs feuilles dans un mortier de marbre, & on les fera cuire avec la graisse de porc & les boutons de peuplier, jusqu'à consomption de l'humidité : on coulera, on laissera reposer, & on séparera l'onguent de ses ordures.

Il est très-adoucissant, & il appaise les douleurs.

Huile de laurier.

Baies de laurier nouvelles & mûres à volonté, concassez-les bien, mettez-les dans une chaudiere, versez dessus assez d'eau pour qu'il y en ait un pied pardessus; faites bouillir une heure au moins, coulez tout de suite, pressez & exprimez très-fort, laissez refroidir, & ramassez l'huile grossiere qui nagera sur l'eau; on a une seconde huile, mais qui n'est pas si bonne que la premiere, en battant le marc, le remettant dans l'eau bouillir, & faisant au reste comme dessus.

Elle est très-fortifiante, émolliente & résolutive.

Onguent rosat.

Graisse de porc nouvelle . . . . 6 livres.
Roses pâles nouvelles. . . . . 6 livres.

Lavez bien la graisse, après en avoir ôté les peaux, pilez légérement les feuilles de roses : mettez le tout dans un pot de terre couvert au soleil pendant sept jours, remuant de tems en tems avec une spatule de bois, ensuite faites cuire à petit feu une heure ou deux, coulez & exprimez fortement, remettez autant de nouvelles roses qu'auparavant, suivez ensuite le même procédé, & l'onguent sera fait.

Il est résolutif & adoucissant.

Egyptiac.

Vinaigre excellent. . . . . 28 onces.
Mieil, du meilleur. . . . . 14 onces.
Verd-de-gris. . . . . 10 onces.

Mettez le verd-de-gris en poudre, faites cuire avec le miel & vinaigre jusqu'à consistance d'onguent.

Il déterge & nettoie bien les plaies, mange les mauvaises chairs, & résiste à la gangrene.

Nota. Quand on le veut rendre plus caustic, on y mêle sur le champ qu'on l'emploie l'alun brûlé, & on le rend plus vulnéraire en y mettant de même de l'encens.

Onguent Pompholix.

Huile rosat . . . . 20 onces.
Suc de graine de morelle. . . . . 8 onces.
Cire blanche ou jaune . . . . . . 5 onces.
Céruse lavée . . . . 4 onces.
Plomb brûlé pulvérisé . . . . . . 2 onces.
Encens en poudre subtile. . . . . 1 once.

Faites bouillir à petit feu le suc & l'huile jusqu'à ce que le suc soit consommé, puis passez l'huile pour la séparer de son marc, mettez-y fondre la cire, puis ayant retiré du feu, vous y mêlerez les poudres, & l'onguent sera fait.

Il desseche & appaise les inflammations.

Onguent gris, ou de Naples.

Vif-argent . . . . . . 6 onces & demie.
Graisse de cochon . . . . . 4 livres.
Thérébentine de Venise . . . . 4 onces.

On éteindra le vif-argent dans la thérébentine en l'agitant fortement cinq ou six heures dans un mortier de bronze, on y mêlera ensuite la graisse petit à petit, & l'onguent sera fait.

Il est bon pour toutes les demangeaisons du cuir, & pour tuer la vermine.

Infusion de tabac.

On fera le même effet ci-dessus en prenant des feuilles de tabac une poignée dont on fera une forte infusion dans une pinte de vinaigre avec du sel, le tout à froid, & on en frottera.

Baume verd de Madame Feuillet.

Huile de lin tirée sans feu.	1 livre.
Huile d'olive	1 livre.
Huile de laurier	1 once.
Thérébentine de Venise	2 onces.
Huile de baies de genievre.	1 once & demie.
Huile de géroffle	1 dragme.
Verd-de-gris	3 dragmes.
Aloës succotrin	2 dragmes.
Vitriol blanc.	1 dragme & dem.

Mettez en poudre fine l'aloës, le vitriol & le verd-de-gris, vous mêlerez la thérébentine sur le feu avec les huiles de lin, d'olive & de laurier; laissez à demi-refroidir, puis mêlez-y les poudres, agitant quelque tems le tout, ensuite mettez les huiles de géroffle, de genievre, & le baume sera fait.

Il nettoie les plaies & les ulceres, aide à faire revenir les chairs & à cicatriser; il est bon encore pour les morsures des bêtes venimeuses.

Beurre d'aiguille.

Eau forte	2 onces.
32 aiguilles de cette longueur. . . .	———————
Huile d'olive	4 onces.

Un gobelet à bierre de verre de fougere.

Il faut casser les aiguilles en deux, & rejeter toutes celles qui ne casseront pas net, les mettre dans le gobelet, y verser l'eau forte, & ensuite l'huile, mettre le tout sur la cendre chaude l'espace de huit ou neuf heures : on laisse ensuite refroidir, & le lendemain on trouve une espece de beurre dans le gobelet qui nage sur l'eau forte ; on laisse tomber petit à petit ce beurre dans de l'eau de fontaine : on le lave bien dans ladite eau un moment, puis on le garde dans un pot bien bouché ; il dure un an & plus.

Il

Il eſt bon pour nettoyer & cicatriſer les plaies, ulceres & gangrene, & pour la chûte des eſquilles.

CHARGES OU CATAPLASMES, EMMIELLURES, EMPLASTRES BLANCHES ET RÉMOLADES.

CEs quatre noms ſont à peu près le même remede, c'eſt-à-dire, un remede qui ſert à adoucir les douleurs des parties où on l'applique, à en ôter la chaleur, & à détendre ou amollir. Les petites différences qu'il y a entre tous ces noms, conſiſtent en ce qu'on met du miel dans l'emmiellure, du lait dans les emplâtres blanches, & qu'une charge ou cataplaſme quand il eſt employé au pied, prend le nom de rémolade.

Charge ou Cataplaſme.

Lie de vin . . . . 6 pintes.
Poix de Bourgogne.
Poix noire.
Thérébentine commune.
Sain-doux.
} de chacun une livre.

Emmiellure.

Ajoutez à ce que deſſus une livre de miel.

Emplâtre blanche.

Au lieu de lie de vin, mettez une pinte de lait.

On fait fondre les poix ſur un petit feu, enſuite on y mêle les autres drogues, & on ajoute de la farine pour donner corps. On applique chaud.

Quand on veut fortifier les nerfs, comme en cas d'effort, ſur une pinte de la charge on ajoute un verre d'eſſence de thérébentine, qu'on ne doit mêler que quand la charge eſt hors du feu; il faut la remuer beaucoup, car elle ſe mêle difficilement.

Quand on veut aider la ſuppuration, au lieu d'eſſence on ajoute un peu de ſuppuratif.

Cataplasme adouciſſant.

Mie de pain blanc	1 quarteron.
Lait frais tiré	1 demi-ſeptier.
De ſafran en poudre.	1 gros.
Jaunes d'œufs	2.

Faites cuire le pain avec le lait, remuant inceſſamment en conſiſtance de bouillie épaiſſe ; retirez du feu, & y ajoutez le ſafran & les œufs.

Rémolade.

Fricaſſez de la fiente de cochon avec de l'huile de noix, & mettez chaudement dans le pied.

EMPLASTRES.

LEs emplâtres ſont plus durs que les onguens.

Emplâtre divin, ou Manus Dei.

Litharge d'orge préparée.		1 livre & demie.
Huile commune.		3 livres.
Eau de fontaine.		2 livres.
Pierre d'aimant en poudre fine. . .		1 quarteron.
Pierre calaminaire.		3 onces.
Gomme ammoniac.	de chacun. . .	3 onces.
Galbanum.		
Oppoponax.		
Bdellium.		
Myrrhe.		
Oliban.	de chacun. . .	1 once & demie.
Maſtic.		
Verd-de-gris.		
Ariſtoloche ronde.		
Cire jaune.		8 onces.
Thérébentine.		4 onces.

Mettez dans une baſſine ſur un bon feu la litharge, l'huile & l'eau ; faites bouillir, agitant toujours avec une ſpatule de bois juſqu'à conſiſtance d'emplâtre ; jettez-y enſuite petit à petit les gommes en poudre, la cire en petits morceaux, &

la thérébentine ; puis à demi-refroidi, mêlez-y le verd-de-gris & l'ariſtoloche pulvériſés, & l'emplâtre eſt fait.

Il réſout, amollit, cicatriſe; il eſt par conſéquent bon pour les plaies, ulceres, tumeurs & contuſions.

Emplâtre oxicroceum.

Ingrédients		Quantité
Cire jaune. Poix de Bourgogne. Colophone.	de chacun.	1 livre.
Thérébentine.		4 onces.
Gomme ammoniac. Galbanum. Myrrhe. Encens. Maſtic. Safran en poudre.	de chacun.	3 onces.

Faites cuire ou liquéfier la cire, la poix & la colophone, puis ajoutez toutes les gommes qui auront été pulvériſées, & la thérébentine ; faites cuire à conſiſtance d'emplâtre, puis quand tout ſera preſque refroidi, ajoutez le ſafran, & l'emplâtre ſera fait.

Il ramollit, réſout, fortifie & adoucit.

Emplâtre de ſoufre ou de ſulphure.

Pour faire cet emplâtre, il faut avoir du baume de ſoufre, qui ſe fait ainſi : prenez des fleurs de ſoufre une once & demie, & de l'huile de noix, ou de lin, ou commune, demi-livre, mettez-lez en digeſtion dans une fiole ou bouteille à long col, juſqu'à ce que l'huile paroiſſe rouge, vous la verſerez alors par inclination.

Du baume de ſoufre.	3 onces.
Cire	1 demi-once.
Colophone	3 dragmes.

De la myrrhe autant que de tout le reſte.

Faites fondre le tout ſur un petit feu, excepté la myrrhe qui ſera en poudre ſubtile, que vous ajouterez enſuite ; remuez toujours juſqu'à conſiſtance d'emplâtre mou.

Emplâtre diachilum avec les gommes.

Je ne décris point la maniere de faire cette emplâtre, il eſt trop compoſé & trop difficile à faire, on en trouvera de tout fait chez les Apothicaires; mais on peut y mêler ſoi-même les gommes, qui ſont de la gomme ammoniac, galbanum, bdellium & ſagapenum, qu'on mettra en poudre, en les mettant un peu ſécher au ſoleil, ou devant le feu, avant de les piler, & après avoir chauffé l'emplâtre; on ne les mettra dedans que quad il ſera plus d'à moitié refroidi.

Cette emplâtre eſt excellente avec les gommes pour digérer les matieres, les mûrir, les cuire & réſoudre.

Emplâtre de vigo avec le mercure.

L'emplâtre de vigo avec le mercure eſt une trop grande compoſition, pour en donner ici la deſcription. On en trouve chez les Apothicaires: il ſuffit de dire qu'elle eſt très-réſolutive, & très-bonne pour amollir & diſſiper les humeurs froides, les loupes, *&c.*

Emplâtre de ciguë.

Gomme ammoniac diſſoute dans le ſuc de la grande ciguë. . . . . 2 livres.
Cire jaune. . . . . 8 onces.

Tirez le ſuc de la ciguë par expreſſion, concaſſez trois livres de gomme ammoniac, mettez-la dans une terrine, & pardeſſus de votre ſuc environ quatre livres; laiſſez ainſi le tout pendant cinq ou ſix heures ſur les cendres chaudes, faites bouillir doucement enſuite environ un quart-d'heure: quand la gomme eſt diſſoute, paſſez & exprimez fortement; ajoutez enſuite la cire coupée par petits morceaux; faites cuire, remuant avec une ſpatule juſqu'à conſiſtance d'emplâtre: cette emplâtre eſt très-réſolutive, & bonne pour les groſſeurs qui réſiſtent.

Emplâtre d'André de la Croix.

Poix réſine . . . . 1 livre.
Thérébentine . } de chacune . . . . . 2 onces.
Huile de laurier. }

Gomme elemy. . . . . 4 onces.

Faites fondre le tout enſemble, puis après avoir paſſé par un tamis pour ôter les ordures, l'emplâtre ſera faite.

Outre ſa vertu, qui eſt de nettoyer & de conſolider les plaies, il y en a une autre à l'égard des Chevaux ; car comme il tient & ſe colle très-fort à l'endroit où on l'applique, il eſt excellent lorſqu'on veut faire tenir un remede dans les endroits où on ne peut faire de ligature qui tienne, ni de bandage ; alors on en enduit le tour d'un cuir doux, ſous lequel on enferme le médicament appliqué, & toutes les fois qu'on veut lever l'appareil, la partie de l'onguent à laquelle on aura approché une pêle rouge, ſe détachera : on panſe le mal, puis on applique de rechef la partie détachée qui reprend ſa place quand elle eſt chaude ; cependant ſi on faiſoit chauffer le même endroit trop ſouvent, il faudroit y mettre de nouvel onguent, car petit à petit il perd ſa vertu tenace.

BAINS.

PRenez des herbes aromatiques & des émolliens par poignées, faites-les bouillir une demi-heure dans de l'eau, & en baſſinez la partie enflée chaudement, vous ſervant du marc des herbes pour frotter. On fait réchauffer la même compoſition pour refrotter. Ces bains ſont réſolutifs pour diſſiper les enflures & la douleur.

Bain d'eau ou Douche.

Mettez de l'eau chaude dans la grande ſeringue, qu'elle ſoit de la chaleur d'un lavement, & en ſeringuer ſur le mal d'un peu loin, & avec force, pluſieurs fois par jour; il faut continuer très-long-tems ce remede, qui eſt excellent pour fondre les groſſeurs dures des parties nerveuſes.

DIVERS AUTRES REMEDES.

Eau de merveille, ou d'Alibour.

COuperofe blanche en poudre . . .	2 onces.
Vitriol bleu, ou de Chypre en poudre .	1 demi-once.
Safran	1 gros.
Camphre.	1 gros.

Ayez une bouteille de grès d'environ deux pintes & demie, & d'autre part ayez deux pintes d'eau (celle de riviere eſt préférable ;) vous broyerez le camphre dans un mortier avec deux cuillerées d'eſprit de vin ; quand il ſera fondu, verſez-le dans la bouteille, mettez enſuite le ſafran dans le mortier, broyez-le avec un peu d'eau de vos deux pintes, verſez dans la bouteille, mettez enſuite le vitriol & la couperoſe dans le mortier ; broyez encore avec de l'eau de vos deux pintes, mettez dans la bouteille avec le reſte des deux pintes d'eau : remuez ladite bouteille pluſieurs fois pendant vingt-quatre heures, & ne vous en ſervez que le ſurlendemain. Quand on veut employer cette eau, il faut remuer la bouteille, & l'employer un peu plus que tiede : on trempe des plumaceaux dedans.

Cette eau nettoie & digere les matieres des plaies ; elle eſt très-vulnéraire, mais elle ne vaut rien ſur les parties nerveuſes.

Teinture d'Aloës.

Myrrhe. }
Aloës. } parties égales.
Eſprit de vin.

On met l'aloës & la myrrhe en poudre dans une bouteille, & aſſez d'eſprit de vin pour qu'il y en ait environ quatre doigts pardeſſus les drogues. Enfoncez ladite bouteille bien avant dans du fumier nouveau de Cheval, & l'y laiſſez trois ſemaines, & la teinture ſera faite.

C'eſt un excellent remede pour réſoudre, nettoyer les plaies, & les préſerver de la gangrene.

Pierre vulnéraire à froid.

Tartre de vin blanc en poudre impalpable. . . . 1 livre.
Limaille d'acier . . . . ½ livre.
Eau-de-vie.

Mettez le tartre & la limaille dans une terrine de grès, arrosez-les avec de l'eau-de-vie, remuant avec la spatule, & laissez pardessus les poudres l'épaisseur d'environ un petit demi-doigt d'eau-de-vie : couvrez la terrine d'une planche, remuez deux fois par jour, & remettant de l'eau-de-vie à mesure qu'elle s'imbibe, conservez-en toujours la même épaisseur sur les poudres : continuez toujours ainsi, jusqu'à ce que vous voyiez la composition devenir en pâte comme de la poix noire, ce qui arrive au bout d'environ quarante jours dans les tems chauds, & plus tard dans le froid. Alors vous en formerez des boules que vous ferez secher.

On emploie cette pierre en en laissant fondre assez dans de l'eau-de-vie demi-tiede, pour qu'elle teigne cette eau-de-vie d'une forte teinture tirant sur le noir. On en imbibe des plumaceaux qu'on met sur les plaies ; on en seringue quand les plaies sont profondes, & même on en fait avaler dans du vin un tiers d'once en trois prises de trois en trois heures dans du vin si la plaie pénetre dans l'intérieur.

Cette pierre est très-vulnéraire, & déterge fort bien.

Digestif.

Thérébentine bien claire. . . . . . 1 livre.
Myrrhe.
Mastic. } de chacun . . . . ½ once.
Oliban.
Jaunes d'œufs. . . . . N°. 3.

On pulvérisera subtilement les trois gommes ; on les mêlera avec la thérébentine ; puis on y ajoutera les blancs d'œufs : on agitera bien le mêlange, & le digestif sera fait.

Il digere & dispose les matieres à suppuration : on en applique avec les plumaceaux.

Défensif.

Le défensif ne sert guere qu'aux pieds pour empêcher la

matiere de souffler au poil, ou pour empêcher les humeurs de tomber sur les pieds. C'est proprement un restreintif.

Du vinaigre.
De la suie de cheminée. } A la volonté.
Des blancs d'œufs.

On fouette les blancs d'œufs, & on mêle le tout en consistance de bouillie, & on l'emploie sur des plumaceaux.

Emplâtres retoires, ou vessicatoires.

La base des retoires est ordinairement les cantharides: on les mêle avec la thérébentine & le levain; mais ceux-ci ne conviennent gueres aux Chevaux, parce qu'elles détruisent le poil; celui qui leur convient le mieux, est celui qu'on appelle onguent de *Scarabeus*, ou à son défaut celui des Saints Martins, parce que faisant le même effet des cantharides, ils ne détruisent nullement le poil, attendu que, quoiqu'il tombe, il revient après l'effet de ces vessicatoires: ils sont nommés ainsi à cause qu'ils causent des vessies sur la peau.

Pl. IV. Le scarabeus M. est un animal pesant, noir, marchant lentement; le corps de cet insecte est rempli d'une huile caustique qui fait la base du retoire: il se trouve dans Mai & Juin, aux heures les plus chaudes du jour, dans les haies, dans les sainfoins, &c. c'est proprement un escarbot sans ailes, qui est, suivant les apparences, la femelle d'un mâle plus alerte qu'elle. On appelle ces insectes *scarabei oncluosi*: on en ramassera jusqu'à 300 qu'on mettra dans une livre d'huile de laurier; on les y peut jetter les uns après les autres à mesure qu'on les ramasse; mais je crois qu'il vaudroit mieux les y jetter tous ensemble, ils y séjourneroient le même tems, & l'onguent en seroit plus parfait. C'est pourquoi à mesure qu'on les amasseroit, il n'y auroit qu'à les mettre dans une boîte avec des feuilles d'*arum*, ou pied de veau, dont ils se nourriront très-bien, & quand on en aura ramassé 300, on les remettra dans l'huile de laurier; ou les y laissera trois mois, puis on passera dans un linge, afin d'ôter de l'huile les pieds, chapes d'ailes & têtes, & le retoire sera fait.

Voyez cette planche, Planche II, ci-après.

Dans les jours chauds, & dans Juin & Juillet on voit de toutes parts dans les prés & dans les bois une espece d'insecte très-beau à voir, c'est encore un escarbot; il s'en trouve de plus gros & de plus petits: les gros sont à peu près de la grosseur

ſeur du hanneton : les chapes qui couvrent leurs ailes ſont vertes & dorées, ainſi que leur tête & leur corſelet : ils courent très-vîte. Ce ſont ces animaux qu'il faut ſupoſer au ſcarabeus, quand on n'en trouve point : on les met de même dans l'huile de laurier, & ils ſont un véſicatoire aprochant de la vertu du ſcarabeus. A l'égard de la deſcription que le Parfait Maréchal fait d'un inſecte noir, gros comme une féverole, qu'il nomme des vers, je m'imagine que quelqu'un lui en a impoſé, cet animal étant introuvable ; mais celui-ci qu'il vouloit aparemment déſigner, & que ſans doute il n'avoit jamais remarqué, eſt très-commun, on le nomme un S. Martin, une couturiere, un orfevre L. On l'apelle S. Martin, parce qu'on en voit beaucoup vers la S. Martin d'été, qui eſt au commencement de Juillet.

Les rétoires ſont faits pour amener à réſolution les groſſeurs qui ſe trouvent ſur les parties nerveuſes, & qui réſiſtent aux autres remedes.

Ciroine.

Quand on veut que le feu qu'on aura mis quelque part faſſe une grande eſcarre, on remettra deſſus de la poix noire qu'on chauffera enſuite avec la pêle rouge, pour qu'elle s'aplique ſur la partie, & de la bourre filaſſe hachée, ou vieille corde, pour que le tout faſſe un corps pour l'enlever quand on voudra.

Cette compoſition, qui eſt fort ſimple, ſe nomme improprement ciroine, car il n'y entre point de cire.

Recette pour faire tomber le long poil des jambes.

Vieux oing. . . . . . cinq quarterons.
Lie de vin. . . . . . huit pintes.
Faites bouillir le tout enſemble.

Graiſſez un peu chaud le long poil du boulet, deux fois par jour, pendant ſix jours, que le Cheval ne ſorte point pendant ce tems-là ; puis vous eſſaierez de tems à autre, ſi en tirant le poil avec les doigts il ſe détache aiſément, au bout duquel tems, il ſe détachera comme de lui-même, & ſans qu'il y paroiſſe ; vous ne ſortirez le Cheval qu'après la réuſſite.

DES SECRETS, PAROLES, *PACTES, CHARMES ET FOLETS.*

IL n'y a gueres de matieres où l'ignorance ait eu si beau jeu pour faire valoir ses effets, qu'à l'égard des chevaux : j'apelle effets de l'ignorance tout ce qu'elle conçoit d'idées vagues, & sans fondement, qu'elle exécute en l'air, s'imaginant que ses chimeres lui suffisent pour être dedommagée des sciences qui lui manquent. On peut donc dire que l'ignorance posant ses principes sur elle-même, dont l'un des plus considérables est la superstition, a enfanté à l'égard des chevaux les paroles mystérieuses, les pactes, les charmes, les folets qui abusent le vulgaire trop crédule, & dont on a tant de peine à le faire revenir, à cause de son penchant à adopter préférablement ce qui s'éloigne de l'ordre commun de la nature, & à se laisser aller avec plaisir au chatouillement d'horreur que lui causent ces idées fantastiques. Mais quand on veut penser solidement & utilement, & acquérir de véritables connoissances, la premiere chose qu'on doit faire est d'éloigner de son esprit ce qui ne pose sur aucun principe, d'imposer silence à une imagination déréglée, & enfin de chercher des voies sûres qui puissent conduire à la vérité : c'est en suivant cette méthode que le voile se tire peu à peu, & on est étonné à la fin d'avoir pensé que l'on voyoit clair dans des tems où on étoit enfoncé dans une obscurité profonde. C'est ainsi que les pratiques superstitieuses des Maréchaux s'évanouiront, & feront place à la science des Médecins. Voit-on que quelqu'un de ceux-ci dise des paroles pour la guérison de quelque maladie que ce soit ? Les intelligences auroient-elles refusé leurs communications aux Médecins pour la santé des hommes, & l'auroient-elles accordé par préférence à ceux qui les invoquent en faveur des chevaux ? Les charlatans sont encore un genre de trompeurs qui abusent, à leur profit, de l'estime qu'ils acquierent dans le public : pour un ou deux secrets (c'est-à-dire, remedes qu'ils ont trouvé par hazard, ou qui leur ont été communiqués,) ces gens avancent hardiment que leurs drogues guérissent de tous les maux ; enfin, qu'ils ont

le remede univerſel. Ils prononcent par ce ſeul mot leur condamnation dans l'eſprit des perſonnes inſtruites & judicieuſes, tant à l'égard du remede, que par raport au profit illégitime qu'ils veulent en tirer, & qu'ils tirent en effet ſouvent aux dépens de la ſanté de ceux qui y mettent leur confiance. La compoſition de leur remede eſt leur véritable ſecret qu'ils gardent inviolablement. Le Charlatan ſait que tout homme qui annoncera des choſes nouvelles & non connues, ne manquera jamais de trouver des gens qui les lui faſſent valoir : ils ne s'aperçoivent que trop que la ſimplicité de la vérité démontrée, nous fait tomber dans une eſpece d'indolence, & que nous n'y prenons plus qu'une part aſſez froide. Rien en effet n'eſt ſi commun que d'entendre dire : quoi, n'eſt-ce que cela ! Nous nous étions faits, avant d'être inſtruits, un plan compoſé & des idées imaginaires, ayant toujours pour objet des choſes ſurnaturelles, & nous tombons du haut de notre édifice, auſſi-tôt que les ténebres ſe diſſipent ; n'importe, la chûte en eſt heureuſe. C'eſt ce qui fait revenir à eux tous les jours ceux qui croient aux Eſprits, & qui a fait rentrer dans leur maiſon pluſieurs particuliers déſabuſés de leur effroi. Une maiſon eſt remplie d'Eſprits ; on les voit, on les entend : on tremble ſeulement quand on en parle : on mettroit ſa main au feu que ces bruits ne peuvent être naturels. Un ſeul plus hardi qui entreprend de s'éclaircir du fait, découvre que la cauſe du bruit qu'on a entendu n'eſt quaſi rien ; alors tout le monde dit : quoi, n'étoit-ce que cela ! & on reprend ſa tranquillité toujours occaſionnée par la connoiſſance de la vérité. A l'égard de la vertu de ce qu'on appelle des paroles, dont nous nous ſommes un peu écartés, je dirai encore que c'eſt un moyen sûr pour conſerver ſa recette, quoiqu'on s'en ſerve à la vue de ſpectateurs trop ſimples pour dévoiler la ruſe. Ces paroles ſon preſque toujours accompagnées de quelques remedes qu'on fait devant ou après ; mais comme on s'imagine que ſans elles le remede n'auroit pu produire aucun effet, on ſe garde bien de s'en ſervir, sûr qu'il ne réuſſiroit pas ſans les paroles myſtérieuſes que le trompeur n'a pas manqué de dire ſi bas que perſonne ne les a entendues, & qui ſouvent ſont forgées à plaiſir, ou ne ſont d'aucune langue ; témoin les recettes ſuivantes que j'ai tirées d'un manuſcrit plein de ces ſortes de ſecrets pour beaucoup de maladies

de chevaux. Les voici, pour la rage, *Iram quiram caſſram caſſrantem tronſque ſecretum ſecurit, ſecuricit, ſecurſit, ſeducit*, écrire ſur du papier, le rouler, & le faire avaler au Cheval dans du beurre. Autre pour Cheval qui a les avives: *Avives qui êtes vives, je vous prie & vous ſuplie que vous vous retiriez de deſſus ma bête, ainſi que fit le diable d'enfer au Vendredi beni avant l'eau-benite.* Il faut nommer le poil du cheval. On voit bien que celui qui les avoit recueillies étoit plus ignorant que ſorcier.

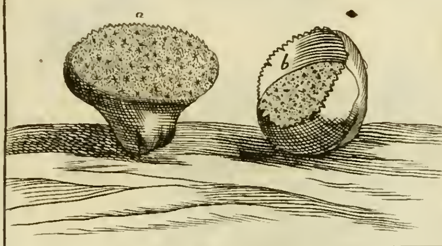
Les folets, dit-on, panſent les Chevaux, & quand on voit qu'un cheval a les crins tortillés de façon qu'on ne les peut défaire, c'eſt le folet qui y a mis ſa marque, & celui qui les démêlera, mourra dans l'année. J'eſpere qu'on jugera de cette extravagance ſuivant ce qui vient d'être dit à l'occaſion des autres dont j'ai fait le détail. Il ſeroit ſuperflu de m'étendre davantage à cet égard, laiſſant la déciſion de toutes ces momeries aux Lecteurs cenſés. J'aurai fait un grand bien ſi mes raiſons peuvent déſabuſer pour toujours ceux qui ont eu juſqu'ici quelque penchant pour le myſtérieux & le ſurnaturel de cette eſpece.

FIN.

Delphinium platani folio staphisagria dictum. staphisaigre herbe aux poux.



Licoperdon Vulgare. Vesce de Loup.



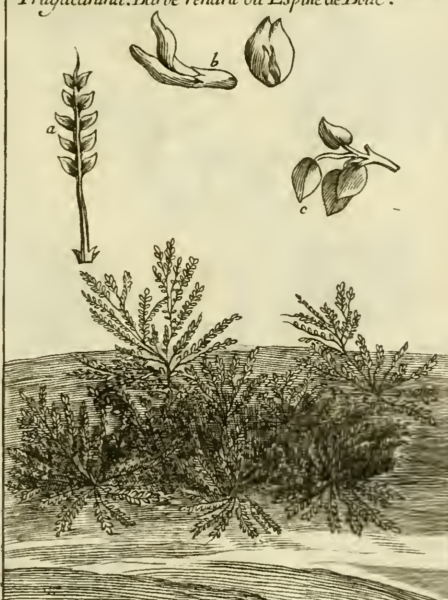
Azarum. Cabaret.

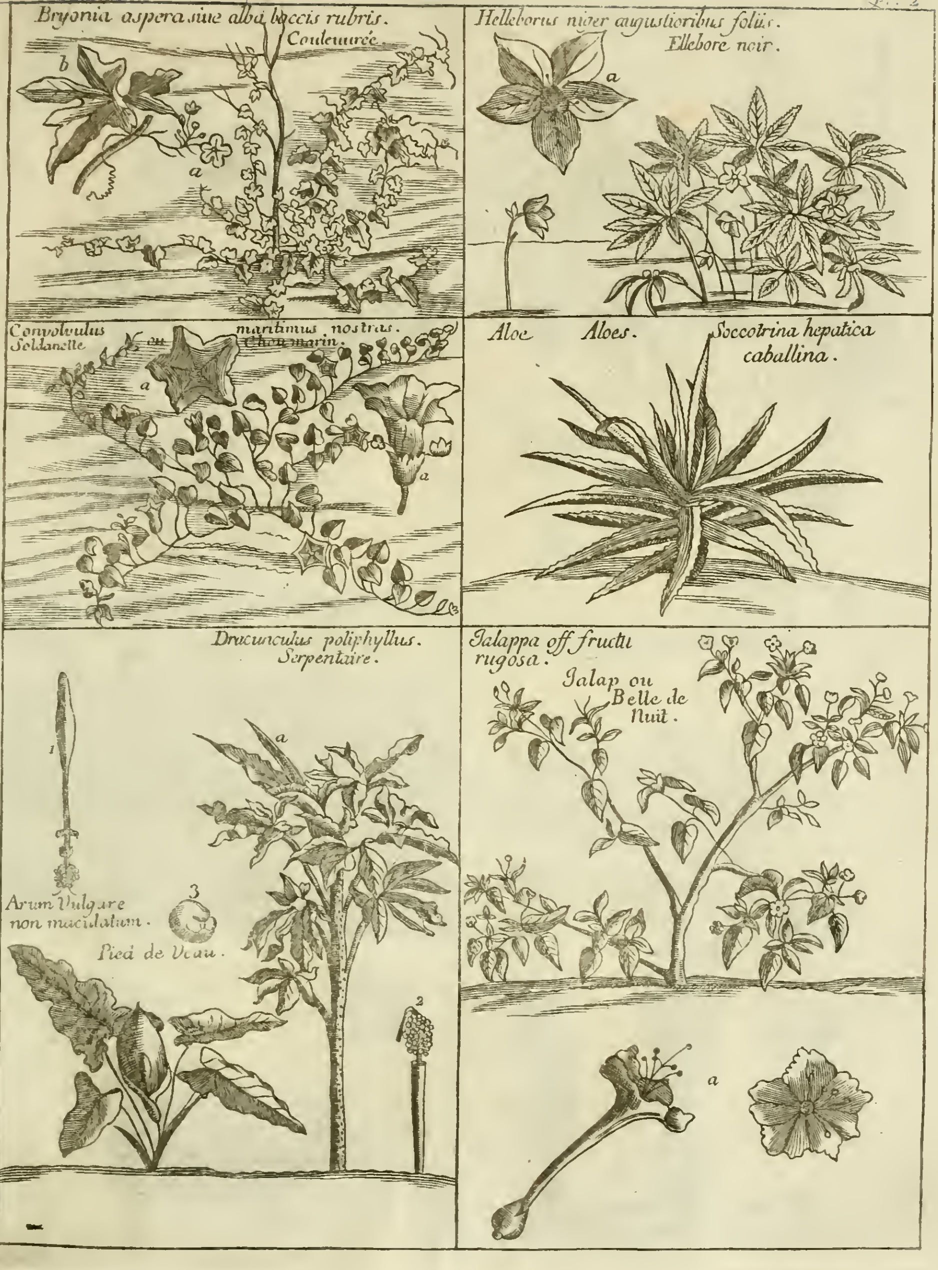


Ricinus Vulgaris.
Ricin.



Tragacantha. Barbe renard ou Espine de Bouc.

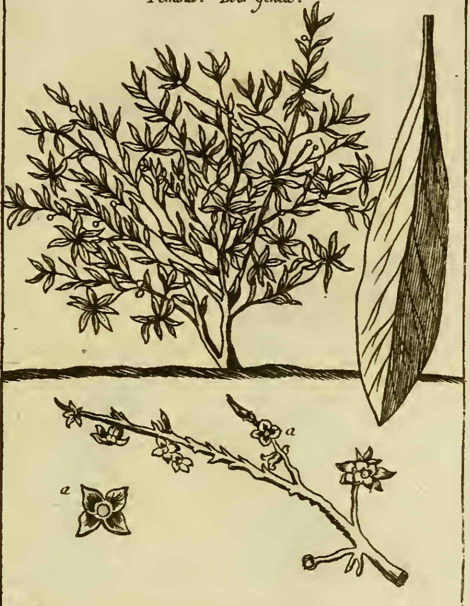



Bryonia aspera siue alba baccis rubris.
Couleuvrée.
Helleborus niger angustioribus foliis.
Ellebore noir.
Convolvulus maritimus nostras.
Soldanelle ou Chou marin.
Aloe Aloes. Soccotrina hepatica caballina.
Dracunculus poliphyllus.
Serpentaire.
Arum Vulgare non maculatum.
Pied de Veau.
Jalappa off fructu rugosa.
Jalap ou Belle de Nuit.

thimelea laurifolio semper Virens sive Laureola mas. Laureole.



Thimelea laurifolio deciduo sive laureola Femina. Bois gentil.



cucumis Silvestris asininus dictus. concombre Sauvage.



Tithymalus latifolius cataputia dictus. epurge.





Pl. 4


Mercuriale.
Mercurialis testiculata sive mas.
Mercurialis spicata sive fœmina.
Sambucus humilis sive ebulus.
Hyeble.
Iris Vulgaris germanica sive silvestris
Iris ou flambe.
Carthamus off.
Safran batard.




Cnicus Silvestris hirsutior sive Carduus benedictus.
Chardon beny.
Carduus albis maculis notatus Vulgaris.
Chardon Marie ou Chardon Nôtre Dame.
Frangula. Aulne noir.
Virga aurea.
Verge Dorée.
Solanum Vesicarum.
Alkekengi.
Crocus Sativus.
Saffran.

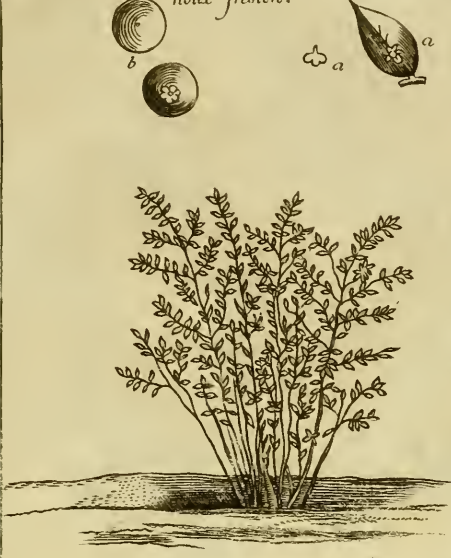


Melissa tragi
Melisse de traguo
Lithos permum majus erectum.
herbe au perles.
Saxifraga rotundi folia alba
Althœa sive bismalua.
Guimauve.
Eringium Vulgare. Chardon Roland ou a cent têtes.

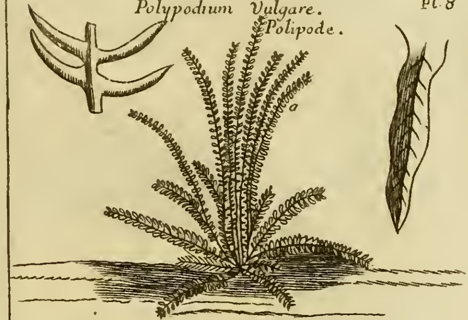

Pl. 7.
Scabiosa pratensis.
erisymum Vulgare.
Origanum Vulgare Sponlaneum.
Hirsuta quæ off.
Scabieuse.
Velart.
Origan.
Aster omnium maximus seu enula campana off.
aulnee.
Tussillago Vulgaris. Pas d'Asne.
Iris alba Florentina
Iris de Florence.
Marrubium album Vulgare.
Marrube blanc.
Calaminthahumilior folio rotundiore. lierre terrestre



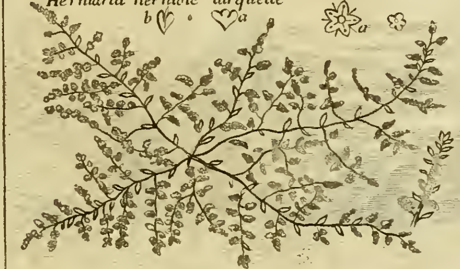
Ruscus myrti folius aculeatus.
houx freslon.



Polypodium Vulgare.
Polipode.



Herniaria herniole turquelle

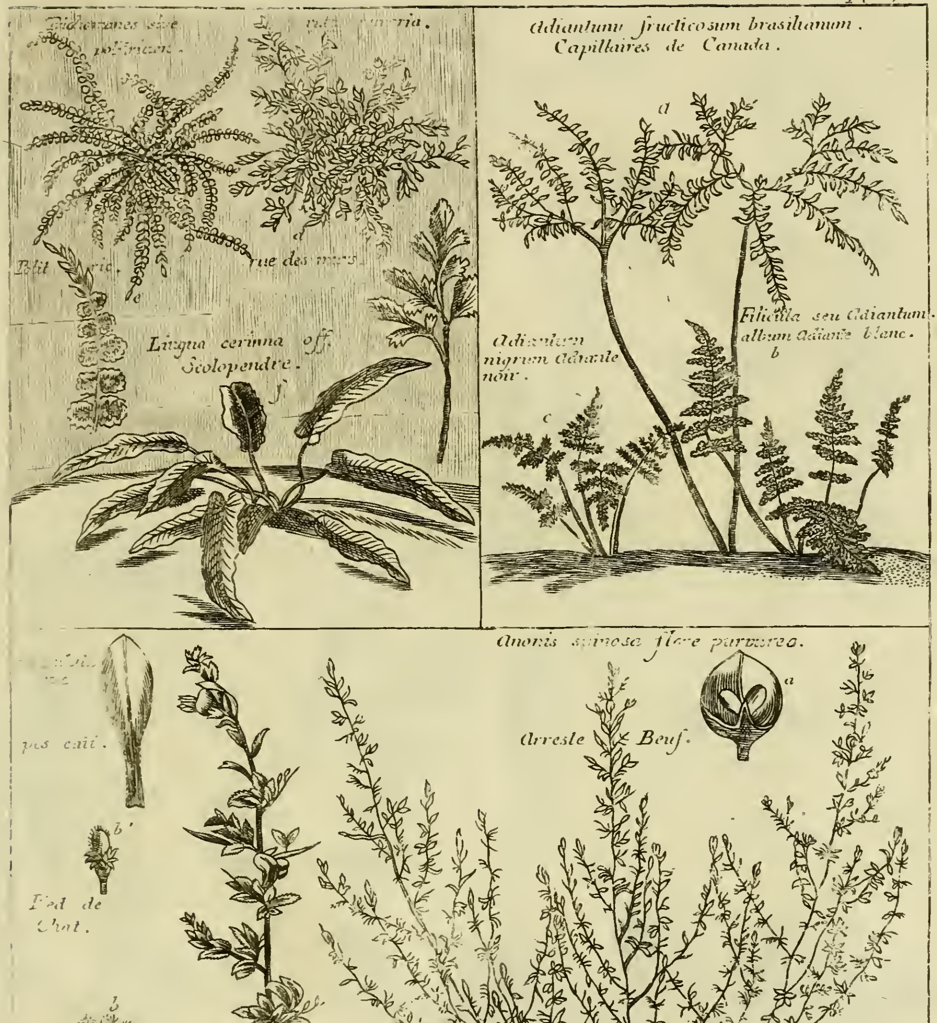


Lappa major. Bardane ou glouteron.

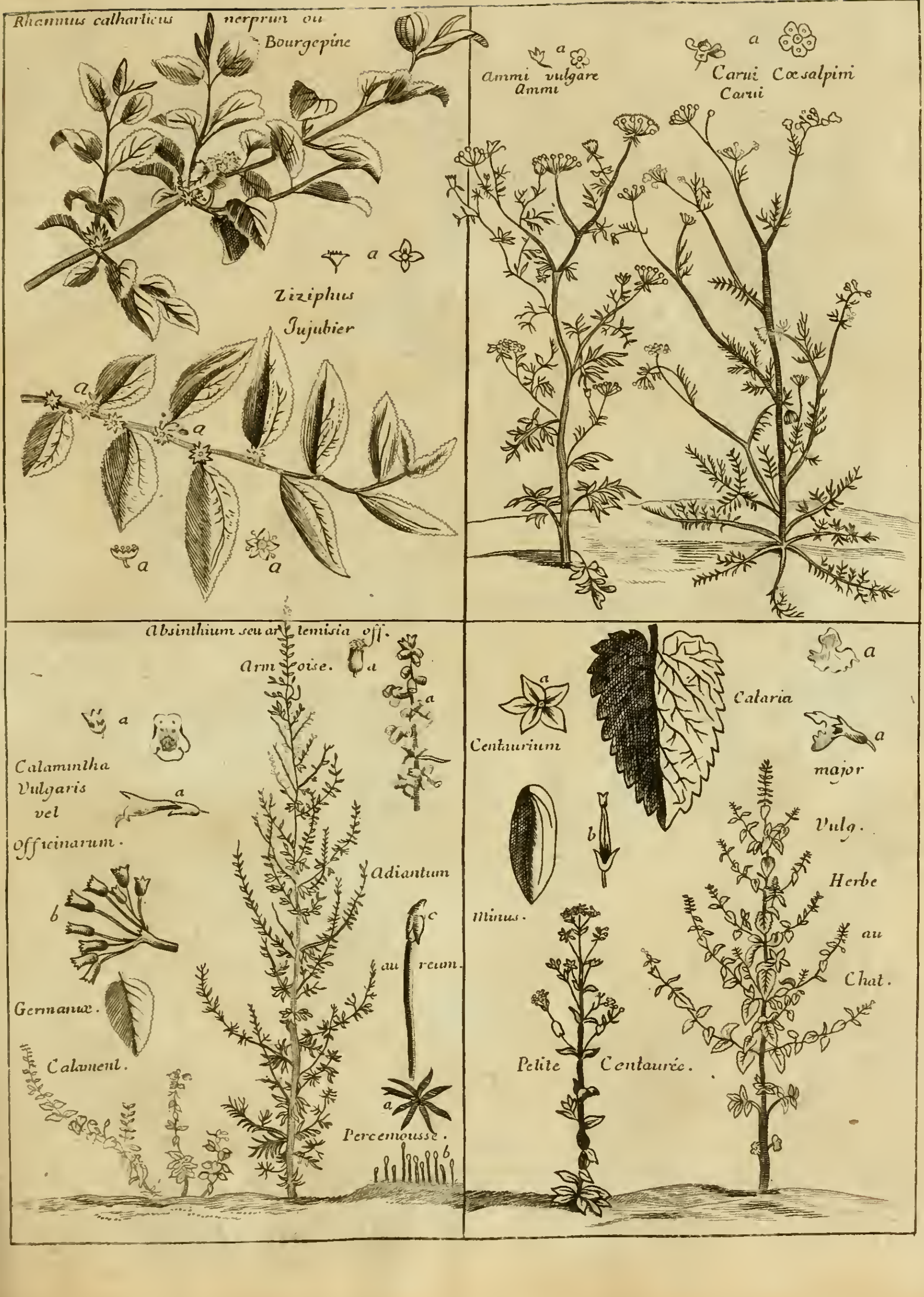


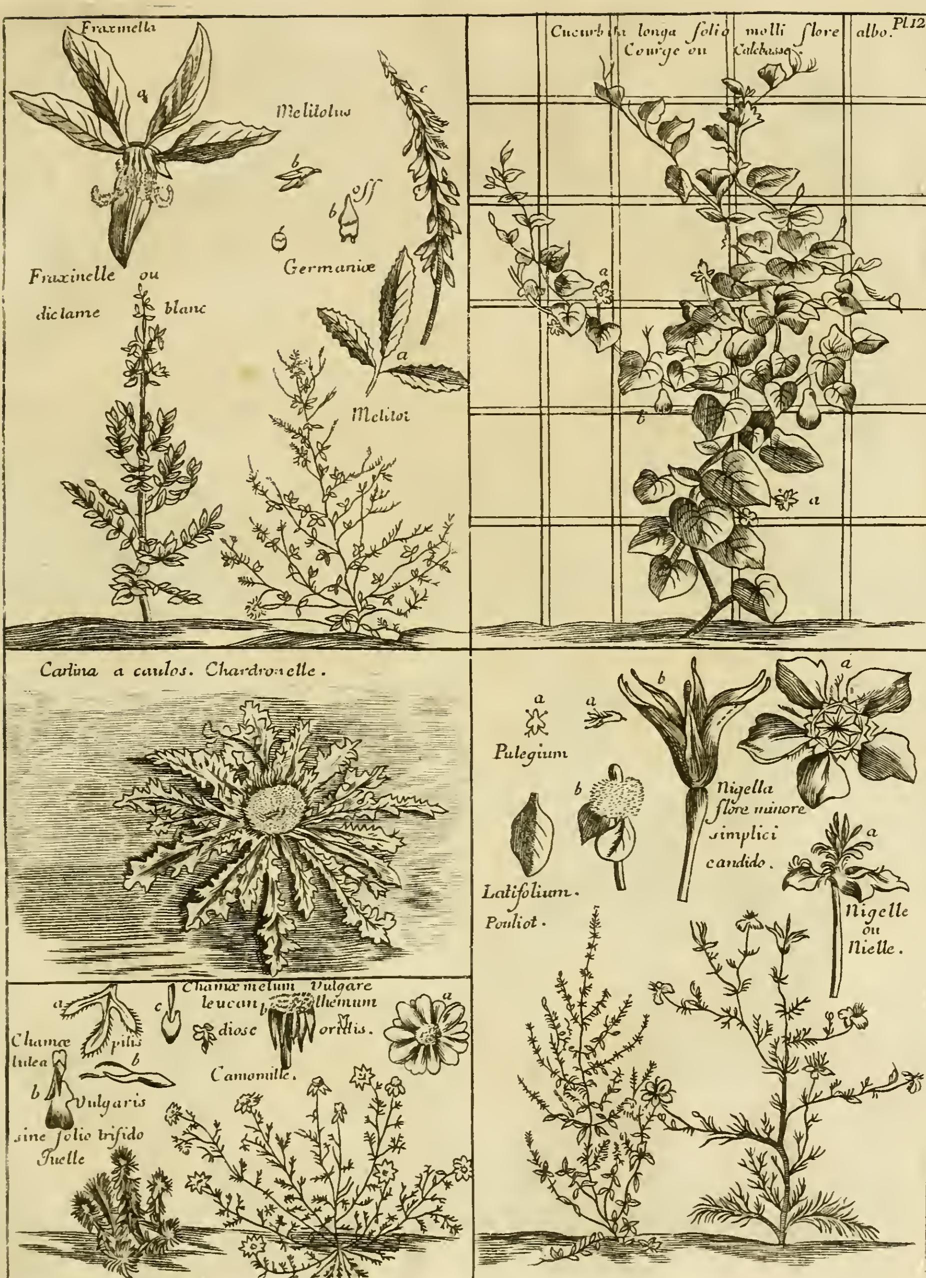
Carduus stellatus sive calcitrapa.
Chardon estoilé chausse trape.




Adiantum fruticosum brasilianum.
Capillaires de Canada.
Lingua cervina off.
Scolopendre.
rue des murs
Adiantum nigrum Adiante noir.
Filicula seu Adiantum album Adiante blanc.
Anonis spinosa flore purpurea.
Arreste Beuf.
Pied de Chat.


Aristolochia longa Vera.
Aristolochia rotunda flore ex purpura Nigro.
Aristoloche longue.
Aristoloche ronde.
imperatoria major.
Imperatoire.
Ulmaria. Reine des Prez.
Asclepias albo flore dompteuenin.
Valeriana Silvestris major.
Valeriane.
Chamædris.
major repens
Germandrée ou petit Chesne
Tanacetum Vulgare luteum
Tanaisie.
Petasites major Et Vulgaris.
Petasite.


Rhamnus catharticus nerprun ou Bourgepine
a
Ziziphus
Jujubier
a
a
a
a
a
Ammi vulgare
Ammi
a
Carui Cœsalpini
Carui
Absinthium seu artemisia off.
Armoise.
a
a
a
Calamintha
Vulgaris
vel
Officinarum.
a
b
Germanæ.
Calament.
Adiantum
c
aureum.
a
Percemousse.
b
a
Cataria
a
Centaurium
major
Vulg.
b
Minus.
Herbe
au
Chat.
Petite Centaurée.



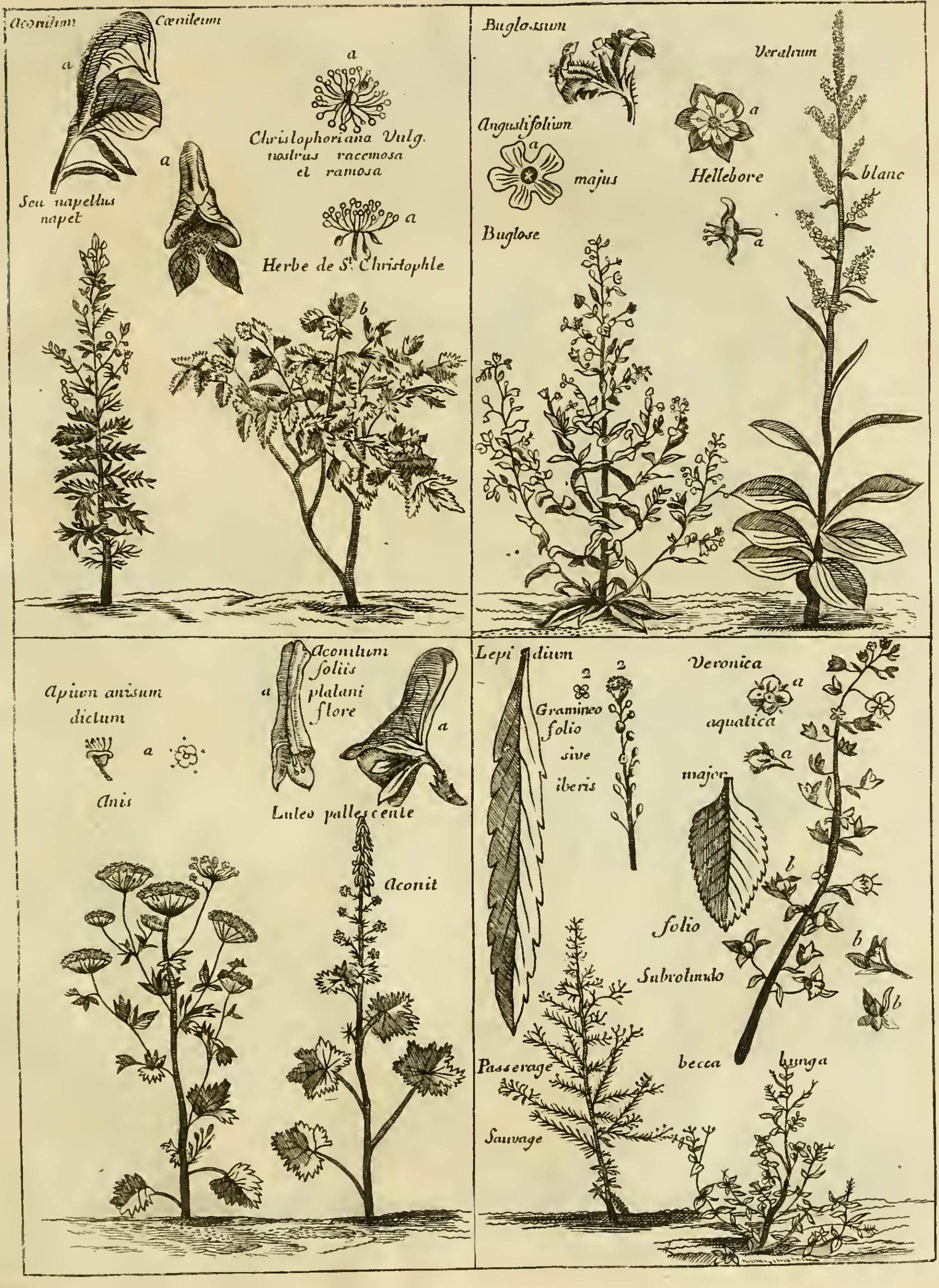
Pl.12
Fraxinella
Melilotus
Germaniæ
Fraxinelle ou
dictame blanc
Melitot
Cucurbita longa folio molli flore albo.
Courge ou Calebasse.
Carlina a caulos. Chardronelle.
Pulegium
Latifolium.
Pouliot.
Nigella
flore minore
simplici
candido.
Nigelle
ou
Nielle.
Chamæmelum Vulgare
leucanthemum
dioscoridis.
Camomille.
Chamæ pitis
lutea
Vulgaris
sive folio trifido
Ivette


Fraxinus excelsior. Fresne.
a
b
c
d
Origanum creticum latifolium tomentosum seu dictamus creticus.
Dictame de Crete.
a
b
Tormentilla silvestris.
Tormentille.
Quinque folium majus repens.
quinte feuille.
a
b
Symphytum consolida major.
Grande Consoude.
a
b
Anethum. Anet.
Hypericum vulgare. mil pertuis.
Bursa pastoris major folio sinuato.
Bourse a Berger ou Tabouret.
a
b

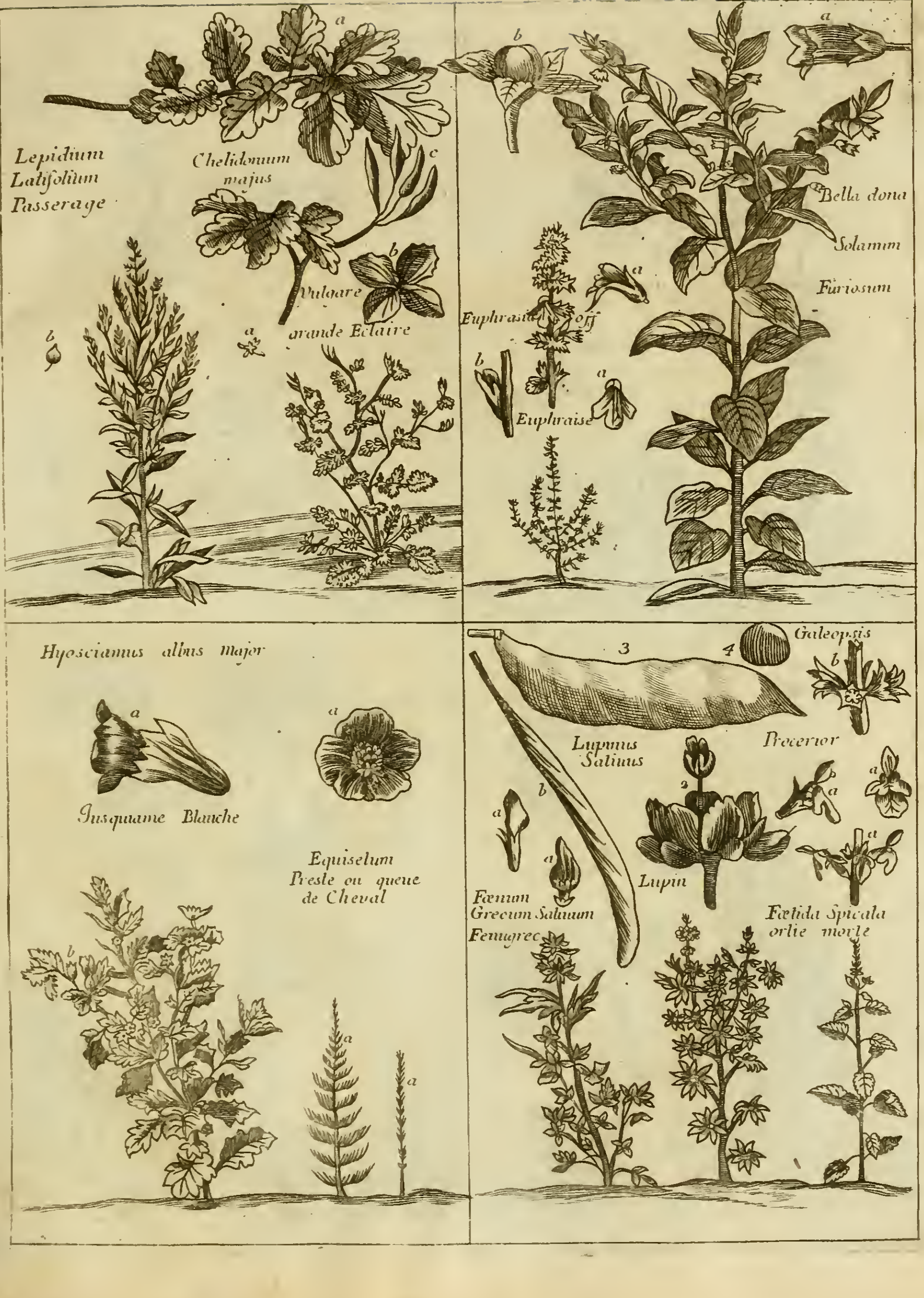

Pl. 14.
Bistorta major radice magis intorta Bistorte
Mille folium vulgare album Mille feuille
Plantago latifolia sinuata Grand Plantin
pentaphilloides
Psillium
Majus
erectum
Argenteum alatum seu Potentilla
Herbe aux puces
Argentine
Lisimachia humifusa folio rotundiore Nummulaire ou herbe aux écus
Sanicula off
Sanicle
Brunella major
folio non dissecto
Brunette


Agrimonia
off.
Aigremoine
Geranium robertianum
Pervinca
Vulgaris
Angustifolia
Petite Pervanche
Alchimilla Vulgaris
Pied de Lion
Herbe
Robert
Chamædris
Palustris
Canescens
seu
Scordium off.
Germandrée d'eau
Rubia
tinctorum
Sativa
Garance
Nymphea
alba
major
nenufar
blanc
Nymphea lu
lea Major
Nenufar
jaune


Cochlearia folio
c
Cubitali
c
Grand Raifort
a
b
Glycyrrhisa
Siliquosa vel
Germanica
Reglisse
Oxis flore
albo
alleluya
Cynoglossum
b
b
Cochlearia
b
a
Sum sire
folio
apium
palustre
Folius
oblongis
berle
m
Subrotundo
herbe
aux
Cuilleres
Sonchus
lævis
laciniatus
latifolius
Laitron
doux
majus
Vulgare
a
a
a
b
Langue
de
Chien


Aconitum
Cœruleum
a
Seu napellus
napet
a
Christophoriana Vulg.
nostras racemosa
et ramosa
a
Herbe de St. Christophle
b
Buglossum
Angustifolium
a
majus
Buglose
Veratrum
a
Hellebore
blanc
a
Apium anisum
dictum
a
Anis
Aconitum
foliis
platani
flore
a
Luteo pallescente
Aconit
Lepidium
2
2
Gramineo
folio
sive
iberis
Passerage
Sauvage
Veronica
a
aquatica
a
major
folio
Subrotundo
b
b
b
becca
bunga


Stramonium fructu spinosa rotundo
semine nigrante
Pomme
Epineuse
Pl. 18
Verbena
communis
cæruleo
Flore
a
Aconitum
salutiferum
seu
anthora
I
a
Leucanthemum
Vulgare
Marguerite
belonica
Vervaine
Purpurea
b
beloine
Cicuta minor
a
Petro selino similis
Petite Cigue
Androsæmum
maximum
frutescens
Toute Saine
Mandragora fructu rotundo
Mandragore
masle
a
b
Anagallis
Phænicæo flore
a
b
Mouron
Anacampseros
Vulgo faba crassa
Orpin
Veronica mas
supina et
Vulgatissima
Veronique masle


Lepidium
Latifolium
Passerage
Chelidonium
majus
Vulgare
grande Eclaire
Bella dona
Solanum
Furiosum
Euphrasia off
Euphraise
Hyosciamus albus major
Jusquiame Blanche
Equiselum
Presle ou queue
de Cheval
Galeopsis
Lupinus
Salivus
Procerior
Lupin
Fœnum
Grecum Salivum
Fenugrec
Fœtida Spicata
orlie morte


Majorana
Vulgaris.
Marjolaine.
Solanum
Nigrum
Vulgare.
Morelle.
Scrophularia aqualica major.
Grande Scrophulaire.
Heliotropium
majus
dioscoridis.
Heliotrope, herbe aux Verrues.
Malua Vulgaris flore majore folio sinuato.
mauue.
Ophioglossum Vulgatum.
Langue de Serpent ou herbe sans couture.
Bugula Bugle ou consoude Moyenne
Cyclamen orbiculato folio inferne purpurascente.
Pain de Pourceau.

DICTIONNAIRE DES TERMES DE CAVALERIE.

AVERTISSEMENT.

J'Ai donné à ce Dictionnaire général le plus d'étendue qu'il m'a été poſſible, le compoſant des termes qui ſont actuellement en uſage dans l'Art de la Cavalerie, & de ceux que l'on rencontre dans les Auteurs. J'ai cependant omis de deſſein prémédité pluſieurs de ces derniers, parce que les choſes qu'ils exprimoient alors ayant été abolies, pour, ſuivant toutes les apparences, ne plus revoir le jour, il étoit ſuperflu d'en groſſir un Dictionnaire. Tels ſont les noms des parties d'une prodigieuſe quantité d'embouchures, &c.

On ne trouvera ici que la ſimple dénomination des inſtrumens qui regardent le panſement des Chevaux, la matiere des Médicamens & Opérations, la Ferrure, les Selles & Bottes, parce que leur explication, accompagnée d'Eſtampes, ſuit les Chapitres qui traitent de ces différentes parties de la Cavalerie, auxquelles je renvoie le Lecteur, m'étant fait un plan de ne point quitter une matiere commencée ſans y joindre en même tems tout ce qui y a rapport, autant que j'en ai été capable.

A

ABANDONNER un Cheval; c'eſt le faire courir de toute ſa vîteſſe, ſans lui tenir la bride. *Abandonner* les étriers; c'eſt ôter ſes pieds de dedans. *S'abandonner*, ou abandonner ſon Cheval après quelqu'un; c'eſt le pourſuivre à courſe de Cheval.

ABATTRE un Cheval ; c'est le faire tomber sur le côté, par le moyen de certains cordages, appellés entraves & lacs ; on l'abat ordinairement pour lui faire quelques opérations de Chirurgie, ou même pour le ferrer quand il est trop difficile. *Abattre l'eau* ; c'est essuyer le corps d'un Cheval qui vient de sortir de l'eau, ou qui est en sueur, ce qui se fait par le moyen de la main ou du couteau de chaleur. *S'abattre*, se dit plus communémént des Chevaux de tirage, lorsqu'ils tombent en tirant une voiture.

ABREUVER un Cheval, c'est-à-dire, le faire boire. On disoit autrefois *Embuver*.

ABREUVOIR ; c'est un endroit choisi, & formé en pente douce au bord de l'eau, pour y faire boire, ou y faire baigner les Chevaux. On pave ordinairement les Abreuvoirs. On dit : menez ce Cheval à l'*abreuvoir* ou à l'eau.

ACADÉMIE ; Bâtiment & emplacement destiné principalement à apprendre aux jeunes gens l'art de monter à cheval. On y reçoit des Pensionnaires & des Externes. Les Pensionnaires y logent, & apprennent à danser, à voltiger, les Mathématiques, à faire des armes, &c., & les Externes n'y viennent que pour apprendre à monter à cheval chaque jour.

ACADÉMISTE. Pensionnaire ou Externe, à qui on apprend à monter à cheval, &c. dans une Académie.

ACCOURCIR la bride dans sa main ; c'est une action du Cavalier, qui après avoir tiré vers lui les rênes de la bride, en les prenant par le bout où est le bouton avec sa main droite, les reprend ensuite avec sa main gauche qu'il avoit ouverte tant soit peu, pour laisser couler les rênes pendant qu'il les tiroit à lui.

ACCOUTUMER un Cheval ; c'est le styler à quelque exercice ou à quelque bruit, afin qu'il n'en ait pas peur.

s'ACCULER ; c'est lorsqu'un Cheval rétif ayant reculé la croupe contre une muraille ou ailleurs, y reste opiniâtrément, malgré tous les efforts que fait le Cavalier pour l'en faire sortir. Il se dit aussi d'un Cheval de Manege, qui recule au lieu d'avancer en faisant des voltes.

ACHEMINER un Cheval; c'est accoutumer un Poulain à marcher droit devant lui.

ACHEVER un Cheval ; c'est achever sa derniere reprise au Manege.

A CRU, on dit monter à cru. *Voyez* Monter.

ACTION, signifie à l'égard du cheval un mouvement vif. On dit donc une belle ou une mauvaise action du Cheval. On dit d'un Cheval qui a de l'ardeur, & qui remue perpétuellement, qu'li est toujours en action.

ADROIT, se dit d'un Cheval qui choisit bien l'endroit où il met bien son pied en marchant dans un terrain raboteux ou difficile. Il y a des Chevaux très-mal-adroits, & qui font souvent des faux pas dans ces occasions, quoiqu'ils aient la jambe fort bonne.

AFFERMIR la bouche d'un Cheval, ou l'affermir dans la main & sur les hanches ; c'est continuer les leçons qu'on lui a données, pour qu'il s'accoutume à l'effet de la bride & à avoir les hanches basses. *Voyez* Assurer.

AGE. L'âge du Cheval se connoît jusqu'à sept ans aux dents de devant & aux crochets ; & passé sept ans, on le peut découvrir à d'autres remarques assez incertaines.

AIDER un Cheval ; c'est se servir pour avertir un Cheval d'une ou de plusieurs Aides ensemble, comme appeller de la langue, approcher les jambes, donner des coups de gaule, ou des coups d'éperon.

AIDES ; ce ſont les moyens, ou plutôt les inſtruments dont le Cavalier ſe ſert pour faire entendre au Cheval ce qu'il exige de lui. Ces aides ſont le frappement de la langue contre le palais ; d'approcher le gras des jambes du ventre du Cheval en le lui ſerrant, de lui donner des coups de gaule, & de lui frapper le ventre avec les pointes de l'éperon. On dit, répondre, obéir aux Aides, tenir dans la ſujétion des Aides. *V.* Répondre, Obéir & Sujétion.

AIGUILLETTE. Nouer l'*Aiguillette*, eſpece de proverbe, qui ſignifie cinq ou ſix ſauts & ruades conſécutives & violentes qu'un Cheval fait tout à coup par gaieté, ou pour démonter ſon Cavalier.

AILES, les Ailes de *la lance* ſont les planches de bois qui forment l'endroit le plus large de la lance au-deſſus de la poignée. *V.* la let. *t* de la pl. XXIV.

AIRS DE MANEGE, ſont tous les mouvemens, allures & exercices qu'on apprend au Cheval de Manege. Le pas naturel d'un cheval, le trot & le galop ne ſont point comptés au nombre des Airs de Manege. *Airs relevés*, ſont les Airs par leſquels le Cheval s'éleve davantage de terre : les Airs de Manege ſont les balotades, les croupades, les caprioles, les courbettes & demi-courbettes ; les falcades, le galop gaillard, le demi-air ou meſair ; le pas & le ſaut ; les paſſades, les peſades, les pirouettes, le répolon, le terre à terre, les voltes & demi-voltes. Vous trouverez les explications de tous ces Airs à leurs lettres.

AJUSTER un Cheval ; c'eſt lui apprendre ſon exercice en lui donnant la grace néceſſaire. *Ajuſter* un fer ; c'eſt le rendre propre au pied du Cheval.

ALLEGERIR un Cheval ; c'eſt le rendre plus léger du devant, afin qu'il ait plus de grace dans ſes airs de Manege.

ALLER, ſe dit des allures du Cheval. Aller le pas, le trot, &c. *V.* Allures : on dit auſſi en terme de Manege, *Aller étroit*, lorſqu'on s'approche du centre du Manege ; *aller large*, ſignifie s'éloigner du centre du Manege : *aller droit à la muraille* ; c'eſt conduire ſon Cheval vis-à-vis de la muraille, comme ſi on vouloit paſſer au travers. On dit, en terme de Cavalerie, *Aller par ſurpriſe*, lorſque le Cavalier ſe ſert des aides trop à coup, de façon qu'il ſurprend le Cavalier au lieu de l'avertir. *Aller par pays*, ſignifie faire un voyage, ou ſe promener à cheval. *Aller à toutes jambes*, *à toute bride*, *à étripe Cheval*, *ou tombeau ouvert* ; c'eſt faire courir ſon Cheval auſſi vîte qu'il peut aller. On dit du Cheval, *Aller par bonds & par ſauts*, lorſqu'un Cheval par gaieté ne fait que ſauter, au lieu d'aller en allure réglée. Cette expreſſion a une autre ſignification en terme de Manege. *V.* Sauter. *Aller à trois jambes*, ſe dit d'un Cheval qui boîte. *Aller de l'oreille*, ſe dit d'un Cheval qui fait une inclination de tête en marchant à chaque pas qu'il fait.

ALLONGER LE COL, ſe dit d'un Cheval qui au lieu de tenir ſa tête en bonne ſituation lorſqu'on l'arrête, avance la tête & tend le col, comme pour s'appuyer ſur ſa bride, ce qui marque ordinairement peu de force de reins. *Allonger* ; c'eſt en termes de Cocher, avertir le Poſtillon de faire tirer les Chevaux de devant ; alors le Cocher dit au Poſtillon, *Allongez*, *Allongez*. *Allonger les étriers* ; c'eſt augmenter la longueur de l'étriviere par le moyen de ſa boucle, dont on fait entrer l'ardillon à un ou pluſieurs points plus bas.

ALLURES, les Allures du Cheval ſont le pas, l'entre-pas, le trot, l'amble, le galop, le traquenard & le train rompu. *Voyez* ces mots à leurs lettres.

On dit qu'un Cheval a les *Allures froides*, quand il leve très-peu les jambes de devant en cheminant. Une *Allure réglée*; c'eſt celle qu'on fait aller au Cheval ſans qu'il augmente, ni qu'il diminue de vîteſſe.

ALZAN, poil de Cheval tirant ſur le roux : ce poil a pluſieurs nuances qu'on déſigne par pluſieurs épithetes ; ſavoir, Alzan clair, Alzan poil de Vache, Alzan bay, Alzan vif, Alzan obſcur, Alzan brûlé. On dit proverbialement Alzan brûlé plutôt mort que laſſé ; ce qui veut dire que les Chevaux de ce poil ſont ſi vigoureux, qu'ils ne ſe laſſent jamais.

AMBLE, allure fort douce du Cheval, elle égale le trot en vîteſſe ; le Cheval qui a cette allure naturelle ne va jamais le trot. On appelle un Cheval qui va l'Amble naturellement, *franc d'Amble.* On peut donner cette allure au Cheval par art; les Anglois y réuſſiſſent. Le Cheval qui va l'*Amble* avance en même temps la jambe de devant & de derriere du même côté.

AMBLER ; c'eſt aller l'Amble. *Voyez* Amble.

AMBLEUR, Officier de la petite Ecurie du Roi & de la grande.

AMBULANT, Cheval qui va l'Amble.

A MIROIR. Voyez *Bay.* On nomme auſſi *Mors à miroir* une eſpece de Mors qu'on fait pour empêcher un Cheval de tirer la langue hors de ſa bouche. *Voyez* Mors, & *V.* fig. G, planche X.

AMPLE, épithete qu'on donne au jarret d'un Cheval. *Voyez* Jarret.

ANIMER un Cheval; c'eſt le réveiller quand il rallentit ſes mouvemens au Manege, au moyen du bruit de la langue ou du ſifflement de la gaule.

APPAISER un Cheval ; c'eſt adoucir ſon humeur lorſqu'il a des mouvemens déréglés, & trop vifs par colere ; ce qui ſe fait ou en le careſſant, ou en lui donnant un peu d'herbe à manger, ou au moyen d'un ſifflement doux que le Cavalier fait.

APPAREILLER un Cheval de caroſſe ; c'eſt en choiſir un autre qui lui reſſemble le plus que faire ſe peut, de taille, de poil & d'âge. *Appareiller*, en termes de Haras, ſignifie faire ſaillir à un Etalon la Jument la plus propre pour faire avec lui un beau ou un bon Poulain.

APPARENCE, *belle apparence* ſe dit ordinairement d'un Cheval, qui (quoiqu'il paroiſſe très-beau) n'a pas cependant beaucoup de vigueur, & quelquefois point du tout. On dit, voilà un Cheval de *belle apparence.*

APPARTENANCE, ſe dit de tout ce qui eſt néceſſaire pour compoſer entiérement le harnois d'un Cheval de ſelle, de caroſſe, de charrette, &c. quand on ne les détaille pas. Par exemple, on dit une ſelle avec toutes ſes *appartenances*, qui ſont les ſangles, la croupiere, &c.

APPELLER un Cheval de la langue ; c'eſt frapper la langue contre le palais, ce qui fait un ſon qui reſſemble à un *tac.* On accoutume les Chevaux à cet avertiſſement, en l'accompagnant d'abord de quelque autre aide, afin que par la ſuite il réveille ſon attention pour ſon exercice en entendant ce ſon tout ſeul.

APPROCHER le gras des jambes, les talons ou les éperons ; c'eſt avertir un Cheval qui rallentit ſon mouvement ou qui n'obéit pas, en ſerrant les jambes vers le flanc plus ou moins fort.

APPUI DE LA MAIN ; eſt l'effet que fait le mors ſur les bares de la bouche du Cheval, & dont la main du Cavalier eſt avertie par une peſanteur plus ou moins forte, & qu'elle eſt obligée de ſoutenir pour conduire ſon Cheval par les rênes : quand l'homme ne ſent aucune peſanteur, ce qui vient de ce que le

le Cheval a les barres extrêmement ſenſibles ; alors on dit que le Cheval n'a point d'Appui ; quand il ſent une peſanteur médiocre, alors le Cheval a de l'Appui, & l'Appui bon ou à pleine main ; ſi la peſanteur eſt exceſſive, le Cheval peſe à la main.

Appuyer des deux ; c'eſt frapper & enfoncer les éperons dans le flanc du Cheval. *Appuyer vertement des deux* ; c'eſt donner le coup des deux éperons de toute ſa force. *Appuyer le poinçon* ; c'eſt faire ſentir la pointe du poinçon ſur la croupe du Cheval de Manege pour le faire ſauter. *Voyez* Poinçon.

Arbalètre, *un Cheval en Arbalétre* ; c'eſt un Cheval attelé ſeul à une voiture devant les deux Chevaux du timon.

Ardeur. *Cheval d'ardeur*, ou qui *a de l'Ardeur* ; c'eſt un Cheval toujours inquiet ſous l'homme, & dont l'envie d'avancer augmente à meſure qu'il eſt retenu : c'eſt un défaut bien fatiguant.

Argenté. *Gris Argenté*, nom d'un poil de Cheval. *Voyez* Gris.

Armand. Compoſition médicinale dont on frotte le bout d'un nerf de bœuf, & qu'on introduit enſuite juſqu'au fond du goſier du Cheval dans certains cas.

Armer (*s'*). Un Cheval s'arme, lorſqu'obéiſſant trop promptement à la bride, pour peu qu'on la tire, pour l'empêcher d'avancer, il approche ſi fort ſon menton du poitrail, qu'il rend inutile l'effet du mors; parce qu'alors les branches de la bride poſent ſur le poitrail. Il *s'arme* auſſi *des levres* quand il les met entre le mors & ſes barres.

Arrondir un Cheval, c'eſt le dreſſer à manier en rond.

Arqué, défećtuoſité d'un Cheval. Un Cheval Arqué eſt celui dont les tendons des jambes de devant ſe ſont retirés par fatigue, de façon que les genoux avancent trop, parce que la jambe eſt à moitié pliée en deſſous.

Arrêt ; c'eſt en terme de Manege, les derniers mouvemens qu'on fait faire à ſon Cheval avant de l'arrêter tout à fait. On appelle cette aćtion *former un Arrêt* ; un Cheval forme bien ou mal ſon Arrêt, ſelon qu'il fait ſes mouvemens avec grace, ou lourdement, ſoit par ſa faute ou par celle du Cavalier : *un demi-Arrêt* eſt arrêter ſon Cheval ou rallentir ſon allure un moment, puis la lui faire reprendre ſur le champ ; on appelle cela former un demi-Arrêt.

Arrestes, Maladie du Cheval : Galles qui viennent aux jambes.

Arriere-main ; c'eſt tout le train de derriere du Cheval.

Ars, veine du bras en dedans

Arzel, eſt un Cheval qui a une balzane au pied de derriere hors du montoir.

Assembler un Cheval ; c'eſt lui tenir la main en ſerrant les cuiſſes, de façon qu'il ſe raccourciſſe, pour ainſi dire, en rapprochant le train de derriere du train de devant, ce qui lui releve les épaules & la tête.

Asseoir un Cheval ſur les hanches ; c'eſt le dreſſer à exécuter ſes airs de Manege, ou galoper, ayant la croupe plus baſſe que les épaules. *Aſſeoir le fer* ; c'eſt le faire porter. *Voyez* Porter.

Assiette. *L'Aſſiette* du Cavalier eſt la façon dont il eſt ſitué dans la ſelle ; ainſi il y a une bonne & une mauvaiſe Aſſiette.

Assis, ſe dit du Cheval & du Cavalier. Le Cavalier eſt bien ou mal Aſſis dans la ſelle, & le Cheval eſt bien *Aſſis ſur ſes hanches*, quand dans ſes airs au Manege, & même au galop ordinaire, ſa croupe eſt plus baſſe que les épaules.

Assortir, en terme de Haras, c'eſt donner à un Etalon la Jugement qu'on

croit lui convenir le mieux, tant par rapport à la figure que pour les qualités. On assortit la Jument à l'Etalon bien ou mal.

ASSOUPLIR un Cheval; c'est le dresser à faire avec facilité & liaison son exercice.

ASSUJETTIR *les épaules*, *les hanches* d'un Cheval ; c'est le conduire de façon que ses épaules ou ses hanches ne sortent point de la piste sur laquelle on le conduit.

ASSURER *la bouche* d'un Cheval ; c'est accoutumer celui que la bride incommode à en souffrir l'effet sans aucun mouvement d'impatience. Assurer les épaules d'un Cheval ; c'est l'empêcher de porter ses épaules de côté.

ATTACHE ; un Cheval à l'Attache est celui qu'on attache à la mangeoire pour le nourrir avec foin, paille & avoine.

ATTACHER *haut*; c'est attacher la longe du licol aux barreaux du ratelier, ce qui se fait ordinairement pour empêcher le Cheval de manger sa litiere.

ATTACHER (*s'*) à l'éperon ; c'est la même chose que se jetter sur l'éperon. *Voyez* Se jetter.

ATTAQUER un Cheval ; c'est le piquer vigoureusement avec les éperons.

ATTEINTE. Mal qui arrive au derriere du pied d'un Cheval quand il s'y blesse, ou qu'il y est blessé par le pied d'un autre Cheval. *Atteinte encornée* est celle qui pénetre jusques dessous la corne. *Atteinte sourde*, est celle qui ne fait qu'une contusion sans blessure apparente.

ATTELAGE, est un nombre de Chevaux destinés à tirer une voiture.

ATTELER. C'est joindre des Chevaux à une voiture pour la tirer.

ATTENDRE un Cheval ; c'est ne s'en point servir, ou le ménager jusqu'à ce que l'âge ou la force lui soient venus.

AVALURE. C'est un bourelet ou cercle de corne qui se forme au sabot d'un Cheval quand le sabot a été blessé, & qu'il vient de la nouvelle corne qui pousse l'ancienne devant elle ; c'est proprement la marque de l'endroit où la nouvelle corne touche l'ancienne.

AVANTAGE ; *être monté à son Avantage*; c'est être monté sur un bon ou sur un grand Cheval. *Monter avec avantage*, ou prendre de l'avantage pour monter à Cheval ; c'est se servir de quelque chose sur laquelle on monte avant de mettre le pied à l'étrier. Les femmes & les vieillards, ou gens infirmes se servent assez ordinairement d'*Avantages* pour monter à Cheval.

AVANT-CŒUR, maladie du Cheval, qui se dénote par une tumeur qui se forme au poitrail, vis-à-vis du cœur.

AVANT-MAIN ; c'est le devant du Cheval, savoir, la tête, le col, le poitrail & les épaules. On dit ce Cheval est beau de la Main en Avant.

AUBER, poil de Cheval ; il est blanc semé de bay & d'alzan.

AUBIN, allure qui tient de l'amble & du galop.

AVERTI, un pas *averti*. *Voyez* Pas, allure du Cheval.

AVERTIR un Cheval ; c'est le réveiller au moyen de quelques aides, lorsqu'il se néglige dans son exercice. Ce terme ne s'emploie guere qu'au Manege.

AUGE, ce mot signifie deux choses : 1°. C'est un canal de bois destiné à mettre l'avoine pour la faire manger au Cheval : 2°. C'est une grosse pierre creuse destinée à faire boire les Chevaux ; on y verse l'eau des puits quelque temps avant de la laisser boire aux Chevaux, afin d'en ôter la crudité.

AUGET. *Voyez* Canal.

AVOINE, espece de grains qu'on recueille, & qu'on donne à manger au

Cheval; c'eſt la nourriture ordinaire qui lui donne le plus de courage. Roter ſur l'Avoine. *V* Roter. Vaner l'Avoine. *V*. Vaner. Picotin d'Avoine. *V*. Picotin.

AVOIR du corps ſe dit d'un Cheval qui a le flanc rempli, & les côtes évaſées & arrondies. N'avoir point de corps, ſe dit lorſqu'un Cheval a les côtes plates, & que ſon ventre va en diminuant vers les cuiſſes, comme celui d'un levrier : les Chevaux d'ardeur ſont ſujets à cette conformation. *Avoir de la nobleſſe*, ſe dit principalement d'un Cheval qui a le col long & relevé, & la tête haute & bien placée. *Avoir du ventre*, ſe dit en mauvaiſe part d'un Cheval qui a le ventre trop gros, ſigne d'un Cheval pareſſeux. *Avoir de l'haleine & du fond*, ſe diſent communément des Chevaux qu'on emploie à courir quand ils réſiſtent long-temps à cet exercice ſans s'eſſouffler, & qu'ils le peuvent recommencer ſouvent ſans ſe fatiguer. *Avoir des reins ou du rein*, ſe dit d'un Cheval vigoureux, ou de celui dont les reins ſe ſont ſentir au Cavalier, parce qu'ils ont des mouvemens trop durs & trop ſecs. *Avoir le nez au vent*, ſe dit d'un Cheval qui leve toujours le nez en haut; c'eſt un défaut qui provient ſouvent de ce que le Cheval ayant les os de la ganache ſerrés, il a de la peine à bien placer ſa tête. Ce défaut vient quelquefois auſſi de ce qu'il a la bouche égarée, c'eſt-à-dire, déréglée. *Avoir l'éperon fin*, ſe dit d'un Cheval fort ſenſible à l'éperon, & qui s'en apperçoit pour peu qu'on l'approche. *Avoir de la tenue* à Cheval, ſe dit du Cavalier lorſqu'il y eſt ferme, & qu'il ne ſe déplace point, quelques mouvemens irréguliers que le Cheval faſſe. *Avoir du vent*, ſe dit d'un Cheval pouſſif.

B

BAGUE, anneau de cuivre qui pend au bout d'une eſpece de potence, & qui s'en détache facilement, quand on eſt aſſez adroit pour l'enfiler avec une lance en courant à Cheval de toute ſa vîteſſe; c'eſt un exercice d'Académie. Courir la bague. *V*. Courir. Avoir deux dedans. *V*. Dedans.

BAILLET, poil de Cheval; il eſt roux, tirant ſur le blanc.

BAISSER les hanches, ſe dit du Cheval. *V*. Hanche. Baiſſer la lance. *V*. Lance.

BALANCER la croupe au pas ou au trot, ſe dit du Cheval dont la croupe dandine à ces allures, c'eſt marque de foibleſſe de reins.

BALOTADE, air de Manege; ce ſont des ſauts où le Cheval étant entre les piliers, doit avoir les quatre pieds en l'air en même temps.

BALZANE; c'eſt une eſpece de poil tout blanc tout autour du bas de la jambe juſqu'au ſabot. *Balzane herminée*, ſe dit lorſqu'il y a dans l'étendue de la Balzane des taches de quelqu'autre poil ſemées çà & là; les termes de travat, tranſtravat & chauſſé trop haut, appartiennent aux Balzanes. *Voyez* ces termes à leurs lettres.

BARBE, Cheval né en Barbarie.

BARBE, partie de la tête du Cheval, eſt un os qui finit au-deſſus du menton; c'eſt entre cet os & le menton que la gourmette doit porter. La *Barbe* eſt proprement le bout ou plutôt la jonction des os de la ganache.

BARBES, ce ſont de petites excroiſſances de chair longuettes, & finiſſant en pointe, qui viennent, & ſe ſont attachées au palais ſous la langue du Cheval, qui l'empêchent de manger, & qu'on ôte pour cette raiſon. On dit auſſi Barbillons.

Barcades de Chevaux; c'eſt pluſieurs Chevaux embarqués qu'on a achetés, & auxquels on veut faire paſſer la mer.

Barre; c'eſt un morceau de bois gros comme la jambe, rond & long de ſept à huit picds, percé d'un trou à chaque bout, pour y arrêter deux cordes, dont l'une s'attache à la mangeoire, & l'autre au poteau. Ce ſont ces morceaux de bois qui ſéparent les Chevaux l'un de l'autre dans une écurie: ils ſont ordinairement ſuſpendus à un pied & demi de terre; quelquefois les Chevaux s'embarrent. *V.* Embarrer.

Barrer les Chevaux; c'eſt les ſéparer l'un de l'autre dans l'écurie, en mettant des barres entr'eux. *Barrer la veine* eſt une opération de Chirurgie. *V.* le Chapitre qui en parle, au traité du Chirurgien.

Barres, partie de la tête du Cheval. Les Barres du Cheval ſont la continuation des deux os de la mâchoire inférieure en dedans de la bouche, entre les dents mâchelieres & les dents de devant. Cet eſpace eſt recouvert d'une chair ou peau plus ou moins épaiſſe: c'eſt ſur les Barres qu'eſt poſé le mors de la bride, au moyen duquel on conduit le Cheval quand les *Barres* ſont *tranchantes* & décharnées ou hautes, c'eſt-à-dire, que la peau qui les couvre eſt mince, le Cheval a la bouche ſenſible: quand la peau eſt fort épaiſſe, *les Barres* ſont *charnues*, rondes ou baſſes, & le Cheval n'y a guere de ſentiment.

Bas. *Mettre Bas.* Voyez *Mettre. Porter Bas.* Voyez *Porter.* Avoir *les talons bas.* Voyez *Talon.*

Basse; c'eſt une pente qu'on pratique dans une colline, & qu'on deſtine à faire galoper un Cheval en deſcendant, afin de l'accoutumer à ployer les jarrets.

Bat; c'eſt une eſpece de ſelle de bois qu'on met ſur les Anes, Mulets & Chevaux, ſur laquelle on ajuſte des paniers ou autres machines deſtinées à porter des fardeaux. *Un Cheval de Bât* eſt un Cheval deſtiné à porter des fardeaux ſur un bât, ſoit à la guerre ou en route, ou dans les Meſſageries.

Bataille, *Cheval de Bataille*; c'eſt un Cheval de belle taille, étoffé, & qui a l'air fier & noble.

Bater un Cheval, un Mulet ou un Ane; c'eſt lui attacher le bât ſur le dos. Le *débâter*, c'eſt lui ôter le bât de deſſus le dos.

Battre du flanc, ſe dit d'un Cheval pouſſif ou d'un Cheval qui a la fievre ou quelqu'autre maladie, qui ſe dénote par une agitation de ſon flanc plus forte qu'à l'ordinaire. *Battre à la main*, ſe dit d'un Cheval qui hauſſe & baiſſe perpétuellement le nez, ſoit par l'incommodité que lui cauſe la bride, quand il n'y eſt pas encore accoutumé, ou bien par une mauvaiſe habitude que quelques Chevaux prennent. *Battre* la pouſſiere, ſe dit d'un Cheval qui a de l'ardeur, & qu'on retient; alors il trépigne perpétuellement, ſans pouvoir avancer, parce qu'il eſt retenu, & *bat la pouſſiere.*

Bay, poil de Cheval tirant ſur le rouge: ce poil a pluſieurs nuances; ſavoir, Bay *clair*, Bay *doré*, Bay *brun*, Bay *châtain*, Bay *ceriſe*, Bay *miroité* ou *à miroir* ſe nomme ainſi, lorſqu'on diſtingue des taches rondes ſemées partout le corps, & d'un Bay plus clair que le reſte du poil.

Beau, un Beau *parer*, un Beau *partir*, *porter* Beau ou en Beau lieu. *Voyez* Parer, Partir, Porter. *Beau pas. V.* Pas.

Beaux jarrets. *V.* Jarrets. *Beaux mouvemens. V.* Mouvemens.

Bégayer C'eſt la même choſe que battre à la main par l'incommodité de la bride. *V.* Battre à la main.

Begut. *Cheval Begut*, eſt un Cheval qui conſerve toute ſa vie les marques noires qui ſont à ſes dents; ces marques aident à connoître l'âge aux autres Chevaux à meſure qu'elles s'effacent; c'eſt pourquoi on ne ſauroit connoître l'âge d'un Cheval Begut à ſes dents.

Belle-face, eſt la même choſe que chanfrein blanc. *V.* Chanfrein.

Bercer (*ſe*), ſe dit d'un Cheval qui ſe laiſſe aller nonchalamment d'un côté & d'un autre, au pas & au trot, imitant, pour ainſi dire, le mouvement qu'on fait faire au berceau pour endormir un enfant. Ce dandinement marque très-ſouvent un Cheval mou & ſans force.

Bête chevaline; c'eſt la même choſe que Cheval : cela ne ſe dit que d'un Cheval de Payſan ou de peu de valeur. *Bête bleue*, eſt une expreſſion figurée & proverbiale, qui ſignifie un Cheval qui n'eſt propre à rien.

Bidet, ſignifie un Cheval de la plus petite taille. *Bidet de poſte*, eſt un petit Cheval de poſte ſur lequel on monte, & qu'on n'attele point à la chaiſe de poſte. *Bidet pour la bague*, eſt un petit Cheval deſtiné dans une Académie à monter pour courre la bague. Un bidet ne paſſe guere trois pieds & demi de haut. *Double bidet*, eſt un Cheval entre le bidet & la taille ordinaire : il ne paſſe guere quatre pieds & demi de haut. Les Chevaux de cette taille ſervent ordinairement pour la promenade, pour l'arquebuſe & aux Meſſageries.

Bien jambe ou *Bien de la jambe*. *V.* Jambe. Bien dans *les talons*, dans *la main*. *V.* Talons & main. Bien en *ſelle*. *V.* Selle.

Billarder; c'eſt lorſqu'un Cheval en marchant jette ſes jambes de devant en dehors.

Billot, morceau de bois rond, ayant près d'un pouce de diametre, & d'environ cinq à ſix pouces de long, ayant aux deux bouts deux anneaux de fer pour y attacher un cuir. On met ordinairement de l'aſſa-fœtida autour du Billot, puis on lie un linge pardeſſus : on met le Billot comme un mors dans la bouche du Cheval, & on paſſe le cuir pardeſſus ſes oreilles comme une têtiere. L'aſſa-fœtida ſe fond avec la ſalive dans la bouche, & réveille l'appétit au Cheval dégoûté. Le *Billot* ſans aſſa-fœtida, eſt la bride des Chevaux de charette. On appelle auſſi *Billots*, les barres de bois rondes qui s'attachent aux Chevaux que l'on couple, & qui coulent tout le long de leurs flancs. *V.* le Chapitre X, du Traité des Haras.

Bistourner; c'eſt donner un tour ou une entorſe, pour ainſi dire, aux teſticules d'un Cheval, de façon qu'il ne peut plus engendrer, quoiqu'il ne ſoit pas châtré.

Blanc, poil de Cheval qui n'a aucun poil noir ſur tout le corps.

Blanchir la ſole d'un Cheval; c'eſt en ôter ſimplement la premiere écorce.

Bleyme, foulure ou meurtriſſure qui arrive à la ſole du pied. *V.* le Chapitre LXVIII des Maladies des Chevaux.

Bœuf, *Eparvin de Bœuf*. *V.* Eparvin.

Boire dans son blanc, expreſſion figurée, qui ſignifie qu'un Cheval bay, alzan, &c. a le nez tout blanc. *Boire la bride*, ſe dit lorſque les montans de la bride n'étant pas aſſez allongés, le mors force les coins de la bouche du Cheval & les fait rider. *Faire boire un Cheval au ſceau*; c'eſt lui apporter un ſceau d'eau pour le faire boire dans l'écurie ſans le déranger de ſa place.

BOITER a la meme ſignification au Cheval comme à l'homme *Boiter* de vieux ou de vieux temps, ſignifie qu'il y a long-temps que le Cheval boite.

BOITEUX, eſt un Cheval qui boite. *Boiteux de l'oreille* ou *de la bride*, ſe dit d'un Cheval qui en allant au pas accompagne chaque pas qu'il fait d'une inclination ou baiſſement de tête.

BON HOMME DE CHEVAL, Bon *Haras*, Bon *pied*, Bon *train*. *V.* tous ces mots à leurs lettres.

BOND, eſt un ſaut que fait le Cheval en s'élevant ſubitement en l'air & retombant à ſa même place. Aller par ſauts & par bonds. *V.* Aller.

BONNE NATURE, un Cheval de *Bonne nature*. *V.* Nature.

BOTTE DE PAILLE ou *de foin*, eſt une certaine quantité de paille ou de foin, qu'on entoure avec des liens de la même nature, & qui peſe plus ou moins ſelon les différens pays; on en nourrit les Chevaux qui ſont à l'Ecurie. *Aller à la Botte*; c'eſt une action d'un Cheval colere qui porte ſa bouche à la botte ou à la jambe de celui qui le monte pour le mordre. *Serrer la Botte*, eſt une expreſſion figurée qui veut dire preſſer un Cheval d'avancer en ſerrant les jambes; c'eſt un terme uſité à la guerre.

BOTTER (*ſe*); ſignifie mettre des Bottes pour monter à Cheval. Un Cheval *ſe botte* lorſque marchant dans un terrain gras, la terre lui emplit le pied & y reſte.

BOTTES; c'eſt une chauſſure de cuir fort qu'on met pour monter à Cheval: elle eſt compoſée de la genouillere, d'une tige auſſi large en haut près du genou qu'en bas près du coude-pied, & d'un ſoulier armé d'un éperon, le ſoulier tient à la tige. *La botte forte*, eſt celle dont la tige eſt dure & ne fait aucun pli; elle ſert ordinairement aux Chaſſeurs, aux Poſtillons & à la Cavalerie. *La botte molle*, eſt celle qui fait pluſieurs plis au-deſſus du coude-pied. Les Académiſtes & les Dragons s'en ſervent. *La botte à la Houzarde & à l'Angloiſe*, ſont molles & n'ont point de genouilleres. On met quelquefois aux Chevaux qui ſe coupent, un morceau de cuir qu'on attache avec des boucles, & qui entoure la jambe dans l'endroit où le Cheval ſe coupe. On appelle ce cuir *une botte*.

BOTTINE; c'eſt une chauſſure de cuir fort & dur qu'on met à ſes jambes pour monter à Cheval: elle differe de la botte, en ce que la tige & la genouillere ſont fendues en long par le côté, & ſe rejoignent par des boucles ou des boutons; en ce qu'elle ſuit préciſément le moule de la jambe, & en ce que le ſoulier n'y eſt point attaché.

BOUCHE, partie de la tête du Cheval, eſt ce qu'on appelle la gueule aux autres animaux. *Bouche*, ne ſe dit que de l'homme & du Cheval, à cauſe de la Nobleſſe de cet animal; ſes bonnes qualités ſont d'être *bonne* ou *loyale*; c'eſt-à-dire, que le mors n'y faſſe ni trop ni trop peu d'impreſſion. On appelle auſſi Bouche *à pleine main*, une bonne Bouche que l'on ne ſent ni trop ni trop peu dans la main. *Aſſurée*; c'eſt-à-dire, que le Cheval ſente le mors ſans inquiétude. *Senſible*, ſignifie qu'elle eſt délicate aux impreſſions du mors; c'eſt un défaut à une bouche que d'être trop ſenſible. *Fraîche*; c'eſt-à-dire, qu'elle conſerve toujours le ſentiment du mors, & qu'elle eſt perpétuellement humectée par une écume blanche. Les mauvaiſes qualités d'une bouche, ſont d'être *fauſſe* ou *égarée*; c'eſt-à-dire, qu'elle ne répond pas juſte aux impreſſions du mors. *Chatouilleuſe*, vient de trop grande ſenſibilité. *Seche*, c'eſt-à-dire, ſans écume, eſt quelquefois une ſuite d'inſenſibilité.

Forte, veut dire que le mors ne fait presque point d'effet sur les barres. On dit dans cette occasion, que le Cheval est *gueulard*, ou a de la *Gueule*, ou est sans *Bouche*, ou est fort en *Bouche*. *Perdue* ou *ruinée*, signifie que le Cheval n'a plus aucune sensibilité à la bouche. *Assurer*, *Rassurer*, *Gourmander*, *Offenser*, *Ouvrir* la Bouche d'un Cheval. *V.* ces termes à leurs lettres.

BOUCHON, c'est un tortillon de paille ou de foin qu'on fait sur le champ pour frotter tout le corps du Cheval, sur-tout quand il a chaud.

BOUCHONNER un Cheval; c'est le frotter avec le Bouchon.

BOUCLER une Jument; c'est lui fermer la nature, au moyen de plusieurs aiguilles de cuivre, dont on perce diamétralement les deux levres, & qu'on arrête des deux côtés. On se sert aussi d'anneaux de cuivre. Le tout afin qu'elle ne puisse pas être couverte.

BOUE. On dit que la *Boue souffle au poil*, lorsque par quelque blessure qu'un Cheval aura eue dans le pied, la matiere de la suppuration paroît vers la couronne.

BOUILLON DE CHAIR, est une excroissance ronde & charnue qui croît dans une blessure.

BOULES DE LICOL, sont des boules de bois d'environ quatre pouces de diametre, & percées d'un trou tout au travers. On passe les longes du licol dans deux boules, une pour chaque longe. Ces boules qui pendent au bout des bouges les entraînent toujours en bas, au lieu que quand les longes sont arrêtées aux anneaux de la mangeoire, elles plient au lieu de descendre; ainsi lorsque le Cheval veut se grater la tête avec le pied de derriere, il court risque d'engager son pied dans le pli de la longe & de s'enchevestrer.

BOULET, partie de la jambe du Cheval; c'est la premiere jointure du bas de la jambe du Cheval. Etre sur les *Boulets*; c'est la même chose qu'être bouleté. *Voyez* Bouleté.

BOULETÉ. Un Cheval bouleté est celui dont le Boulet paroît avancer trop en devant, parce que le paturon & le pied se sont pliés en arriere. Cette conformation vient de trop grande fatigue, & est une marque sûre que la jambe est usée.

BOULEUX, se dit d'un Cheval de médiocre taille qui n'a ni noblesse, ni grace, ni légéreté dans les allures, & qui est étoffé.

BOUQUET; c'est la paille que les Marchands de Chevaux mettent à l'oreille ou à la queue d'un Cheval, pour indiquer au marché qu'il est à vendre.

BOURBILLON; c'est plus communément la matiere qui sort d'un Javart.

BOUT. On dit qu'un Cheval n'a point de bout, lorsqu'il recommence souvent des exercices violens & de longueur sans en être fatigué, & avec la même vigueur.

BOUTE-EN-TRAIN, terme de Haras; c'est le nom qu'on donne à un Cheval entier, dont on se sert pour mettre les jumens en chaleur, ou pour découvrir si elles sont en état de se laisser couvrir; il faut qu'un boute-en-train hennisse souvent.

BOUTÉ; c'est la même chose que *Bouleté*.

BOUTON de la bride, est un petit anneau de cuir, au travers duquel les deux rênes passent, & qu'on fait monter ou descendre, suivant le besoin qu'on en a. *Couler le bouton*; c'est le faire descendre sur le crin. Mettre un Cheval *sous le bouton*; c'est raccourcir & tendre les rênes par le moyen du *Bouton*

de la bride, que l'on fait descendre jusques sur le crin. On se sert quelquefois de cette maniere quand on dresse des Chevaux d'Arquebuse pour les arrêter plus facilement & plus vîte. *Boutons de farcin*, sont les grosseurs rondes qui viennent à un Cheval farcineux. *Boutons de feu*; c'est un morceau de fer long, & qui finit en pointe; il est emmanché, & on le fait rougir par le bout, pour qu'il perce la peau du Cheval dans de certains cas.

Boyau, se dit pour ventre; avoir ou n'avoir point de *Boyau*, signifie, ou que le Cheval a le ventre bien rond, ou qu'il est éflanqué. On le nomme aussi *étroit de Boyau* quand il n'a point de ventre.

Brailleur, est un Cheval qui hennit très-souvent; c'est un défaut bien incommode, sur-tout à la guerre.

Bras de la jambe; c'est la partie supérieure de la jambe de devant, qui va depuis le poitrail jusqu'au genou; il faut qu'il soit large & long, & charnu pour être bien fait.

Brassicourt, est un Cheval qui a les jambes de devaut arquées par sa conformation naturelle sans les avoir ruinées. *Voyez* Arqué.

Brave, un brave Cheval, est celui qui a du courage & de la vigueur.

Braye. *Voyez* Canal.

Bretauder un Cheval; c'est lui couper les oreilles.

Breuvage, ce sont toutes les liqueurs médicinales, que le Maréchal fait avaler à un Cheval malade avec la corne de Vache.

Bricollier, est le Cheval qu'on attele à une chaise de poste à côté du Cheval de brancard, & sur lequel le Postillon est monté. Ce nom vient du harnois qu'on lui met, qui s'appelle une bricolle.

Bride, se dit en général de tout le harnois de tête du Cheval harnaché, & en particulier du mors, & de tout le fer qui l'accompagne. *La main de la Bride*, est la gauche. *V.* Main. *Boiteux de la bride. V.* Boiteux. *Secousse de la Bride. V.* Saccade. *Effet de la Bride*; c'est le degré de sensibilité que le mors cause aux barres du Cheval par la main du Cavalier. *Boire la Bride. V.* Boire. *Donner quatre doigts de Bride. V.* Donner. *Mettre la Bride sur le col. V.* Mettre. *Rendre la Bride. V.* Rendre. *Raccourcir la Bride*, est la même chose qu'accourcir. *V.* Accourcir. *Bride en main. Voyez* Tenir. *Hocher la Bride*; c'est une habitude que quelques Chevaux prennent de jouer avec leur Bride, en secouant le mors par un petit mouvement de tête, principalement quand ils sont arrêtés. *Goûter la Bride*, se dit lorsque le Cheval commence à s'accoutumer aux impressions du mors. On dit aussi connoître la Bride.

Brider un Cheval, consiste à faire entrer le mors dans la bouche, à passer le haut de la têtiere pardessus les oreilles, & à accrocher la Gourmette. *Brider la Potence. V.* Potence.

Brider bien (*se*), se dit du Cheval lorsqu'il a la tête placée comme il faut; c'est-à-dire, qu'il n'a point le nez en avant, ni en dessous, ni trop bas. *Se brider mal*, se dit lorsqu'il tend le nez, c'est-à-dire, qu'il avance trop.

Brillant, terme de Manege. Un Cheval brillant signifie celui qui exécute son exercice & ses airs de Manege avec un feu & une vivacité qui éblouit, pour ainsi dire, les yeux des Spectateurs.

Bringue, une Bringue signifie un petit Cheval d'une vilaine figure, & qui n'est point étoffé.

Brise-

Brise-col. On appelle ainſi un jeune homme hardi & de bonne volonté, à qui on fait monter les Poulains & jeunes Chevaux, pour commencer à les accoutumer à ſouffrir l'homme.

Brocher, terme de Maréchal; c'eſt enfoncer à coup de brochoir, qui eſt le marteau des Maréchaux, des clous qui paſſent au travers du fer & de la corne du ſabot, afin de faire tenir le fer au pied du Cheval. *Brocher haut*; c'eſt enſoncer le clou plus près du milieu du pied. *Brocher bas*; c'eſt l'enfoncer plus près du tour du pied. *Brocher en muſique*; c'eſt brocher tous les clous d'un fer inégalement, tantôt haut, tantôt bas; ce qui vient de la maladreſſe de celui qui ferre.

Bronchade, faux-pas que fait un Cheval.

Broncher, ſe dit du Cheval qui fait un faux-pas.

Brosse, inſtrument de Palefrenier, qui lui ſert à panſer les Chevaux. *Voyez* Chap. VII. du Traité de l'Ecuyer, & Planche VIII.

Brosser un Cheval; c'eſt le frotter avec la broſſe pour ôter la pouſſiere de deſſus ſon corps.

Brouiller un Cheval, terme de Manege; c'eſt le conduire ſi maladroitement & avec tant d'incertitude, qu'on l'oblige à agir avec confuſion & ſans regle.

Brouiller (*ſe*) dit d'un Cheval communément trop ardent, qui à force de vouloir précipiter ſon exercice, le confond de façon qu'il ne ſait plus ce qu'il fait.

Brun, c'eſt une nuance du poil *Bay*. *V*. Bay.

Buade, c'eſt la même choſe que bride à longue branche. Les branches de cette eſpece de Brides ſont droites & non coudées.

C

Cabas, grand Coche dont le corps eſt d'oſier cliſſé; cette Voiture appartient ordinairement à des Meſſageries.

Cabrer (*ſe*); ſe dit d'un Cheval, qui au lieu d'avancer, ſe leve ſur ſes pieds de derriere; c'eſt une action de déſobéiſſance du Cheval, ou la faute du Cavalier qui tire la bride trop rudement à un Cheval qui a la bouche ſenſible.

Cabriole ou *Capriole*, eſt un petit ſaut vif, par lequel le Cheval leve le devant, & enſuite le derriere, imitant le ſaut des Chevres. *Lever à Caprioles*. *V*. Lever. *V*. auſſi Sauter.

Cadence, ſignifie les mouvemens d'un Cheval qui galope; ainſi il y a une belle & mauvaiſe cadence, ſelon que le Cheval a les mouvemens lians ou durs.

Calade, eſt la même choſe que *Baſſe*. *V*. Baſſe.

Camper pour uriner (*ſe*), eſt un ſigne de convaleſcence à de certaines maladies où le Cheval n'avoit pas la force de ſe mettre dans la ſituation ordinaire des Chevaux quand ils urinent.

Camus, un Cheval Camus eſt un Cheval qui a le Chanfrein enfoncé.

Canal, partie de la tête du Cheval, eſt le creux qui ſe trouve depuis le goſier juſques vers le menton, & qui eſt formé par l'élévation des deux os de la ganache : quand le Canal eſt large, le goſier s'y loge facilement; ainſi le Cheval peut ſe bien brider; quand il eſt trop étroit, le Cheval eſt contraint de porter le nez au vent.

CANON DE LA JAMBE, eſt la partie qui eſt depuis le genou & le jarret juſqu'au boulet, le canon de la jambe doit être large.

CAP DE MAURE, ou *Caveſſe de Maure*, eſt une nuance de poil *Rouhan. Voyez* Rouhan.

CAPARAÇON, eſt une eſpece de couverture qu'on attache ſur un Cheval harnaché. L'*Emouchoir*, eſt une eſpece de Caparaçon.

CAPARAÇONNER un Cheval; c'eſt lui mettre un Caparaçon.

CAPELET, eſt une groſſeur qui vient à la pointe du jarret d'un Cheval.

CAPRIOLE. *V.* Cabriole.

CARACOLE, terme de Manege; c'eſt pluſieurs demi-tours à droite & à gauche ſucceſſivement, ſans aſſujettiſſement du terrein.

CARACOLER; c'eſt faire des Caracoles dans un Manege. On ſe ſert auſſi de ce terme, quand de la Cavalerie ſe détache un à un des Eſcadrons au galop, pour aller agacer à coup de piſtolet les ennemis.

CARIOLE, eſpece de Voiture groſſiere à deux roues dépendantes des Meſſageries.

CAROGNE, eſt un terme de mépris qu'on emploie quand on veut parler d'un Cheval ſans mérite & ſans force.

CAROSSE, Voiture deſtinée à tranſporter les hommes d'un endroit dans un autre, ſoit à la Ville ou à la Campagne; il s'en fait de deux ſortes, ſavoir, des Caroſſes à deux fonds, & des Caroſſes coupés. *Cheval de Caroſſe*, eſt celui qu'on attele à un Caroſſe, &c. pour le tirer.

CARRIERE; c'eſt un eſpace de terrein long qu'on pratique dans l'emplacement d'un Manege, & que l'on borde avec des barrieres de bois, au bout duquel on poſe la potence à laquelle pend la Bague. Ce lieu eſt deſtiné pour courre la Bague, ou pour faire courir les Chevaux d'un bout à l'autre.

CARROUSEL, courſe de Chevaux & de Charriots magnifiquement équipés.

CAVALCADE. Aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui ſe promenent à Cheval.

CAVALCADOUR. *V.* Ecuyer.

CAVALERICE, vieux mot inventé par la Broue qui a fait un Traité du Manege. Ce terme ſignifie un homme expert au Manege.

CAVALERIE, Soldats qui combattent à Cheval. *Cavalerie*, ſignifie auſſi la connoiſſance des Chevaux. On dit, cet homme-là eſt expert dans la Cavalerie, ou dans l'art de la Cavalerie.

CAVALIER, ſignifie un Homme ou Soldat à Cheval. On dit, *un beau Cavalier*, qui veut dire un homme qui a bonne grace à Cheval. *Un méchant Cavalier*, eſt celui qui ne peut pas conduire ſon Cheval.

CAVALE; c'eſt la femelle du Cheval. *V.* Jument.

CAVESSE DE MAURE. *V.* Cap de Maure & Rouhan.

CERCLE A LA CORNE; c'eſt ou une avalure. *V.* Avalure, ou bien des bourrelets de corne qui entourent le ſabot, & qui marquent que le Cheval a le pied trop ſec, & que la corne ſe deſſéchant, ſe retire & ſerre le petit pied. *Cercle* ou *rond*, ſignifient la même choſe que Volte. *V.* Volte.

CERF (*mal de Cerf*), maladie du Cheval; c'eſt un Rhumatiſme univerſel, qui occupe principalement le col & la tête. *Jambes de Cerf. V.* Jambes.

CHAINE. *V.* Meſure.

CHAIR, Bouillon de chair. *V.* Bouillon. *Se charger de chair. V.* Se charger.

CHAISE ROULANTE ou *Chaiſe de Poſte*, eſt une voiture légere à deux roues, deſtinée pour aller en campagne; il n'y a ordinairement que la place d'un

homme ſeul. *Chaiſe à deux*, ſe nomme ainſi, quand elle eſt faite pour y mettre deux perſonnes. *Cheval de Chaiſe*, eſt un Cheval deſtiné à tirer une Chaiſe. Une Chaiſe eſt ordinairement tirée par deux Chevaux.

CHALEUR, une Jument en *chaleur*. *V.* Jument. *Couteau de Chaleur*. *V.* Couteau.

CHAMBRIERE, eſpece de fouet. *Voyez* Châtiment.

CHANFREIN du Cheval, eſt la partie du devant de la tête, qui va depuis le front juſqu'au nez. *Chanfrein blanc*, eſt une raie de poil blanc qui couvre tout le Chanfrein.

CHANGER DE MAIN. *V.* Main. Changer de pied. *V.* Se déſunir.

CHARBONÉ, gris charboné. *V.* Gris.

CHARRETTE, eſt une Voiture longue, toute de bois & à deux roues, deſtinée à porter des fardeaux d'un endroit dans un autre. *Charrette couverte*, eſt celle ſur laquelle on ajuſte quelques cercles de bois pour ſoutenir de la toile, ou autre étoffe, afin de garantir ceux qui vont dedans des injures de l'air & du ſoleil. *Cheval de Charrette*, eſt celui qui eſt deſtiné à tirer une Charrette. On attelle tous les Chevaux de Charrette l'un devant l'autre.

CHARGE, c'eſt le nom d'une compoſition médicinale du Maréchal, qu'on applique extérieurement ſur la partie offenſée. La Rémolade eſt une eſpece de charge. *V.* Rémolade.

CHARGÉ D'ÉPAULES, de *ganache*, de *chair*, ſe dit d'un Cheval dont les épaules & la ganache ſont trop groſſes & épaiſſes, & de celui qui eſt trop gras.

CHARGER D'ÉPAULES (*ſe*), de *ganache*, de *chair*, ſe dit d'un Cheval auquel les épaules & la ganache deviennent trop groſſes, & de celui qui engraiſſe trop.

CHARNU, ſe dit du jarret du Cheval. *V.* Jarret.

CHARTIER, domeſtique qui conduit une charrette.

CHARTIL, eſt un endroit deſtiné dans une Ferme, ou dans une maiſon de campagne, pour mettre les Charrettes à couvert des injures du temps: il ſignifie auſſi le corps de la charrette.

CHARRUE, eſt un inſtrument en partie de bois, & en partie de fer, monté ſur deux roues, & attelé de pluſieurs Chevaux ou Bœufs, deſtiné à couper & retourner la terre, pour enſuite y ſemer les grains qui ſont vivre les Hommes & les Chevaux. *Cheval de Charrue*, eſt un Cheval deſtiné à tirer la Charrue.

CHASSE, *Cheval de Chaſſe*, eſt un Cheval d'une taille légere, qui a de la vîteſſe, dont on ſe ſert pour chaſſer avec des chiens courans. Les Chevaux Anglois ſont en réputation pour cet uſage.

CHASSER SON CHEVAL EN AVANT, c'eſt le déterminer à avancer quand il héſite ou qu'il veut ſe retenir.

CHATAIN, eſt une nuance du poil Bay, tirant ſur la couleur des châtaignes. *Voyez* Bay.

CHATIER un Cheval, c'eſt lui donner des coups de gaule ou d'éperon, quand il réſiſte à ce qu'on demande de lui. On peut le châtier à propos ou mal à propos; cela dépend du diſcernement & de la ſcience du Cavalier.

CHATIMENT; ce ſont les coups de gaule ou d'éperon qu'on donne au Cheval, quand il n'obéit pas au Cavalier. La Chambriere eſt auſſi un châtiment au Manege: le Maître étant à pied en donne des coups au Cheval quand il ne lui obéit pas entre les pilliers; il en donne auſſi au Cheval qui réſiſte à ſon Cavalier, & quelquefois au Cavalier même, pour l'avertir d'avoir attention à ſes leçons.

CHATOUILLEUSE. *V.* Bouche.

CHATOUILLEUX A L'ÉPERON, ſe dit d'un Cheval, qui au lieu d'obéir à l'éperon, & d'aller en avant, pouſſe ſon flanc contre l'éperon, & ne veut pas avancer.

CHATRER un Cheval, c'eſt lui ôter les reſticules en les coupant, ou les ôtant par le moyen des cauſtiques. Quoiqu'il y ait des Châtreurs, cependant à l'égard des Chevaux, ce devroit être une opération des Maréchaux, & quelques-uns la ſavent faire.

CHAUSSÉ TROP HAUT, ſe dit d'un Cheval dont les balzanes montent juſques vers le genouil & vers le jarret; ce qui paſſe pour un indice malheureux ou contraire à la bonté du Cheval. *V.* Balzane.

CHAUSSER LES ETRIERS, c'eſt enfoncer ſon pied dedans juſqu'à ce que le bas des Etriers touche aux talons. Cette façon d'avoir ſes Etriers a très-mauvaiſe grace au Manege, il faut les avoir au bout du pied.

CHAUSSER (*ſe*), eſt la même choſe à l'égard du Cheval, que ſe botter. *V.* Se botter.

CHEF D'ACADÉMIE, eſt un Ecuyer qui tient une Académie, où il enſeigne à monter à Cheval.

CHERCHER LA CINQUIEME JAMBE, ſe dit d'un Cheval qui a la tête peſante, & peu de force, & qui s'appuie ſur le mors pour s'aider à marcher.

CHEVAL, animal à quatre pieds, & le plus utile de tous les animaux qui ſont au ſervice de l'homme. Comme cet animal varie beaucoup, tant par rapport à la conformation qu'au ſervice qu'on en peut tirer, & à ſes qualités bonnes ou mauvaiſes, on a été obligé, pour ſignifier le tout, de ſe ſervir de différens termes. On trouvera l'explication de ces termes (dont voici la liſte) chacun à ſa lettre.

PAR RAPPORT A LA CONFORMATION.

CHEVAL bas du devant.
béguт.
braſſicourt.
camus.
coëffé bien ou mal.
cornu.
court-jointé.
crochu.
éflanqué.
enſellé.
entier.
épais.
eſtrac.
étroit de boyau.
gigoté bien ou mal.
haut du devant.
haut monté.
hongre.
jambé bien ou mal.
jarreté.
juché.

CHEVAL long-jointé.
oreillard.
ouvert du devant ou du derriere.
rablé.
de race.
ramaſſé.
rampin.
ſerré du devant ou du derrier
traverſé.

Bidet.
double Bidet.
criquet.
échappé de barbe.
geneſt.
gouſſaut.
haquet.
ragot.
rouſſin.

PAR RAPPORT AU SERVICE.

CHEVAL d'amble.
d'arquebuſe.
de bague.
de bâts.
de brancard.
de caroſſe.
chaiſe.
de charbonnier.
de charrette.
de charrue.
de chaſſe,
de courſe.
à deux mains.
de main.
de Manege.
de Meſſager.
de parade.
de pas.
de poſte.
de relais.
de remonte.

CHEVAL de ſervice.
de ſomme.
de ſuite.
de timballier.
de timon.
de tirage.
de trait.
de volée.

Boute-en-train.
Bricollier ou d'à-côté.
Coureur.
Etalon.
Haquenée.
Limonier.
Mallier.
Porteur.
Porteur de choux.
Sommier.
Somailler.
Timonier.

PAR RAPPORT AUX QUALITÉS.

CHEVAL adroit.
d'ardeur.
de bataille.
brailleur.
brave.
brillant.
chatouilleux à l'éperon.
dur à l'éperon.
écouteux.
entier ou rétif.
fait.
de feu.
fort en bouche.
fort.
franc du collier.
gueulart.
incertain.
indomtable.
léger.
lourd.
loyal.

CHEVAL mol.
obſtiné,
ombrageux.
paiſible.
pareſſeux.
peſant.
piaffeur.
planté bien ou mal.
quinteux.
ramingue.
rare.
retenu.
rétif.
roide
rueur.
ruiné.
ſage.
ſain & net.
ſauvage.
ſenſible.
ſeur.

CHEVAL sombre.
souffleur.
soupçonneux.
souple.
superbe.
de taille.
taré.
traître.
tranquille.
travaillé.
triste.
trompeur.
troteur.
turbulent.

CHEVAL vaillant.
vain.
valeureux.
vicieux.
vif.
volontaire.
usé.

Bête bleue.
Bringue.
Gode.
Haridelle.
Mazette.
Rosse.
Terragnol.

PAR RAPPORT AU POIL.

CHEVAL alzan.
arzel.
aubert.
baillet.
bay.
cap ou cavesse de maure,
châtain.
chaussé trop haut.
étourneau.
gris.
isabelle.
louvet.
maron.
miroité ou à miroir.

CHEVAL noir.
pie.
porcelaine.
rouhan.
rubican.
sillé.
soupe de lait.
souris.
tigre.
tisoné.
transtavart.
travat.
truité.
zain.

CHEVALER, terme de Manege, c'est lorsqu'un Cheval, en allant de côté, croise les jambes de devant ou de derriere l'une sur l'autre.

CHEVALINE, *bête chevaline*. Voyez *Bête*.

CHEVAUCHER LONG OU COURT, c'est être accoutumé à avoir ses étriers longs ou courts.

CHEVESTRE, est un vieux mot qui signifioit le licol d'un Cheval. Le mot de s'enchevestrer se dit encore. *V.* S'enchevestrer.

CHEVILLÉ se dit des épaules & des suros. *V.* épaule & suros.

CILLER se dit d'un Cheval auquel il vient plusieurs poils blancs au-dessus des yeux vers les salieres, c'est une marque de vieillesse.

CINQUIEME JAMBE. Voyez *chercher*.

CLAIR, *bay clair*, c'est une nuance de poil bay. *V.* bay.

CLAIRAN, espece de sonnette de fer blanc ou de laiton qu'on pend au col des Chevaux qui sont en pâture, pour pouvoir entendre où ils sont quand ils s'égarent dans les forêts.

CLOISONS, ce sont des planches qu'on attache ensemble dans une écurie de-

puis les poteaux jusqu'au ratelier, & qui en bouchent toute l'intervalle, afin que les Chevaux ne puissent se battre, & qu'ils soient plus tranquilles en leurs places. Lorsqu'on met des cloisons dans une écurie, il faut que les poteaux soient plus éloignés l'un de l'autre que quand il n'y a que des barres, afin qu'ils aient assez d'espace pour se coucher. Cette mode vient d'Angleterre.

CLOUÉ, (*être cloué*) à Cheval, signifie y être très-ferme, & ne se point ébranler, quelques violens que soient les mouvemens du Cheval.

COCHON, *œil de Cochon*. *V.* œil.

COEFFÉ bien ou mal, bien se dit d'un Cheval qui a les oreilles petites & bien placées au haut de la tête, & mal de celui qui les a placées trop à côté de la tête, & longues ou pendantes.

COFFRE se dit quelquefois en parlant du ventre du Cheval: on dit ce Cheval a un *grand coffre*, pour dire qu'il a bien du ventre ou qu'il mange beaucoup; on dit d'un Cheval qui a peu de force, que c'est un *vrai coffre à avoine*. Le *coffre à avoine* dans une écurie est un coffre de bois qui ferme à clef, qui est ordinairement séparé en dedans par une cloison, afin de mettre l'avoine d'un côté & le son de l'autre. Le délivreur a la clef du coffre à avoine.

COINS ou *dents des coins*, sont les dernieres dents de devant en haut & en bas: *entrer dans les coins*, terme de Manege. *V.* entrer.

COL du Cheval ou *encolure*. Voyez *encolure*; un Cheval qui a le col roide. *V.* roide; plier le col à un Cheval. *V.* plier; *mettre la bride sur le col*, c'est laisser aller un Cheval à sa fantaisie.

COLLÉ A CHEVAL, c'est la même chose que cloué. *V.* cloué.

COLLIER est un harnois de bois rembourré qu'on met au col d'un Cheval de charrette ou de charrue, & auquel on attache les cordes qui lui servent à tirer la voiture. *Donner un coup de collier*. *V.* donner. *Franc du collier*. *Voyez* franc.

COMBLE, *pied comble*. Voyez *pied*.

COMMENCER UN CHEVAL, c'est lui apprendre ses premieres leçons de Manege.

CONDUIRE son Cheval *étroit* ou *large*, terme de Manege; *étroit* signifie le mener en s'approchant du centre du Manege, & large en s'approchant des murailles du Manege. L'Ecuyer d'Académie dit quelquefois à l'Ecolier, *conduisez votre Cheval*, lorsque l'Ecolier laisse aller le Cheval à sa fantaisie.

CONFIRMER un Cheval, c'est achever de le dresser aux airs du Manege.

CONNOISSEUR se dit d'un homme qui est habile dans la connoissance des Chevaux: c'est un connoisseur, un bon connoisseur.

CONNOITRE les éperons, les jambes, les talons, la bride, &c. c'est de la part du Cheval; sentir avec justesse ce que le Cavalier demande lorsqu'il approche les éperons, les jambes ou les talons, & qu'il tire ou rend la bride.

CONTRE-MARQUE, c'est une fausse marque que les Maquignons font aux dents des Chevaux pour tromper sur l'âge. *V.* contre-marquer.

CONTRE-MARQUER un Cheval, c'est creuser avec un burin la dent à un Cheval qui ne marque plus, afin qu'il paroisse qu'il marque encore: c'est une tromperie des Maquignons.

CONTRE-TEMS sont des mouvemens déréglés & rudes qu'un Cheval fait tout à coup en galopant quand il a peur, ou quand il se désunit, c'est-à-dire, qu'il change de pied.

CORDE à saigner est une petite corde qui sert à serrer le col du Cheval quand on le saigne.

CORDE DE FARCIN, c'eſt plusieurs boutons de farcin qui ſe touchent. *Faire la Corde*, ſe dit d'un Cheval pouſſif, qui forme le long de ſon ventre en reſpirant une groſſeur longue reſſemblant à une corde.

CORDE, *donner dans les cordes. V.* donner.

CORNE, c'eſt cette matiere dure qui forme le pied extérieur du Cheval, qu'on nomme le Sabot. *Corne de Vache*, eſt une corne de Vache creuſe & ouverte par les deux bouts, dont on ſe ſert pour donner des breuvages à un Cheval. *Corne de Chamois* eſt la corne d'un animal appellé Chamois, dont on ſe ſert à plusieurs opérations. *Donner un coup de corne. Voyez* donner. *Muer de corne. V.* muer.

CORNU, *un Cheval cornu* eſt celui dont les os des hanches s'élevent auſſi haut que le haut de la croupe.

CORPS, le corps du Cheval ſignifie les côtes & le ventre; avoir ou n'avoir point de corps. *V.* avoir.

CORRIGER un Cheval, c'eſt la même choſe que châtier. *V.* châtier.

COUCHER (*ſe*) dans les coins, ou en tournant, ou ſur les voltes, ſe dit d'un Cheval qui, en tournant au galop ou aux voltes, panche tout le corps du côté qu'il tourne.

COUDE, partie de la jambe de devant du Cheval, c'eſt cet os qui eſt au haut du bras du Cheval en arriere auprès du ventre: ply du *coude. V. ply.*

COULER LE BOUTON. *V.* bouton. Le Maître d'Académie dit quelquefois à l'Ecolier, quand il galope autour du Manege, *coulez*, *coulez*, ce qui veut dire ne retenez pas tant votre Cheval, & allez un peu plus vîte: un Cheval qui coule au galop eſt celui qui va au galop uni & qui avance.

COUP DE HACHE, mauvaiſe conformation du col d'un Cheval, c'eſt un creux à la jonction du col & du garrot. *Coup de corne. V.* donner. *Le coup de lance* eſt un enfoncement comme une eſpece de goutiere qui va le long d'une partie du col ſur le côté; quelques Chevaux d'Eſpagne & quelques Barbes naiſſent avec cette marque qui paſſe pour bonne, fondé ſur une hiſtoire fabuleuſe.

COUPER UN CHEVAL, c'eſt le châtrer. *V.* châtrer. *Couper les oreilles*, c'eſt la même choſe que bretauder. *Couper la queue.*

COUPER (*ſe*), *s'entrecouper ou s'entretailler*, ſe diſent lorſque le Cheval en marchant ſe bleſſe les boulets avec le côté de ſes fers d'une jambe à l'autre; c'eſt-à-dire, qu'il ſe coupe le boulet droit avec le fer de la jambe gauche, & ainſi des autres de devant ou de derriere.

COURBATURE, maladie qui entreprend tout le corps d'un Cheval, elle vient de trop grande fatigue.

COURBE, groſſeur accidentelle qui vient au-dedans du jarret, plus bas que l'eſparvin.

COURBETTE, air de Manege, où le Cheval en baiſſant les hanches leve le devant, puis en baiſſant le devant, leve tant ſoit peu les jambes de derriere. Ainſi *lever à courbettes* ſignifie faire des courbettes. *Rabattre la courbette*, c'eſt poſer à terre les deux pieds de derriere à la fois. *Terminer la courbette*, c'eſt la même choſe. *La demi-courbette* eſt une petite courbette où le Cheval ne s'éleve pas tant qu'à la courbette.

COUREUR, Cheval qui a la queue coupée & une partie des crins. Les Ecuyers modernes prononcent coureux.

COURIER,

Courier, homme à Cheval, qui porte des Lettres ou des Paquets en courant d'un endroit à l'autre: on appelle aussi *Courier*, tout homme qui courre la poste.

Courir, se dit au lieu de courre dans les occasions suivantes. *Courir un Cheval*, c'est le faire galoper sans aucun but ou pour le mettre en haleine : on dit, *courir la bague*, *les têtes & la méduse*. *V.* ces mots à leurs lettres. *Courir à toutes jambes ou à tombeau ouvert*, c'est faire courir son Cheval tant qu'il peut.

Couronne, partie du pied du Cheval, c'est la partie du Cheval qui est immédiatement au-dessus du sabot & au-dessous du pâturon.

Couronné; un Cheval est couronné, lorsqu'il s'est emporté la peau des genouils en tombant & que la marque y reste.

Courre, c'est faire aller son Cheval au galop, c'est la même chose que courir; mais l'usage est de dire courre au lieu de courir. Dans les occasions suivantes, on dit à l'égard de la chasse, *courre le Cerf*, *le Sanglier*, &c. on dit *courre la poste*.

Courre en guides. *V.* guides. On couroit autrefois le faquin ou la quintaine. *V.* faquin & quintaine.

Course, c'est un défi de plusieurs hommes à Cheval, à qui arrivera le premier, en courant de toute la vîtesse du Cheval, à un but fixé. Les Anglois font fréquemment de ces courses. Le Vainqueur gagne un prix ou une somme d'argent que les Anglois appellent une vaisselle : on dit *une course* de bague, de tête, de méduse, on dit poursuivre un homme *à course* de Cheval.

Coursier de Naples; on appelle ainsi les grands & beaux Chevaux du Royaume de Naples en Italie.

Court, un Cheval court est un Cheval dont le corps a peu de longueur du garrot à la croupe.

Courtaut est un Cheval qui a les oreilles coupées ou la queue.

Court-jointé, est un Cheval dont le pâturon est court.

Cousu, se dit d'un Cheval fort maigre : on dit il a les flancs *cousus*, ce qui signifie qu'il y a si peu d'épaissenr d'un flanc à l'autre, qu'on croiroit qu'ils sont *cousus* ensemble.

Couteau de chaleur, morceau de vieille faux, avec lequel on abat la sueur à un Cheval.

Couteau de feu, est un instrument de Maréchal qui sert à mettre le feu au Cheval.

Couvert, *Manege couvert*. *V.* Manege.

Couverture, est un morceau de coutil bordé qu'on met sur le corps du Cheval dans l'écurie; on dit *donner une couverture* d'un Etalon quand on lui fait couvrir une Jument.

Couvrir une Jument, action de l'Etalon : faire *couvrir en main* signifie que des hommes tiennent l'Etalon. *Couvrir en liberté*, veut dire qu'on le lâche dans les pâturages avec les Jumens. *Couvrir un Cheval dans l'écurie*, c'est lui mettre sa couverture.

Crampe, Mal qui rend pour un moment la jambe douloureuse & immobile.

Crampon, espece de talon de fer qu'on fait quelquefois au bout des éponges du fer, il y en a de quarrés, & d'autres en oreilles de Lievre.

Crans du palais, c'est la même chose que Sillons. *V.* Sillons.

Crapaud, c'est une grosseur molle qui vient sous les talons du Cheval, on l'appelle aussi un fic.

Crapaudine, crevasse qui vient au-dessus du sabot du Cheval vers la couronne.

Creat, est un homme payé par un Maître d'Académie pour lui aider à apprendre à monter à Cheval à ses Ecoliers.

Crêche, c'est la même chose que mangeoire. *V.* Mangeoire.

Crevasses, sont des fentes qui viennent derriere les pâturons & les boulets.

Crever un Cheval, c'est lui causer des fatigues auxquelles il ne peut résister.

Crin, les crins du Cheval sont ces grands poils qui sont attachés tout le long du col & ceux qui forment la queue : on dit qu'un Cheval a tous ses *crins*, lorsqu'on ne lui a coupé ni la queue ni les crins du col : on noue, on tresse & on natte les crins, ou pour l'embellissement du Cheval, ou pour les accoutumer à rester du côté que l'on veut; *on coupe les crins* depuis la tête jusqu'à la moitié du col pour que le col paroisse moins gros & plus dégagé. *Faire le crin*, c'est recouper au bout de quelque temps le crin de l'encolure qui a été coupé, lorsqu'il devient trop long. *Faire les oreilles* ou *faire le crin des oreilles*, est couper le poil tout autour du bord des oreilles. *Se tenir aux crins*, se dit lorsque le Cavalier peu ferme, prend les crins du col avec la main, lorsqu'un Cheval saute, de peur qu'il ne le jette à terre : on dit vendre un Cheval *crins & queue*, ce qui veut dire le vendre très-cher.

Criniere. La criniere sont les crins du col du Cheval; on appelle aussi *crinière* ou *fausse criniere*, ou *faux crins*, ou *colliere*, des crins postiches qu'on attache à un Cheval à qui on a coupé les crins, quand on veut qu'il paroisse avoir tous ses crins; *Criniere*, se dit aussi d'une couverture de toile qu'on met autour du col d'un Cheval à l'écurie, afin que la poussiere ne lui tombe pas sur le col.

Criquet, est un petit Bidet maigre & misérable.

Crochets, *Crocs*, ce sont des especes de dents rondes & pointues, qui croissent entre les dents de devant & les dents mâchelieres plus près des dents de devant; presque tous les Chevaux ont des crochets, & il est assez rare que les Jumens en aient. *Pousser les crochets*, se dit d'un Cheval à qui les crochets commencent à paroître.

Crochu, se dit d'un Cheval dont les pointes des jarrets se touchent; on dit aussi qu'il est sur ses jarrets, ou qu'il est jarreté.

Croiser la Gaule par derriere. *V.* Gaule.

Croissant, suite de la Fourbure. *V.* Fourbure.

Croix, *faire la Croix*, terme de Manege, c'est mener un Cheval en avançant & en reculant, de façon qu'il fasse la figure d'une croix sur le terrain.

Crotin, fiente fraîche du Cheval.

Croupade ou *groupade*, c'est un saut les quatre jambes en l'air & les jarrets pliés sous le ventre.

Croupe, partie du train de derriere du Cheval; c'est cette partie ronde qui répond au haut des fesses de l'homme : les bonnes qualités de la croupe, sont d'être *large & ronde*. La croupe de *Mulet*, qui fait voir une élévation ou arrête sur toute la partie supérieure, depuis les reins jusqu'à la queue, est une marque de force; les mauvaises qualités de la croupe sont la croupe *avalée*, c'est-à-dire, qu'elle descend trop tôt, & la racine de la queue est par conséquent trop basse. La croupe *trop étroite* désigne peu de force; & la croupe *coupée* est creuse dans le milieu. *Tortiller la croupe*, se dit d'un

Cheval ſans force, qui en marchant fait aller ſa croupe de côté & d'autre.

CRU (*à*), monter à cru. *V.* Monter.

CUISSES, partie du train de derriere. Les cuiſſes d'un Cheval ſont les parties qui vont depuis les feſſes & le ventre juſqu'aux jarrets. *Renfermer un Cheval dans les cuiſſes. V.* renfermer.

CUL DE VERRE, c'eſt une eſpece de brouillard verdâtre qui paroît au fond de l'œil de quelques Chevaux, & qui dénote que la vue eſt mauvaiſe. Farcin, *cul de poule*, eſpece de farcin. *V.* Farcin. Avoir *le cul dans la ſelle*, ſe dit du Cavalier, quand il eſt bien aſſis dans la ſelle, de façon que ſon derriere ne leve pas, & ne ſe voie pas hors de la ſelle.

CYGNE, Encolure de Cygne. *V.* Encolure.

D

DADA, Mot que les enfans diſent pour ſignifier Cheval : *Aller à dada*, c'eſt aller à Cheval ſelon les enfans.

DANDINER, *V.* Balancer.

DÉBILLER, Terme de riviere; c'eſt détacher du harnois des Chevaux qui tirent un bateau, les cordes auxquelles ils ſont harnachés pour aider le bateau à remonter une riviere.

DEBOURRER un Cheval; c'eſt rendre les mouvements d'un jeune Cheval ſouples & liants par l'exercice du trot. Débourrer les épaules d'un Cheval; c'eſt pour ainſi dire les dégeler, quand il n'y a pas aſſez de mouvement.

DÉCHARGÉ DE TÊTE, *d'épaule*, *d'encolure. V.* ces mots à leurs lettres.

DÉCOUVERT, Manege découvert. *V.* Manege.

DEDANS, Terme de Manege, le dedans ſe forme ſur le champ, ſuivant le côté ſur lequel le Cheval tourne en maniant au Manege; s'il doit tourner à droite, la main, le talon & la jambe droite du Cavalier, ſont *la main*, *le talon & la jambe de dedans;* il en eſt de même de la tête, de l'épaule, de la jambe & hanche du Cheval; ſi c'eſt à gauche, toutes ces parties gauches deviennent celles de dedans; ainſi *mettre la tête*, *l'épaule ou la hanche* d'un Cheval *dedans*, c'eſt obliger le Cheval à pouſſer ces parties du côté qu'il doit tourner, ſoit à droite ou à gauche. *Avoir deux dedans*, quand on courre la bague; c'eſt avoir enlevé la bague deux fois. *Le quartier de dedans* du pied. *V.* Quartier.

DÉFAUTS HEREDITAIRES, ſont ceux que l'Etalon communique aux Poulains qui naiſſent de ſon accouplement; ſavoir, tous les maux de jarret & la lune.

DÉFENDRE (*ſe*) ſe dit d'un Cheval qui réſiſte en ſautant ou en reculant, à ce qu'on veut qu'il faſſe; c'eſt ſouvent ſigne qu'il n'a pas la force de l'exécuter. *Se défendre des levres*, c'eſt la même choſe que s'armer de la levre. *V.* Armer.

DÉFENSE, *la défenſe* d'un Cheval, eſt la maniere dont il réſiſte à ce qu'on demande de lui.

DÉFERRER, (*ſe*) ſe dit d'un Cheval dont le fer quitte le pied, ſans que perſonne y touche. Les Chevaux qui ont mauvais pied ou qui forgent, ſe déferrent ſouvent.

DEHORS, terme de Manege; c'eſt le côté oppoſé à celui ſur lequel le Che-

val tourne ; si le Cheval tourne à droite, toutes les parties gauches du Cheval & du Cavalier, comme les hanches, la main, l'épaule, *&c.* sont les parties *de dehors*; enfin, c'est l'opposé *de dedans.* *V.* Dedans. *V.* aussi Muraille. *Le quartier de dehors* du pied. *V.* Quartier.

DÉLIBÉRER un Cheval; c'est le déterminer aux allures qu'il a de la peine à prendre.

DÉLICOTER, (*se*) se dit d'un Cheval qui, étant attaché avec son licol, trouve moyen de l'ôter de sa tête.

DÉLIVREUR, Domestique d'écurie, dont la fonction est d'avoir la clef du coffre à avoine, & de la distribuer aux heures indiquées.

DEMANDER, ne se dit gueres qu'avec une négation, lorsque le Maître d'Académie voit que l'Ecolier veut exiger quelque chose de son Cheval; si ce n'est pas son avis, il dit, ne demandez rien à votre Cheval, laissez-le aller comme il voudra.

DÉMÊLER un Cheval de voiture, c'est lui remettre les jambes où elles doivent être, quand il les a passées par dessus ses traits.

DEMEURER, se dit du Cheval, lorsque l'Ecolier ne le détermine pas assez à aller en avant; alors le Maître dit, votre Cheval *demeure.*

DEMI-VOLTE, *demi-courbette*, *demi-hanche*, *demi-terre-à-terre*, *demi-air.* *V.* volte, repolon & passade, courbette, hanche, terre-à-terre & mes-air. *Demi-Arrêt.* *V.* Arrêt. *Serrer la demi-volte.* *V.* Serrer.

DENTS. Les Chevaux en ont de deux sortes; savoir, 1°. *Les dents mâchelieres* au nombre de vingt-quatre, dont douze sont à la mâchoire inférieure, six de chaque côté & douze à la mâchoire supérieure, six de chaque côté; ces dents servenr à mâcher les alimens.. 2°. *Les dents de devant ou incisives* au nombre de douze; savoir, six en haut & six en bas; celles qui sont tout à fait au-devant de la bouche s'appellent les pinces; celles qui les côtoyent, les mitoyennes; & celles d'après, les coins; les crocs viennent entre les dents mâchelieres & les dents de devant. *V.* crocs. Ces dents de devant servent à couper l'herbe, le foin, *&c.* elles sont éloignées des mâchelieres de quatre ou cinq pouces: cet intervalle s'appelle la barre; les dents de devant servent aussi à faire connoître l'âge du Cheval jusqu'à sept ans. *Les dents de lait* sont les dents de devant qui poussent au Cheval aussi-tôt qu'il est né & qui tombent au bout d'un certain temps, pour faire place à d'autres que le Cheval garde toute sa vie. *Avoir la dent mauvaise*, se dit d'un Cheval qui mord ceux qui l'approchent. *Mettre*, *pousser*, *prendre*, *jetter*, *percer*, *ôter* ses dents. *V.* ces mots à leurs lettres.

DÉPÊTRER un Cheval, c'est la même chose que démêler. *V.* Démêler.

DÉROBÉ, *pied dérobé.* *V.* Pied.

DÉROBER SOUS L'HOMME, (*se*) se dit lorsqu'un Cheval, en galopant, fait tout à coup & de lui-même quelques temps de galop plus vifs & précipités pour désarçonner le Cavalier & s'en défaire s'il peut.

DERRIERE, train de derriere; *ouvert*, *serré* du derriere. *V.* Train ouvert, serré, haut du derriere.

DÉSARÇONNÉ, être *désarçonné*, se dit du Cavalier quand il sort de la selle, lorsque le Cheval saute ou fait quelques mouvemens violens.

DÉSARÇONNER, se dit du Cheval qui fait sortir le Cavalier de la selle en sautant ou en faisant quelque mouvement violent.

DÉSARMER un Cheval, c'eſt l'empêcher de s'armer. *V.* Armer.

DESERGOTER, opération de Chirurgie, c'eſt fendre juſqu'au vif l'ergot du boulet du Cheval pour de certains maux.

DESSOLLER un Cheval, opération de Chirurgie; c'eſt lui arracher la ſolle pour de certains maux.

DESSOUDE, le Sabot deſſoudé. *V.* Sabot.

DESTRIER (vieux mot) un Deſtrier ſignifioit un Cheval de main ou de bataille.

DÉSUNIR, un Cheval eſt *déſuni*, lorſqu'ayant commencé à galoper en avançant la jambe droite la premiere, il change de jambe & avance la jambe gauche la premiere; il eſt *déſuni du derriere* quand il avance la jambe droite du derriere au galop en même temps que la jambe droite de devant, car, à toutes les allures, excepté à l'amble; la jambe gauche de derriere doit marcher avec la jambe droite de devant, & ainſi des deux autres.

DÉSUNIR, (*ſe*) eſt la même choſe qu'être déſuni. *V.* Déſuni.

DÉTACHÉ, *le nerf bien détaché.* *V.* Nerf.

DETACHER LA RUADE, c'eſt ruer vigoureuſement. *V.* Ruer.

DÉTELER un Cheval, c'eſt défaire ou détacher de la voiture les traits, au moyen deſquels le Cheval y étoit attaché.

DÉTERMINER UN CHEVAL, c'eſt le faire aller en avant lorſqu'il héſite ou qu'il ſe retient.

DÉTRAQUÉ, un Cheval eſt détraqué lorſque le Cavalier, par mal-adreſſe ou par négligence, a gâté & corrompu ſes allures.

DEVANT, *V.* Train, ouvert, haut, ferré, léger. Lever.

DEVANTURE; devanture de mangeoire. *V.* Mangeoire.

DÉVIDER, on dit qu'un Cheval dévide, lorſqu'en faiſant des voltes, les épaules vont trop vîte, & que la croupe ne ſuit pas.

DEUX, Cheval à deux mains. *V.* Cheval. Donner, appuyer, pincer des deux. *V.* ces mots à leurs lettres.

DIA, terme de Charretier; par ce terme les Charretiers font entendre à leurs Chevaux qu'il faut tourner à gauche.

DOMTER un Cheval. *V.* Réduire.

DONNER haleine. *V.* Haleine.

DONNER DES DEUX à un Cheval, c'eſt le frapper avec les deux éperons. *Donner le pli*, c'eſt la même choſe que plier. *Donner leçon* à un Cheval, c'eſt lui apprendre ſes airs de Manege. *Donner dans les cordes*, ſe dit du Cheval qu'on a attaché avec le caveſſon entre les deux piliers. *Il donne dans les cordes*, lorſqu'en avançant entre les deux piliers, il tend également les deux cordes qui tiennent par un bout à ſon caveſſon, & par l'autre à chaque pilier. *Donner un coup de colier*, ſe dit d'un Cheval de voiture lorſqu'il tire vigoureuſement, ſur-tout quand il faut faire ſortir la voiture de quelque mauvais pas. *Donner quatre doigts de bride*, eſt une expreſſion qui ſignifie qu'il faut lâcher un peu les rênes au Cheval. *Donner l'herbe ou le vert* à un Cheval, c'eſt le nourrir dans l'écurie avec de l'herbe verte, fraîche coupée, au lieu de foin & d'avoine, ce qu'on fait pour le rafraîchir. *Donner un coup de corne*, c'eſt ſaigner un Cheval au palais, au moyen d'un coup qu'on y donne avec le petit bout d'une corne de vache. *Donner des plumes* à un Cheval, c'eſt une opération à l'épaule.

DONNER DE LA PEINE, (*ſe*) ſe dit d'un Cheval qui n'ayant point de vîteſſe,

galope en se donnant bien du mouvement, & cependant galope lourdement, & n'avance point.

Dos. Le dos du Cheval va depuis le garrot jusqu'aux reins; c'est la partie du corps du Cheval sur laquelle on met la selle.

Double Bidet. *V.* Bidet. *Le rein double* se dit des reins du Cheval quand ils sont fort larges.

Doubler ou *doubler large* (terme de Manege) c'est tourner son Cheval vers la moitié du Manege, & le conduire droit à l'autre muraille sans changer de main. *Doubler étroit*, c'est tourner son Cheval en lui faisant décrire un quarré à un coin du Manege ou aux quatre coins. *Doubler les reins*, est un saut que le Cheval fait en voûtant son dos.

Dresse, un Cheval dressé est un Cheval accoutumé à obéir à ce que le Cavalier exige de lui.

Dresser un Cheval, c'est lui apprendre les exercices qu'on exige de lui.

Dresser, (*se*) un Cheval qui *se dresse* est celui qui se leve tout droit sur les pieds de derriere.

Droit; on dit qu'un Cheval est *droit*, quand on veut dire qu'il ne boite point. Un Cheval *droit sur ses boulets*, signifie la même chose qu'un Cheval bouleté. *V.* Bouleté, excepté que le pied n'est plus si reculé en arriere. *Droit sur ses jambes*, signifie que les jambes de devant du Cheval tombent bien à plomb quand il est arrêté : c'est la meilleure situation des jambes de devant; il y a des Chevaux qui se postent de façon que leurs jambes de devant vont trop en dessous; c'est-à-dire, s'approchent trop des jambes de derriere. *Aller droit à la muraille*, c'est changer de main en terme de Manege sans mener son Cheval de côté. *Aller par le droit*, c'est mener son Cheval par le milieu du Manege sans s'approcher des murailles. *Promener* un Cheval *sur le droit*. *V.* Promener.

Dur au fouet ou *à l'éperon*; se dit d'un Cheval auquel le fouet ou l'éperon font peu d'impression. Mouvemens durs. *V.* Mouvemens.

E

Eau blanche, boisson rafraîchissante pour les Chevaux; c'est de l'eau dans laquelle on a mis du son. *Abattre l'eau*. *V.* Abattre. *Mener à l'eau*. *Voyez* Abreuvoir. *Rompre l'eau* à un Cheval. *V.* Rompre.

Eaux. Maladie du Cheval; ce sont de mauvaises eaux qui coulent du derriere du paturon des Chevaux.

Ebranler son Cheval au galop, c'est le faire passer du pas, du trot ou de quelqu'autre allure au galop.

Ebrillade, c'est une secousse que le Cavalier donne avec une rêne seule à un Cheval désobéissant pour l'obliger à tourner.

Ebrouer, (*s'*) un Cheval *s'ébroue*, quand pour se dégager de ce qui lui châtouille le dedans des nazeaux, il les fait frémir en faisant du bruit.

Ecaille d'huitre, Pied en écaille d'huître. *V.* Pied.

Ecaillons, vieux mot qui signifioit les dents du Cheval, qu'on appelle les crochets.

Ecart, *faire des écarts* ou *s'écarter*, action d'un Cheval qui ayant peur de

quelqu'objet, se jette de côté. *Ecart* signifie aussi le mal qui vient à l'épaule d'un Cheval, qui pour avoir glissé ou avoir eu peur, s'est allongé avec douleur les muscles qui tiennent l'épaule au corps : alors on dit, *prendre* ou *avoir un écart.* Un Cheval entr'ouvert est celui qui a pris un violent écart. *V.* Entre-ouvert & Entre-ouverture.

ECHAPPÉ DE BARBE, est un Cheval qui vient de race de Cheval Barbe avec une Jument du pays.

ECHAPPER, *faire* ou *laisser échapper*, ou *laisser échapper de la main* son Cheval, c'est ne plus le retenir, & lui rendre tout à coup la main, afin qu'il prenne le galop.

ECHAPPER DE DESSOUS L'HOMME, (*s'*) c'est la même chose que de se dérober. *Voyez.* Se dérober.

ECOLE, signifie Manege dans quelques occasions. *La basse Ecole*, ce sont les Académistes qui commencent à apprendre à monter à Cheval. *Un Cheval d'Ecole*, c'est un Cheval de Manege. *Un pas d'Ecole. V.* Pas. Cheval *hors d'Ecole. V.* Hors.

ECOUTÉ, terme de Manege; c'est la même chose que soutenu. *Un pas écouté*, des termes *écoutés. V.* Soutenu.

ECOUTER son Cheval, terme de Manege, c'est être attentif à ne point le déranger de ses airs de Manege quand il manie bien.

ECOUTEUX, un Cheval *écouteux* est celui qui hésite à se déterminer à quelque allure que ce soit, quoiqu'on l'en sollicite.

ECURIE, Bâtiment destiné pour y attacher, y mettre à couvert, & y nourrir les Chevaux. *L'Ecurie simple* n'a qu'un rang de Chevaux, & un espace derriere pour aller d'un bout à l'autre *L'écurie double* se pratique de deux façons; elle a deux rangs de Chevaux, les croupes vis à-vis l'une de l'autre, & un espace entre deux, ou bien on met le ratelier dans le milieu; alors les têtes des Chevaux sont vis-à-vis l'une de l'autre, & il y a deux espaces pour passer derriere les croupes des deux rangs. *Ecurie* signifie aussi non-seulement le Bâtiment fait pour les Chevaux, mais encore tout ce qui y a rapport; c'est-à-dire, les logemens de tous les Officiers, Palefreniers, *&c.* lorsque le tout ne forme qu'une enceinte de Bâtimens : ainsi les Ecuries du Roi & des Princes s'entendent dans ce dernier sens. Les Ecuries du Roi de France sont séparées en deux Bâtimens; l'un destiné pour les Chevaux de Manege & de Guerre & pour les Chevaux de Selle & de Chasse, ce qui s'appelle la grande Ecurie. L'autre Ecurie appellée la petite Ecurie, est faite pour les Chevaux de carosse. M. le Grand vend toutes les Charges de la grande Ecurie, du Haras qui en dépend & de la petite Ecurie; il ordonne les fonds pour les dépenses desdites Ecuries, comme aussi de toute la Livrée. Nul Maître d'Académie ne peut montrer, ni établir l'Académie sans son ordre & permission formelle, avec des lettres pour prendre le nom d'Académie Royale.

Des Officiers des Ecuries, il y en a qui sont communs à la grande & à la petite; tels sont, premiérement, le Grand Ecuyer nommé M. le Grand; M. de Brionne l'est actuellement; un Intendant & Contrôleur ancien, alternatif & triennal, un Trésorier, deux Juges d'Armes & Généalogistes, huit Fourriers, douze Chevaucheurs, autrement Couriers du Cabinet, douze Hérauts, y compris le Roi d'Armes, deux Poursuivans

d'Armes, trois Porte-Epées de parement, deux Porte-Manteaux, deux Portes-Caban, (qui eſt un Manteau de pluie) deux Médecins, quatre Chirurgiens, deux Apothicaires. D'autres Officiers, comme Garde-Malade, Garde-Meuble, Lavandiers, Portier, Drapier, Paſſementier, Merciers, Tailleurs, Sellier, Eperonnier, Charron, Bourrelier, Brodeur & Menuiſier des deux Ecuries; Trompettes, Joueurs de violon, Saqueboutes, Cornets, Hautbois, Muſettes de Poitou, Joueurs de Fifres & Tambours, Cromornes & Trompettes-Marines, un Ambleur & un Conducteur de charriot, Maîtres en fait d'Armes, des Exercices de Guerre, à danſer, de Mathématiques, à écrire, à deſſiner & à voltiger. Les Officiers de la grande Ecurie ſont, un Argentier-Proviſeur, un Ecuyer-Commandant, quatre Ecuyers pour le Manege, dont deux ordinaires & deux Cavalcadours, un Ecuyer ordinaire & un Cavalcadour. Il y a encore quatre ou cinq Charges d'Ecuyer ordinaire ſans fonctions, quarante Pages portant la Livrée du Roi, la poche en travers, un Gouverneur, deux Sous-Gouverneurs, un Précepteur; un Aumônier, huit premiers Valets des Pages, quatorze Palefreniers, quatre Maréchaux, un Arroſeur de Manege, un Concierge, quarante-deux grands Valets de pied.

Le Haras du Roi a pour Officiers un Ecuyer-Capitaine du Haras, ſix Gardes du Haras, deux Maréchaux, deux Pages, Médecin, Chirurgien, Apothicaire, Taulpier. Les Officiers de la petite Ecurie ſont, un Ecuyer de main ordinaire, & vingt Ecuyers de main, appellés Ecuyers de quartier, qui doivent donner la main au Roi quand il ſort, & par-tout où il va, un Ecuyer ordinaire commandant la petite Ecurie, & deux autres Ecuyers ordinaires, vingt Pages portant la Livrée du Roi, les poches en long, un Argentier-Proviſeur, un Gouverneur, un Précepteur, un Aumônier.

Tous les Pages doivent faire leurs preuves anciennes & Militaires de quatre générations paternelles.

Tous les Officiers des Ecuries ſont Commençaux de la Maiſon du Roi.

La petite Ecurie a ſeize petits Valets de pied par commiſſion.

ECUYER, homme qui a le commandement ſur une Ecurie, & ſur tout ce qui en dépend. Ecuyer ordinaire de la grande Ecurie, *Grand Ecuyer*, *Premier Ecuyer*, *Ecuyer Cavalcadour*, *Ecuyer de main & ordinaire de la petite Ecurie.* *V.* Ecurie.

EFFET DE LA BRIDE. *V.* Bride. *Effet* de la main. *V.* Main.

EFFILÉE, une encolure *effilée.* *V.* Encolure.

EFFLANQUÉ, Cheval *efflanqué*, c'eſt celui dont le ventre va en étréciſſant vers les cuiſſes.

EFFORT, les Chevaux ſont ſujets aux efforts d'épaules, de reins, de hanches, de jarrets & de boulets.

EGARÉE, *Bouche égarée.* *V.* Bouche.

EGARER LA BOUCHE d'un Cheval, c'eſt en diminuer la ſenſibilité par ignorance ou par brutalité.

EGAROTÉ, Cheval *égaroté*, eſt un Cheval qui a une plaie ſi conſidérable ſur le garot que ſa forme en eſt changée & applatie.

EGUILLETTE, *nouer l'éguillette.* *V.* Aiguillette.

EHANCHÉ, Cheval dont la hanche a ſouffert un ſi grand effort, que l'os qui la forme eſt deſcendu plus bas que celui de l'autre côté, on dit auſſi *époinié.*

ELANCÉ,

ELANCÉ, Cheval long, & qui a peu de ventre.

ELARGIR SON CHEVAL, c'eſt le faire aller au Manege, plus près du mur; ou lui faire embraſſer un plus grand eſpace de terrain.

EMBARRÉ, être *embarré*, ſe dit d'un Cheval à l'Ecurie, qui, après avoir paſſé ſa jambe de l'autre côté d'une de ſes barres d'écurie, fait des efforts pour la repaſſer, & ne pouvant en venir à bout, s'écorche & ſe bleſſe.

EMBARRER (s') eſt la même choſe qu'être *embarré*. *V.* Embarré.

EMBARRURE, contuſion ou écorchure provenant de s'être embarré. *V.* Embarré.

EMBOUCHER un Cheval, c'eſt lui choiſir & lui mettre un mors dans la bouche: ainſi, on peut emboucher un Cheval bien ou mal.

EMBOUCHURE ſignifie le mors & tout le fer qui l'accompagne, on la nommoit autrefois le frein. *Ordonner* l'embouchure d'un Cheval, c'eſt en proportionner toutes les pieces à la qualité de la bouche du Cheval.

EMBRASSER SON CHEVAL ou *le tenir embraſſé*, c'eſt ſerrer médiocrement les cuiſſes, & tenir ſes jambes près du ventre de ſon Cheval quand on eſt deſſus. *Embraſſer du terrain*, ſe dit d'un Cheval qui avance au galop & qui eſt vîte. *Embraſſer du terrain* au Manege, c'eſt la même choſe qu'aller large. *Voyez* Aller. *Embraſſer* ou *Embraſſer la volte*, c'eſt la même choſe qu'élargir. *V.* Elargir.

EMBUVER. *V.* Abreuver.

EMMIÉLURE, eſpece d'onguent qui ſert aux maladies des pieds & des jambes des Chevaux.

EMOUCHOIR ou *caparaçon*, eſpece de couverture qu'on met ſur le corps des Chevaux ſellés ou harnachés, pour les garantir de la piquure des mouches, on l'appelle auſſi émouchette: on appelle auſſi émouchoir une queue de Cheval attachée au bout d'un bâton avec laquelle on chaſſe les mouches de deſſus le corps du Cheval, de peur qu'il ne remue quand on le ferre ou lorſqu'on lui fait quelqu'autre opération.

EMPÊTRER (s') ou être *empêtré*, ſe dit d'un Cheval qui eſt pris dans ſes traits; c'eſt-à-dire, qui a paſſé ſes jambes par-deſſus les traits de cuir ou les cordes qui l'attachent à la Voiture à laquelle il eſt attelé.

EMPORTER (s') ſe dit d'un Cheval qui n'ayant point de ſenſibilité à la bouche, & ayant de l'ardeur, va toujours (ſur-tout au galop) malgré tous les efforts que le Cavalier fait pour l'arrêter.

EN AVANT, *mener ou conduire* ſon Cheval *en avant*. *V.* Mener. *De la main en avant*. *V.* Avant-main. Le Maître d'Académie dit quelquefois à ſon Ecolier, quand le Cheval ſe retient ou rallentit ſon allure, *en avant*, *en avant*, *votre Cheval demeure*, *votre Cheval reſte*: ce qui veut dire, déterminez-le à avancer.

ENCAPUCHONNER (s') ou être *encapuchonné*, ſe dit du Cheval qui baiſſe la tête, & s'arme. *V.* S'armer.

ENCASTELÉ, un Cheval *encaſtelé* eſt celui qui a les talons des pieds de devant ſi ſerrés, qu'il en boite communément.

ENCASTELURE, c'eſt le ſerrement des talons des pieds de devant.

ENCHEVESTRER (s'), un Cheval eſt *encheveſtré*, lorſque voulant ſe gratter l'oreille avec le pied de derriere, il ſe prend le pied dans la longe de ſon licol, & voulant s'en débarraſſer, s'écorche très-ſouvent le derriere du paturon.

ENCHEVESTRURE, écorchure ou contuſion au paturon, provenant de s'être encheveſtré.

ENCLOUER un Cheval ſe dit du Maréchal ferrant ; qui, au lieu d'enfoncer le clou du ſer ſeulement dans la corne, pique la chair qui eſt deſſous vers l'os, qu'on appelle petit pied, alors le Cheval *eſt encloué.*

ENCLOUEURE, c'eſt la piquure de quelque clou que le Maréchal a enfoncé dans la chair vers l'os du petit pied d'un Cheval en le ferrant.

ENCOLURE, c'eſt le col du Cheval qui va depuis les oreilles juſqu'au garot. Les bonnes qualités d'une encolure ſont d'être *longue*, *déchargée* ou *tranchante*, ce qui ſignifie qu'elle ſoit peu garnie de chair ; elle doit bien *ſortir des épaules. V.* Sortir. *Haute ou relevée;* c'eſt-à-dire que le Cheval la ſoutienne bien. *Rouée ou de cigne*, c'eſt la beauté (ſelon quelques-uns) de l'encolure des Chevaux de caroſſe; c'eſt-à-dire, que le deſſus de l'encolure tourne en rond vers la tête. *Droite* eſt la vraie beauté, quoique l'oppoſé de rouée; car ici le deſſus de l'encolure va en ligne droite depuis le garot juſqu'au derriere de la tête. Les mauvaiſes qualités de l'encolure ſont d'être *courte*, *effilée*, qui veut dire trop mince, ſur-tout vers la téte. *Renverſée* ou *penchante*, cela arrive lorſque le deſſus de l'encolure eſt ſi chargé de chair, que ſa peſanteur le fait pancher de côté. *Fauſſe* ou *de cerf*, ſignifie que le deſſus de l'encolure creuſe, & le deſſous qui va du poitrail au goſier avance en rondeur ou en boſſe. *Epaiſſe* ou *trop chargée de chair*, ſignifie qu'elle eſt trop graſſe : on dit qu'un Cheval *ſe charge d'encolure. V.* Charger.

ENCORNÉ, *Javart encorné; Atteinte encornée. V.* Javart & Atteinte.

ENCRAINÉ, vieux mot qui ſignifioit égaroté. *V.* Egaroté.

ENERVER un Cheval, opération de Chirurgie, c'eſt lui couper un tendon qu'il a entre les deux nazeaux ; cela ne ſe fait qu'aux Chevaux qui ont le bout du nez trop gros, pour qu'il paroiſſe plus fin.

ENFONCER LES ÉPERONS à un Cheval, c'eſt les lui faire ſentir avec violence.

ENFONCEURE DE MANGEOIRE. *V.* Mangeoire.

ENFOURCHER un Cheval, terme bas qui ſignifie monter deſſus.

ENHARNACHER, c'eſt la même choſe qu'harnacher. *V.* Harnacher.

ENRAYER une Voiture, c'eſt empêcher les roues d'une voiture de tourner en deſcendant une montagne, de peur que la voiture, par ſa peſanteur, ne fatigue trop les Chevaux ; on enraie les charrettes, au moyen d'une groſſe perche de bois qu'on paſſe entre deux raies de la roue, & les caroſſes avec un gros crochet de fer, attaché à une corde arrêtée au train de derriere du caroſſe ; on l'accroche à la raie d'une roue.

ENSELLÉ ; Cheval enſellé, eſt celui dont le dos va en creuſant.

ENTABLER (*s'*), un Cheval *s'entable*, lorſqu'en faiſant des voltes, il fait avancer ſa croupe avant ſes épaules.

ENTAMER LE CHEMIN, c'eſt commencer à galoper.

ENTENDRE LES TALONS. *V.* Talon.

ENTIER, *un Cheval entier*, eſt un Cheval capable d'engendrer : *entier*, ſignifie en terme de Manege, un Cheval roide, & qui ne peut ſe plier : ainſi on dit, *ce Cheval eſt entier à main droite ou à main gauche*, quand il a bien de la peine à tourner à main droite ou à main gauche.

ENTIÉRETÉ d'un Cheval, c'eſt ſa conformation en général.

ENTORSE. *V.* Mémarchure.

ENTRAVER un Cheval, c'eſt lui *mettre des Entraves* aux paturons. *V.* Entraves.

ENTRAVES, les Entraves qui ſervent à mettre aux deux paturons de devant d'un Cheval, ſoit pour l'empêcher de mettre ſes pieds dans la mangeoire, ſoit pour lui ôter la liberté de courir dans les pâturages : ces entraves, dis-je, ſont compoſées de deux entravons joints enſemble par des anneaux ou une chaîne de fer. Les *Entraves* dont on ſe ſert pour jetter un Cheval par terre, quand on veut lui faire quelques opérations, ſont compoſées de quatre entravons ſéparés, ayant chacun un anneau de fer : on attache une corde longue à l'anneau d'un de ces entravons, puis après avoir bouclé les quatre entravons, un à chaque paturon, on paſſe la corde dans chaque anneau ; puis la tirant par un bout, les quatre jambes ſe raſſemblent, & le Cheval tombe. *V.* Entravon.

ENTRAVON, groſſe laniere de cuir fort, rembourrée d'un côté, au bout de laquelle on attache une boucle pour boucler cette laniere au paturon, la rembourrure dedans.

ENTRECOUPER (*s'*), c'eſt la même choſe que ſe couper. *V.* Se couper.

ENTREPAS ou *Traquenard.* *V.* Traquenard.

ENTRER DANS LES COINS, ſe dit du Cavalier lorſqu'il tourne ſon Cheval dans les quatre coins du Manege en ſuivant exactement la muraille.

ENTRETAILLER (*s'*), eſt la même choſe que s'entrecouper & ſe couper. *V.* Se couper.

ENTRETAILLURE, mal que s'eſt fait le Cheval qui s'eſt coupé.

ENTRETENIR ſon Cheval dans quelqu'allure, c'eſt l'empêcher de la précipiter ou de la ralentir.

ENTRETENIR ſon Cheval au galop, c'eſt lui faire continuer ſon galop d'une égale vîteſſe.

ENTR'OUVERT. Cheval entr'ouvert, ou Cheval qui s'eſt entr'ouvert, c'eſt un Cheval qui en gliſſant, s'eſt écarté & forcé les muſcles de l'épaule violemment.

ENTR'OUVERTURE, écart de l'épaule très-violent.

EPAIS, un Cheval *épais* eſt un Cheval dont tous les membres ſont fort gros.

EPARER (*s'*), vieux mot, qui ſignifioit un Cheval qui lâche des ruades, & noue l'aiguillette.

EPARVIN, groſſeur qui vient par accident aux jarrets du Cheval, au-deſſous du pli & en dedans. Il y a de deux ſortes d'éparvins ; ſavoir, *éparvin ſec*; il fait lever le jarret du Cheval en marchant plus haut qu'à l'ordinaire. *L'éparvin de Bœuf* eſt plus gros, & fait boiter le Cheval.

EPAULE, partie du train de devant du Cheval, qui va depuis le garot juſqu'au bras de la jambe ; ſes bonnes qualités ſont d'être *déchargée de chair ou décharnée* : on dit ce Cheval eſt *déchargé d'épaules* ; *ſeche*, *platte*, *tranchante* ; tout cela ſignifie qu'on ne doit ſentir quaſi que la peau ſur l'os de l'épaule. *Libre*, c'eſt-à-dire, qu'elle ait du mouvement quand le Cheval marche, trotte ou galope. Les mauvaiſes qualités ſont, *chargé d'épaules* ou *épaules rondes*, ce qui ſignifie qu'il y a beaucoup de chair ſur les épaules. Les *épaules ſerrées*, c'eſt-à-dire, que la poitrine ou le poitrail eſt ſerré par les deux épaules; *chevillées*, ſignifie qu'elles ſont très-ſerrées & ſans mouvement ; *froides*, le Cheval qui a les épaules froides a peu de mouvement dans les épaules & dans les jambes, au lieu que celui qui eſt *entrepris*

des épaules n'y a point de mouvement, mais en a beaucoup dans les jambes. On dit, *gagner les épaules*, *assurer les épaules* d'un Cheval, *trotter des épaules*. *V.* Assurer, gagner, trotter.

EPAULÉ, *Cheval épaulé*, est un Cheval qui a eu un si grand mal à l'épaule, qu'on ne peut plus s'en servir. *Bête épaulée*, signifie un Cheval qui n'est bon à rien.

EPÉE. La main de l'*épée*, de la lance, de la gaule, c'est la main droite. *V.* Main. L'*Epée Romaine*, c'est un long épi de poil qu'on trouve sur quelques Chevaux; cet épi coule tout le long du col sous la criniere; on fait passer cet épi pour une bonne marque.

EPERON, instrument de fer dont le bout est une rosette tournante à plusieurs pointes. Le Cavalier attache les éperons à ses talons, afin d'en piquer le Cheval au flanc quand il le juge à propos, pour lui faire connoître sa volonté ou pour le châtier. Ainsi l'éperon est un *aide* & un *châtiment*. *V.* Aide & châtiment; c'est pourquoi, *donner un coup d'éperon*, c'est aider ou châtier un Cheval suivant l'occasion; on se sert quelquefois du mot de *talons*, pour signifier éperons. *V.* Talons. *Sensible à l'éperon*, *dur à l'éperon*, *châtouilleux à l'éperon*. *V.* Sensible, dur & châtouilleux. *Avoir l'éperon fin*, se dit d'un Cheval auquel la moindre approche de l'éperon fait connoître la volonté du Cavalier, & qui agit juste en conséquence. *S'attacher à l'éperon*, ou *se jetter sur l'éperon*. *V.* S'attacher. *Connoître*, *résister*, *répondre à l'éperon*. *V.* ces termes à leurs lettres. *Pincer*, *appuyer*, *enfoncer*, *faire sentir*, *piquer*, *picoter des éperons*. *V.* ces termes. *Souffrir l'éperon*. *V.* Souffrir.

EPERONNÉ ne se dit plus qu'avec le mot botté; on dit, *je suis botté & éperonné*, ce qui signifie, il y a des éperons aux bottes que je viens de mettre.

EPIC, endroit marqué sur la peau du Cheval par le retour du poil qui prend des sens différens, il y en a presque toujours un au milieu du front; les autres n'ont point d'endroits déterminés. Quelques superstitieux s'imaginent qu'il y a des épics heureux & d'autres malheureux.

EPOINTÉ, c'est la même chose qu'éhanché. *V.* Ehanché.

EPOUSSETTE, instrument de Palefreniers: c'est un morceau de serge de deux pieds en quarré, dont les Palefreniers se servent pour ôter la poussiere sur le corps du Cheval quand ils le pansent.

EPOUSSETER un Cheval, c'est secouer la poussiere de dessus son corps avec l'époussette.

EQUESTRE, *Statue Equestre*; c'est la Statue d'un homme à Cheval. *V.* Statue.

ERGOT, partie de la jambe du Cheval. L'Ergot du Cheval, c'est une grosseur naturelle ressemblante à de la corne molle qui est au bas du boulet par derriere, & cachée sous le poil du fanon aux quatre jambes: on désergote les Chevaux. *V.* Désergoter.

ESCAPADE, prononcez l's, action fougueuse d'un Cheval qui ne veut pas obéir au Cavalier.

ESCAVESSADE, vieux mot qui signifioit une saccade, que le Palefrenier qui tient un Cheval par la corde du caveçon, lui donne pour l'arrêter ou pour le châtier, on dit à présent coup de caveçon.

ESCLAME, vieux mot qui signifioit un Cheval trop fatigué, & qui n'a point de boyau.

ESQUINE se disoit autrefois pour signifier le dos & les reins du Cheval.

ESSOURISSER un Cheval, opération de Chirurgie, c'est lui fendre un cartilla-

ge qui eſt dans les nazeaux nommé *la ſouris*, afin de l'empêcher de s'ébrouer.

ESTAMPE, Inſtrument de Maréchal qui fait des trous pour paſſer les clous d'un fer.

ESTAMPER un fer, c'eſt ſe ſervir de l'eſtampe, pour paſſer au travers du fer les trous par leſquels les clous paſſeront pour attacher le fer à la corne. *Eſtamper gras*; c'eſt percer ces trous près du bord du dedans du fer. *Eſtamper maigre*, c'eſt les percer près du bord extérieur ou de dehors du fer.

ESTAMPURE DU FER, c'eſt la façon dont il eſt eſtampé. *V.* Eſtamper.

ESTOURNEAU ou *gris eſtourneau*, varié du poil gris. *V.* Gris.

ESTRAC, prononcez l'ſ; *un Cheval eſtrac* eſt celui qui eſt mince, & a peu de corps.

ESTRAPADE, ſaut de mouton très-vif que fait le Cheval.

ESTRAPASSER, c'eſt, en terme de Manege, la même choſe qu'outrer un Cheval, c'eſt-à-dire, le faire travailler au-delà de ſes forces.

ESTREIN, vieux mot qui ſignifioit la paille deſtinée à faire la litiere des Chevaux.

ETABLER les Chevaux; c'eſt les mettre à couvert.

ETALON ou *ételon*, Cheval entier deſtiné à la génération & à la propagation de l'eſpece. *Le ſaut d'un étalon. V.* Saut. *Souffrir l'étalon. V.* Souffrir.

ETALONNER une Jument, c'eſt la même choſe que la couvrir. *V.* Couvrir.

ETOILE, c'eſt une eſpace rond de poil blanc que pluſieurs Chevaux noirs, ou de quelqu'autres couleurs, ont au milieu du front. *Fauſſe étoile*, c'eſt une étoile artificielle qu'on fait à ceux qui n'en ont pas de véritable, ſoit en appareillant des Chevaux de caroſſe, afin qu'ils ſoient marqués de même, ſoit pour ſatisfaire l'opinion de ceux qui croient qu'un Cheval qui n'a aucune marque blanche ſur le corps eſt vicieux ou malheureux.

ETRÉCIR ſon Cheval, terme de Manege, qui ſignifie qu'on n'embraſſe pas aſſez de terrain en faiſant des voltes ou en travaillant ſon Cheval en rond à quelqu'air que ce ſoit.

ETRÉCIR (*s'*), ſignifie que le Cheval n'entoure pas aſſez de terrain en travaillant en rond : on dit, *votre Cheval s'étrécit.*

ETRIERS, machine compoſée de pluſieurs petites barres de fer jointes enſemble par les bouts, & qui laiſſent un vuide dans lequel entre le bout du pied, ou même le pied tout entier; cette machine tient à une courroye attachée à la Selle. L'*Etrier* ſert à monter à Cheval & à appuyer ſes pieds quand on eſt aſſis dans la Selle. *Mettre le pied à l'Etrier*, c'eſt ſe ſervir de l'étrier pour monter à Cheval. *Etre ferme ſur ſes Etriers*, c'eſt ſe bien tenir à Cheval, de façon que quelques mouvemens violens que faſſe le Cheval, les pieds ne ſortent point des étriers. *Abandonner*, *allonger*, *accourcir*, *chauſſer*, *quitter les étriers*, *peſer ſur ſes étriers. V.* tous ces termes à leurs lettres.

ETRILLE, inſtrument de Palefrenier pour panſer les Chevaux.

ETRILLER, c'eſt panſer un Cheval avec l'Etrille.

ETRIPE CHEVAL (*à*), aller *à étripe Cheval. V.* Aller.

ETRIVIERE, courroie de cuir qui tient l'étrier à la Selle. L'Etriviere eſt garnie d'une boucle, au moyen de laquelle on fait deſcendre ou monter l'étrier, ce qui s'appelle l'allonger ou le raccourcir.

ETROIT DE BOYAU, les *jarrets étroits*, la *croupe trop étroite. V.* Boyau, jarrets, croupe. Conduire ſon Cheval étroit, ou aller étroit. *V.* Aller.

EXTRÊMITÉS, par extrêmités on entend les quatre jambes & le bout du nez

Cheval. *Les extrêmités lavées*, ſignifie que le poil du Cheval eſt plus pâle aux jambes & au bout du nez que par-tout le corps. *Les extrêmités de feu* ou *du feu aux extrêmités*, ne ſe trouvent gueres qu'aux Chevaux Bays bruns; c'eſt-à-dire, que le poil eſt d'un rouge plus vif au bout du nez, aux jambes & au flanc que par-tout le corps.

F

FACE, *la Face* d'un Cheval, c'eſt la même choſe que chanfrein. Ainſi, la *face blanche* ou *belle face*, ſignifie chanfrein blanc. *V.* Chanfrein.

FACILE AU MONTOIR. *V.* Montoir.

FAÇONNER un Cheval, c'eſt lui donner de la grace ſous l'homme dans ſes exercices.

FAIM VALE, Maladie du Cheval qui a rapport à la faim canine de l'homme.

FAIRE NET; on dit aux Palefreniers de *faire net;* c'eſt-à-dire, de bien nettoyer la mangeoire un moment avant de donner l'avoine aux Chevaux. *Faire la révérence*, expreſſion qui ſignifie un Cheval qui fait un faux pas. *Faire trouver des jambes* à ſon Cheval. *V.* Jambes. *Faire des contre-temps*, *faire la corde*, *faire la croix*, *faire ſentir les éperons & les gras des jambes*, *faire échapper ſon Cheval*, *faire ſalquer* ſon Cheval, *faire les crins & les oreilles*, *faire une levée* de la lance, *faire couvrir* en main, *faire pied neuf*, *quartier neuf*, *faire manier ſon Cheval*, *faire la pointe*, *faire les quatre coins*, *faire fuir les talons*, *faire des voltes*, *demi-voltes*, *&c.* *faire volte-face*, *faire les forces*, *faire la tortue*, *faire ſiffler la gaule*, *faire litiere.* *V.* tous ces termes à leurs lettres.

FAIT; *un Cheval fait*, eſt un Cheval qui n'eſt plus jeune, & qui eſt dreſſé.

FALCADE, mouvement vif & réitéré des hanches & des jambes de derriere qui lient fort bas, lorſqu'on arrête ſon Cheval à la fin de ſa repriſe au Manege; c'eſt proprement trois ou quatre petites courbettes preſſées avant l'arrêt.

FALQUER, *faire falquer* ſon Cheval, c'eſt le mener à falcades. *V.* Falcade.

FANON, c'eſt le poil long qui ſe trouve au bas des boulets du Cheval, & qui couvre l'ergot.

FANTAISIES, un Cheval qui a des fantaiſies eſt celui à qui il prend de tems en tems envie de tourner, de ſauter ou de reculer contre la volonté de l'homme.

FAQUIN. *V.* Quintaine.

FARCIN, Maladie du Cheval, qui ſe dénote par de gros boutons ſur diverſes parties du corps, leſquels forment autant d'ulceres. On donne des noms au farcin ſuivant le lieu & la figure de ſes boutons, comme *farcin volant*, *cordé*, *cul de poule*, *teſticule de coq*, *mouchereux*, *biſurque*, *taupin*; mais tous ces noms ne font rien à la cure, qui eſt toujours la même.

FARCINEUX, Cheval qui a le farcin. *V.* Farcin.

FAROUCHE; un Cheval eſt farouche quand il craint l'approche de l'homme. Les Poulains qu'on abandonne dans les herbages ſans les approcher deviennent farouches.

FAUCHER; un Cheval fauche, lorſqu'ayant eu un écart, il ne porte pas ſa jambe malade droit en avant lorſqu'il marche, mais la jette en dehors en lui faiſant décrire un demi-cercle.

FAUSSE GOURME, Maladie du Cheval, c'eſt la même choſe que la gourme, mais elle s'appelle *fauſſe gourme*, lorſque le Cheval la jette quand il n'eſt plus Poulain; c'eſt-à dire, quand il a paſſé cinq ans. La *bouche fauſſe*. *V*. Bouche. *Fauſſe queue*. *V*. Queue.

FAUX, *être faux*, ou *galoper faux*, ſe dit du Cheval lorſqu'en galopant il leve la jambe gauche de devant la premiere, car il doit lever la droite la premiere.

FEINDRE, un Cheval feint, lorſqu'ayant le pied douloureux par quelque accident, il boite un peu & preſqu'imperceptiblement.

FER, le Fer d'un Cheval eſt une bande de fer tournée en arcade, & percée de trous; on attache avec des clous ce fer ſous le pied du Cheval, c'eſt proprement le ſoulier des Chevaux qui ſert à les empêcher d'uſer la corne de leurs pieds, principalement quand ils marchent ſur des terrains durs. Les différentes façons de fers, *comme fers à pantouffle*, *demi-pantouffle*, *à lunette*, *à demi-lunette*, *à patin*, *voûtés*, *à la Turque*, *à bec de corbin*, ſe voient dans le Traité de la ferrure. On dit d'un Cheval qui tombe ſur le dos, *il a les quatre fers en l'air*, qui veut dire qu'alors on voit les fers de ſes quatre pieds; on dit de l'homme qu'il a *des jarrets de fer*. *V*. Jarrets. *Faire porter*, *aſſeoir le fer*. *V*. Porter & aſſeoir.

FERME A FERME (*de*) Sauter ou manier de ferme à ferme. *V*. Manier & Sauter.

FERMER LA VOLTE, *la paſſade*, &c. ou autres airs en rond; c'eſt les terminer. Ainſi, on peut fermer bien ou mal, avec juſteſſe ou ſans grace; on ferme ordinairement ces airs par des courbettes.

FERRER UN CHEVAL, c'eſt attacher le Fer d'un Cheval deſſous ſon pied, au moyen de clous qu'on fait paſſer par les trous du fer qui percent la corne & qu'on rive enſuite.

FERRURE, c'eſt la ſcience de ferrer les Chevaux.

FEU, opération de Chirurgie, on donne, ou on met le feu à quelques parties du corps en différens cas; on le met par exemple aux jambes, à l'épaule, à la hanche pour des maux qui arrivent à ces parties; on brûle pour cet effet la peau avec des inſtrumens de fer qu'on fait rougir, qu'on appelle *couteaux de feu & boutons en pointe de feu*. *V*. Couteau & Bouton. Les raies qu'on trace avec le couteau de feu ſur la partie forment différentes figures ſuivant l'intention qu'on a; on appelle ces figures pattes d'oie, *fougere*, *plume*, *palme*, &c. Les trous qu'on fait avec le bouton de feu s'appellent pointes de feu, & forment ſi on veut la figure d'une roue, ou telle autre qu'on veut. *Mettre des pointes de feu* à quelque partie, c'eſt y faire des trous à la peau avec le bouton de feu. *Cheval de feu*, c'eſt la même choſe que Cheval d'ardeur. *V*. Ardeur.

FÉVE incommodité qui vient au Cheval, on l'appelle auſſi Lampas. *V*. Lampas. *Le germe de féve*, c'eſt le creux noir qui eſt au milieu des dents de devant, & qui fait une marque certaine que le Cheval n'a pas encore ſept ans.

FEUTRE DE GOURMETTE, eſt un morceau de vieux chapeau qu'on attache ſous la gourmette quand elle a écorché la barbe du Cheval, ou pour prévenir cet accident.

FIC, excroiſſance de chair ſpongieuſe qui vient ſur pluſieurs endroits du corps du Cheval indifféremment: on appelle auſſi *Fic* un mal qui vient ſous les talons du Cheval. *V*. Crapaud.

FIENTE. *V*. Crotin.

Filets, espece de mors qu'on met au Cheval pour le panser, pour le faire sortir sans monter dessus, & pour le mener à l'abreuvoir. *Mettre un Cheval au Filet. V.* Mettre.

Fin, un Cheval *fin*, est un Cheval qui a la tête seche, la taille dégagée, & peu de poil au fanon. Un Cheval fin est bon pour le Manege, la Chasse & pour monter un Maître, aussi l'appelle-t-on un Cheval de Maître. Avoir l'*éperon fin. V.* Eperon.

Flanc, partie du Cheval, c'est l'espace qui se trouve au défaut des côtes entre l'os de la hanche & les côtes sur le côté du corps du Cheval. *Battre du flanc. V.* Battre. Un Cheval a le *flanc altéré*, lorsqu'on voit qu'il commence à battre en deux temps, c'est l'avant-coureur de la pousse. *Le flanc cousu. V.* Cousu. Les bonnes qualités du flanc sont d'être *retroussé & plein ;* c'est-à-dire, qu'il ne paroisse point de creux à l'endroit du flanc ; ses mauvaises qualités sont d'être *creux ou cousu.*

Flandrin, est un Cheval de Flandre.

Fleche de la lance; c'en est le bâton depuis les ailes jusqu'au bout.

Foin, nourriture des Chevaux, c'est de l'herbe qu'on coupe & que les Chevaux ne mangent que quand elle est seche. *Cheval de foin. V.* Cheval.

Fond, un Cheval qui a du *fond* est un Cheval qui travaille long-temps sans se fatiguer.

Forcer un Cheval, c'est lui faire faire un travail excessif & au-delà de sa force.

Forcer la main, c'est la même chose que s'emporter. *V.* s'emporter.

Forces, *faire les forces ;* un Cheval qui ouvre beaucoup la bouche, au lieu de se ramener quand on lui tire la bride, fait les forces; cette expression veut dire qu'il imite, en ouvrant la bouche, la figure d'une espece de tenaille de fer qu'on nomme des forces.

Forge, c'est la Boutique du Maréchal-ferrant en général, & en particulier c'est l'endroit de la Boutique où on allume le charbon pour faire rougir le fer, & pour lui donner la forme qu'il doit avoir pour être attaché au pied du Cheval.

Forger un fer, c'est former un fer à Cheval au feu de la forge. *Un Cheval qui forge* est celui qui en marchant, attrape le fer de la jambe de devant avec celui de la jambe de derriere du même côté; ces Chevaux sont sujets à se déferrer.

Forme, grosseur qui vient sur le devant du paturon immédiatement au-dessus de la couronne.

Former un arrêt ou *un demi-arrêt. V.* Arrêt.

Fort Cheval, est un Cheval étoffé & de grande taille. *Fort en bouche. Voyez.* Bouche.

Fortrait signifie un Cheval exténué à force de fatigue.

Fougueux, Cheval colere & fantasque.

Fourbu, Cheval qui a la Maladie appellée Fourbure. *V.* Fourbure.

Fourbure, Maladie qui arrive au Cheval, dont le symptôme le plus dangereux est de lui rendre les jambes roides & douloureuses, & enfin de lui relâcher l'os du petit pied, de façon qu'il pousse la solle du côté de la pince du pied, & forme ce que l'on appelle un croissant, qui donne sa figure à la solle qu'il a poussée, alors la fourbure a tombé dans les pieds.

Fourchette, partie du pied du Cheval; c'est pour ainsi dire un allongement &

& un repliment des deux talons du pied, qui s'unit & se termine en pointe vers le milieu de la sôlle; ses bonnes qualités sont d'être *bien nourrie*; c'est-à-dire, d'une grosseur proportionnée au reste du pied; ses mauvaises qualités sont d'être *grasse*, c'est-à-dire, d'être trop épaisse & trop grosse; *petite & dessêchée*, c'est un indice que le pied est trop sec & échauffé.

FOURNIR SA CARRIERE, se dit d'un Cheval qui va d'une égale vîtesse jusqu'au bout d'une carriere ou d'un terrain limité.

FOURREAU, c'est l'enveloppe du membre du Cheval.

FRAICHE, *la bouche fraîche*. *V.* Bouche.

FRAIS, *un Cheval frais*; c'est la même chose qu'un relais. *V.* Relais.

FRANC D'AMBLE, *V.* Amble. *Franc du colier*, signifie un Cheval qui tire bien & également à une voiture; on dit qu'il est *franc du colier*.

FRANÇOISE, (à la) Passades à la *Françoise*. *V.* Passades.

FREIN, vieux mot qui signifioit un mors, une embouchure.

FRETILLARDE. *V.* *Langue*.

FROIDES. *V.* Allures & Epaules.

FRONT, partie de la tête du Cheval, c'est l'espace qui va depuis les deux yeux jusqu'entre les deux oreilles.

FUIR LES TALONS se dit au Manege d'un Cheval qui va de côté, évitant le talon qu'on approche de son flanc : ainsi, si on approche le talon droit, il le fuit en marchant de côté à gauche, & il marche de même à droite si on approche le talon gauche; c'est ainsi que le Cavalier lui *fait fuir les talons*.

FUMIER de Cheval; c'est sa litiere mêlée avec sa fiente.

FURIEUSES. *V.* Passades.

FUSÉE, c'est deux suros l'un sur l'autre. *V.* Suros.

G

GAGNÉE; *l'épaule*, *la hanche* est gagnée, lorsque le Cavalier est parvenu à empêcher que le Cheval ne pousse son épaule ou sa hanche du côté qu'il ne veut pas en faisant son exercice. *La volonté gagnée* signifie que le Cheval est devenu obéissant à ce que le Cavalier exige de lui. *La liberté gagnée* se dit du mors lorsqu'il est fait de façon qu'il y a un espace ménagé pour que la langue puisse se remuer à son aise.

GAGNER L'ÉPAULE, *les hanches*, se dit du Cavalier lorsqu'il dirige ces parties suivant sa volonté. *Gagner la volonté* du Cheval c'est le rendre obéissant.

GALOP, c'est l'allure la plus vîte du Cheval. Le *galop* a plusieurs dégrés de vîtesse. Le *petit galop* est le moins vîte, le grand trot l'égale en vîtesse. Le *galop rond* ou *galop de Chasse* est plus vîte; & enfin, le *grand galop* est le plus vîte. Le *galop gaillard* est un air de Manege, c'est la même chose qu'un pas & un sault. *V.* Pas. *Ebranler* son Cheval *au galop*. *V.* Ebranler. *Faire faire un temps*, *deux temps de galop*; c'est faire galoper son Cheval pendant un petit espace; c'est-à-dire, le faire cesser de galoper presqu'aussitôt qu'il a commencé. *Prendre le galop*. *V.* Prendre. *Mettre* son Cheval *au galop*. *V.* Mettre.

GALOPADE; c'est le tems qu'un Cheval de Manege emploie à galoper dans un Manege; c'est aussi en général une course courte qu'on fait faire à un Che-

val pour l'exercer ou pour l'eſſayer.

GALOPER, c'eſt aller au galop. *Voyez* Galop. *Galoper ſur le bon pied*, ſe dit du Cheval lorſqu'il leve en galopant la jambe droite de devant la premiere. *Galoper ſur le mauvais pied*, c'eſt lever le pied gauche le premier. *Galoper près du tapis* ſe dit du Cheval qui leve peu les jambes de devant au galop.

GANACHE ou *Ganaſſe*, partie de la tête du Cheval; c'eſt pour ainſi dire le bas des joues du Cheval du côté du col, elle eſt terminée par deux os, un de chaque côté, qu'on appelle *les os de la ganache*. Les bonnes qualités de la ganache ſont d'être *ouverte*; c'eſt-à-dire, que les deux os ſoient ſuffiſamment éloignés l'un de l'autre. *Les os de la ganache tranchans ou déchargés de ganache*, c'eſt-à-dire, qu'il y ait peu de chair ſur les os de la ganache. Les mauvaiſes qualités ſont d'être *ſerrée*, c'eſt quand les deux os ſont trop proches l'un de l'autre vers le col, ce qui empêche le Cheval de ſe ramener. D'être *quarrée;* c'eſt-à-dire, que les deux os ſont trop gros & trop chargés de chair. On dit d'un Cheval qu'il *ſe charge de ganache* quand elle devient trop charnue.

GARANTIE DES MARCHANDS, eſt un Réglement qui les oblige à reprendre un Cheval qu'ils ont vendu, au bout de neuf jours.

GARANTIR UN CHEVAL, c'eſt aſſurer qu'il n'a pas les défauts qui obligent de le reprendre.

GARDE-ETALON, homme de la campagne, à qui on donne un Etalon pour lui faire couvrir les Jumens de ſon canton.

GARDE-MEUBLE, endroit où on enferme tous les Uſtenſiles qui ſervent à une Ecurie; on appelle auſſi *Garde-Meuble* l'Officier de la Grande & de la Petite Ecurie du Roi de France qui a ſoin deſdites Uſtenſiles.

GARDER SON TERRAIN. *Voyez* Terrain.

GAROT, partie du train de devant du Cheval; c'eſt l'endroit qui eſt entre le col & le dos au-deſſus des deux pointes des épaules; ſes bonnes qualités ſont d'être *élevé & tranchant;* ſes mauvaiſes qualités ſont d'être *rond & bas.*

GAULE, eſt une baguette de bouleau effeuillée, longue de quatre ou cinq pieds & pliante, dont on ſe ſert particuliérement aux Maneges pour frapper le Cheval ſuivant l'occaſion; c'eſt une des Aides. *V.* Aide. *Remuer ou ſiffler la gaule*, c'eſt faire du bruit de la gaule pour avertir le Cheval quand il ſe rallentit. *Croiſer la gaule en arriere* ne ſe pratique que ſur les ſauteurs au Manege; le Cavalier met le petit bout de ſa gaule au-deſſus de la croupe, & en agitant la gaule avec ſa main elle plie & frappe le Cheval ſur la croupe à petits coups réitérés, ce qui l'excite à ſauter plus vivement & plus haut. *Toucher de la gaule* ne ſe pratique qu'au Manege, où un homme à pied donne de petits coups de gaule ſur le poitrail ou ſur les jambes de devant du Cheval, pour lui faire lever le devant entre les pilliers ou aux courbettes. *Préſenter la gaule*, c'eſt une honnêteté que le Maître d'une Ecurie fait ordinairememt aux perſonnes auxquelles il veut faire honneur, lorſqu'il entre dans ſon Ecurie: un Palefrenier ou lui-même leur préſente une gaule pour en toucher les Chevaux s'ils veulent. *La main de la gaule. V.* Main.

GENEST D'ESPAGNE ou *de Portugal*, c'eſt un petit Cheval entier, bien fait & beau; ce mot ſignifioit autrefois *Cavalier Eſpagnol*, mais depuis on l'a tranſporté de l'homme au Cheval.

GENETTE, monter *à la genette. V.* Monter.

GENOU, partie des jambes de devant, c'eſt une groſſe jointure ſituée entre le bras de la jambe & le canon de la jambe; il faut qu'il ſoit *plat*, *large & décharné*, il eſt mal fait quand il eſt *trop gros & rond.* Le genou eſt quelquefois *couronné.* *V.* Couronné.

GENTILLESSE, un Cheval *qui a de la gentilleſſe* eſt celui qui fait ſon exercice avec grace & légéreté.

GERME DE FÉVE. *V.* Féve.

GIGOTTÉ, un Cheval *bien gigotté* eſt celui qui eſt bien fourni de cuiſſes & de jarrets.

GIGOTS, un Cheval qui a de *bons gigots*, c'eſt la même choſe que bien gigotté. *V.* Gigotté.

GLANDÉ, un Cheval *glandé* eſt celui dont les glandes deſſous la ganache ſont enflées.

GLANDES, parties ou morceaux ſpongieux qu'on trouve ſous la peau, qui s'enflent dans de certaines Maladies du Cheval; les plus connues ſont *les avives.* *V.* Avives, & *les glandes* qui ſont dans la braie près du goſier qu'on appelle *glandes de la ganache.*

GODE, *une gode*, expreſſion de mépris qui ſignifie un mauvais Cheval ſans force.

GORGÉ ſignifie enflé; ainſi, *le boulet gorgé*, *la jambe gorgée* veut dire le boulet ou la jambe enflée.

GOSIER, partie du col du Cheval qui tient à la ganache; quand on ſerre le goſier du Cheval un moment avec la main, cela le fait touſſer; & on fait cela pour juger par la qualité de ſa toux, & par ce qu'il jette en touſſant par les nazeaux s'il a la gourme, ou la morve ou la poitrine affectée. Le goſier eſt le commencement du conduit de la reſpiration qu'on nomme la trachée-artere.

GOURMANDER un Cheval, c'eſt le tourmenter trop en le menant. *Gourmander la bouche* d'un Cheval, c'eſt lui donner des ſaccades avec la bride.

GOURME, Maladie des Poulains, c'eſt un écoulement de matiere blanche par les nazeaux; on dit d'un Poulain qui a cette maladie, qu'il *jette ſa gourme.*

GOURMER un Cheval, c'eſt attacher ſa gourmette.

GOURMETTE, eſpece de chaîne de fer à gros chaînons, attachée à un des yeux du mors; on la fait paſſer au-deſſus du menton du Cheval, puis on l'arrête à l'autre œil du mors; cette chaîne ſerre la mâchoire au-deſſus du menton, quand le Cavalier tire la bride, & par ce moyen, elle empêche le Cheval d'avancer; *on ſerre* ou on *lâche la gourmette* quand on la met au ſecond ou au premier chaînon qu'on appelle maillons; on met quelquefois *un feutre ſous la gourmette* quand elle bleſſe le Cheval. *V.* Feutre. *Mettre la gourmette à ſon point.* *V.* Point.

GOUSSAUT, Cheval de petite taille, court & épais.

GOUTER LA BRIDE, on dit d'un Cheval qui commence à s'accoutumer aux effets du mors, qu'il commence à goûter la bride.

GOUVERNER ſon Cheval, c'eſt le conduire ſoi-même, & ne le pas laiſſer aller à ſa fantaiſie.

GRAND GALOP, grands *jarrets*, grands *pieds*, grande *taille*, grand *pas*, grand *trot*, grand *rang*, grand *mangeur*, grand *coffre.* *V.* ces mots à leurs lettres.

GRAPPES, c'eſt la même choſe qu'arrêtes. *V.* Arrêtes.

GRAS-FONDU, un Cheval *gras-fondu* eſt celui qui eſt attaqué de la Maladie appellée gras-fondure.

GRAS-FONDURE, maladie du Cheval qui ſe dénote quand ſa fiente eſt enveloppée d'humeur.

GRAS DE JAMBES, c'eſt une des aides. *V.* Aide. On approche, on fait ſentir *les gras de jambes. Les jarrets gras, les pieds gras. V.* Jarrets & Pieds. *Eſtamper gras.* Eſtamper.

GRATTER LE PAVÉ ſe dit des Chevaux de caroſſe lorſqu'ils ont des mouvemens vifs & qu'ils ſe tiennent fermes ſur le pavé en tirant le caroſſe au trot.

GRIS, poil de Cheval mêlé de blanc & de noir; ce poil a pluſieurs variétés; ſavoir, *gris pommelé*, quand le poil noir forme des ronds gros comme une pomme, *gris argenté*, quand il y a peu de noir, & que le poil eſt d'un beau blanc, *gris brun ou gris ſale*, quand il y a beaucoup de noir mêlé également avec le blanc, *gris tourdille, tiſonné ou charbonné*, eſt celui ſur lequel il y a des poils bays ou alzans. *V.* le Chap. II. du Traité de la connoiſſance du Cheval. Le poil tigre a auſſi le fond blanc, mais on ne le met pas au nombre des gris non plus que le porcelaine. *V.* Tigre & Porcelaine.

GROS JARRETS, *pieds, nerfs, gros d'haleine. V.* ces mots à leurs lettres.

GROUPADE *ou croupade. V.* Croupade.

GUEER un Cheval, c'eſt le promener dans l'eau pour lui laver ſeulement les jambes.

GUERRE, *un Cheval de guerre* eſt un Cheval de taille aſſez étoffé & vigoureux. *Manege de guerre. V.* Manege.

GUESTRE, chauſſure *de coutil, de toile* ou *de cuir* mol qu'on met pour monter à Cheval. Les gueſtres n'ont point de ſoulier qui y tienne, elles finiſſent ſur le coude-pied, & s'attachent deſſus la jambe comme les bottines. *V.* Bottines. On met des jarretieres par-deſſus afin de les tenir tendues ſur la jambe.

GUESTRER (*ſe*), c'eſt mettre des Gueſtres.

GUEULART, le Cheval eſt gueulart quand il a la bouche forte, & qu'il l'ouvre quand on lui tire la bride.

GUEULE, un Cheval qui a de la gueule eſt celui qui a la bouche forte, & qui ne répond à la bride qu'en ouvrant la bouche.

GUIDER SES CHEVAUX ſe dit d'un Cocher qui les mene avec ſes guides.

GUIDES, ce ſont les courroies de cuir ou de ſoie treſſée, plates ou rondes, que tient le Cocher pour gouverner ſes Chevaux quand il les mene de deſſus ſon Siege. *Courre la poſte en guide;* c'eſt courre la poſte à Cheval, le Poſtillon marchant devant ſur un autre Cheval.

GUILLEDIN, nom Anglois qui ſignifie Cheval hongre, mais on n'appelle *Guilledins* que les Chevaux Anglois.

GUINDÉ, être *guindé à Cheval,* c'eſt s'y tenir droit avec trop de gêne & d'affectation.

H

HACHE, *le coup de hache. V.* Coup.

HALEINE, *avoir de l'haleine. V.* Avoir. *Mettre* ſon Cheval *en haleine, tenir en haleine. V.* Mettre. Tenir. *Hors d'haleine. V.* Mettre. *Etre en haleine,* ſe dit d'un Cheval qui pour avoir été exercé modérément, eſt en état de fournir une courſe longue, ou d'entreprendre un voyage ſans être incom-

modé. *Donner haleine* au Cheval ; c'eſt l'arrêter ou le mener doucement au pas, quand il a fait une courſe rapide qui l'a eſſoufflé. *Gros d'haleine*, ſe dit de certains Chevaux, qui ſans être pouſſifs, paroiſſent eſſoufflés au moindre exercice qu'ils font.

HALLER DES CHEVAUX, qui remontent les bateaux, terme de riviere; c'eſt faire des cris pour les exciter à tirer le bateau.

HANCHE, partie du train de derriere du Cheval : la hanche eſt formée par un os qui ſe trouve à côté du flanc, un peu plus haut vers la croupe, c'eſt pour ainſi dire le commencement du train de derriere : *être ſur les hanches*, ou *être aſſis ſur ſes hanches*, ou *plier*, ou *baiſſer les hanches*, ſe dit du Cheval, lorſqu'à ſes airs de Manege, ou au galop ordinaire, il baiſſe la croupe & releve les épaules, *mettre* ou *aſſeoir* ſon Cheval *ſur les hanches*. *V*. Mettre & Aſſeoir. *Traîner les hanches*, ſe dit du Cheval qui dandine & dont le train de derriere retarde trop en marchant : *gagner les hanches*, *affermir*, *aſſujettir* un Cheval *ſur les hanches*. *V*. ces mots à leurs lettres. Les défauts des hanches ſont d'être trop hautes, ce qui eſt à peu près la même choſe que *cornu*. *V*. Cornu. D'être *trop courtes*, c'eſt-à-dire, qu'il y ait trop peu de diſtance de la hanche au commencement de la queue, il faut que la hanche ſoit *longue*, & qu'on ne voie point ſortir l'os de la hanche, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit bien effacé : *paré ſur les hanches*, ſe dit du Cheval qui manie & arrête aſſis ſur les hanches.

HANNIR ou *hennir*, ſe dit du Cheval, lorſqu'il fait ſon henniſſement.

HANNISSEMENT ou *henniſſement* du Cheval, c'eſt le cri tremblottant du Cheval.

HAQUENEE; on appelle la haquenée, un Cheval qui va l'amble.

HAQUET, mot peu uſité, qui ſignifie un Cheval petit & mince.

HAQUET, Voiture, eſpece de Charrette ſans ridelles.

HAQUETEUR, Charretier qui conduit un haquet.

HARAS, terrain, enclos, prés, bois & pâturages, & enceinte de bâtiment deſtiné à la propagation de l'eſpece des Chevaux; il eſt compoſé d'Etalons, de Jumens poulinieres & de leurs Poulains qu'on nourrit & éleve juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſervir aux différens uſages auxquels on les deſtine. Le Haras du Roi de France eſt actuellement établi en baſſe-Normandie ſur les confins du pays d'Auge, entre les Villes de Laigle, de Séez, d'Argentan & d'Hyeſme : *le Haras* dépend du Grand Ecuyer, & eſt joint à la grande Ecurie. Voyez *Ecurie*. Il eſt compoſé d'environ 300 Chevaux, tant Etalons que Jumens & Poulains : on appelle auſſi *les Haras du Royaume* des Etalons répandus dans tout le Royaume un à un chez des Fermiers, des Bourgeois, &c. Ces Etalons ſont deſtinés à couvrir les Jumens qu'on leur amene, en payant une petite rétribution au Maître de l'Etalon : on dit qu'un Cheval eſt d'un *bon ou d'un mauvais haras*, ſelon que la race de ſon pere & de ſa mere eſt bonne ou méchante.

HARASSER un Cheval, c'eſt trop le fatiguer; on dit ce Cheval eſt *haraſſé*.

HARASSIER, Domeſtique qui a ſoin dans un Haras des Chevaux qui paiſſent dans les pâturages.

HARIDELLES, une haridelle, c'eſt un Cheval mince & fort maigre.

HARNACHEMENT, ce ſont toutes les pieces néceſſaires pour harnacher les Chevaux.

HARNACHER un Cheval, c'eſt lui mettre ſon harnois.

HARNOIS ; c'eſt ce qu'on met ſur le corps du Cheval pour l'attacher à la voiture qu'il doit tirer : ainſi, il y a le harnois pour le *Caroſſe*, le harnois *de Chaiſe de poſte*, le harnois *de Charrette*, &c.

HARPER ; c'eſt la même choſe que trouſſer. *V.* Trouſſer.

HATEZ, *hâtez*, expreſſion dont le Maître ſe ſert au Manege pour avertir l'Ecolier qui fait des voltes que ſon Cheval ſe rallentit.

HAU, *hau*, *hé*, eſpece de cri que font les Poſtillons des Poſtes un peu avant d'arriver, pour avertir qu'ils amenent un Courier, & qu'on ſonge à lui donner des Chevaux.

HAUT, *haut*, expreſſion dont le Maître ſe ſert au Manege lorſque l'Ecolier fait des courbettes, pour l'avertir que ſon Cheval ne leve pas aſſez le devant. *Haut du derriere. V.* Derriere.

HAUT DU DEVANT. *V.* Devant. *Les talons hauts*, *la main haute. V.* Talons & Main. *Haut-monté*, ſe dit d'un Cheval dont les jambes ſont trop longues à proportion du corps.

HAVRESAC, eſt un ſac de toile dans lequel entre le nez du Cheval, & qu'on fait tenir à ſa tête au moyen d'une ficelle qui paſſe pardeſſus ſes oreilles ; on met de l'avoine dans le fond du ſac ; cette invention ſert à faire manger l'avoine hors de l'écurie, ou aux Chevaux attelés, ou pour guérir un Cheval de tiquer ſur la mangeoire.

HAYE, prononcez l'*a* & l'*y*, cri des Charretiers pour faire avancer leurs Chevaux.

HENNIR. *V.* Hannir.

HENNISSEMENT. *V.* Hanniſſement.

HERBE, un Cheval *à l'herbe* eſt celui qui paît de l'herbe verte en liberté dans un pâturage. *Donner l'herbe* à un Cheval. *V.* Donner. *Mettre à l'herbe. V.* Mettre. *Sortir de l'herbe*, quand on a retiré depuis peu de tems un Cheval d'un pâturage pour le mettre à l'écurie, on dit qu'il ſort de l'herbe. On dit pour déſigner l'âge d'un Cheval, qu'il aura, 1, 2, 3, 4, *&c.*, *ans aux herbes*, c'eſt-à-dire, au Printemps, qui eſt ordinairement la ſaiſon pendant laquelle les Jumens poulinent.

HERBER un Cheval, opération de Chirurgie, c'eſt lui mettre au poitrail, entre cuir & chair, un morceau de certaines racines qui attirent une enflure en cet endroit, qu'on perce enſuite ; cette opération ſe fait pour pluſieurs maladies.

HÉRÉDITAIRES, *défauts héréditaires. V.* Défauts.

HERMINÉES, *balzanes herminées. V.* Balzanes.

HOBBIS, c'eſt un Cheval d'Irlande.

HOCHER AVEC LA BRIDE, ſe dit du Cheval qui hauſſe & baiſſe le bout du nez pour faire aller & venir le mors dans ſa bouche pour s'amuſer, ſoit en marchant ou lorſqu'il eſt arrêté.

HOLA, expreſſion du Maître du Manege pour avertir l'Ecolier de finir ſa repriſe.

HOMME DE CHEVAL, ſe dit d'un homme qui ſait monter à Cheval, & qui s'adonne à cet exercice ; ainſi, on peut être bon ou mauvais homme de Cheval.

HONGRE. *Cheval Hongre*, eſt celui qu'on a châtré.

HONGRER un Cheval, c'eſt la même choſe que châtrer. *V.* Châtrer.

HORS LA MAIN. *V.* Main. Le pied, la jambe, *hors du montoir. V.* Montoir. *Mettre un Cheval hors d'haleine. V.* Mettre. Un Cheval *hors d'école* ; c'eſt

un Cheval de Manege qui a oublié fon exercice pour avoir été long-tems fans manier au Manege.

Hou, expreffion du Cavalier pour faire arrêter fon Cheval fans lui tirer la bride. Les Chevaux qu'on accoutume le plus à s'arrêter tout court en criant *hou*, font les Chevaux d'Arquebufe, parce qu'on a befoin de fes deux mains pour tirer un coup de fufil.

Houssine; c'eft la même chofe que gaule. *V.* Gaule, excepté que la houffine eft une gaule d'un arbre appellé houx.

Hue, expreffion des Charretiers pour faire partir leurs Chevaux attelés.

Hurhaut, *huihaut* ou *huriaut*, terme de Charretier pour faire tourner leurs Chevaux à droite.

Hyppomanes, fignifie deux chofes; favoir, la liqueur qui fort d'une Jument en chaleur, & un morceau de chair plat reffemblant à une rate, & long de quatre pouces au plus, qu'on voit dans les enveloppes du Poulain au moment qu'il vient de naître; on a inventé plufieurs fables fur les propriétés de l'une & l'autre hyppomanes.

I

Jambe, partie des deux trains du Cheval. La jambe prend au train de devant, depuis le genou jufqu'au fabot; & au train de derriere depuis le jarret jufqu'au fabot. Quand on veut exprimer feulement la partie des jambes qui va jufqu'aux boulets, on l'appelle *le canon de la jambe. V.* Canon. Les bonnes qualités des jambes du Cheval font d'être *larges*, *plates & feches*, c'eft-à-dire, que quand on regarde les jambes de côté, elles montrent une furface large & applatie; *nerveufes*, c'eft-à-dire, qu'on voie bien diftinctement le tendon qui côtoie l'os, & qui, du genou & du jarret, va fe rendre dans le boulet. Les mauvaifes qualités font d'être *fines*, c'eft-à-dire, étroites & menues; on les appelle auffi *jambes de cerf;* d'être *rondes*, qui eft le contraire d'être plates. *Les jambes du montoir & les jambes hors du montoir. V.* Montoir. *Avoir bien de la jambe*, & *avoir peu de jambe*, fe dit du Cheval, felon qu'il a les jambes larges ou fines. *N'avoir point de jambes*, fe dit d'un Cheval qui bronche à tout moment. Les *jambes gorgées. V.* Gorgé. Les *jambes ruinées & travaillées. V.* Ruiné & Travaillé. Les *jambes roides. V.* Roide. La *jambe de Veau* eft celle qui au lieu de defcendre droit du genou au boulet, plie en devant; c'eft le contraire d'une jambe arquée. *Aller à trois jambes*, expreffion qui fignifie être boîteux; *chercher la cinquieme jambe*, fe dit d'un Cheval qui pefe à la main du Cavalier, & qui s'appuie fur le mors pour fe repofer la tête en cheminant ou en courant. Un Cheval *fe foulage fur une jambe* quand il a mal à l'autre. *Raffembler fes quatre jambes. V.* Raffembler. *Droit fur fes jambes. V.* Droit. *Faire trouver des jambes à fon Cheval*, c'eft le faire courir très-vîte & long-tems. Comme les jambes du Cavalier font une des aides. *V.* Aides. On dit, en terme de Cavalerie & de Manege, *la jambe de dedans*, c'eft la jambe du Cavalier du côté que le Cheval tourne en maniant au Manege. *La jambe de dehors* eft l'autre jambe; ainfi, le Maître dit: *Approchez la jambe de dedans; foutenez* votre Cheval *de la jambe de dehors*, &c. *Soutenir un Cheval d'une jambe ou-*

des deux jambes. V. Soutenir. *Laisser tomber ses jambes. V.* Tomber. *Approcher les gras des jambes. V.* Approcher. Monter à Cheval, *jambe deçà, jambe delà*, ne se dit que des femmes lorsqu'elles s'assoient dans la selle comme les hommes. On dit du Cheval qui devient sensible à l'approche des jambes de l'homme, qu'il commence à *prendre les aides des jambes. Connoître*, *obéir*, *répondre aux jambes*, se dit du Cheval. *V.* ces termes à leurs lettres. *Courir à toutes jambes* ou à tombeau ouvert. *V.* Courir.

JAMBÉ, un Cheval *bien jambé*, est un Cheval qui va bien de la jambe. *V.* Jambe.

JARDON ou *jardé*, grosseur qui vient sur l'os du jarret en dehors.

JARRET, partie du train de derriere, entre le bas de la cuisse & le haut de la jambe. Les bonnes qualités des jarrets sont d'être *grands*, *amples*, *larges*, c'est-à-dire, qu'en les regardant par le côté, ils présentent une surface large. *Nerveux & décharnés*, que le tendon du jarret paroisse gros, & qu'il n'y ait que la peau sur l'os & sur le tendon. *Bien vuidés*, signifie qu'on voie un creux entre le tendon & l'os. Quand les jarrets ont toutes ces qualités, on les appelle de *beaux jarrets*, des *jarrets bien faits*. Les mauvaises qualités des jarrets sont d'être *petits ou étroits*, d'être *gras ou charnus & pleins*, c'est-à-dire, qu'ils soient chargés de chair, & qu'il ne paroisse point de creux entre l'os & le tendon; d'être *plians*, c'est-à-dire, que la force leur manque. *Plier les jarrets. V.* Plier. On dit d'un Cavalier qui serre les jarrets avec trop de force, & sans y avoir de liant, qu'il a *des jarrets de fer. Etre sur ses jarrets. V.* Crochu.

JARRETÉ, c'est la même chose que crochu. *V.* Crochu.

JAVART, mal qui vient au pâturon. *Javart encorné*, est celui qui va jusqu'au sabot. *Javart nerveux*, est celui qui attaque le tendon.

JAY, *noir de jay. V.* Noir.

JETTER SES DENTS, se dit du Poulain, lorsque ses dents de lait tombent, & que les autres viennent à leur place. On dit, par exemple : *Ce Cheval jette la dent de quatre, de cinq ans. Jetter sa gourme. V.* Gourme. *Se jetter sur l'éperon, sur le talon, sur la jambe droite ou gauche*, se dit d'un Cheval qui pousse son corps du côté où le Cavalier apporte l'éperon, le talon ou la jambe, au lieu de céder à ces aides en jettant son corps du côté opposé. *Jetter un Cheval dans le pré*, expression qui signifie le mettre à la pâture, pour le reposer quand il a trop fatigué ou qu'il a eu de certains maux. *Se jetter sur un Cheval*, c'est y monter précipitamment, & souvent à poil. *Jetter une selle sur un Cheval*, c'est le seller vîte pour monter dessus sur le champ.

INDOMTABLE, *Cheval indomtable*, est celui qui, quelques moyens qu'on emploie, refuse absolument l'obéissance à l'homme.

INFIRMERIE, Ecurie dans laquelle on ne met que les Chevaux malades.

INQUIET, *un Cheval inquiet*, est la même chose qu'un Cheval qui a de l'ardeur. *V.* Ardeur.

JOINTÉ, *long jointé*, *court jointé. V.* Long & court.

JOINTURE, se dit pour pâturon dans les occasions suivantes. *La jointure grosse*, c'est-à-dire, le pâturon gros, ce qui est une bonne qualité. *La jointure menue* est une mauvaise qualité, sur-tout quand elle est *pliante*, c'est-à-dire, que le bas du pâturon est fort en devant. *La jointure longue ou courte*, fait dire d'un Cheval qu'il est long ou court jointé *V.* Jointé.

JOUER AVEC SON MORS se dit d'un Cheval qui mâche & secoue son mors dans

dans ſa bouche pour s'amuſer. *Jouer de la queue*, ſe dit du Cheval qui remue ſouvent la queue comme un chien, principalement quand on lui approche les jambes. Les Chevaux qui aiment à ruer & à ſe défendre ſont ſujets à ce mouvement de queue, qui déſigne ſouvent leur mauvaiſe volonté.

JOUTE, ſpectacle en forme de combat de Cavaliers armés de lances.

JOUTER, combattre à Cheval avec des lances.

JOUTEUR, Cavalier armé d'une lance, qui combat à une joûte. *V.* Joûte.

ISABELLE, poil de Cheval tirant ſur le jaune clair. Les Chevaux iſabelles ont quelquefois les crins & la queue iſabelle : mais il y a plus d'*iſabelles à crins blancs* ou *à crins noirs*.

JUCHÉ, *un Cheval juché* eſt celui dont les boulets des jambes de derriere font le même effet que ceux des jambes de devant, lorſqu'on dit que le Cheval eſt bouleté. *V.* Bouleté ; ainſi, *juché* ne ſe dit que des boulets des jambes de derriere, & bouleté ſe dit ſeulement des boulets des jambes de devant.

JUMART, animal monſtrueux engendré d'un Taureau & d'une Jument ou d'une Aneſſe, ou bien d'un Ane & d'une Vache. Cet animal n'engendre point, & porte des fardeaux très-peſans.

JUMENT, c'eſt la femelle du Cheval, c'eſt la même choſe que Cavalle ; on ſe ſert plus communément du mot de Jument dans les occaſions ſuivantes. *Jument Pouliniere*, eſt celle qui eſt deſtinée à porter des Poulins, ou qui en a déja eu. *Jument de Haras*, eſt la même choſe. *Jument pleine*, eſt celle qui a un Poulin dans le ventre. *Jument vuide*, terme de Haras, c'eſt celle qui n'a pas été emplie par l'Etalon.

L

LACHER LA MAIN A SON CHEVAL, c'eſt le faire courre de toute ſa vîteſſe. *Lâcher la gourmette*, c'eſt l'accrocher au premier maillon, quand elle ſerre trop le menton du Cheval étant au ſecond maillon.

LACS *ou Las*, cordage avec un nœud coulant deſtiné à abattre un Cheval auquel on veut faire quelqu'opération : on appelle auſſi *Las* un cordage qui entre dans l'aſſemblage des machines qui ſervent à coupler les Chevaux qu'on conduit en voyage.

LADRE, un Cheval qui *a du Ladre*, eſt celui qui a pluſieurs petites taches naturelles dégarnies de poil, & de couleur brune autour des yeux ou au bout du nez.

LAISSER ALLER SON CHEVAL, c'eſt ne lui rien demander, & le laiſſer marcher à ſa fantaiſie, ou bien c'eſt ne le pas retenir de la bride quand il marche ou qu'il galope ; il ſignifie encore lorſqu'un Cheval galope, lui rendre toute la main, & le faire aller de toute ſa vîteſſe. *Laiſſer échapper. V.* Echapper. *Laiſſer tomber. V.* Tomber. *Laiſſer ſouffler* ſon Cheval. *V.* Souffler.

LAMPAS *ou feve*, incommodité du Cheval, c'eſt une groſſeur charnue qui vient au palais, immédiatement derriere les dents d'en haut.

LANCE, arme dont on ſe ſervoit autrefois à la guerre, & qui ne ſert plus à préſent que d'amuſement, c'eſt un bâton long armé de fer au bout avec lequel on courre la bague dans les Académies, la poignée de la lance eſt l'endroit au-deſſous des ailes qu'on empoigne avec la main. On appelle

Lance mornée ou courtoiſe, celle dont le bout eſt émouſſé, & qui n'eſt point armée de fer. On appelle en terme de bague *pied de la lance*, le pied droit du Cheval, & *la main de la Lance*, la main droite du Cavalier. *La Lance en arrêt*, c'eſt le gros bout de la Lance ſur la cuiſſe droite du Cavalier, & la Lance quaſi toute droite en haut. *La levée de la Lance* eſt les mouvemens qu'on fait en courant la bague, pour diſpoſer le bout de la Lance à enfiler la bague. *Le coup de Lance. Voyez* Coup. *Rompre une Lance. Voyez* Rompre.

LANCIER, on appelle ainſi l'Ouvrier qui fait des Lances. Le Lancier de la grande Ecurie. *V.* Ecurie.

LANGUE, partie de la bouche du Cheval; c'eſt un défaut à un Cheval d'avoir *la langue trop épaiſſe*, comme auſſi que le bout ſorte de la bouche; c'eſt auſſi un défaut au Cheval d'avoir *la langue ſerpentine ou fretillarde*, c'eſt-à-dire, de l'avoir ſi flexible, qu'il la paſſe ſouvent pardeſſus le mors. *La liberté de la langue* ſe dit de certains mors tournés de façon que la langue du Cheval peut ſe remuer deſſous en liberté. Comme le bruit de la langue du Cavalier eſt une des aides. *V.* Aides. On ſe ſert des expreſſions ſuivantes, *appeller* ou *aider*, ou *animer de la langue. V.* Appeller.

LARDER un Cheval *de coups d'éperons*, c'eſt lui donnet tant de coups d'éperons que les plaies y paroiſſent.

LARGE, ſe dit *du rein*, *des jarrets*, *de la croupe & des jambes. V.* ces mots à leurs lettres. *Aller large. V.* Aller.

LARMIER, les *larmiers du Cheval* ſont cet eſpace qui va depuis le petit coin de l'œil juſqu'au derriere des oreilles; c'eſt pour ainſi dire les tempes du Cheval.

LATIN, *piquer en Latin. V.* Piquer.

LAVÉ, *le poil lavé*, ſe dit de certains poils du Cheval, qui ſont pâles & de couleur fade. *Les extrémités lavées. V.* Extrémités.

LEÇON, *donner leçon*, ſe dit du Cavalier au Cheval, & du Maître à l'Académiſte. Le Cavalier donne leçon au Cheval en lui apprenant ſes airs de Manege, & le Maître en parlant à l'Académiſte à Cheval, ſur la ſituation de ſon corps, & ſur la façon de conduire ſon Cheval.

LÉGER A LA MAIN, ſe dit du Cheval qui a la bouebe bonne, & qui n'appuie preſque pas ſes barres ſur ſon mors. *Léger du devant*, ſe dit d'un Cheval qui en maniant, maintient ſon train de devant relevé, & plus haut que ſes hanches: *Avoir la main légere. V.* Main.

LEVÉE, *faire une levée*, c'eſt ſituer ſa lance pour enfiler la bague. *V.* Lance.

LEVER LE DEVANT ou *lever à courbettes*, ſignifie faire des courbettes, il ſe dit du Cavalier qui les fait faire au Cheval, & du Cheval qui les fait ſous le Cavalier.

LEVRE, partie qui termine la bouche extérieurement. *S'armer des levres* ou ſe *défendre des levres. V.* S'armer & Se défendre.

LIBERTÉ, *la liberté de la langue. V.* Langue. *Sauteur en liberté. V.* Sauteur.

LICE, c'eſt une barriere de bois qui borde & termine la carriere d'un Manege. *Entrer en lice*, c'eſt entrer à cheval en dedans de la lice, pour y courir ou pour y joûter, comme on faiſoit du temps des joûtes & des carouzels.

LICOL, harnois de tête deſtiné à attacher un Cheval à la mangeoire, au moyen de cordes, de cuirs ou de chaînes de fer qui y tiennent, & qu'on arrête à des anneaux de fer qu'on met à ce deſſein aux mangeoires. Il y a des *licols*

de cuir, d'autres *de corde*, qu'on appelle auſſi *gros licols*. On appelloit autrefois ce harnois *un chevestre*. *V.* Chevestre & s'enchevestrer.

LIEU, *porter en beau lieu*. *V.* Porter.

LIMONIER, Cheval de voiture attelé entre deux limons. *V.* Limons.

LIMONS, c'eſt proprement les brancards des charrettes.

LISSE, c'eſt la même choſe que le chanfrein blanc : on dit qu'un Cheval a *liſſe en tête*. *V.* Chanfrein.

LITIERE, paille dénuée de grain, qu'on met ſous les Chevaux pour qu'ils ſe couchent deſſus à l'écurie. *Faire la litiere*, c'eſt mettre de la litiere neuve ou remuer la vieille avec des fourches, pour que le Cheval ſoit couché plus mollement.

LOCHER, ſe dit du fer qu'on entend faire un peu de bruit quand le Cheval marche, lorſqu'il ne tient plus guere.

LONG JOINTÉ, ſe dit du Cheval qui a la jointure, c'eſt-à-dire, le pâturon trop long. *Chevaucher long*. *V.* Chevaucher.

LOUVET, *poil de Cheval*, il eſt d'un gris couleur de poil de loup.

LOYAL, *bouche loyale*. *V.* Bouche.

LUNATIQUE, Cheval attaqué d'une fluxion habituelle ſur les yeux, laquelle on croyoit autrefois cauſée par les influences de la Lune.

LUNETTE, *fer à lunette*, c'eſt un fer dont les éponges ſont coupées ; on ſe ſert de ces fers en certaines occaſions.

LUNETTES, ronds de cuir qu'on poſe ſur les yeux du Cheval pour les lui boucher.

M

MACHER SON MORS, ſe dit d'un Cheval qui remue ſon mors dans ſa bouche, comme s'il vouloit le mâcher, c'eſt une action qu'un Cheval fait quand il eſt en vivacité ou en gaieté.

MAIGRE, eſtamper maigre. *V.* Eſtamper.

MAIN, terme qui s'emploie dans les expreſſions ſuivantes par rapport au Cheval. *Avant-main*, *Arriere-main*. *V.* Avant-main & Arriere-main, à l'A. Un Cheval eſt beau ou mal fait *de la main en avant* ou *de la main en arriere*, lorſqu'il a l'avant-main ou l'arriere-main, beau ou vilain. *Cheval de main* eſt un Cheval de ſelle qu'un Palefrenier mene en main, c'eſt-à-dire, ſans être monté deſſus, & qui doit ſervir de monture à ſon Maître quand il le juge à propos. *Cheval à deux mains*, ſignifie un Cheval qui peut ſervir à tirer une voiture, & à monter deſſus. Un Cheval *entier à une ou deux mains*. *Voyez* Entier. Le Cheval qui eſt *ſous la main* à un carroſſe eſt celui qui eſt attelé à la droite du timon du côté de la main droite (du Cocher) qui tient le fouet ; celui qui eſt *hors la main* eſt celui qui eſt attelé à gauche du timon. *Aller aux deux mains*, ſe dit d'un Cheval de carroſſe qui n'eſt pas plus gêné à droite qu'à gauche du timon. *Léger à la main*. *V.* Léger. *Etre bien dans la main*, ſe dit d'un Cheval dreſſé, & qui obéit avec grace à la main du Cavalier. *Peſer à la main*. *V.* Peſer. *Obéir*, *répondre à la main*. *Battre*, *tirer à la main*. *Forcer la main*, *appui à pleine main*. *V.* tous ces termes à leurs lettres. *Tourner à toutes mains*, ſe dit d'un Cheval qui tourne auſſi aiſément à droite qu'à gauche. Le terme de *main* s'emploie auſſi par

rapport au Cavalier. *La main de dedans*, *la main de dehors*. *V.* Dedans, Dehors. *La main de la bride* eſt la main gauche du Cavalier. *La main de la gaule*, *de la lance*, *de l'épée*, c'eſt la droite. *L'effet de la main*, c'eſt la même choſe que l'effet de la bride. *V.* Bride. *La main haute* eſt la main gauche du Cavalier, lorſque tenant la bride, il tient ſa main fort élevée au-deſſus du pommeau. *La main baſſe* eſt la main de la bride fort près du pommeau. *Avoir la main légere*, c'eſt conduire la main de la bride de façon qu'on entretienne la ſenſibilité de la bouche de ſon Cheval. *N'avoir point de main*, c'eſt ne ſavoir pas conduire ſa main de la bride, & échauffer la bouche de ſon Cheval, ou en ôter la ſenſibilité. Ces deux expreſſions ſe diſent auſſi à l'égard de la main des Cochers. *Partir de la main*, *faire une partie de main*, *faire partir ſon Cheval de la main*, *ou laiſſer échapper de la main*. Tout cela ſignifie faire aller tout à coup ſon Cheval au galop. On appelle *preſteſſe de main* l'action vive & prompte de la main du Cavalier, quand il s'agit de ſe ſervir de la bride. *Faire couvrir en main*. *V.* Couvrir. *Affermir ſon Cheval dans la main*, *ſoutenir ſon Cheval de la main*, *tenir*, *ſentir ſon Cheval dans la main*, *rendre la main*, *changer de main*, *promener*, *mener un Cheval en main*, *ſéparer ſes rênes dans la main*, *travailler de la main*, *à la main*. *V.* tous ces mots à leurs lettres.

MAINTENIR ſon Cheval *au galop*, c'eſt la même choſe qu'entretenir. *V.* Entretenir.

MAITRE D'ACADÉMIE, eſt la même choſe que Chef d'une Académie. *V.* Chef. *Etre maître de ſon Cheval*, c'eſt ſavoir le conduire & le faire obéir à ſa volonté.

MAL DE CERF, rhumatiſme général par-tout le corps du Cheval.

MAL TEINT, variété de poil noir. *V.* Noir.

MALANDRE, mal qui vient au pli du genou du Cheval.

MALLIER, Cheval de poſte deſtiné à porter la malle des lettres ou celle de celui qui courre la poſte ; c'eſt proprement le Cheval que monte le Poſtillon.

MANEGE, il y en a de deux ſortes. *Le Manege couvert* eſt un terrain quarré fermé par quatre murailles qui ſoutiennent un toît ſous lequel les Académiſtes apprennent à monter à Cheval. Le terrain du Manege eſt couvert du crotin de Cheval. *Le Manege découvert* eſt un terrain pris communément auprès du Manege couvert, & deſtiné au même exercice ; ce terrain eſt ſans toît, & communément ſablé. *Cheval de Manege*, eſt un Cheval ordinairement entier, dreſſé pour ſervir à apprendre aux Académiſtes l'Art de monter à Cheval. *Airs de Manege*. *V.* Airs. *Manege par haut*, ſignifie les airs relevés. *V.* Airs. *Manege de guerre*, eſt un galop de Manege, avec de fréquens changemens de main.

MANGEOIRE ou crêche, canal creux de bois ou de pierre appliqué de côté, au-deſſous du ratelier, le long de la muraille de l'écurie, deſtiné à attacher les Chevaux qui ſont à l'écurie, & à mettre dedans l'avoine qu'on leur donne à manger ; on met des anneaux de fer de diſtance en diſtance au devant ou à la devanture de la mangeoire en dehors, dont les uns ſervent à attacher les longes du licol de chaque Cheval, & les autres à arrêter les cordes d'un bout des barres qui ſéparent chaque Cheval l'un de l'autre. *Devanture de mangeoire*, ſignifie l'élévation ou bord de la mangeoire du côté du poitrail

des Chevaux. *Enfonçure de mangeoire*, eſt le creux ou le canal de la mangeoire dans lequel on met l'avoine.

MANIER, ſe dit du Cheval de Manege, quand il fait ſon exercice avec grace & légéreté. Il manie bien, ſinon il manie mal. *Manier de ferme à ferme*, ſe dit du Cheval que le Cavalier fait manier ſans ſortir de ſa place.

MAQUIGNON, eſpece de Marchand de Chevaux, qui fait commerce de Chevaux tarés & défectueux, dont il déguiſe les défauts, pour vivre en trompant le Public. *Valet de Maquignon*, jeune homme hardi & vigoureux, qui monte les Chevaux des Maquignons.

MAQUIGNONAGE, c'eſt les fineſſes & tromperies que les Maquignons emploient pour ajuſter leurs Chevaux.

MAQUIGNONER un Cheval, c'eſt ſe ſervir d'art pour cacher ſes défauts aux yeux de l'Acheteur; un Cheval ajuſté ainſi eſt un Cheval *maquignoné*.

MARCHAND DE CHEVAUX, eſt un Marchand qui fait commerce de Chevaux neufs qui n'ont point encore ſervi.

MARCHER EN AVANT, c'eſt, à l'égard du Cavalier, déterminer un Cheval à continuer ſa même allure quand il a envie de la rallentir. *Marcher & courir près du tapis*, ſe dit du Cheval qui ne leve guere les jambes de devant en marchant & en courant.

MARON, poil de Cheval ayant la couleur d'un maron, c'eſt une nuance du poil Bay.

MARQUE, inſtrument de Haras. *V.* le Ch. XXVIII du Traité du Chirurgien, & la Pl. XXII.

MARQUÉ EN TÊTE, ſe dit d'un Cheval qui a l'étoile au front. *V.* Etoile.

MARQUER, ſe dit d'un Cheval duquel on connoît encore l'âge aux dents, on dit ce Cheval marque encore. *Marquer un Cheval*, c'eſt lui appliquer la marque ſur quelque partie du corps. *V.* Marque.

MASTIGADOUR, inſtrument de fer compoſé comme il eſt repréſenté dans la Pl. X, fig. Y, qui ſert à mettre dans la bouche des Chevaux pour exciter leur ſalive, & leur donner de l'appétit. On retourne toujours le Cheval en ſa place de la tête à la queue.

MAURE, *Cap de Maure. V.* Cap.

MAUVAISE NATURE, un Cheval de mauvaiſe nature eſt celui qui a une inclination naturelle à réſiſter à la volonté du Cavalier. Un Cheval rétif & ramingue eſt un Cheval de mauvaiſe nature.

MAZETTE, ſignifie un mauvais petit Cheval.

MENER, ſe dit du pied de devant du Cheval qui part le premier au galop quand un Cheval galope ſur le bon pied, c'eſt le pied droit de devant qui mene. *Mener ſon Cheval en avant. V.* Marcher. *Mener un Cheval en main*, c'eſt conduire un Cheval ſans être monté deſſus. *Mener ſon Cheval ſagement. V.* Sagement.

MENTON, partie de la mâchoire inférieure du Cheval; le menton eſt ſous la barbe.

MES-AIR, eſt un air de Manege qui tient du terre-à-terre, & de la courbette.

MÊLER UN CHEVAL, terme de Manege; c'eſt, à l'égard du Cavalier, le mener de façon qu'il ne ſache ce qu'on lui demande. Un Cheval de tirage *eſt mêlé*, lorſqu'il embarraſſe ſes jambes dans les traits qui l'attache à la voiture.

MESMARCHURE, effort que le Cheval s'eſt donné au pâturon en poſant ſon pied à faux.

MESSAGER, *Cheval de Meſſager*, petit Cheval ou Bidet ſur lequel on met des fardeaux pour les porter d'un lieu à un autre

MESURE, Inſtrument qui eſt fait pour connoître la hauteur du Cheval depuis le haut du garot juſqu'au bas du pied de devant ; c'eſt ordinairement une chaîne de ſix pieds de haut où chaque pied eſt diſtingué ; la potence eſt une meſure plus certaine. *V.* Potence.

METTRE UN CHEVAL AU PAS, *au trot*, *au galop*, *&c.* c'eſt le déterminer à aller le pas, le trop, le galop, &c. *Mettre un Cheval en haleine*, c'eſt l'exercer doucement, pour le mettre en état de fournir quelque courſe ou d'entreprendre un voyage. *Mettre un Cheval hors d'haleine*, c'eſt le faire courir au-delà de ſes forces. *Mettre dedans*, c'eſt dreſſer un Cheval de Manege à quelque air. *Mettre ſur les voltes. V.* Voltes. *Mettre ſur les hanches. V.* Aſſeoir. *Mettre dans la main*, *dans les talons*, c'eſt, en terme de Manege, lui apprendre à obéir à la main & aux talons en lui donnant la grace du Manege. *Mettre au Vert. V.* Vert. *Mettre au filet*, c'eſt tourner le Cheval le cul à la mangeoire pour l'empêcher de manger, & lui mettre un filet dans la bouche. *Mettre ſur le crotin*, c'eſt mettre du crotin mouillé ſous les pieds de devant du Cheval. *Mettre dans les pilliers*, c'eſt attacher un Cheval avec un caveſſon aux pilliers du Manege, pour l'accoutumer ſur les hanches. *Mettre la lance en arrêt*, c'eſt diſpoſer ſa lance comme il eſt expliqué au mot Lance. *V.* Lance. *Mettre la gourmette à ſon point. V.* Point. *Mettre un raſſis. V.* Raſſis. Se *mettre en Selle*, *mettre le cul ſur la Selle*, c'eſt monter à Cheval. *Mettre ſes dents*, ſe dit d'un Cheval à qui les dents qui ſuccedent aux dents de lait commencent à paroître. *Mettre bas. V.* Pouliner.

MILIEU, le milieu de la place. *V.* Place.

MIROIR. *V.* A Miroir.

MIROITÉ ou *à miroir*, poil de Cheval. *V.* Bay.

MIS, un Cheval *bien ou mal mis*, terme de Manege, qui ſignifie bien ou mal dreſſé au Manege.

MITOYENNES. *V.* Dents.

MOL, *Cheval mol* eſt un Cheval qui n'a point de force.

MOLLETTES D'ÉPERON, ſont les pointes ou piquans de l'éperon. *Molette*, c'eſt un épi de poil qui ſe trouve au milieu du front entre les deux yeux d'un Cheval. *Mollettes*, groſſeurs remplies d'eau, qui viennent au bas des jambes des Chevaux.

MOLLIR ſous l'homme, ſe dit d'un Cheval qui diminue de force en allant ; on dit auſſi qu'il *mollit* ou que *ſa jambe mollit*, quand il bronche ſouvent.

MONTE, *la monte d'un Haras*, c'eſt le temps, le lieu & l'heure où on fait couvrir les Jumens, auſſi-bien que le Regiſtre que l'on en tient.

MONTÉ, *haut monté V.* Haut.

MONTÉ, *être bien ou mal monté*, c'eſt avoir entre ſes jambes un bon ou un mauvais Cheval. *Etre monté à l'avantage*, c'eſt être deſſus un Cheval ou plus grand ou meilleur que celui d'un autre.

MONTER A CHEVAL, c'eſt s'aſſeoir ſur le dos d'un Cheval ; les hommes s'y aſſoient ſur la fourchette ou le périnée, embraſſant les côtés avec les deux jambes. Les femmes s'aſſeoient communément ayant les deux jambes du

même côté. *Monter en croupe ou en trousse*, c'est s'asseoir sur la croupe d'un Cheval derriere celui qui est assis sur son dos. *Monter à poil, à dos nud ou à cru*, c'est ne rien mettre sur le dos du Cheval avant de s'y asseoir. *Monter en serpilliere*, c'est mettre, comme font les valets du Maquignon, une toile nommée *serpilliere* ou une *époussette* sur le dos du Cheval, & le monter de cette façon. *Monter avec avantage. V.* Avantage. *Monter sous un Ecuyer ou à l'Académie*, c'est apprendre l'Art de monter à Cheval. *Monter un Cheval*, c'est s'en servir quand on est dessus. *Monter entre les pilliers*, se dit des Académistes quand ils montent les Sauteurs.

MONTOIR, désigne le côté gauche du Cheval, parceque c'est de ce côté qu'on monte à Cheval. Ainsi, *les pieds & les jambes du montoir* de devant & de derriere du Cheval sont les gauches, & celles hors le montoir sont les droites. *Assurer un Cheval au montoir*, c'est l'accoutumer à être tranquille, lorsqu'on monte dessus. *Facile au montoir*, se dit d'un Cheval qui se laisse monter sans remuer.

MONTRE, *la montre*, est un endroit choisi par un ou plusieurs Marchands pour y faire voir aux Acheteurs les Chevaux qu'ils ont à vendre. *La montre* est aussi une façon particuliere que les Marchands ont d'essayer leurs Chevaux, laquelle n'est bonne qu'à éblouir les yeux des spectateurs.

MONTURE, se dit de toutes les bêtes sur le dos desquelles on monte.

MOREAU, un Cheval moreau est un Cheval très-noir.

MORFONDU, Cheval attaqué du mal appellé morfondure.

MORFONDURE, maladie du Cheval.

MORNÉE, *Lance mornée. V.* Lance.

MORS, partie de la bride qui entre dans la bouche du Cheval. *Prendre le mors aux dents. V.* Prendre.

MORVE, maladie des poumons, incurable.

MORVEUX, Cheval qui a la morve.

MOUVÉMENS, se dit des qualités des allures des Chevaux, de *beaux mouvemens*, *des mouvemens durs.*

MUER, se dit du Cheval dont le poil tombe lorsqu'il en succede un autre, soit poil d'Hiver ou d'Eté. Les Chevaux muent au Printems & à la fin de l'Automne. *Muer*, se dit aussi de la corne ou du pied, quand il leur pousse une corne nouvelle.

MULES TRAVERSIERES, crevasses qui viennent au boulet & au pli du boulet.

MULET, animal monstrueux engendré d'un Ane & d'une Jument ; on dit d'un Cheval qui a la coupe effilée & pointue, qu'il a *la croupe du Mulet*, parce que les Mulets l'ont ainsi faite.

MULETIER, Palefrenier & conducteur de Mulets.

MUR, *gratter le mur*, se dit de l'Académiste qui approche trop le long du mur du Manege.

MURAILLE, c'est les murs du Manege, & ce qu'on appelle en certaines occasions le dehors. *V.* Dehors *Passéger la tête à la muraille. V.* Passeger. *Porter la main à la muraille. Aller droit à la muraille Arrêter droit à la muraille*, Différentes actions que le Cavalier fait faire à son Cheval au Manege pour l'assouplir.

MUSIQUE. *V.* Brocher.

N

NAGER A SEC, opération que les Maréchaux ont inventée pour les Chevaux qui ont eu un effort d'épaules. Cette opération ne vaut rien.

NAISSANCE d'une Jument. *V.* Nature.

NATER LES CRINS, c'eſt en faire des treſſes.

NATURE D'UNE JUMENT, c'eſt la partie extérieure de la génération. Un Cheval d'une *bonne ou mauvaiſe nature*, c'eſt celui qui a de bonnes ou de mauvaiſes inclinations.

NAZEAUX, ouverture du nez du Cheval.

NÉGLIGER SON CORPS A CHEVAL, c'eſt ne s'y pas maintenir en belle poſture.

NERF, on appelle improprement nerf un tendon qui coule derriere les os des jambes, ſes bonnes qualités ſont d'être *gros & bien détaché*, c'eſt-à-dire qu'il ſoit apparent à la vue, & qu'il ne ſoit pas collé contre l'os. *Le nerf failli*, eſt celui qui va ſi fort en diminuant vers le pli du genou, qu'avec peine le ſent-on en cet endroit, ce qui eſt un mauvais pronoſtic pour la force du Cheval.

NERVEUX, *un Cheval nerveux*, c'eſt un Cheval qui a beaucoup de force. *Javart nerveux. V.* Javart.

NET, un Cheval ſain & net. *V.* Sain. *Faire net. V.* Faire.

NEUF, *Chevaux neufs*, jeunes Chevaux qui n'ont point encore ſervi aux Voitures, & qu'on commence à y accoutumer. *Pied & quartier neuf. V.* Pied & Quartier.

NEZ, *le bout du nez* du Cheval eſt, pour ainſi dire, ſa levre ſupérieure. *Porter le nez au vent*, *ou porter au vent*, ſe dit d'un Cheval qui leve le nez en l'air au lieu de ſe ramener.

NOBLE, Cheval noble, c'eſt celui qui a bien de la beauté ſur-tout à l'avant-main.

NOBLESSE, *la nobleſſe d'un Cheval* eſt l'encolure belle, & ſur-tout relevée, & la tête petite & bien placée.

NŒUD DE LA QUEUE, c'eſt l'éminence ou l'élévation que fait chaque vertebre de la queue.

NOIR, poil de Cheval. Noir jais, ou maure, ou maureau, ou vif, c'eſt le vrai noir; on appelle un Cheval, qui (quoique noir) a une teinte rouſsâtre. *Noir mal teint.*

NOMBRIL, ſe prend chez les Chevaux par le milieu des reins: ainſi on dit qu'un Cheval eſt bleſſé ſur le nombril quand il l'eſt dans cet endroit.

NOUER L'AIGUILLETTE. *V.* Aiguillette & s'éparer.

NOURRITURE, on dit de certains cantons qu'ils ſont bons à faire des nourritures de Chevaux, cela veut dire que ces cantons leur conviennent pour la pâture.

NUD, *monter à nud*, c'eſt à poil. *V.* Monter. Vendre un Cheval *tout nud*, c'eſt le vendre ſans ſelle ni bride par le bout du licol.

NUES, *porter ſa tête aux nues. V.* Porter.

NUIT, *la nuit d'un Cheval*, eſt en termes de Cabaret, le foin & la paille qu'on donne aux Chevaux pendant les nuits qu'ils ſéjournent au Cabaret.

O

OBÉIR, ſe dit du Cheval quand il répond aux Aides.

OBSERVER LE TERRAIN. *V.* Terrain.

OBTENIR d'un Cheval, c'eſt venir à bout de lui faite faire ce qu'il refuſoit auparavant.

ŒIL du Cheval; ſes yeux doivent être grands, à fleur de tête, vifs & nets. *Œil verron*, ſignifie que la prunelle en eſt d'une couleur tirant ſur le verd clair. .

ŒIL DE COCHON, ſe dit d'un Cheval qui a les yeux trop petits. Il a des yeux de cochon. *La vitre de l'œil. V.* Vitre.

OMBRAGEUX, *un Cheval ombrageux*, eſt un Cheval qui a ſouvent peur des objets; c'eſt un Cheval peureux.

ONGLE DU PIED du Cheval eſt la même choſe que la corne du pied.

ONGLÉE, accident qui arrive aux yeux du Cheval.

ORDINAIRE d'un Cheval, c'eſt ce qu'on lui donne à manger par jour; il eſt fort ou petit.

ORDONNER L'EMBOUCHURE. *V.* Embouchure.

OREILLARD *ou orillard*, Cheval qui a les oreilles trop longues, placées trop bas & écartées.

OREILLE du Cheval doit être petite, placée haut & droite. *Boiteux de l'oreille. V.* Boiteux. *Redreſſer les oreilles. V.* Redreſſer. *Regarder entre les deux oreilles. V.* Regarder. *Couper les oreilles. V.* Couper. *Aller de l'oreille. V.* Aller. *Le bouquet ſur l'oreille* eſt une marque qu'on met à l'oreille d'un Cheval qui indique qu'il eſt à vendre.

OSSELET, eſpece de Suros plat.

OTER SES DENTS, ſe dit d'un Poulain, lorſque quelques-unes de ſes dents de lait tombent pour faire place à celles d'enſuite. Par exemple, ce Cheval ôte ſes dents de trois ans.

O, UUUU, expreſſion des Charretiers pour faire arrêter leurs Chevaux.

OUTRÉ, un Cheval *outré*, c'eſt un Cheval qu'on a fait trop travailler. *Pouſſif outré. V.* Pouſſif.

OUTRER UN CHEVAL, c'eſt le faire aller au-delà de ſes forces.

OUVERT ou *bien ouvert* du devant ou du derriere, eſt un Cheval dont les jambes de devant ou de derriere ſont ſuffiſamment écartées l'une de l'autre. *Courir à tombeau ouvert. V.* Courir.

OUVRIR les talons à un Cheval, opération du Maréchal qui a rapport à la ferrure.

P

PAGE, Gentilhomme, portant les Livrées des Rois, & des Princes ou Seigneurs, & dont un des principaux exercices eſt de monter à Cheval & d'apprendre cet art.

PAILLE, *botte de paille. V.* Botte. *Paille hachée* ſert dans quelques pays de nourriture aux Chevaux, mêlée avec de l'avoine; on la hache avec une machine

faite exprès, appellée hachoir ou coupe-paille. *La paille pour la litiere* est communément sans épis & sans grains.

PAILLER, *du pailler*, c'est la paille qui ne sert qu'à la litiere.

PAISIBLE, *un Cheval paisible*, c'est celui qui n'a aucune ardeur.

PALAIS, partie du dedans de la bouche. Les replis ou sillons du palais.

PALEFRENIER, Domestique destiné à panser & entretenir les Chevaux, un Palefrenier a trois, quatre ou cinq Chevaux à panser; ce mot est dérivé de Palfroy.

PALFROY ou *Palefroy*, on appelloit ainsi anciennement un Cheval qui ne servoit qu'aux promenades, aux Fêtes & aux Dames.

PANCE, les Maréchaux appellent l'estomac des Chevaux la pance.

PANSEMENT, est le soin qu'on a des Chevaux pour leurs besoins & leur propreté.

PANSER UN CHEVAL, est l'ouvrage du Palefrenier, c'est le tenir propre & le nourrir.

PANTOUFFLE, *fer à pantoufle. V.* Fer.

PAR LE DROIT. *V.* Droit.

PAR HAUT. *V.* Manege.

PARADE, un *Cheval de parade*, est un Cheval destiné aux occasions d'appareil, comme aux Tournois, aux Carousels, aux Revues, &c. On appelle la *parade* un endroit que le Maquignon a destiné pour faire monter le Cheval qu'il veut vendre. *La parade*, en terme de Manege, est la même chose que le parer. *V.* Parer.

PARER LE PIED d'un Cheval, terme de Maréchal. *V.* Pied. *Le Parer*, c'est un arrêt relevé du Cheval de Manege. Ainsi, on dit un *beau Parer*, pour dire un bel arrêt bien relevé & sur les hanches.

PARESSEUX, un *Cheval paresseux*, est celui qui rallentit toujours son allure, & qu'il faut avertir incessamment.

PARLER AUX CHEVAUX, c'est faire du bruit avec la voix. Quand on approche les Chevaux dans l'écurie, on risque souvent de se faire donner des coups de pieds lorsqu'on les approche sans leur parler.

PAROIE DU SABOT, c'est l'épaisseur des bords de la corne.

PAROITRE SUR LES RANGS, s'est dit d'abord des Chevaliers lorsqu'ils s'avançoient dans les Tournois pour combattre.

PARTAGER LES RÊNES, c'est prendre une rêne d'une main & l'autre de l'autre main, & conduire ainsi son Cheval.

PARTEZ, mot que dit le Maître d'Académie, quand il veut que l'Ecolier aille au galop.

PARTIR DE LA MAIN. *V.* Main.

PAS, le pas est l'allure du Cheval, la plus lente. *Faux pas* est la même chose que bronchade; c'est un fléchissement involontaire de la jambe du Cheval. *Pas relevé, écouté, averti, soutenu, d'Ecole.* Tous ces termes signifient le *Pas* de Manege. *Un pas & un saut, deux pas & un saut*, airs de Manege. Les Pas dans cette occasion veulent dire des courbettes, & les sauts signifient des caprioles; on appelle aussi le pas & saut, galop gaillard. *V.* Galop.

PASSADE, chemin que fait le Cheval de Manege en passant & repassant plusieurs fois sur une même longueur de terrain. *Fermer la passade*, se dit du mouvement qu'on fait avant de reprendre la ligne de la passade. *Passade*

d'un tems en pirouette ou demi-pirouette, c'eſt un tour que le Cheval fait d'un ſeul tems de ſes épaules & de ſes hanches. *Paſſade ou demi-volte de cinq tems*, eſt un demi-tour que le Cheval fait aux bouts de la volte en cinq tems de galop. *Paſſades furieuſes à la Françoiſe*, ſont des demi-voltes en trois tems, en marquant un demi-arrêt. *Paſſades relevées*, ſont celles où les demi-voltes s'y font à courbettes.

PASSEGER ou *paſſéger* un Cheval, terme de Manege c'eſt le promener au pas & au trot. *Paſſéger la tête à la muraille*, c'eſt mener ſon Cheval de côté, la tête vis-à-vis & près de la muraille du Manege. *Paſſeger aux voltes*, *V.* Voltes.

PATURON, partie de la jambe qui eſt entre le boulet & la couronne; il y a des occaſions où cette partie s'appelle jointure. *V.* Jointure.

PAVÉ, *tâter le pavé, gratter le pavé.* *V.* Gratter & Tâter.

PAYS, *Cheval de pays*, eſt un Cheval provenant de pere & de mere du Pays même; on dit qu'un Cheval n'eſt bon qu'à *aller par pays* quand il n'a pas grande reſſource, mais qu'il marche commodément.

PEIGNES, maladie de la couronne. *Peigne de corne*, inſtrument de Palefrenier pour peigner les crins & la queue du Cheval.

PELLE, inſtrument de Palefrenier pour ôter le fumier.

PELOTE en tête, c'eſt la même choſe que l'étoile au front du Cheval. *V.* Etoile.

PERCER ſes dents, c'eſt la même choſe que mettre ſes dents. *V.* Mettre.

PESADE, air de Manege, c'eſt une partie de la courbette, car alors le Cheval ne fait que lever les jambes devant ſans remuer celles de derriere.

PESANT, Cheval peſant eſt celui qui marche groſſiérement, & coure ſans aucune légéreté.

PESER A LA MAIN, ſe dit du Cheval qui n'ayant point de ſenſibilité dans la bouche, s'appuie ſur le mors, de façon que le bras du Cavalier en eſt fatigué.

PETARADE, ruade que fait le Cheval en liberté.

PETIT PIED, *petit galop.* *V.* Pied & Galop.

PEUREUX, Cheval *peureux.* *V.* Ombrageux.

PIAFFER, ſe dit d'un Cheval qui en marchant leve les jambes de devant fort haut, & les replace quaſi au même endroit avec précipitation. Les mauvais Chevaux d'Eſpagne & qui ont de l'ardeur, piaffent communément, c'eſt un défaut en Cavalerie, mais qui eſt fort eſtimé des petits-Maîtres, alors le Cheval reſſemble à celui qui eſt deſſus, beaucoup d'apparence & peu de fond.

PIAFFEUR, Cheval qui piaffe.

PICOTER un Cheval, c'eſt lui faire ſentir foiblement l'éperon à pluſieurs repriſes, ce qui inquiete plutôt le Cheval, qu'il ne le détermine à obéir.

PICOTIN d'avoine, c'eſt environ le quart du boiſſeau de Paris.

PIE, Poil du Cheval, il eſt toujours à fond blanc, ſur lequel ſe trouvent de grandes taches, ou noires, ou bayes, ou alzanes.

PIED, c'eſt la partie qui termine les quatre jambes du Cheval, cette partie eſt entourée de corne, & porte tout le corps du Cheval; il eſt compoſé de la couronne, du ſabot, de la ſolle, de la fourchette & des deux talons. Les défauts du pied ſont d'être *gros*, c'eſt-à-dire, trop conſidérable à proportion de la jambe. *Gras*, c'eſt-à-dire, que la corne en eſt trop mince. *Com-*

ble, *plat*, *ou en écaille d'huître*, eſt celui qui n'a pas la hauteur ſuffiſante ; & dont la ſolle deſcend plus bas que les bords de la corne, & ſemble gonflé. *Dérobé* ou *mauvais pied*, eſt celui dont la corne eſt ſi caſſante qu'on ne ſauroit y brocher de clous. *Encaſtelé. V.* Encaſtelure. *Cerclé. V.* Cerclé. *Pied du montoir*, c'eſt le pied gauche de devant & de derriere. *Pied hors le montoir*, c'eſt le droit. *Pied ſec*, eſt celui qui ſe reſſerre par nature, il s'encaſtele ou ſe cercle ordinairement. *Le petit pied*, eſt un os qui tient le dedans du pied, & qui eſt emboité par la corne du ſabot. *Faire pied neuf*, ſe dit du pied du Cheval lorſque le ſabot s'eſt détaché par quelque maladie, & qu'il revient une nouvelle corne. *Parer le pied* d'un Cheval, c'eſt rendre les bords de la corne unis, pour enſuite poſer le fer deſſus. *Galoper ſur le bon* ou *ſur le mauvais pied. V.* Galoper. On meſure le Cheval par pieds & pouces. *Le pied de la Lance. V.* Lance.

PILIER, eſt un morceau de bois ordinairement arrondi, & finiſſant par une tête; il eſt environ de quatre pieds de hauteur hors de terre, & à peu près de ſix à ſept pouces de diametre; on plante ce morceau de bois tout debout en différens endroits, comme dans les écuries, pour faire les ſéparations des places de chaque Cheval, avec la barre ou la cloiſon. Dans les Maneges on place *deux piliers*, à diſtance l'un de l'autre de quatre pieds, pour y attacher les Sauteurs & les Chevaux qu'on veut relever du devant, & on en met un autre tout ſeul pour faire trotter autour les jeunes Chevaux, celui-là paſſe pour le centre de la volte, & on le ſuppoſe toujours (quand il n'y en auroit pas) lorſqu'on travaille ſur les voltes. *Trotter ou travailler un Cheval autour du pilier*, c'eſt attacher la longe de ſon caveſſon au pilier, & l'obliger par ce moyen à aller en rond, la longe doit être aſſez longue pour qu'il ne s'étourdiſſe pas, & qu'il décrive de grands cercles; ſouvent un Palefrenier, ſans ſortir de ſa place, fait l'office du pilier. *Travailler*, *mettre un Cheval entre les piliers*, c'eſt attacher les deux longes de ſon caveſſon chacune à un pilier, & le faire agir ainſi ſuivant la ſcience & la volonté. *Sauter entre les piliers. V.* Sauter. *Monter entre les piliers. V.* Monter.

PINCE DU PIED, c'eſt le devant du ſabot. *Les pinces* ſont les quatre dents de devant, deux en haut à côté l'une de l'autre, & deux en bas.

PINCER DES DEUX, c'eſt donner un léger coup des deux éperons.

PIQUÉ, le poil piqué. *V.* Poil.

PIQUER DES DEUX, c'eſt la même choſe qu'appuyer. *V.* Appuyer. *Piquer un Cheval*, en terme de Maréchal, c'eſt le bleſſer avec un clou en le ferrant.

PIQUEUR, en terme de Cavalerie, eſt un domeſtique deſtiné à monter les Chevaux, pour les dreſſer ou pour les exercer. Il y a *des Piqueurs* à gages dans les Ecuries conſidérables, & *des Piqueurs* qu'on loue pour un certain tems quand on a de jeunes Chevaux à accoutumer à l'homme: ces Piqueurs les montent auſſi dans les Foires.

PIROUETTE D'UNE PISTE, air de Manege, c'eſt un tour qu'on fait faire au Cheval de la tête à la queue, ſans qu'il change de place. *Pirouettes de deux piſtes*, c'eſt un tour dans un petit terrain à peu près de la longueur du Cheval. *Pirouette* ou *demi-pirouette d'un tems. V.* Paſſade.

PIROUETTER, c'eſt faire la pirouette ou demi-pirouette.

PISTE, c'eſt une ligne ſuppoſée en terme de Manege ſur laquelle on fait aller le Cheval. Ainſi le Cheval va de *deux piſtes*, lorſqu'il marche de côté, il en

marque une des deux pieds de devant, & l'autre des deux pieds de derriere. *V.* Volte.

PLACE, on appelle ainsi l'espace qui est entre deux poteaux dans une écurie, lequel espace est destiné pour y attacher & loger un Cheval. *Place*, s'entend en quelques occasions pour le Manege, comme quand le Maître dit à l'Ecolier à Cheval de *venir par le milieu de la place*, *d'arrêter au milieu de la place*; il entend par cette expression le milieu du Manege.

PLACÉ BIEN *ou mal à Cheval*, se dit du Cavalier quand il est dans une belle ou dans une mauvaise situation à Cheval.

PLACER BIEN SA TÊTE, se dit du Cheval, quand il ne leve ni ne baisse trop le nez. La *placer mal*, arrive lorsque le Cheval avance trop le bout du nez, ou qu'il l'approche trop du poitrail. *Placer à Cheval*, se dit du Maître quand il enseigne à l'Ecolier l'attitude qu'il veut qu'il tienne à Cheval. Se *placer* ou *être placé à Cheval*, c'est y être dans une belle & bonne attitude.

PLANTÉ, poil planté. *V.* Poil.

PLAT, un Cheval plat est un Cheval dont les côtes sont serrées. Les *épaules plates*. *V.* Epaule.

PLEIN, *le flanc plein*, *des jarrets pleins*, *la bouche à pleine main*. *V.* Flanc, Jarrets, Bouche. *Pleine*, *une Jument pleine*. *V.* Jument.

PLI, *le pli du jarret*, *du genou*, *du coude*, c'est l'endroit où toutes ces jointures se plient.

PLIANT, *la jointure pliante*, se dit du paturon. *V.* Jointure. *Les jarrets plians*, *V.* Jarrets.

PLIER LES JARRETS, en terme de Manege, se dit d'un Cheval qui manie sur les hanches. *Plier les hanches*. *V.* Hanche. *Plier un Cheval* à droite ou à gauche, c'est l'accoutumer à tourner sans peine à ses deux mains. *Plier le col* d'un Cheval, c'est le rendre souple, afin que le Cheval obéisse plus promptement quand on veut le tourner; mais c'est une très-mauvaise maxime si on ne fait pas suivre les épaules.

PLUMES, *donner des plumes à un Cheval*, c'est une façon de remede ou d'opération.

POIGNÉE. *V.* Lance.

POIL, se dit au lieu de couleur à l'égard du Cheval; ainsi on ne dit jamais ce Cheval est d'une telle couleur; mais on dit toujours, il est d'un tel poil *V.* la liste des poils au mot Cheval; & pour une plus ample explication, le Chap II. du Traité de la Construction du Cheval qui traite des poils. Vous saurez aussi dans le même Ch. II, ce qu'on entend par bon poil & mauvais poil. *Monter à poil*. *V.* Monter. *Poil planté* ou *Poil piqué*, se dit quand on voit le poil du Cheval tout droit au lieu d'être couché comme à son ordinaire, c'est signe que le Cheval a froid ou qu'il est malade. *Poil lavé*. *V.* Lavé. *Soufflé au poil*. *V.* Souffler. *Avoir toujours l'éperon au poil*, se dit du Cavalier qui picote incessamment le flanc de son Cheval avec les éperons, ce qui est un défaut.

POINÇON, petit bout de bois rond, long de cinq à six pouces, pointu par le bout, quelquefois armé & terminé par une pointe de fer servant au Manege à exciter des Chevaux à sauter entre les piliers. L'Ecolier, pour cet effet, prend le poinçon de sa main droite; & passant cette main derriere son dos, il fait sentir la pointe du poinçon au Cheval en l'appuyant sur le haut de sa

croupe. *Appuyer le poinçon. V.* Appuyer. *Poinçon*, eſt auſſi un inſtrument que chaque Palefrenier doit avoir au bout de ſon couteau, pour percer des trous, quand le cas y échet.

POINT, on appelle ainſi des trous faits avec le poinçon aux étrivieres & aux courroies des ſangles, pour y faire entrer les ardillons des boucles qui les tiennent; ainſi, *allonger* ou *raccourcir les étriers d'un point*, *&c.* c'eſt mettre l'ardillon à un trou plus haut ou plus bas qu'il n'étoit auparavant. *Mettre la gourmette à ſon point*, c'eſt faire entrer, ſuivant le cas, la premiere ou la ſeconde maille dans le crochet qui tient à l'œil de la bride.

POINTE, action de déſobéïſſance du Cheval. Le Cheval *fait une pointe aux voltes* quand il s'élance hors du rond de la volte, & *il fait une pointe en l'air* quand de colere il s'éleve ſur ſes jarrets, & fait alors un ſaut en avant. *Pointe de feu. V.* Bouton.

POIREAUX, maladie qui vient au boulet du Cheval.

POITRAIL, partie du Cheval qui va depuis le bas du col juſqu'entre les deux jambes de devant, & qui occupe l'entre-deux des deux épaules. La mauvaiſe qualité du poitrail eſt d'être trop ſerré; il faut qu'il ait une largeur proportionnée à la figure & à la taille du Cheval. *Poitrail de la ſelle*, eſt un cuir qui entoure le poitrail du Cheval ſellé.

POMMEAU, partie de la Selle. *Se tenir au pommeau. V.* Tenir.

POMMELÉ. *V.* Gris.

PONT-LEVIS, on appelle ainſi l'action d'un Cheval, qui ne voulant pas obéir au Cavalier, ſe leve tout droit ſur les jambes de derriere.

PORCELAINE, poil de Cheval dont le fond eſt blanc, mêlé de taches irrégulieres, & jaſpé (pour ainſi dire) principalement d'un noir mal teint, qui a un œil bleu ardoiſé.

PORTER BEAU, *en beau lieu*, *porter bien ſa tête*, toutes ces expreſſions ſignifient qu'un Cheval a la tête bien ſituée en marchant. *Porter ſa tête dans les nues*, ſe dit du Cheval qui tient ſon col fort élevé. *Porter au vent*, ſe dit de celui qui éleve le bout du nez fort en avant. *Porter bas*, ſignifie qu'un Cheval baiſſe trop le col en marchant. *Porter ſon Cheval*, c'eſt le faire avancer en le ſoutenant de la main, & ſerrant les jarrets. *Porter ſon Cheval d'un talon ſur l'autre. V.* Talon. *Porter la main à la muraille. V.* Muraille. On dit du fer & de la ſelle qu'*ils portent*, quand ils s'approchent du Cheval, de façon qu'ils ſont en danger de le bleſſer.

PORTEUR, c'eſt le Cheval du Poſtillon, & auſſi celui ſur lequel monte le Meſſager & le Marchand de Chevaux; on appelle *porteur de choux* un méchant petit Cheval qui ne peut guere ſervir qu'à cet uſage.

POSADE. *V.* Peſade.

POSER BIEN SES PIEDS, ſe dit du Cheval adroit qui choiſit bien le terrain en marchant.

POSTE, maiſon dans laquelle on entretient pluſieurs Chevaux deſtinés à conduire les Voyageurs ſucceſſivement d'une de ces maiſons à l'autre en diligence, & moyennant une ſomme par chaque Cheval. Ainſi, *courre la poſte*, c'eſt ſe ſervir de ces Chevaux à chaque poſte. *Cheval de poſte*, eſt le Cheval qui conduit un Voyageur d'une poſte à la ſuivante. *Poſte*, ſignifie auſſi l'intervalle de deux lieues.

POSTILLON DE POSTE, *& Poſtillon d'attélage*, font la même fonction, qui

est de mener la chaise de poste, étant sur le Cheval d'à côté. Le Postillon d'attelage monte aussi sur le quatrieme ou sixieme Cheval à gauche, & mene le devant. Le Postillon de poste monte à Cheval, & marche devant le Courier qui court à Cheval d'une poste à l'autre

POTEAU D'ÉCURIE, c'est la même chose que pilier. *V.* Pilier.

POTENCE, est une regle de six pieds de haut, distinguée & marquée par pieds & pouces. Une autre regle qui fait l'équerre avec celle-là, & qui y tient de maniere qu'elle coule tout du long, détermine la mesure de la hauteur des Chevaux. On pose la regle de six pieds droite le long de l'épaule posant à terre près le sabot : on fait descendre ensuite l'autre regle jusqu'à ce qu'elle pose sur le garot, puis regardant à l'endroit où ces deux regles se joignent, & comptant les pieds & pouces de la grande regle jusqu'à cet endroit, on connoît précisément la hauteur du Cheval. *Potence* est aussi un bâtis de charpente en forme de potence, au bout de laquelle on laisse pendre la bague quand on veut courre la bague. *Brider la potence*, c'est toucher en courant la bague avec la lance le bras de la potence auquel pend la bague.

POULICHE. *V.* Poulain.

POULAIN, est l'enfant d'un Cheval; on l'appelle ainsi jusqu'à cinq ans : on distingue le mâle d'avec la femelle en appellant le mâle, Poulain mâle, & la femelle Pouliche, Pouline, Poutre.

POULINE. *V.* Poulain.

POULINER, se dit de la Jument qui accouche.

POULINIERE. *V* Jument.

POUSSE, maladie du Cheval qui répond à l'asthme de l'homme.

POUSSER, se dit du Cheval qui a la pousse, c'est avoir la pousse. *Pousser son Cheval*, se dit du Cavalier qui presse son Cheval au galop & le fait aller très-vîte.

POUSSER SES DENTS, c'est la même chose que mettre ses dents. *V.* Mettre.

POUSSIF; un Cheval poussif est celui qui a la pousse. *V.* Pousse. *Poussif outré*, est celui qui a ce mal excessivement fort.

POUTRE. *V.* Poulain.

PRENDRE LE TROT, *le galop*, se dit de l'Homme quand il excite le Cheval à aller le trot ou le galop, & du Cheval quand il s'y met de lui-même. *Prendre ses dents*, c'est à l'égard du Cheval, la même chose que mettre ses dents. *V.* Mettre. *Prendre le mors aux dents*, se dit communément des Chevaux de carosse, lorsque n'ayant plus aucune sensibilité dans la bouche, ils vont de toute leur vîtesse, sans pouvoir être arrêtés par les mains du Cocher. *Prendre les aides des jambes* *V.* Jambe. *Prendre son avantage. V.* Avantage.

PRES DU TAPIS. *V.* Marcher.

PRESENTER LA GAULE, est un honneur qu'on rend aux personnes de considération, lorsqu'ils entrent dans une écurie pour y voir les Chevaux. L'Ecuyer ou un des principaux Officiers leur présente une gaule.

PRESSER SON CHEVAL, c'est lui faire augmenter le vîtesse de son allure, ou l'empêcher de la diminuer lorsqu'il la rallentit. *Presser la veine*, mal que le Maréchal fait à un Cheval en le ferrant.

PRESTESSE DE MAIN, ancien mot qui signifie adresse & vivacité de la main du Cavalier.

PROMENER SON CHEVAL, c'est le mener doucement au pas en terme de Manege. Le *promener sur le droit*, c'est le mener droit sans lui rien demander. *Prome-*

ner sur lee voltes, c'est la même chose que passeger sur les voltes. *V.* Voltes.

PROMENER *entre les deux talons. V.* Talon. *Promener en main*, c'est promener un Cheval sans être monté dessus, & étant à pied.

PROVENDE, c'est une nourriture composée de son & d'avoine qu'on donne le plus communément à des Poulains.

PURGE, une purge est un breuvage purgatif qu'on donne aux Chevaux au besoin. Les Anglois aiment fort à donner des purges aux Chevaux.

Q

QUADRILLE, petite compagnie de Cavaliers qui fait partie d'un carousel.

QUARRÉ, *travailler en quarré. V.* Volte.

QUART, *de quart en quart. V.* Volte.

QUARTIER : c'est le côté du sabot, chaque pied a deux quartiers, celui de dehors & celui de dedans. Le défaut des quartiers est d'être *trop serrés*, c'est-à-dire trop applatis; le quartier de dedans y est plus sujet que celui de dehors. *Faire quartier neuf*, se dit du pied dont le quartier est tombé, ou a été ôté par quelque maladie, alors il en revient un neuf.

QUATRE COINS, faire les quatre coins, ou travailler aux quatre coins. *V.* Volte.

QUEUE, est le croupion du Cheval dont les vertebres sortent du haut de la croupe, & sont garnis de peau & de crins ou plus longs ou plus courts, il y a des queues bien garnies de longs crins, & ce sont les plus belles. Les queues dégarnies de crins s'appellent *queues de rat.* C'est un agrément quand le Cheval releve la queue en marchant, cela s'appelle *porter bien sa queue*; on dit que c'est signe de force. Il y a des Chevaux qui *portent leur queue en trompe*, c'est-à-dire, recourbée du côté du dos. *Faire la queue, ou rafraîchir la queue*, c'est couper au bas de la queue tous les crins qui débordent. On *troussè la queue* en *la nouant* ou se servant d'un trousse-queue. *V.* Trousse-queue. Quand on met de la paille à la queue d'un Cheval, cela signifie qu'il est à vendre. Les vertebres de la queue s'appellent, en terme de Cavalerie, les *nœuds de la queue. Couper la queue* à un Cheval, c'est couper une partie de ces nœuds, afin que la queue n'ait que huit ou dix pouces de long; on coupe la queue à tous les Chevaux de chasse & de course. Ainsi, on appelle les Chevaux qui ont la queue coupée, *des coureurs* ou *des courtes queues*; on appelle *racine de la queue* l'endroit où elle sort de la croupe, & *le tronçon ou le quoart*, le reste des vertebres jusqu'au bout; on ajoute des *faussès-queues* aux Chevaux qui l'ont coupée, & cela dans de certaines occasions, ou pour tromper l'acheteur. *Jouer de la queue*, ou *quoailler*, se dit d'un Cheval qui remue perpétuellement la queue quand on le monte, ce qui marque que le Cheval a inclination à ruer. *Faire un Rossignol sous la queue. V.* Rossignol. *Queue de rat*, maladie du boulet & du canon de la jambe. *V.* Arrêtes. *Couper la queue à l'Angloise*, opération qu'on fait pour faire porter la queue en trompe au Cheval, en coupant les tendons de dessous la queue.

QUINTAINE, Poteau ou Jacquemart, représentant un homme armé d'un bouclier,

clier, auquel on jette des dards, ou fur lequel on va rompre des lances à Cheval; on appelle auffi cette figure *faquin. Courre la Quintaine ou le faquin*, c'eft un exercice d'Académie.

QUINTE, efpece de fantaifie qui vient au Cheval rétif; car le Cheval pendant quelques inftans fe défend, & ne veut pas avancer. Les Mules font fujettes à ce défaut.

QUINTEUX, Cheval qui a des quintes.

QUITTER LES ÉTRIERS, c'eft ôter fes pieds de dedans de gré ou de force; car lorfqu'un Cheval emporte fon homme, il doit quitter les étriers, ou pour fe jetter à terre, ou afin que fi le Cheval tombe, il n'ait pas les pieds engagés dans les étriers, ce qui eft très-dangereux. Le peu de fermeté du Cavalier lui fait fouvent quitter les étriers quand fon Cheval trote ou galope.

QUOAILLER. *V.* Queue.

QUOART. *V.* Queue.

R

RABAISSER, *fe rabaiffer*, fe dit en terme de Manege du Cheval qui n'a pas affez de force pour continuer fes courbettes auffi élevées qu'il les a commencées.

RABATTRE LES COURBETTES, eft le mouvement des courbettes où le Cheval porte à terre fes deux pieds de derriere; il rabat bien la courbette quand fes deux pieds de derriere portent à terre en même tems.

RACE, *Cheval de race*, eft celui qui provient d'un Cheval des Pays étrangers eftimés pour avoir de beaux & bons Chevaux. *Cheval de premiere race*, eft celui qui vient d'un Cheval étranger connu pour excellent. *Faire des races*, c'eft *tirer race*, ou tirer des Poulains de beaux & bons Chevaux.

RACINE DE LA QUEUE. *V.* Queue.

RACOLT, vieux mot qui veut dire que le Cheval de Manege marche d'une allure écoutée.

RACOURCIR LES ÉTRIERS, c'eft faire entrer l'ardillon de la boucle de l'étriviere dans un des trous qui font au-deffus de l'endroit où il étoit. *Raccourcir les rênes ou la bride. V.* Accourcir. *Raccourcir un Cheval*, c'eft rallentir fon allure en le tenant dans la main.

RAGOT, Cheval qui a le col court, de taille de double Bidet, & étoffé.

RALENTIR, *fe ralentir*, fe dit du Cheval qui diminue la vîteffe de fon allure.

RALLONGER LES ÉTRIERS. *V.* Allonger.

RAMASSÉ, *un Cheval ramaffé*, c'eft la même chofe que ragot. *V.* Ragot, excepté qu'il fe dit des Chevaux de toutes fortes de tailles.

RAMENER, *fe ramener*, fe dit d'un Cheval qui place bien fa tête & fon col. *Ramener fon Cheval*, fe dit du Cavalier, lorfqu'il l'oblige à bien placer fa tête & fon col, & le maintient en belle fituation.

RAMINGUE, un Cheval ramingue, eft celui qui fe défend feulement à l'éperon, ne voulant pas avancer auffi-tôt qu'il le fent, c'eft une efpece de rétif; car il ne l'eft que pour l'éperon feulement, & non pour le fouet ou la gaule.

RAMPIN, eft un Cheval bouleté des boulets de derriere, & qui ne marche par conféquent que fur la pince; c'eft ordinairement un défaut que le Cheval a apporté en naiffant.

RANG D'ÉCURIE, c'eſt un nombre de Chevaux attachés à un même ratelier. *Le grand rang*, lorſqu'il y a pluſieurs écuries, eſt celui où il y a le plus de Chevaux, ou les plus beaux. *Le rang*, en terme d'Académie, eſt l'endroit dans un Manege où les Académiſtes à cheval ſont à côté l'un de l'autre, & dont ils ſortent pour travailler tour à tour.

RANGÉE DE DENTS ; les Chevaux en ont ſix, deux de devant & quatre de mâchelieres.

RANGER, *ſe ranger ſous la remiſe*, action du Cocher ou Voiturier qui recule ſes Chevaux pour mettre ſa voiture ſous une remiſe.

RARE, *un Cheval rare*, expreſſion qui ſignifie un Cheval qui a des qualités ſupérieures.

RASSEMBLER SON CHEVAL, c'eſt le tenir dans la main & dans les jarrets, de façon que ſes mouvemens ſoient plus vifs & moins allongés. Effectivement le Cheval alors paroît plus court qu'auparavant. *Se raſſembler*, eſt l'action du Cheval dans cette occaſion. *Raſſembler ſes quatre jambes enſemble*, mouvement que fait un Cheval pour ſauter un foſſé, une haie, *&c.*

RASSIS, terme de Maréchal, quand après avoir déferré un Cheval, il lui pare le pied, & lui remet le même fer qu'il lui vient d'ôter.

RATELIER, eſt une grille de bois qu'on attache au-deſſus de la mangeoire, derriere laquelle on jette du foin, que le Cheval tire entre les rouleaux de cette grille pour le manger ; il y a *des rateliers droits & de penchés*.

RATION, eſt ce qu'on donne de foin, paille & avoine à la Cavalerie & aux Dragons pour la nourriture de leurs Chevaux ; chaque ration eſt ordinairement de douze livres de foin, autant de paille, & trois picotins d'avoine.

RAZER, ſe dit du Cheval lorſque le creux noir des dents du coin eſt preſque effacé, ce qui arrive entre ſept & huit ans. *Razer* le tapis, ſe dit d'un Cheval qui galope près de terre ſans preſque s'élever.

REBUTER UN CHEVAL, c'eſt exiger de lui plus qu'il ne peut faire, de façon qu'à la fin il devient comme hébêté & inſenſible aux aides & aux châtimens.

RÉCHAUFFER UN CHEVAL, c'eſt ſe ſervir des aides un peu vigoureuſement pour rendre plus actif un Cheval pareſſeux.

RECHERCHER UN CHEVAL, c'eſt lui donner toute la gentilleſſe & les agrémens dont il eſt capable.

RECOMMENCER UN CHEVAL, c'eſt lui apprendre de nouveau ſon exercice quand il l'a oublié, pour avoir été mené par un Cavalier ignorant.

REDRESSER LES OREILLES, opération qu'on fait aux oreilles d'un Cheval qui les a pendantes.

RÉDUIRE UN CHEVAL ou *le domter*, c'eſt l'obliger à quitter ſon humeur ſauvage & ſes fantaiſies ou ſes vices ; on réduit mieux, & plus aiſément un Cheval par la douceur que par la violence.

REFAIT, *un Cheval refait* eſt un mauvais Cheval ou un Cheval maigre & uſé, qu'un Maquignon a raccommodé pour le vendre.

RÉFORME, ſignifie dans un équipage ou dans une troupe, la ſéparation qu'on fait des vieux ou mauvais Chevaux d'avec les autres ; on vend ceux-là, ou on s'en défait de quelque maniere que ce ſoit.

REFROIDISSEMENT, eſt une morfondure légere.

REFUSER, on dit que le Cheval refuſe quand il ne veut pas ou qu'il n'a pas la force d'obéir au Cavalier.

REGARDER DANS LA VOLTE. *V.* Volte.

REGIMBER, mot du ſtyle populaire, qui ſignifie ruſe.

RÉGLÉE, *allure réglée. V.* Allure.

REINS, *les Reins du Cheval* commencent vers le milieu du dos juſqu'à la croupe. *Les reins bien faits* ſont ceux qui s'élevent un peu en dos d'âne; quand ils s'élevent trop, on dit que le Cheval eſt *boſſu*. Autre bonne qualité du Cheval, c'eſt d'avoir les *reins larges*, ce qu'on appelle le *rein double;* les *reins courts* marquent la force. Les mauvaiſes qualités des reins ſont d'être *longs* & d'être *bas*, ce qui s'appelle un Cheval *enſellé.* On entend, en diſant qu'un Cheval *a du rein*, que la force de ſes reins ſe fait ſentir au trot & au galop, aux reins du Cavalier.

RELAIS, on appelle ainſi des Chevaux de chaſſe ou de voiture, placés à une diſtance de l'endroit d'où on eſt parti, afin de s'en ſervir au lieu & place des Chevaux qui ont mené juſqu'à l'*endroit du relais*.

RELAYER, c'eſt monter ou faire atteler à ſa voiture des Chevaux frais qu'on appelle *Chevaux de relais*.

RELEVER UN CHEVAL, c'eſt l'aſſeoir ſur les hanches. *V.* Aſſeoir. On *releve quelquefois la tête du Cheval*, en lui donnant un mors fait de façon qu'il l'empêche de porter la tête baſſe quand il y a inclination.

RELEVÉS, *airs relevés. V.* Airs. *Pas relevés. V.* Pas.

REMBOURRER LES SELLES *& les Bâts*, c'eſt mettre de la bourre ou du crin dans les panneaux.

REMBOURRE, c'eſt la bourre ou le crin qui eſt dans les panneaux.

REMIS, *un Cheval bien remis*, terme de Manege, qui veut dire que l'Ecuyer a rappris l'exercice du Manège à un Cheval à qui on l'avoit laiſſé oublier, ou par négligence, ou pour avoir été mené par des Cavaliers ignorans.

REMISE, endroit à couvert, deſtiné pour y loger des voitures, particuliérement des caroſſes & chaiſes, afin de les préſerver des injures du tems.

REMOLADE, compoſition qu'on met dans les pieds des Chevaux attaqués de certains maux.

REMONTE, Chevaux achetés pour remplacer dans un équipage ou dans une troupe de Cavalerie les Chevaux qui ont été réformés ou qui ont péri. *Remonte*, en terme de Haras, ſignifie tous les ſauts que l'Etalon donne à la Jument enſuite du premier.

RENDRE LA MAIN, c'eſt faire enſorte que les rênes pour le Cavalier, & les guides pour le Cocher, deviennent moins tendues, afin de ſoulager la bouche des Chevaux; il y a deux façons de rendre la main pour le Cavalier, & il n'y en a qu'une pour le Cocher. La premiere, qui eſt la même pour le Cavalier & le Cocher, eſt d'avancer ſa main qui tient les rênes ou les guides. La ſeconde, qui ne peut regarder que le Cavalier, eſt de prendre le bout des rênes de la main droite, puis la main gauche les quitte pour un moment. *Rendre toute la bride*, c'eſt prendre le bout des rênes, comme je viens de dire, & après les avoir quittées de la main gauche, avancer la main droite juſques ſur le col du Cheval. Tout cela fait à propos, donne une grande aiſance à la bouche du Cheval, & par conſéquent le Cavalier s'en trouve auſſi plus à ſon aiſe. *Se rendre*, ſe dit d'un Cheval ſi fatigué, qu'il ne peut plus avancer.

RENDU, *un Cheval rendu*, eſt celui qui, par fatigue, ne ſauroit plus marcher.

RÊNES, especes de longes de cuir attachées à la bride dont le Cavalier se sert pour mener son Cheval. *Accourcir*, *séparer*, partager les rênes dans sa main. *V.* ces mots à leurs lettres.

RENFERMER *un Cheval entre les cuisses*, c'est la même chose qu'assujettir. *V.* Assujettir.

RENIFFLER, se dit du bruit que fait le Cheval avec ses nazeaux quand quelque objet lui fait peur.

RENVERSÉE. *V.* Encolure. *Volte renversée V.* Volte.

RENVERSER, *se renverser*; le Cheval se renverse lorsqu'il s'est élevé tout droit, & que perdant son équilibre, il tombe en arriere.

REPLIER, *se replier sur soi-même*, se dit du Cheval qui tourne subitement de la tête à la queue dans le moment qu'il a peur ou par fantaisie.

REPOLON, air de Manege ; c'est une demi-volte fermée en cinq tems. La croupe en dedans ; c'est aussi une galopade de l'espace d'un demi-mille.

RÉPONDRE AUX EPERONS, se dit d'un Cheval qui y est sensible & qui y obéit. *Répondre à l'éperon*, est tout le contraire ; car ce terme signifie un Cheval mol, qui, au lieu d'obéir au coup d'éperon, ne fait qu'une espece de plainte, & n'en est pas plus ému. *Répondre à la main. V.* Main.

REPRENDRE, on appelle reprendre lorsqu'après avoir fait un arrêt, on fait repartir le Cheval.

REPRISE AU MANEGE, c'est l'espace de tems pendant lequel l'Académiste fait travailler son Cheval devant l'Ecuyer. Chaque Ecolier monte ordinairement trois Chevaux, & fait trois reprises sur chaque Cheval.

RÉSISTER A L'ÉPERON, défaut du Cheval ramingue. *V.* Ramingue.

RESSOURCE, un Cheval qui a de la ressource, c'est la même chose que d'avoir du fond. *V.* Fond.

RESTER. *V.* Demeurer.

RETENIR, en terme de Haras, se dit d'une Jument qui devient pleine, elle a du retenu. *Se retenir*, se dit d'un Cheval dont la fantaisie est de rallentir son allure.

RETENU. *V.* Ecouteux.

RÉTIF, le Cheval rétif est celui à qui il prend souvent la fantaisie de ne vouloir pas avancer, dût-on le tuer à force de le battre, ce qui ne fait que le faire reculer davantage.

RETRAITE, portion de clou qui est restée dans le pied d'un Cheval.

RETROUSSÉ. *V.* Flanc.

RÉVEILLER SON CHEVAL, c'est la même chose qu'avertir & animer. *V.* ces mots.

RÉVÉRENCE. *V.* Faire.

ROBE, se dit en certaines occasions pour le poil en général. Par exemple, on dit du poil du Cheval quand il frappe les yeux agréablement, qu'il a *une belle robe.*

ROIDE, se dit du col & des jambes du Cheval ; du col, quand le Cavalier ne sauroit le faire plier, & des jambes, lorsqu'elles sont si fatiguées qu'à peine peut-il les plier un peu en marchant. *Etre roide à Cheval* ou *être à Cheval comme une paire de pincettes*, se dit du Cavalier quand il est à Cheval d'un air contraint sans aucune aisance dans son attitude.

ROIDIR, *se roidir*, fantaisie du Cheval, lorsque roidissant les quatre jambes, il

ne veut pas avancer malgré le châtiment, mais il part de lui-même quand ſa fantaiſie eſt paſſée : ainſi il n'eſt pas rétif.

ROMPRE *un Cheval à quelque allure*, c'eſt l'y accoutumer. *Rompre le col d'un Cheval*, c'eſt l'obliger quand on eſt deſſus à plier le col à droite & à gauche pour le rendre flexible, & qu'il obéiſſe aiſément aux deux mains ; c'eſt une aſſez mauvaiſe leçon qu'on donne à un Cheval quand on ne gagne pas les épaules en même tems. *Rompre l'eau* à un Cheval, c'eſt l'empêcher de boire tout d'une haleine quand il eſt eſſoufflé ou qu'il a chaud. *Rompre une lance*, ſe diſoit autrefois des Cavaliers armés qui alloient l'un contre l'autre la lance à la main.

ROMPU. *V.* Train.

ROND. *V.* Volte. *Couper le rond. V.* Volte. *Le garot rond*, *les épaules rondes*, *la croupe ronde*. *V.* ces mots à leurs lettres.

ROSÉE, on appelle ainſi le ſang qui commence à paroître à la ſolle lorſqu'on la pare pour deſſoler le Cheval.

ROSSE, *une Roſſe*, eſt un Cheval qui n'a ni force ni vigueur.

ROSSIGNOL, *faire un roſſignol ſous la queue*, opération qu'on fait au Cheval pouſſif outré, pour lui faciliter, à ce qu'on croit, la reſpiration.

ROTER SUR L'AVOINE, ſe dit ou d'un Cheval dégoûté qui ne veut pas manger ſon avoine, ou de celui à qui on en a trop donné, & qui ne ſauroit l'achever. *Roter ſur la beſogne*, ſe dit d'un Cheval pareſſeux ou ſans force, qui ne ſauroit fournir ſon travail.

ROUGE, *un Cheval rouge*, eſt un Cheval Bay très-vif ; ce terme n'eſt guere uſité. *Gris rouge. V.* Gris.

ROUHAN, poil de Cheval mêlé également de blanc & de bay ; quand le bay domine, on l'appelle rouhan vineux. *Rouhan cap de maure*, eſt un poil mêlé de blanc & de noir mal teint communément. La tête de ces Chevaux eſt plus noire que le reſte du corps, c'eſt pourquoi on appelle ces Chevaux rouhans tête ou cap de maure.

ROULER A CHEVAL, c'eſt s'y tenir ſi mal, que pour peu que le Cheval remue le corps, on va tantôt à droite, & tantôt ſur le côté gauche.

ROULIER, Charretier qui tranſporte des Marchandiſes réglément d'un endroit à l'autre. Les *Rouliers* d'Orléans tranſportent les vins d'Orlans à Paris.

ROUSSIN, Cheval entier de race commune & épais.

RUADE, action du Cheval, lorſque baiſſant la tête, & levant le derriere, il allonge ſubitement les deux jambes de derriere, & les jette, pour ainſi dire, en l'air ; c'eſt pourquoi on dit *détacher*, *allonger*, *tirer*, *ſéparer une ruade*.

RUBICAN ; il y a du rubican dans le poil d'un Cheval noir, lorſqu'il a les flancs ou tout le poil mêlés d'un peu de poil blanc ; c'eſt ce mêlange qu'on appelle du rubican.

RUDOYER SON CHEVAL, c'eſt le maltraiter mal à propos quand on eſt deſſus.

RUER, ſe dit du Cheval qui détache une ruade. *V.* Ruade.

RUEUR, Cheval qui a le vice de ruer ſouvent.

RUINÉ, *Cheval ruiné*, eſt un Cheval uſé de fatigue. *La bouche ruinée. V.* Bouche. *Les jambes ruinées* ſont des jambes qui n'ont plus la force de porter le Cheval, & qui ſont communément arquées & bouletées.

S

SABOT, on appelle ainſi la corne du pied du Cheval; ceux qui ſont de corne noire ſont les meilleurs. *Le Sabot blanc* eſt communément d'une corne trop tendre; on diviſe le ſabot en trois parties, la pince qui eſt le devant, les quartiers qui ſont les deux côtés, & les talons qui ſont le derriere. *V.* Pied pour un plus grand éclairciſſement. *Le ſabot deſſoudé*, eſt celui qui par maladie s'eſt détaché du petit pied, quelquefois il tombe de lui-même tout entier, & laiſſe le petit pied à découvert; on appelle encore le ſabot l'ongle du pied ou les parois du pied. *V.* Ongle & Parois.

SACCADE, coup qu'on donne à la bouche d'un Cheval en ſecouant les rênes ou les guides avec violence, c'eſt le plus ſûr moyen de lui gâter la bouche, & de lui rompre les barres.

SACCADER, c'eſt monter ſon Cheval en lui donnant perpétuellement des ſaccades.

SAGE, *un Cheval ſage*, eſt un Cheval doux & ſans ardeur.

SAGEMENT, *mener ſon Cheval ſagement*, c'eſt le mener ſans colere, & ne le point fatiguer.

SAILLIR UNE JUMENT, c'eſt la même choſe que couvrir. *V.* Couvrir.

SAIN *& net*, un Cheval ſain & net eſt celui qui n'a aucun défaut de conformation ni aucun mal.

SALIERES, les ſalieres d'un Cheval ſont à un bon pouce au-deſſus de ſes yeux; quand cet endroit eſt creux & enfoncé, il dénote un vieux Cheval ou un Cheval engendré d'un vieil Etalon. Les jeunes Chevaux ont cet endroit ordinairement plein de graiſſe, laquelle s'affaiſſe en vieilliſſant, & devient un creux à peu près comme celui d'une saliere où on met du ſel.

SANGLER UN CHEVAL, c'eſt ſerrer les ſangles, afin que la ſelle ſoit ferme ſur ſon dos.

SANGLES, tiſſu de ficelle menue qui ſert à aſſurer la ſelle ſur le dos d'un Cheval.

SAUT, mouvement du Cheval quand il s'éleve en l'air. *Saut de mouton*, eſt un ſaut où le Cheval s'éleve d'abord du devant, & tout de ſuite du derriere en doublant les reins. Les moutons ſautent ainſi. *Un pas & un ſaut. V.* Pas. On appelle le ſaut de l'Etalon le moment où il couvre la Jument.

SAUTER, c'eſt faire des ſauts. *Aller par bonds & par ſauts*, en terme de Manege, c'eſt aller à courbettes & à caprioles. *Sauter entre les piliers*, terme de Manege, ſe dit du Cheval qu'on a accoutumé à faire des ſauts étant attaché aux deux piliers du Manege, ſans avancer ni reculer. *Sauter une Jument*, ſe dit de l'Etalon lorſqu'il la couvre. *Sauter de ferme à ferme*, ſe dit au Manege quand on fait ſauter un Cheval ſans qu'il bouge de ſa place. *Sauter en ſelle*, c'eſt ſauter ou ſe jetter ſur un Cheval ſellé ſans mettre le pied à l'étrier.

SAUTEUR, un Sauteur au Manege eſt de deux eſpeces, ou entre les piliers, ou en liberté. *Le Sauteur entre les piliers*, eſt un Cheval auquel on apprend à faire des ſauts entre les deux piliers. *V.* Saut, & *le Sauteur en liberté*, eſt celui à qui on apprend à faire le pas & le ſaut, en appuyant le poinçon, ou en croiſant la gaule par derriere.

SAUVAGES, *Chevaux ſauvages.* Il y a des Pays où dans des Iſles on a jetté des

Jumens, on leur donne des Etalons pour les couvrir, & elles font abandonnées dans ces endroits fans voir ame vivante ; elles deviennent comme des animaux fauvages, & par conféquent leurs Poulains. Quand on veut fe fervir de ces Poulains, on les prend avec des filets ou lacs, puis on les apprivoife avec peine : c'eft ce qu'on appelle *des Chevaux fauvages*, qui ne valent pas mieux que les autres.

SEAU, inftrument de Palefrenier. On fait boire les Chevaux au feau quand on ne les mene pas à l'abreuvoir.

SEC, un Cheval eft *au fec*, quand au lieu de paître l'herbe, on le nourrit au foin, à la paille & à l'avoine. *Nager à fec. V.* Nager. *La tête feche*, *les épaules feches*, *la jambe feche*, *la bouche feche*, *le pied fec. V.* ces mots à leurs lettres.

SECOUER, fe dit d'un Cheval dont le trot eft rude, il fecoue fon homme.

SELLE, machine inventée pour affeoir le Cavalier quand il eft à Cheval. *Etre bien en Selle*, c'eft avoir bonne grace à Cheval. *Gagner le fond de la Selle*, ou *s'entretenir dans la Selle*, fignifie s'y coler pour ainfi dire. *Sortir de la Selle*, ou *avoir le derriere hors de la Selle*, eft le contraire. *Sauter en Selle. V.* Sauter. *Une Selle qui n'a point de tenue*, eft une Selle mal faite dans laquelle on n'eft point bien affis. *Sauter dans la Selle*, fe dit du Cavalier qui a fi peu de tenue, qu'à chaque tems de trot, fes cuiffes s'élevent, & fortent de la Selle.

SELLER UN CHEVAL, c'eft lui attacher la Selle fur le corps.

SELLERIE, chambre où l'on met les Selles, les brides & autres appartenances d'une écurie pour les conferver.

SELLIER, il y en a de deux fortes : l'un eft un ouvrier qui fait ou fournit tout l'équipage d'un Cheval de Selle, excepté le mors : l'autre eft un ouvrier qui travaille à garnir les Caroffes & Chaifes ; on l'appelle *Sellier Caroffier.*

SENSIBLE DE L'ÉPERON, fe dit d'un Cheval qui obéit pour peu qu'il le fente.

SENTIR, *faire fentir les éperons à fon Cheval*, c'eft en appuyer un coup. *Faire fentir les gras des jambes*, c'eft les approcher du Cheval, afin qu'il obéiffe en conféquence. *Sentir fon Cheval dans la main*, c'eft le tenir de la main & des jarrets, de façon qu'on en foit le maître pour tout ce qu'on voudra entreprendre fur lui.

SÉPARATIONS. *V.* Cloifons.

SÉPARER LES RÊNES. *V.* Partager.

SERPENTINE, *langue ferpentine. V.* Langue.

SERRÉ, *un Cheval ferré du devant*, eft celui qui a le poitrail étroit & les deux jambes de devant trop près l'une de l'autre. *Serré du derriere*, eft la même chofe que crochu. *V.* Crochu. *Les épaules ferrées. V.* Epaules. *La ganache ferrée. V.* Ganache. *Les talons ferrés. V.* Encaftelure.

SERRER LA DEMI-VOLTE, c'eft faire revenir un Cheval fur la même pifte fur laquelle la demi-volte a été commencée. *Se ferrer*, fe dit du Cheval lorfqu'il approche trop du centre de la volte.

SERVICE, *un Cheval de fervice*, eft un Cheval qui a tiré ou porté, & qui y eft fait.

SERVITEUR, on dit quelquefois d'un bon ou d'un mauvais Cheval, que c'eft un bon ou un mauvais ferviteur.

SÉVRER UN POULAIN, on les fevre communément au commencement de l'Hiver.

SEYME, maladie du Sabot.

SIFFLER, on siffle communément quand un Cheval boit ou qu'il urine, parce qu'on a l'expérience que cela le tranquillise pour ces deux fonctions. Quand on veut réveiller un Cheval au Manege, on agite la gaule qui fait du bruit en l'air, ce qui s'appelle *siffler de la gaule*, ou *faire siffler la gaule.*

SILLER, se dit d'un vieux Cheval dont le dessus des yeux devient blanc.

SILLONS, *les sillons du Palais*, sont des élévations posées en travers du palais à un demi-pouce l'une de l'autre : on donne le coup de corne pour saigner au palais entre le deux & troisieme sillon.

SIQUENILLE. *V.* Souquenille.

SOLANDRES, maladie du pli du jarret.

SOLBATU, Cheval qui a une solbature.

SOLBATURE, maladie de la solle.

SOLLE, le dessous du pied du Cheval. *Porter sur la solle*, se dit du fer. *V.* Porter.

SOLLICITER, on dit d'un Cheval paresseux qu'il a besoin d'être sollicité, c'est-à-dire, d'être animé pour aller.

SOMME, fardeau qu'on met sur un Cheval, & qui est aussi pesant qu'il le peut porter. *Cheval de somme*, est celui qui est destiné à porter la somme.

SOMMIER, c'est un Cheval de somme.

SONAILLE ou *sonnette*, c'est une ou plusieurs clochettes qu'on pend au col des Mulets & des Chevaux de Messager.

SONAILLER, le Mulet ou le Cheval qui porte la sonaille.

SONETTE. *V.* Sonaille.

SORTIR, se dit de l'encolure; elle sort bien du garot, quand elle commence à s'élever du haut du garot; elle en sort mal, quand après le garot il y a un creux duquel part l'encolure. *Sortir de la Selle*, se dit du Cavalier lorsque n'ayant point de fermeté, les mouvemens du Cheval l'ôtent de son assiette.

SOUFFLER, se dit d'un Cheval poussif. *Laisser souffler son Cheval*, c'est l'arrêter, pour lui laisser reprendre haleine. *V.* Haleine. *Souffler au poil*, se dit de la matiere qui n'aura pas eu d'écoulement dans de certains maux de pied, & qui reflue, & se fait jour au pâturon ou à la couronne.

SOUFFLEUR, on nomme ainsi de certains Chevaux, qui, sans être poussifs, soufflent prodigieusement, sur-tout dans les chaleurs, ce qui ne peut provenir que de défauts de conformation à l'entrée du conduit de la respiration ou de quelque excroissance de chair à l'entrée extérieure des nazeaux.

SOUFFRIR L'ÉPERON, se dit d'un Cheval qui n'y est point sensible. *Souffrir l'Etalon*, se dit de la Jument quand elle est bien en chaleur.

SOULAGER, *se soulager sur une jambe*, se dit du Cheval qui, ayant les jambes de devant fatiguées & douloureuses, avance tantôt l'une & tantôt l'autre quand il est arrêté pour les reposer.

SOULANDRES. *V.* Solandres.

SOUPÇONNEUX, un Cheval soupçonneux est un Cheval médiocrement peureux.

SOUPE DE LAIT, poil de Cheval d'un jaune presque blanc, c'est la nuance la plus claire du poil Isabelle.

SOUPLE, *un Cheval souple*, est celui qui a les mouvemens lians & vifs.

SOUPLESSE, qualité d'un Cheval souple.

SOUQUENILLE, espece de redingotte de toile que les Palefreniers & Cochers mettent pour panser leurs Chevaux, & dont les Charretiers se vêtissent pour conduire leurs charrettes.

SOURIS,

SOURIS, *gris de souris*, poil de Cheval, c'est une nuance de poil gris, laquelle est de la couleur du poil d'une souris. *La souris* est un cartilage qui forme le devant des nazeaux du Cheval, & qui l'aide à s'ébrouer.

SOUTENIR UN CHEVAL, c'est l'empêcher de tendre le col, & de s'en aller sur les épaules; pour cet effet on le soutient par le moyen des aides de la main, & des jarrets.

SOUTENU, se dit des allures relevées d'un Cheval de Manege. *Pas soutenu.* *V.* Pas. *Tems soutenus*, sont les tems des airs du Manege quand ils sont bien égaux & bien relevés.

SUITE, *Cheval de suite*, est un Cheval destiné aux Valets & aux Palefreniers dans les équipages, pour le monter.

SUIVRE, se dit du pied de derriere qui avance le premier au galop; le pied de devant mene, & le pied de derriere suit.

SUPERBE, un Cheval superbe est un Cheval excellemment beau & fier.

SUR-DENT, incommodité de la bouche du Cheval, c'est une dent mâcheliere qui devient plus longue que les autres.

SUR-FAIX, espece de sangle qu'on met par-dessus les autres, pour les fortifier & aider à assurer la selle en sa place.

SUR-MENER UN CHEVAL, c'est la même chose que l'outrer. *V.* Outrer.

SUR-OS, grosseur qui vient à la jambe. *Sur-os chevillé*, ce sont deux sur-os vis-à-vis l'un de l'autre, l'un en dehors, & l'autre en dedans de la jambe.

SURPRENDRE UN CHEVAL, c'est se servir des aides trop brusquement: c'est aussi approcher de lui quand il est à sa place dans l'écurie sans lui parler avant, ce qui lui fait peur, & alors un coup de pied de sa part est fort à craindre.

SUSPENDRE UN CHEVAL, c'est lui passer une sous-pente sous le ventre dans l'occasion de certains maux. Les Messagers suspendent ordinairement leurs Chevaux aux couchées sans les enlever de terre, mais seulement de façon que le Cheval en s'affaissant un peu, porte sur la ventriere de la sous-pente, & soulage ainsi ses jambes: car si ces Chevaux se couchoient, leurs jambes deviendroient si roides, à cause du travail journalier qu'ils font, qu'ils ne pourroient plus se relever.

STATUE ÉQUESTRE, on appelle ainsi une Statue représentant communément la personne d'un Roi ou d'un homme fameux, monté sur un beau Cheval, & destinée à être mise dans une Place publique ou autre endroit remarquable & fréquenté. Les Statues équestres sont ou de marbre ou de fonte; c'est l'affaire des Sculpteurs, ou de les parachever tout à fait, quand elles sont de marbre, ou d'en faire le modele quand elles doivent être fondues. Les Sculpteurs doivent alors travailler d'après nature pour le Cheval, & choisir par le moyen des connoisseurs le plus beau Cheval & le mieux proportionné, & sur-tout, ne pas s'en rapporter aux études qu'ils ont fait sur l'antique, où la vraie beauté des Chevaux fins étoit peu connue, puisqu'on ne voit communément dans les modeles anciens que des figures de Chevaux grossiers & colossaux sur lesquels les hommes paroissent des Pygmées.

T

TAILLE, les Chevaux ſont de diverſes tailles; les plus petits ont trois pieds, & les plus grands ont cinq pieds quatre pouces & ſix pouces. Différens corps de Cavalerie ſont fixés pour leurs Chevaux à des tailles différentes : ainſi il y a des Chevaux taille de Dragons, taille de Mouſquetaires, de Gendarmes, *&c.* Ce qu'on appelle Chevaux de belle taille pour la Selle, ne ſont ni trop grands, ni trop petits.

TALONS, ſont toujours deux à chaque pied : c'eſt la partie du pied qui finit le ſabot, & qui commence la fourchette. Les bonnes qualités des talons ſont *d'être hauts*, *ronds & bien ouverts*; c'eſt-à-dire, ſéparés l'un de l'autre. Les mauvaiſes qualités ſont d'être bas, d'être *ſerrés. V.* Encaſtelure. *Ouvrir les talons* d'un Cheval, cela dépend de la ferrure. *V.* le Chap. qui en traite, & c'eſt une très-mauvaiſe maxime. *Talon*, ſe dit auſſi en certaines occaſions des talons du Cavalier relativement au Cheval. Le talon de *dedans*, de *dehors. V.* Dedans & dehors. *Promener un Cheval entre deux talons*, c'eſt le mener au pas en le recherchant, & le maintenir droit entre les deux talons. *Entendre les talons*, terme de Manege, c'eſt lorſque le Cheval de Manege ſemble entendre ce que le Cavalier demande de lui, pour peu qu'il approche une jambe de l'autre. *Faire fuir les talons. V.* Fuir. *Porter ſon Cheval d'un talon ſur l'autre*, c'eſt lui faire fuir tantôt le talon droit, & tantôt le gauche. *Mettre un Cheval dans les talons. V.* Mettre.

TAON, Mouche qui pique les Chevaux au ſang; il y en a de gros & de petits.

TAPIS, *raſer le tapis*, *galopper près du tapis. V.* Raſer & Galopper.

TARE, *une tare*, ſignifie un mal viſible.

TARÉ, *un Cheval taré*, eſt celui qui a quelque mal qu'on puiſſe découvrir à la vue.

TATER SON CHEVAL, c'eſt ſolliciter un Cheval qu'on a peu monté, pour connoître s'il a quelque vice, ou pour voir le dégré de ſa vigueur. *Tâter le pavé ou le terrain*, ſe dit d'un Cheval qui ne marche pas hardiment, parce qu'il a les pieds douloureux.

TAIE ou *blancheur*, mal qui vient à l'œil du Cheval.

TEIGNE, maladie de la fourchette.

TÉMOIGNER DE LA FORCE, ſe dit d'un Cheval, dans les mouvemens duquel il en paroît.

TEMS, on appelle ainſi chaque mouvement accompli de quelque allure que ce ſoit du Cheval; quelquefois ce terme ſe prend à la lettre, & quelquefois il a une ſignification plus étendue : par exemple, quand on dit au Manege, *Faire un tems de galop*, c'eſt faire une galopade qui ne dure pas long-tems; mais lorſqu'on va au pas, au trot ou au galop, & qu'on *arrête un tems*, c'eſt arrêter quaſi tout coûrt & remarcher ſur le champ. *Arrêter un demi-tems*, n'eſt que ſuſpendre un inſtant la vîteſſe de l'allure du Cheval pour la reprendre ſans arrêter. *Tems écoutés*, c'eſt la même choſe que ſoutenus. *V.* Soutenu. *Paſſade d'un tems*, *de cinq tems. V.* Paſſade.

TENDON : Les Maréchaux appellent mal à propos tendon un cartilage qui eſt ſous les côtés de la couronne.

TENIR *ſon Cheval à la main*, c'eſt faire en ſorte, par la façon de tenir ſa bri-

de, que le Cheval maintienne sa tête & son col en belle situation; & le tenir en même tems *dans les talons*, c'est le relever encore davantage, & empêcher qu'il ne s'échappe & qu'il ne se traverse. *Tenir son Cheval bride en main*, c'est l'empêcher d'avancer autant qu'il en auroit envie. *Tenir son Cheval dans la sujétion des aides*, c'est la même chose que l'assujettir. *V.* Assujettir. *Tenir un Cheval en haleine*, c'est l'exercer tous les jours médiocrement pour sa santé, & pour pouvoir dans l'occasion faire un travail considérable sans en être incommodé. *Se tenir aux crins ou au pommeau de la selle*, est un expédient que les personnes qui n'ont point de fermeté à Cheval, ont trouvé pour ne pas tomber lorsque le Cheval veut sauter de gaieté ou autrement, mais cela ne leur réussit pas toujours. *Tenir un Cheval au filet*, c'est l'empêcher de manger pendant quelque tems.

TENUE, avoir *ou n'avoir point de tenue à Cheval*, c'est y être ou n'y être pas ferme. *Une Selle qui n'a point de tenue.* *V.* Selle.

TERMINER *des courbettes*, *des voltes*, *&c.* c'est les finir selon les regles.

TERRAGNOL, *un Cheval terragnol*, est celui qui a les mouvemens trop retenus & trop près de terre, & qui, par le défaut de ses épaules, ne peut lever le devant.

TERRE A TERRE, le terre à terre est un air de Manege dans lequel le Cheval coule & s'éleve peu de terre.

TERREIN AU MANEGE, est la piste qu'on veut suivre en menant son Cheval. Ainsi, *garder*, *observer bien son terrein*, est suivre la même piste, sans se serrer ni s'élargir. *Embrasser bien son terrein*, & *embrasser du terrein au galop.* *V.* Embrasser.

TÊTE DU CHEVAL, il y en a de conformations différentes; savoir, de longues, de larges ou quarrées, de courtes, de busquées ou moutonnées, de petites; mais la beauté d'une tête de Cheval est d'*être petite*, *déchargée de chair*, de façon que les veines y paroissent sous la peau; celles qui approchent le plus de cette description approchent le plus de la beauté. *Les têtes busquées ou moutonnées;* c'est-à-dire, celles qui depuis les yeux jusqu'au bout du nez, forment une ligne convexe, quand on les regarde de côté, passent pour belles; mais celles qui, en les regardant ainsi, forment une ligne concave en s'enfonçant vers le milieu du chanfrein, & se relevant ensuite pour former les nazeaux, sont les plus vilaines & les plus ignobles de toutes. C'est un défaut pour une tête d'être *trop longue.* Le front large qui fait la *tête quarrée* n'est pas une beauté. *La tête grosse* est un défaut, aussi-bien que la *tête mal attachée ou mal pendue*; c'est-à-dire, commençant un peu trop bas & au-dessous du haut du col. *Lisse en tête.* *V.* Chanfrein. *Marqué en tête.* *V.* Etoile. *La tête à la muraille.* *V.* Passeger. *Porter bien sa tête*, *la tête dans les nues.* *V.* Porter. *Placer sa tête.* *V.* Placer. *Relever la tête.* *V.* Relever. On dit aux voltes qu'un Cheval a la *tête dedans*, lorsqu'on le mene de biais sur la volte, & qu'on lui fait plier un peu la tête en dedans de la volte. *Courir les têtes*, exercice d'Académie : on place une tête de carton dans la carriere; & l'Ecolier tantôt armé d'une épée & tantôt d'un dard, tâche de l'enlever ou de la frapper en courant à Cheval à toutes jambes.

TIGRE, poil de Cheval dont le fond est blanc, parsemé de taches noires & rondes d'espace en espace.

TIMBALLIER, *Cheval de Timballier*, est un Cheval de selle très grand & étoffé,

qui n'eſt propre qu'à monter un Timballier, parce que c'eſt de cette taille qu'il les faut pour les Timballiers.

TIMONIERS, Chevaux d'attelage, qu'on attele au timon : c'eſt toujours les plus gramds de l'attelage.

TIQ, *le tiq* eſt une incommodité du Cheval qui le fait maigrir; c'eſt une eſpece de rot.

TIQUER, *avoir le tiq. V.* Tiq.

TIQUEUR, eſt un Cheval qui tique ſouvent.

TIRAGE, on appelle en général Chevaux de tirage ceux qui ſervent aux voitures.

TIRER, eſt l'action des Chevaux de tirage *Tirer à la main*, ſe dit d'un Cheval qui, au lieu de ſe ramener, réſiſte à la bride en allongeant la tête, quand on tire les rênes. *Tirer une ruade*, c'eſt la même choſe que ruer. *Tirer race*, ſe dit de ceux qui ſont couvrir les Jumens. *Ils tirent race*; c'eſt-à-dire, ils tirent des Poulains ou Pouliches de l'Etalon & de la Jument.

TISONNÉ, *gris tiſonné*, eſt un poil de Cheval, qui, ſur un fond blanc, a des marques noires & irrégulieres, larges au moins comme la main.

TOMBELIER, eſt le Charretier qui mene un tombereau.

TORTUE, *faire la tortue*, c'eſt la même choſe que doubler les reins. *V.* Doubler.

TOUCHER DE LA GAULE, c'eſt la même choſe que croiſer la gaule en arriere. *V.* Croiſer

TOUPET, le toupet d'un Cheval eſt le crin qui eſt entre les deux oreilles, & qui retombe ſur le front.

TOURDILLE, eſpece de poil gris.

TOURMENTER SON CHEVAL, c'eſt le châtier ou l'inquiéter mal à propos. *Se tourmenter*, ſe dit d'un Cheval qui a trop d'ardeur, & qui eſt toujours en action; il ſe tourne & tourmente ſon homme.

TOURNER A TOUTES MAINS. *V.* Main.

TOURNOIS, divertiſſement guerrier & galant, où pluſieurs Cavaliers bien montés & magnifiquement parés ſont manier leurs Chevaux.

TOUX, maladie du Cheval.

TRAIN, *le train de devant d'un Cheval*, eſt les épaules & les jambes de devant, & *le train de derriere* eſt la croupe & les deux jambes de derriere. *Train*, ſignifie auſſi l'allure du Cheval. Ainſi, *aller bon train*, *grand train*, c'eſt mener ſon Cheval vîte. Un Cheval qui va un *petit train*, eſt celui dont les allures ſont courtes, c'eſt-à-dire, qui avance peu. *Train rompu*, eſt celui qui tient des deux allures: Par exemple, le traquenard eſt un train rompu & l'aubin. *V.* ces deux mots.

TRAINER LES HANCHES. *V.* Hanches.

TRAIT, *Cheval de trait*, c'eſt la même choſe que Cheval de tirage. *V.* Tirage.

TRANCHANT. *V.* Garot & Barres.

TRANQUILLE, un Cheval tranquille eſt un Cheval qui n'a aucune ardeur.

TRAQUENARD, train ou allure qui tient de l'amble & du trot.

TRAVAILLÉ, les jambes travaillées ſignifie les jambes fatiguées.

TRAVAILLER UN CHEVAL, ſe dit au Manege, de celui qui lui donne leçon; c'eſt-à-dire, qui lui apprend ſon exercice. Ainſi, il le travaille, ou autour du pilier, ou dans les piliers, ou dans les coins du Manege. *Travailler en*

quarré. *V.* Volte. *Travailler de la main à la main*, c'eſt changer ſon Cheval de main ſans l'aider des jambes.

Travat; c'eſt un Cheval qui a une balzane au pied de devant, & une autre au pied de derriere du même côté, on dit auſſi *travé ou entravé.*

Traversé, un Cheval bien traverſé eſt celui qui eſt étoffé, & qui a les côtes larges.

Traverser, *ſe traverſer*, ſe dit du Cheval, quand lorſque le Cavalier veut l'aſſujettir, au lieu d'aller droit, il ſe jette tantôt ſur un talon & tantôt ſur l'autre; & va de biais.

Trébucher. *V.* Broncher, c'eſt la même choſe.

Trépigner, ſe dit d'un Cheval d'ardeur, c'eſt la même choſe que battre la pouſſiere. *V.* Battre.

Tricoter, ſe dit d'un Cheval qui remue vîte les jambes en marchant, & qui n'avance pas.

Tride, ſignifie qu'un Cheval rabat ſes hanches avec vîteſſe & agilité.

Tronçon, *le tronçon* de la queue n'eſt autre choſe que les vertebres de la queue vers la croupe ou le gros de la queue.

Trot, allure naturelle du Cheval: c'eſt celle qui tient le milieu pour la vîteſſe entre le pas & le galop; on diſtingue le trot en trois ſortes de vîteſſes: la moindre s'appelle le petit trot; la plus vîte, après celle-ci, eſt le trot ou le bon trot; la troiſieme, & la plus vîte, s'appelle *le grand trot*, *le trot allongé* ou *le trot de Chaſſe*; quand le Cheval va le trot de lui-même, & ſans y être excité, on dit qu'il prend le trot; quand on le lui fait aller, on dit qu'on le met au trot. *V.* Allure.

Troter, eſt aller le trot. *Troter des épaules*, ſe dit du Cheval qui trote peſamment. *Troter légérement*, c'eſt le contraire. *Troter autour du pilier*, exercice qu'on fait faire aux Poulains pour les débourrer.

Troteur, Cheval qui va le trot vîte. *Un bon troteur*, ſe dit communément d'un Cheval de brancart qui avance beaucoup au trot.

Trousse, en terme de guerre, eſt une botte d'herbe verte ou de fourrage que les Cavaliers mettent derriere ou devant eux quand ils l'ont coupée & bottelée pour la rapporter au camp, afin d'en nourrir les Chevaux. *Monter en trouſſe*, ſe dit d'un homme ou d'une femme qui montent en ſecond ſur la croupe d'un Cheval lorſqu'il a déja quelqu'un ſur ſon dos. *Porter en trouſſe*, ſe dit d'un Cheval qui ſouffre patiemment celui ou celle qui monte en trouſſe ſur ſes reins.

Trousse-queue, eſpece de façon d'envelope dans quoi on enferme la queue des Chevaux de carroſſe qui ont tous leurs crins, pour que la queue ne ſe crote ni ſe saliſſe quand ils ſont au carroſſe; on met auſſi un *trouſſe-queue* aux Sauteurs du Manege, de peur qu'en ſautant leur queue n'incommode le Cavalier en le frappant par derriere.

Trousser, ſe dit d'un Cheval qui a des éparvins ſecs qui lui font trop lever les jarrets à quelque allure que ce ſoit.

Truité, *gris truité*, poil de Cheval dont le fond eſt blanc, mêlé de petites marques de poil bay ou alzan.

V

VAILLANT CHEVAL, on appelle ainſi un Cheval courageux & vigoureux.

VAISSELLE, prix qu'on donne en Angleterre pour de certaines courſes de Chevaux.

VALET, c'eſt la même choſe que poinçon. *V.* Poinçon. *Valet d'écurie;* on nomme ainſi dans une Hôtellerie le domeſtique prépoſé pour donner aux Chevaux qui y arrivent tous leurs beſoins.

VALEUREUX CHEVAL, c'eſt la même choſe que vaillant Cheval. *Voyez* Vaillant.

VAN *ou vanette*, eſpece de panier d'ozier, dans lequel on ſecoue l'avoine qu'on va donner aux Chevaux, pour la nettoyer.

VANER L'AVOINE, c'eſt ſe ſervir de la vanette.

VARICE, groſſeur qui vient au pli du jarret.

VEINE, *preſſer la veine. V.* Preſſer. *Barrer la veine. V.* Barrer.

VENIR par le milieu de la Place. *V.* Place.

VENT, *avoir du vent*, ſe dit d'un Cheval qui eſt pouſſif. *Porter le nez au vent*, ou *porter au vent*, c'eſt la même choſe. *V.* Porter. On dit d'un Cheval qui court naturellement d'une vîteſſe exceſſive, qu'il eſt *vîte comme le vent.*

VENTRE DU CHEVAL, ſes mauvaiſes qualités ſont de deſcendre trop bas, ce qu'on appelle ventre de Vache ou ventre avalé.

VERGE, on appelle ainſi le manche d'une eſpece de fouet de Cocher, qui a peu de touche.

VERRE, *cul de verre. V.* Cul.

VERRON, *œil verron. V.* Œil.

VERT, on appelle ainſi l'herbe verte que le Cheval mange dans le Printems. *Mettre un Cheval au vert*, c'eſt le mettre dans un Pré ou herbage pâturer l'herbe pendant le Printems. *Donner le vert. V.* Donner.

VERTEMENT. *V.* Appuyer.

VERTIGO, maladie de la tête.

VESSIGON, groſſeur au jarret.

VICIEUX, *un Cheval vicieux*, eſt celui qui a de fortes fantaiſies, comme de ruer & de mordre.

VIEUX, *boîter de vieux ou de vieux tems. V.* Boîter.

VINEUX, *gris vineux*, eſt un poil blanc & noir, mêlé de bay. *Rouhan vineux. V.* Rouhan.

VITE *comme le vent. V.* Vent, *comme un oiſeau*, c'eſt la même choſe.

VITRE, on appelle ainſi la prunelle de l'œil du Cheval.

UNI, *un Cheval uni*: il eſt uni, quand au galop il avance la jambe droite de devant & la jambe gauche de derriere en même tems.

UNIR UN CHEVAL, c'eſt le remettre quand il eſt déſuni au galop. *V.* Déſuni.

VOITURE, c'eſt en général tout ce qui étant monté ſur deux ou quatre roues, ſert à tranſporter les hommes ou les marchandiſes d'un lieu à un autre avec l'aide des Chevaux. On appelle auſſi *une voiture de Chevaux*, une quantité de

Chevaux que les Marchands de Chevaux conduifent dans quelque endroit, pour être vendus ou livrés.

VOITURIER, c'eft le conducteur d'une voiture.

VOLEE, *Chevaux de volée*, font ceux qu'on attelle à la volée d'une voiture.

VOLONTAIRE, *un Cheval volontaire*, eft celui qui eft plein de fantaifies & de défobéiffances.

VOLONTÉ. *V.* Gagner.

VOLTE, *cercle ou rond*, eft un terrain fuppofé dans un Manege, & que l'on y choifit à volonté; on le fuppofe fouvent circulaire & quelquefois quarré: alors en faifant manier fon Cheval autour de ce terrain, la volte ou le quarré font formés par la premiere pifte du Cheval. *La demi-volte*, c'eft la moitié dudit rond; il y a toujours un pilier effectif ou fuppofé pour centre de la volte. Quand on fait manier le Cheval en quarré, on dit, *travailler en quarré*, lorfqu'on mene le Cheval trois fois fur chaque ligne du quarré, cela s'appelle *travailler de part en part*; & lorfqu'on fait faire au Cheval un tour à chaque coin du quarré de la volte, en marquant toujours ledit quarré fans s'arrêter: on dit, *faire les quatre coins*, ou *travailler aux quatre coins*; on appelle *voltes d'une pifte*, celles que le Cheval parcourt, les hanches fuivant les épaules, c'eft-à-dire, fans aller de côté. *Les voltes de deux piftes*, font celles où le Cheval va de côté. *Les voltes renverfées*, font celles que le Cheval fait ayant la tête tournée vers le centre de la volte, & la croupe vers la circonférence. *Mettre un Cheval fur les voltes*, c'eft le dreffer à cet air de Manege. *Faire fix voltes tout d'une haleine*, c'eft conduire fon Cheval fix fois fur la volte, commençant par deux voltes à droite, puis deux à gauche, & finiffant par deux à droite; ces voltes font ce qu'on appelle *des voltes redoublées*. *Paffeger, ou promener un Cheval fur les voltes*, c'eft le mener de côté fur la volte au pas & fans courbettes. *Tenir un Cheval fur les voltes*, c'eft empêcher qu'il ne s'échappe, & qu'il ne fe traverfe en faifant des voltes. *Regarder dans la volte*, fe dit du Cheval, lorfqu'en faifant des voltes de deux piftes, il a la tête tournée du côté qu'il va, ou lorfqu'aux voltes d'une pifte, il a la tête tournée vers le centre de la volte. Un Cheval fe *couche fur les voltes* lorfque fes épaules précedent fes hanches *Embraffer la volte*, c'eft ne la pas ferrer; & la ferrer, c'eft trop s'approcher du centre de la volte, & raccourcir le rond ou le quarré. *Couper la volte ou le rond*, c'eft changer de main en faifant des voltes.

VOLTIGER SUR LE CHEVAL DE BOIS, exercice qui fe joint à ceux des Académies, au moyen duquel, en faifant divers fauts fur un Cheval de bois, on acquiert de l'adreffe & de la légéreté; il y a des Maîtres à voltiger qui montrent cet exercice.

VOULOIR, *en vouloir*, terme de Haras qui fe dit de la Jument, lorfqu'elle paroît difpofée à fouffrir l'Etalon.

USE, *un Cheval ufé*, eft celui qui a tant fatigué, qu'il ne peut plus rendre de bons fervices.

VUIDÉ, qualité du jarret. *V.* Jarret.

VUIDER, *fe vuider*, c'eft fienter.

Y

YEUX DE COCHON. *V.* Œil.

Z

ZAIN, *un Cheval zain*, eſt un Cheval qui, de quelque poil qu'il ſoit, (excepté gris ou blanc) n'a aucune marque de poil blanc ſur le corps.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

-- brassicourt,

J

K

L

M

N

Q

T

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Imprimé ayant pour titre : *Le nouveau Parfait Maréchal, par M. de Garsault;* il me ſemble qu'on peut permettre la réimpreſſion de cet Ouvrage utile & curieux, auquel ceux qui ont été publiés depuis, dans le même genre, ne font aucun tort. A Paris, ce 24 Janvier 1769.

Signé, LE BEGUE DE PRESLE.

PERMISSION SIMPLE.

Jean-Jacques de Vidaud, Marquis de Velleron, Comte de la Bâtie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maiſon-forte de Montbives, & autres Places, Conſeiller d'Etat & au Conſeil Privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit.

Vu l'Article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au ſieur Jean Racine, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Le Parfait Maréchal*, ou *la Connoiſſance générale & univerſelle du Cheval*, par F. A. Garſault, avec figures, laquelle édition ſera tirée à mille exemplaires, en un volume format in-4°., & ſera finie dans le délai de ſix mois ; à la charge par ledit ſieur de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Rouen la quittance exigée par les Articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inſpecteur du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'Article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition abſolument conforme à celle de Paris 1771 ; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen ; d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux

mois, pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris le 26 Mai 1786.

Signé, VIDAUD.

Par Monseigneur,
DUMIRAIL.

Registré sur le registre de la Chambre Syndicale de Rouen, F°. 34, N°. 210, *conformément aux Réglements de la Librairie. A Rouen le 27 Juin 1786.*

L. OURSEL, Syndic.